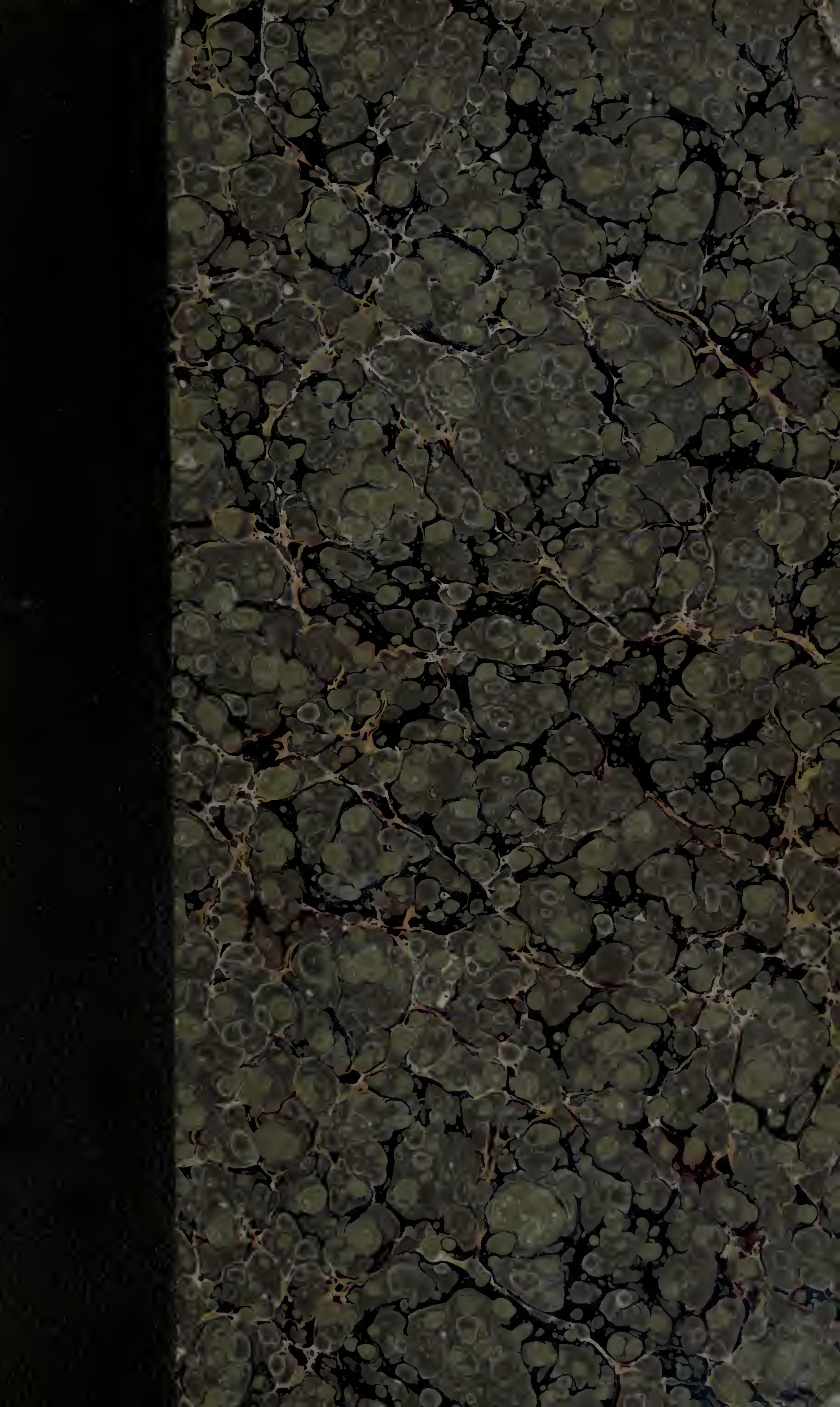
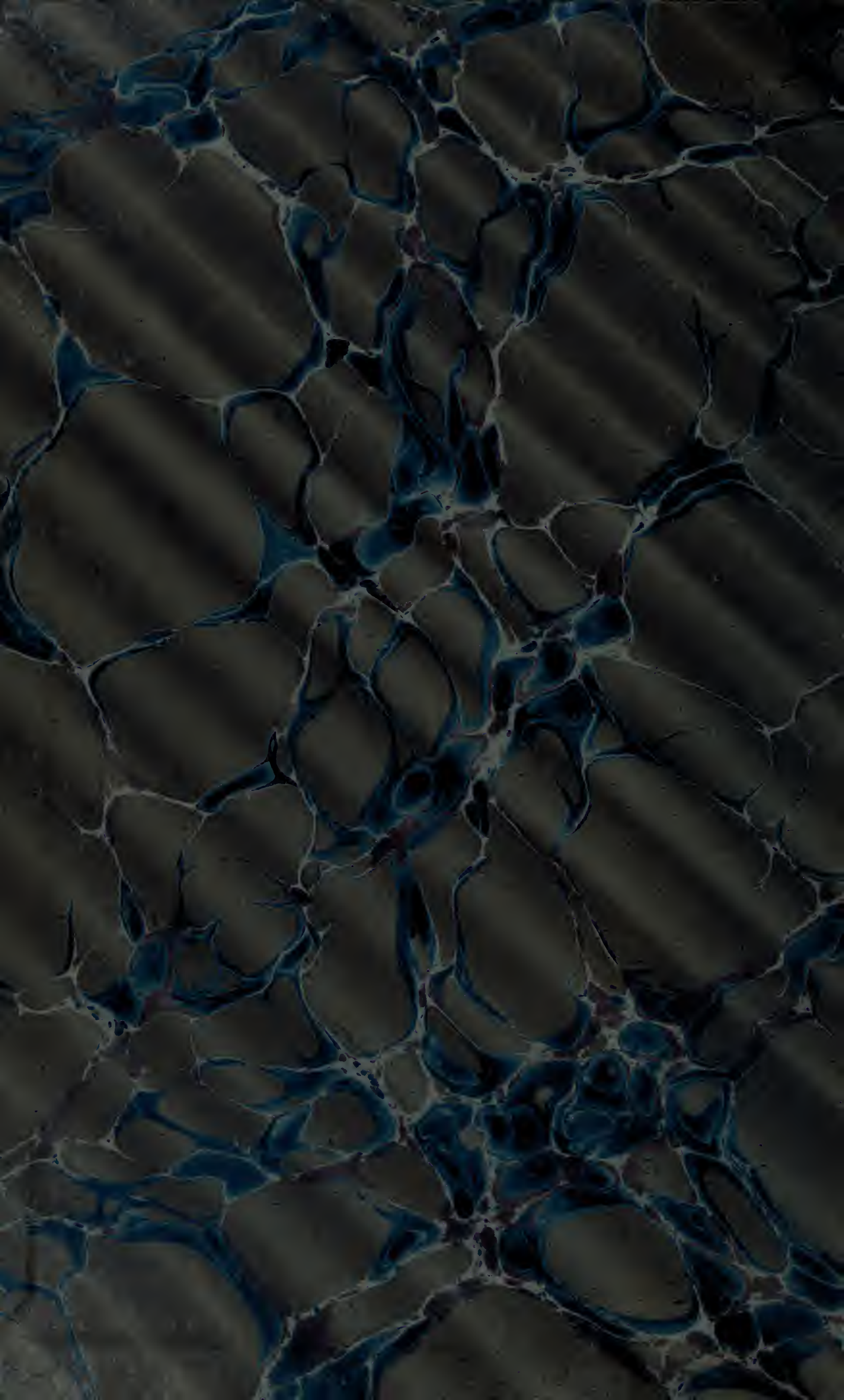
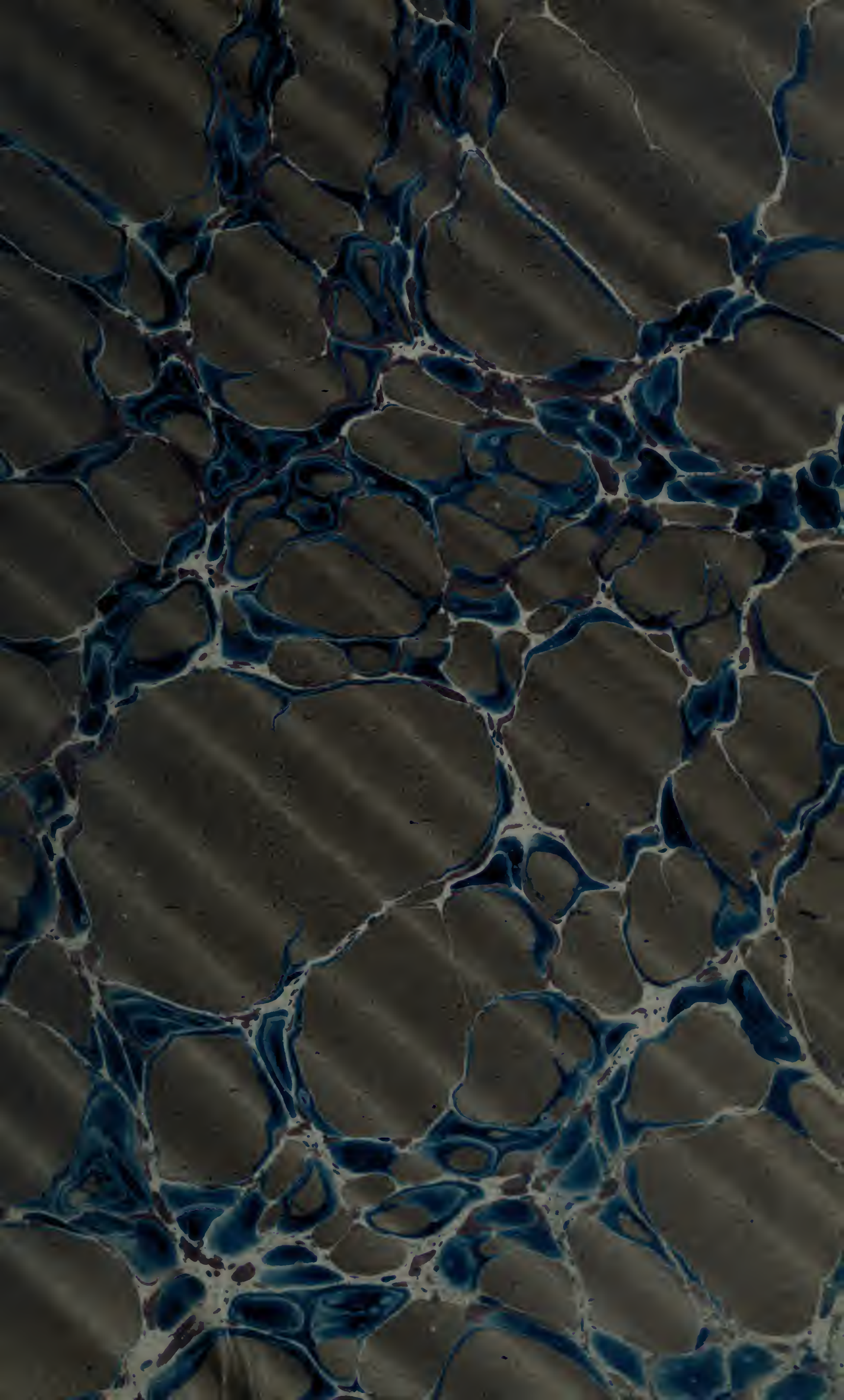






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

TOME VINGT ET UNIÈME

ÉDITION DÉFINITIVE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

XXI

ŒUVRES DIVERSES

TROISIÈME PARTIE

PHYSIONOMIES ET ESQUISSES PARISIENNES

QUATRIÈME PARTIE

CROQUIS ET FANTAISIES



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

M DCCC LXXIX

ŒUVRES DIVERSES

PHYSIONOMIES

ET

ESQUISSES PARISIENNES

CODE DES GENS HONNÊTES

PRÉFACE

L'argent, par le temps qui court, donne la considération, les amis, le succès, les talents, l'esprit même : ce doux métal doit donc être l'objet constant de l'amour et de la sollicitude des mortels de tout âge, de toute condition.

Mais cet argent, source de tous les plaisirs, est aussi le but de toutes les tentatives.

Le Code, en désignant les peines encourues par les voleurs, a fait une nomenclature des diverses espèces de vol auxquelles est exposé un honnête homme ; mais le législateur pouvait-il prévoir et décrire les ruses, les subtilités des *industriels?*

Le Code apprend bien au lecteur qu'il sera victime d'un vol domestique, d'une escroquerie, d'une soustraction, accompagnés de plus ou moins de circonstances aggravantes ; et ses pages inquiétantes lui font serrer son argent avec la terreur d'un homme qui, lisant un livre de médecine, croit ressentir toutes les maladies dont on lui démontre les dangers. Le Code et les juges sont les chirurgiens qui tranchent, coupent, rognent et cautérisent les

plaies sociales. Mais où trouver le médecin prudent qui tracera les lois de l'hygiène monétaire, et fournira les moyens d'éviter les accidents? La police, peut-être; mais elle ne s'inquiète guère du volé; c'est le voleur qu'elle poursuit; et les polices de l'Europe ne rendent pas plus l'argent qu'elles ne préviennent les vols : elles sont d'ailleurs occupées, par le temps qui court, à tout autre chose.

Le petit livre que nous publions pourra-t-il remplir cette lacune? nous osons à peine l'espérer. Dans l'impossibilité toutefois de deviner toutes les subtiles combinaisons des voleurs, nous avons tenté de réunir dans ce livre les aphorismes, les exemples, les maximes, les anecdotes qui peuvent servir à éclairer la probité innocente sur les ruses de la probité chancelante ou déchue.

La vie peut être considérée comme un combat perpétuel entre les riches et les pauvres. Les uns sont retranchés dans une place forte à murs d'airain, pleine de munitions; les autres tournent, virent, sautent, attaquent, rongent les murailles, et, malgré les ouvrages à cornes que l'on bâtit, en dépit des portes, des fossés, des batteries, il est rare que les assiégeants, ces Cosaques de l'état social, n'emportent pas quelque avantage.

L'argent prélevé par ces forbans policés est perdu sans retour; et ce serait un art précieux que celui qui mettrait en garde contre leurs vives et adroites attaques. C'est vers ce but que nous avons dirigé tous nos efforts; et nous avons tenté, dans l'intérêt des honnêtes gens, d'éclairer les manœuvres de ces protées insaisissables.

L'honnête homme à qui nous dédions notre livre est celui-ci :

Un homme jeune encore, aimant les plaisirs, riche ou gagnant de l'argent avec facilité par une industrie légitime, d'une probité sévère, soit qu'elle agisse politiquement, en famille ou au dehors; gai, spirituel, franc, simple, noble, généreux.

C'est à lui que nous nous adressons, voulant lui épargner tout l'argent qu'il pourrait abandonner chaque jour à la subtilité et à l'adresse, sans se croire victime d'un vol.

Notre ouvrage aura peut-être le défaut de faire voir la nature humaine sous un aspect triste. « Eh quoi ! dira-t-on, faut-il se défier de tout le monde? N'y a-t-il plus de probité dans ce bas monde? Craindrons-nous nos amis, nos parents? » Oui! craignez tout,

mais ne laissez jamais paraître votre méfiance. Imitez le chat : soyez doux, caressant, mais voyez avec soin s'il y a quelque issue, et souvenez-vous qu'il n'est pas donné aux honnêtes gens de tomber toujours sur leurs pieds. Ayez l'œil au guet; sachez rendre tour à tour votre esprit doux comme le velours, inflexible comme l'acier.

« Ces précautions sont inutiles, » pensez-vous peut-être.

Nous savons fort bien que, de nos jours, on n'assassine plus le soir dans les rues, qu'on ne vole pas aussi fréquemment qu'autrefois, qu'on respecte les montres, qu'on a des égards pour les bourses, des procédés pour les mouchoirs. Nous savons aussi, grâce au budget, ce que coûtent les gendarmes, la police, etc.

Les Pourceaugnac, les Danières, sont des êtres de pure invention, ils n'ont plus leurs modèles. Sbrigani, Crispin, sont des idéalités. Il n'y a plus de provinciaux à berner, de tuteurs à tromper : notre siècle a une tout autre allure, une bien plus gracieuse physionomie.

Le moindre jeune homme est, à vingt ans, rusé comme un vieux juge d'instruction. On sait ce que vaut l'or. Paris est aéré, ses rues sont larges; on n'emporte plus d'argent dans les foules. Ce n'est plus le vieux Paris sans mœurs, sans lumières; il n'y a guère de becs de gaz, il est vrai, mais la lune et les gendarmes suppléent à cette économie municipale.

Rendons pleine justice aux lois nouvelles : en ne prodiguant pas la peine capitale, elles ont forcé le criminel à attacher de l'importance à la vie. Les voleurs, depuis qu'ils ont à leur disposition les moyens de s'enrichir par des tours d'adresse sans risquer leur tête, ont préféré l'escroquerie au meurtre : certes, tout s'est perfectionné.

Autrefois, on vous demandait brutalement la bourse ou la vie; aujourd'hui, on ne songe ni à l'une ni à l'autre. Autrefois, les honnêtes gens avaient des assassins à craindre; aujourd'hui, ils n'ont pour ennemis que des prestidigitateurs. C'est l'esprit que l'on aiguise et non plus les poignards. Le seul soin raisonnable aujourd'hui doit donc être de défendre ses écus contre les piéges dont on les environne. L'attaque et la défense se trouvent également stimulées par le besoin. C'est une question budgétaire, un combat entre l'honnête homme qui dîne et l'homme industrieux qui jeûne.

L'élégance de nos manières, le fini de nos usages, le vernis de notre politesse, se reflètent sur tout ce qui nous environne. Le jour où l'on a fabriqué de beaux tapis, de riches porcelaines, des meubles de prix, des cachemires indigènes, les voleurs, la classe la plus intelligente de la société, ont senti qu'il fallait se placer à la hauteur des circonstances : vite ils ont pris l'américaine comme l'agent de change, le coupé comme le notaire, la dormeuse comme le banquier.

Alors, les moyens d'acquérir le bien d'autrui sont devenus si multipliés, ils se sont enveloppés sous des formes si gracieuses, tant de gens les ont pratiqués, qu'il a été impossible de les prévoir, de les classer dans nos codes ; et le Parisien, le Parisien lui-même, a été un des premiers trompés.

Si le Parisien, cet être d'un goût si exquis, d'une prévoyance si rare, d'un égoïsme si délicat, d'un esprit si fin, d'une perception si déliée, se laisse journellement prendre dans ces lacets trop bien tendus, on conviendra que les étrangers, les insouciants et les honnêtes gens doivent s'empresser de consulter un manuel où l'on espère avoir signalé tous les piéges.

Pour beaucoup de gens, le cœur humain est un pays perdu ; ils ne connaissent pas les hommes, leurs sentiments, leurs manières; ils n'ont pas étudié cette diversité de langage que parlent les yeux, la démarche, le geste. Que ce livre leur serve de carte ; et, comme les Anglais, qui ne se hasardent pas dans Paris sans leur *Pocket Book*, que les honnêtes gens consultent ce guide, assurés d'y trouver les avis bienveillants d'un ami expérimenté.

PROLÉGOMÈNES

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES, LITTÉRAIRES, PHILOSOPHIQUES, LÉGISLATIVES, RELIGIEUSES ET BUDGÉTAIRES, SUR LA CLASSE DES VOLEURS.

Les voleurs forment une classe spéciale de la société : ils contribuent au mouvement de l'ordre social, ils sont l'huile de ses rouages.

Semblables à l'air, les voleurs se glissent partout : ils forment une nation à part au milieu de la nation.

On ne les a pas considérés avec assez de sang-froid, d'impartialité. Et, en effet, qui s'occupe d'eux? Les juges, les procureurs du roi, les espions, la maréchaussée, les victimes de leurs vols.

Le juge voit dans un voleur le criminel par excellence, qui érige en science l'état d'hostilité envers les lois; il le punit. Le magistrat le traduit et l'accuse : tous deux l'ont en horreur; cela est juste.

Les gens de police et la maréchaussée sont aussi les ennemis directs des voleurs, et ne peuvent les voir qu'avec passion.

Les honnêtes gens enfin, ceux qui sont volés, n'ont guère l'envie de prendre le parti des voleurs.

Nous avons donc cru, avant de tenter de dévoiler les ruses des voleurs, privilégiés comme non privilégiés, de toutes les classes, devoir nous livrer à des considérations impartiales sur les voleurs. Nous tentons de les examiner sous toutes les faces avec sang-froid; et certes, on ne nous accusera pas de vouloir les défendre, nous qui leur coupons les vivres et dévoilons toutes leurs opérations, en élevant dans ce livre un phare qui les signale.

Un voleur est un homme rare ; la nature l'a conçu en enfant gâté; elle a rassemblé sur lui toute sorte de perfections : un sang-froid imperturbable, une audace à toute épreuve, l'art de saisir l'occasion, si rapide et si lente, la prestesse, le courage, une bonne constitution, des yeux perçants, des mains agiles, une physionomie heureuse et mobile. Tous ces avantages ne sont rien pour le voleur; ils forment cependant déjà la somme de talents d'un Annibal, d'un Catilina, d'un Marius, d'un César.

Ne faut-il pas, de plus, que le voleur connaisse les hommes, leur caractère, leurs passions; qu'il mente avec adresse, prévoie les événements, juge l'avenir, possède un esprit fin, rapide; qu'il ait la conception vive, qu'il soit bon comédien, bon mime; qu'il puisse saisir le ton et les manières des classes diverses de la société; singer le commis, le banquier, le général, connaître leurs habitudes, et revêtir au besoin la toge du préfet de police ou la culotte jaune du gendarme; enfin, chose difficile, inouïe, avantage qui donne la célébrité aux Homère, aux Arioste, à l'auteur tragique, au poëte comique, ne lui faut-il pas l'imagination, la brillante, la divine imagination ? Ne doit-il pas inventer perpétuellement des ressorts nouveaux? Pour lui, être sifflé, c'est aller aux galères.

Mais, si l'on vient à songer avec quelle tendre amitié, avec quelle paternelle sollicitude, chacun garde ce que cherche le voleur, l'argent, cet autre protée; si l'on voit de sang-froid comme nous le couvons, serrons, garantissons, dissimulons, on conviendra au moins que, s'il employait au bien les exquises perfections dont il fait ses complices, le voleur serait un être extraordinaire, et qu'il n'a tenu qu'à un fil qu'il devînt un grand homme.

Quel est donc cet obstacle? Ne serait-ce pas que ces gens-là, sentant en eux une grande supériorité, mais avec un penchant extrême à l'indolence, caractère ordinaire des talents, pataugent dans la misère et y nourrissent des haines fortes contre la société qui méprise leur pauvreté ; n'ayant pas en eux assez de force morale pour dompter l'audace effrénée de leurs désirs et leur soif de vengeance, secouent violemment leurs chaînes et leurs devoirs, et ne voient plus dans le vol qu'un moyen prompt de s'enrichir? Entre l'objet désiré avec ardeur et la possession, ils n'aperçoivent plus rien, ils se plongent avec délices dans le mal, s'y établissent,

s'y cantonnent, s'y habituent et se font des idées énergiques, mais bizarres, des conséquences de l'état social.

Si l'on réfléchissait aux événements qui conduisent un homme à cette profession difficile, où tout est ou gain ou péril; où, semblable au pacha qui commande les armées de Sa Hautesse, le voleur doit vaincre ou recevoir le cordon, de plus hautes pensées naîtraient peut-être au cœur des politiques et des moralistes.

Lorsque les barrières dont les lois entourent le bien d'autrui sont franchies, il faut reconnaître qu'il est d'invincibles besoins et d'inexplicables fatalités; car enfin la société ne donne pas du pain à tous ceux qui ont faim; et, quand ils n'ont aucun moyen d'en gagner, que voulez-vous qu'ils fassent? La politique a-t-elle prévu que, le jour où la masse des malheureux sera plus forte que la caste des riches, l'état social se trouvera tout autrement établi? En ce moment, l'Angleterre est menacée d'une révolution de ce genre.

La taxe pour les pauvres deviendra exorbitante en Angleterre; et, le jour où, sur trente millions d'hommes, il y en a vingt qui meurent de faim, les culottes de peau jaune, le canon et la cavalerie n'y peuvent guère. A Rome, il y eut une semblable crise; les sénateurs firent tuer les Gracchus. Mais vinrent bientôt Marius et Sylla, qui cautérisèrent la plaie en décimant la république.

Nous ne parlerons pas du voleur par goût, dont le docteur Gall a prouvé le malheur, en montrant que son vice est le résultat de son organisation : cette prédestination serait par trop embarrassante, et nous ne voulons pas conclure en faveur du vol; notre but est seulement d'exciter la pitié et la prévoyance publiques.

En effet, reconnaissons au moins dans l'*homme social* une sorte d'horreur pour le vol, et, dans cette hypothèse, admettons de longs combats, un besoin cruel, de progressifs remords, avant que la conscience éteigne sa voix; et, si le combat a eu lieu, que de désirs contraints, que d'affreuses nécessités, quelles peines n'aperçoit-on pas entre l'innocence et le vol!

La plupart des voleurs ne manquent pas d'esprit, d'éducation; ils ont failli par degrés, sont tombés, par suite de malheurs oubliés du monde, de leur splendeur à leur misère, en conservant leurs habitudes et leurs besoins. Des valets intelligents vivent sans

fortune en présence des richesses, tandis que d'autres se laissent dominer par les passions, le jeu, l'amour, et succombent au désir d'acquérir l'aisance pour toute la vie, et cela d'un seul coup, en un moment.

La foule voit un homme sur un banc, le voit criminel, l'a en horreur; et cependant un prêtre, en examinant l'âme, y voit souvent naître le repentir. Quel grand sujet de réflexions! La religion chrétienne est sublime, quand, loin de se détourner avec horreur, elle tend ses bras au criminel.

Un jour, un bon prêtre fut appelé pour confesser un voleur près de marcher au supplice : c'était en France, au temps où l'on pendait pour un écu volé, et la scène avait lieu dans la prison d'Angers.

Le pauvre prêtre entre, voit un homme résigné; il l'écoute. Il était père de famille, sans profession; il avait volé pour nourrir ses enfants, pour parer sa femme qu'il aimait; il regrettait la vie, toute pénible qu'elle était pour lui. Il supplie le prêtre de le sauver. Les croisées étaient basses, le criminel s'échappe, et l'ecclésiastique sort brusquement.

A quelques années de là, le prêtre voyageait; il arrive le soir à un village, dans le fond du Bourbonnais; il demande l'hospitalité à la porte d'une ferme.

Sur le banc était le fermier, sa femme et ses enfants; ils jouaient, et le bonheur respirait dans leurs jeux. Le mari fit entrer le prêtre, et le pria, après souper, de faire, ce soir-là, la prière habituelle. Le prêtre remarqua une piété vraie; tout annonçait l'aisance et le travail.

Bientôt le fermier entra dans la chambre destinée à l'étranger, et se jeta à ses genoux en fondant en larmes. Le prêtre reconnaît le voleur qu'il sauva jadis; le fermier lui apportait la somme volée, le priant de la remettre à ceux auxquels elle appartenait : il était heureux que le hasard lui permît de recevoir son bienfaiteur. Le lendemain, il y eut une fête, dans le secret de laquelle étaient seulement le mari, la femme et le bon prêtre.

Ceci n'est guère qu'une exception. Les voleurs ont existé de tout temps, ils existeront toujours. Ils sont un produit nécessaire d'une société constituée. En effet, à toutes les époques, les hommes ont été vivement épris de la fortune. On dit toujours : « Actuellement,

l'argent est tout, celui qui a de l'argent est maître de tout.» Gardez-vous, lecteur, de répéter ces phrases banales. Celui qui a estropié Juvénal, Horace et les vénérables classiques de toutes les nations, doit savoir que de tout temps l'argent a été chéri et envié avec une ardeur égale. Chacun cherche en soi-même un moyen de faire une fortune brillante et rapide, parce que chacun sait qu'une fois acquise, personne ne s'en plaindra. Or, le moyen le plus commode, c'est le vol, et le vol est commun.

Un marchand qui gagne cent pour cent vole; un munitionnaire qui, pour nourrir trente mille hommes, à dix centimes par jour, compte les absents, gâte les farines, donne de mauvaises denrées, vole; un autre brûle un testament; celui-là embrouille les comptes d'une tutelle; celui-ci invente une tontine : il y a mille moyens que nous dévoilerons. Et le vrai talent est de cacher le vol sous une apparence de légalité : on a horreur de prendre le bien d'autrui, il faut qu'il vienne de lui-même; là est tout l'art.

Mais les voleurs adroits sont reçus dans le monde, passent pour d'aimables gens. Si, par hasard, on trouve un coquin qui ait pris tout bonnement de l'or dans la caisse d'un avoué, on l'envoie aux galères : c'est un scélérat, un brigand. Mais, si un procès fameux éclate, l'homme comme il faut qui a dépouillé la veuve et l'orphelin trouvera mille avocats dévoués.

Que les lois soient sévères, qu'elles soient douces, le nombre des voleurs ne diminue pas. Cette considération est remarquable et nous conduit à avouer que la plaie est incurable, que le seul remède consiste à dévoiler toutes les ruses, et c'est ce que nous avons essayé de faire.

Les voleurs sont une dangereuse peste des sociétés, mais on ne saurait nier aussi l'utilité dont ils sont dans l'ordre social et dans le gouvernement. Si l'on compare une société à un tableau, ne faut-il pas des ombres, des clairs-obscurs? Que deviendrait-on le jour qu'il n'y aurait plus par le monde que des honnêtes gens? on s'ennuierait à la mort; il n'y aurait plus rien de piquant : on prendrait le deuil le jour où il ne faudrait plus de serrures.

Ce n'est pas tout : quelle perte immense cela ne ferait-il pas supporter! La gendarmerie, la magistrature, les tribunaux, la police, les notaires, les avoués, les serruriers, les banquiers, les

huissiers, les geôliers, les avocats, disparaîtraient comme un nuage. Que ferait-on alors? que de professions reposent sur la mauvaise foi, le vol et le crime! Comment passeraient le temps ceux qui aiment à aller entendre plaider, à voir les cérémonies de la cour et les représentations de la place de Grève? Tout l'état social repose sur les voleurs, base indestructible et respectable: il n'y a personne qui ne perdît à leur absence; sans les voleurs, la vie serait une comédie sans Crispins et sans Figaros.

De toutes les professions, aucune n'est donc plus utile à la société que celle des voleurs; et, si la société se plaint des charges que les voleurs lui font supporter, elle a tort; c'est elle et ses onéreuses précautions inutiles qu'elle doit accuser de son surcroît d'impôt.

En effet, la gendarmerie coûte 26 millions; — le ministère de la justice, 28; — les prisons, 13; — les bagnes, les colonies pénales, etc., 4; — la police en coûte plus de 15.

En ne nous attachant qu'à ces seules économies, on gagnerait à peu près quatre-vingts millions à laisser les voleurs travailler en liberté; et certes ils ne voleraient jamais pour quatre-vingts millions par an, car, avec des livres comme le nôtre, on dévoilerait leurs ruses; mais on aime mieux que les voleurs entrent pour beaucoup dans le budget. Ils font vivre soixante mille fonctionnaires, sans compter les états basés sur leur industrie.

Quelle classe industrieuse et commerçante! comme elle jette de la vie dans un État! comme elle donne à la fois du mouvement et de l'argent! Si la société est un corps, il faut considérer les voleurs comme le fiel qui aide aux digestions.

En ce qui concerne la littérature, les services rendus par les voleurs sont encore bien plus éminents. Les gens de lettres leur doivent beaucoup. Nous ignorons même comment ils pourront s'acquitter : car, hélas! ils n'offrent rien que leurs bienfaiteurs puissent prendre par un juste retour. Les voleurs sont entrés dans la contexture d'une multitude de romans; ils forment une partie essentielle des mélodrames; et ce n'est qu'à ces collaborateurs énergiques que les génies du boulevard doivent chaque jour leurs succès.

Enfin les voleurs forment une république qui a ses lois et ses

mœurs; ils ne se volent point entre eux, tiennent religieusement leurs serments, et présentent, pour tout dire d'un mot, au milieu de l'état social, une image de ces fameux flibustiers dont on admirera sans cesse le courage, le caractère, les succès et les éminentes qualités.

Les voleurs ont même un langage particulier, leurs chefs, leur police; et à Londres, où leur compagnie est mieux organisée qu'à Paris, ils ont leurs syndics, leur parlement, leurs députés. Nous ne sommes pas arrivés encore, il est vrai, à un tel degré de perfectionnement; mais il n'en demeure pas moins patent que chez nous aussi le vol est une profession, et que les honnêtes gens ne sauraient être trop continuellement sur leurs gardes.

Heureux si, par notre expérience, nous pouvons leur servir de guide en dévoilant dans ce petit ouvrage les manières les plus remarquables de s'entre-voler dans le monde!

LIVRE PREMIER[1]

TITRE PREMIER

DES PETITS VOLS

Petit voleur est, parmi les *industriels*, le nom consacré par une coutume immémoriale, pour désigner ces malheureux *prestidigitateurs* qui n'exercent leurs talents que sur les objets du prix le plus médiocre. Dans tous les états, il y a un apprentissage à faire; on ne livre aux apprentis que la plus facile besogne, afin qu'ils ne puissent rien gâter, et, selon leur mérite, on les élève graduellement. Les petits voleurs sont les apprentis du corps auquel ils appartiennent, et font leurs expériences *in animâ vili.*

De même que, dans l'art de magnétiser, l'abbé Faria faisait débuter ses disciples sur une tête à perruque, de même les petits voleurs s'exerçaient jadis sur un mannequin suspendu par un fil. L'homme d'osier remuait-il, un ressort agitait une sonnette accusatrice; le professeur, accourant aussitôt, administrait une correction salutaire à son élève, puis l'instruisait à enlever le mouchoir subtilement et sans bruit.

Mais cet âge d'or des petits voleurs n'est plus; leur art, digne de Sparte, tombe en décadence : il a eu ses révolutions, ses phases, et voici la situation actuelle de ceux qui l'exercent :

La petite volerie est, à proprement parler, le séminaire où recrute le crime, et les petits voleurs ne sont que les tirailleurs de la grande armée des industriels sans patente.

1. Cet ouvrage fut composé en société avec Horace Raisson.

Si le petit voleur est un homme d'un certain âge, il ne s'élèvera jamais à une grande hauteur : c'est une intelligence du dernier ordre, qui ne spéculera que sur les montres, les cachets, les mouchoirs, les sacs, les châles, et n'aura jamais de démêlés qu'avec la police correctionnelle. Il a l'espoir de terminer tranquillement ses jours, nourri aux frais de l'État, dans un local bâti de pierres de Saint-Leu ou de Vergelet. Alors, semblable à ces anciens Grecs pour lesquels on fondait des prytanées, il n'aura plus qu'à penser à sa vie passée, comme font dans leur ciel les héros de Virgile.

Mais, si le petit voleur est un enfant de quinze à seize ans, il pelote en attendant partie : il se formera aux galères ou dans les prisons; il étudiera son code, méditera, comme Mithridate, de hardis projets, risquera vingt fois sa tête contre la fortune, et mourra peut-être *coram populo.*

Pour voir le petit voleur sous une forme, car il en a mille, il faut se représenter un jeune homme errant sur les boulevards : il est svelte et dégagé; l'habit qu'il porte n'a pas été fait pour lui, non plus que son mauvais gilet de cachemire. Chaque partie de son habillement est d'une mode différente; il a un pantalon à la cosaque et un habit anglais. Sa voix est enrouée; il a passé la nuit dans les Champs-Élysées; par maintien, il a deux cannes ou des chaînes à la main.

— Voulez-vous un bon bambou?

— Achetez-moi une belle chaîne garantie.

Voilà un des sauvages de Paris, un de ces êtres sans patrie au milieu de la France : orphelin avec toute une famille, sans liens sociaux, sans idées, un fruit amer de cette conjonction perpétuelle de l'extrême opulence et de l'extrême misère, voilà enfin un des types du petit voleur.

Rarement un honnête homme se compromet avec ces brouillons-là : on leur doit le plus profond mépris, des coups de bâton et une remontrance qui se termine par ces mots sacramentels : « Va te faire pendre ailleurs! » C'est comme si l'on disait : « Je ne suis pas gendarme, je n'aime à faire pendre personne; je suis jaloux de ma tranquillité; irai-je, pour une montre, chez un commissaire, devant un tribunal!... etc. »

CHAPITRE PREMIER

DES MOUCHOIRS, MONTRES, CACHETS, TABATIÈRES, BOUCLES, SACS, BOURSES, ÉPINGLES, ETC.

Le vol dont il s'agit est l'action par laquelle un objet passe d'une main dans une autre, sans effort, sans effraction, sans autres frais qu'un peu d'adresse. Il faut quelquefois des idées heureuses et nouvelles pour effectuer ce vol.

§ 1. Vous êtes dans une foule :

Toi, pauvre plébéien, clerc d'avoué, étudiant en droit, en médecine, commis, etc.,

Dans la queue formée près du bureau où l'on prend les billets de parterre;

Vous, monsieur l'avocat, le médecin, l'homme de lettres, le député, etc.,

Au spectacle, à une revue, occupé à regarder les caricatures, au boulevard de Coblence;

Ne vous défiez jamais de votre voisin de gauche, qui a une chemise de grosse toile, une cravate blanche, un habit propre, mais de drap commun; suivez plutôt très-attentivement les mouvements de ce voisin de droite, dont la cravate est bien mise et fine, qui a de grosses breloques, des favoris, un air d'honnête homme, le parler hardi : c'est celui-là qui vous volera votre mouchoir ou votre montre.

§ 2. Si votre diamant a disparu, gardez-vous de vous en prendre à ce monsieur. Comment donc! c'est le plus honnête homme de France et de Navarre! On le fouillerait vainement, vous ne trouveriez rien sur lui; il vous attaquerait en duel ou en dommages et intérêts. Votre diamant est à cent pas; et, avec un peu d'attention, vous verrez sept ou huit fashionables disposés comme des jalons dans la foule.

§ 3. Attacher sa montre avec des chaînes d'acier, avec des rubans, disposer des fortifications de deux ou trois chaînes; erreur! erreur de nos ancêtres! vieilles coutumes! elles sont aussi peu

utiles que les anciennes médecines de précaution : on coupera vos chaînes à une distance de dix pas.

§ 4. Aujourd'hui, les gens de bon ton n'ont plus de montre; on ne peut pas la leur voler.

On portait des montres jadis, parce qu'il n'y avait pas d'horloges.

Aujourd'hui, vous n'iriez pas écrire votre nom chez un suisse de bonne maison sans voir l'heure. Toutes les églises, les administrations, les ministères, voire les boutiques, ont des pendules. Nous marchons sur des méridiens, sur des canons de midi. On ne fait pas une enjambée sans se trouver face à face avec un cadran : aussi une montre est-elle du vieux style. Il faut prendre les heures sans les compter : les montres sont pour ceux qui s'ennuient.

D'ailleurs, les cochers de fiacre et les passants n'ont-ils pas chacun la leur?

§ 5. Si un domestique vous apporte beaucoup de certificats honorables, dans lesquels sa probité soit exaltée par de bonnes maisons, gardez-vous de le prendre.

§ 6. Quand vous marchez dans les rues, ne vous laissez accoster par personne, et allez vite. Dans les foules, n'emportez rien sur vous, pas même de mouchoir : il n'y a que les enfants qui se mouchent, il n'y a que les femmes à vapeurs qui portent des flacons précieux, il n'y a que les fats qui aient des lorgnons. Un honnête homme ne porte rien d'inutile sur lui : il est invulnérable.

§ 7. Si vous allez dans un cabinet de lecture ou dans un café, prétextez un rhume, toussez; vous garderez par ce moyen votre chapeau neuf sur la tête.

Ceci est encore plus utile chez les restaurateurs.

§ 8. Quand vous achetez des bijoux, ou quelque objet de prix, parlez seul et bas à votre fabricant; attendez même que la boutique soit vide.

Avec cette précaution, vous ne verrez pas arriver chez vous un garçon bijoutier qui, vous présentant une tabatière ou un écrin, avec facture, vous emportera de l'argent, troqué contre du strass ou du similor.

Principe qui ne souffre pas d'exception : Allez toujours chercher vous-même chez les marchands les objets de prix, et payez au maître de la maison.

§ 9. Les femmes *comme il faut* ne portent pas de sac, et n'ont plus de ridicule.

Si des bourgeoises honorables usent encore du sac après cet aphorisme, elles auront soin de ne jamais s'en séparer;

De le pendre le moins souvent possible à leur chaise, dans l'église;

De ne jamais l'emporter quand elles vont au spectacle ou dans une foule;

De n'y point mettre d'objets précieux;

De ne point faire sonner l'argent qu'il peut contenir, etc.

§ 10. Gardez-vous de tomber dans le ridicule des bourgeois du Marais, qui font imprimer en lettres d'or leur nom et leur demeure dans leur chapeau : cela ressemble au sot calcul d'un homme qui craint une apoplexie foudroyante.

Retenez bien que, si l'on peut voir votre nom dans votre chapeau, vous aurez bientôt sur les bras quelque honnête homme qui aura beaucoup connu monsieur votre père; monsieur votre père lui devra quarante ou cinquante francs.

Renoncerez-vous à la succession paternelle pour une si petite somme? Laisserez-vous votre père insolvable?

Ah! maudit chapeau!... il vous aura coûté, avec les cinquante francs, une montre pendue à votre glace.

§ 11. Défiez-vous des numéros que l'on vous donne aux bureaux de cannes, de parapluies, etc.

§ 12. D'honorables personnes mettent leur mouchoir dans leur chapeau.

§ 13. Ne dormez jamais en diligence, à moins que vous ne soyez seul.

§ 14. Une des plus belles subtilités des voleurs de tabatières et d'objets précieux est celle-ci :

A la messe du roi Louis XIV, à Versailles, un jeune seigneur paraissait prendre un vif plaisir à dérober une tabatière très-précieuse dont un courtisan faisait grand cas. Au moment où le jeune seigneur retirait la tabatière de la poche du voisin, il se retourna pour voir si personne ne l'examinait; il rencontra les yeux du roi, et sur-le-champ lui fit un signe d'intelligence; le roi répondit par un léger sourire.

En sortant de la chapelle, Louis XIV demande du tabac au courtisan ; celui-ci cherche sa tabatière ; le roi regarde parmi son cortége, ne voit plus celui qui l'a choisi pour compère, et s'écrie en riant :

— J'ai aidé à vous voler.

§ 15. Une des choses les plus précieuses étant nos cinq sens, défiez-vous des parapluies; un maladroit peut, avec les pointes d'une baleine, vous escroquer un œil.

§ 16. C'est une vanité qui mérite d'être punie que d'avoir des boutons d'argent ou d'or à son habit.

§ 17. Défiez-vous à l'église de ces gens dont les mains jointes restent immobiles; souvent les filous ont des mains de bois gantées, et, pendant qu'ils prient avec ferveur, les deux véritables mains travaillent, surtout au lever-Dieu.

§ 18. On fait de bonnes trouvailles dans les livres à dix sous, à vingt sous, à trente sous même ; mais regardez bien si toutes les pages du livre y sont. Nous rendons justice au commerce des libraires surpontins et souspontins ; ils sont honnêtes, et, lorsqu'ils affichent sur leur pancarte : « Livres à dix sous, » c'est à vous à vous arranger. Ne semblent-ils pas vous crier : « Prends-y garde! »

CHAPITRE II

VOLS DANS LES BOUTIQUES, DANS LES APPARTEMENTS, LES CAFÉS, LES RESTAURANTS — VOLS DOMESTIQUES, ETC.

Ces vols sont horribles, parce qu'ils s'appuient sur la confiance; il est difficile de s'en garantir; on s'en apercevra à la rareté de nos aphorismes. On ne peut que s'en référer aux plus fameux exemples.

§ 1. Les honorables personnes qui sont forcées, par la nature de leur fortune, à n'employer que des cuisinières, doivent, pour leur propre sûreté, veiller à ce qu'elles aient de bonnes mœurs.

La plupart des vols domestiques se commettent à l'instigation de l'amour.

Si vous nourrissez votre cuisinière, elle aura bien le droit de prélever sur votre bouillon un bol restaurateur pour le grenadier.

Le mal n'est pas là ; elle ne fait que prendre sur sa nourriture : c'est un sacrifice à l'amour. Le crime est de remplir le vide de cette grande cuillerée par une égale mesure d'eau de Seine.

§ 2. Vos chevaux ne mangeront pas toujours leur avoine, mais ils auront pleine satisfaction sur le boire.

§ 3. Les domestiques ont une influence extrême sur nos mœurs, nos habitudes, nos familles, et leur plus ou moins de fidélité peut causer ou notre salut ou notre ruine ; il y a deux partis à prendre envers eux :

Une confiance illimitée ou une défiance sans bornes.

Le parti mitoyen est détestable.

Ici, qu'il nous soit permis de faire un petit traité domestique.

Un domestique est membre d'une famille, comme l'huissier était jadis membre du parlement.

Si vous choisissez mal, ce n'est pas la faute du domestique, c'est la vôtre.

Si l'on a bien choisi, voici la meilleure conduite à tenir :

Un domestique est homme ; il a son amour-propre et les mêmes passions que vous, maître.

Ne blessez donc pas l'amour-propre des domestiques. En tout état, c'est une offense que l'homme pardonne rarement.

Ne parlez jamais à vos gens qu'à l'occasion de leur service.

Persuadez-leur que vous vous intéressez à eux, en vous y intéressant réellement.

Ne riez jamais avec eux, et surtout ne riez pas d'eux en leur présence, car ils prendraient leur revanche ; et le maître dont on rit est perdu.

S'ils ont des enfants, ayez-en soin.

S'ils sont malades, faites-les soigner chez vous.

Prévenez-les bien qu'ils n'ont pas de pension à attendre de vous *après votre décès ;* mais faites croître leurs gages par année, de manière qu'au bout d'un temps limité ils soient certains d'un traitement honorable et de votre sollicitude pour eux.

Grondez-les rarement, mais bien et justement.

Ne les traitez pas durement.

Ne leur confiez rien d'important qu'après avoir bien examiné leur caractère.

Il y a encore un soin perpétuel à avoir lorsque vous ne leur avez pas donné votre confiance : c'est de ne jamais rien dire d'important devant eux, de ne pas parler de votre fortune, de ce qui vous arrive d'heureux ou de malheureux, et, par-dessus tout, de visiter parfois les portes et les serrures, à travers lesquelles on voit tant de choses.

Le choix d'un domestique est encore plus important lorsqu'il s'agit de lui confier des enfants.

Il faut autant de politique et de finesse pour conduire un homme que dix. Ceci est de la diplomatie d'antichambre, mais elle est aussi savante que toute autre.

Un seul domestique ami préserve de tous les vols qui se commettent dans une maison.

§ 4. Quand votre appartement sera à louer, vous verrez venir bien du monde; ne laissez rien traîner.

§ 5. Vouloir empêcher qu'un chef, une cuisinière, etc., volent sur la dépense, est une folie insigne.

On est plus ou moins volé, voilà tout.

§ 6. Votre femme de chambre mettra vos robes; votre laquais essayera vos habits, usera votre linge.

§ 7. Si votre campagne est cause de bien des prétextes honorables pour vous défaire des importuns, elle vous vaudra plus d'un malheur.

§ 8. Aussitôt que vous serez parti, si vous avez un cor, votre valet de chambre s'en servira, le sommelier ira à la cave, le laquais glissera en tilbury avec la femme de chambre, qui couvrira effrontément ses épaules roturières d'un cachemire de madame; enfin, ce sera une petite saturnale.

§ 9. Ne prenez jamais de demi-mesures; ayez une confiance entière en vos domestiques, ou point du tout.

§ 10. Les changeurs de monnaies doivent entourer leur comptoir, à l'intérieur, d'une grille solide. Nous avons souvent admiré l'imprudence des bijoutiers, qui ne sont défendus que par un verre, et cependant ils connaissent mieux que personne la vertu du diamant brut.

§ 11. Ne prenez pas vos domestiques dans les bureaux de placement; dans les *Petites Affiches*... encore moins.

§ 12. Un industriel avait fait fabriquer des cuillers de cuivre argenté; tous les jours, dans plusieurs cafés, il changeait subtilement sa cuiller, et vécut longtemps de ce commerce.

Avis aux limonadiers et aux restaurateurs.

§ 13. Le commerce de bétail à Paris ne saurait être trop en garde contre les voleurs. La guerre est toujours active entre eux et lui.

M. E..., médecin très-connu pour les maladies mentales, vit arriver un matin une dame d'une quarantaine d'années, encore fraîche. L'équipage de madame la comtesse de *** entra dans la cour du célèbre docteur.

La comtesse se fait introduire sur-le-champ, et, mère éplorée, au désespoir, parle en ces termes :

— Monsieur, vous voyez une femme en proie à un chagrin bien violent. J'ai un fils; il m'est bien cher, ainsi qu'à mon mari; c'est notre fils unique...

Des pleurs, des pleurs tels que ceux qu'Artémise versa sur la tombe de Mausole.

— Oui, o...ui, mon...sieur, et depuis quelque temps nous avons de terribles craintes... Il est dans un âge où les passions se développent... Quoique nous le satisfassions sur tous les points, argent, liberté, etc., voici plusieurs signes de démence complète qu'il donne. Le point le plus remarquable, c'est qu'il parle toujours de bijoux, de diamants qu'il a vendus ou donnés à une femme; mais ses discours sont inintelligibles. Nous soupçonnons qu'il a pu devenir amoureux d'une femme, peu estimable peut-être, et qu'il aura contracté des engagements onéreux pour satisfaire ses désirs. Ceci, monsieur, n'est qu'une conjecture : son père et moi, nous nous perdons dans les causes de cette folie.

— Eh bien, madame, amenez-moi monsieur votre fils...

— Oh! dès demain, monsieur, à midi.

— Cela suffit.

Le docteur s'empresse de reconduire la dame jusqu'à sa voiture : il voit des armes, des laquais.

Le lendemain, la prétendue comtesse se fait descendre chez un

fameux joaillier, et, après avoir longtemps marchandé une parure de trente mille écus, elle se décide en faisant bien des façons.

Elle la prend, tire négligemment une bourse de son sac, y trouve dix mille francs en billets de banque, les étale, mais bientôt les resserre, et dit au bijoutier :

— Donnez-moi plutôt quelqu'un, je l'emmènerai; mon mari payera; je n'ai pas sur moi toute la somme.

Le bijoutier fait signe à un jeune homme qui, tout fier de monter en équipage, part avec la comtesse. On arrive chez M. E...

Elle monte précipitamment, dit au docteur :

— Voilà mon fils, je vous laisse.

Puis, sortant, elle dit au jeune homme :

— Mon mari est dans son cabinet, entrez, il va vous payer.

Le jeune homme entre, la comtesse descend rapidement, la voiture roule à petit bruit; bientôt les chevaux galopent.

— Eh bien, jeune homme, disait le médecin, vous savez ce dont il s'agit? Voyons, que ressentez-vous?... Qu'est-ce qui se passe dans cette jeune tête-là?...

— Ce qui se passe dans ma tête, monsieur, rien, si ce n'est que voici la facture de la parure de diamants...

— Nous connaissons cela, disait le docteur en repoussant doucement la facture; je sais, je sais...

— Si monsieur connaît le montant, il n'a qu'à me payer...

— La la! calmez-vous. Vos diamants, où les avez-vous pris? que sont-ils devenus?... Parlez tant que vous voudrez, je vous écoute patiemment.

— Il s'agit de me payer, monsieur, quatre-vingt-dix mille francs...

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? dit le jeune homme, dont les yeux s'animèrent.

— Oui, pourquoi vous les payerais-je?

— Parce que madame la comtesse a pris les diamants à l'instant chez nous.

— Bon! nous y voici. Qu'est-ce que c'est que cette comtesse?

— Votre femme!...

Et il lui présente la facture.

— Mais, jeune homme, vous savez que j'ai le bonheur d'être médecin et veuf?

Ici, le jeune bijoutier s'emporta, et le docteur, appelant ses gens, le fit tenir par les quatre membres, ce qui acheva de mettre le jeune homme en fureur. Il cria au vol, à l'assassinat, au guet-apens. Mais, au bout d'un quart d'heure, il devint calme, expliqua tout fort posément, et une lueur terrible éclaira le docteur.

Quelques recherches qu'on ait pu faire, ce singulier vol, si spirituel, si original, ne fut jamais puni. L'intrigante avait eu soin de cacher ses traces : les gens étaient ses complices, la voiture empruntée; et cette histoire est restée comme un monument dans la mémoire des bijoutiers.

§ 14. Un restaurateur est sujet à être volé d'une manière bien cruelle, car il ne peut pas exiger la restitution des marchandises fournies.

Contre ce vol, il n'y a pas de précaution.

§ 15. Louis XV, passant dans les appartements de madame de Pompadour, aperçut un homme monté sur une échelle et fouillant dans une armoire; l'échelle vacillait, l'homme était en danger de tomber; le roi alla tenir le pied de l'échelle.

On vint bientôt annoncer à madame de Pompadour qu'elle était volée; et le roi, demandant les détails de l'aventure, reconnut qu'il avait aidé le voleur.

Ceci est un des plus beaux faits des filous.

§ 16. Les marchands doivent se défier singulièrement des gens qui sont pressés de se faire livrer des marchandises.

Un marchand doit, dans ce cas, escorter par lui-même, ou par des commis, ses marchandises, trop souvent en danger.

Supposez un jeune homme employé à une maison de roulage, qui, de connivence avec un petit voleur, enverra demander *une partie* de rubans, *une partie* de bijoux pour une maison de commerce, priant qu'on envoie les marchandises à un roulage, et la facture à sa maison de commerce.

Quand viendra la facture, M. le négociant ignorera ce qu'on veut lui dire; qu'il coure au roulage, l'entrepreneur n'aura rien vu.

§ 17. En général, la race des portiers a conquis à Paris une réputation de probité très-remarquable; cependant, dans les

grands vols domestiques, les portiers jouent quelquefois leur rôle.

En ce qui les concerne, il faut :

1° Qu'un portier ait quelque intelligence;

2° Qu'il ait l'ouïe fine et la vue excellente.

M. le général P... avait, à dessein, choisi pour suisse un Normand un peu épais; le général partit pour une campagne nouvellement achetée.

Le surlendemain, son vieux tapissier se présenta avec le petit char à bancs et le petit cheval classiques; il venait de la part de M. le général, qui lui avait écrit de démeubler telle ou telle pièce, et d'apporter les meubles à la campagne. Le portier ouvre les appartements, les croisées, les persiennes, afin qu'on y voie mieux, aide à charger les tapis, les pendules. Au retour, le général paya bien cher la complaisance d'un portier ingénu.

§ 18. Vous voyez un appartement somptueux, bien meublé, bien décoré, un homme comme il faut qui s'y promène et parle d'affaires importantes avec deux dandys, ou compte de l'argent à quelqu'un; vous, marchand, qui fournissez pour la première fois ce monsieur, vous craignez de l'interrompre, vous lui donnez vos marchandises, vous osez à peine présenter votre facture; il la prend, la jette sur la cheminée et dit :

— C'est bon, je ferai passer chez vous!...

A peine vous regarde-t-il, vous sortez enchanté; mais, au fond du cœur, il y a un murmure.

Aujourd'hui, les enfants mêmes ne se prennent plus à cela. Tout le monde sait que l'appartement peut être emprunté à un ami, qu'il peut n'être loué que pour quinze jours, etc., etc.

§ 19. Négociants en gros et en détail, retenez bien cet axiome commercial :

Ne vendez qu'au comptant aux gens inconnus, ou prenez les plus sévères informations avant de faire crédit.

Quand un galant homme vous entendra dire : « Monsieur, nous ne vendons qu'au comptant, » vous verrez sur sa figure quelle est sa solvabilité.

§ 20. Détaillants de toute classe, défiez-vous des hôtels garnis où les appartements ont deux issues.

— C'est bon, vous dit-on, je vais aller chercher de l'argent.

Et l'on emporte votre marchandise.

Vous attendez héroïquement. Sot, triple sot, vous ne devinerez que lorsque l'hôtesse vous dira : « Qu'attend monsieur? » ou qu'elle vous apprendra que l'appartement est vide, et que celui qui l'occupait l'a payé hier, la veille du 15.

§ 21. Songez que souvent vous pourrez être le centre de toute une intrigue, et que deux, trois ou quatre acteurs différents joueront leurs rôles pour faire sortir de votre magasin ou de votre poche cette précieuse panacée, l'*argent!*

Exemple :

Un matin, sur les onze heures, un Anglais, enfoncé dans un beau cabriolet, arrête chez mademoiselle F..., célèbre lingère; il descend.

— C'est ici M. Chaulin, papetier? dit-il en baragouinant le français.

Mais il lève la tête, voit les lingères, se dispose à remonter dans *lé câbriolette,* lorsque, se tournant brusquement, et montrant aux lingères un paquet de crayons, il dit :

— Dans lé Angleterre, nous déposons souvent les marchandises chez toute sorte de marchands : voici des crayons que j'ai fait passer en France par contrebande; cela se paye cher ici... Voudriez-vous en tenir un dépôt? je vous ferai gagner cent pour cent.

La lingère n'aperçoit aucun danger, ni vous non plus. Qui diable aurait vu là un piége? n'y avait-il pas un Anglais, un cheval, un cabriolet et un domestique anglais en culotte de peluche rouge? La lingère accepte.

— En voici pour six cents francs, dit l'Anglais en vidant son cabriolet, et cela vaut plus de douze cents francs; je vais mettre le reste chez les papetiers, car je suis forcé de partir pour Londres.

Il remonte en voiture et part.

Les jeunes demoiselles de tailler, d'essayer le crayon; il est excellent, moelleux, sans grain : c'est du véritable *middleton.* On colle à la vitre une belle affiche, et les passants, à leur grande satisfaction, de lire : *Dépôt de crayons de Middleton.*

Le surlendemain, un jeune homme parfaitement bien mis, fort aimable, se disant fils du proviseur du collége de Bordeaux, vient

commander un trousseau superbe, *parce qu'il épouse une demoiselle fort riche.* Le trousseau coûtera mille écus. Il va et vient pour presser son trousseau. On envoie chez lui; les demoiselles, curieuses et causeuses, rapportent que le fils du proviseur est bien meublé et paraît très-riche.

Un matin, il arrive; il demande s'il aura le trousseau pour tel jour. Il veut dessiner la forme d'un canezou; il a perdu le crayon d'un beau souvenir. Soudain on jase sur les crayons de l'original, et l'on offre au jeune homme un *middleton*...

Surprise! joie! étonnement!

— Que vous êtes heureuses d'avoir de ces crayons! Comment? d'où? Mais vous en avez là au moins pour quinze cents francs : mon père serait enchanté de les avoir, etc., etc.

Pendant qu'il s'extasie, arrive l'Anglais en cabriolet; il descend et demande ses crayons : il part pour Londres le soir même.

Le jeune homme achète les crayons : devant les lingères, le marché se conclut à huit cents francs, dont cent pour la maîtresse; mais l'Anglais veut le payement à l'instant. Il part; il n'a pas même le temps d'aller chez le fils du proviseur.

Celui-ci tire sa bourse; elle contient soixante francs; mais ce n'est rien. L'infortunée lingère offre les sept cents francs; l'Anglais part, et le jeune homme doit, en rentrant chez lui, rembourser huit cents francs; il offre d'emmener une demoiselle; on s'y refuse : ne laissait-il pas les crayons pour gage?

Qui diable verrait le piége? Quelle finesse d'aperçus! quel savoir dans les combinaisons! La lingère s'applaudit d'avoir gagné cent francs à garder des crayons pendant six jours.

On passe chez le jeune homme, il n'y est pas : il ne vient plus; on s'inquiète, on y retourne, il est parti.

La lingère conçoit des craintes vagues; mais elle se dit :

— J'ai pour quinze cents francs de crayons!

Au bout d'un mois, elle fait venir un papetier; celui-ci examine les crayons; ils sont excellents; il y en a bien pour neuf cents francs environ... Tout à coup on découvre un petit défaut, c'est qu'ils n'ont que quinze lignes de mine de plomb, et le reste est en bois sur toute la longueur.

Vous voyez, par cet exemple, que de nos jours tout se perfec-

tionne, et que les ruses des petits voleurs ne manquent pas de finesse, quand ils travaillent en boutique [1].

§ 22. Un honorable tailleur a trouvé moyen de mettre des boutons invisibles aux poches d'habits. Cette invention nous semble bonne, mais elle est surpassée par celle des fausses poches.

Un homme un peu honnête peut d'ailleurs porter des mouchoirs assez fins pour tenir dans la poche de côté, un habit paraît alors dans toute sa grâce.

TITRE II

ESCROQUERIES

L'escroquerie emporte après elle l'idée d'une certaine finesse, d'un esprit subtil, d'un caractère adroit. Là, il faut inventer un plan, des ressorts. Elle intéresse presque.

Les escrocs sont les *gens comme il faut de la petite volerie;* ils ne sont pas repoussants à voir; ils revêtent le costume de l'honnête homme, ont des mœurs, un langage épuré; ils s'introduisent dans les bonnes maisons sous toutes les formes, hantent les cafés, ont un appartement et se servent rarement de leurs dix doigts autrement que pour signer. Il y en a qui se *retirent* et deviennent honnêtes gens quand ils sont riches.

Un homme de bon sens doit frémir des dangers qu'il court à Paris. On a calculé qu'il existe sur le pavé du roi vingt mille indi-

1. Cette anecdote, inventée à plaisir dans la première édition du *Code des Gens honnêtes,* en 1825, a paru piquante à deux jeunes industriels. Ils ont trouvé tout naturel de la mettre en action, et, à défaut d'imagination pour créer une pièce, ils ont entrepris de jouer les deux rôles. Malheureusement, le succès n'a pas entièrement couronné leur entreprise. Les deux acteurs de ce petit proverbe se sont laissé arrêter quelques jours après la représentation. Ils ont comparu sur les bancs de la police correctionnelle. L'avocat général, pour tout réquisitoire, a donné lecture des pages du *Code des Gens honnêtes*, et a requis à une peine d'autant plus sévère, que les deux accusés n'avaient fait preuve ni d'imagination ni de talent. La cour a condamné les coupables à dix mois de prison. (Voir le *Journal de Paris,* du 10 janvier, où le jugement est consigné.)

vidus qui, le matin, en se levant, ignorent où et comment ils dîneront. Cela n'est rien : mais ils dînent, et dînent bien!

La classe des escrocs est nombreuse, comme on voit, et présente des singularités curieuses.

A proprement parler, l'*homme comme il faut* de la petite volerie naît et meurt toutes les vingt-quatre heures. Il ressemble à ces insectes du fleuve Hypanis dont parle Aristote. Le problème est résolu pour lui, s'il a mangé quand le soleil se couche.

La garnison de Paris est ordinairement de vingt mille hommes : c'est un rapprochement curieux que celui des vingt mille industriels dressant tous les matins vingt mille piéges contre leurs compatriotes, qui n'ont que vingt mille soldats pour s'en garantir.

On a prétendu qu'il y avait, par le fait du suicide, une espèce de caisse d'amortissement de ces vingt mille industriels, et que la Seine absorbait annuellement, selon son cours plus ou moins favorable, une certaine quantité de ces hommes comme il faut, formant la masse *flottante* d'une véritable dette sociale.

Il est vrai que le nombre des suicides s'élève de deux cent soixante à trois cents, bon an mal an; mais il est de notre devoir de prévenir les *honnêtes gens* et les administrateurs qui dormiraient sur un pareil calcul de la fausseté de cette assertion.

Il est de principe qu'un industriel ne meurt jamais dans l'eau; et, quand cela serait, le nombre des surnuméraires qui attendent est plus considérable que celui des industriels qui prennent ainsi leur retraite : d'ailleurs, on a reconnu à quelle classe appartiennent les suicides, et la statistique de leur malheur a été dressée : ainsi les vingt mille piéges n'en subsistent pas moins tous les matins.

Un homme comme il faut de la petite volerie a toujours une quarantaine d'années, parce que ce Figaro des voleurs a dû nécessairement passer par bien des filières avant d'arriver à cette profession dangereuse.

Il a une certaine connaissance des usages du monde, doit bien parler, avoir de bonnes manières et de la conscience.

La chaussure est de sa toilette ce qui se fatigue le plus; et un véritable observateur remarquera toujours l'état de la chaussure de ceux avec lesquels il se trouve. Cet indice est sûr. Un fripon

n'est jamais bien chaussé, il court trop. Il y en a qui, comme Charles XII, restent cinquante jours bottés.

Pour bien examiner ce Gil Blas, saisissons-le dans son jour le plus brillant.

Voyez-vous dans ce salon un homme à moustaches, à favoris épais, bien habillé? Il porte des éperons : n'est-il pas chevalier? Il reste à poste fixe à la table d'écarté : il parie en attendant son tour d'entrée. Rien sur sa physionomie n'indique l'amour de l'or et la pénurie de sa bourse. Il parle avec aisance, plaisante, sourit *à ces dames;* mais, s'il vient un coup à décider, l'*homme de paix,* comme dit sir Walter Scott, est intraitable; il applique la règle de l'académie avec rigueur. Saisissez-le bien sous toutes ses faces : il a l'œil perçant, les mains lourdes en apparence; il est bien tourné, prend des attitudes, se penche, parle de Rossini, de la tragédie nouvelle, etc.

Il a pendant quinze jours son cabriolet; il le quitte, le reprend, selon les caprices de la fortune. Il est le protecteur de l'honneur des dames; il n'y a plus que ces descendants des anciens preux qui prennent la défense des belles et soient prêts à tirer l'épée, si quelqu'un ne rend pas justice à leurs attraits.

S'il joue, il relève ses manches et bat les cartes avec un fini, une prestesse qui séduisent; il regarde son associé, qui, perdu dans la foule des adversaires, parie contre lui, et d'un signe lui dévoile le jeu de l'ennemi.

Il existe à Paris un modèle de ces Philiberts. Il est trop connu pour que nous le dépeignions. C'est le grand homme, le Catilina du genre.

On sait qu'il dépense cent mille francs par an, et ne possède pas un sou de rente. Il a maintenant cinquante ans; il reste vigoureux et frais comme un jeune homme. Il donne le ton encore pour les modes. Personne ne mène plus dextrement un cabriolet, ne monte aussi bien un cheval, ne sait mieux prendre le ton graveleux d'une orgie pleine d'esprit, ou les grâces françaises de l'ancienne cour.

Soutenu par un fameux diplomate, soutenu par le jeu, soutenu par l'amour, et reçu incognito dans le monde, on pense que cet Alcibiade des fripons doit son illustration aux services tacites de tous les genres qu'il a rendus à un homme d'État célèbre. Aussi

les coquins de la capitale le citent-ils avec orgueil. C'est un de leurs grands hommes. Comment finira-t-il? voilà la question ; car on n'a pas encore eu l'esprit de faire des fonds de retraite pour ces messieurs.

§ 1. Nous n'hésiterons pas à ranger la mendicité parmi les divers moyens d'escroquer l'argent d'autrui :

1° Parce que la plupart des mendiants se sont fait un art de mendier, et ne nous offrent que des maux figurés;

2° Parce qu'ils font ainsi venir notre argent dans leur poche d'une façon illégitime : imposant la crédulité, la pitié, la charité, par des manœuvres et des mensonges punissables.

§ 2. Défiez-vous des mendiants. L'indigent véritable n'est pas dans la rue.

§ 3. L'homme qui n'a pas de jambes court, l'aveugle y voit clair, quelquefois même l'un et l'autre sont complices de diverses escroqueries.

Un monsieur donnait à un cul-de-jatte un petit écu; un brave homme passe et s'écrie :

— Comment pouvez-vous faire l'aumône à ce fripon? prêtez-moi votre canne, vous allez le voir courir.

Le monsieur laisse prendre son jonc à pomme d'or, et le redresseur de torts commence à battre le mendiant, qui ramasse sa jatte, et, retrouvant ses jambes, se met à courir : le vengeur des mœurs courait aussi.

— Il l'attrapera! il l'attrapera! disait le monsieur.

Il les perdit bientôt de vue, et fut seul attrapé.

Cette vieille histoire prouve qu'il faut se méfier des mendiants dont les plaies sont quelquefois hideuses;

Enfin, il y a des mendiants riches, très-riches même.

§ 4. Il vaut mieux secourir des familles dont on connaît la pauvreté ou les malheurs, servir de guide à des orphelins sans fortune, que de semer cent francs par an en pièces de deux sous parmi des mains inconnues.

§ 5. Ne jouez jamais au billard dans les cafés qu'avec des personnes d'intime connaissance.

§ 6. Quand vous flânez dans Paris, vous êtes quelquefois accosté par un homme assez bien mis, âgé, et qui vous dit tout bas :

— Monsieur, je suis un employé réformé ; je n'ai pas de pain ; il faut que je me jette à l'eau...

Passez vite, sinon vous verriez bientôt par combien de raisons il importe de doubler le pas.

§ 7. Au jeu, dans quelque compagnie que vous puissiez vous trouver, lorsqu'on vous présente à couper, ayez bien soin d'*abattre le pont.*

Le *pont* est cette légère solution de continuité que vous remarquez dans un jeu de cartes, lorsque, après l'avoir mêlé, on l'a séparé en deux parties bien distinctes qui se touchent aux extrémités ; si vous ne réunissez pas ces deux tomes de cartes en un seul volume, vous couperez infailliblement dans cette solution de continuité, qui est subtilement préparée ; et certes vous n'aurez pas le roi.

§ 8. Il y a des hommes qui peuvent vous prendre vos bonnes idées, vos heureuses inventions, vos découvertes : c'est une des escroqueries que l'on se permet le plus souvent.

Lorsque vous trouvez une mine féconde, retenez cette rage d'amour-propre qui pousse à publier le succès.

Entre auteurs surtout !... ces messieurs escomptent leurs idées.

Entre fabricants, encore plus de discrétion.

§ 9. Voyez-vous au café de *Foi* ce brave militaire qui a une balafre ? Il est décoré.

C'est le plus intrépide des Français ; il a été de toutes les guerres ; il a de bonnes mœurs, parle avec chaleur, caresse ses moustaches, et, lorsqu'il dit : « Garçon ! » fait entendre un son de poitrine qui pronostique cent ans de vie ; examinez-le bien : ses mains sont blanches comme ses dents, son teint est basané, ses cheveux sont noirs comme l'ébène ; il est bien botté, bien habillé de drap bleu.

Vous le retrouverez une heure après au Théâtre-Français avec une dame de quarante à cinquante ans, veuve, sans enfants, et riche de sept, huit, dix, douze, quelquefois vingt mille livres de rente : il lui fait la cour, risque des présents, et finira par l'épouser.

MORALITÉ

Les savants médecins qui ont écrit *de ætate critica mulierum* ont oublié une maladie dont voici les symptômes :

Un officier à moustaches, en retraite, aimant les femmes, l'argent, le jeu, et dont les habitudes contrastent si fort avec celles du *sujet,* que celui-ci finit par succomber, lui et sa fortune.

§ 10. « *Le Jeune Homme honnête et spirituel, ou les Inconvénients du mariage,* mélodrame romantique en trois actes, dans lequel figurent des pères et mères. »

Acte premier. — Vous voyez d'abord un jeune homme : il va tous les jours à son administration; il est joli garçon, très-élégant.

Ses père et mère sont d'honorables bourgeois retirés du commerce; ils ont pignon sur rue, logent dans une de leurs maisons, se complaisent à voir leur fils mener une conduite rangée. Il a une place de mille écus, on lui donne mille autres écus, et ce jeune homme a un cabriolet; si bien qu'il mène sa mère ou son vénérable père au bois de Boulogne et au spectacle.

Ils sont sûrs, ces bons parents, que leur fils ne joue pas; leur fils est toute leur gloire, ils s'y mirent; il ressemble autant à M. Crevet qu'à madame.

On songe à marier ce fils. La scène change : alors, vous voyez des anciens amis de M. Crevet qui amènent leur fille, mademoiselle Joséphine : ce sont de bons et honorables bourgeois qui donnent cent mille écus à leur fille; et cela comptant.

Le jeune homme va avec ses père et mère chez les père et mère de sa prétendue. — Là, il y aura un ballet, si vous voulez.

Acte II. — Changement de décoration. Vous voyez un appartement qui n'est pas de la maison du père Crevet, ni chez les père et mère de la prétendue : l'appartement est brillant, le couvert est mis; une jeune femme habillée avec élégance attend; elle est jolie, peau blanche, yeux vifs, lèvres vermeilles; elle regarde par la fenêtre.

Notre jeune homme entre; il est content, bien content; il va au spectacle avec elle; enfin, ils sont heureux.

(Ceci n'est connu que du spectateur.)

Par un événement qui reste à inventer, cette jeune femme vient à apprendre que son amant se marie. Terreur! effets dramatiques, reproches, scènes attendrissantes, déchirantes.

— Tu vas m'abandonner, mon cher cœur, toi que j'aime!

— Non, jamais!

— Serait-il vrai?

— Oui!

Mais de l'argent, où en prendre?

Acte III. — *La scène est chez la mère de la prétendue.* — On marie le jeune homme avec mademoiselle Joséphine. On danse (deuxième ballet), on joue, on rit. A minuit, on cherche le marié : il a emporté les cent mille écus, il fuit avec la petite femme du second acte, et laisse sa prétendue. On se tait, mais la vengeance atteindra les coupables; ils mangeront leurs cent mille écus et seront damnés.

Que faire, pères et mères, contre une semblable escroquerie? comment s'en garantir? c'est un coup de jarnac. Ils sont rares; mais cela tombe sur une famille comme la grêle.

§ 11. Vous mariez votre fille à un honnête homme.

Il vous a juré n'avoir pas un sou de dettes.

Quinze jours après, la dot est mangée.

D'où cet aphorisme : « Mères, ne soyez pas trop empressées de marier vos filles. » Un jour, nous publierons *l'Art de prendre des renseignements.*

§ 12. Ne donnez jamais, n'envoyez jamais, ne laissez jamais traîner un billet quittancé.

Méditez l'affaire Roumage.

§ 13. Avez-vous vu sur les murs de Paris ces petits carrés de papier blanc, entourés de noir, qui se trouvent placardés on ne sait comment?

Ces affiches annoncent toujours que, rue de la Huchette, rue de la Tixeranderie, rue de la Haumerie, rue du Cadran, on trouve une maison de confiance qui place les ouvriers, les domestiques, les portiers, dégage les effets du mont-de-piété, etc., etc.

Envieux de signaler les brigandages de ces négociants de crédit qui vendent si cher la fumée, nous avons été voir *un de ces honorables établissements.*

Qu'on se figure une allée obscure, un escalier dont les marches sont si chargées de terre durcie, qu'en la retirant on ferait un terrassement à un canal de première classe.

On ouvre une porte à loquet, et, là, on voit un monsieur, les

cheveux ébouriffés, les mains noires, assis devant un bureau qui ressemble assez à ceux des écrivains publics de la salle des Pas-Perdus.

Lorsqu'un malheureux arrive à Paris pour se placer, il débarque là, séduit par ces affiches qui déshonorent nos monuments publics. On ouvre un registre, on prend ses nom, prénoms, son adresse, quelques menus renseignements, et la *matière plaçable* donne TROIS FRANCS par mois : trente-six francs par an.

Ces hommes-là vivent, dupant les maîtres et les valets : aux uns ils promettent la perle des domestiques ; aux autres, monts et merveilles ; tirent deux moutures d'un sac, et amènent à Paris, par leurs annonces, de pauvres malheureux qui quittent leur pays et d'honorables travaux pour devenir criminels, quand ils se trouvent sans le sou sur le dangereux pavé de Paris.

Si ces établissements étaient dirigés dans un but utile, ils seraient dignes d'encouragement ; mais, sur trente bureaux pareils, on en trouve un ou deux, tout au plus, à peu près irréprochables.

Lorsqu'il s'agit de dégager des reconnaissances du mont-de-piété, c'est un vol, un brigandage, dont on ne saurait se faire une idée.

Le mont-de-piété prête à plus de douze pour cent (voyez l'article du mont-de-piété, aux *industries* privilégiées). Vous sentez que l'offre de dégager n'est qu'une manière de renchérir sur l'usure.

Mais, si l'on consulte les honorables directeurs de ces établissements, par combien de raisons ne justifient-ils pas leur négoce ! Quels orateurs !

§ 14. Un jeune homme élégant, bien mis, se fait annoncer chez mademoiselle B...., artiste du premier Théâtre-Français ; il débute auprès de l'intéressante *donna* en mettant sur la cheminée trois billets de mille francs.

Il est parfaitement reçu ; on le trouve charmant. Que de choses à dire !...

Après, le jeune homme, prenant un air sérieux, tire de sa poche une quittance sur papier timbré, et, la lui présentant, demande sa signature.

— Et pourquoi voulez-vous que je vous donne un reçu? dit-elle en souriant.

— Mademoiselle, je vous apportais, de la part de maître P..., notaire, le quartier de la rente que vous a constituée M. le comte de...

Ces pauvres actrices!... Ces diables de clercs!...

§ 15. Si, par hasard, ce livre va en province, où il faudrait, par parenthèse, qu'il fût médité, que l'on se mette bien dans la tête qu'à Paris l'on ne croit pas qu'il y ait des gens assez simples pour acheter des remèdes aux empiriques et aux charlatans. Cependant, les *bols*, les *grains*, les *fioles*, les *mixtures*, les *robs*, les *médecines curatives*, les *gouttes*, les *élixirs*, et cinquante compositions semblables, se débitent; et il y a quelquefois même des jeunes gens à Paris qui se prennent, dans certains cas, aux promesses que leur font des affiches où le nom de Vénus est indignement compromis; car cette charmante déesse ne pouvait souffrir Apollon.

§ 16. Il y a sur les boulevards deux hommes que tout monde connaît. L'un se traîne sur deux béquilles, le pied gauche en écharpe; il n'a pas plus mal au pied que vous. Il a marié dernièrement sa fille, et lui a donné quatre-vingt mille francs de dot.

L'autre se promène lentement, il est assez bien vêtu, et vous dit fièrement : « Je demande l'aumône! » Il a acheté une terre en Provence. Le voilà éligible!

§ 17. Fuyez en général tous les *bons marchés ;* il faut se connaître beaucoup en marchandise pour n'être pas dupé. Les bougies à deux francs sont du suif; le drap à quinze francs est reteint et peigné. Cependant, Paris est tapissé d'emphatiques annonces, et tous les jours on s'y prend.

Retenez qu'il y a une foule de niais, et que l'on fait la moitié des choses de ce bas monde pour eux. Or, vous n'êtes pas niais, et la preuve, c'est que vous appréciez ce livre.

Un jour, en France, un Écossais nommé Law se trouva en train d'escroquer tout le royaume. Ce Law passe généralement pour le plus grand homme produit par la classe des coquins; mais, aujourd'hui, les politiques avouent qu'il est le fondateur du système des banques et du crédit. Vous voyez qu'il y a des temps où une

escroquerie est mieux reçue qu'en d'autres. Par le temps qui court, l'Écossais serait peut-être ministre inamovible.

§ 18. Nous empruntons au spirituel auteur de *l'Art de faire des dettes* cette maxime :

« Vous êtes autorisé à envoyer promener pendant deux ou trois ans les fournisseurs qui vous font payer trop cher leur marchandise. »

TITRE III

VOLS AVEC EFFRACTION

Les voleurs avec effraction sont, parmi les petits voleurs, regardés avec un certain respect. Si les voleurs simples sont les bacheliers de cette faculté, et les escrocs les licenciés, ceux-ci doivent être les docteurs, les professeurs émérites.

Ils ont parcouru tous les grades, possèdent toutes les sciences, et opèrent *in utroque jure :* tout est de leur domaine.

Ce sont eux qui disent avec un sourire de mépris, en passant devant la police correctionnelle, lorsqu'on amène des prévenus : « Ce sont des petits voleurs ! »

C'était un voleur avec effraction, celui qui, pendu pour un vol de cent mille écus, dit à son confrère condamné pour un vol de ferraille : « Sont-ce là des clous ! » Il avait un sentiment profond de sa supériorité, et le mépris de ce professeur fut peut-être plus cruel pour son collègue que la corde.

Si l'on peut comparer les divers personnages de ce livre à ceux d'un mélodrame, le *voleur effractionnaire* sera le brigand sans foi ni loi, qui ne craint ni Dieu ni diable, portant de longues moustaches, ayant les bras nus, les yeux rouges, et demandant où *il faut travailler*.

L'escroc sera le brigand à dehors honnêtes, et les voleurs simples, les niais.

Il serait difficile de donner un portrait exact du voleur effractionnaire. Il sort presque toujours des derniers rangs de la société; et, ses crimes étant proportionnés à ses besoins, l'humanité frémit de

voir un malheureux consommer un vol qui le conduira pour dix ans au bagne, par le seul appât d'une douzaine de cuiliers ou d'une centaine de louis.

Le héros des voleurs effractionnaires fut celui qui, condamné à cent ans de galères, revint tout récemment à cent vingt et un ans dans son pays.

Il ne reconnut Bourg, sa patrie, dans le département de l'Ain, qu'à l'église de Brou : il accourait avec délices respirer l'air natal.

Il avait triomphé des lois, des fers, des hommes, du temps, de tout.

C'était un voleur privilégié de la nature.

Il ne retrouva ni parents ni amis : ce fut un nouvel Épiménide.

Tout étonné de marcher en liberté, il allait recueillant les hommages dus à ses cheveux blancs, et ne se souvenait plus de son crime que comme d'un songe perdu dans ceux de son enfance.

Il trouva sa postérité morte; et lui, criminel, était encore debout sur la terre pour être une preuve vivante de la clémence humaine et divine.

Il regretta peut-être ses fers, et dut se plaindre de n'avoir pas sa chaîne. Ce patriarche des voleurs, leur portrait idéal, leur gloire. vit encore; on va consulter son expérience centenaire; on le visite comme un monument; c'est un pèlerinage sacré comme celui de la Mecque; et chaque effractionnaire se souhaite une vie aussi pleine, aussi entière, en espérant comme ce doyen triompher des galères et des hommes.

M. Jouy a, dans *les Ermites en prison*, assez agréablement conté l'histoire d'un effractionnaire, le doyen des voleurs de Paris : il est très-connu, a été honnête homme et fripon tour à tour. C'est lui qui a légué ce mémorable précepte : « Ne vous amusez jamais aux écus de cinq francs quand vous forcez un secrétaire. »

Il est difficile de se prémunir contre les vols consommés à l'aide de l'effraction.

La loi qui y attache des peines plus graves est juste. Cette loi s'est dit en elle-même : « Le citoyen a pris toutes ses mesures; il dort tranquille sur la foi de sa clef pendue avec ses breloques; il croit aux bonnes mœurs et à l'inviolabilité des serrures; et, pen-

dant qu'il repose en paix, un scélérat brise les portes, les volets, les secrétaires, emporte tout; cet abus de confiance épouvantable mérite une répression plus forte que le vol qui, s'offrant de lui-même, présente, pour ainsi dire, les cheveux de l'occasion à l'homme indigent. »

CHAPITRE UNIQUE

Le vol avec effraction est un moyen d'acquérir la propriété prévu par le Code, comme tous ceux que nous avons signalés jusqu'à présent; mais celui-ci est un vol contre lequel nous n'avons pas beaucoup de remèdes à offrir : il est brutal et imprévu. L'art de Lavater est même inutile pour l'éviter; mais, en revanche, d'habiles mécaniciens fabriquent des serrures de sûreté, des coffres qui coûtent cent louis, mille écus, douze mille francs, trente mille francs.

Pour beaucoup de gens, le remède est pire que le mal.

Un serrurier habile a inventé un instrument qui s'adapte aux serrures, et, si l'on vient à toucher la clef, un pistolet part, allume une bougie, et prévient ainsi l'honnête homme qui dort sur les deux oreilles.

On fait également des volets en tôle et des persiennes de bronze qui ont leur mérite; ainsi l'on peut choisir.

Par le système actuel du mouvement des fonds et la législation des hypothèques, on n'a plus guère d'argent chez soi, comme cela se pratiquait jadis, et les vols par effraction deviennent rares. Ces actions téméraires ne font plus trembler que certaines personnes, qui, par état, sont obligées d'avoir des sommes très-fortes toujours prêtes; mais, ordinairement, les banquiers, les négociants, les agents de change, les notaires, ont des caisses heureusement construites.

Le vol avec effraction, commis de nuit, ne peut donc plus être redouté que par les personnes qui ont des sommes considérables à recevoir, ou qui possèdent des diamants ou d'autres objets précieux. De ces deux cas sortent les aphorismes suivants :

§ 1. Ne dites jamais que tel jour vous avez un remboursement à faire ou à recevoir.

Si vous êtes forcé d'apporter beaucoup d'argent chez vous, faites-le le plus secrètement possible. Préférez les billets de banque à l'or[1], et l'or à l'argent.

§ 2. Quand on a de beaux diamants. il faut les cacher dans un meuble à secret; que le meuble, surtout, soit assez lourd pour qu'on ne puisse pas l'emporter.

§ 3. Il y eut un temps où, à Paris, un prince du sang et les gens de sa cour s'amusaient, la nuit, à voler les passants, à briser les portes, à se battre contre le guet. Ce temps peut être regardé comme l'âge héroïque des voleurs avec effraction.

§ 4. Les négociants assez fous pour croire qu'un beau tableau leur fera vendre une aune de drap de plus doivent bien se garder de laisser leur enseigne la nuit.

§ 5. La coutume d'avoir des portefeuilles à serrure et à secret est très-bonne.

Mais le voleur emporte le portefeuille.

§ 6. Avant la Révolution, les boutiques du pont Neuf étaient occupées par les détaillants des objets les plus rares. Le pont Neuf étant la seule communication centrale, les marchands y faisaient de rapides fortunes. Le loyer de ces petites boutiques était de cent louis, et appartenait à l'Académie.

La garde de ces petites tours était commise pendant la nuit à un poste de gardes françaises qui se tenait au milieu du pont; et les marchands, certains qu'un œil vigilant veillait sur la serrure de leurs boutiques pendant toute la nuit, et que de bons réverbères éclairaient le pont, après avoir eu soin de bien fermer leur magasin, se retiraient chez eux. Les plus défiants faisaient coucher un apprenti dans la boutique.

Une nuit, un filou se présente au corps de garde, prie le chef du

1. Lorsque nous avons écrit ces lignes (en 1823), la Banque faisait honneur à tous les billets qu'on lui présentait. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Un grand nombre de faux billets de cinq cents francs ayant été jetés dans la circulation, la Banque a cru pouvoir les refuser à présentation. Cette mesure eût dû porter un coup funeste au crédit de la Banque, et un homme prudent ne reçoit plus de billet de l'établissement qu'avec défiance.

poste de lui donner de la lumière pour ouvrir sa boutique, et de l'aider à charger une voiture qui part pour une foire de province. Le poste détacne deux gardes, qui facilitent l'ouverture de la boutique, des comptoirs, et l'emballage des marchandises.

Le lendemain, on apprit la vérité; et ce vol est resté comme un exemple de l'audace des effractionnaires avant la Révolution.

§ 7. Une femme qui sort du spectacle quand il y a une grande foule doit, lorsqu'elle est parée pour aller au bal, prendre garde aux diamants qu'elle a aux oreilles.

On cite, à l'appui de cet aphorisme, l'exemple d'une noble dame à qui un filou arracha une de ses boucles d'oreilles avec un incroyable sang-froid. Quand elle cria, les diamants étaient déjà loin, et le voleur imperturbable s'offrit à panser l'oreille, en déclamant contre la police qui se faisait mal.

Nous avons jugé que c'était un vol avec effraction.

Le filou qui pansait la dame et s'intéressait à elle était soi-disant le comte de... Il s'offrit à faire retrouver la boucle d'oreille, et, pour faciliter ses recherches, emprunta l'autre.

§ 8. En Angleterre, on punit, par un long emprisonnement et une forte amende, le baiser qu'un jeune homme donne à une jeune miss au-dessous de dix-huit ans, malgré elle.

Nous ne savons pas si les législateurs ont considéré cela comme un vol avec effraction; mais, en France, ce délit ne peut être atteint par les lois.

Le dernier exemple de l'application de la loi anglaise a eu lieu à Londres en 1828.

§ 9. Voici l'opinion du grand Frédéric sur un vol avec effraction, qui, de nos jours, eût entraîné l'application d'une loi nouvelle, dont l'effrayante sévérité a, lors de sa promulgation, excité de vives alarmes.

Un soldat, ayant vu à une madone de beaux diamants, les lui enleva. Arrêté, il fut condamné à mort. Il demande à parler au roi, on le lui accorde.

— Sire, dit-il, les catholiques conviennent que la sainte Vierge peut faire des miracles, et c'est vrai, car, en entrant dans l'église, la madone m'a fait signe; je me suis approché : alors, elle m'a dit

de prendre ses diamants, parce que j'étais bon militaire et dans la détresse.

Frédéric II assembla des docteurs pour savoir si la sainte Vierge avait la faculté de faire des miracles. Sur leur réponse affirmative, il accorda au soldat sa grâce entière. Mais un ordre du jour enjoignit à ses troupes de ne jamais rien accepter de la sainte Vierge ni des autres saints, sous peine de mort.

§ 10. Le vol avec effraction le plus épouvantable qui se soit commis de mémoire d'homme est celui du duc d'Anjou, qui, à la mort de Charles V, fit mettre Savoisy à la question, et, sur ses aveux, extorqués à force de supplices, crocheta les coffres scellés dans les murs du château de Melun, et vola les dix-sept millions amassés par Charles le Sage, son frère. Ces dix-sept millions vaudraient vingt fois plus aujourd'hui.

§ 11. Un des hauts faits des voleurs avec effraction, c'est d'avoir récemment, sur le boulevard Montmartre, en face du théâtre des Variétés, déménagé la boutique d'une lingère, à la barbe des gendarmes de faction devant le théâtre.

§ 12. Lorsqu'on voyage par les diligences, il arrive quelquefois que, pendant la nuit, un homme monte sur la voiture et crochette les malles, les paquets, etc.

Un honnête homme emporte le moins qu'il peut de paquets en voyage.

Quand on a des malles considérables, on les fait partir longtemps à l'avance par le roulage, qui assure leur valeur.

Les messageries en répondent bien aussi; mais est-on jamais d'accord sur la valeur? chacun ne prétendrait-il pas avoir perdu beaucoup? La messagerie répond en théorie, mais jamais en pratique, des objets que portent avec eux les voyageurs.

§ 13. Beaucoup d'honorables personnes mettent à la porte de leur appartement une barre de fer qui, à l'intérieur, la traverse dans sa largeur. Cette méthode est bonne, mais il ne faut jamais faire les choses à demi : alors, on doit barrer de même les croisées, ou doubler les volets en tôle.

§ 14. Nous tenons d'un avare très-distingué qu'il faut toujours avoir une trappe à ses cheminées, et ne pas regarder à cette utile dépense, parce qu'il est étonnant que les voleurs n'aient

pas eu plus souvent la pensée de s'introduire par les cheminées.

Cette remarque étant très-judicieuse, nous l'avons consignée ici, afin qu'elle porte profit aux honorables personnes qui ont des fonds chez elles.

La trappe a encore cet avantage qu'elle empêche les feux de cheminée, et met ainsi à l'abri de l'amende de cinquante francs, à laquelle on est condamné en pareil cas.

§ 15. Rien n'est si utile que de garder toute la nuit une lumière vive dans son appartement.

§ 16. Nous ne pouvons donner des aphorismes, citer des exemples ou rapporter des anecdotes sur les vols considérables que commettent les filles publiques.

Qu'il suffise de savoir que Paris en renferme trente mille!... Grand Dieu! trente mille!...

RÉSUMÉ DU LIVRE PREMIER

Honnêtes gens, que ce tableau moral a frappés d'horreur, vous vous écrierez sans doute : « Eh bon Dieu! quelle caverne! Quels sont les moyens que prend le gouvernement contre un danger pareil? En effet, quarante mille escrocs, quinze mille petits voleurs, dix mille voleurs avec effraction, et quarante mille honnêtes filles vivant du bien d'autrui, font une masse de cent dix à cent vingt mille personnages un peu difficiles à administrer!... Et quelles sont les ressources de toutes ces créatures-là? Où se retirent-elles? que deviennent-elles?... »

Ces questions sont justes, légitimes, et vous avez d'autant plus raison de vous effrayer, que vous n'avez encore lu que le tiers de ce livre si moral, si instructif, si léger en apparence, si profond en réalité! Ah! vous allez en voir bien d'autres; et, après avoir achevé, vous conviendrez que les petits voleurs, que les gens comme il faut du titre II, que les effractionnaires du titre III, et les femmes à ceinture *non dorée,* ne sont pas ce qu'il faut le plus craindre : plus vous monterez sur les degrés de l'échelle sociale, plus les moyens d'acquérir la propriété deviendront subtils.

Pour toute réponse à vos questions, nous allons vous donner

quelques aperçus sur les destins de ces industriels, auxquels nous disons adieu.

Si Paris a douze cent mille âmes de population, vous voyez que, les petits voleurs étant au nombre de cent vingt mille environ, il se trouve évidemment un coquin sur dix honnêtes gens, une femme douteuse sur dix honnêtes femmes.

Vous réfléchirez à cela, c'est un sujet perpétuel de défiance. Mais songez que la mort exerce ses ravages d'une manière effrayante sur cette classe ignorée : ses mœurs, ses habitudes, les maladies auxquelles elle est en proie, le défaut d'une nourriture saine, le manque de soins, l'usage des liqueurs, et tant d'autres passions, énervent et consument incessamment cette caste de parias : la mort les décime. Ces gens-là, de même que telle petite-maîtresse, car les extrêmes se touchent, vivent un an par jour.

Ensuite la police parisienne a un besoin perpétuel d'agents secrets connaissant bien les ruses des voleurs, leurs détours, habiles à en saisir le ton, les allures, le langage; il lui faut des coupe-jarrets qui aient une sorte de science infuse de la vie, pour aller dans les bois s'affilier aux voleurs de grand chemin et les découvrir, pour jouer des rôles de tout genre et dans tous les états. Cette armée, dont le général, successeur du manufacturier Vidocq, a nom Coco Lacour, peut passer pour les invalides des voleurs. Ils sont là dans une sphère qui leur plaît : ils restent, nouveaux Janus, honnêtes d'un côté, coquins de l'autre, exerçant parfois leur ancien métier, et toujours à l'abri de la justice.

Ces agents inconnus forment encore un monde à part, qu'il n'avait été donné à personne de décrire avant que M. Vidocq eût publié ses Mémoires.

Ce monde est un des principaux asiles des voleurs, celui qu'ils ambitionnent le plus.

Ce n'est pas tout. Les politiques n'ont point inventé les bagnes, les maisons d'arrêt, etc., pour le plaisir d'appliquer les articles du Code, et nous mettrons les galères et l'emprisonnement au nombre des prytanées des petits voleurs.

Sous Charles VI, vint en France un certain cardinal Winchester, qui fit bâtir près de Paris un château superbe. Vous ne voyez pas quel rapport peut exister entre un cardinal anglais et les filous

Eh bien, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont fini par lui voler son château pour en faire une de leurs maisons de campagne; et Bicêtre (venu par corruption de Winchester) est un réservoir où vivent encore quatre mille gueux, heureux comme le poisson dans l'eau.

Avez-vous vu quelquefois ces malheureuses femmes qui vendent des billets de loterie, qui ramassent avec un crochet vénérable les vieux chiffons; ces hommes qui se louent pour s'affubler de drap noir et faire les pleureurs aux enterrements; enfin les chiffonniers, les cureurs de ruisseaux, les balayeurs, les hommes et les femmes qui vendent de mauvais fruits, du cirage, qui annoncent les parades, qui courent les rues sur des échasses, qui jouent de la clarinette, vendent de l'eau de Cologne, charlatanisent sur les places publiques, avalent des épées, retiennent des places dans les foules et les revendent aux amateurs de spectacle?

Les avez-vous vus? avez-vous eu le courage de les questionner, de creuser leurs fronts ténébreux pour trouver la vérité? Vous auriez appris que la mort rapide, Bicêtre, la police, les prisons, les bagnes, et ces dégoûtantes professions que vous ignorez, forment la véritable caisse d'amortissement qui pompe, par mille canaux secrets, cette effroyable armée des cent mille coquins; mais telle est la constitution de la société, telle est la vigueur de la misère et la faiblesse de l'opulence, que l'infortune emprunte perpétuellement cent mille individus aux douze cent mille qui composent la population parisienne, pour les dévouer au malheur. Aucun système de gouvernement ne peut empêcher cette terrible fluctuation; et le seul État qui y ait réussi fut jadis la Hollande, au moyen d'un commerce immense.

Vous frémiriez en questionnant une femme aux yeux éraillés, au visage effroyable, à peine couverte de vêtements qui, bariolés de boue, tombent en se déchiquetant. Ses pieds sont autant sur le pavé que dans ses souliers; son rire est hideux; sa chevelure grise tombe par mèches longues; sa voix est rauque, ses mains sont noires. Elle a eu ses beaux jours; elle a été une des belles femmes de Paris; ce pied, jadis mignon, chaussé par la soie, reposait sur l'édredon; elle avait une voiture superbe, mangeait dans le vermeil, causait avec des princes; on payait son sourire, ses dents

appelaient le baiser, sa chevelure flottait ondoyante, et son organe était divin : elle avait ses gens, dédaignait les mets les plus délicats.

Elle boit de l'eau-de-vie aujourd'hui.

Pour vouloir décrire les nuances imperceptibles qui l'ont fait déchoir, il faudrait composer un livre entier : et quel livre !

Non loin de cette femme, vous verrez un balayeur, si drôlement caricaturé par Charlet, que c'est folie d'essayer à le peindre : ce balayeur a été un fashionable, un dandy, un petit-maître, dans son jeune temps : il a brûlé, sous les roues d'un char élégant, le pavé qu'il nettoie, et son regard plonge sur un équipage comme celui d'un damné dans le paradis.

Il est douloureux de forcer un honnête homme, un homme comme il faut, des gens de bon ton, des petites-maîtresses, à considérer de pareils tableaux; mais ils portent avec eux leur utilité. C'est l'étoupe qu'on brûle à l'avénement du saint-père... *Sic transit gloria mundi;* ce qui veut dire : « Pensez à l'avenir. »

Il y a des gens qui ne peuvent imaginer qu'à deux mille lieues il y ait des sauvages ; et ils ne voient pas ceux qui les cernent, les entourent et les pressent au sein de Paris.

LIVRE DEUXIÈME

DES CONTRIBUTIONS VOLONTAIRES-FORCÉES LEVÉES PAR LES GENS DU MONDE DANS LES SALONS

Les classes honnêtes se courrouceront peut-être de se voir opposées aux industriels qui figurent dans notre livre premier. O crime abominable ! les faire contraster ainsi, se servir d'elles comme de nuances pour s'élever de la canaille aux grands voleurs du livre III ! c'est un tort impardonnable ! Mais ne faut-il pas que tout le monde soit passé en revue ? Et, puisque les rois absolus et leurs emprunts, les gouvernements constitutionnels et leurs dettes inextinguibles, seront examinés ici comme au jour du jugement dernier, nous ne voyons pas pourquoi les gens comme il faut ne seraient pas traduits aux yeux de l'opinion.

Ce livre est donc consacré tout entier à ces industries de bon ton, qui, fort en usage parmi le beau monde, n'en sont pas moins maîtresses à la bourse. Ces jolies manières de vous prendre votre argent, toutes gracieuses, toutes gentilles et loyales qu'elles peuvent être, n'en deviennent pas moins mille fois plus dangereuses pour votre patrimoine que les manœuvres infâmes contenues au livre premier. Que l'on vous tue d'un coup de bâton ignoble, ou par un dégagé en tierce, bien civil, bien poli, vous n'êtes pas moins mort.

Il est tellement difficile de classer ces impôts indirects levés par les gens de bonne compagnie, que nous les avons exposés sans aucune nomenclature. En effet, cette volerie de bon ton est indéfinissable ; c'est un fluide qui échappe à l'analyse.

Est-ce une mauvaise action? non; est-ce une escroquerie? non, encore moins un vol; mais est-ce parfaitement loyal?... Chaque sommation que l'on vous adresse est bien, comme tout ce qui se fait en France, appuyée par tout ce que l'esprit, la politesse et l'humanité ont de plus séducteur; sans cela, elle serait ridicule, et le ridicule est tout ce que nous craignons; mais l'appel fait à votre bourse a toujours une tournure telle, que la conscience violentée murmure en souriant. Enfin, cette industrie, si difficile à classer et à définir, se trouve si bien sur la limite qui sépare le juste de l'injuste, que les casuistes les plus habiles ne peuvent la ranger ni d'un côté ni de l'autre.

En plaçant ces métis dans le livre II, nous les avons mis entre les grandes *industries* et les petits voleurs; c'est comme un terrain neutre qui convient à ces personnes honorables; et cette classification est un véritable hommage rendu aux mœurs françaises et à la supériorité de la bonne compagnie.

Un honnête homme doit d'autant plus se tenir sur ses gardes, que les caméléons dont nous essayerons de saisir les couleurs et les formes se présentent sous les jours les plus favorables. Ce sont des amis, des parents, et même, ce qui est sacré à Paris, des *connaissances*. Acteurs dans ces petits drames, ils frappent droit au cœur, émeuvent la sensibilité, les sens, placent l'amour-propre en de cruelles perplexités, et finissent toujours par vaincre les résolutions les plus héroïques.

Pour vous mettre à l'abri de cette pluie de demandes légitimes, souvenez-vous perpétuellement que l'égoïsme est devenu une passion, une vertu chez les hommes; que peu d'âmes en sont exemptes, et qu'il y a cent à parier contre un que vous êtes victime, vous et votre bourse, de ces belles inventions, de ces enthousiasmes de générosité, de ces complots honnêtes auxquels on n'est que trop enclin à payer tribut.

Rappelez-vous toujours ce mot énergique de je ne sais quel homme bien pensant : « Mon ami, il n'y a pas d'amis. »

Ici, nous n'avons pas de type à offrir; chaque paragraphe sera un portrait ressemblant, une physionomie nouvelle, et le lecteur pourra y reconnaître bon nombre des misères de la vie.

§ 1. Votre domestique entre tout effaré.

— Monsieur, voici deux dames : l'une est comtesse, l'autre marquise; elles veulent vous parler.

— Sont-elles jeunes?

— Assez.

— Jolies?

— Oui, monsieur.

— Faites entrer.

Votre visage prend un air agréable, vous vous regardez dans la glace, vous passez vos doigts dans vos cheveux en ramenant quelques boucles sur les tempes; enfin vous avez pris une attitude..., cette certaine attitude : vous savez?...

Malheureux! vous vous bercez d'idées légères; vous ne pensez pas à l'argent, à l'argent monnayé, à ces pièces rondes affligées de tant de maladies : les budgets, les amis, le jeu, les contributions : non, vous n'y pensez pas.

Elles sont entrées, elles sont jeunes, elles sont belles, nobles, charmantes; il y a plus, leur chaussure mignonne est sèche.

Tout à coup votre figure est devenue froide; vous affectez la sévérité, le mécontentement, vous n'osez plus regarder ces dames.

Ah! vous avez vu la bourse en velours rouge à glands d'or, et vous entendez cette phrase banale depuis quatorze ans :

— Monsieur, votre humanité, votre bienfaisance, nous font espérer que notre visite en faveur des petits séminaires ne sera pas infructueuse...

Ces dames vous tendent la bourse, terrible argument *ad hominem*. A travers leur ton suppliant, elles vous laissent apercevoir qu'elles sont habituées à commander.

Il y en a qui se rejettent sur ce que le clergé est devenu riche, et qu'ils sont eux-mêmes pauvres... Mauvais moyen!

Des catholiques osent se dire protestants, et cela pour gagner cent sous! Le mensonge à si bon compte est plus qu'un péché.

Après avoir consulté plusieurs casuistes, nous nous sommes assuré que la phrase que nous allons transcrire ne renferme rien de blâmable; elle est le port où se réfugient nombre d'honnêtes gens : elle empêche les charitables dames de revenir.

Sans aucun étonnement, l'on répond :

— Mesdames, je suis flatté qu'un motif si honorable me procure

l'honneur de vous recevoir; mais je suis d'une *communion* différente, et vous sentez que nous avons nos pauvres.

COMMUNION

Ce mot *communion* signifie *diocèse, paroisse, réunion de fidèles*, comme il signifie aussi la confession d'Ausbourg, le protestantisme, etc.

Cette décision ayant été donnée par de respectables jésuites, qui pensent que l'on peut d'ailleurs faire, pour plus de sûreté, une *petite restriction mentale*, on peut la suivre; elle vous tire d'affaire avec honneur, surtout si l'on met une grande politesse avec les deux dames.

§ 2. Quand vous gagnez au jeu, gardez-vous de le laisser apercevoir. Si on vous demande formellement : « Gagnez-vous? » renfermez-vous dans une de ces phrases qui ne disent rien.

N'y a-t-il pas toujours là un ami intime qui perd tout son argent? et l'on rend si lentement, si difficilement! la mémoire est si courte et la vie si longue!

Voici quelques réponses d'usage :

« Je ne fais rien. »

« Je ne perds ni ne gagne. »

« Je suis comme en entrant au jeu. »

Il y en a qui poussent la précaution jusqu'à dire : « Je perds. » Cette ruse ne doit être mise en usage qu'avec un de ces hommes immoraux, véritables sangsues d'une bourse débonnaire.

Plusieurs gens sages se contentent de faire une grimace, une petite moue, qui laisse l'emprunteur dans l'indécision. Nous penchons assez pour le froncement des lèvres : il ne compromet jamais et signifie tout.

§ 3. Ceci est presque une extension du paragraphe précédent. Jeune homme qui faites vos premiers pas dans le monde, lorsqu'il s'agit de jeu, retenez bien le principe que nous allons essayer de graver dans votre mémoire.

Quand vous arriverez dans un salon où votre vieille tante, votre respectable grand-père ou votre oncle... (vous connaissez ce vieil

oncle en perruque, qui ne parle que du parlement Maupeou, et de l'exil que lui, conseiller au parlement, a subi à Pontoise?); lorsque, dis-je, quelqu'un parmi vos grands parents vous introduira dans un salon, afin de vous lancer dans le monde, vous apercevrez peut-être une rangée de douairières et de vieillards.

Ne riez pas, vous seriez perdu; faites-leur mille politesses, aux vieilles surtout; dites comme elles; soyez galant et vantez l'an 1760, car il faut songer qu'elles ont des filles de quarante ans et des petites-filles de dix-huit ans. Alors, un beau jour, avec cette tactique, vous serez tout étonné d'entendre dire partout que vous êtes un fort aimable jeune homme.

Si l'on veut vous faire jouer, gardez-vous d'y consentir, et répondez que vous ne connaissez aucun *jeu :* dites même cela en souriant.

Souvenez-vous

1° que toutes ces vieilles têtes-là sont de l'ancien régime, sous lequel on ne se faisait aucun scrupule de tricher au jeu;

2° qu'elles savent le *boston,* le *whist,* le *reversi,* comme vous l'écarté : vous perdriez toujours;

3° que vous leur feriez ainsi une rente de cinq ou dix francs par semaine, et que, le jour où vous sauriez jouer, vous ne seriez plus un *aimable jeune homme.*

Cela est très-important : les vieilles femmes ne savent que causer, et ce sont elles qui font les réputations.

§ 4. Si vous êtes connu pour riche, vous aurez toujours de la peine à éviter une de vos parentes, dont voici le signalement :

Elle est d'un âge incertain, et, sans avoir une grande fortune, ne rêve que la bienfaisance. A défaut d'un manteau, elle aurait donné je ne sais quoi aux pauvres.

Elle a toujours rencontré un pauvre homme ou une pauvre femme.

Si c'est une pauvre femme : elle a des enfants à nourrir, et ne possède rien; elle vient d'accoucher sur la paille; ou bien elle est malade, et n'a pas de quoi se procurer un bouillon, etc.

Si c'est un homme : il a vu sa ferme incendiée; il est tombé du haut d'un échafaudage; il est père de deux, trois, quatre, cinq, quelquefois six enfants, et il n'a pas un sou.

Quand l'histoire est racontée, elle ajoute : « J'ai déjà trouvé deux cents francs pour eux dans la famille et parmi mes connaissances, etc. »

Elle ne vous dira jamais ce qu'elle a donné, mais elle vous suppliera de grossir le trésor de ces indigents.

Songez que la véritable charité est silencieuse et voilée ; elle donne directement, sans bruit, ne parle pas, et rougit de la reconnaissance.

Ergo, éconduisez la parente. Ceci est difficile, car les vieilles parentes sont fines, elles ont vécu, et leur langue est dangereuse.

Il y a une marche à tenir. Lorsque la bonne parente arrive, témoignez-lui une vive amitié, persuadez-la que votre argent est à son service, donnez-lui un bon dîner (toutes les vieilles femmes sont gourmandes), soignez-la bien ; et, quand vous refuserez de secourir son protégé, vous aurez si bien enfermé sa bienfaisance entre la reconnaissance du ventre et la peur d'offenser un parent *si aimable,* qu'elle n'osera peut-être pas élever la voix.

Si la parente est ennuyeuse, désagréable, cessez de la voir par degrés ; allez souvent à *votre campagne ;* soyez sorti ; mais, quand vous la rencontrerez, témoignez toujours être désespéré : « Oh ! ma bonne tante, que je suis aise de vous voir ! Mais vous ne venez jamais nous visiter ! »

§ 5. A l'égard des parents pauvres, il y a une conduite à tenir : elle est l'écueil du genre. Il faut opter entre la réputation d'un cœur dur ou celle d'un homme bienfaisant.

§ 6. Refusez, si cela se peut, la tutelle des orphelins sans fortune qui ne sont pas de votre famille.

Néanmoins, assister de loin, secourir un orphelin sans se faire connaître, devenir une sorte de dieu pour lui, le conduire dans la vie, l'arracher au malheur, est un plaisir que l'on peut payer tout comme un autre.

§ 7. Un chapeau neuf coûtant une somme considérable, en comparaison du prix qu'on retire d'un vieux chapeau, nous consignerons ici un aphorisme que Cicéron ne formulerait pas autrement :

« N'allez jamais au bal avec un bon chapeau, pas même chez les ministres. »

En 1827, un huissier du ministère de l'intérieur répondit à un

honnête homme qui, vers une heure du matin, lui demandait son chapeau en disant : « Monsieur, il est tout neuf ! »

— Des chapeaux neufs !.... Monsieur, passé onze heures, il n'y en a plus.

C'est cette confusion de chapeaux qui a fait venir la mode de les tenir à la main.

§ 8. Quand vous aurez une campagne à vendre auprès de Paris, vous verrez venir des acquéreurs, surtout le dimanche ; vous leur donnerez à dîner : ils vous feront faire vingt fois le tour du clos, du parc, visiteront la ferme, etc., puis ne reviendront plus.

Voici la marche à suivre pour ne pas perdre un dîner :

1° Ne recevez personne sans un billet de votre notaire ; c'est la précaution par excellence.

2° Si vous avez oublié cette clause-là, promenez l'acquéreur avant le déjeuner, et montrez-lui votre propriété.

S'il est content de tout, s'il se promène plutôt qu'il n'examine, admire vos espaliers, vos plantations, trouve tout bien, même le prix qui n'est *qu'un peu élevé,* soyez sûr que ce n'est pas un acquéreur ; ne l'invitez pas à dîner.

§ 9. Ne vous liez jamais avec les présidents ou vice-présidents des sociétés de bienfaisance, maternelle, caisse économique, bureau des indigents, caisse de secours, société de délivrance pour les prisonniers, etc., etc.

Un jeune homme de bonne famille est mis à Sainte-Pélagie. Un ami va voir le créancier, homme riche.

Cet ami, par sa position dans le monde, écartait tout soupçon d'indiscrétion ; il parle avec chaleur :

— Comment ! monsieur, vous, riche, avez-vous pu mettre mon jeune ami en prison ? vous, président d'un comité de bienfaisance, vous profitez d'une loi barbare, qui n'atteint que le malheur et jamais la malhonnêteté !

Le paisible négociant écoutait ce discours en souriant.

— Monsieur, dit-il, votre ami ne restera pas trois jours en prison, et je serai payé.

— Mais il est orphelin et n'a pas d'amis assez riches pour...

Encore un sourire du négociant.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, que je l'ai fait arrêter la veille de l'assemblée du comité ?

— De quel comité ?

— Du comité de la délivrance des prisonniers. Un de mes collègues fera payer les dettes de votre ami, et, à la première occasion, je lui rendrai la pareille.

Ab uno disce omnes!

MONSIEUR UN TEL

§ 10. Un homme très-aimable, et connu dans la société, s'est trouvé, à quarante ans, presque sans fortune. On le voit toujours bien mis, recherché, galant; c'est enfin *monsieur un tel*. Il a su conquérir un très-bel état; et voici comme :

Vous, père de famille, riche et ayant maison de campagne, vous avez une fille à marier; il vous propose un gendre. Ce gendre est un charmant jeune homme, qui a une belle place, une honorable famille, un nom.

Monsieur un tel vient dîner cinq ou six fois pour causer avec vous; il passe les soirées, gagne au jeu, établit le compte de votre fortune, s'enquiert de la dot. On consulte mademoiselle Paméla. Paméla ne demande pas mieux. Elle aime singulièrement ce bon *monsieur un tel,* qui s'occupe ainsi de marier les jeunes personnes.

En effet, rien n'est plus sérieux, et l'entrevue a lieu au spectacle. Vous trouvez le jeune homme *on ne peut mieux* (phrase consacrée). *Monsieur un tel* est enchanté; il vous amènera même le jeune homme : il tient tout ce qu'il a promis. Le mariage marche; les renseignements se prennent; Paméla s'engoue, et le jeune homme vient souvent avec son *ami, monsieur un tel,* à la campagne du futur beau-père.

Après un certain temps déterminé par *monsieur un tel,* le jeune homme est forcé d'épouser une jeune personne très-riche, laide, qu'il n'aime pas. *Monsieur un tel* est désespéré; le *prétendu* est violenté par son père; et alors déclamations contre la tyrannie des parents; mais il a encore quelqu'un en vue.

Nous ne connaissons personne qui n'ait été dupe de *monsieur un*

tel; nous avons deviné ce petit commerce de dîners d'amitié, de parties d'écarté lucratives. Cette profession est cachée sous les formes les plus agréables, sous l'amabilité la plus séduisante; et *monsieur un tel* est réellement un *homme charmant.*

Monsieur un tel n'a plus à payer que son loyer, son bottier, son tailleur, et encore... il a tant d'ordre!

Il lui est arrivé de négocier plusieurs fois de bons mariages; et alors avec quel soin il l'a proclamé! il vante ces ménages-là comme les plus heureux: c'est un *da capo* de conversation : il y revient sans cesse.

Monsieur un tel est aimé et estimé, il nous en voudra peut-être ; mais nous ne l'avons pas nommé : c'est de la générosité.

Cela s'applique aussi à *madame une telle.*

§ 11. Règle générale qui a peu d'exceptions : Ne vous abonnez jamais à des souscriptions. Librairies, gravure, musique, tout est compris.

1° Quand la souscription est terminée, vous payez toujours l'ouvrage meilleur marché que les souscripteurs.

2° La plus belle entreprise, la mieux soutenue, peut manquer.

§ 12. N'allez jamais en voiture chez les marchands, à moins qu'il ne pleuve; et même alors faites-vous descendre à quelques pas.

§ 13. Un axiome général, et qui ne souffre aucune observation, c'est celui-ci :

« En quelque entreprise que ce soit, ne soyez jamais simple actionnaire. Il faut toujours avoir le droit de s'accouder au tapis vert avec les directeurs et les administrateurs : ce tapis vert représente un plat dont il faut pouvoir prendre sa part comme à table d'hôte. »

Muni de cet axiome comme d'une longue-vue, vous apercevez l'origine d'une foule de fortunes illégitimes.

Si vous suivez l'axiome, c'est affaire de conscience.

§ 14. Ne vous mettez dans une tontine qu'avec un cœur de bronze, un estomac de fer, des poumons de tôle, un cerveau de marbre, des jambes de cerf, et encore!... faites doubler vos chapeaux en zinc, de peur qu'une tuile ne vous casse la tête.

§ 15. Le soir, au bal, si vous gagnez, à dîner même chez un

homme honorable, ou le matin chez vous, le lendemain du jour où vous avez touché vos revenus; enfin toujours au moment où vous avez de l'argent, et que vous ne craignez rien pour votre bourse,

Une connaissance aimable, un ami même, un de ces gens auxquels on ne refuse rien, parce qu'ils connaissent notre situation, mais plus souvent une dame fort aimable, engageante, spirituelle, vous racontent les infortunes d'un homme de la société.

— Oui, disent-ils avec onction, *un tel* est tombé dans la misère; je le plains de tout mon cœur. Ah! *c'était* un brave et digne homme: il ne mérite pas son sort.

Là, vous faites un signe d'approbation. En effet, que risquez-vous? Vous n'apercevez rien de sinistre pour votre bourse.

— C'est un devoir pour tous les honnêtes gens de le secourir...

Qui n'applaudirait pas à cette maxime chrétienne si touchante, si belle et si banale, qu'elle signifie tout le contraire?

— Enfin, ajoute-t-on, je ne sais pas comment cela se fait; mais son malheur est tel, que le pauvre diable n'a pas un écu.

Là, vous vous doutez de quelque piége : il y a des pressentiments salutaires.

Alors, vous dites quelque phrase, et c'est toujours ce que vous pouvez trouver de plus insignifiant. Enfin, pour échapper, vous feignez de chercher des yeux une connaissance dans le salon.

Il est trop tard; on vous tient, on vous regarde, et l'on ajoute:

— Il a été forcé de vendre un «bel elzévir», si c'est un homme de lettres; — « un tableau », si c'est un peintre; — « un beau meuble », si c'est un homme du monde; — « une belle porcelaine», si c'est un journaliste; — « de la vaisselle plate », si c'est un artiste dramatique; — «des bagues», si c'est un seigneur déchu.

Et remarquez qu'il y a toujours des circonstances intéressantes : l'auteur a eu des succès; le peintre a été à Rome; le banquier est un sot qui n'a pas eu l'esprit de faire faillite; le seigneur a été un personnage.

— Vous devriez bien, dit-on d'un air sentimental, prendre des billets : le prix est si modique! Pour vous, c'est une bagatelle! vous gagnerez; tout est presque placé.

— Voulez-vous me permettre de voir?

Vous tenez le billet, vous le tournez, retournez. On vous voit : il y a là plusieurs personnes... Il est impossible de le rendre.

Quand on est arrivé jusqu'à se faire offrir les billets, il faut agir avec grandeur, se tenir obligé de rendre service, ne prendre qu'un billet, mais d'un air réjoui. Consolez-vous en songeant que, dans le traquenard où vous êtes pris, il y a quatre-vingt-neuf personnes qui perdent avec vous cinq francs, dix francs, un napoléon, deux, trois, dix quelquefois.

Mais souvenez-vous pour l'avenir :

1° Que l'objet promis est porté à trois fois sa valeur;

2° Que souvent on ne place pas assez de billets pour que le tirage ait lieu;

3° Que vous ne connaissez certainement ni d'Ève ni d'Adam la personne secourue;

4° Qu'elle ne vous connaîtra jamais;

5° Qu'enfin il n'y a ni reconnaissance à attendre, ni plaisir à espérer.

Nous connaissons un compositeur dont le piano a été mis sept fois en loterie. Il rapporte dix-huit cents francs par an. Mais il ne reste plus que trois quartiers de Paris à exploiter.

Quant aux moyens de se garantir des loteries, il n'en existe qu'un seul. Il faut avoir une grande connaissance du système de Lavater, et, d'après les figures, les inflexions de voix, les gestes, deviner d'une lieue ce dont il s'agit.

ANECDOTE

Nous avons connu un honnête homme, que nous offrirons comme un modèle, un type véritable de l'*homme prudent*.

Il s'était habilement cuirassé contre toutes les attaques que les fripons, les gouvernements, les gens comme il faut, la société, pouvaient faire à sa bourse.

D'abord il résolut de mourir garçon. Il est mort!... et nous l'avons suivi, mollement étendu dans le char des pauvres, et par-dessus lui un drap blanc. Il n'était cependant pas mort vierge. Oh! non.

Toute sa fortune était placée en viager sur belles et bonnes hypothèques. Il avait réussi à amasser ainsi cent soixante mille livres de rentes viagères.

Il ne payait donc pas d'impôts fonciers, ni d'emprunts forcés, ni de réquisitions de guerre, subventions, contributions, etc.

Il avait fait assurer sa vie.

Il logeait dans le plus bel hôtel garni de Paris, et occupait un appartement magnifiquement meublé.

Il ne payait donc jamais d'impôts mobilier, personnel, etc., était exempt de la garde nationale et du logement des troupes.

Il n'avait pas de domestiques.

Il s'était abonné chez un loueur de carrosses pour avoir toujours à ses ordres une voiture et un laquais.

Il faisait les meilleurs repas en ville, et n'était pas tenu de les rendre, en sa qualité de *garçon*.

Il dînait chez les plus célèbres restaurateurs, *ergo* n'avait pas de parasites.

S'il eut des enfants, il n'en fut jamais embarrassé, non plus que de leurs mères, et ne se releva jamais la nuit pour les soigner.

Il atteignit cette terre qui pèse tant sur notre poitrine, sans avoir dépensé un sou autrement que pour son plaisir : il pouvait se comparer au *justum et tenacem* d'Horace.

Il eut toute sa vie une liberté illimitée, ne sentit aucun frein, aucune chaîne, et vécut heureux comme on doit l'être lorsqu'on jouit de tous les bénéfices de la société sans supporter aucune de ses charges.

§ 16. N'ayez jamais la sotte ambition d'être revêtu de fonctions gratuites; et, parmi tous ces honneurs, fuyez la mairie, surtout celle d'un chef-lieu d'arrondissement.

1° Le préfet en voyage viendrait chez vous, il faudrait le traiter : le lendemain, il aurait oublié votre nom.

2° Lorsqu'on tirerait au sort pour le recrutement, pendant trois jours vous auriez le sous-préfet. Un sous-préfet est encore pire qu'un préfet.

3° Enfin, votre commune n'aurait-elle pas des procès à finir, des chemins à commencer; et la moindre petite affaire ne vous conduirait-elle pas à Paris, ou au chef-lieu du département, grâce au

système de centralisation ? Et alors, que de courses, de voyages, de dîners et de séjours loin de chez vous, sans compter les peines !

4° Vous vous feriez des ennemis; et le plaisir d'être le César de la commune ne peut pas compenser ce seul inconvénient.

D'après une évaluation honnête de tous les frais de la place, on fixe les déboursés à douze cents francs : c'est la dot d'une honnête fille.

§ 17. Si deux amis passent le pont des Arts, il y en a toujours un qui se trouve perdre un sou.

Ne combattez jamais à qui payera.

§ 18. Défiez-vous des auteurs qui veulent vous dédier un livre.

Méfiez-vous aussi d'un auteur qui vous envoie son ouvrage sans avoir mis dessus : *Présent d'amitié*. Le mot *hommage* est même douteux : il n'exclut pas assez positivement le payement du livre.

§ 19. Une bonne coutume est celle qu'ont plusieurs honorables personnes de *s'absenter* le 30 décembre pour un mois : ce sont des philosophes qui jugent sainement des choses.

§ 20. Ne soyez le parrain que de vos enfants.

Si l'on vous propose un filleul, voire une jolie commère, répondez imperturbablement que « la religion catholique considérant un parrain comme chargé, aux yeux de Dieu, de l'âme de son filleul, qui devient ainsi son fils spirituel, vous vous êtes fait une loi de ne jamais prendre sur vous une pareille responsabilité ».

Cette phrase renferme dignité, savoir, noblesse, prudence.

Le plus petit baptême coûte cent écus à un homme honorable, sans compter le filleul.

Nous savons cependant qu'il est des circonstances où l'on est forcé d'être le parrain de son filleul; mais c'est une extension extra-conjugale du principe que nous avons posé ailleurs.

§ 21. Ne vous mariez pas sans dot, mais craignez encore plus d'épouser toute une famille.

§ 22. Beaucoup de personnes honorables ont pris l'habitude de sortir sans argent : ces gens sages ressemblent à ces *bons soudards* de nos ancêtres, qui, couverts d'une cotte de mailles, ne craignaient pas les coups de poignard.

§ 23. Les jours de Fête-Dieu, marchez vite, à cause des mille et une chapelles que construisent les enfants.

Ils ont une voix si douce;
Ils sont si jolis;
Si bien habillés;
Et les petites filles!... les fleurs... Ah!...
Vous n'en seriez pas quitte pour cent sous.

§ 24. Quand vous aurez un cheval à vendre, soyez prudent : il viendra pour le voir un jeune homme botté, éperonné, la cravache à la main; il emmène votre cheval. Ne vous impatientez pas, il vous le ramènera au bout de trois heures.

Il lui a reconnu un défaut majeur; mais aussi il a été au bois de Boulogne.

§ 25. Après la sottise que l'on commet en épousant une femme sans dot, la plus cruelle, c'est celle de donner dans toutes ces vertus patriotiques de dons, d'offrandes, de souscriptions monarchiques et patriotiques du Texas, du Champ-d'Asile, de statues à ériger, de palmes d'or et d'épées pour M. le général *un tel.*

Tout cela ira bien sans vous.

Quand un homme fait le bien, n'a-t-il pas son cœur? La chaumière de Clichy, Chambord, le monument du général Foy et les Grecs, ont dû vous donner de l'expérience.

§ 26. Quelque imprimé qu'on puisse vous annoncer pompeusement dans les rues, ne l'achetez jamais, ne coutât-il qu'un sou : vous le lirez dans le journal du soir en prenant une tasse de café avec un ami.

ANECDOTE

§ 27. L'art d'escroquer une place, et de se venger en même temps de la bassesse d'un protecteur, étant ce qu'il y a de plus difficile, nous consignerons ici le fait suivant, qui a échappé au spirituel auteur de *l'Art d'obtenir des places.*

En 1815, lors de cette destitution en masse d'une foule de fonctionnaires, au moment où les boîtes pleines de billets de banque étaient à la mode, alors qu'on les offrait comme du tabac, un jeune homme, plein de talent, destitué injustement, alla se promener aux lieux fréquentés par les belles Parisiennes qui ne savent rien refuser aux heures de loyer.

Il examine ces *dames* avec la curiosité d'un marchand d'esclaves, et trouve enfin un modèle de beauté, de grâces : fin sourire, lèvres rosées, teint pur, dents blanches; elle était faite à ravir. Il offre une somme assez raisonnable, et emmène cette demoiselle chez lui. Elle devait passer pour sa femme quinze jours environ.

Il pare cette épouse d'emprunt, l'instruit de son rôle, et va à l'audience d'un protecteur puissant, général russe ou prussien...

— Monsieur, c'est ma femme! répondit-il.

— Ah! c'est madame...

Huit jours après, il avait emporté sa place à la pointe de l'épée.

Et le général?... Oh! le pauvre général, n'en parlons pas.

Les protecteurs devraient se défier des protégés autant que les protégés se défient des protecteurs.

§ 28. Quand vous êtes en société, méfiez-vous singulièrement de ces papiers que l'on vous passe avec invitation d'y mettre votre nom.

C'est toujours une promesse de donner un louis, dix francs, etc., pour un concert ou autre invention pareille. Lorsque la recette est assurée, nous avons toujours vu les artistes jouer plus mal; et souvent, l'argent donné, le concert ou l'assemblée n'ont pas lieu.

Dites simplement que, ce jour-là, vous allez à la campagne.

Il n'y a pas de propriété foncière qui puisse rapporter plus que cette campagne que vous n'avez pas.

§ 29. « Non, madame, mes moyens ne me permettent pas... — Non, mon ami, je ne suis pas assez riche... »

Phrases qu'il faut avoir le courage de prononcer quelquefois, mais avec fermeté.

Elles garantissent d'une sotte partie de plaisir, d'un achat ridicule, d'une foule de choses enfin qui ne portent ni honneur ni profit.

§ 30. Règle générale : « Ne laissez jamais apercevoir la véritable somme à laquelle se monte votre fortune. » Méditez cet axiome.

§ 31. Sottise, duperie, pas de clerc, que de donner de l'argent pour voir d'avance ce qu'on verra publiquement quelque temps après, comme les tableaux, les chapelles à fresque, les plafonds peints, les coupoles, les répétitions, les objets d'art.

§ 32. Il y a régulièrement tous les ans à Paris quelque nou-

velle invention qui tend à faire passer l'argent d'une poche dans une autre, volontairement et sans effort. Songez bien que le zodiaque de Denderah n'était qu'une pierre noire que l'on voit *gratis* au Musée; que le fossile humain n'était aussi qu'une pierre, et que son existence eût été tout bonnement un fait curieux pour les sciences naturelles, et que cela ne regarde que l'éternel M. Cuvier; que le tombeau d'un roi égyptien est la chose la plus vulgaire pour qui ouvre un volume d'antiquités à la Bibliothèque royale; qu'une momie, un lion de marbre antique, toutes ces expositions enfin, sont des inventions perverses dont il faut se garer soigneusement.

Il ne faut aller voir que ce qui peut procurer du plaisir : un danseur célèbre, un acteur, une débutante, une fête, etc.

§ 33. Quand vous imprimerez un livre pour la première fois, si vous laissez voir au petit drôle qui apporte vos épreuves que vous êtes flatté de lire vos pensées imprimées toutes vives, il sait qu'il sera récompensé. Bien; le piége n'est pas là. Un matin, il viendra tout propre, tout drôle, tout gentil, vous rançonner au nom des ouvriers imprimeurs. La fête de leur patron se trouvera toujours dans le temps qu'on imprimera votre ouvrage.

§ 34. Si par aventure vous êtes nageur, et que vous vous rendiez aux écoles de natation :

1° Ne vous noyez pas;

2° N'emportez jamais rien de précieux sur vous. Les cabinets sont peu sûrs; les habitués sont tous honnêtes gens. Raison de plus.

Ayez soin de vous faire faire un costume de nageur, comme un chapeau de bal, un habit de jeu.

§ 35. Quand vous aurez quelque bijou précieux, ne le montrez jamais dans une grande assemblée.

L'abbé Desmonceaux, oculiste de Mesdames sous Louis XVI, montrait une tabatière qui venait de lui être donnée par le roi de Suède.

— C'étaient tous seigneurs, nous a-t-il dit; cela n'empêcha pas que, lorsqu elle eut fait le tour du salon, il fut impossible de la retrouver.

Défiez-vous des femmes grosses : elles sont subtiles dans leurs envies.

§ 36. Ne faites jamais de dépôt entre des mains humaines, pas même à la Banque.

Si vous êtes forcé de mettre votre argent entre les mains de quelqu'un, choisissez quelque homme d'une profession et d'une conscience simples, comme les commissionnaires, les charbonniers, les porteurs d'eau, les fruitiers, etc.

Il y a deux *foi,* la foi de Ninon, et la foi punique, et les Carthaginois sont encore bien nombreux !

En général, gardez le plus longtemps possible vos pièces d'or et de cinq francs sans les changer. L'expérience a dicté ce précepte. En effet, remarquez qu'une pièce de cent sous est encore respectable; on regarde à deux fois avant de l'entamer; c'est un morceau de résistance. La monnaie coule, elle s'échappe insensiblement d'entre les doigts.

§ 37. Un ami de collége dans le malheur, tonneau de Danaïde.

§ 38. Défiez-vous constamment des inventions nouvelles, telles que les huiles de Macassar, les poudres à rasoir, les pâtes de jeunesse, les fioles virginales, les scaphandres, les cafetières, les lignes qui se fourrent dans une canne, les parapluies qui entrent dans un fourreau de tôle, les lits qui se cachent dans un mur, les fourneaux économiques qui coûtent à établir plus que cent fourneaux, les cheminées de cent écus qui doivent chauffer sans bois, les marbres factices, les bottes sans coutures, etc., etc. En général, tout ce qui porte le nom d'*économique* est une invention coûteuse ou impraticable.

Il existe de par le monde un brave et honnête cultivateur qui inventa, il y a quelques années, un outil pour empêcher, au moyen d'une incision annulaire, la vigne de couler. Ce digne homme remédie effectivement à ce grave inconvénient qui perd des récoltes précieuses, mais il n'a pas vu qu'avant que l'on ait pratiqué cette *circoncision* de la vigne sur des clos de cinquante, soixante arpents, le raisin a le temps de mûrir, quelque nombre d'ouvriers qu'on y emploie.

Cette invention, très-ingénieuse et remarquable, est bonne pour ceux qui ont un arpent ou deux de vignes, mais inutile au reste des cultivateurs. Cet exemple nous a frappé entre mille autres.

Aussi ces inventions-là sont-elles bien les plus terribles impôts

qu'on ait jamais levés sur les honorables bourgeois. Que l'on ne nous accuse pas ici de vouloir étouffer l'industrie; nous applaudirons de toutes nos forces aux inventions réellement utiles, mais nous ne cesserons de répéter à l'occasion des *charlataneries :*

« Attendez que la voix publique et un assez long usage aient consacré les inventions nouvelles ; alors, vous participerez à leurs bienfaits. »

§ 39. Vous êtes fils; vous serez père, à moins que...

Vous êtes fils... Souvenez-vous alors de certain sac, ce sac qui était dans cet endroit, vous savez?... Monsieur votre père n'y prenait jamais garde, et, de temps à autre, vous y puisiez avec confiance. En ce temps-là, vous vous disiez :

— Bah ! cela ne paraît pas !

Puis encore :

— Mon père me doit des leçons d'ordre, d'économie, de bonne administration; je fais là une épreuve, et je vois qu'il n'a ni mémoire ni attention, défauts essentiels dans un chef de famille. Dieu se sert de moi pour le punir...

Vous vous donniez là une leçon indirecte, si vous êtes aujourd'hui père. Aussi ce présent paragraphe n'est-il ici porté que pour... *mémoire.*

§ 40. Ne vous avisez jamais d'offrir le bras aux dames de votre connaissance pour aller au spectacle, etc.

Il peut pleuvoir !

Cependant, si une dame vous témoigne quelque estime, trois francs de voiture deviennent une économie.

§ 41. Un vieux garçon ne doit jamais avoir qu'un coupé pour voiture, et sans strapontin.

Malheur à lui s'il prend une berline ou un landau !

Que de femmes il reconduira ! et... trois douairières dans une calèche, c'est pire qu'un vol.

§ 42. De femme à femme, il y a des vols qui s'exécutent d'une manière épouvantable.

Comme il y a d'honnêtes femmes autant que d'honnêtes gens, nous leur conseillons en amour la plus grande discrétion et l'économie.

§ 43. Si votre femme vous persuade qu'avec les cent louis que

vous lui avez remis elle a pu acheter une parure qui vaut cinq mille francs,

Quand même la parure vaudrait davantage, tout examen fait :

Vous êtes volé, mais sans effraction.

§ 44. Pauvre petit innocent! Il a dix ans; il ne connaît pas le monde, les hommes, les femmes!... Il était fils unique.

Le voilà qui saute, et tout joyeux croque des bonbons, des dragées : il est heureux comme un auteur applaudi. Il y a eu un baptême à la maison, et le parrain de sa sœur lui a donné, avec les bonbons, un joli petit sabre. Qu'il aime ce bon parrain!

A vingt-cinq ans, il se trouvera volé; et cependant que de choses on lui a données!

Un aîné peut être volé comme cela deux fois, trois fois. Les lois ne punissent jamais ces horribles brigandages.

Vous, pauvre bambin, vous n'y pouviez rien faire, et monsieur votre père encore moins.

Il ne vous reste d'autre parti que de bien aimer votre jolie petite sœur.

§ 45. Aussi, autrefois, et c'était chose sage, on mettait les demoiselles au couvent.

§ 46. Lorsqu'un de vos parents est dans le commerce, n'achetez jamais rien chez lui.

1° Vous n'oseriez pas marchander, et ne pourriez jamais lui faire reproche de vous avoir mal servi.

2° S'il vous connaît riche, vous n'aurez pas de crédit, et vous perdrez un an d'intérêt de vos fonds.

3° Il vous trompera plus facilement qu'un autre.

Ceci s'applique encore aux *amis intimes*.

Songez qu'il faut toujours se considérer comme en état de guerre avec ses fournisseurs.

§ 47. Il y a trois honorables classes de citoyens français avec lesquels il ne faut pas légèrement contracter : les Normands, les Gascons et les libraires.

§ 48. Vous êtes maire, avoué, notaire, etc., homme public enfin; retenez bien ceci :

Lorsque vous verrez venir un homme qui a tenu ou qui tient encore un grand état dans le monde; que cet homme...

(Ce paragraphe s'applique également aux dames.)

Que cet homme ou que cette dame doit, par son rang même, affecter une hauteur, une fierté, un orgueil, une morgue, une insolence de qualité avec vous, qui n'êtes pas noble, ou qui, par votre profession estimable, êtes censé au-dessous de lui ou d'elle, qui ne fait rien, ou dont l'oisiveté est chèrement soldée par une sinécure;

Que cet homme ou cette dame dépose sa fierté en entrant chez vous, et veuille vous parler d'affaires...

Retenez qu'il y a toujours un piége là.

Elle entre, elle s'assied; vous la connaissez, vous êtes flatté de sa visite. Son ton est moitié humble, moitié hautain. On reconnaît cette exquise politesse du grand monde, ces manières distinguées... Vous êtes mis sur une ligne de décence et de haut ton qui force à garder un visage agréable. La visite se prolonge.

On vous demande tout à coup pour affaire dans votre cabinet.

— Oh! mon Dieu! dit-elle avec un sourire et un mouvement de tête gracieux, allez, monsieur, ne vous gênez pas, j'attendrai.

Que la terreur se glisse dans votre âme : ceci veut dire qu'on vous empruntera de l'argent, une forte somme que vous ne reverrez jamais.

A votre retour, on vous fera une proposition telle, qu'il vous sera difficile de refuser.

Nos ancêtres avaient des usages et des coutumes qui semblent bizarres au premier coup d'œil; cependant, cette petite grille placée à la porte d'entrée, et par laquelle le maître de la maison venait reconnaître les arrivants dans les temps de troubles, avait une utilité bien réelle, et évitait de grosses sottises.

Ces honorables ressources n'existent plus. Un maître n'a jamais de valets assez intelligents pour deviner de semblables tours.

La seule garantie qui reste est donc une profonde connaissance du système de Lavater, et une grande habileté.

Vous venez d'acheter une campagne;

Vous avez placé vos fonds;

Vous devez faire un remboursement;

Vous venez d'essuyer une banqueroute, etc.

Un homme profond juge si l'honorable mendiant, si le noble emprunteur n'éprouve qu'un embarras momentané.

S'il en est ainsi, prêtez avec un visage radieux, mais prenez hypothèque, demandez des sûretés, et, par-dessus tout, montrez-vous rarement jusqu'au remboursement.

Si la comtesse emprunte parce qu'elle est ruinée, tâtez-vous le pouls, et voyez si vous pouvez impunément vous laisser saigner.

§ 49. Vous, femme aimable, élégante, riche, vous avez une femme pour amie; elle aussi est aimable, spirituelle, bonne, riche.

Ne lui prêtez jamais ni cachemire, ni robe, ni parure.

Un soir, vous donneriez à votre bonne amie un châle pour faire une coiffure en turban, à la grecque, à la juive.

Le lendemain, votre femme de chambre vous rapporterait le cachemire en huit morceaux; car le coiffeur, ne connaissant pas jusqu'à quel point va *votre intimité,* l'aurait coupé impitoyablement.

§ 50. Lorsqu'il paraît un écrit de quelques pages, vif, hardi, intéressant, songez que les libraires du Palais-Royal l'ont sur leur étalage, et que, pour le populariser, ils l'ont coupé, afin que vous le lisiez à votre aise.

§ 51. Il en est des beaux cafés nouveaux comme des changements de ministère : c'est vous qui payez.

§ 52. Prenez garde aux Saint-Georges qui ne vous cherchent querelle que pour vous appeler en duel, et vous faire payer un déjeuner de quarante ou cinquante francs.

§ 53. Vous voyagez dans Paris avec un cabriolet de place : si le conducteur est propriétaire du cheval, soyez assuré d'entendre rouler ses plaintes sur la cherté de l'avoine et sur le tort que lui font les omnibus. Il perd à ce métier-là; il vaudrait mieux être aux gages d'un maître loueur, etc., etc.

Mais, si le conducteur n'est pas propriétaire, c'est autre chose :

Les maîtres exigent une somme exorbitante;

Lui, pauvre diable, a femme et enfants, et peut à peine le nourrir;

C'est la première fois qu'il étrenne de la journée;

Il est ancien militaire;

Bref, vous donnerez toujours plus qu'à un autre qui ne dirait rien.

Nous avons connu un homme très-distingué qui suivait l'ordonnance comme aurait pu le faire le Shylock de Shakspeare.

§ 54. Quand vous allez au spectacle, ne prenez jamais l'argent qu'on vous rend sans bien l'examiner ;

Idem, au Trésor.

On reçoit quelquefois des pièces fausses.

Mais examinez encore plus sévèrement les petits rouleaux de papier intitulés : « Pièces de un franc, deux francs, etc. »

§ 55. Un bel enthousiasme dont tous les enfants sont victimes chaque année, lorsqu'ils sont en pension, c'est celui-ci :

La fête de l'honorable instituteur arrive; on complote de la lui souhaiter. On demande à *son épouse* quel est le meuble, la pièce d'argenterie dont l'offrande serait agréable à *monsieur.*

— Non, mes enfants, dit-elle toute confuse, non, je ne vous le le dirai pas : l'année dernière, vous donnâtes douze couverts, et vous savez combien *monsieur* a été mécontent ; il a failli ne pas accorder le congé ; non, ne donnez rien.

C'est de l'huile sur le feu : on s'impose par tête, on se moque de ceux qui donnent peu : c'est à qui harcellera père et mère pour avoir davantage ; on prend même sur ses menus plaisirs. Oh! quel âge d'innocence! avec quelle bonne foi on conspire soi-même à se duper !

On offre la soupière. L'instituteur se fâche, gronde, et sa modestie paraît dans tout son éclat. Il accorde le congé d'un air sévère, et menace de punir, l'année suivante, si pareil scandale a lieu. Encore dix ans et son service sera complet.

— Ce sont de bien bons enfants!... dit-il à son épouse.

Puis à chaque père, en particulier, il assure pendant quelque temps que son fils fait des progrès, qu'il promet; que c'est un *fort joli sujet.*

§ 56. Cours de langue italienne en vingt-quatre leçons; cours de mnémotechnie en douze séances; cours de musique en trente-deux leçons; méthode Carstairs, l'écriture apprise en dix leçons, etc.

Nous ne vous ferons pas l'injure de commenter ces charlatameries.

Cela s'applique encore aux portraits à un louis faits en deux séances.

§ 57. A Londres, les consultations de tout genre se payent fort cher, et le moindre avis est regardé comme une consultation. Le célèbre Driadust, avocat, passait dans Alls street, lorsqu'un marchand, lui montrant un schelling, lui demanda s'il était bon.

— Fort bon, dit le docteur en le mettant dans sa poche; vous me donnerez le second une autre fois.

Quand vous irez en Angleterre, si vous parlez à un médecin, à un avocat, ne terminez jamais votre phrase par un point d'interrogation.

§ 58. Vous n'avez pas que votre bourse à garantir : on peut vous prendre encore votre réputation.

En se servant de votre crédit ou de votre nom, des fripons, qui doivent faire banqueroute, peuvent vous proposer une belle affaire, des gains certains : ils veulent votre nom et votre virginale réputation pour attirer des dupes. Vous, jeune homme pur et candide, ou vous, honnête éprouvé, vous ne vous douteriez jamais que des hommes honorables, bien vêtus, bien disants, qui vous vont chercher en voiture, vous amènent dans un bel hôtel, vous donnent un dîner somptueux, puissent être des fripons.

Cela est ainsi. Il vaut mieux perdre quelques écus que de risquer de ternir cette glace pure qu'on nomme réputation.

§ 59. Un parasite qui n'est pas gai, qui ne sait rien, qui se plaint des mets, vous vole.

§ 60. Que de maris ne se font aucun scrupule de dévorer le bien de leurs femmes... ou celui de leurs enfants! Que de femmes prodigues et légères!...

Toutes les femmes devraient se marier séparées de biens; cela n'empêche pas les testaments d'aller leur train.

Une femme qui a tout donné à son mari a commis une grande sottise.

Mais il y a coquetterie dans les bienfaits comme en amour

§ 61. Que direz-vous de ces banquiers d'Allemagne qui, avec une bonne foi teutonique, nous envoient des séries de numéros pour les loteries des terres d'Engelthal, de Newhy, de Sigmaringen, d'Hohenlingen, etc.? Il faut que l'on nous croie aussi benins

que les Allemands! nous espérons bien que pas un de nos lecteurs n'a encore risqué une pièce de vingt francs.

§ 62. Acheter des arbustes, des fleurs, des plantes au quai aux Fleurs, est une haute et cruelle sottise qui se commet journellement : aussi combien de rosiers ne voit-on pas mourir sur les fenêtres, empoisonnés par la chaux qui garnit le fond du pot à fleurs! Les bourgeois de Paris, les commerçants de la rue Saint-Denis sont incorrigibles!...

§ 63. Avoir sa campagne près de Paris, c'est mettre un setier de blé dans un champ au temps où les oiseaux nourrissent leurs petits. Allez donc au moins à vingt lieues de la capitale, ou n'ayez pas de campagne.

§ 64. Il y a des gens prodigues et corrupteurs de toute morale, qui, non contents de manger leur patrimoine, veulent encore dissiper celui des autres par contre-coup. Ils démoralisent la classe honnête des ouvriers et des ouvrières, et gâtent, par leurs folles générosités, une partie utile de la nation : ils l'accoutument à de nouveaux besoins, et c'est ainsi que l'on prépare des révolutions, au lieu d'en *fermer l'abîme.*

L'une des habitudes les plus perverses de ces jeunes gens consiste à donner des pièces de vingt, trente, quarante et cent sous aux ouvriers, aux ouvrières qui leur apportent, de la part de leurs maîtres, des paires de bottes, des habits, du linge, des chapeaux, des meubles, etc., etc.; si bien qu'un honorable bourgeois est vilipendé quand, par faveur insigne, il octroie un pourboire modeste et convenable.

Nous le répétons, dans l'intérêt des bonnes mœurs, les fournisseurs doivent leurs marchandises franc de port; et corrompre ainsi le commerce dans sa source est un crime.

§ 65. Il y a peu de chose à dire contre les médecins; ce n'est pas aux vivants à se plaindre d'eux; cependant, ils ont bien aussi par-ci par-là quelques petites manières de faire gagner de l'argent aux apothicaires. Remarquez qu'il y a tous les ans un spécifique en faveur : un temps ce fut le sagou, un autre le salep : on mangeait tout au salep ou au sagou. L'arow-root a détrôné le sagou; mais vint, avec Walter Scott, le lichen d'Islande, puis les sangsues indigènes, combinées avec l'eau de Seine; enfin, le bol pur-

gatif, etc., etc.; et toujours ces bons remèdes coûtent plus cher quand ils sont en vogue; et c'est, à bien prendre, comme ces réimpressions que font nos auteurs, qui finissent par nous mettre entre les mains ce que nous connaissons. (Voyez les *Résumés* et les *Manuels*.)

§ 66. Ne dites jamais où est votre testament, ni ce qu'il contient.

« Vieux célibataires, oncles sans enfants, vieilles qui amassez sou sur sou pour des collatéraux, honnêtes gens fortunés, etc., à tous présents et à venir, salut : vous faisons savoir, par ces présentes, qu'il ne faut jamais s'embarrasser d'un testament chez soi, et que, règle générale, on doit toujours le déposer chez un notaire : c'est le parti le plus sage et le plus sûr. »

§ 67. Dans quelque société que vous puissiez vous trouver, lorsque, autour de la table d'écarté, il y a beaucoup de monde, si vous êtes intéressé par un pari à la partie, ne quittez pas votre argent des yeux, et trouvez-vous toujours présent au moment du partage : sans cela, vous auriez beau parier des deux côtés, vous ne réussiriez pas toujours à toucher votre argent après cette douzaine de mains qui s'avancent à la curée.

§ 68. Il y a quelques personnes qui s'amusent à prendre et à cacher l'argent; d'autres jouent avec des bijoux et font de très-mauvaises plaisanteries. Il arrive ainsi quelquefois que l'argent ou l'objet précieux s'égare par une circonstance fortuite, et l'embarras le plus ridicule, les soupçons les plus odieux, se glissent dans l'âme de chacun. Tantôt l'argent se coule dans une botte, la boucle d'oreille se cache dans les falbalas d'une robe de bal, sous le coussin d'une gondole; et l'on finit par admirer les caprices d'une divinité sur le compte de laquelle on met bien des choses, le HASARD.

Règle générale, ne jouez jamais avec les choses précieuses : outre que cette plaisanterie est de mauvais ton, elle amène toujours une situation désagréable, sans compter que le *hasard* vous fait quelquefois *perdre* ainsi de l'argent.

CHAPITRE A PART

DES APPELS FAITS A VOTRE BOURSE DANS LA MAISON DU SEIGNEUR

Nous avons réuni sous un seul chapitre tout ce qui concerne les impôts volontaires levés sur les fidèles.

On devra d'autant plus le méditer, que c'est avec les préposés de la *fabrique* que notre amour-propre a les plus rudes combats à soutenir. Ils excitent une lutte entre la vergogne et l'argent, et ce dernier succombe presque toujours.

Nous rendrons, avant tout, une pleine justice au clergé français, dont jamais, à aucune époque, les mœurs ne furent plus pures, les richesses moindres, et l'influence plus désirable, afin de ramener l'*âge d'or*.

Aussi ne sont-ce pas les prêtres qui paraissent dans les combats journaliers qu'on livre aux bourses chrétiennes, mais bien ce qu'on nomme improprement le bas clergé, savoir :

Un bedeau, un sacristain, un suisse, les enfants de chœur, etc.

Mais, par-dessus tout, une puissance séculière appelée *fabrique;* ce qui veut dire administration des revenus de l'église.

Et comment l'église peut-elle rapporter? A-t-elle d'autres produits que les âmes? Oui certes, et vous l'allez voir.

Il s'agit de vous maintenant.

Vous allez à l'église régulièrement, ou vous n'y allez pas.

SI VOUS Y ALLEZ

Tous les dimanches, on fait trois quêtes, quelquefois quatre.

Et, d'abord, la fabrique alloue à un entrepreneur le prix des chaises. C'est une dépense de trente francs par an pour les vrais fidèles.

Toutes les autres *communions* ont eu soin de rendre leurs temples accessibles à tous, et de ne point les paver de redevances quotidiennes. Ceci est un point sur lequel tous les étrangers insis-

tent en France, et qui a terni le culte de l'Église gallicane. Nous consignons ici cette remarque, parce que le clergé français est généreux, la France polie, et que les bourses sont peu garnies.

Si vous allez à l'office, faites apporter votre chaise; il n'y a à cela aucune honte. Les dames du XIe siècle étaient suivies d'un page qui portait à l'église leur carreau de velours.

On a tant d'amour-propre aujourd'hui, que ce serait une mode facile à prendre : on ferait voir ainsi qu'on a des laquais.

Première quête. — « Pour les pauvres, s'il vous plaît! » Puis trois coups de la hallebarde officielle retentissent sur le pavé de l'église, et un sacristain vous tend un bonnet pointu renversé.

Le don est volontaire, nous le savons; mais comme tout est calculé! Vous êtes au milieu d'une assemblée; on demande pour les pauvres; vous ne donnerez que ce que vous voudrez : tout vous commande la charité; la loueuse de chaises a eu soin de vous laisser des gros sous; votre voisine a jeté son offrande dans le bonnet sacerdotal : vous valez bien votre voisine!

Pour la conclusion de ceci, nous renvoyons à celle du paragraphe 3 du présent chapitre.

Deuxième quête. — « Pour les frais du culte! » Et toujours la hallebarde et le bonnet.

Collez sur votre paroissien l'article du budget alloué aux cultes du royaume, et fortifiez votre courage en voyant cette liste ecclésiastique de vingt millions, sans compter les bois.

Troisième quête. — On quête quelquefois pour les petits séminaires.

Cet article se confond avec le paragraphe premier du présent livre.

Ceux qui ont l'honorable coutume de ne jamais rien donner s'y sont affermis par les observations suivantes :

« Je viens à l'église pour prier. »

« Un vrai chrétien reste absorbé dans sa prière. »

« Rien n'est vil comme l'or et l'argent. »

« On nous commande de nous en détacher. »

« Nous ne pouvons donc pas penser à la monnaie en pensant à Dieu. »

Au reste, ces sages pensées valent environ cinquante-six francs par an, savoir :

52 dimanches à 75 c.	39 fr.
17 fêtes à 1 fr.	17
Total.	56 fr.

SI VOUS N'ALLEZ PAS HABITUELLEMENT A L'ÉGLISE

Vous êtes un mauvais chrétien; mais, dans cette hypothèse même, il y a quatre cas où vous y allez forcément :

Le baptême. — Vous êtes un marmot, on paye pour vous. Voyez le paragraphe 22, où l'on traite du parrainage.

La première communion. — Vous êtes un adulte, et, comme vous ne connaissez pas le monde, ce sont encore vos parents qui payent.

Le mariage. — Le jour des noces est plein de dangers, de surprises, de piéges. Le moyen qu'un marié refuse de l'argent dans ce jour unique où il a et n'a pas de femme!

Or, depuis l'autel du saint le plus modeste jusqu'à l'autel de la Vierge, tout a un tarif.

On est marié par le curé, — ou par un vicaire, — ou par un prêtre.

Il y a un grand poêle, — un magnifique poêle, — un poêle ordinaire, — un petit poêle, — et le poêle du commun des martyrs.

On peut être heureux en ménage en s'épousant à huit heures du matin, en allant à l'église à pied, vêtus comme d'ordinaire, bénis par un bon prêtre, sous le poêle du commun des martyrs, à l'autel d'un pauvre saint qui n'a même pas de tableau dans sa chapelle.

Lorsque vous allez à la sacristie débattre avec M. le vicaire les frais de votre mariage, ayez un cœur contrit, humble; ne vous épouvantez pas d'un sourire de dédain qui se répétera sur toutes les figures comme un son, d'écho en écho.

Dites, et cela vous sera compté un jour, dites :

— Mon père, on nous a recommandé l'humilité, je suis humble, modeste.

Si vous êtes titré, remarquez que c'est votre beau-père qui exige cette simplicité; mais ayez soin qu'il ne soit pas là.

Si l'on vous fait observer que ce que l'on vous demande est pour la plus grande gloire de Dieu, répondez que « la gloire de Dieu brille dans les cœurs purs et les louables intentions ».

Nous savons bien que vous êtes oppressé dans cette sacristie; mais, en sortant de l'église, comme le jeu de vos poumons est facile! comme la rotondité de votre bourse est consolante! Par la même raison, mettez peu d'argent aux cierges, ne faites pas briller une pièce d'or aux yeux des passants, faites-la plutôt distribuer aux pauvres que de la laisser manger aux prêtres.

Vous avez bien tout prévu, tout payé. Entouré de votre nouvelle famille, vous arrivez à l'église, vous signez le bail de bonheur ou de malheur; arrive alors le suisse; il vient vous demander, en présence de toute l'assemblée, des gants blancs et des rubans de couleur virginale.

Vous n'avez jamais songé à ce suisse, il triomphe! S'il n'avait pas de gants blancs, quel indice fatal! d'ailleurs, la famille est là, votre fiancée vous regarde.

— Procurez-vous-en!...

Telle est la fatale réponse.

Il aura bien soin, ce suisse, de se montrer avec une paire de gants éblouissants de blancheur. Vous la payerez, cette apologétique candeur; et c'est au moment où vous tiendrez votre bourse que fondront sur vous le bedeau, les enfants de chœur et le sacristain. Chacun a une demande légitime à faire. Si vous avez le malheur d'être lent, les pauvres accourent!...

De la prudence! songez à donner au suisse, et pour les pauvres la plus faible somme possible; soudain le suisse se retournera : *Quos ego!...* Vous ne verrez plus un seul mendiant.

Vous retiré, le suisse remettra la paire de gants blancs dans l'armoire, à côté de sa sœur, la paire de gants noirs. C'est le jour et la nuit, la mort et la vie. Ces deux paires de gants sont toute notre histoire. Chaque fois qu'il prend l'une ou l'autre, ce vénérable suisse les ploie, les presse avec un soin paternel; il se remémore et raconte au bedeau à combien de solennités elles ont paru : il les regarde avec amour.

Un suisse retiré, qui nous a fourni ces détails, nous a avoué n'avoir jamais acheté plus de deux paires de gants par trimestre, et, bon an, mal an, avoir touché de huit à neuf cents francs.

Songez-y bien : que vous alliez à l'église pour épouser ou enterrer votre femme, il ne faut jamais vous piquer du faux point d'honneur de voir les suisses gantés.

Cette observation s'applique également au crêpe de la hallebarde et aux rubans qui la décorent dans l'un ou l'autre cas.

En ce qui concerne les enterrements, les réflexions sont bien plus abondantes ; il faut une présence d'esprit continuelle. Si vous êtes réellement affligé en votre qualité d'héritier, chargez du soin du convoi et du service quelque collatéral déshérité : il verra les choses plus sainement.

L'ordonnance d'un service et d'un convoi est une des grandes difficultés du genre.

Le moment où l'un de nos amis fait cette terrible procession horizontale et sort de chez lui les pieds en avant est si court, si rapide, sitôt oublié, que la plus grande simplicité est toujours ce qu'il y a de plus noble.

Le souvenir est-il plus touchant quand il coûte mille, dix-huit cents, deux mille, trois mille, six mille francs, qui, dans vingt-quatre heures, disparaissent comme le défunt ?

De bons esprits penchent pour le char des pauvres.

Nous inclinons aussi pour cette voiture modeste.

Le char des pauvres, dessiné sur le papier, vous présentera les lignes les plus pures, le cénotaphe ambulant le plus simple, le plus éloquent; il fait impression : la mort y est touchante et dans son beau.

Des gens riches l'ont préféré.

Des hommes, remarquables par leurs talents et leur force de caractère, ont voulu être ainsi portés à leur dernière demeure.

De vrais chrétiens l'ont désiré.

En tout, l'expression simple est la plus belle.

— Voyez-vous passer ce corbillard ? — Il est le moins cher !

Les plumes, les larmes d'argent, les torches, les chevaux caparaçonnés, rien ne peut couvrir et étouffer la mort ; et cette heure de luxe et d'opulence, empruntée à l'administration du Pas-de-la-Mule, coûte mille écus.

Souvenez-vous que l'on peut toujours dire que le défunt a voulu être enterré avec simplicité.

Les gens qui regrettent un ami vont au cimetière à pied, à moins qu'il ne pleuve. S'il pleut, leur action est encore plus belle.

Les voitures de deuil coûtent très-cher.

Enfin, la véritable douleur est dans le cœur, et non pas dans le pas lent et symétrique des chevaux d'un cortége.

Le mariage et l'enterrement sont deux occasions où, avec de la philosophie, de la religion et des principes, on doit économiser beaucoup.

Ce sont les deux occasions où l'on cherche à vous arracher le plus d'argent, parce que les passions ne calculent pas, et que dans l'une vous êtes joyeux, dans l'autre triste. Or, la tristesse et la gaieté sont les seules affections de l'homme : tout s'y rapporte.

Quand on viendra vous présenter le pain bénit pour le rendre le dimanche suivant, vous pouvez facilement vous exempter de cet impôt religieux en ordonnant à votre portier de toujours dire au suisse et à l'enfant de chœur que *vous êtes à la campagne.*

Ce système de campagne est meilleur que celui de Law.

ANECDOTE

Le président Rose, académicien, était aussi avare que spirituel. En janvier 1701, il se mourait, et, se voyant entouré d'ecclésiastiques qui lui promettaient les prières les plus ferventes pour le salut de son âme, il fit appeler sa femme; qui avait la présence d'esprit de pleurer, et il lui dit : « Ma chère amie, si ces messieurs, en m'enterrant, vous offrent des prières pour me tirer du purgatoire, épargnez-vous cette dépense-là : j'attendrai, je ferai mon temps ».

RÉSUMÉ DU LIVRE II

La mode étant venue de tout résumer, nous prenons le parti de résumer nous-même chacun de nos livres, de peur que quelque

industriel littéraire ne vienne nous enlever le fruit de nos labeurs.

Or, vous voyez, honnêtes gens de toute sorte, qu'il ne suffit pas de boire frais et de se tenir en joie, il faut encore avoir une certaine finesse pour bien vivre.

Avec ce livre en poche, vous pouvez éviter tous les impôts que nous avons signalés dans cette soixantaine de paragraphes.

Nous avons calculé la somme totale de ces contributions perçues annuellement sur beaucoup de riches imprudents; elle s'élève à douze mille francs par tête.

Vous remarquerez qu'il faut une grande prudence pour sauver ces douze mille livres de rente, qui, bien employées, peuvent donner tant de véritables jouissances.

Mais il y a un écueil, une pierre d'achoppement. Nous vous voyons d'ici la mine sévère, le front rude, l'œil perçant, le parler sauvage, l'abord disgracieux, vous défiant de M. Pierre, de M. Paul, prenant en haine les humains et veillant en avare à votre argent.

Fi ! fi! vous cinglez à pleines voiles vers l'écueil, et vous courez risque de conquérir la réputation d'avare, de dur. Ceci est épouvantable pour un homme comme il faut, dans le siècle aux soupes économiques, aux bureaux de charité, de maternité, de paternité, et dans le moment où le nom de philanthrope est un titre que l'on décerne au premier désœuvré qui, dans une promenade à Brest ou à Toulon, visite le bagne avec quelque curiosité.

Cependant, nous avouerons qu'il y a plusieurs personnes de distinction, titrées, et de grand savoir, qui préfèrent encore passer pour ladres, avaricieuses, en se procurant le doux bonheur de faire le bien en secret.

Elles ont même remarqué que, quoiqu'on les taxât d'avarice, on ne faisait que plaindre leur ridicule; car une idée prédomine toutes les autres, c'est qu'elles sont riches : aussi a-t-on pour elles un certain respect, on vient avec plaisir à leur table, on leur décerne le titre d'*honorables;* et, comme on ne parle jamais des gens qu'en leur absence, elles ont eu le courage de se mettre au-dessus de ce qui maîtrise le Parisien, et qu'on nomme le *qu'en dira-t-on?*

Qu'en dira-t-on? est une puissance, une puissance même fort

difficile à combattre : aussi avons-nous réservé pour ce résumé la recette la plus remarquable ; ne faut-il pas au moins une pensée ou deux pour faire un résumé?

Aussitôt que vous vous serez déterminé à défendre votre bourse *unguibus et rostro,* étudiez la politesse française, acquérez cette grâce dans les manières, ce charme dans les paroles, cette galanterie des regards, qui jettent un vernis séducteur sur un refus. Apprenez ces phrases pleines d'onction, qui, saturées de l'*honneur d'être,* de *je suis flatté,* font dire de vous : « C'est un homme charmant! »

Si l'on dit cela de vous à Paris, ne craignez plus rien. Un homme aimable est devenu, de nos jours, ce que nos ancêtres nommaient *la fleur des pois.* Il ne fait rien que de bien, que de juste, que d'honnête.

Il est vrai qu'il est difficile d'arriver à cette hauteur et de tout concilier; cependant, on a vu plusieurs personnes à Paris qui, mangeant à elles toutes seules leur revenu, passaient encore pour charmantes. Lorsque vous les rencontrerez, étudiez-les comme un peintre étudie son modèle.

En achevant ce livre, une douleur nous saisit. N'avons-nous pas à vous annoncer qu'il existe cependant des impôts inévitables, des demandes justes qu'on ne saurait repousser, à moins d'être un brutal, un harpagon? Nous avons sanctionné et légalisé plus d'une fois des sollicitations légitimes, comme :

Le sou du savoyard qui, pour vous, balaye un passage des boulevards;

Le sou du commissionnaire qui tend, un jour d'averse, une planche obligeante et lucrative : cet honnête commissionnaire, il abhorre les rhumes, il vous aime et soigne votre santé.

L'avare Chapelain, l'auteur de *la Pucelle,* préféra se mouiller les pieds un jour qu'il allait à l'Académie : il en mourut.

Il y a encore le salaire des artistes qui exécutent de grands concerts en plein air, après avoir étendu un mouchoir orné de quatre chandelles : si vous pouvez écouter, payez, mais veillez à votre montre.

Menez-vous une dame au spectacle, l'ouvreuse, cette ouvreuse si bonne, si intelligente, qui, moyennant une rétribution, vous a

ouvert une loge louée, qui vous apporte un petit banc, elle veut que madame ait les pieds secs et soit commodément.

Un homme ouvrira votre voiture, ou dira d'une voix de stentor : « Monsieur, demandez vos gens!... » Comment ne pas payer ce mot, *vos gens!...*

Si vous dînez chez un restaurateur, des bardes en guenille viendront chanter devant la porte : souvenez-vous d'Homère.

Il y a comme cela mille petits services qu'on vous rend malgré vous.

On n'évite jamais le pourboire des cochers, des garçons de café, de restaurant, l'almanach du facteur, quelques étrennes légitimes, les garçons baigneurs, la pièce d'adieu aux domestiques des maisons de campagne, le pourboire des gens qui vous apportent des présents, etc., etc.

Nous connaissons cependant des hommes honorables qui s'affranchissent de ces usages dispendieux (voyez l'anecdote du paragraphe 10); mais ces petites contributions sont légales, il est convenable de s'y soumettre de bonne grâce. En effet, ne desserrez jamais la bourse pour les domestiques des autres, et, au bal, vous verrez si vous pouvez être servi, boire le bon vin et savourer une glace, surtout chez certains banquiers : songez donc qu'en définitive, si la prodigalité est une duperie, l'avarice est un ridicule.

LIVRE TROISIÈME

INDUSTRIES PRIVILÉGIÉES

CHAPITRE PREMIER

DU NOTAIRE ET DE L'AVOUÉ

TRAITÉ DU DANGER QUE L'ARGENT COURT DANS LES ÉTUDES

Il y a certaines classes de la société que le sort a dévolues aux rieurs : on y a rangé les médecins, les notaires, les procureurs, les huissiers, les Normands, les Gascons, etc. Ces classes ne s'en offensent jamais et ne répliquent pas, car on ne peut guère parler quand on a la bouche pleine. Les Gascons, qui passent pour les moins riches, sont néanmoins les seuls qui, depuis cent ans, aient eu part au gouvernement en France. Et, sans aller chercher les d'Épernon, les Lauzun, de l'ancien temps, qu'il vous souvienne qu'en celui-ci la Convention, l'Empire et la royauté n'ont vu que des Gascons au timon des affaires. De tous les rois de Bonaparte, un seul est resté! et Bernadotte est Gascon.

Tout ce préambule n'est, comme disait M. Dubos, qu'une *précaution oratoire,* afin de détourner de nous le soupçon de vouloir attaquer l'honneur et la probité de MM. les notaires, avoués, huissiers, etc. Nous savons parfaitement bien que, si l'on a admis en principe de rendre justice à chacun, cette justice, qui n'y voit goutte, a besoin d'officiers; mais, comme il n'y a pas de bien ici-bas qui n'ait pour frère un abus, après avoir posé comme axiome qu'un notaire, un avoué, un huissier, sont parmi les inven-

tions sociales, judiciaires, ministérielles, politiques, l'invention la plus légitime, la plus bienfaisante, qu'il nous soit permis d'examiner les dangers attachés à ces bienfaits. La cassave donne le pain aux nègres; et, si l'on n'exprime pas tout son lait, le manioc devient un poison.

La bonne foi est arrivée à un tel point de perfection, que même un contrat bien en forme et bien expliqué ne signifie quelquefois rien; et l'on voudrait se passer des notaires, qui sont des espèces de compagnies d'assurance contre les incertitudes de la conscience; des avoués, qui, en justice, font l'office des anciens parrains dans les jugements de par Dieu! Ceux-ci, en effet, armaient les combattants, arrangeaient les cuirasses, voyaient si les épées étaient bien affilées, et criaient au peuple, chacun de son côté, que le combattant avait raison. Que diable! soyons justes, et reconnaissons dans ces deux sortes d'officiers une institution monarchique, une convenance féodale.

Reconnaissons ensuite des changements notables, des améliorations sensibles dans le personnel de ces deux états, et rendons grâces à cette perfectibilité indéfinie vers laquelle nous tendons sans cesse.

Autrefois, qu'est-ce que c'était qu'un procureur et qu'un conseiller notaire? deux êtres les plus maussades du monde et les plus désagréables à voir. Le procureur était un homme toujours habillé de noir, coiffé d'une ample perruque, ne parlant que des affaires d'autrui, et en termes barbares qui blessaient l'oreille. Toujours enfouis sous un bâtiment de paperasses en décombres, les procureurs fouillaient les titres, se couvraient d'une épaisse poussière, prenaient à cœur l'intérêt d'un client jusqu'à se faire échiner pour lui; ils n'allaient jamais dans le monde, ne se voyaient qu'entre eux. Un procureur prodigue eût passé pour un monstre, et, s'il s'en fût trouvé un assez hardi pour aller au Châtelet en chaise, on l'aurait interdit. Au bout de quelque cinquante ans passés dans la gêne et la *pratique*, ils se retiraient dans une campagne; là, ils n'avaient plus d'autre joie que de voir passer de grandes bandes de corbeaux, qui leur rappelaient l'honorable corps des procureurs aux grands jours d'assemblée. On avait fini par les respecter comme des fous peu dangereux.

Tout au contraire, un avoué d'aujourd'hui est un jeune homme aimable, gai, spirituel, mis comme le veut l'arrêt du dernier goût; il court les bals, les fêtes, les concerts; sa femme, par sa toilette, écrase les dames de la cour. Un avoué dédaigne tout ce qui n'est pas élégant; son cabinet est un boudoir, sa bibliothèque est dans sa tête; il plaisante des choses les plus graves; et notre heureuse France a cela de beau, qu'on y prend tout en riant : « Nous allons l'exproprier, nous allons le poursuivre; » tout cela est dit avec le sérieux de Polichinelle. Les avoués courent en cabriolet, jouent à l'écarté; les clercs font des vaudevilles, et tout, disent-ils, n'en va pas plus mal.

Les notaires avaient longtemps résisté à la perfectibilité; les idées de ce corps luttaient avec courage contre les idées nouvelles; mais enfin ils commencent à se mettre au niveau du siècle, et rien de plus ordinaire que de voir dans un salon danser un notaire, un médecin, un avoué, un huissier et un juge. Si Dieu voulait qu'il y eût aussi un *ministre,* on pourrait mourir en plein bal, sûr d'avoir les quatre facultés à ses côtés et de pouvoir faire son testament dans les formes.

Il y a encore des gens qui s'imaginent bonnement qu'un avoué, un notaire, sont de graves personnages tenus de s'occuper, les uns d'aller au Palais défendre, assister leurs clients, et de trouver dans les Codes des armes solides; les autres de rédiger et de bien comprendre les intentions des contractants. Tout cela était bon dans le siècle passé, où tout prenait une forme idéale, où chaque état était représenté par une somme d'obligations à remplir. Aujourd'hui, l'on a tout *monétisé;* ainsi l'on ne dit pas : « Monsieur un tel a été nommé procureur général, il va soutenir les intérêts de sa province, comme la Chalotais. » Non, erreur : « Monsieur un tel vient d'avoir une belle place! procureur général..., cela rapporte vingt mille francs de traitement. »

De même on ne se fait plus avoué ou notaire dans le but primitif de sa profession; on entrevoit bien qu'on ira au Palais par-ci par-là, ou qu'on fera des actes et des inventaires; mais la première pensée est celle-ci : « En achetant une charge... cinq cent mille francs, prenant qu'elle rapporte cinquante mille francs, l'argent est placé à dix. » Ainsi, on place mieux en notaire qu'en

vignes, en avoué qu'en maisons. Il faut convenir que l'on a créé en France de nouvelles richesses à la place d'idées creuses. Tout s'est ainsi réduit à une seule expression, et dans tout on voit une forme plus ou moins productive; mais où sont les revenus? sur quelles terres sont-ils assis? Ah! c'est là le chapitre des dangers.

Une fois que l'on dit à un homme : « Voilà du galon d'argent pour broder votre habit; n'en mettez que sur les parements ou au collet; prenez la bobine, le bobinet est à discrétion, » les passions, les envies de femme grosse, tout arrive en foule; et alors, on met du galon sur toutes les coutures; puis, un beau matin, la bobine est sèche comme un clou.

C'est votre bourse qui est la bobine! Le législateur a dit aux notaires et aux avoués : « Vous prendrez du galon. » Le proverbe est venu; et, depuis ce temps, nos rois, à compter de Charles IX, et dès l'ordonnance de Moulins, ont toujours combattu vainement ce proverbe.

Ce que les rois de France et les tarifs n'ont pu faire, nous l'essayerons; ne pouvant les réprimer, nous allons du moins tâcher de dévoiler les ruses de certains officiers ministériels. Hélas! ils lèvent leurs contributions si *légalement,* et avec une telle adresse, qu'il a fallu beaucoup de soins pour ramasser les éléments de ce traité; et c'est surtout la difficulté que nous avons éprouvée à le faire qui nous démontre l'utilité dont il est de le publier.

§ 1er. *Du Notaire.* — Les dangers que votre bourse court chez le notaire ne sont pas grands en apparence; ils sont presque toujours inaperçus; et les effets de l'ignorance de cet officier ne se dévoilent quelquefois qu'à la seconde génération. Un contrat de vente mal rédigé, un contrat de mariage ou une transaction, éclatent alors comme une bombe et mettent le feu à votre fortune; mais vous êtes mort, et ce sont vos héritiers qui se battent. Lorsqu'il se commet des fautes de rédaction chez un notaire, c'est toujours au Palais que se passe la bataille; et une longue connaissance de l'art nous a convaincu que la plupart des procès viennent de l'ignorance des notaires. Ils sont de grands fleuves qui alimentent la mer des assignations. Ces vieilles rives neigeuses ressemblent aux glaciers des Alpes, d'où coulent imperceptiblement les grosses rivières d'Europe.

Cette faute capitale d'une mauvaise rédaction doit être mise en première ligne, surtout aujourd'hui qu'un notaire minute en dansant, inventorie en fredonnant Rossini, ou achète une terre en disant : « J'ai le roi et la vole. »

Que faire? Il n'y a d'autre remède que celui-ci : l'homme assez malheureux pour avoir une grande fortune doit se soumettre à une étude très-profonde des lois, des actes, etc.; il doit connaître la procédure, faire son droit, être en état de rédiger un acte, de dresser un bordereau, de régler une succession, un partage : telles sont les charges, tels sont les ennuis de la fortune; aussi n'est-il pas étonnant que tant de gens préfèrent la pauvreté.

Lorsqu'un homme riche saura ainsi se mêler de ses affaires, il se garantira de ce vice capital qui entache beaucoup d'actes notariés.

Il y a bien un autre remède, qui est d'appeler auprès de soi un bon avocat et de lui donner l'acte à examiner avant la signature; mais il faut avoir soin de ne pas le mettre en contact avec le notaire.

C'est ainsi qu'en usent plusieurs grandes maisons, où il serait peu séant que l'héritier présomptif fît son droit et allât chez un avoué : ces maisons-là ont ce qu'on appelle un *conseil.* C'est une assemblée de quelques bons casuistes judiciaires qui veillent aux intérêts du propriétaire.

Un autre danger auquel on est en butte, et qui n'est pas moindre, c'est une foule de petits actes dont les notaires farcissent une grande affaire.

Supposez une succession bien hérissée de difficultés : on fera vingt procurations, une nuée de quittances, etc.; on enverra un pouvoir à cinquante lieues, à quelque agent, et l'agent répondra que la pièce n'est pas suffisante.

Votre grand-père meurt; que Dieu veuille avoir son âme! En son vivant, le digne homme était possédé de la rage des meubles, des tableaux, des tabatières, etc.

Vous êtes plusieurs enfants; il faut un inventaire. Eh bien, voyez tout d'un coup ce que les manies de ce bon vieillard vont vous coûter.

On commence l'inventaire; le notaire dresse chez lui l'*intitulé.*

Vous croyez qu'il n'y a qu'à mettre : « Inventaire de M. un tel... » Pauvre ignorant !...

L'intitulé contiendra toutes vos qualités, vos pouvoirs, vos droits à succéder, etc., et l'on y annexera les procurations de vos sœurs ou frères qui sont à cent lieues.

Le clerc fait cela en une matinée : il y a quelquefois sept ou huit pages de minute : on vous comptera trois vacations. Une vacation est une période donnée de temps pendant laquelle on travaille chez vous. Cette vacation se paye cher. Suivez bien ces mouvements-là.

On arrive chez vous, et, depuis la cave jusqu'au grenier, vous présent, on furette, on cherche pour découvrir tout ce que laisse ou ne laisse pas votre grand-père.

Vous voyez deux clercs au nez pointu qui sondent les boiseries, secouent les tables, remuent les chaises, et cherchent, comme Cromwell, *l'esprit du Seigneur*. Pendant tout ce temps, le notaire ou son clerc écrit, et le commissaire-priseur apprécie les objets.

Voyez-vous la dépense que vous causent ces tabatières, ces tableaux !

— Oh ! voilà un bien beau morceau ! s'écrie un clerc.

Le notaire s'interrompt. Le commissaire-priseur arrive ; on examine, on admire ; vous, vous êtes flatté, vous racontez où et comment votre grand-père se procura ce chef-d'œuvre, combien il y était attaché, etc., et l'on vous écoute : l'heure se passe.

Cependant, de temps en temps, le premier clerc ou le second disent d'un air fâché :

— Ne perdons pas notre temps : allons ! messieurs, il est précieux.

Mais telle est la curiosité humaine, que chaque vacation s'écoule rapidement en scènes pareilles. Vous vous émerveillez de la promptitude de ces messieurs, de leur esprit à trouver les cachettes où les avares mettent leur argent ou leur testament, et il vous serait impossible de faire moins de vacations.

Or, l'inventaire, après la mort de madame de Pompadour, dura une année entière.

Nous ne faisons pas mention de l'expédition de l'inventaire que l'on vous donne en *grosse,* et qui coûte immensément cher ; songez

bien qu'en principe général *il faut toujours déclarer avec fermeté que vous ne voulez pas d'expédition de l'inventaire.*

Cette minute, qui vous paraît définitivement écrite, qui ne tient que dix ou vingt pages, vous arriverait en un volume in-quarto de quatre cents rôles. Ce serait comme un changement de costume de Perlet : vous l'avez vu sec et grêle dans *le Gastronome sans argent;* il reviendra gras comme Bernard-Léon dans *la Loge du portier.*

Ainsi, nous le répétons, ne demandez jamais d'expédition chez les notaires, les actes de vente exceptés : contentez-vous de prendre la date de la *passation* de l'acte et le nom du notaire. Cet axiome est des plus importants. Quand vous vous mariez, par exemple, si on vous apporte une expédition sur parchemin de votre contrat de mariage, de jolis rubans roses le nouent de toutes parts, et sont comme les drapeaux de votre victoire ! Croyez-vous que cette galanterie notariée ne vaille pas une gratification excessive ? Faveur pour faveur, rien pour rien.

Un autre chapitre bien plus important, et sur lequel nous ne pouvons guère nous expliquer, c'est l'article des dépôts entre les mains des notaires. Dans cette affaire, tout est confiance : c'est comme le choix d'un médecin. Il y en a qui se fondent sur la science de Lavater, examinent les traits de leur notaire, s'enfuient s'il est rouge ou si ses yeux sont verrons, s'il louche ou s'il cloche. Pour nous, nous ne pouvons que montrer, par un exemple, toute l'influence d'un notaire sur un dépôt, et d'un dépôt sur un notaire.

En je ne sais quelle année, un jeune homme sans fortune acheta une belle étude de notaire à Paris. En ce temps-là, une grande et forte maison de banque fit une faillite considérable. Cependant, lorsque MM. tels, tels et Compagnie, furent arrivés en un pays étranger, ils furent étrangement surpris de recevoir une lettre du syndic de leurs créanciers, qui les avertissait sous main qu'il se trouvait à l'actif une somme deux fois plus forte qu'au passif. Les banquiers de revenir et de décider, sur l'avis du syndic, qu'ils laisseront les créanciers s'arranger entre eux, moyennant une somme d'un million déposée chez un notaire.

Le hasard voulut que le million tombât entre les mains du

jeune notaire dont il vient d'être fait mention. On apporta dix fois cent mille francs dans sa caisse.

Vous avouerez que la position était perplexe; et tel qui se croit le plus honnête homme du monde, pour peu qu'il eût d'imagination, ne dormirait guère, si son oreiller était rembourré de dix fois cent mille billets de banque.

Notre jeune notaire fit tant et tant de réflexions, qu'il résolut de posséder *légalement* le million. Il s'enquit des causes qui avaient fait déposer la bienheureuse somme, et il apprit que des procès du diable, survenus entre les créanciers, procès interminables, parce que deux Normands, cinq avoués et trois hommes d'affaires s'en mêlaient, retardaient indéfiniment le payement des créances.

— Bah! lui dit le créancier désolé auquel il s'était adressé, il y en aura pour deux années!... Et le malheur, c'est que nos fonds ne nous rapportent rien.

Ces dernières paroles germèrent dans le cœur de notre jeune notaire. Alors, le gouvernement venait de créer un emprunt viager. Le jeune homme alla sur-le-champ donner son million au gouvernement, et reçut en échange une inscription de cent mille livres de rente viagère.

Il espère que les contestations dureront au moins cinq ou six ans, que les intérêts des cent mille francs qu'il touchera tous les ans, cumulés avec les cent mille francs mêmes, rétabliront le million, et que, le payement fait, il se trouvera honnêtement possesseur de cent mille livres de rente.

Tout sembla d'abord aller au gré de ses vœux. Pendant un an et demi, le feu se mit aux créances, et le diable avec ses cornes n'aurait pu rien démêler dans cette fusée processive; mais, au bout de deux ans, on remarqua que, chaque année, la masse perdait cinquante mille francs d'intérêts, et que, pour peu que l'on plaidât quelques années de plus, on se ruinerait en frais et en perte d'intérêts; si bien qu'un beau jour le calme naquit, l'on ne s'occupa plus que de régler les créances, et d'envoyer chez le notaire créanciers sur créanciers, tous munis de leur bordereau.

Le jeune homme fut tout stupéfait lorsque le premier créancier que les syndics lui détachèrent se présenta, muni d'un bordereau

de sa créance, etc. : il apprit la fatale nouvelle d'une pacification générale.

Alors, il n'eut d'autre ressource que de traîner en longueur. Il fit observer qu'il ne pouvait payer que lorsque tous les créanciers seraient réunis, afin de ne pas avoir à payer plus que le million en dépôt.

Ceci parut juste : on s'empressa de tout régler, et, un beau jour, il fut salué de la demande du million. Il prétexta encore quelques affaires, trouva moyen de faire intervenir deux ou trois oppositions; mais, au bout de six mois, tout était en règle; et enfin il se vit forcé de convoquer tous les créanciers, un beau matin, dans son cabinet.

Ce ne fut pas sans un mouvement d'effroi qu'il se vit entouré d'une cinquantaine de créanciers dont les mains brûlaient de palper ce précieux argent. Il les fit asseoir tous, et, se mettant vis-à-vis de son bureau, dans son fauteuil notarial, il les regarda avec inquiétude : un silence solennel régnait.

— Messieurs, leur dit-il, voici bien tous vos bordereaux, ils sont en règle; il ne me reste plus qu'à vous payer.

A ce début, on s'entre-regarda avec satisfaction.

— Je ne le puis pas en ce moment, car je n'ai plus le million que l'on a déposé...

A peine cette parole fut-elle lâchée, que les cinquante créanciers se lèvent; la colère étincelle, les yeux s'animent; comme dans un chœur d'opéra, les créanciers s'élancent vers le notaire, et ces paroles furieuses sont mille fois répétées :

— Vous êtes un fripon ! Où est notre argent?... Il faut le poursuivre ! etc.

Mais cette fureur soudaine tomba, comme la voûte blanche d'une casserole pleine de lait qu'on retire du feu, lorsque les créanciers virent l'air impassible du notaire.

— Messieurs, leur dit-il, je vois avec peine que vous n'êtes pas sages; vous compromettez vos créances. Songez bien à ne pas me causer la moindre peine; je suis délicat, d'une complexion faible, et le chagrin me rend malade. Si vous détruisez ma santé ou ma réputation, vous perdrez tout; si, au contraire, vous avez pour moi des attentions particulières, si vous prenez garde à ce que rien ne me choque, et que vous me fassiez vivre tranquillement, avant

trois ou quatre ans, cinq ans au plus, vous aurez tout reçu, intérêts et principal : vous voyez que c'est avoir de la conscience. Aussi j'imagine que vous consulterez mes goûts, mes fantaisies, mes plaisirs; que vous, monsieur un tel, vous m'enverrez des bourriches du Mans! monsieur X..., vous m'inviterez à vos fêtes. Oui, monsieur, car une jaunisse, un choléra-morbus, un champignon mal choisi, vous feraient perdre tout.

Le silence le plus profond régnait, et quelques créanciers croyaient que le jeune notaire extravaguait.

—Messieurs, ajouta-t-il, voici une inscription de cent mille livres de rente viagère constituée sur ma tête, et voici où est votre million (il leur montrait son estomac); j'ai placé votre argent entre les mains du gouvernement, qui me le rend en détail; on aurait pu vous le voler chez moi, je l'ai mis à couvert. Vous voyez que vos créances sont sûres et dépendent de ma santé. Comme preuve de ma bonne foi, voici deux cent cinquante mille francs pour payer ceux d'entre vous qui sont le plus pressés; les autres n'attendront pas longtemps.

Il dit. A la colère succède la plus profonde admiration pour une manœuvre si habile : les avoués présents, surtout, rendaient un pur hommage à cette savante combinaison.

— Ce n'est pas tout, messieurs : j'exige le plus grand secret; car j'ai mon honneur à cœur; et, si mes affaires se ressentaient de votre indiscrétion, j'en mourrais de chagrin.

On lui garda longtemps le secret, et le jeune notaire amassa par ce moyen une des fortunes les plus remarquables dont le notariat ait gardé le souvenir.

On n'est pas toujours aussi heureux. Cet exemple cependant doit suffire pour l'article *Dépôts*.

Parmi les services que l'institution des notaires rend à la société, il faut compter celui de servir d'intermédiaire entre les prêteurs et les emprunteurs : ils sont les pères conscrits de la république des hypothèques. Toute cette affaire-là roule sur eux et leurs actes. Mais, en cette matière encore, il y a nombre de dangers.

Il est des gens qui prétendent que certains notaires, surtout en province, ont l'art de placer pour le prêteur les fonds à cinq, et d'en tirer sept, huit et même neuf de l'emprunteur. Ils ajoutent,

ces calomniateurs, que ce surplus d'intérêts se règle et se paye par des billets, dont l'échéance coïncide avec celle des intérêts légaux : ceci n'est qu'un jeu d'enfant. Qu'un notaire place par an cent mille francs, un ou deux pour cent produisent mille ou deux mille francs. On ne se compromet pas pour cent louis; ce serait l'histoire du Normand pendu pour des clous.

D'autres prétendent qu'il est facile aux notaires de vous faire prêter votre argent à des gens en déconfiture, et de vous faire perdre ainsi des sommes que l'on ne peut pas rembourser, parce qu'elles sont les *dernières inscrites.* Pourquoi un notaire ferait-il cela? Et quelle somme pourrait payer le discrédit que des opérations semblables répandent sur une étude?... Ceci, d'ailleurs, est l'affaire du client, et c'est un piége que l'intelligence la plus épaisse peut éviter en vérifiant les hypothèques.

Sur cette matière, une affaire récente a jeté de grandes lumières, et a prouvé que, dans l'emploi de ses fonds, un homme doit être minutieux jusqu'au ridicule.

En général, un homme du monde, et qui a reçu une certaine éducation, ne renonce à la probité que pour de fortes sommes capables de l'enrichir pour toujours. D'après ce principe, on ne doit se défier que lorsque l'argent prêté peut être, par un moyen quelconque, soustrait habilement.

Récemment, un notaire, dont la fortune apparente excluait tous les soupçons, avait imaginé de s'approprier les sommes que ses clients étaient censés prêter à des individus chimériques.

Il avait soin de faire reposer la somme prêtée sur une belle propriété, et de ne jamais mettre le soi-disant emprunteur en rapport avec son client.

Il donnait au prêteur une obligation dressée par lui notaire, et qui était fausse; puis il lui fournissait une fausse hypothèque.

C'était une chose réellement plaisante que de voir ce notaire examinant les maisons de Paris, et choisissant les plus belles pour les hypothéquer imaginairement de cent, deux cent mille francs.

Entre autres aventures, arriva celle-ci, peu de temps avant la catastrophe. M. B... avait imaginé d'*emprunter,* selon sa méthode, quarante mille francs à un de ses amis; et il les avait soi-disant empruntés pour sa belle-mère, qui, dans l'acte, affecta comme

gage de sa créance une maison de campagne sise à Saint-Maur, près Paris.

Au bout de quelques jours, le prêteur, allant se promener au bois de Vincennes, s'ingéra par curiosité d'aller voir cette maison de campagne, sur laquelle il avait hypothèque : il trouve les dehors charmants, et il entre.

Ne supposant pas que des gens auxquels il a prêté quarante mille francs lui refusent l'hospitalité, il se fait annoncer, et il se voit reçu par la belle-mère du notaire avec tous les signes de la froideur.

Il loue avec emphase la charmante retraite, et désire voir l'intérieur ; il parle enfin comme s'il était chez lui. La dame, le prenant pour un de ces intrigants dont Paris abonde, mais surtout étonnée de son air de bonne foi, lui dit enfin :

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne sais à quel motif attribuer...

Il l'interrompit en disant avec un air de triomphe :

— Je suis M. ***.

La dame le regarda avec un air surpris ; et lui de répéter :

— M. ***.

Enfin, il prend la parole et explique le prêt de quarante mille francs, et l'hypothèque qu'il a sur la maison.

La dame nie le fait, et une dispute vive s'élève. En disputant, la belle-mère du notaire s'emporta, et M. *** fut forcé de se retirer. Madame... l'avait mis en déroute complète.

De grand matin, le lendemain, il accourt chez le notaire, lui raconte son aventure, et lui en demande l'explication d'une manière assez vive.

— A qui avez-vous parlé ? demanda le notaire.

— A une dame.

— Une dame d'un certain âge, brune, vive, emportée ?

— C'est bien cela.

— Eh bien, mon cher, ce n'est pas étonnant : ma belle-mère est folle, elle a la tête timbrée. Par égard pour la famille, on ne veut pas la faire interdire ; mais on la tient là sans lui parler d'affaires. Avez-vous des craintes, je vais vous rembourser...

Et il le remboursa, craignant les suites de cette affaire.

Une seconde aventure, plus originale encore, fit découvrir le mystère des opérations de M. B..., qui prit la fuite.

La chambre des notaires a déclaré que tout serait payé par elle; et, par cette noble conduite, les notaires de Paris ont prouvé que leur honorable solidarité est la meilleure de toutes les garanties.

Néanmoins, riche ou pauvre, suivez avec attention les différentes opérations que vous faites : c'est un conseil qui vaut plus que la pièce de un franc que vous coûte ce livre.

§ 2. *De l'Avoué.* — Nous voici parvenu enfin à cette industrie célèbre qu'un concert unanime d'accusations a sans cesse poursuivie sans jamais pouvoir l'atteindre. Honneur au génie des praticiens français! ils sont les doyens, les patrons, les saints, les dieux de l'art de faire une rapide fortune; et, avec la sagacité qui leur attire tant de louanges, ils répondent à la critique par cet argument plein de force :

— Ce n'est pas notre faute si Thémis, dont nous sommes grands dignitaires, mécontente toujours une personne sur deux. De là vient que, si l'on juge par an cent mille causes en France, il y a cent mille détracteurs du corps honorable des procureurs.

De toutes les marchandises de ce bas monde, la plus chère est sans contredit la justice. Beaucoup de personnes pensent que la gloire est encore plus coûteuse; mais nous tenons pour la justice, et nous allons prouver que nous n'avons pas tort.

Posons d'abord pour premier principe que la plus mauvaise transaction, rédigée même par un notaire ignorant, est meilleure que le meilleur procès, voire même que le gain de ce procès; et tenons pour certain qu'en mettant le pied chez un avoué, on met sa fortune au bord d'un précipice... Là-dessus, si vous doutez encore, lisez.

Il y a de jeunes clercs qui, pour vous expliquer le danger que l'on court chez eux, vous citeraient pour premier exemple ce qu'on nomme la *broutille.* Or, comme ces broutilles ne sont, à proprement parler, que les *broussailles* d'une forêt, nous n'y mettrons le feu qu'en dernier; car, aujourd'hui, la *broutille,* qui charmait les anciens procureurs, n'est plus qu'un jeu d'enfant qu'on abandonne aux commerçants; il est même reconnu qu'on y perd. Pour nous, nous irons sur-le-champ au plus pressé, et nous ferons voir com-

ment la chose du monde la plus simple devient la plus embrouillée, et conséquemment la plus productive.

§ 3. *De l'Ordre.* — Vous vous imaginez peut-être qu'il s'agit ici de l'ordre que vous devez avoir dans vos affaires... Vous êtes à cent lieues : ici, *ordre* signifie confusion, embrouillement du diable, le feu !

Figurez-vous un moment que vous avez une maison (peut-être n'avez-vous pas le sou, qu'importe ! figurez-vous-le ; cela fait toujours plaisir). Celui qui a une maison n'est pas toujours bien riche ; et, comme votre femme a des fantaisies, que vous avez des désirs, il en résulte que vous mangez vos capitaux ; vous empruntez bientôt.

Vous allez chez les notaires chercher de l'argent à cinq, six, sept, huit pour cent ; et vous voilà hypothéquant votre belle maison, cette maison qui vaut sept ou huit cent mille francs, d'abord de dix, puis de vingt, puis de cinq, puis de dix mille francs ; vous voilà ne payant pas aux échéances, forcé par conséquent de faire des transports, de nouveaux emprunts, etc.

Au bout d'une dizaine d'années, vous devenez soucieux ; et, en vous levant un matin, vous dites à part vous :

— Ventrebleu ! il est temps que j'arrange mes affaires : faut-il qu'il y ait trente ou quarante hypothèques sur une si belle maison !

En effet, soit que vous entriez, soit que vous sortiez, au lieu de voir des persiennes et des gouttières, vous croyez voir planer sur les toits un nuage de deux, trois, quelquefois quatre cent mille francs, et, à travers la nuée, une centaine de figures qui ont l'air de demander de l'argent et qui voltigent çà et là.

Alors, un beau jour, vous concevez l'heureuse idée de mettre votre maison en vente, de réaliser le reste de sa valeur en inscriptions sur le grand-livre, et de vivre enfin tranquille. En effet, vous témoignez bientôt l'intention de vendre. Aussitôt que vous en agissez ainsi, vos créanciers ont peur : ils s'imaginent que vous êtes dans de mauvaises affaires ; ils demandent à être remboursés. Vous n'avez pas le sou ; il vous poursuivent, et veulent vous exproprier. Voilà ce que les avoués appellent *mettre le feu dans une affaire.* Mais ce n'est pas encore là l'*ordre.*

Vous choisissez un avoué pour vous défendre : c'est alors que commence le tapage. Les uns prétendent que le prix de la vente

ne suffira pas pour les payer ; les autres vous demandent plus d'intérêts qu'il ne leur en revient ; mais votre avoué fait une vigoureuse défense, et, après une lutte où vous remportez quelquefois l'avantage, on convient de convertir la saisie immobilière en une vente volontaire.

Vous êtes content, car vous pensez que vous aurez du reste, et que vous finirez par vivre tranquille : et, en effet, votre maison se vend six cent mille francs. Alors, l'action recommence entre les créanciers, qui se disputent les rangs d'inscription, etc.

Votre acquéreur, ennuyé, fait des offres, et ce petit procillon accessoire aboutit à faire déposer le prix à la caisse d'amortissement.

Enfin, après bien des jugements, bien des disputes, on fait un *ordre,* c'est-à-dire que vos créanciers vont se faire payer en justice, les uns après les autres. Vous allez penser que c'est une chose toute simple? Erreur !... Voici comme on procède :

L'avoué de l'acquéreur et l'avoué du plus ancien des créanciers signifient à tous les créanciers : 1° le jugement d'acquisition ou le contrat ; 2° la requête aux juges pour régler les créances ; 3° l'état de vos inscriptions, etc.

Ainsi le veut une loi sage : car ne faut-il pas que chaque créancier connaisse le jugement et puisse surenchérir, s'il trouve l'immeuble vendu à vil prix? n'a-t-il pas intérêt à vérifier l'état des inscriptions pour savoir s'il est à son rang, si l'on n'y a pas inséré de fausses créances, des créanciers payés, etc. ? Contester, rien de plus juste.

Vous, pendant ce temps-là, vous vous croisez les bras et faites le joli cœur.

Souvent l'avoué de l'acquéreur et l'avoué des plus anciens opposants sont une seule et même personne ; car, ordinairement, c'est un fort créancier qui achète l'immeuble ; et alors, voyez tout d'un coup comme votre bien va se manger dans l'ordre !

Il y a cent personnes inscrites, sans compter les avoués, qui se font payer leurs frais par privilége sur l'immeuble lui-même ; et ne mettre que cent inscrits, c'est être modeste, car souvent vos créanciers ont transporté à d'autres personnes le tiers, le quart, la moitié de leur créance ; et il y a quelquefois, pour un de vos em-

prunts de dix mille francs, trois ou quatre parties prenantes que vous ne connaissez ni de Sem, ni de Cham, ni de Japhet. Daignez donc suivre avec attention le calcul que nous allons faire.

Un jugement d'acquisition qui n'a que deux cent cinquante rôles est modeste, si vous songez que le rôle n'a que vingt lignes, que cinq syllabes à la ligne, et qu'il contient toute l'histoire de vos prédécesseurs dans la possession de la maison : et qui l'a bâtie, et sur quel terrain, et dans quelles circonstances, etc.; sa description, la procédure, etc., etc.

Ainsi, nous compterons deux cent cinquante rôles, ci	250 rôles.
Nous serons fort modeste en mettant cinquante rôles pour la requête par laquelle vos créanciers demandent aux juges d'ouvrir l'ordre. ci	50
L'état des inscriptions; oh! pour celui-là, trois cents rôles ne sont pas de trop. ci	300
TOTAL.	600 rôles.

Voilà donc six cents rôles que l'avoué doit signifier aux cent et tant de créanciers inscrits sur votre maison. Or, la loi lui accorde six sous (ce n'est pas trop) par chaque rôle de copie à signifier, et une feuille de papier timbré de soixante et dix centimes par six rôles de copie.

Ainsi, calculons ce qu'il en coûtera pour signifier ces six cents rôles à un seul créancier :

1° Six cents rôles de copie à six sous. . . . ci	180 francs.
2° Cent feuilles de papier timbré à soixante et dix centimes. ci	70
TOTAL.	250 francs.

Multipliez maintenant ces deux cent cinquante francs par cent, vous trouverez une trentaine de mille francs pour une seule petite signification. Mais vous me direz : « L'avoué n'y gagne pas trop : ne faut-il pas qu'il copie cent fois six cents rôles? ce qui fait soixante mille rôles d'écriture ; où peut-il avoir assez de clercs?... »

Assez, assez, mon cher monsieur, les clercs n'écrivent pas une panse d'*a*...

En effet, voulez-vous savoir quel sera le bénéfice de l'avoué? le voici : sur la feuille de soixante et dix centimes qui doit tenir six rôles, il en fera mettre quarante, et, des dix mille feuilles qu'il doit employer, il y en aura huit mille cinq cents pour lui.

Ce n'est pas tout : au lieu de faire copier ces soixante mille rôles, qui lui coûteraient plus de quinze mille francs s'il fallait les faire écrire par la main des hommes, il fera lithographier cette signification, qui ne formera plus guère qu'une feuille in-8° d'impression, et, tirée à cent et tant d'exemplaires, elle lui coûtera, au lieu de six sous par rôle que vous êtes par le tarif obligé de lui payer, elle lui coûtera tout au plus un douzième de centime.

Voilà par où l'on commence un ordre; mais vous pensez bien que nous ne vous donnerons que les gros traits. Nous ne vous embarrasserons pas des contestations, des collocations, des procès incidentels, des chicanes, etc. Nous ne vous ferons qu'une dernière observation : vous avez cent créanciers; mais ces créanciers ont changé chacun de demeure, pendant les dix ans que vous avez mis à emprunter trois ou quatre cent mille francs, et la demeure du prêteur dans l'inscription hypothécaire n'est souvent plus la même que la demeure actuelle des créanciers. Or, la loi veut, pour que les créanciers ne puissent pas être frustrés, et que l'on ne vende pas leur gage à leur insu, qu'on leur signifie les actes à toutes les demeures possibles : ainsi, si chaque créancier a une maison de campagne, au lieu de trente mille francs, en voilà soixante.

Nous ne vous entretenons pas des remises que les huissiers font aux avoués pour avoir leur pratique. Cependant, si la signification coûte vingt francs, et qu'ils en donnent cinq à l'avoué, sur deux cents significations, voilà encore un billet de mille francs, toujours pour l'avoué.

Nous avons, toutefois, un dernier trait plus fort que tout ceci : c'est que rien là dedans n'est illégal; ces choses-là sont faites d'après le tarif, et vous n'avez pas un mot à dire. L'avoué qui fait cette affaire-là n'est pas plus fripon que vous, ou que M. un tel

Ce n'est pour vous qu'un malheur, comme quand on se casse une jambe.

Bref, si vous avez pour quatre cent mille francs de dettes, et que votre immeuble soit vendu six cent mille francs, déduction faite des frais de poursuite, des frais de l'ordre, des frais des procès accidentels, etc., vous pourrez en retirer une cinquantaine de mille francs.

Cependant, s'il arrivait que, dans toute cette affaire-là, un créancier, poussé par son avoué, s'avisât de surenchérir, ou que votre femme eût des droits mal établis sur l'immeuble, ou que des mineurs fussent dans l'ordre, tout serait désespéré : il faudrait alors vous enfuir aux États-Unis.

La législation des hypothèques est cependant une fort belle chose.

Souvent, lorsque, dans une affaire bien intéressante pour vous, un jugement est rendu, dont vous voulez l'expédition sur-le-champ pour le signifier à l'adversaire et l'arrêter dans ses entreprises contre vous, vous demandez cette expédition à l'avoué, il vous regarde et vous dit :

— Cela ne dépend pas de moi... C'est le greffier du tribunal : allez au Palais, pressez-le...

Vous feriez plutôt trente lieues que de trouver ce greffier ; et, si vous parvenez à le trouver, il vous montrera une centaine de jugements à expédier avant le vôtre; et cependant, vous donneriez mille francs pour avoir ce jugement.

Vous retournez chez votre avoué, le désespoir dans l'âme; et lui, il sourit.

— Que faut-il faire pour avoir ce maudit jugement?

— Voulez-vous vous en remettre à moi? dira l'avoué; mais il faut payer grassement l'*étude*.

Vous consentez. Trois jours après, vous avez le jugement. Mais aussi, à la fin du mémoire de frais, se trouve cette ligne sentencieuse :

« Pour soins, démarches, courses, etc..., 500 francs. »

Et l'on paye sans mot dire. Bienheureux lorsqu'un clerc ne vous demande rien pour l'*étude*.

Lorsque, dans une affaire bien embrouillée, et au milieu de laquelle les jugements vont et viennent comme des boulets sur le champ de bataille, il se trouve un grand nombre de parties en cause, les jugements se signifient d'avoué à avoué et de partie à partie.

Dans ce cas, on les signifie *en blanc*.

Signifier en blanc, c'est copier tout le *dispositif* du jugement, précédé de *Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,* etc., quelques *attendu* du jugement, et le dernier rôle.

Alors, on compte sur le mémoire de frais la signification comme si tout y était. Et, si le jugement a cent rôles, qu'il y ait dix parties, vous pouvez concevoir le bénéfice d'après les calculs faits à l'article de l'ordre.

Malgré tout notre respect pour MM. les praticiens, nous avouerons que ceci est presque équivoque et peu sentimental.

Un abus bien plus grave encore, et le principal bénéfice des avoués, c'est la *requête*...

Pour bien comprendre ce que c'est qu'une requête, il faut toujours avoir devant les yeux le petit décompte que nous avons fait pour les significations de l'*ordre*. Maintenant, cher lecteur, donnez-nous quelques instants d'attention.

Dans les affaires, quelles qu'elles soient, lorsqu'on vous attaque en justice, et que l'on prétend sur vous un droit que vous ne voulez pas concéder, vous vous trouvez avec votre adversaire *coram judice*, vous avez l'un et l'autre un avocat qui plaide et vide vos raisons : ceci est la bataille, les avocats sont les corps d'armée. Mais, avant d'en venir aux mains, les belligérants publient des manifestes, font des déclarations de guerre.

Votre déclaration de guerre à vous est l'*exploit introductif* d'instance : c'est une niaiserie.

Vient le manifeste : c'est la requête... Cette requête est censée présentée aux juges, qui ne la lisent jamais, par votre avoué, qui, dans ce cas, est votre représentant, votre parrain.

Cette requête est signifiée d'avoué à avoué, et jamais aux parties; elles les enflammeraient par trop. De telle façon que, s'il y a dix parties, il y a dix copies de la requête et dix significations de cette requête : il existe une minute que garde votre avoué. Cette minute, qui reste au dossier, s'appelle la *grosse*. Ce surnom, vous le prendriez pour un quolibet, un calembour, s'il vous était donné de voir la *grosse*. Cette grosse consiste en feuilles de papier timbré du grand calibre, sur lesquelles vos raisons sont déduites, selon l'ordonnance, à vingt lignes par feuilles et à cinq syllabes par ligne.

Chaque feuille s'appelle un rôle, et ce rôle de la grosse se paye deux francs pour l'éloquence seulement, car le papier, le timbre et la signification sont à part.

Nous avons vu des requêtes de deux cents rôles, de trois cents rôles, signifiées à vingt parties.

Vous sentez que, si l'ordonnance exige vingt lignes et cinq syllabes, il y a rarement plus, et souvent moins.

Il n'y a point d'affaire où l'on ne fasse une requête.

Vous vous nommez *Brutus,* vous enfant de la Révolution ! il vous faut un jugement pour rectifier ce nom infâme et prendre le nom de *Pierre*. Requête de M. Brutus*** à M. le président, etc. Et cette requête expose en vingt rôles les effets de la tourmente révolutionnaire, les crimes dont la France s'est souillée, la prudence du législateur, qui a permis à celui qui a pour prénom Saint-Maur, et qui s'appelle Pierre, de pouvoir changer de nom, puis les articles du Code, etc.

Un changement de nom, une M ou une L, Saint-Maur, Pierre, Jacques, Brutus, coûtent cent écus.

Vous sentez que, pendant qu'un clerc grossoie la requête, s'il y a dix parties, il y a dix clercs qui écrivent la copie pour signifier; et c'est là le miracle. On parle beaucoup du miracle des cinq pains qui donnèrent à manger à quarante mille hommes : le procureur

fait tout le contraire ; les quarante mille lignes de la requête doivent tenir dans cinq pages, et les clercs ont ordre d'écrire menu, serré, et d'abréger les mots.

Ainsi, *ſſ*on veut dire « signification », *j*t « jugement », *ſſ*é « signifié », *r*qte « requête », *q*lq « quelque », *i*cnt « incessamment », etc. Mais les clercs ont à se battre contre les lois du fisc, qui défendent, sous peine d'amende, de mettre plus de quarante lignes sur un carré de papier timbré de trente-cinq centimes. Cependant, comme les fiscaux n'ont pas eu l'esprit de prescrire le nombre de lettres, on voit des lignes menues et des lettres si fines, qu'il faudrait, comme au Voltaire en un volume, une loupe pour lire. Nouveau bénéfice, car on passe le plus qu'on peut de la requête.

Vivent les plumes de corbeau pour former ces caractères sacrés qui font vivre la basoche ! Une plume de corbeau écrit mille fois plus délicatement que le pinceau d'un peintre en miniature.

Ensuite, il existe un art de phraser et paraphraser qui est vraiment chose curieuse : par exemple, ce sont des louanges pour les législateurs, des considérations nouvelles, des aperçus d'une finesse, et en même temps d'une longueur, qui font souvent rire les juges eux-mêmes.

Par exemple, lorsqu'en 1814 la paix ramena les Bourbons, Louis XVIII fit en décembre une ordonnance qui restituait aux émigrés tous leurs biens non vendus. Il y eut une foule d'oppositions de la part de certains créanciers. La phrase suivante, sacramentelle et populaire dans les études, se retrouve assurément dans un nombre incommensurable de requêtes :

« Lorsque, dans sa sagesse, Dieu faisait peser une main de fer sur la France (c'est à Bonaparte que s'adressait ce terrible membre de phrase), qu'il l'affligeait de tant de maux, qu'il excitait les plus violentes tempêtes, qu'il pressait les peuples sous le poids d'un colosse effroyable, que les révolutions déchaînaient leur furie, c'était, *messieurs* (la requête est toujours adressée au tribunal), c'était pour rendre les Bourbons plus chers à la France, pour les lui rendre environnés des bienfaits de la paix, sous un jour calme, doux ; ils ont apparu comme des souvenirs gardés par l'ange de la concorde, ils ont été reçus par d'unanimes applaudissements... Et le roi législateur qu'appelaient nos vœux, tout en concédant son immortelle

Charte, a senti que Dieu lui avait aussi imposé les devoirs de la reconnaissance envers ses anciens serviteurs, victimes comme lui de l'exil, et qui l'avaient suivi partout : c'est alors que ce grand monarque, aux pensées si hautes, si généreuses, ce roi si digne de ses ancêtres, non content de relever les autels, de consolider le trône, de rendre à la justice son ancien éclat, de faire de la France la France ancienne plus forte, plus majestueuse encore, a rendu cette célèbre ordonnance en date du..., qui rétablit les émigrés dans la jouissance de leurs biens non vendus, ne portant ainsi préjudice à personne que lui-même, car ces biens dépendaient de la soi-disant couronne de l'usurpateur féroce qui fit couler dans notre belle patrie tant de larmes et de sang. »

Que de rôles! que de pièces de deux francs en rapport avec les sentiments monarchiques! Voilà par quels raisonnements on engrosse des requêtes; voilà comme on prépare ce grand combat où les avocats font bien d'autre pathos.

A quoi servent les requêtes?... à rien.

Lorsque votre avocat plaide pour vous dans une affaire, vous le payez grassement; vous faites bien : cela n'empêchera pas que, dans votre mémoire de frais, chez votre avoué, vous ne trouviez quinze francs pour la plaidoirie de l'avocat, que l'avoué met dans sa caisse; et, s'il y a dix plaidoiries, il y a dix fois : « Tel jour, pour plaidoirie, 15 francs. » Ces quinze francs sont tout le salaire que la loi accorde aux avocats; il est si modique, que les avocats ne le touchent pas; les avoués se l'approprient sans façon. De paroles prononcées par eux à l'audience, néant; c'est égal, vous devez payer quand ils se taisent, comme quand ils parlent, comme quand ils écrivent.

Lorsque, par suite d'une contestation quelconque élevée au milieu d'un procès, il faut faire une enquête ou une expertise de biens, etc., la loi accorde à la partie la faculté de se faire assister par son avoué, car ce défenseur ne doit jamais l'abandonner : alors, les avoués ne manquent jamais de faire requérir leur assistance par leur client dans le procès-verbal de l'expertise, qui se

fait à vingt ou trente lieues, et ils reçoivent tant par lieue pour leur déplacement, plus neuf francs par vacation.

Ils restent bien tranquillement chez eux, vont au bal, jouent, dansent; puis, quand l'expertise est finie, ils vont signer les vacations avant l'enregistrement, et se trouvent avoir gagné, en dormant dans leur lit, en se gobergeant à votre table, en se chauffant au coin du feu, cent, deux cents, trois cents, neuf cents francs, selon l'importance de l'affaire.

Il n'y a pas de raison pour qu'un avoué ne soit pas le même jour en quatre ou cinq endroits différents.

Lorsque feu M. Selves voulut s'élever contre ces abus, on se mit à crier : « Au feu! au pillage! au voleur! » Sa voix fut couverte, et il est mort luttant contre le torrent. C'était un honorable et courageux citoyen. On avait réussi à le ridiculiser, et le malheur a voulu que son courage indompté ne fût pas joint à l'adresse, à la satire, à l'esprit de Beaumarchais. Si telles eussent été les qualités de M. Selves, avec sa fortune et sa ténacité, il aurait probablement renversé ce tarif et provoqué de nouvelles lois; mais M. Selves était vieux, infirme; son style n'avait rien d'attachant, et il s'était attaqué aux hommes, au lieu de combattre les choses. Nous allons en donner un exemple qui prouvera notre assertion.

M. Selves a raconté une anecdote qu'il qualifiait d'épouvantable; la voici : « Un paysan meurt, laissant à deux enfants sa chaumière et un champ ; le tout vaut sept cents francs; un avoué passe par là, profite d'une querelle entre le frère et la sœur, et leur conseille de vendre leur maison par licitation. Les frais s'élevèrent à dix-sept cents francs environ; et l'homme de loi, après avoir absorbé le champ et la chaumière, poursuivait ces malheureux en payement de ses frais. »

Certes, ce trait est révoltant; l'avoué capable d'une pareille horreur est un brigand sans armes. Mais tout était légal; si le sentiment se courrouce, la loi est muette; et M. Selves a laissé parler son cœur sans écouter sa raison, qui lui aurait froidement démontré que, les frais d'une licitation étant les mêmes pour un bien d'un million et pour une chaumière d'un écu, il fallait s'en prendre avant tout à la loi, et, au lieu de demander la pendaison haut et

court de l'avoué, publier un écrit sage, et requérir avec éloquence une réforme.

Dans une reddition de comptes en justice, l'adversaire discute dans sa requête les articles de votre compte; il les rejette ou les diminue, si c'est en dépense, et vous force souvent en recette. Votre avoué répond alors par une autre requête, dans laquelle il prouve que chaque article est bon et valable.

Cette requête de nouvelle espèce est ce qu'on nomme au Palais un *soutenement,* parce que l'on vous soutient. Eh bien, nous n'avons jamais vu de soutenement avoir moins de deux ou trois cents rôles : en effet, chaque article nécessite une petite requête.

Gardez-vous donc d'apurer vos comptes en justice.

Lorsque vous vendez un immeuble par licitation, vente volontaire, saisie, etc., on met dans les *Petites-Affiches,* à raison de six sous par ligne, l'annonce de cette vente, précédée du jugement qui autorise la vente, avec un petit extrait assez succinct des raisons qui vous font vendre, puis la désignation de l'immeuble; si bien que cette annonce, réitérée trois fois par adjudication, revient à une somme considérable. Sachez que les *Petites-Affiches* font la remise du tiers aux avoués, comme les marchands de musique aux artistes : tâchez au moins que cette remise vous profite en quelque chose.

Venons à la broutille. On appelle ainsi la foule de petits actes, tels qu'*à venir,* significations d'avoué à avoué, reprises d'instance, demande en communication de pièces, dires, etc., dont on entrelarde une affaire. Dans une étude bien montée, on doit en faire avant le déjeuner pour trente ou quarante francs tous les matins; mais vous devez voir que cette broutille n'est qu'un feu de paille auprès des requêtes, des adjudications, des ordres, des redditions de comptes de tutelle, des contributions, etc.

La *contribution* est *l'ordre* appliqué aux meubles. Ainsi, lorsqu'on vous saisit et qu'on vous emprisonne, que, pendant que vous dormez dans le corridor de la rue de la Clef, l'on vend vos meubles, le prix n'est souvent pas suffisant pour payer vos dettes : alors, on fait un *ordre,* et l'on répartit la somme au marc le franc entre vos créanciers ; mais cet ordre-là ne vaut pas l'autre : c'est une miniature, comparée à la peinture à fresque d'une coupole.

Le matin, vers midi, lorsque l'avoué se lève, qu'il a passé la nuit au bal, et perdu souvent quelque argent à l'écarté, on lui apporte, comme à un ministre, *sa signature,* car les clercs appellent cet acte clérical *aller à la signature;* on lui apporte tous les actes de broutille, toutes les expéditions ; et alors, le jeune avoué, sans lire un mot, signe une centaine d'actes, et s'écarquille les yeux en admirant ces diables de clercs qui ont déjà abattu tant d'ouvrage ; mais il s'applaudit *in petto,* car il y a entre un clerc et un avoué une différence aussi grande qu'entre un soldat et un maréchal de France.

Il y a des affaires qui commencent, marchent, se jugent, se payent, sans que l'avoué connaisse le nom de son client.

Vous sentez qu'après ces grands traits du métier, nous n'irons pas vous entretenir de la manière plus ou moins habile dont on vous soulève de temps à autre un écu pour telle ou telle vacation, telle ou telle course faite par un petit clerc. Lorsqu'on vous a fait admirer les glaciers de la Suisse, on n'ira pas vous montrer un fromage de Tortoni comme une curiosité.

Il y aurait bien des choses à dire sur la chambre des avoués, des choses plaisantes même ; cependant, nous les tairons, parce qu'elles ne sont pas dans notre sujet. Qu'il suffise de savoir que cette chambre est une dérogation à ce principe sacré : « Les loups ne se mangent point ! »

RÉSUMÉ DU CHAPITRE

Vous vous attendez peut-être à de bonnes maximes qui puissent vous guider dans ce labyrinthe que l'on nomme Palais? Nullement: car, pour ne vous rien celer, il faut vous confesser qu'un avoué retiré n'a pas même les moyens d'empêcher le pillage de sa propre bourse lorsqu'il a un procès. Quelle serait la conduite à tenir pour éviter les frais?... En vain sauriez-vous votre Code de procédure sur le bout du doigt; en vain connaîtriez-vous les ruses de la basoche; en vain sauriez-vous que l'huissier et les *Petites-Affiches* font des remises; en vain les exigeriez-vous; en vain, suivant votre affaire du doigt et de l'œil, défendriez-vous de faire des requêtes, et vous en tiendriez-vous à une procédure sèche comme un squelette...

Un avoué ne ferait pas cela pour son propre père.

Vous ne trouveriez, par conséquent, aucun avoué pour vous défendre.

Si, comme M. Selves, vous vous en faisiez nommer un d'office, il vous servirait mal, et votre cause serait infailliblement perdue.

Si votre avoué vous faisait gagner votre cause sans vous pressurer, il deviendrait la bête noire de ses confrères, et attirerait sur lui l'animosité de tout le corps.

Enfin, si vous allez souvent chez votre avoué, même en le payant bien, vous l'ennuierez lui et ses clercs, et ils vous desserviront : que cela vous fasse frémir intimement et vous engage toujours à transiger sur quelque contestation qu'on puisse vous faire; que si vous êtes absolument forcé de plaider, suivez votre affaire, tâchez de vous emparer du dossier, d'examiner ce qu'on fait dans votre intérêt, et empêchez par votre autorité les requêtes coûteuses, les sommations inutiles; faites-vous l'ami de l'étude, sans avoir égard au patron; régalez les clercs, persuadez-leur que vous connaissez les ruses du métier, que vous n'en voulez pas être victime, et bourrez-les de reconnaissance par de bons dîners, de succulents soupers, de substantiels déjeuners; employez la truffe, les vins généreux, et songez que trois cents francs dépensés ainsi économisent

mille écus. En tout pays, les saints ont plus de pouvoir que le bon Dieu. Ne vous inquiétez jamais du roi, mais ayez pour vous la bureaucratie : voilà l'unique planche de salut.

CHAPITRE II

DES AGENTS DE CHANGE, DES AGENTS D'AFFAIRES, DU MONT-DE-PIÉTÉ, ETC.

§ 1er. *Des Agents de change.*—Les agents de change ne trouveront pas mauvais, sans doute, que nous ayons donné le pas sur eux aux notaires et aux avoués. Ce n'est pas à l'habileté, c'est à l'ancienneté que nous avons dû accorder ici la préférence. En effet, depuis quelques années seulement, on a bien compris toute l'importance des agents de change : leurs charges, qui ne coûtaient, en 1814, qu'une cinquantaine de mille francs, se vendent aujourd'hui un million; et les gens qui sont à même d'apprécier les ressources de l'industrie assurent que ce n'est pas trop cher.

La probité et la considération des membres de ce corps financier se sont sans doute accrues dans la proportion du prix des charges. Un agent de change de 1829 doit être dix-neuf fois plus honnête, plus actif, plus intelligent que son devancier : aussi joue-t-il vingt fois plus gros jeu; et sa maison, ses équipages, son assurance, se sont-ils établis dans cette proportion tout apologétique du système décimal.

MM. les agents de change sont un de ces bienfaits de la société que l'on est forcé d'accepter, comme les contributions de guerre, les indemnités d'émigrés, les octrois, etc. Que l'on veuille acheter, vendre, transférer, il faut passer par les mains de l'inévitable compagnie. Le mal n'est pas là; mais cette compagnie, semblable aux buissons contre lesquels les moutons laissent toujours quelques flocons de leur blanche laine, dépouille insensiblement l'honnête rentier, de telle sorte que le revenu d'une inscription transférée vingt fois se trouve absorbée par les frais.

Le ministère d'un agent de change, comme celui de la plupart

des officiers civils, est tout de confiance. Lui remettez-vous dans les mains vos fonds pour qu'il fasse un achat, sans vous donner un reçu, il inscrit le montant du dépôt sur son carnet; plus tard, il dit : « J'ai acheté à tel cours; » force vous est de vous en rapporter à son dire.

Nous pourrions parler des opérations diverses de bourse et de change, mais nous ne voulons pas dévoiler le secret de certaines fortunes colossales acquises en trois mois; et, si nous rappelons ici les banqueroutes et les procès récents, ce n'est que pour appuyer sur des craintes salutaires le conseil que nous donnons à nos bénévoles lecteurs :

Fuyez les agents de change; ne jouez jamais à la Bourse, si vous avez le malheur d'être rentier; gardez vos inscriptions, et touchez vous-même sans vous inquiéter des tripotages de ces messieurs.

§ 2. *Des Agents d'affaires.* — Paris est rempli de ces honnêtes gens qui font leurs affaires en gérant celles d'autrui. Le négociant qui a fait banqueroute, l'avocat sans cause, le commis réformé, se transforment en agents d'affaires, *proprio motu,* comme dit le pape.

Sans nous arrêter à ces pauvres hères qui courent les bureaux et sollicitent par procuration, examinons l'agent d'affaires le plus renommé de Paris, cherchons quelle est son industrie.

C'est un homme d'une quarantaine d'années. Il a l'air aimable, ouvert; ses manières distinguées témoignent qu'il a vu le grand monde. Sa toilette est bien entendue, son cabriolet sort des ateliers de Robert, il a acheté son cheval chez Crémieux; c'est enfin un homme comme il faut.

Il se lève à dix heures, déjeune au café de *Paris,* rend visite à deux ou trois chefs de division avec lesquels il a des *relations d'affaires et d'amitié* (cela veut dire auxquels il témoigne, argent comptant, sa reconnaissance). Il court chez quelques créanciers de l'État, dont la dette a été liquidée la veille (les bureaux ne les ont pas encore prévenus).

— Votre affaire s'embrouille en diable; vous pourriez bien tout perdre. Le ministre veut rejeter toutes les créances à l'arriéré. Allons! tenez, le tout pour le tout : j'offre vingt-cinq pour cent de la créance.

Refus. Il offre trente, quarante, cinquante. On signe. Il a les pièces, il court à la caisse toucher la somme entière. Son industrie lui rapporte cinquante pour cent.

Un brave provincial sollicite la liquidation de sa pension; un autre demande une décoration, une place. On réclame les bienveillants secours de M. l'agent d'affaires; il met les pièces à la poste, et les adresse au ministère. Six mois après, par grand hasard, tout est accordé. M. l'agent d'affaires s'empresse d'avertir ses *commettants*. Il vante ses démarches, exalte ses soins, demande une somme énorme pour ses frais, son temps, ses déboursés. Là, son industrie rapporte cent pour cent.

Un intrigant veut obtenir une fourniture. L'agent d'affaires se met en campagne; il voit le secrétaire, il fait un cadeau à la maîtresse de monseigneur, parvient dans le cabinet, et traite directement l'affaire avec Son Excellence. Ici, on ne peut spécifier le rapport de l'industrie.

Il y a des agents d'affaires de toutes les espèces : comme les reptiles, il faudrait les classer par famille et les décrire soigneusement, depuis celui qui ruine la veuve, sous prétexte de lui faire obtenir une pension, jusqu'à celui qui escompte à douze pour cent des billets qu'il passe à quatre à la Banque; mais, alors, il faudrait faire un livre, et nous n'avons à dépenser que l'espace d'un paragraphe : résumons-nous donc.

Sur vingt agents d'affaires, il y a dix-neuf fripons au moins.

Partant, il faut faire ses affaires soi-même, et ne pas se jeter avec préméditation dans un guêpier.

§ 3. *Du Mont-de-Piété.* — La belle chose que la théorie! Comme sur le papier, comme dans les discours d'un philanthrope économiste, le mont-de-piété joue un beau rôle!

Institution utile et secourable, il offre au négociant embarrassé dans ses affaires, au marchand obligé de réaliser des fonds dans un court délai, une ressource toujours prête. Le malheureux y trouve un secours nécessaire; ses enfants lui demandent du pain : aussitôt le mont-de-piété lui prête de l'argent, en échange de quelque objet inutile. Et puis que d'avantages réels! on retire son dépôt dès qu'on le veut; le mont-de-piété prête à un intérêt très-modique; on est inconnu du prêteur, on n'a jamais à rougir de la dé-

marche que l'on fait; jamais on n'est exposé à un refus ; la caisse du mont-de-piété enfin est pour la France entière la bourse d'un ami.

Tout cela est beau, très-beau ; malheureusement, lorsqu'on en vient à l'application, tout est changé.

Le mont-de-piété prête, il est vrai, à un intérêt très-modique ; mais d'abord il ne prête qu'une somme égale à la moitié de la valeur de l'objet déposé : l'intérêt se trouve donc par le fait accru.

A l'intérêt réel, il faut, d'ailleurs, ajouter un droit d'entrée, un droit de sortie, un droit de commission, un droit de dégagement ; en somme, le mont-de-piété prête à vingt-cinq ou trente pour cent.

Le mont-de-piété, en outre, assigne un délai fatal, passé lequel l'objet déposé est vendu aux enchères. Dans ces ventes, le dépôt sur lequel il a été prêté la moitié de la valeur intrinsèque se vend à un prix assez élevé. Cependant, l'administration, qui s'est engagée à tenir compte au propriétaire de l'excédant de la vente sur le prêt et les intérêts, ne restitue jamais rien. En effet, les frais du mont-de-piété, joints à ceux de la vente, excèdent un intérêt de cinquante pour cent.

Et c'est cette immorale institution, ce trafic infâme, ce brigandage, horrible en ce qu'il pèse sur la classe laborieuse et pauvre, qui trouve des défenseurs et des appuis ! On prétend que le mont-de-piété empêche les malheureux d'avoir recours aux prêteurs sur gages. Il les y oblige au contraire, car ces prêteurs sur gages avancent une plus forte somme, et à douze pour cent : ainsi des usuriers que la loi frappe et flétrit sont moins voleurs que le mont-de-piété, qu'elle institue et protége.

De ces considérations, tirons cette règle générale :

Dans toute espèce de circonstance, il vaut mieux vendre que déposer au mont-de-piété.

§ 4. *Emprunts. — Dettes publiques.* — Rien n'est plus précieux que le crédit ; et cet honnête M. Schneider, qui a inventé le fromage de Gruyère et le système des emprunts, a rendu un véritable service à la société.

Au moyen des emprunts, l'inégalité des fortunes disparaît, la richesse est une chimère, toute sommité s'aplanit. Celui qui emprunte est en un instant plus positivement riche que celui qui

prête; qu'il soit gouvernement constitutionnel ou souverain absolu, l'emprunteur ne supporte aucun risque de perte et profite de toutes les chances de bénéfice.

C'est une chose bizarre que cette activité de spéculation qui, depuis quelques années, s'est emparée de nos riches banquiers. De quelque point que vienne une proposition, elle trouve des oreilles et des bourses ouvertes. La même caisse alimente la Sainte-Alliance et le sénat grec. Si le Grand Turc, pour continuer de battre les Russes, a besoin d'argent, il en trouvera certainement sur sa bonne mine, et son emprunt sera bientôt rempli.

Combien d'exemples cependant devraient mettre en garde contre cette avidité de chance! Les gouvernements font banqueroute comme les particuliers; et les gouvernements ne craignent pas les galères. La France a jadis ruiné ses sujets en les réduisant aux deux tiers. La Bourse cependant ne désemplit pas de joueurs : la rente a aussi ses fanatiques toujours prêts à acheter, à brocanter sur des valeurs idéales dont le revenu est moins sûr que celui d'une maison, qu'une terre, et que l'on ne peut cependant faire assurer contre la grêle et l'incendie

1825.

PETIT DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET ANECDOTIQUE

DES

ENSEIGNES DE PARIS

PAR UN BATTEUR DE PAVÉ

ENSEIGNE

Puisque nous nous sommes permis de faire la critique des principales enseignes de Paris, nous devons exposer aussi la nôtre, au-devant de notre magasin de drôleries.

Parmi la nombreuse liste de tableaux que nous offrons au lecteur, on pourra remarquer que les marchands de nouveautés ont la plus ample part; cela tient à ce qu'ils ont l'habitude de sacrifier plus que les autres à l'extérieur, afin de fixer l'attention des passants, qui, arrêtés devant le tableau d'enseigne, se laissent quelquefois séduire par l'élégance avec laquelle les marchandises sont disposées dans les *montres* de leurs magasins.

Plusieurs corps d'état n'ont point d'enseignes, ou bien en ont une qui leur est commune à tous; parmi ceux-ci, on remarque les notaires : ils se bornent à attacher devant leur porte un écusson aux armes de France. D'une autre part, les fournisseurs du roi et des princes, les marchands brevetés ont également des écussons aux mêmes armes. Nous avons donc cru devoir n'en pas parler.

Nous en avons fait autant des sages-femmes, qui bornent leurs annonces extérieures à un tableau sur lequel elles sont dessinées, soit au chevet du lit de la malade, qui paraît constamment jouir de la meilleure santé, soit l'enfant sous le bras, comme le dirigeant vers une maison de dépôt où le nouveau-né ignorera le nom de sa mère.

Comme de nos jours tout semble se perfectionner, les dames accoucheuses s'offrent toujours aux regards du public en toilette, et constamment jolies, constamment fraîches, aussi avenantes enfin que si elles avaient besoin de plaire.

Les dentistes ont aussi une enseigne banale. C'est une énorme dent fourchue, qui représente aussi bien un réchaud de cassolette qu'une dent molaire. Toutefois, quelques-uns d'entre eux ont aussi perfectionné l'enseigne.

M. Désirabode, au Palais-Royal, par exemple, se recommande à l'attention publique au moyen d'un râtelier solidement construit, et, pour un mauvais plaisant, il y aurait de quoi *mordre*. M. Roblot, qui extirpe avec autant d'habileté les dents que les cors et les durillons, a fait apposer, au même Palais-Royal, un tableau où il est représenté en habit d'uniforme et dans l'exercice de ses fonctions; il tient par l'orteil un patient, dont le sourire permanent annonce bien que M. le pédicure a réellement autant d'habileté qu'il l'annonce dans ses verbeux imprimés. Mais il faut ajouter que les dentistes en renom dédaignent ces petits moyens; ainsi M. Delabarre, rue de la Paix, n° 19, et M. Dubois, rue Caumartin, n° 2, n'ont pas même à leur porte la *molaire* de rigueur.

Les compagnies d'assurance ont également les mêmes signes pour tous leurs clients; *le Phénix* a sa plaque qui représente un oiseau naissant d'un incendie. Il n'est pas depuis l'administration des fosses mobiles jusqu'à celle du balayage qui ne stigmatisent d'une manière particulière chaque maison qui s'est rendue leur tributaire.

Les débitants de papier timbré sont, de tous les individus exerçant une profession assujettie au public, ceux qui font le moins de frais d'annonces. Ils se cachent dans des allées, au sommet des maisons; et cela s'explique bien, car leurs bénéfices ne sont pas fondés sur leur débit : c'est un emploi qu'accorde le gouvernement

aux veuves de militaires ou aux personnes qu'il protége. Il serait cependant à souhaiter qu'on les plaçât plus à la portée du public, qui, en définitive, est le seul qui les paye.

MM. les huissiers ne s'annoncent aussi que par une seule inscription. C'est un avertissement de douleur pour ceux contre lesquels ils ont agi, lesquels les détestent, car le malheureux confond souvent l'instrument qui sévit avec la puissance qui le fait mouvoir.

Une chose digne de remarque, par exemple, ce sont les ruses imaginées par les bureaux de loterie pour attirer le public. Non contents d'indiquer les *meilleurs numéros,* des *jeux certains,* ils poussent la précaution jusqu'à se placer de manière qu'ils puissent offrir au joueur timide un moyen d'entrer secrètement dans leurs bureaux. Ils n'omettent pas non plus d'annoncer pompeusement et avec des attestations authentiques les sommes gagnées dans leurs bureaux par l'imprudent qui, peut-être à la veille de sa ruine complète, a été favorisé par la roue chanceuse de a loterie. Ne serait-il pas plus convenable qu'ils exposassent à tous les regards le récit des malheurs que le jeu traîne à sa suite? Mais ils manqueraient le but pour lequel ils s'établissent; il n'est donc pas étonnant qu'ils suivent le chemin opposé.

Maintenant, lecteurs, un petit mot sur cet ouvrage; gardez-vous surtout de croire que notre intention ait été, en le publiant, de faire le moindre scandale; cette pensée est tout à fait loin de nous; c'est un petit guide que nous avons voulu vous tracer, et le flâneur, c'est-à-dire l'homme qui veut intéresser ses courses, s'épargner l'ennui attaché aux promenades dans l'intérieur de Paris, devra nous savoir gré de l'avoir entrepris. Si la manière dont nous l'avons fait lui inspire le désir de voir ce travail plus complet, eh bien, nous mettrons encore une fois à contribution nos jambes et notre malice!

Absalon (*A*). M. Lacroix, perruquier-coiffeur, rue Basse-Porte-Saint-Denis, n° 8. — C'est une chose convenue, qu'en fait de poésie, il n'y a que les coiffeurs, et nous n'hésitons pas à dire qu'en

fait de vers, M. Lacroix a mis le sceau à la réputation du corps. Le quatrain placé au bas de son tableau d'Absalon en offre la preuve :

Passants· contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

Quelle verve! quelle originalité! quelle moralité! quelle vérité! quelle... Faire des vers et friser des cheveux, c'est toujours un travail de tête.

Académie royale de Musique (*grand Opéra*). Rue Le Peletier, au coin de la rue Pinon. — Il faut presque un guide pour trouver ce monument de papier peint collé sur bois ; du reste, belle façade, mais légère. Heureusement que je lis : A. G.

Acrobate (*Théâtre*). — Madame Saqui est depuis longtemps connue pour la plus vigoureuse danseuse de corde qu'il y ait. Son théâtre est assez proprement tenu : aussi, chez elle, ne craint-on jamais que de s'ennuyer; ailleurs, on peut être agité par d'autreo terreurs; il est vrai que les Bains Turcs sont tout vis-à-vis.

Ambigu-Comique (*Théâtre de l'*). — S'il y a quelque chose de comique dans ce théâtre, ce n'est certainement pas le genre qu'on y exploite, car il faut une fière dose d'hilarité pour rire à *Calas,* à *l'Auberge des Adrets*. Le niais n'offre lui-même rien de comique, mais, en revanche, le nombreux public qu'amènent les trophées des héros de mélodrame pourrait bien, à quelques égards, exciter le sourire, le jour de chambrée complète.

Amiral Coligny (*A l'*). Greffet, restaurateur, rue Béthisy, n° 18. — C'est dans l'un des appartements de cet établissement que l'infortuné Coligny a reçu le trépas. Mais les temps ont changé, et maintenant on *fait noces et festins* précisément à l'endroit où le fanatisme immola un grand homme et un vertueux citoyen. Partisans de la bonne chère, et vous qui aimez l'histoire et la bonne cuisine, souvenez-vous à la fois de Greffet et de Coligny, ce sont deux immortels. D'ailleurs, vous n'avez point à redouter de poi-

gnard : le glaive du restaurateur n'est funeste qu'aux volailles et aux quadrupèdes.

Ange gardien (*A l'*). Lingerie, rue Saint-Honoré, n° 359. — Ce magasin doit, en effet, être bien gardé par son enseigne, car il n'est voleur qu'elle ne puisse effrayer; il est vrai de dire que les dames des lingeries sont fort attrayantes, et qu'il faudrait n'avoir pas le sou pour ne pas y acheter cravates, mouchoirs de poche, etc., etc., etc.

Architectes canadiens (*Aux*). Magasin de chapeaux, rue Dauphine, n° 3. — Des castors gros comme des ours circulent dans une île canadienne, bâtissent des grottes, coupent des arbres, et font enfin l'office de charpentiers et de maçons expérimentés. Ce sont ces castors que le chapelier appelle avec raison des architectes, mais ce n'en est pas une pour qu'il ne vende que des chapeaux fabriqués avec la toison de cet industrieux animal : néanmoins, il est lui-même un architecte en chapeaux très-distingué, puisque architecture il y a, et les têtes du faubourg Saint-Germain en font les plus grands éloges.

Assomption (*A l'*). MM. Lemoine, Clocquemin et Compagnie, marchands de nouveautés, rue Saint-Honoré, n° 375. — Les négociants dont le magasin est proche de l'église de ce nom ont cru devoir prendre pour enseigne l'*Assomption de la mère de Dieu*; nous autres ignorants, nous avons demandé à un flâneur ce qu'avait de commun l'Assomption de la sainte Vierge avec des nouveautés : ce flâneur nous a appris que le mot *assomption* venait d'un mot latin qui signifie enlever, et qu'on enlevait les marchandises de MM. Lemoine et Clocquemin (en payant). Du reste nous n'avons pas pu nous en assurer, parce qu'un voile couvrait le tableau, et que le temps était pluvieux.

Autruche (*A l'*). Denevers-Flamet, plumassier, rue Saint-Denis, n° 354. — M. Denevers a eu bien raison de faire la réputation de son autruche, car jamais l'autruche n'eût fait la sienne. Les plumes que l'on y a indiquées paraissent avoir été sculptées. Les un merlin.

Baigneuse (*A la*). Rue Montesquieu, n° 5; lingerie. — « Entrez dans le magasin, ma belle amie, vous paraissez avoir froid ; votre voile diaphane me fait craindre que vous ne soyez atteinte d'un rhume. — Mais, me dit mon compagnon de promenade, est-ce que vous prendriez par hasard cette peinture pour une femme, et les coups de pinceau pour un tissu? — Et pourquoi pas, ils y ressemblent plus qu'à un moulin à vent?... — C'est ma foi vrai. »

Bains Chinois (*Aux*). — Aujourd'hui, on veut tout à l'anglaise, chevaux, harnais, jusqu'aux lieux d'aisances; naguère, tout était à la chinoise, et le n° 25 du boulevard des Italiens est pour le moins un abrégé de Pékin. Ce ne sont pas seulement des bains qu'on y trouve, mais encore un café, un restaurant, un marchand de souliers, un cabinet littéraire qui ne se compose que de livres français. Que de Chinois à Paris!

Banquet d'Anacréon (*Au*). M. Ducroux, restaurateur, boulevard Saint-Martin, n° 53. — Voyez-vous ce vieillard à l'œil vif, à la face rubiconde, qui, placé au haut de la table, semble communiquer à ses convives, aux beautés qui l'entourent, l'ardeur voluptueuse qui l'anime? C'est le type des épicuriens passés, présents et futurs; c'est Anacréon qui invite les sectateurs de ses joyeux préceptes à venir déposer leurs offrandes au temple que M. Ducroux lui a élevé. Les connaisseurs assurent que, parmi les personnages du tableau, la seule tête d'Anacréon a été peinte d'après l'antique : les beautés sensibles du théâtre de la Porte-Saint-Martin auraient servi de modèle aux nymphes sémillantes qui entourent le galant vieillard. Pourquoi ne les voit-on que sur l'enseigne?

Barque a Caron (*A la*). Loquart aîné, magasin de bonneteries, rue du Bac. — Le nautonier des sombres bords conduit sa barque sur le funeste Styx. Mercure tient le gouvernail. Mais disons tout ce que ce tableau, fait de main de maître, nous révèle : c'est un homme revêtu d'habits ecclésiastiques, qui tremble d'arriver à l'autre rive, un jeune enfant qui cueille encore des fleurs sur sa route, et Socrate, fier et tranquille, arrivant au dernier séjour avec autant de calme que le jour qu'il avala la ciguë; mais, hélas! deux amants sont aussi sur la terrible barque! Que de re-

grets! que de sanglots! les malheureux vont peut-être se séparer... Il y a du génie dans ce tableau; c'est une copie, mais elle est bien intéressante; allez la voir, c'est d'un élève de Girodet. J'oubliais de parler des criminels : j'entrevois leur teint livide, ils vont paraître devant le Dieu de justice!

Bas Bretons (*Aux*). — Vous allez peut-être croire, vous qui êtes habitués aux jeux de mots, que cette enseigne est celle d'un marchand de bas; point du tout : c'est celle d'un rogommiste, débitant de tabac de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 13. Vous voyez pourtant qu'il y a de l'esprit partout : deux Bas Bretons qui ressemblent à deux Limousins ont un verre à la main, et savourent le nectar qu'on appelle trois-six. Les Bas Bretons buvant le rogomme, c'est bien ça, et dans la rue de la Bretonnerie, c'est encore mieux.

Bayadères (*Aux*). Boulevard des Italiens, n° 9; nouveautés. — Trois jolies personnes se disputent les honneurs de cette toile. Elles sont fort bien groupées; leur teint a de la fraîcheur, leur minois est piquant; elles sont, du reste, sur leur théâtre. N'est-ce pas près de l'Académie royale de Musique, et non loin de ce boulevard, que de *charmantes bayadères* affriandent tous les soirs les élégants de Coblence et de Gand?

Belle Angélique (*A la*). M. Joanneau, confiseur, boulevard des Italiens, n° 23. — De ce que M. Joanneau est dans la confiture, on croira qu'il a pour enseigne un beau pied d'angélique, et l'on ne se trompera pas; mais ce n'est pas le tout : la belle Angélique de l'Arioste attend Médor. Que d'esprit a M. Jeannot, c'est-à-dire M. Joanneau!

Belle Anglaise (*A la*). Rue Saint-Denis, n° 94 : magasin de soieries. — Le dessin de cette enseigne est assez artistement entendu; le peintre avait probablement un modèle. Ah! si c'était la maîtresse de la maison! mais pourquoi pas?

Belle Fermière (*A la*). MM. Faré et David, marchands de nouveautés, faubourg Saint-Antoine, à l'entrée. — La Touraine ne fournit pas seulement d'excellentes prunes, mais aussi de fameux dindons. Quoique Tourangeaux, MM. Faré et Compagnie ne sont pas

de l'espèce; il sont négociants, et ont succédé à l'ingénieux M. Parissot. Honnêtes et probes, ils ont été aidés dans leur commerce, et font honneur à leurs affaires. Vous avez beau dire à ces messieurs qu'ils sont un peu en arrière des connaissances actuelles, et que l'esprit marche : ils vous répondront que marcher est quelquefois rouler, et que pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Cependant, ils sont bons chanteurs, du moins ils le croient, et, après leurs repas, ils s'amusent à chanter le fameux psaume *Beati pauperes*.

Belle Indécise (*A la*). M. Tautin, cordonnier, boulevard Bonne-Nouvelle, nº 33. — La Belle Indécise de M. Tautin est une jeune femme de quarante à cinquante ans. Ses yeux sont ternes (effet de lumière), son nez est un pied de marmite (c'est du raccourci), ses pieds sont d'une grosseur démesurée (les souliers qu'elle avait usés à profit les lui avaient avachis); néanmoins, on l'appelle Belle Indécise, et son indécision consiste à ne savoir lesquels prendre de souliers noirs ou verts; ou de prunelle ou de coutil; la couleur boue de Paris est celle qui lui conviendrait le mieux, elle serait plus en rapport avec la teinte du tableau.

Belle Jardinière (*A la*). Parissot, marchand de nouveautés, rue de la Lanterne, nº 13. — Au milieu d'un jardin bien lisse, une jardinière, dont le teint est aussi blanc que celui d'une petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin, tient à la main un arrosoir; des fleurs, de la verdure, des arbres couverts de fruits forment un tableau qui ne fait pas moins d'honneur à l'artiste qui l'a peint, qu'à M. Parissot qui en a conçu l'ingénieuse idée. C'est vraiment un homme d'esprit que M. Parissot; placé naguère à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, il avait pris la *Belle Fermière* pour enseigne; aussi avait-il peine à fournir à toutes les demandes; les fermières de Saint-Maur et des environs assiégeaient ses comptoirs, jusqu'au jour où M. Parissot annonça la fermeture de sa boutique par cessation de commerce. Les fermières s'en consolèrent; mais M. Parissot les avaient abandonnées pour les jardinières : il se transporta au quai aux Fleurs, où maintenant il partage avec *Saint Denis de la Châtre* la pratique des prêtresses de Flore et des tranquilles habitants du cloître Notre-Dame.

Belle Marraine (*A la*). M. Grammont, confiseur, boulevard du Temple, n° 47. — Ce n'est pas une petite affaire que d'avoir une belle marraine : ce sont les gants, le bouquet, les bonbons de toute espèce que fabrique si doucereusement M. Grammont; on prétend que ce confiseur n'a pris pour enseigne *la Belle Marraine* que pour faire ressortir le parrain vilain.

Bœuf a la mode (*Au*). Restaurateur, rue du Lycée, près le Palais-Royal. — Des châles, un chapeau ornent un bœuf que le restaurateur calembouriste a cru pouvoir appeler à la mode; d'aucuns, trompés par le jeu de mots, ont voulu en tâter à la cuisine, mais ils ont trouvé qu'il était un peu trop salé.

Bon Fabricant (*Au*). M. Durand, marchand bonnetier, au coin des rues de la Calandre et de la Barillerie. — Un capucin bien noir, bien enfumé, tisse, sur le tableau de M. Durand, le bonnet de coton ou le gilet de laine; il nous a été impossible de reconnaître lequel des deux. De plus clairvoyants que nous, qui n'usent que des bottes, reconnaîtront peut-être si M. Durand est réellement un bon fabricant : à cet égard, nous devons l'en croire sur parole; mais, pour le fabricant du tableau, il est assurément mauvais.

Bon Henri (*Au*). M. Lefranc, bonnetier, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 30, et M. Victor Martin, marchand de draps, rue du Bouloi, n° 2. — Ce ne sont plus deux plateaux de balance, deux mains serrées l'une dans l'autre, qui caractérisent la franchise et la bonne foi, c'est le portrait du bon Henri. Parmi les nombreux marchands qui en ont décoré leurs magasins, on doit citer MM. Lefranc et Martin. Le premier l'a représenté à pied, le second à cheval, et tous deux ont reproduit avec bonheur les traits de leur patron. Nous sommes convaincu que ces négociants ont toujours dans leur commerce les principes du bon prince présents à la mémoire, franchise et loyauté.

Bonne Ouvrière (*A la*). M. Fleuri-Croseau, magasin de chapeaux de paille, lingerie et rubans, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 1. — A ne voir que l'enseigne, il serait difficile de juger le talent de la Bonne Ouvrière qu'elle représente ; mais entrez dans le ma-

gasin, considérez cinq ou six jeunes personnes chiffonnant de leurs doigts légers la gaze et la mousseline, et vous conviendrez que la réalité vaut mieux que la peinture. Les belles dames dédaignent le magasin du faubourg; mais c'est le Palais-Royal de la vallée de Montmorency, et plus d'une surannée de Pierrefitte a dû la fin de son célibat aux rubans de M. Fleuri-Croseau.

Bonnes d'enfants (*Aux*). Rue Saint-Honoré, n° 279; magasin de nouveautés. — Heureux siècle où chacun s'empare avec empressement de toutes les idées pour en faire une spéculation. Nos ancêtres avaient leurs *marcs d'or*, leurs *croissants*, leurs *grands cerfs*. Maintenant, il nous faut du nouveau, du pompeux, de l'éclatant; mais est-ce donc la cage qui nourrit l'oiseau, ou l'habit qui fait le moine? Demandez-le au propriétaire de cet établissement.

Bons Enfants (*Aux*). M. Louvet, marchand de vin, place de Grève, n° 9. — Amateurs de tragédies, courez chez M. Louvet, demandez un litre et placez-vous à l'une des croisées de ses salles. Quatre heures sonnent! la foule s'agite; le dénoûment approche; vous voyez le patient monter sur l'échelle fatale; encore un instant, tout est terminé; un verre de vin maintenant pour calmer votre émotion! Il y a de nos jours tant d'hommes sensibles, que, les jours d'exécution à la place de Grève, les chambres des marchands de vin, fussent-elles grandes comme la galerie du Louvre, ne sauraient les contenir tous.

Bon Vivant (*Au*). Magasin de comestibles; rue Richelieu, n° 15. — Le Bon Vivant fait pauvre chère; ce n'est pourtant pas que le magasin soit mal garni; mais qu'importe au marchand? l'enseigne n'est là que pour se conformer à l'usage, et l'on voit chez lui plus d'acheteurs que de curieux; ainsi, c'est toujours le Bon Vivant qui le fait vivre.

Botte sans couture (*A la ci-devant*). M. Colmant, bottier, Palais-Royal, galerie de Pierre. — Avant 1813, M. Colmant était bottier de Sa Majesté l'empereur et roi, et de je ne sais combien d'autres majestés. Ses bottes sans couture, qui pouvaient être fabriquées au moyen de machines à vapeur de la force de cent

quarante chevaux, allaient être employées à la chaussure de la cavalerie, lorsque 1814 arrive; alors, les pieds ayant manqué, M. Colmant ajouta le mot *ci-devant* à son enseigne; ci-devant, c'est comme avant la Révolution!

BUSTE D'HENRI IV (*Au*). M. Pourier, marchand de draps, rue Saint-Honoré, n° 3. — Allez contempler l'image *du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire,* du roi que les jésuites ont frappé du poignard qu'ils cachent maintenant pour vous déborder de toutes parts. C'est devant le magasin de M. Pourier que le fanatisme trancha les jours du grand roi; son buste et une inscription placée au-dessous rappellent à la mémoire des citoyens le deuil de la patrie :

Henrici magni recreat præsentia cives,
Quos illi æterno fœdere junxit amor.

M. Pourier est le marchand de draps du Théâtre-Français. Quand lui fournira-t-il les costumes nécessaires à la représentation de certaines pièces de Chénier?

CACAOTIER (*Au*). M. Ségofin, confiseur, boulevard des Italiens, n° 20. — Calomniez, il en reste toujours quelque chose. Pauvre M. Ségofin! sa vertu a été mise à de rudes épreuves. La calomnie à la bouche impure, à la langue venimeuse, a essayé de l'atteindre; plus heureux que bien d'autres, il l'a repoussée de toutes ses forces, et la justice l'a lavé. Voici le fait : M. Ségofin avait une jolie cuisinière ; celle-ci s'est parée des bijoux de madame ; on l'a traitée de voleuse. Elle a prétendu que ces bijoux étaient le prix des faveurs qu'elle aurait accordées au galant confiseur. Mais M. Ségofin a prétendu que, plutôt que de parer son amante avec les bijoux de sa femme, il lui aurait donné de l'argent pour en acheter. N'est-ce pas de la vertu? La servante a été condamnée à deux ans de prison; ce qui ne diminue pas la douceur des bonbons du Cacaotier.

CADRAN BLEU (*Au*). Restaurant, boulevard du Temple, au coin de la rue Charlot.— L'aiguille marque quatre heures. C'est à ce moment qu'on sert le repas de noces. Le beaune et le champagne achèvent de tourner la tête du mari; il dévore des yeux sa nou-

velle épouse, qui ne perd pas la sienne, et qui se promet de faire durer les illusions de son seigneur et maître jusqu'à ce que... La jeune dame est précoce... Dans sept mois, ah! ah!... « De quoi riez-vous donc là-bas, messieurs? dit la maman d'une voix aigre. Les mauvais plaisants!... » Sans compter beaucoup d'autres Cadrans bleus, il en existe un rue Sainte-Marguerite, près l'Abbaye, au-dessous duquel on lit : *Aujourd'hui, on dîne pour de l'argent; demain, pour rien.* Pour les restaurateurs, demain n'arrive jamais.

Café du Commerce et des Arts. — J'aperçois dans ce nouvel établissement une foule de jolies demoiselles, un joli billard, et tout serait de mon goût, si je n'entrevoyais un tuyau de poêle bien peu en harmonie avec le reste. Entrons. « Une demi-tasse! » On me sert peut-être un peu maladroitement; mais la justice me commande de dire que j'ai bu d'excellent café, que j'ai vu des demoiselles aussi honnêtes que séduisantes. Que demandais-je de plus? Ma foi, on fume. Fuyez, vapeurs de la nicotiane; reléguez-vous au premier étage, je n'aime pas trouver entre moi et les jolis minois du comptoir une fumée épaisse et une odeur nauséabonde.

Capousta ou Chou de Sibérie (*Au*). M. Tripet, marchand grainier, boulevard des Capucines, n° 13. — Pourquoi avons-nous dit que M. Tripet était grainier? Si nous nous étions contenté de citer d'abord son enseigne, on aurait pensé qu'elle indiquait le magasin du fournisseur de la laiterie de Bondy; que si, au contraire, nous avions seulement inscrit son nom, on aurait juré qu'il ne vendait que les débris des abattoirs; mais nous sommes juste, et nous répétons, pour qu'on ne fasse pas de mauvaises pointes, que M. Tripet est grainier ou grènetier, et vend de la graine de capousta ou de chou. Avis aux amateurs de tulipes.

Capucin (*Au*). Chappard, restaurateur, rue des Fossés-du-Temple, au coin de la rue d'Angoulême. — Gourmands, que cette enseigne ne vous effraye pas : le patron de ce couvent traite fort bien ses habitués. Indépendamment de l'excellente chère que vous y trouverez, on vous y distribuera *gratis* la captieuse nicotiane dans

une tabatière historique. Couples amoureux, ne redoutez pas non plus la rigidité du monastère : il y a de fort jolies cellules où l'Amour ne sera point effrayé; car les servants, en frères discrets, n'y pénètrent jamais sans qu'une clochette les y appelle.

Caravane (*A la*). MM. Aud'bert et Compagnie, marchands de nouveautés, rue Richelieu, n° 82. — Ce tableau est un des mieux peints parmi tous ceux qui décorent les magasins de la capitale. La scène de l'opéra de ce nom, les traits des jolies coryphées de l'Académie royale de Musique y sont reproduits avec une étonnante vérité; et, ce qui ajoute à l'illusion, et la change presque en réalité, c'est le luxe des magasins et la beauté des étoffes de M. Aud'bert. Les riches cachemires de l'Inde, les tapis de l'Orient, tout ce que l'Asie offre de riche est étalé, et, sans l'immobilité des figures du tableau, on se croirait transporté aux bazars de l'Indostan ou de la Perse.

Cardinal (*Au*). M. Dumont, marchand de vin, vieille rue du Temple, n° 94. — Jusqu'à présent, les marchands de vin n'avaient pris pour enseigne que des Bacchus et des lurons; mais un cardinal en robe rouge, en chapeau ! Ah ! vous criez à l'impiété... Cessez vos clameurs : M. Dumont est successeur de M. Cardinal, et c'est le souvenir de son prédécesseur qu'il veut rappeler par son enseigne.

Carotte d'or (*A la*). Débit de tabac, quai Saint-Michel, n° 44. — Une carotte pour enseigne ! Est-ce que c'est un marchand de légumes? Il y a carotte et carotte, et il s'agit d'une carotte de tabac. Mais carotte d'or ! c'est bon pour l'enseigne : elle n'est que de bois doré; autrement, le débitant devrait craindre d'être carotté.

Chapeau sans pareil (*Au*). M. Lefebvre, chapelier, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 11. — M. Lefebvre a raison d'appeler son enseigne le Chapeau sans pareil; heureusement, les infirmités qui attaquent le chef de tant de Parisiens ne sont pas assez apparentes pour qu'ils aient besoin de les dissimuler sous un chapeau comme celui que nous citons; s'il en était autrement, il ne serait plus que très-ordinaire : il n'a guère que deux pieds de haut, et le bois des cerfs va souvent jusqu'à cinq.

Chaperon-Rouge (*Au*). Magasin de nouveautés, rue Saint-Honoré, n° 326. — Cette enseigne représente, non le Petit-Chaperon de Perrault, mais celui de Théaulon. Rose-d'Amour est placée dans deux circonstances bien critiques : elle a quitté son chaperon, talisman conservateur de sa vertu ; et on tremblerait pour elle si on ne savait bien que les femmes n'ont jamais besoin de talisman pour conserver leur innocence ; d'ailleurs, n'est-ce pas sous la tutelle d'une maison de confiance ?

Chateau d'eau (*Au*). M. Raimbaut, marchand de nouveautés à prix fixe, boulevard Saint-Martin, n° 27. — L'enseigne de ce magasin fait courir tout Paris. Le fini de l'exécution et le talent du peintre la rendent très-recommandable : elle offre la représentation exacte du boulevard Saint-Martin, au Château d'eau. Dans le fond du tableau, la fontaine, distribuant ses eaux, remplit l'atmosphère d'une fraîcheur agréable ; sur le devant, des badauds et des promeneurs parcourent en tout sens le boulevard. Mais une scène charmante occupe surtout les regards : c'est une bonne d'enfants, pleine de jeunesse et d'attraits, que courtise un conscrit. Ce petit épisode, dont le théâtre des Variétés a fourni le modèle, est rendu avec beaucoup d'esprit : aussi, comme nous le disions, les curieux s'empressent d'aller visiter ce tableau, ce qui ne veut pas dire le magasin.

Cheval d'or (*Au*). Magasin de quincaillerie, rue Saint-Denis, n° 371. — Un Pégase jaune ! Est-ce que le propriétaire du magasin est poëte ? Non, il n'est que quincaillier. Pourquoi donc un cheval pour enseigne ? pour indiquer qu'il ne va pas à pied ? C'est peut-être ça.

Chien fidèle (*Au*). Belliard, marchand de chiens, boulevard des Italiens, au coin de la rue de Grammont. — *Tond chiens et chats ; châtre les uns, coupe les autres ; vat' en ville, et sa femme aussi, et prend des pensionnaires.* Voilà, certes, qui n'a besoin ni d'explication ni d'éloges : la voix de sa troupe suffit seule pour étendre sa renommée.

Civette (*A la*). Débit de tabac, rue Saint-Honoré, au coin de la galerie de Nemours. — Priseurs, courez à la *Civette :* de char-

mantes demoiselles vous serviront le meilleur tabac de Paris, et, en même temps que vous délecterez votre nez, vos yeux seront charmés. Si vous êtes galants, vous pourrez dire à la jolie fille de comptoir :

Ton tabac est divin, et toi seule l'égales!

Clef du bonheur (*A la*). Bureau de loterie, rue Richelieu, n° 87. — Le croirait-on? c'est la Fortune qui renverse des fleurs de sa corbeille. En effet, elle en peut semer sur le chemin de la vie; mais ce n'est point à un bureau de loterie qu'il faut l'aller chercher. Il serait plus convenable de remplacer ce tableau par un homme déguenillé, au comble de l'indigence, et entouré de tous les signes de la misère.

Clochette (*A la*). Nouveautés, place de l'École. —*Me voilà, me voilà !* dit le diable-page; c'est madame Boulanger qu'on a voulu représenter sur ce tableau. De bonne foi, le portrait n'est pas ressemblant; mais le petit diable n'en est pas moins séduisant. Protecteur du héros de cet opéra, il arrive chaque fois que l'on agite la sonnette. Ah! si le public pouvait également être à la dévotion d'une sonnette, il y a gros à parier qu'au lieu de laisser le petit page à la porte, le marchand l'aurait prié d'entrer.

Coin de rue (*Au*). Magasin de nouveautés au coin de la rue des Bons-Enfants. — Ce tableau d'enseigne est-il peint au coin du talent? ce magasin est-il décoré au coin du bon goût? Oui, oui, et, du petit coin où je viens de me placer, j'ai pu me convaincre qu'un coin de rue était toujours propice à tous les boutiquiers.

Commissionnaire au mont-de-piété. — C'est une enseigne commune dans les rues de Paris, et qui a (soit dit sans les fâcher) attiré plus d'une fois quelques-uns de nos lecteurs. Quant à ceux qui ne savent ce que sont les commissionnaires dont nous citons l'enseigne, nous leur apprendrons que ce sont les délégués d'une pieuse administration qui, moyennant douze pour cent, lesquels, à cause des intermédiaires, s'élèvent jusqu'à dix-huit, prête trois francs et davantage sur un dépôt d'une valeur triple. Ce produit est destiné à l'entretien des hôpitaux, où l'on prétend que les ma-

lades sont reçus gratis. Ils ont bien payé leur place. Du Mont-de-Piété à l'hôpital, il n'y a guère qu'une demi-heure de chemin, et, grâce à la philanthropie qui a présidé à l'érection du Mont-de-Piété, l'espace est bientôt parcouru.

CONTENTS (*Aux*). M. Peruchon, marchand de vin, place du Palais-de-Justice, n° 8. — Le marquis de Bièvre, de pointilleuse mémoire, ne s'en serait pas douté. Ce tableau vous représente un marchand de vin assis dans son comptoir, et recevant les deux sous, prix du polichinelle que vient d'avaler un chaland en sabots. Entendez-vous maintenant? Mais ce n'est pas assez que le marchand de vin ait fait comprendre qu'il vendait au comptant : une estampe de six liards représente la mort du malheureux Crédit, avec cette légende : *Crédit est mort; les mauvais payeurs l'ont tué*. A bon entendeur...

COTE D'OR (*A la*). Thévenot, marchand de vin, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 86. — On lit sur cette enseigne : *A la...*, puis est dessinée une *côte d'or*. Encore un calembour! Il serait de bon aloi si la côte d'or ne ressemblait pas plus à une lame de couteau qu'à une côte.

COTONNIER (*Au*). M. Tournier, marchand de bonneterie, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 67. — A la bonne heure, M. Tournier n'est pas charlatan; il ne va pas prendre un sanglier pour enseigne lorsqu'il ne vend que du coton. L'arbre qui fournit la matière première de son commerce fleurit sur son enseigne, il portera ses fruits.

COURRIER FRANÇAIS (*Au*). — M. Ditrou, sellier, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 63, s'est placé sous les auspices d'un élégant écuyer. Depuis dix ans, il orne son enseigne, ce qui nous a fait penser qu'il offrait quelque ressemblance avec le postillon de Calais, c'est-à-dire qu'il trotte et court sans arriver jamais.

CROISSANT (*Au*). Renard, marchand d'indiennes, rue Dauphine, n° 44. — Discuter cette enseigne serait tout à fait hors de propos; on en rencontre à Paris plus de cinquante semblables, et il y a également dans la capitale encore plus de *femmes fidèles*.

Dame du Lac (*A la*). M. Desportes, marchand de nouveautés, rue Saint-Martin, n° 257. — Si Walter Scott n'avait pas rendu son héroïne plus intéressante qu'elle ne l'est au tableau de cette enseigne, il y a fort à parier que son roman n'aurait point eu les honneurs du théâtre et de la traduction. Ce n'est donc pas la *Dame du Lac* qu'il a représentée, mais l'actrice de l'Odéon, mademoiselle Lemoulle, dont la voix est plus fraîche que la figure.

Dame-Jeanne (*A la*). Ulrich, marchand de soudes et de potasse, rue Boucherat, n° 10. — Ne croyez pas que cette dame Jeanne soit Jeanne d'Albret, Jeanne d'Arc, ou Jeanne Hachette; c'est purement et simplement une cruche de verre ou de grès, dans laquelle M. Ulrich introduit ses acides minéraux et son eau de Javelle. Vous voyez donc bien que M. Ulrich est à la fois chimiste et farceur.

Dames françaises (*Aux*). Magasin de nouveautés, rue de Bussy, n° 2. — Les dames françaises suivent toujours la mode, et celles du magasin portent depuis vingt ans au moins la même robe; si les étoffes du marchand sont aussi vieilles que son enseigne, aussi noires que ces dames, nous ne pouvons en conscience lui prédire de la vogue.

Décorations françaises (*Aux*). M. Héron, mercerie, rue du faubourg Saint-Denis, n° 8. — Nous ne connaissons en France que quatre décorations : Légion d'honneur, Saint-Esprit, Saint-Louis, Saint-Michel, et M. Héron les a prises pour enseigne; a-t-il voulu en décorer son magasin? il est répréhensible : les ordres royaux et militaires ne doivent décorer que les talents et la valeur, jamais le fil et les aiguilles.

Deux Chinois (*Aux*). M. Droussaut, marchand de papiers peints, boulevard Saint-Martin, n° 8. — Les mauvais plaisants prétendaient que les Chinois du magasin étaient encore ailleurs que sur l'enseigne. Que voulaient-ils dire par là?

Deux Cousines (*Aux*). Magasin de nouveautés, rue Coquillière. — La poésie de M. Casimir Bonjour, le jeu fin et délicat de mademoiselle Mante, ne paraissent pas avoir échauffé l'imagination du

peintre de ce tableau ; il est vrai qu'il nous répondra que c'était toujours assez bon pour... une enseigne. Un mot sur le magasin. Chut ! j'ai entrevu une nuée de commis qui ne paraissent pas très-occupés, et, s'il allait prendre fantaisie... Souvenons-nous de leurs exploits au théâtre des Variétés... Silence !

Deux Edmond (*Aux*). Collas et Joly, marchands de draps, rue Saint-Denis, n° 220. — L'enseigne n'est pas trop mal choisie, car on se rappelle que l'acteur Joly, du Vaudeville, remplissait le rôle d'Edmond dans le vaudeville de ce nom, et il y a un rapprochement à faire. Mais M. Collas serait-il le colonel? Oh ! non : il ne porte plus moustache.

Deux Frères (*Aux*). Rue Montesquieu, n° 5, Frémicourt, drapier. — Que me payerez-vous, messieurs, pour vous dire que vous n'entendez rien à une enseigne? Comment! vous avez l'audace d'associer deux frères aux laves d'un volcan. N'auriez-vous pas dû plutôt prendre pour tableau deux cœurs que les lois de l'hymen tiendraient embrassés? Vous êtes donc de nouveaux Caïn et Abel?

Deux Gastronomes (*Aux*). Magasin de comestibles, boulevard Poissonnière, n° 9. — D'un côté, un Lucullus moderne dissèque la gelinotte et savoure le chambertin ; de l'autre, le Gastronome sans argent mange son petit pain à l'odeur du pâté de foie de Strasbourg. C'est ainsi que le propriétaire du magasin avait personnifié la jouissance et le désir. Que lui reste-t-il maintenant? Le magasin est à louer par cause de cessation de commerce ; et, au premier jour, l'enseigne attirera les curieux à l'étalage d'un marchand de bric-à-brac.

Deux Indiens (*Aux*). M. Didié-Totey, fabricant de papiers peints, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 47. — L'enseigne, comme les marchandises, n'est que de papier plus ou moins grossièrement colorié. Mais ce qui attire les curieux devant le magasin du papetier, ce sont les devants de cheminée qui le tapissent extérieurement. Les contrastes que forment les différents sujets de ces tableaux sont quelquefois piquants ; nous avons vu Raoul Barbe-bleue en face du Ci-devant jeune homme, une scène de Pommadin à côté d'Agamemnon assassiné par Clytemnestre, etc.

Deux Magots (*Aux*). M. Desabie, marchand de nouveautés, à l'angle des rues de Seine et de Bussy. — Vous avez été bien chiche, monsieur le peintre; comment donc! ne peindre que deux magots, quand... C'est l'un des magasins les plus achalandés de la capitale. On y a compté jusqu'à trente commis; il n'y en a plus que vingt-huit maintenant; cherchez les deux autres.

Deux Perdrix rouges (*Aux*). Place de la Pointe-Saint-Eustache, n° 13, Pelletier, marchand de volaille. — On lit sur un des côtés de la boutique : *Il est bon là, le...*, et puis on a dessiné un *lapin*. On prétend que M. le marchand a bien couru avant d'attraper une idée de gibier semblable.

Deux Sœurs (*Aux*). Boutique de corsets, boulevard des Panoramas, n° 13. — Il y a plus de vingt ans que cette enseigne décore le boulevard : alors, elle représentait une fille de vingt-cinq ans laçant un enfant qui n'en avait que douze. De compte fait, quarante-cinq et trente-deux font l'âge des naïves demoiselles du magasin. Petits-maîtres, détournez vos regards, elles prennent du tabac.

Diable a quatre (*Au*), rue Saint-Denis, n° 381; magasin d tabac. — Une jolie petite paysanne dit à chaque passant : *Tou plaisir vaut son prix.* Achevons la phrase : *Pris en dépit des maris.* Ce n'est certainement pas l'usage du tabac que les maris redoutent le plus, et l'égrillarde a des yeux qui ne paraissent pas exprimer que le tabac soit le seul fruit qu'on lui ait défendu.

Diable boiteux (*Au*), rue de la Monnaie, n° 23; nouveautés. — *La Fille mal gardée* était sur le point de perdre son innocence, quand *le Diable boiteux* la prit sous sa protection. Maintenant, la demoiselle marche d'une allure ferme et décidée, et le petit homme à béquilles suffit à lui seul pour la préserver des séductions d'une légion de trente braves, qui « ont un comptoir pour champ d'honneur, et pour arme une demi-aune ».

Dieu Mars (*Au*). Pesche, libraire, galerie de Bois, Palais-Royal, n° 233; entrepôt central de toutes les nouveautés. — Cet établissement, rendez-vous habituel du fretin de la littérature, n'a pas

esoin, pour se défendre de la guerre faite au genre qu'il exploite, d'invoquer le patron sous les auspices duquel il s'est placé, car on sait que Mars n'a jamais rien eu à démêler avec les champions de *la Quotidienne* et consorts. Ne serait-il pas plus convenable qu'il se plaçât sous le giron de Thémis?

Drapeau libérateur (*Au*). Rue du Petit-Carreau, nº 26, Désiré Breton, marchand de nouveautés. — Cette enseigne représente un soldat debout sur une barque qu'agite la vague écumeuse. Il y a planté son drapeau pour lui servir de voile et le diriger dans sa course. Dieu ! messieurs les marchands, affaire à vous, pour faire si promptement un marin d'un homme de terre.

Dumolet (*A M.*). Rue Montesquieu; bonneterie. — M. Dumolet est peint la jambe levée, et faisant remarquer aux passants que, bien qu'il soit habitant de Saint-Malo, il n'en a pas moins la jambe bien faite; mais il semble dire qu'il doit ce phénomène aux bas réparateurs que l'on débite précisément au magasin sur le devant duquel il se présente.

Éclipse de 1820 (*A l'*). M. Bourdillet, marchand de nouveautés, nº 15. — L'Éclipse de 1820 ! quelle frayeur a saisi les Parisiens: le soleil allait être aux prises avec la lune; la terre, qui les empêchait de combattre corps à corps, allait être brisée dans la lutte; enfin le globe allait être anéanti. Les maris, craignant pour la fragilité de leurs femmes, les avaient mises sous clef; les maris ne voulaient rentrer dans le néant qu'avec le plaisir que leur promettait le chaos qui devait nous plonger dans l'obscurité... Pourtant, tout s'est arrangé : la lune a dit bonjour au soleil, les maris bonsoir à leurs femmes, à celles-ci les amants ont dit : « A demain ! » et M. Bourdillet, sous la protection des uns et des autres, a vu fleurir son commerce, et il fleurira... jusqu'à la mauvaise saison... Gardez-vous d'en douter...

Écrin (*A l'*). Rue Notre-Dame-de-Nazareth, nº 15, Gerbaud, fabricant de parures de théâtre. — Que de têtes M. Gerbaud a couronnées ! Rois, empereurs, sultans, ducs du boulevard du Temple, prenez-en note, c'est-là que s'achètent à bon marché les insignes de votre grandeur. Fiancées de comédie, vous y trouverez aussi

vos bijoux; mais surtout priez le fabricant d'être plus adroit que son peintre d'enseigne.

Épi-scié (*A l'*). Boulevard du Temple, nº 4; débit d'eau-de-vie, etc. — Un moissonneur, une faucille à la main, vient de couper un épi, que l'on voit couché sur le sol. C'est un trait de génie que ce calembour! qu'on ne s'étonne donc plus si le marchand vend de l'*esprit;* à en juger par l'enseigne, il en possède un fonds inépuisable.

Ermite de la Chaussée-d'Antin (*A l'*). Caron, chapelier, rue Caumartin, au coin de la rue Neuve-des-Mathurins. — Cette enseigne représente M. Jouy méditant ses *Ermites,* son *Franc Parleur,* etc., c'est-à-dire méditant une spéculation littéraire nouvelle; car l'auteur de *Sylla* est aussi bon marchand que bon poëte.

Fabrique de Chicorée (*A la*). M. Million, fabricant, rue Saint-Denis, nº 53. — A l'œuvre on connaît l'ouvrier; mais, quelque pure que soit la chicorée de M. Million, nous avons peine à croire qu'elle égale le café; s'il pouvait nous convaincre du contraire, nous lui souhaiterions volontiers des lettres de noblesse avec son nom en espèces pour armes parlantes; va-t'en voir...

Faisceau (*Au*). M. Baucheron-Primet, armurier, rue Richelieu, nº 64. — Des drapeaux, des glaives, une couronne, enfin tous les insignes de la guerre, voilà ce qui distingue la devanture de cet établissement. Malgré son aspect guerrier, il n'en est pas moins dirigé par un homme très-pacifique.

Farina. Entrepôt central de la meilleure eau de Cologne, fabriquée à Paris, rue Saint-Honoré, nº 333. — Cet établissement a pu se passer d'enseigne, puisqu'il est sous la protection immédiate de tous les écussons des primats de l'Europe, et que le tribunal a déclaré que seul il était possesseur de la recette du fameux Paul Féminis, philosophe et distillateur.

Fénelon (*A*). Magasin d'ornements d'église. — Le propriétaire de ce magasin ne pouvait se placer sous un plus noble patronage. Rappeler aux chalands qui viennent le visiter les vertus aimables du pieux et tolérant archevêque de Cambrai, est peut-être une

épigramme pour un petit nombre d'individus; mais, pour la plupart, c'est une bonne action. Le prélat est représenté au moment où il écrit à Louis le Grand une lettre bien connue.

Fidèle Berger (*Au*). Desrosiers, confiseur, rue des Lombards. — Qui ne connaît ce riche et doux établissement? c'est là que l'hypocondre vient chercher des pistolets en chocolat, que le parrain accourt acheter les dragées du baptême, et que l'auteur du vingtième ordre apporte ses charades, ses énigmes et ses rébus. Afin de conserver son antique vogue, M. Desrosiers place, au jour de l'an, des gendarmes à sa porte. Conseillons à ses fournisseurs de rébus d'en faire le sujet d'une sucrerie qui aura pour titre *la Police et les Bonbons.*

Fidélité (*A la*). Marie, confiseur breveté, rue de la Paix, n° 5. — Est-ce à la douleur que cette bergère est fidèle? On serait disposé à le croire en apercevant ses yeux langoureux. Hélas! sa taille semblerait annoncer qu'elle porte en son sein le fruit de son amour et de sa faiblesse? Nous y voilà, c'est une victime du sentiment que nous offre M. Marie, confiseur et capitaliste.

Fileuse (*A la*). M. Bacon, marchand mercier, rue Saint-Denis, n° 80. — M. Bacon ne descend pas du fameux chancelier d'Angleterre; mais il n'en est pas moins utile à l'humanité; en effet, il serait peu facile de vivre de la philosophie, et les culottes et les jupons sont absolument nécessaires; comment les coudrait-on sans fil et où achèterait-on le fil, si personne n'en vendait? Les merciers ne sont donc pas moins indispensables que les philosophes; ils ont même sur eux un avantage, c'est qu'ils font moins de bruit.

Fille d'honneur (*A la*). Rue de la Monnaie, au coin de la rue Boucher. — La nièce du marchand de Riga est représentée au moment où elle vient d'écrire au prince qu'elle n'assistera pas à la fête où celui-ci l'a invitée. Un peu plus de vertu, un peu moins d'illustration, voilà la moralité du tableau; mais il est si moral, que notre Fille d'honneur paraît être couverte d'un sac; il n'y a pas jusqu'à l'oncle de Riga qui n'ait l'air d'un fermier de Gonesse; Damas avait encore plus de noblesse dans son maintien.

FLOTTE D'ANGLETERRE (*A la*). M. Colombel, quincaillier, rue de la Barillerie, nº 15. — Sur une enseigne de six pieds de long sur un de large, sont représentées huit ou dix machines qu'on est convenu d'appeler vaisseaux; ces vaisseaux sont sans censés voguer à pleines voiles sur un fond verdâtre, qu'on annonce être la mer; il ne reste plus qu'à savoir pourquoi M. Colombel a donné à ses vaisseaux le nom de *Flotte d'Angleterre* plutôt que celui de flotte de Hollande, de France ou de Venise; c'est le secret du quincaillier : si nous le devinons, nous le dirons.

FLOTTE DU COMMERCE (*A la*). Restaurateur, rue Saint-Denis, nº 271. — C'est la rade du Havre que le peintre a voulu nous représenter; les vaisseaux qui composent la flotte sont fort bien dessinés, le jour qui règne sur le tableau est éclatant. Accourez, amis de la bonne cuisine, mais ne vous arrêtez pas à l'enseigne; entrez dans les salons de la *Flotte,* vous pourrez voyager, assis commodément, de Bordeaux en Auvergne, de Bourgogne en Espagne; Bacchus vous y préservera des rigueurs de Neptune.

FONTAINE DE L'ÉLÉPHANT (*A la*). Marchand de vin, traiteur, rue Saint-Antoine, au coin de la rue du Petit-Musc. — En attendant que l'interminable éléphant de la Bastille soit exécuté, le peintre de cette enseigne a cru pouvoir nous en donner l'idée. Je ne connais cette maison que depuis le jour de l'enterrement du général Foy. Après la cérémonie, six jeunes gens s'y étaient réunis, et j'ai recueilli les paroles suivantes de l'un des orateurs de cette petite troupe : « Vantez, grands de la terre, disait-il, vantez le luxe de vos funérailles; faites jeter en curée, au milieu d'un peuple avide de spectacle, quelques faibles aumônes; je répondrai par un seul mot : « Vanité! » mais, si vous avez assisté aux obsèques d'un soldat-orateur; si ce spectacle imposant vous touche et vous charme, je vous dirai alors : « Soyez justes et vertueux, les peuples ne seront » point ingrats. » (Historique.)

FORGES DE VULCAIN (*Aux*). Au coin de la rue de la Barillerie et du marché aux Fleurs; quincaillier. — Le forgeron de Lemnos est entouré de ses braves et vigoureux *compagnons*. Travaillent-ils pour le magasin ce n'est pas présumable; cependant, le nom de Vul-

cain n'a pas nui à sa réputation, et, quand on parle du forgeron des enfers, la maison de quincaillerie vient à l'instant même en mémoire. C'est un beau tableau d'enseigne; la figure de Vulcain ne manque ni d'expression ni de *chaleur*.

Français (*Théâtre*). Rue Richelieu. — J'aperçois Voltaire sous le péristyle du théâtre; mais où est la façade? Ah! il faut descendre trois pas. J'y suis. Me voilà entré. La distribution des loges est fort bien entendue; mais que vois-je! un orchestre? Est-ce que l'on chante à ce théâtre? Oui, quelquefois, dans *la Belle Fermière, le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro, Athalie.* Bravo! il y a même quelques-uns de ces messieurs qui chantent dans *Andromaque,* mais sans accompagnement.

Frère de la charité (*Au*). Bilhaud-Mignot, marchand de coton, rue Saint-Denis, n° 171. — Encore un tableau à coups de brosse, digne d'un Rubens de centième ordre; mais, en faveur de l'intention, soyons charitable.

Frileuse (*A la*). Rue Saint-Denis, n° 370; cachemires et nouveautés. — La belle frileuse! Un châle artistement drapé sur d'élégantes étoffes, la fraîcheur de son teint, feraient presque désirer que l'été arrivât, pour que l'on pût plus facilement entrevoir ses formes.

Fumeur sans pareil (*Au*). Madame Ternisien, marchande de tabac, vieille rue du Temple, n° 61. — Un prétendu sauvage aux cheveux frisés, et vêtu, par décence, d'un pantalon de printanière, a, sur les épaules, un carquois rempli de pipes à fumer. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou du génie du peintre ou de la vérité du tableau.

Funambules (*Théâtre des*). — Avec une corde, des tréteaux, une tente en toile, on se dispenserait d'un emplacement pour le genre qu'exploite la troupe sous la direction de M. Bertrand. C'est pour cela vraisemblablement qu'on a fait si peu de frais pour la cage.

Gaieté (*Théâtre de la*). Boulevard du Temple. — La façade extérieure de cette arène, où les passions romanesques sont remuées

à la pelle, n'offre rien de remarquable. L'intérieur en est assez proprement orné, et les places à quinze sous ont des banquettes rembourrées Dieu sait comme!

Général Foy (*Au*). Rue Poissonnière, n° 44. — Le soldat-orateur est à la tribune; son front est surmonté d'un nuage que l'on prendrait pour l'auréole de la gloire. Le marchand de nouveautés qui s'est placé sous d'aussi nobles auspices était sûr de fixer l'attention publique. Recommandons-lui la loyauté de son patron, pour qu'il attire la confiance générale; mais n'oublions pas d'indiquer à nos lecteurs un ouvrage sous le titre de *Vie, Triomphes et Exploits du général Foy,* qui se débite à la Librairie française et étrangère, galerie de Bois, Palais-Royal, n° 233 : c'est dans ce petit opuscule qu'ils trouveront les titres que possède Foy à la reconnaissance nationale, et qu'ils se convaincront de la bonne idée qu'a eue le peintre de ce tableau en plaçant le général sur le terrain où il remplissait tous les cœurs de la plus sainte admiration.

Glaneuse (*A la*). Madame Mirabal, marchande de modes, Palais-Royal, galerie de Bois, n° 225. — La *Gazette des Tribunaux* nous révèle que le fils de cette dame a été condamné à une légère amende parce qu'il s'était permis des voies de fait contre une demoiselle qui avait osé attaquer la réputation de sa mère. Voilà certes un fait que la Glaneuse nous saura bon gré d'avoir recueilli, puisqu'il atteste qu'elle a un bon fils et qu'elle a été calomniée.

Gourmand (*Au*). M. Corcellet, marchand de comestibles, Palais Royal, galerie du Lycée.—Comme il est gros et gras! que sa figure est vermeille ! la couleur du bordeaux, dont il a déjà achevé une bouteille, a passé par ses joues; la poularde truffée qu'il découpe attire toute son attention, il s'enivre du parfum qu'elle exhale. Mais détournez les yeux du tableau, et regardez au-dessous : quel contraste! comme ces curieux ont le ventre plat et les vêtements larges! leur bouche s'entr'ouvre de temps en temps; mais c'est pour laisser passer un hoquet. A l'odeur d'ail qui vous assiége vous devinez que les pauvres diables ne peuvent pas seulement se nourrir d'illusions : la digestion qu'ils ont faite des comestibles de

M. Corcellet a été de courte durée; celle du repas de la cuisine bourgeoise les travaille encore.

Grand Mogol (*Au*). Magasin de bonneterie, rue Saint-Martin, n° 287. — Serait-ce parce que le turban du Grand Mogol que représente l'enseigne de ce magasin ressemble à un bonnet de tricot qu'on aurait choisi un aussi puissant seigneur pour orner la façade d'un marchand de bonneterie? ce n'est pas présumable : il est plus juste de penser que le peintre aura choisi, pour poser, un commis de magasin.

Grand saint Antoine (*Au*). Dodat, charcutier, porte Saint-Denis. — Le compagnon de voyage du bienheureux saint est près de son ami, la tête baissée; il semble chercher la truffe souterraine. Mais son maître ? eh bien, il a porté bonheur au charcutier, et c'est des débris du fidèle compagnon de saint Antoine que vient d'être créée une galerie sans pareille. Puisse maintenant le susdit saint la conserver à l'illustre M. Dodat! Je dis *illustre*, puisqu'il a inscrit son nom en lettres d'or sur les voûtes de ce monument.

Grand saint Michel (*Au*). M. André Coutant, marchand de nouveautés, rue de la Vieille-Bouclerie, n° 9. — Le grand saint Michel est représenté terrassant le dragon; mais, dans cette lutte, ce qu'aucun peintre n'avait jamais imaginé, celui de M. Coutant l'a osé. Ce n'est plus saint Michel abattant le démon à coups de pique, le foulant aux pieds : ici, d'un coup de talon, il a crevé un œil au diable. Et qu'on dise que les arts ne font pas de progrès!

Grand Turc (*Au*). M. Frémont, magasin de soieries, rue Saint-Honoré, n° 248. — Comme tout est changé! il y a dix ans, à Constantinople comme sur l'enseigne de M. Frémont, le Grand Turc fumait tranquillement sa pipe et jetait le mouchoir à ses odalisques : il était toujours grand; mais on dit que les janissaires vont le raccourcir; grand bien lui fasse! et l'enseigne, ce sera toujours celle du Grand Turc.

Grand Voltaire (*Au*). M. Godet, marchand d'estampes, quai Voltaire, n° 21. — C'est dans la maison qu'habitait et où est mort

ce grand homme qu'est placé le magasin de M. Godet; le buste de son patron en orne la devanture. M. Godet a marché sur ses traces sans s'en douter : il offre aux regards des observateurs une multitude de peintures satiriques de nos mœurs. Voltaire parlait à notre esprit, et M. Godet parle aux yeux.

Grenadier français (*Au*). Delestre, marchand de vin, rue de la Ferme, n° 7. — Si cette enseigne n'était pas dessinée au charbon et à l'ocre rouge, elle nous rappellerait ces vers de Casimir Delavigne :

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur, pour la première fois.

S'il n'était pas possible à l'ennemi de regarder sans peur nos vieux grenadiers, je défie à l'homme le plus indulgent de regarder cette enseigne sans pitié, et au peintre de la considérer sans honte.

Gros Volant bleu (*Au*). Rue Saint-Martin, n° 214; fabrique de cure-dents. — Cinq ou six jeunes filles sont occupées à tailler de petites plumes; elles le font avec dextérité, avec grâce, et la frugalité de leurs repas a dû souvent leur faire naître l'idée que leurs cure-dents n'étaient pas de première nécessité; car elles ont un râtelier blanc comme ivoire, et ne se permettent pas souvent le bifteck de l'opulence.

Gymnase-Dramatique (*Théâtre de Madame*). — Boulevard Bonne-Nouvelle, entre un limonadier et un pâtissier. Dix toises de façade; monument aussi immortel que M. Scribe.

Hœffer, cordonnier, rue des Gravilliers, n° 37. — Un militaire, qui a plutôt l'air d'un apothicaire que d'un officier, dit en essayant ses bottes : *On chausse bien ici.* — Bon Dieu! nous disons-nous, que cette enseigne est ignoble!

Homme de la Roche de Lyon (*A l'*). Étienne, charcutier, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5. — Juste ciel! qu'ai-je aperçu? Un chevalier cuirassé, dont le front est couvert d'un casque à visière, au

milieu des boudins en bois, des saucisses, des hures en peinture, emblèmes chers aux gastronomes de la petite propriété! « Mais, se demande-t-on, que fait, au milieu des pieds de cochon, ce preux chevalier? Pourquoi cette bourse qu'il offre à tout venant? » Or, sachez qu'il y avait autrefois, à Lyon, un certain M. Jean Fléberg, né en Suisse, au XVIIe siècle, qui, riche et généreux, dotait de trois cents francs, chaque année, vingt-cinq jeunes filles, comme de raison, sages; et, dans ce temps-là, il y en avait beaucoup. Eh bien, le bienfaiteur est mort; on lui a élevé un monument dans le quartier qu'il habitait, et, deux fois, la reconnaissance des Lyonnais a relevé le monument que le vernis des temps n'avait pu conserver. M. Étienne, en se plaçant sous les auspices de Jean Fléberg, a voulu prouver qu'il était de Lyon; mais, compatriote de l'homme aux bienfaits, a-t-il hérité des pieuses dispositions de l'homme de la Roche? Ceci ne nous regarde pas; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il a une boutique fort appétissante et une enseigne riche en souvenirs. Nous oublions de dire que Louis XVI a ordonné qu'en mémoire de Fléberg, trois filles sages seraient encore dotées tous les ans. Allons, jeunes beautés sages et modestes, du courage! on donne encore à Lyon trois prix de vertu.

Hortensia (*A l'*). Boutique de cordonnier pour femmes, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 15. — Il y a cent cordonniers à Paris qui ont pris une pensée pour enseigne; celui du boulevard, pour se distinguer, a choisi un hortensia; il est vrai que, quelle que soit la différence qui existe entre ces deux fleurs, elles n'ont pas une grande analogie avec des souliers, elles sont inodores. Les souliers...

Hure d'or (*A la*). M. Voisy jeune, charcutier, rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 5. — Une double rangée de boudins et de saucissons forment l'accompagnement de la hure de M. Voisy jeune, c'est-à-dire de celle qu'il a prise pour enseigne, et le tout forme un coup d'œil vraiment imposant, mais pas autant encore que celui de la boutique : c'est là qu'on peut s'assurer de la vérité de cette légende des charcutiers, que, de l'utile animal objet de leur commerce, *tout est bon depuis la* (ici est une tête) *jusqu'à la* (ici est la queue).

Incendiés du Bazar (*Aux*). — Ce tableau d'enseigne sort des ateliers de Vernet. Encore une fois, comme toujours, le talent a soulagé le malheur, c'est l'une de ses premières prérogatives. Comme enseigne, ce tableau est parfait ; comme meuble de salon, il pourrait prêter le flanc à la critique ; mais gardons-nous d'attaquer d'une plaisanterie ce qui nous rappelle à la fois une calamité et une belle action.

Innocents (*Aux*). M. Prot, marchand de papiers peints, boulevard Bonne-Nouvelle, nº 7. — Qui ne se souvient des *Innocents,* où Brunet et Potier firent tant rire les Parisiens? c'est une scène de cette petite pièce que M. Prot a pour enseigne ; les frères innocentins, montés sur un âne, ressemblent comme deux gouttes d'eau aux quatre fils Aymon, en sabots, à cheval sur un baudet du Mirebalois ; mais M. Prot n'a-t-il pas voulu viser à l'épigramme et faire la satire de tant de badauds qui s'arrêtent devant sa boutique ?

Invariable (*A l'*). Magasin de draps, rue Dauphine, près celle d'Anjou. — On demande à M. Levillain-Dufriche, qui tient ce magasin, ce que signifie une sorte d'Atlas cariatide, pour lequel quelque commissionnaire a sans doute servi de modèle, portant, comme un sac de blé, une sphère céleste ; a-t-il prétendu faire entendre que le prix de ses marchandises n'était pas moins invariable que le ciel que supporte son Atlas des halles? on ne le pense guère quand on a lu en lettres colossales les mots *prix fixe,* qui ornent la devanture du magasin.

Irlandaise (*A l'*). Madame de la Touche, rue Vivienne, nº 17. — La belle personne de l'enseigne est un peu rêveuse; mais, nobles flâneurs, regardez à travers la montre où sont artistement disposées de séduisantes étoffes, vous apercevrez des minois bien séduisants. L'enseigne est tout à fait l'antithèse du magasin.

Jardin des Épiciers (*Au*). — Ce n'est pas le seul cloaque décoré du nom de jardin que l'on rencontre au faubourg Saint-Denis. Le *Jardin de l'Écu,* le *Jardin du Cheval blanc* y existent aussi ; mais on n'aperçoit dans aucun de ces estaminets, ni épiciers, ni écus, ni chevaux blancs. Ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient très-fré-

quentés, car on y joue la poule à six sous, on y meurt en trois, et on y est rarement *fait au même.*

Jean Bart (*A*). Rue Royale, marché Saint-Martin, n° 20, Boutard, marchand de nouveautés. — Nous avions jusqu'ici pensé que Jean Bart était vif, emporté comme un marin intrépide. M. Boutard nous en fait un *fashionable.* Jean Bart sourit à tout venant; il ne lui manquerait plus qu'une aune et un habit pincé pour qu'il fût tout à fait conforme à ce que nous en dit l'histoire. Un marchand de tabac de la rue des Prêtres a choisi le même sujet pour enseigne, et le vieux marin qui sut si bien faire respecter le pavillon français vient tout récemment d'être cause que deux filous ont escamoté la montre de l'honnête marchand, de la manière la plus ingénieuse.

Jockeys (*Aux*). Calmet, sellier, boulevard Montmartre, n° 14. — Les coursiers des deux jockeys joutent ensemble de vélocité et d'élégance. On prétend que M. Calmet a choisi le plus vigilant pour courir après la Fortune; certes, il l'attraperait bientôt si la Fortune n'avait pour coursiers les Vents et pour guide l'Inconstance.

Joconde (*A*). Constant-Ouin, marchand de nouveautés, rue Saint-Denis, n° 191. — Ce magasin est un bazar parfaitement disposé; mais l'enseigne, quelle croûte! Le marchand a certes plus de goût que le peintre.

Juste Balance (*A la*). Lhanhard-Féron, bijoutier, rue Saint-Martin, n° 196.—Deux Renommées tiennent une balance suspendue, et les plateaux en sont à une égale hauteur. Voilà donc une fois la Renommée et la Justice qui se trouvent rassemblées. Hélas! si ce n'était que sur l'enseigne!

Lampe merveilleuse (*A la*). Demarais, lampiste, *illuminateur* du gouvernement. — N'est-ce pas là un titre comme un autre? Vous ne saviez peut-être pas, lecteur, où existait le magasin des réjouissances? C'est rue de Vendôme, n° 25, au Marais. Maintenant, dites que ce vieux quartier n'a pas suivi le progrès des lumières : c'est là qu'on exploite et que l'on prépare vos clartés et vos joies anniversaires.

Lever de l'Aurore (*Au*). Casaubon, plumassier, rue Saint-Denis, n° 293. — L'Aurore aux doigts de rose est dans une pose aérienne, et semble ouvrir les portes de l'Orient avec autant de grâce qu'un serrurier manie le rossignol. Le coloris du tableau est légèrement jaunâtre; l'Aurore a les pieds gonflés comme un goutteux. Ne serait-ce pas plutôt la bonne tante Aurore, que l'amante de Titon?

Lien des Nations (*Au*). Rue du Faubourg-Montmartre, n° 87; nouveautés. — C'est, on le sait, le commerce qui réunit les différents peuples de la terre. Ce tableau offre donc des marchands des quatre parties du monde : chacun apporte son tribut. Il serait à souhaiter que le peintre eût mieux étudié l'histoire qu'il ne paraît l'avoir fait; car, puisque ce n'est pas seulement le costume qui distingue les peuples des différents pays, comment se fait-il qu'à l'habit près, ils aient tous la même figure? Du reste, l'idée de ce tableau n'est pas mauvaise; mais le magasin est si éloigné du centre des affaires, qu'il semble réunir plutôt Montmartre à Paris que la Turquie à la France.

Lion d'or (*Au*). M. Floriet, marchand de vin, rue Saint-Denis, n° 371. — A l'époque du renversement de la loi des élections, la cave de M. Floriet a été le théâtre d'un événement déplorable: un citoyen y fut tué par un cuirassier... Bien des buveurs, en savourant le nectar de M. Floriet, se rappellent cette sinistre anecdote. Une inscription aurait dû en conserver le souvenir; elle aurait appris aux citoyens que le pot de terre a toujours tort de lutter contre le pot de fer.

Longue-Vue (*A la*). Gonichon, opticien, place des Victoires. — L'instrument de M. Gonichon ne paraît en aucune manière portatif; mais, s'il sert à voir loin, il peut être également vu de très-loin. Imaginez-vous un tuyau de poêle soutenu sur un tréteau, vous aurez une idée parfaite de cette enseigne. Le tout est presque aussi ressemblant que la statue équestre de Louis XIV.

Maison gothique (*A la*). Durosne, distillateur du roi, rue Saint-Martin, n° 40. — Si on peut appeler gothique ce qui n'est que ridicule, cette maison, vue à l'extérieur, est bien dénommée,

Au premier étage, on aperçoit au-dessus d'un bas-relief, qui a demandé plus de temps que de talent à sculpter, toute l'histoire des Goths. Ce bas-relief est divisé en trois cadres : le premier est censé représenter *l'Origine des Goths;* le second, *la Trahison de Stilicon,* et le troisième, *les Goths chassés de Rome.* Nous nous sommes demandé en vain quel rapport il y avait entre les Goths et un distillateur. M. Durosne ne le sait peut-être pas lui-même; mais, en revanche, il sait combiner d'excellentes liqueurs, et faire un bon usage de ses *esprits.*

Maisons de jeu. — Au Palais-Royal, les nos 9, 113, 129, 154; rue Saint-André-des-Arts, n° 59; rue Richelieu, à Frascati; rue Grange-Batelière, au Cercle des Étrangers; rue Favart, n° 29, on aperçoit des fanaux rouges et lugubres. Ce sont autant de lieux où les mœurs se dépravent, que la folie stipendie, et auprès desquels devraient être placés des gibets ou des morgues. Passons-y rapidement et gardons-nous de suivre ceux que nous en voyons descendre, pour n'être pas témoin d'un excès ou d'un crime.

Manteau d'hermine (*Au*). Magasin de fourrure, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n° 17. — La blancheur de l'hermine a disparu, et ce manteau n'est plus qu'un manteau de toiles d'araignée. Peaux de lièvre ou de lapin, de renard ou de belette, le marchand en vend à tout le monde. D'aucuns font une grande consommation des deux dernières, et nous conseillons aux fourreurs de limiter leur commerce à ces deux branches, les peaux de renard sont très à la mode.

Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds... et je suis votre reine!

Marie Stuart (*A*). Nouveautés, rue Saint-Denis, n° 392. — M. Le Brun a eu les honneurs de l'enseigne et de la parodie, *Marie Stuart* eut ceux de la persécution. Le peintre de ce tableau pouvait donc bien aussi avoir les honneurs d'une notice; puissions-nous avoir ceux de la lecture, et le marchand jouir des honneurs et des avantages attachés à la faveur publique!

Masque de fer. (*Au*). Rue Coquillière, à l'angle de la rue du

Bouloi. — On a écrit bien des fables sur le personnage qui fait le sujet de ce tableau. Dans la crainte de ressembler à tout le monde, nous nous bornerons à dire que le peintre a bien fait de ne pas cacher la figure de son personnage, parce qu'elle est gracieuse; donc aussi, nous ne comprenons pas trop où il aura pris le modèle.

Mat de Cocagne (*Au*). Rue des Morts, n° 44, Achille Conda, marchand de vin. — Hélas! instabilité des choses humaines! Jadis, cette enseigne décorait la façade d'un marchand de nouveautés, rue Saint-Denis; maintenant, elle a passé des mains d'un brocanteur entre celles d'un marchand de vin. Une foule d'audacieux y sont représentés joutant de force et de persévérance pour atteindre les prix de Cocagne. Tous les yeux se dirigent vers le mât, et, si le tableau était mieux fait et le marchand de vin mieux placé, tous les yeux et tous les épicuriens se dirigeraient vers sa boutique. Mais la rue des Morts! éloignons-nous, c'est le chemin du Père-Lachaise.

Médecins français (*Aux*). Parissot père, marchand de draps, rue Saint-Martin, n° 262. — Le dévouement des médecins à Barcelone a fourni l'idée de ce tableau d'enseigne. On y aperçoit l'un d'eux soutenant un Espagnol qui paraît si bien portant, qu'on serait tenté de l'inviter à se relever lui-même. Dans le lointain, des femmes, des enfants expirants ou morts. Le fond de ce tableau ressemble presque à une morgue.

Mère de famille (*A la*). Gaudy, bonnetier, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 8. — Par ma foi, c'est la première enseigne de la Mère de famille qui ait un tableau. Madame Debierne, mercière, rue du Helder, boulevard des Italiens, s'est également placée sous le giron de la Mère de famille; mais elle n'a pas cru devoir nous donner le portrait de cette bonne mère; M. Gaudy a cru devoir le faire; mais comment M. Gaudy se dit-il la Mère de famille? il est donc ou marié ou hermaphrodite?

Mitre (*A la*). Il ne s'agit ici que de mitres de cheminée, pour lesquelles M. Fougerol, rue de la Vieille-Draperie, n° 8, a obtenu un brevet. — Il n'est point de monument auquel l'inventeur des mitres ne prenne part; et, plus heureux que tous les autres, il brille

au haut des monuments ; ce qui a fait dire à un mauvais plaisant que sa réputation, toute noircie qu'elle pouvait être, n'en était pas moins élevée.

Moine de Saint-Martin (*Au*). Marché Saint-Martin, M. Prévôt, bonnetier, — vend bien autre chose que des capuchons; il exploite les chaussons, les gilets de flanelle, les bas à mollet. Entrez, vous trouverez chaussure à votre pied ; mais invitez-le à vous mieux fournir que ne l'a fait son peintre d'enseigne, car son moine a déjà plusieurs reprises à sa chaussure.

Montagnes russes (*Aux*). Thivier, marchand de draps, rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin du Perron. — M. le drapier demeure au premier étage; ces montagnes sont au-dessus de la boutique d'un pâtissier : il aurait dû peut-être, pour achalander son magasin, s'entendre avec lui, changer l'escalier en une véritable montagne. Ainsi, le fashionable, après avoir fait emplette d'un habit, eût pu trouver le pâtissier à la mode, et le char de l'opulent à cinquante centimes la course.

Mont Blanc (*Au*). Marchand de vin traiteur, rue Saint-Lazare, en face de celle de la Chaussée-d'Antin. — On ne passe jamais devant cette maison, les dimanches et les lundis d'hiver, sans entendre un orchestre bruyant exécuter de bruyants airs; c'est le caporal de la troisième du second qui régale la cuisinière de la *Petite Pologne* et de la rue Saint-Lazare de deux contredanses et d'un litre à seize. C'est la Courtille de la Chaussée-d'Antin. Et le tableau? et le *Mont Blanc?* Le tout ressemble à une sauce blanche jetée sans art sur une plaque de fonte de cheminée.

Mortier d'or (*Au*). Dubail, pharmacien-droguiste, rue des Lombards. — Purgatifs au rabais, pilules d'occasion, loochs à bas prix, consultations gratuites, voilà tout ce qu'offre ce vaste répertoire des produits médicaux des trois règnes de la nature. Si ce n'était pas une calamité que d'avoir besoin du secours de M. Dubail, nous conseillerions à tous nos lecteurs de le visiter, ne fût-ce que pour voir un homme universel, des drogues et un mortier fait de main de maître.

Mouton blanc (*Au*). M. Alban, bijoutier, quai Le Peletier,

n° 10. — Pourquoi M. Alban, au lieu de prendre pour enseigne un mouton blanc, n'a-t-il pas pris un mouton rouge? Tout le monde aurait cru qu'il avait retrouvé un de ces fameux animaux que le bon Candide exporta d'Eldorado. A propos d'Eldorado, c'est un bon pays; les voyageurs qui l'ont visité prétendent qu'on y trouve l'or et les diamants dans les chemins comme chez nous les pierres; il est sur la route de Paris à Charenton.

Mouton d'or (*Au*). M. Cervoise, chaudronnier, rue de Saintonge, n° 8, au Marais. — Le patron de cette enseigne n'a pas besoin d'être étamé; l'or, on le sait, est inaltérable : mais, pour conserver l'agneau sans tache, M. Cervoise le surmonte d'un parapluie chinois. Bravo!

Négresse (*A la*). Madame Fieffé, lingère, rue Saint-Honoré, n° 285. — Vous qui cherchez vos voluptés dans l'ébène, je vous donne une adresse précieuse; cependant, ce n'est point un magasin de deuil, et, pour le prouver, lisez, sur les angles de la boutique : « Layettes, corbeilles de mariage. » Il n'est nullement question de linceul; et, quand madame Fieffé a commandé son enseigne, elle n'a eu d'autre intention que de faire ressortir la blancheur de ses tissus; mais le temps a mis en harmonie les tissus de l'enseigne avec le teint de la Négresse.

Ninon (*A*). Boulevard Poissonnière, n° 14, Madame Farot, marchande de corsets. — Cette enseigne n'est qu'un portrait, et les dames de la cour de Louis XIV n'auraient point autant jalousé la belle de Lenclos, si elle eût ressemblé au portrait que nous recommandons aux remarques des amateurs des beautés antiques.

Nœud gordien (*Au*). Magasin de nouveautés, Palais-Royal, galerie de Pierre, n° 233.

Du nœud gordien vous connaissez l'histoire.
Un conquérant sut le trancher,
Bien plus adroit que lui, vous aurez plus de gloire
Si vous savez le former.

C'est ce que dit la demoiselle de boutique peinte sur l'enseigne,

à un élégant jeune homme qui achète une cravate. On lit dans les yeux de celui-ci sa réponse :

> Ah ! ce n'est pas le nœud que je veux savoir faire ;
> C'est à ton cœur, Zoé, que j'aimerais mieux plaire.

Vers pour vers, les bons sont rares au Palais-Royal, mais le sentiment, c'est autre chose.

Observateur des Modes (*A l'*). M..., chapelier, boulevard des Italiens, n° 11. — Certes, M. le chapelier est modeste ; d'autres se disent inventeurs des modes, lui n'est qu'observateur ; toutefois, il en résulte que son magasin est curieux : depuis le lampion du sulpicien jusqu'aux petits chapeaux à la Bonaparte ; depuis le claque jusqu'à l'indépendant, tout s'y trouve ; on voudrait l'oublier, mais on se souvient toujours de la jolie chanson de notre Horace : « Vieux habits, vieux galons ! »

Odéon (*Théâtre de l'*). — A merveille ! belle exposition. Monument impérissable. Mais pourquoi cette immense loge dans l'intérieur ? On a bâti la salle pour la loge. Bravo !

Ombrelle a la Jocko (*A l'*). Dagès, fabricant de parapluies, etc., rue de la Chaussée-d'Antin, n° 4. — Depuis que Mazurier a élevé la bête à la hauteur de l'homme, ou plutôt depuis qu'il a ravalé l'homme jusqu'à la bête, une foule de marchands de Paris ont placé leurs magasins sous les auspices des animaux.

Opéra-Buffa (*Théâtre-Italien*). Place des Italiens. — A la bonne heure, au moins voilà une façade ; mais qu'aperçois-je derrière les colonnes ? quelle est cette construction ? sont-ce des boutiques ? Eh non ! pourquoi gâter une aussi belle colonnade ? *Demandez-le à Lazarille.*

Opéra-Comique (*Théâtre de l'*). Passage Feydeau. — La porte d'entrée est contiguë à celle d'un décrotteur à la séance. Cariatides en plâtre, tout cela est élégant. *Marie, Emma, le Maçon, la Dame blanche,* opéras-comiques où l'on pleure.

Orientaux (*Aux*). Magasin de papiers peints, boulevard des Italiens, n° 15. — MM. les marchands de papiers peints ont tous pris

leur enseigne aux lieux d'où nous vient la lumière. L'un est sous le patronage des deux Chinois, un autre sous celui des deux Indiens. Le marchand du boulevard des Italiens préfère les Orientaux. Tant pis pour lui s'il comptait sur la pratique des janissaires : Mahmoud a détruit ses espérances. Vite une plainte en abus de confiance.

Pantoufle verte (*A la*). Salles, rue Richelieu, en face le Théâtre-Français. — Le prince Mirliflor était jadis possesseur d'une pantoufle qui ne pouvait servir qu'à la seule Cendrillon ; M. Salles en a pour tout le monde, et son assortiment est tellement complet, que, sans être prévenu à l'avance, il chausserait le duc, le marquis, la petite et la grande propriété.

Paradis terrestre (*Au*). Deslandes, confiseur, rue Montorgueil, nº 21. — Adam et Ève, nos premiers parents, sont là, peints sur cette enseigne. Ah! s'ils ressemblaient à l'enseigne! qu'on ne nous dise plus que la génération a dégénéré, car ils sont si laids, si laids!... Venez plutôt y voir, amateurs de gelée de groseille à seize sous la livre.

Parisienne (*A la*). Magasin de lingerie, rue Saint-Denis, nº 289. — Un tableau de deux pieds carrés représente une jeune femme, qui ne ressemble pas plus à une Parisienne qu'à une Anglaise. Jetons un coup d'œil dans le magasin : les véritables Parisiennes se dissimulent, mais elles sont jolies et ont l'air sage comme on l'est à Paris. Nous ne nous sommes pas trompé.

Pauvre Diable (*Au*). Rue Montesquieu, au coin du passage. — Un jeune homme, dans la figure duquel on aperçoit une sorte de distinction, bien qu'il soit sous la livrée de l'indigence, paraît supplier une jeune fille. Que lui demande-t-il? ses faveurs? Non, non; mais sa bienveillance. C'est également celle du public que réclame le marchand de nouveautés, et la bonne foi avec laquelle il le sert doit la lui garantir.

Paysage (*Au*). Lingerie, rue Saint-Martin, nº 144. — Madame Villeret a vraisemblablement pris pour enseigne un devant de cheminée; du moins, son tableau en a toute l'apparence. Mais, en

revanche, son magasin est bien meublé et bien fréquenté; c'est là l'essentiel.

Pêcheur de sangsues (*Au bon*). — Un beau monsieur a l'œil fixé sur un sac que développe un pêcheur de sangsues. Il y a du génie dans cette enseigne ; elle a surtout le mérite de la nouveauté: l'établissement est situé dans une rue nouvelle, la rue Charles X, nº 55, nouveau quartier Poissonnière. Enfin, pour se mettre tout à fait à la mode, le propriétaire de cet établissement a cru devoir faire une déclaration au tribunal de commerce.

Pèlerine (*A la*). Magasin de mercerie, rue Saint-Honoré, nº 275.

Allez au magasin
Faire un pèlerinage :
Une fillette sage
Sourit au pèlerin.

Ces vers sont une parodie de la fameuse romance qui a couru les rues de Paris il y a quelques années ; mais c'est cette romance qui a fourni l'enseigne de la mercière, qui fait courir toutes les couturières, les brodeuses et les lingères après son bon coton et son bon galon. On rencontre cependant plus d'une pèlerine dans la rue Saint-Honoré; mais ce n'est pas au nº 275 qu'elles portent leurs offrandes.

Père Noé (*Au*). Lissoty, rue Mandar, nº 6, marchand de vin. — Cette enseigne représente le père de Cham, Sem et Japhet, à la sortie de l'arche. Il est ivre, mais ivre de revoir le jour, car déjà le corbeau, par son absence, est venu lui annoncer que les lois de la gravitation avaient enfin permis que les eaux reprissent leur cours. Mais est-ce là ce qu'a voulu nous dire M. Lissoty? Non; l'intérêt de son commerce lui a bien plutôt fait penser qu'on en tirerait cette conséquence, que

Tous les méchants sont buveurs d'eau.

Accourez donc, et buvez à longs traits! M. Lissoty vous en tiendra d'autant plus sages.

Perle (*A la*). M. Despréaux-Saint-Sauveur, marchand d'étoffes pour meubles, rue Neuve-des-Petits-Champs, nº 35. — Une perle

de deux pieds de diamètre orne l'enseigne de M. Despréaux; si les étoffes qu'il vend ont des dimensions pareilles, eu égard aux perles et aux étoffes ordinaires, ceux qui disent que M. Despréaux fait sa rhétorique et abuse de l'hyperbole seront joliment trompés.

PERRUQUIER-COIFFEUR. Lambert, rue Notre-Dame-de-Nazareth, n° 28. — Encore un nouveau Poinsinet; Voyez plutôt les deux losanges de la boutique. Sur l'une est écrit :

Vous satisfaire est ma loi
Pour vous attirer chez moi.

Et sur l'autre :

Aux dames, par mon talent,
Je veux être un aimant.

Bravo! pâles ombres de l'auteur tragique du *Tremblement de terre de Lisbonne*. Il semble qu'il appartienne aux perruquiers d'être à la fois artistes, savants et littérateurs. Un M. Binant, rue Boucherat, n° 4, n'a pas craint de faire un substantif d'un adjectif. On lit sur sa devanture : *Postiches en tout genre*. Avis aux académiciens.

PETITE JEANNETTE (*A la*). M. Nicolas jeune, marchand de nouveautés, boulevard des Italiens, n° 3. — Jeannette a cassé ses œufs; ses espérances sont évanouies, elle est Jeannette comme ci-devant. M. Nicolas, au contraire, n'a pas voulu rester Jeannot; son magasin est un des mieux achalandés de Paris, et qui ne va pas consoler Jeannette n'est pas à la mode. A quoi tient la fortune!

PETITES DANAÏDES (*Aux*). Potier, confiseur, boulevard Saint-Martin, n° 57. — Il eût été peut-être préférable de mettre *au Père sournois*, car c'était là l'emploi de Potier dans *les Petites Danaïdes*. Mais le confiseur, qui ne tue personne, puisqu'il affriande tout le monde, n'a pas voulu qu'il y ait confusion. Seulement, pour offrir autant d'harmonie que possible, son peintre d'enseigne a donné au tableau la teinte chocolat.

PETIT MATELOT (*Au*). Quai et île Saint-Louis, Delagrange, marchand de nouveautés. — C'est un jeune marin qui se recommande à la Providence. M. Delagrange n'a plus besoin de s'y recommander, sa fortune est faite; mais son enseigne est à refaire.

Petit Moulin a vent (*Au*). M. Joreau, horloger en bois, rue des Coquilles, nº 10. — Les élèves des Bréguet et des Lepaute dédaignent les enseignes : le nom de leur maître leur en tient lieu, et suffit pour attirer les chalands. Il n'en est pas de même des horlogers en bois : chez eux, tout va par poids et par mesure, et, de tout le magasin de M. Joreau, le vent ne fait tourner que son moulin.

Petit Petro (*Au*). M. Voisin-Tassard, magasin de mercerie, rue Saint-Denis, nº 150. — Savez-vous l'histoire du Petit Petro? c'était un berger bien amoureux d'une bergère, et qui, après avoir prouvé sa fidélité par quinze ou vingt ans de constance, obtint enfin la main de son amante. Il est probable que Petro faisait de nombreux cadeaux de fil, d'aiguilles et de rubans à sa bergère : sans cela, M. Voisin l'aurait-il pris pour enseigne? Bergers de la rue Trousse-Vache, courez chez lui : il vous vendra à bon compte les petits présents d'utilité que vous avez à faire à vos bergères de la rue Transnonain et du Pet-au-Diable.

Pigeon (*A M.*). Magasin de nouveautés, rue de Seine-Saint-Germain. — Voyez quel air martial respire ce vénérable membre de la garde nationale! Avec son habit tabac, son sabre et sa giberne en bandoulière, son fusil sur l'épaule, et sa tête frisée comme celle d'un chantre de paroisse aux jours de fête, et que surmonte un chapeau à la tranche-pic, il va affronter les ennemis... de la tranquillité publique. Sa femme, timide et craintive, aura peur; mais les gardes nationaux veillent réciproquement à la sûreté de tous. Qui sait si le sergent lui-même n'abandonnera pas le lit de camp où repose un peu durement M. Pigeon!... Le lendemain, celui-ci verra les curieux rire à ses dépens : que lui importe, pourvu qu'ils achètent!

Pilote (*Au*). M. Clavé, quincaillier, rue de Seine, nº 79. — Est-ce sous les auspices d'un bon pilote que M. Clavé a placé la nacelle qui porte ses espérances, ou en est-il lui-même le guide? L'honneur et la bonne foi sont les meilleurs pilotes qu'un marchand puisse prendre avec soi : il arrive au port en dépit des tempêtes.

Polichinelle vampire (*A*). Rue Saint-Martin, en face le Con-

servatoire; magasin de nouveautés. — Ceux qui n'ont pas vu au théâtre de la Porte-Saint-Martin l'étonnant Mazurier n'y perdront guère, s'ils vont rendre visite au magasin que nous citons. Trois ou quatre commis ne répéteront pas, à la vérité, les gestes et les gambades merveilleuses de l'enfant de la Garonne; mais leurs manières apprêtées, la copie qu'ils essayent de l'élégant petit-maître leur offriront un spectacle d'autant moins coûteux qu'ils s'y fourniront, en s'amusant, de marchandises de bonne qualité et d'un prix peu élevé.

Porte Saint-Honoré (*A la*). Commerce de vins. — On a peint, sur la porte du marchand, la porte Saint-Honoré. Puisse son vin ressembler plus au jus de la treille que son enseigne n'offre l'image de la porte Saint-Honoré! Notre philosophie, toute cynique qu'elle peut être, ne nous a pas permis de nous en assurer.

Porte-Saint-Martin (*Théâtre de la*). — Salle immense, belles décorations, façade plus large qu'artistement dessinée. Mazurier, M. Cooke, *Jocko, le Monstre*, c'est autant de raretés dignes de parcourir les foires.

Presse royale (*A la*). Certain, imprimeur, rue Saint-Denis, n° 317. — Un vigoureux imprimeur est représenté serrant une presse assez mal dessinée. L'*impression* qu'il fait éprouver n'est certainement pas celle de l'admiration, malgré ses bras nerveux et sa taille-douce; car, pour que vous le sachiez, c'est un imprimeur sans caractère que M. Certain.

Providence (*A la*). Duval, boulanger, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 40. — Bien des marchands se sont, à Paris, confiés à la Providence; mais personne autre que M. Duval ne s'est encore permis de la personnifier. Il en a fait un petit homme qui se promène au milieu d'un champ de blé, que l'on prendrait pour une palissade. Controversistes, et vous athées, qui niez l'existence de Dieu, allez au faubourg Saint-Honoré, M. Duval en a compris l'essence et la représentation.

Pucelle d'Orléans (*A la*). — Plusieurs marchands ont pris cette héroïne pour enseigne, entre autres un marchand de vin, rue

du Faubourg-Saint-Martin, n° 3, et un marchand de nouveautés de la rue Saint-Honoré. Qu'a de commun la Pucelle avec le litre et la finette?

Pygmalion (*A*). Rue Saint-Denis, au coin de la rue de la Heaumerie; nouveautés. — La pudibonde Galatée laisse tomber une main boursouflée, tandis que, de l'autre, elle cache les nudités de son sein, et Pygmalion, qui ressemble à s'y méprendre à un figurant de mélodrame, paraît amoureux de tout cela. O Jean-Jacques, réveille-toi! accours visiter la statue que ta prose anima; mais tu détournerais les yeux et tu t'écrierais : « Le peintre n'a pas voulu me comprendre! »

Quatre Saisons (*Aux*). Magasin de papiers peints, rue Saint-Denis, n° 126. — Si nous connaissions le nom du propriétaire de ce magasin, nous le livrerions au public, sûr qu'il obtiendrait, au prochain concours, le premier prix de peinture. Que de génie dans son enseigne! quelles allégories délicates! et surtout quelle simplicité! Une femme, chargée de fleurs, représente le printemps; une seconde, couronnée d'épis, personnifie l'été; une troisième, répandant des fruits, est l'automne; et la quatrième, auprès d'un bon feu, représente l'hiver. Ajoutez à cela des emblèmes assortis, et dites qu'il n'y a pas de génie dans la rue Saint-Denis!

Reine Mathilde (*A la*). Rue Feydeau, n° 17; soieries, plumes, fleurs, etc. — C'est de l'opéra de *Joconde* que le peintre a tiré cette princesse : aussi a-t-elle toute la distinction et la noblesse des reines d'opéra-comique. Combien elle eût été plus attrayante si, au lieu de l'habiller avec un pinceau, on eût confié à la maîtresse du magasin le soin de l'orner des plumes, des fleurs et des broderies que nous venons d'apercevoir dans ce boudoir commerçant!

Religieuse (*A la*). Rue Saint-Lazare, n° 72. Madame Armand, lingère. — Une religieuse triste et mélancolique, pâle, livide et décharnée, s'occupe à filer; d'une main, elle tient un fuseau, et, de l'autre, une quenouille. Certes, si le magasin et les demoiselles qui le meublent n'étaient pas plus attrayantes que la sainte fileuse de l'enseigne, il y a gros à parier qu'il serait loin de faire vogue; mais quelle différence! madame Armand vend aiguilles, épin-

gles, etc., et son mari est inscrit sur la liste des avocats sans cause.

Renommée (*A la*). Jacquot, sellier, rue du Bac, n° 28. — La Renommée est montée, à poil, sur un cheval de foire. Certes, si tous les cavaliers montaient à cheval sans bride et sans guides, à quoi servirais-tu, Jacquot?

Réveille-Matin (*Au*). Delmar, traiteur, rue des Cordiers, n° 9. — C'est un des Cadrans bleus du quartier Saint-Jacques. Comme on le conçoit bien, ce réveille-matin est un coq dont le bec entr'ouvert annonce à l'ouvrier vigilant qu'on *trempe la soupe à neuf heures*; mais quelle soupe, grand Dieu! et quel maître d'armes il faudrait pour lui crever un œil!

Rocher (*Au*). Leudet, marchand de vin, rue Basse-Saint-Denis, n° 22. — A l'extérieur, les roches couvertes de neige du mont Saint-Bernard; dans la boutique, une fabrique en terre cuite qui représente des cailloux et des grottes, ne fait guère deviner l'idée de M. Leudet. Son architecte, interrogé, nous a répondu qu'il manquait aux deux rochers un Bacchus faisant jaillir du vin avec son thyrse. N'est-il pas étonnant que l'artiste ait fait ce singulier oubli? Il a peut-être pensé qu'on ne sentirait pas l'allégorie : il est si difficile de nos jours d'obtenir du vin à coups de bâton!

Roi Clovis (*Au*). Gaucherot, marchand de vin, rue Descartes, au coin de la rue Saint-Victor. — Le premier roi chrétien était sans doute bien éloigné de penser qu'un jour un cabaret à la face duquel il serait apposé deviendrait le rendez-vous d'une réunion de conspirateurs sans but : c'est pourtant ce qui est arrivé, et les archives de la cour d'assises sont là pour le dire. Tout cela n'empêche pas que M. Gaucherot, ancien sommelier de Napoléon, ne vende d'excellent vin, ne soit un bon citoyen; mais est-ce à son enseigne qu'il doit sa réputation? je ne le crois pas.

Roi d'Angleterre (*Au*). M. Félix Rousseau, marchand de tulles, rue Vivienne, n° 11. — Quel roi que le roi de M. Félix Rousseau! quelle noblesse dans ses traits! c'est le garçon de boutique

du magasin qui a servi de modèle; on l'a revêtu du costume d'un héraut d'armes du petit théâtre forain du Luxembourg; et cet ignoble tableau est en face des *Trois Sultanes*. M. Félix Rousseau n'est pas un démon tentateur.

Roi de cœur (*Au*). — On sait que cette figure du jeu de piquet se nomme Charles. C'est une excellente idée qu'a eue là le tailleur du Temple; car tout le monde sait que Charles est un roi de cœur.

Saint Crépin (*A*). Boutique de cordonnier, rue Saint-Honoré, n° 242. — En province, les cordonniers ont soin de garnir leur boutique de l'image du bienheureux saint Crépin, leur patron, et de placer à côté d'elle, pour lui servir de pendant, celle d'Isaac Laquedem, autrement dit le Juif errant, ci-devant cordonnier à Jérusalem. La boutique du cordonnier de la rue Saint-Honoré est ornée à l'extérieur du portrait du saint. Il est représenté le soulier sur le genou et l'alène à la main; une nuée s'entr'ouvre derrière lui pour laisser passer l'esprit qui va l'animer. Si son disciple a profité de ses bonnes grâces, il est sans contredit le meilleur cordonnier de Paris; demandez à ses confrères.

Saint Denis de la Chatre (*A*). M. Maillot, marchand de nouveautés, rue de la Juiverie, n° 21. — A coup sûr, M. Maillot est Berrichon, et, en prenant saint Denis de la Châtre pour patron, il a voulu rendre hommage à sa ville natale; nous le présumons du moins. Amateurs du luxe et des futilités, ne courez point à *Saint Denis de la Châtre* : ses étoffes de toute espèce sont recherchées pour leur solidité, et la mode n'en diminue jamais la valeur.

Sainte Geneviève (*A*). Dumont, place de la Pointe-Saint-Eustache, n° 2. — Quoique l'on ait placé la sainte entre des inscriptions de beurre, d'œufs et autres comestibles, il n'en est pas moins vrai qu'elle paraît y avoir jeûné, car elle est bien pâle et bien chétive. En terminant, prévenons les lecteurs susceptibles que nous n'entendons ridiculiser qu'une grossière ébauche, et non plaisanter avec la patronne sous l'invocation de laquelle la Restauration est venue replacer le Panthéon.

Saint nom de Jésus (*Au*). — Le fameux monogramme de la société IHS accompagne toujours ces mots. Courage, messieurs les boutiquiers! mettez-vous sous la bannière de Loyola; si Dieu lui prête vie, elle ira loin, et vous ferez votre chemin à la suite. M. Camus, bonnetier, vieille rue du Temple, n° 62, a obtenu sans doute, s'il ne les a déjà, les bonnes grâces de la compagnie; ses armes ornent le devant de sa boutique. Il fournira les bonnets de coton et les bas de laine qui doivent tenir chauds les pieds et la tête des ignaciens; un épicier de la rue Mouffetard leur vendra les huiles, un bijoutier du Palais-Royal les croix et les anneaux; courage donc, courage, mais gare la débâcle!

Savant Perruquier (*Au*). M. Chatelet, coiffeur, rue Saint-Jacques, n° 121. — N'a point pris d'enseigne; mais son érudition nous fait une loi de décorer son salon de cette grande épithète; jugez-en, lecteur. Sur la devanture, on lit, après une inscription grecque :

Hic fingit solers hodierno more capillos, dexteraque manu novos ars addit honores.

Tout ceci n'empêche pas que M. Chatelet, unissant la philosophie à l'érudition, n'annonce se contenter de cinquante centimes pour la coupe des cheveux, y compris la frisure.

Serment (*Au*). Baratte, marchand de nouveautés, rue Saint-Denis, n° 408. — Mademoiselle Percale reçoit le serment de trois élégants commis, qui, nouveaux Horaces, jurent, l'aune à la main, sur une colonne d'étoffes, on ne sait trop quoi. Un transfuge de ce bazar vient de nous assurer que c'était d'exercer leurs nobles doigts à raccourcir sur l'étoffe la longueur démesurée du sceptre qu'ils tiennent entre les mains.

Simoneau de Livry. — C'est un pédicure qui, à défaut d'enseigne, a garni la rue du Petit-Reposoir, du n° 2 au n° 10, d'une immense quantité de placards, où il annonce qu'il est à toutes les heures de la journée à Paris et à Versailles, et qu'il extirpe cors, oignons, durillons, etc. Des princes, des généraux, des chevaliers sont inscrits sur des tablettes authentiques, certificats de capacité de M. le pédicure. Mais prenez-y garde, gens affectés d'*oignons*, M. le

docteur annonce que le prix de leur extirpation coûtera le double de celui qu'il demande pour la guérison des cors et durillons.

SOLDAT LABOUREUR (*Au*). M. Lefebvre-Nonat, rue Saint-Denis, n° 110; magasin de nouveautés. — Si cet établissement avait autant de vogue que le vaudeville qui a fourni l'idée de ce tableau, la fortune du marchand serait bientôt faite. A tout événement, il doit réussir, car il s'est placé sous les auspices d'hommes qui ont compté plus d'une brillante conquête.

SOLEIL D'OR (*Au*). M. Longuet, marchand de papier, rue de la Verrerie, n° 47. — Un vieux proverbe nous dit que le soleil luit pour tout le monde ; celui de M. Longuet ne brille guère. Sans doute qu'il concentre ses rayons à l'intérieur pour vivifier davantage le commerce du papetier : heureusement, le papier n'est pas de l'amadou.

SOLITAIRE (*Au*). Malard, marchand de nouveautés, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 68. — C'est à M. Ferry, ancien propriétaire de cet établissement, qu'appartient l'idée première de cette enseigne, c'est-à-dire que c'est à M. d'Arlincourt qu'il l'a empruntée ; mais le peintre a agi d'après ses propres inspirations : son solitaire est en bonne compagnie; Élodie, la vierge d'Underlach, est près de lui ; à les voir, on dirait de deux jouvenceaux arrivés de Montmorency par les célérifères.

SOMNAMBULE (*A la*). Mademoiselle Barbot, lingère, rue Saint-Honoré, n° 242. — Une jolie fille qui dort tout debout sert d'enseigne à mademoiselle Barbot; que n'est-elle vivante, au lieu d'être croûte! ce serait un meuble précieux pour sa maîtresse, surtout si, au lieu de danser et de chanter comme la Somnambule du Vaudeville, elle cousait et brodait.

TAMBOUR-MAJOR (*Au*). — M. Blaise, marchand de vin, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 56.

Les tambours et les tambours-maîtres,
C'est encor de fameux vainqueurs.

M. Blaise pourrait parodier ce dernier vers en mettant buveurs à la place de vainqueurs : comme il n'a pas dit de quel régiment

était son Tambour-Major, nous pensons qu'il appartient à la légion de son arrondissement. Tous les méchants sont buveurs d'eau, le tambour est un bon enfant.

Temple de Bacchus (*Au*). Lécuyer, marchand de vin, rue d'Ulm, n° 4. — Qu'on se figure Bacchus endormi, environné de magots qui ne ressemblent en rien à tous les puissants personnages de l'empyrée mythologique. Un comptoir bien garni de brocs, sur lequel jadis on a dit la messe, une rue déserte, et cependant des buveurs : on connaîtra cet établissement en entier, et puis, sans effort de méditation, on se demandera comment ont pu se réunir la rue d'Ulm, Bacchus et les débris d'un maître-autel.

Templiers (*Aux*). Rue Feydeau, n° 16, Michalon, coiffeur, parfumeur, etc. — Le grand maître de cet ordre célèbre est majestueusement debout, comme un pédagogue qui inflige une punition, et il paraît si peu faire attention au pauvre diable qui le supplie à genoux, que vraiment on se fâcherait presque contre lui : heureusement que le maître de la maison, par sa politesse, indemnise largement ses nombreux amateurs de l'eau merveilleuse de Cologne qu'il prône et qu'il débite.

Toilette de Psyché (*A la*). Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 5, Dautan, coiffeur. — Les Psychés de la rue Barre-du-Bec et de la Grève accourent en foule apporter leurs beaux cheveux aux doigts exercés de M. Dautan; car, plus habile que son peintre d'enseigne, il leur donne des grâces au moins pendant vingt-quatre heures ou jusqu'à la pluie, et sa Psyché n'en eut jamais. Il n'en est pas de même de la Psyché de la rue Coquillière : c'est là du fin, du soigné, de l'élégant, quoique cependant il suffise d'entrer dans le magasin pour être convaincu que tout n'a pas été sacrifié à l'enseigne.

Toison de cachemire (*A la*). Michel Fagart, rue Vivienne, n° 14, magasin de soieries, de mérinos. — Belle enseigne, beau magasin, luxe dans les marchandises, rue brillante et bien fréquentée, que d'éléments de succès ! Mais les chèvres qui décorent l'enseigne? heureusement qu'elles ne sont qu'en peinture, car leur habit est trop soyeux pour que M. Fagart n'ait pas eu la tentation

de les tondre. Que cela ne vous effraye pas, amants des belles étoffes; c'est là une maison de confiance.

TRIOMPHE DE TRAJAN (*Au*). M. Payen, tailleur, rue Richelieu, n° 77. — Pourquoi cet artiste n'a-t-il pas plutôt décoré sa boutique d'une énorme paire de ciseaux ailés, au-dessous desquels serait écrit : « Aux ciseaux volants. » C'est ainsi que faisaient ses prédécesseurs; mais tout passe, et l'ambition tourne toutes les têtes. Trajan est représenté rentrant à Rome, traînant à sa suite les rois vaincus et chargé des dépouilles des barbares. L'ambition de M. Payen est d'arriver rayonnant de gloire dans son château, poursuivi par les clameurs de ses confrères envieux, et chargé des fausses coupes des habits qu'il a taillés en pièces.

TROIS AGNEAUX D'OR (*Aux*). M. Legendre, bijoutier, quai Le Peletier, n° 5. — Qui doit parler d'or, si ce ne sont les bijoutiers? M. Legendre ne se contente pas d'en parler, il en vend aussi; et, à force d'en parler et d'en vendre, ses agneaux finiront par devenir des moutons. C'est le souhait que nous faisons pour lui.

TROIS LURONS (*Aux*). Rue Bourbon-Villeneuve, n° 18, Terrier, marchand de vin. — Trois *malins* en chapeau à cornes apparaissent seuls, et semblent se diriger vers le cabaret. Ils paraissent en belle humeur, en gaieté, et rien n'est en effet plus naturel : ils sont là sur leur théâtre; et, si on lit sur les murs de la salle : *On ne fume pas ici,* on n'y lit pas qu'il soit défendu de satisfaire à de plus ignobles emportements.

TROIS MAURES (*Aux*). Boutique d'épicerie, rue de la Harpe, n° 27. — De tout temps, les épiciers se sont distingués par leur gentillesse; mais prendre trois Maures pour enseigne, c'est du sublime, et ce ne pouvait être qu'au soleil du pays latin qu'une pareille idée pouvait mûrir dans le cerveau d'un épicier. Qu'on se figure les brocheuses de la rue de la Parcheminerie, les étudiants de la rue Pavée, courant en foule aux *Trois Maures* chercher, à neuf heures, deux sous de gruyère ou de résiné, et qu'on dise que le bazar d'épicerie de la rue de la Harpe n'est pas au-dessus des bazars de l'Orient !

Trois Sultanes (*Aux*). Mesdames Delatour, lingères, rue Vivienne, au coin de la rue Colbert. — C'est un des plus beaux tableaux d'enseigne de Paris; quoiqu'il soit déjà fort ancien, les peintures ont conservé leur fraîcheur. On n'en dirait peut-être pas autant des phrynés qui avoisinent cet établissement, et que soigne en mère une dame Lebrun, dont la maison est fort connue, bien qu'aucun signe extérieur ne s'y fasse remarquer. Le magasin des *Trois Sultanes* est une maison de confiance, et, au milieu des mœurs équivoques de ce quartier, les demoiselles qui y sont employées conservent leurs vertus natives.

Truie qui file (*A la*). Magasin d'épiceries, marché aux Poirés, n° 24. — C'est dans cet établissement que s'inscrivent les garçons épiciers sans place. Nous ne voulons pas dire qu'ils aient choisi un singulier protecteur; car, entre l'enseigne et le magasin, il y a trop de différence.

Union des arts (*A l'*). Rue Grange-Batelière, n° 1. — Ancien bazar célèbre par une conspiration avortée. Les arts se sont-ils réunis pour conspirer contre le bon goût? Non pas tous, mais en partie. Allez plutôt vous en assurer, messieurs les gros propriétaires; cet établissement se trouve près du cercle où chaque soir vous allez porter vos guinées ou vos bénéfices sur le trois pour cent.

Vaisseau marchand (*Au*). Vatinel, quincaillier, rue Saint-Martin, n° 186. — *L'Expéditif*, c'est le nom que nous lisons sur le vaisseau. Il est fourni de tous ses agrès; le vent enfle les voiles, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il filerait son nœud, s'il était possible qu'il pût rouler sur le pavé; car, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut voir la mer dans rien de ce qui l'environne. C'est peut-être bien un vaisseau à roulettes.

Valérie (*A*). Rue Saint-Denis, n° 309; magasin de nouveautés. — Le peintre a choisi le moment où Valérie recouvre la lumière; mais il est moins adroit que l'acteur que M. Scribe a chargé de faire sur la scène l'opération de la cataracte, car les yeux de sa Valérie sont restés obscurs; le temps peut-être les éclaircira.

Vampire (*Au*). Magasin de nouveautés, rue Saint-Antoine, tenu par MM. Thory et Compagnie. — Heureusement pour M. Thory, les jeunes filles ne croient plus qu'il existe des vampires, des hommes qui sucent le sang pour prolonger leur existence; sans cela, M. Thory aurait couru grand risque de ne pas voir accourir chez lui la foule des jolies femmes, et, par conséquent, n'aurait pas eu occasion de faire condamner son confrère Thomas comme diffamateur. Voilà ce que c'est que des cancans ! le cancanier et marchand de bas Thomas ne s'est-il pas avisé de dire que M. Thory, qui vend des lacets comme de la soie, des bonnets de coton et du calicot, avait fait banqueroute ! *inde iræ,* et la condamnation de M. Thomas.

Variétés (*Théâtre des*). Boulevard Montmartre. — A la bonne heure, voilà qui ressemble à un théâtre ! Mais lisons l'affiche : « Aujourd'hui, la cent vingtième représentation du *Bénéficiaire,* précédée de la deux centième de *Werther;* on commencera par la cent cinquantième des *Deux Précepteurs.* » Quelle variété !

Vaudeville (*Théâtre du*). Rue de Chartres. — Petite boutique en réparation, qu'il vaudrait mieux qu'on abattît, ce me semble. Et pourquoi ? C'est qu'on n'y fait plus rien de bon.

Veau qui tette (*Au*). — Rue de la Vrillière, place du Châtelet, et probablement ailleurs, on rencontre cette enseigne. Elle a fait la fortune de plusieurs traiteurs; MM. Lelong père et fils, et probablement petit-fils, sont là pour le dire. Par une bizarrerie fort étrange, les veaux qui tettent sont des renommées de pied de mouton ; et, si l'enseigne annonce une nourrice compatissante, la carte met à un prix bien élevé les appétissantes faveurs de ce restaurateur en crédit. Avis aux gastronomes sans argent.

Vêpres siciliennes (*Aux*). Magasin de nouveautés, rue Saint-Denis. — Ce tableau représente la fameuse scène où Lorédan donne son épée à Montfort et lui dit :

Avec ce fer, tu m'as fait chevalier;
Tiens, prends-le, défends-toi, meurs du moins en guerrier !

Un chapelier patriote, qui a puisé aussi son enseigne dans la même tragédie, n'a pu placer au-dessous les beaux vers de notre Casi-

mir Delavigne : la police le lui a défendu. Peut-elle souffrir, en effet, qu'on rappelle sans cesse aux Français des idées d'honneur et de patriotisme? passe pour du jésuitisme. Ce tableau orne la rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 10.

Véritables Chasseurs canadiens (*Aux*). Magasin de chapeaux, rue Dauphine, n° 65. — Nous savons distinguer maintenant le vrai du faux, et c'est à l'enseigne du magasin que nous le devons. Le propriétaire, grand chasseur par lui-même, a de nombreux compagnons de ses chasses au Canada; on n'en saurait douter quand, en passant devant la boutique du chapelier, on entend une multitude de voix répéter à l'envi le fameux chœur de *Robin des bois :*

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore, etc.

Vert-Vert (*A*). Sannier, confiseur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 91. — Gresset, qui jouissait du double privilége

D'être au collége homme mondain,
Dans le monde homme de collége,

ne savait pas qu'enfin ses écrits deviendraient la pâture des confiseurs, et qu'on les introduirait dans les corbeilles de pistaches et de diablotins. Plus juste appréciateur du mérite de Gresset, M. Sannier s'est placé sous les auspices de l'un de ses contes : il a donc les honneurs de la *voie* publique.

Vestale (*A la*). Rue Montmartre, au coin de la rue de Cléry; nouveautés. — Il faudrait un Licinius bien audacieux pour devenir amoureux d'un minois semblable à celui que nous offre cette enseigne; et puis une vestale au milieu d'une douzaine de commis marchands! que de dangers! Plus conséquent, un restaurateur du boulevard de l'Hôpital a choisi pour enseigne une vestale; il fait noces et festins. Voilà au moins une demoiselle à sa place. Pour comble de prudence, le distrait restaurateur a intitulé son enseigne *le Feu éternel :* ainsi, à moins d'un examen scrupuleux, on ne voit là qu'un feu de cuisine, tandis que c'est le feu de l'amour qu'il a voulu dire.

Vignes de Tonnerre (*Aux*). Boiteux, marchand de vin, rue

Saint-Jacques, n° 145. — Sur un petit tableau de deux pieds carrés, et sans effort, on aperçoit des coteaux, des vignes, des vendangeurs, un village, et le tonnerre qui tombe en éclats; mais, ce qu'il y a de plus curieux, et nous invitons MM. les physiciens à consigner ce fait, c'est que, ce qu'ils ignoraient sans doute, la foudre est sous la forme de bâtons rompus presque alignés au compas. Et le tonnerre et les vignes de Tonnerre! encore un calembour! Que de génie dans tout cela!

Xantippe (*A*). Rue de l'Oursine, n° 294; débit de patience et de consolation. — La femme de Socrate dans une pareille rue et devant un débit de consolation, c'est une véritable épigramme. Tout le monde sait que les débits de consolation et de patience sont des débits de trois-six, et la femme du sage Athénien n'avait pas plus cette dernière qualité que la liqueur des rogommistes ne la donne.

Ypsilanti (*A*). Servas, charcutier, rue du Gros-Caillou, n° 7. — Le héros de la Grèce est ici en famille. N'est-ce pas le domaine de la *graisse?* Mais est-ce un calembour qu'on a voulu faire? ne le croyons pas; car on sait que les amis ne sont pas des Turcs.

Zodiaque de Paris (*Au*). M. Malteste, marchand de nouveautés, boulevard du Temple, n° 47. — Peste, quelle imaginative! Ce M. Malteste a la tête forte; il n'a pas voulu que l'Égypte ait eu seule la gloire de donner le nom d'un de ses palais à un zodiaque; mais, pour l'opposer au zodiaque de Denderah, il a inventé celui de Paris. Ce dernier est encore entre les mains de l'astronome, et, aussitôt qu'il ornera la boutique du boulevard du Temple, nous en donnerons une description complète.

SUPPLÉMENT

Plusieurs artistes, peintres d'enseignes, ayant appris que nous nous occupions de donner à leurs chefs-d'œuvre les honneurs d'une immortalité in-32, sont accourus nous prier de les enregistrer sur nos tablettes. Nous avons cru devoir leur rendre ce petit service, convaincu qu'ils nous en sauraient bon gré. En même temps que

nous donnons au lecteur ce petit éclaircissement, nous répétons qu'il a toujours été loin de notre pensée de vouloir critiquer aucun des établissements qui, *seulement à cause de leur enseigne,* ont trouvé place dans cette petite galerie.

Accoucheuse. Rue Jean-Jacques Rousseau, nº 23. — Une belle accouchée de bonne mine : elle n'a pas encore la fièvre de lait; un papa bien réjoui : il a vu éclore sa progéniture; un petit frère caressant le nouveau venu : il ignore qu'un jour il partagera son patrimoine; une sage-femme élégante et jeune, elles le sont toutes, forment un groupe très-attendrissant; mais ce qu'il y a de plus sublime encore, ce sont les deux vers suivants, qui se trouvent en tête du tableau :

> Grâce à l'art, ô mon fils, enfin tu vois le jour.
> Nos vœux sont exaucés; je dois bénir l'amour!

C'est donc un enfant de l'amour que le petit poupon? « Non certainement, nous a-t-on répondu, bien que la scène se passe rue Jean-Jacques-Rousseau. » Mais voyez la maladresse du copiste que j'avais chargé de recueillir ces deux vers! il les avait écrits ainsi : *Grasse à lard...* Le culte que nous vouons à la vérité nous les a fait rétablir tels qu'ils se trouvent sur le tableau de madame l'accoucheuse.

Arche de Noé (*A l'*). Oiseleur, boulevard du Temple, nº 47. — Enfin le déluge a cessé; les corbeaux, qui ont trouvé à se repaître des cadavres que les eaux ont laissés sur la plage, ne sont pas revenus; mais des animaux des quatre parties du monde se promènent autour de l'arche : le tigre n'a plus de fureur, l'aigle ne convoite plus le chantre des bois. Quelle harmonie! Mais que viens-je d'entendre? un perroquet crier, une fauvette se plaindre? quel tintamarre! quelle discordance! il semble qu'ils disent tous : « Rendez-nous la liberté; » mais le marchand, comme bien d'autres gens, ne répond jamais à de semblables vœux.

Barbe-Bleue (*A la*). Hagenburh et Horry, merciers, rue du Four-Saint-Germain, près l'Abbaye. — Une maison d'arrêt, une malheureuse victime innocente et persécutée, un tyran *peu délicat,*

voilà ce qui est en famille; mais que de larmes dans tout cela! Remarquez, lecteur, cette enseigne: vous y apercevrez la clef délatrice, et la sœur d'Anne s'écriant : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* mais vous ne verrez ni *herbe qui verdoie, ni soleil qui poudroie.* En revanche, de la fumée, peut-être quelque chose de pis, comme, par exemple, des couleurs jetées au hasard, une barbe de filasse... Et que l'on vienne nous dire maintenant que les arts se perfectionnent!

Belle Athénienne (*A la*). Bonnefoy, parfumeur, rue Saint-Honoré, nº 198. — La belle Grecque est environnée de couleurs et de parfums; mais les uns ont perdu leur odeur, et les autres leur incarnat. Hélas! n'est-ce pas bien naturel? ce sont des armes qu'il faut maintenant aux Helléniennes, et non pas les superfluités du sybaritisme. Monsieur Bonnefoy, changez donc votre enseigne, ou plutôt brûlez votre encens et vos parfums sur les autels du dieu dans lequel les Grecs ont placé leur dernière espérance.

Bonne Fontaine (*A la*). Joublin, marchand de vin, rue de Charonne, nº 1. — Le peintre de cette enseigne a reproduit sur la façade du marchand de vin la fontaine qui avoisine l'établissement, et l'établissement lui-même. Il y a, en effet, quelque rapport entre eux. Mais pourquoi cette épithète « bonne fontaine »? Serait-ce à cause des services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore tous les jours à M. Joublin? Et pourquoi pas? n'est-il pas de notoriété publique que

C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin?

Borne d'or (*A la*). Borne, marchand de meubles, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nº 20. — Ce n'est point être *borné* que de trouver l'idée d'une semblable enseigne. En effet, elle arrête tout le monde; mais ce qui fait surtout la fortune du magasin, ce sont de fort beaux meubles de toute espèce. La grande et la petite propriété trouvent là canapés, fauteuils, divans, bonheurs-du-jour, et tout cela à bien meilleur marché que ne l'offre l'hôtel Bullion, rue Jean-Jacques-Rousseau, et les *Petites-Affiches* de la rue de Grenelle, malgré les ventes *forcées* de l'une et les occasions des autres. Entrez donc, messieurs les gens à représentation! bureaux, secré-

taires, commodes, tout est dans ce magasin à bon marché, et, puisque, par le temps qui court, on est honnête homme avec un beau mobilier, M. Borne vous donnera de la considération à très-bon compte. D'ailleurs, M. Borne ne se *borne* pas à son enseigne : *comptoirs roulants* pour les faillis; *dormeuses* pour les rentiers, *psychés avantageuses* pour les favorites, *lavabos* pour... Il possède tout; il ne lui manque pas même notre approbation.

Bourgmestre de Saardam (*Au*). Grisard, drapier, rue Saint-Honoré, nº 53. — Encore Potier sur un tableau d'enseigne! quelle immortalité! Chacun sait que, dans ce mélodrame *vaudevilisé*, le bourgmestre prend le charpentier Pierre pour le czar Pierre; mais le marchand, qui n'est point capable de semblables bévues, ne vous donnera jamais de l'elbeuf pour du louviers; du reste, il accueille parfaitement tout son monde, vend en conscience, à bon marché, pénétré, comme le monarque du Nord, que

Les trésors, les rangs, la grandeur,
Ne font pas toujours le bonheur.

Charles VII (*A*). M. Marest, quincaillier, rue de l'École-de-Médecine, nº 35. — Ce tableau d'enseigne, malheureusement dégradé par la pluie, était plus digne de figurer dans une galerie qu'au-dessus de la boutique d'un quincaillier. Il représente Charles VII au moment où, ramené à la gloire par Agnès Sorel, il saisit sa lance et vole au secours de son royaume. Si M. Marest vendait des épées, nous concevrions qu'il eût voulu réveiller l'ardeur martiale de nos preux; mais il débite des clous et des serrures; et, si à toute force il voulait un roi pour enseigne, que n'a-t-il pris un roi amateur de grilles et de verrous, Louis XI, par exemple?

Chat noir (*Au*). Pérot, confiseur, rue Saint-Denis, au coin de la rue des Lombards. — Un chat noir! vive-Dieu! Nécromanciens, vous n'auriez pas mieux choisi! Jeunes galants, entrez chez M. Pérot! il vous vendra aussi des bonbons prophétiques, et certes le Chat noir ne vous égratignera pas. A en juger par son petit minois, il a l'air doux et paisible, il fait patte de velours. Mais surtout ne vous hasardez pas à entrer chez le confiseur voisin; car, du premier

étage où je le vois placé, il pourrait bien s'élancer sur vous, et alors, gare aux égratignures!

Chiens de faience (*Aux*). Quettier, faïencier, rue du Petit-Lion, nº 22. — Encore une enseigne banale. Si les épiciers ont des pains de sucre en fer-blanc et des chandelles en bois, presque tous les faïenciers ont des chiens de faïence, qui lorgnent de côté tous les passants. Leur pose a fait dire des gens qui regardent de côté : « Il regarde en *chien* de faïence. » Cette enseigne, comme le magasin, doit redouter les commotions et les tremblements de terre; heureusement qu'ils reposent tous deux sur des fondements solides.

Chocolatier (*Au*). Passage de l'Ancre. — Sur le premier plan de ce tableau, on aperçoit un gros gaillard frottant avec force le caraque sur une pierre où il paraît mal s'étendre. Dans le fond, c'est l'intérieur de l'établissement, où, par parenthèse, on distribue du chocolat à six sous la tasse. Malgré la fumée qui règne sur l'enseigne, on peut encore entrevoir très-aisément le comptoir où une dame reçoit le prix des déjeuners de la petite propriété, et, sur des ébauches de table, ou alentour, des tasses, des petits pains, et du beau sexe qui, comme on le voit bien, vise à l'économie.

Cocher (*Au*). Quai des Célestins, marchand de vin. — On se rappelle que, dans le temps, une anecdote racontée par *le Constitutionnel,* au sujet d'une rixe qui s'était élevée entre un officier et un cocher de cabriolet décoré, donna lieu à une gravure assez mal exécutée, au bas de laquelle on lisait l'article en entier du journal; eh bien, cette anecdote, assez nulle en elle-même, et cette mauvaise gravure ont fourni l'idée de ce tableau. Certes, il y a plus mal, mais il y a bien mieux aussi, et, de bonne foi, on ne peut guère applaudir à l'intention qu'a eue le peintre de rappeler une anecdote qui pourrait bien n'être pas exacte, et une gravure tout au plus propre à orner le *salon de coiffure* d'un barbier de village.

Colonne (*A la*). M. Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie vitrée. — « Vive le romantisme! s'écrie le confident de madame de Genlis; il mène à l'immortalité, et c'est moi qui ouvre les portes du temple de Mémoire. Voyez plutôt ma *Colonne,* j'y ai inscrit quel-

ques noms classiques, il est vrai; mais c'est pour mieux faire ressortir ceux de MM... C'est à moi qu'ils doivent leur illustration. Après les avoir imprimés sur vélin, et les avoir reliés en veau, je leur ai accordé un passe-port pour la postérité. Moi-même, je les y accompagnerai, de peur qu'ils ne rencontrent quelque obstacle sur la route; et, comme je voyagerai sous l'égide d'une noble dame à qui j'ai rendu quelques petits services de plume, et qui plus d'une fois a fustigé la critique et l'envie, certes je ferai mon chemin sans encombre... — Eh! qu'avez-vous besoin de protection, monsieur Ladvocat? n'avez-vous pas un léger tilbury, un cheval vif et vigoureux? mettez-le au galop; vous et vos immortels, vous passerez comme l'éclair. — Qu'est-ce à dire? reprend l'ingénieux libraire, je n'aime pas les jeux d'esprit, j'aime mieux le romantisme. »

Comédien d'Étampes (*Au*). Rue de Grenelle-Saint-Germain, nº 5, Courtois, marchand de papiers peints. — J'entrevois Perlet sous les habits du Comédien, arrivant à Étampes avec le paquet de voyage suspendu à sa canne, et, dans un autre cadre, il est revêtu de la robe de chambre d'un oncle refrogné. Ce ne serait pas mal pour les devants de cheminée des magnifiques hôtels *garnis* de la rue Saint-Jacques; mais pour un tableau d'enseigne... Il est vrai de dire que M. Forbin-Janson, directeur du Musée, n'a point été consulté pour cette exposition.

Comptoir et Fontaine sans pareilles. Ici, je copie servilement l'enseigne de M. Conord, marchand de vin, rue Saint-Antoine, au coin du boulevard. — Son comptoir est, en effet, remarquable : il nous représente un beau bénitier. Mais où est la fontaine? Ce sera celle de l'Éléphant. Dût cet animal être femelle, tout cela n'empêchera pas que le peintre de M. Conord n'ait estropié le français. En revanche, le marchand de vin est fidèle à son enseigne, car son vin est sans pareil, c'est-à-dire qu'il est pur; du moins, c'est ce que m'ont assuré deux disciples de Bacchus qui chantaient en sortant de ce cabaret :

Et je trouve le mont Parnasse (*Bis*)
Au cabaret. (*Quater*)

Conquête de la Toison d'or (*A la*). Vernet, aubergiste logeur, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nº 66. — Un petit tableau

en relief nous offre toutes les merveilles de cette fameuse conquête, et, afin que les passants ne s'y méprennent pas, M. Vernet a fait inscrire au-dessus de ce petit cadre : *On lit dans la Mythologie que, etc.* Cette précaution n'était point inutile, car il y a bien des gens, et peut-être moi-même le premier, qui n'auraient pas reconnu, dans les reliefs dorés, tous les braves de la Toison d'or.

COURSES DE NEW-MARKET (*Aux*). M. Anderson, sellier, boulevard de la Madeleine, nº 15. — J'en demande bien pardon au peintre, j'ai donné à l'enseigne un titre qui lui manquait : quand je vois des chevaux étiques montés par de maigres jockeys, je ne puis croire qu'il a voulu esquisser les courses du Champ-de-Mars, où de lourds coursiers parcourent lentement une courte carrière. Ah ! monsieur Anderson, si vous pouviez, au moyen de vos selles et de vos brides, donner à ces pauvres animaux la légèreté qui leur manque, le meilleur étalon de Pompadour ne vous serait pas comparable !

CRÉMIER. Rue Duphot, nº 20. — M. Benech offre aux amateurs du lait d'ânesse et de chèvre, à domicile, et il n'a pas choisi d'enseigne. Cependant, la façade de son établissement est décorée d'un tableau divisé en quatre cadres : dans les deux supérieurs, on aperçoit deux pâtres faisant rentrer à l'étable deux ânesses ; les deux inférieurs représentent deux bergères poussant en un logis semblable deux chèvres qui me paraissent avoir bondi dans la prairie... La scène se passe à la Chaussée-d'Antin... Avis à l'auteur du *Solitaire,* qui, dit-on, demeure dans le voisinage. Voilà de quoi animer ses romantiques conceptions, il y prendra la nature sur le fait.

CULOTTE (*A la*). M. Detry, bandagiste, boursier, gantier, culottier, rue du Four-Saint-Germain, nº 55. — L'enseigne représente une main qui tient une culotte de peau de daim, dont on faisait jadis usage, et au milieu de laquelle est placée une *oie*..., oui une oie... « Qu'est-ce que cela signifie? » demande-t-on en ricanant. Eh ! messieurs, lisez la légende :

Prenez votre culotte,
Et laissez tomber là mon oie.

Entendez-vous ? Pas si bête, M. Detry, pas si bête !

Désespoir de Jocrisse (*Au*). Tinel, faïencier, graveur sur cristaux, rue du Bac, n° 38. — Brunet, où es-tu? Voyez les poignées de cheveux! la terre en est jonchée, ou plutôt elles figurent au milieu de débris de porcelaines, tristes monuments de la maladresse de Jocrisse. Le peintre a-t-il été plus adroit? c'est une question. Mais ajoutons qu'il lui eût fallu un talent supérieur pour donner de l'expression à son personnage, à en juger par le modèle. Brunet, où es-tu?

Espérance (*A l'*). *Ancienne maison Declion,* M. Victor Mouton, quincaillier, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 15. —Jusqu'ici, nous ne savions pas que l'Espérance eût été personnifiée à la manière de l'ancienne maison Declion; elle est représentée assise sur le bord de la mer, au milieu de marchandises de toute espèce, et ayant sous ses jupes une ancre qui semble la fixer au rivage. C'est l'*Espérance réalisée.*

Extrêmes se touchent (*Les*). Eau-de-vie et tabac, rue Jean-Robert, n° 13. — Ce petit tableau représente un élégant en carrick, allumant un cigare à la pipe d'un chiffonnier. Le philosophe nocturne a sur son dos la hotte de Kiguerin; il communique son feu de la manière du monde la plus gracieuse à M. le philosophe en habit pincé, car il y a aussi de la philosophie dans son fait. J'allais continuer mon chemin lorsque, regardant de l'autre côté du tableau, j'aperçois un autre philosophe à cheval sur un tonneau. Voici sa morale, elle sert de légende à l'enseigne : *J'oublie le passé, je jouis du présent et je ne pense point à l'avenir.* Lecteurs, si vous n'êtes pas contents de tout cela, *tâchez d'être un peu philosophes.*

Fontaine de Jouvence (*A la*). Magasin de nouveautés, rue des Moineaux, n° 3. — Il y a dans Paris mille individus qui débitent l'eau de cette précieuse fontaine; M. Brescon vend sa merveille, qui fait croître des cheveux du plus beau noir sur une tête sexagénaire et pelée; une madame Ma efface, avec son eau miraculeuse, les rides de l'âge; cependant, ni l'un ni l'autre n'ont obtenu les succès du boutiquier de la rue des Moineaux. Une vieille femme vient de puiser à la fontaine, et aussitôt un visage de quinze ans a *réparé du temps l'irréparable outrage;* il est vrai que

ce n'est que sur l'enseigne, mais dans le magasin n'en est-il pas de même : j'aperçois d'un côté une jambe fine, une gorge arrondie, des hanches moelleuses et le tout en coton; d'un autre, des gazes, des dentelles, des soieries... Que de femmes croient avoir bu à la *Fontaine de Jouvence!*

Gagne-Denier (*Au*). Magasin de nouveautés, rue Saint-Antoine, nº 219. — Si l'on juge du magasin par l'enseigne, comme il arrive souvent de l'homme par l'habit, de l'oiseau par la plume, d'un livre par le titre, on ne peut accuser d'ambition le propriétaire de celui dont l'enseigne nous occupe. Il est sans doute pénétré de cette vérité que « qui va lentement va sûrement »; que « les petits ruisseaux font les grandes rivières », et enfin que « qui trop embrasse mal étreint », comme il est arrivé à tant de ses confrères, et nous ne doutons pas que la modestie de l'enseigne n'attire chez lui les amateurs du bon marché; mais c'est du tableau qu'il faut parler. Au milieu d'une riche campagne, et sous un chêne touffu, un rémouleur, qu'à sa mise et à son air tendre on prendrait pour un berger du Lignon, est occupé à repasser les ciseaux que vient de lui remettre une Amarillis de basse-cour, en jupe et en corset; aux regards amoureux qu'ils échangent, on ne saurait douter que le gagne-denier ne recevra qu'un baiser pour salaire : au magasin, on ne s'en contenterait pas.

Gasconne (*A la*). MM. Victor Flain, Félix et Compagnie, marchands de mercerie, boutons et étoffes nouvelles, rue Saint-Honoré, nº 121. — En voyant l'enseigne, nous avons cru qu'une dame tenait le magasin; nous avons mis la tête à la porte, et nous n'avons vu que des hommes. C'était peut-être une mystification. Toutefois, nous avons voulu nous en assurer. « Monsieur, dîmes-nous à un sec et grand homme qui se tenait au comptoir, combien faites-vous ici de recette en un jour? — Deux mille francs, répondit-il. — Diable! c'est beaucoup. — Vous ne me croyez pas? reprit-il; est-ce que vous n'avez pas vu mon enseigne? »

Grand saint Maurice (*Au*). Teinturier dégraisseur de l'Opéra-Comique, quai du Marché-Palu. — Je ne puis pas trop dire comment et pourquoi MM. les teinturiers se placent immédiate-

ment sous les auspices du grand saint Maurice; mais ce que je puis avancer, c'est que le dégraisseur que j'enregistre sur mes tablettes est fort habile. Cependant, s'il pouvait changer aussi facilement la voix que l'habit de quelques-uns de ses clients de Feydeau, il aurait bien plus à faire; car je compte pour rien le travail qui lui vient d'un établissement placé sous ses yeux. Lecteurs curieux, prenez à tout hasard le *Journal de Paris*, vous saurez de quelle maison je veux parler. Que je vous aide : « On a transporté ce matin à la m... un jeune homme qu'une passion, etc... La famille est venue l'y réclamer. »

Griffon (*Au*). M. Lion, fabricant de meubles, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 26. — Qu'on dise qu'il n'a pas reçu du Ciel l'influence secrète, celui qui se sent le courage de vouloir réunir en lui la force et la majesté du roi des animaux et l'audace et le regard perçant du souverain des airs! C'est pourtant ce qu'a osé notre marchand de meubles en prenant pour enseigne un griffon, qui, comme on le sait, est fils du lion et de l'aigle, et tient de l'un et de l'autre. Faut-il donc posséder tant de rares avantages pour fabriquer le comptoir d'un limonadier, ou la chaise percée du paralytique? Sans doute M. Lion, au lieu de s'en tenir à ces petits détails, voulait voir plus haut, et il ne lui fallait pas moins que le regard de l'aigle.

Hercule (*Au grand*). Plomb jeune, rue des Fourreurs, n° 18; pelleteries. — Sur l'un des côtés de la devanture de cet établissement je lis : *Renard bleu*, sur l'autre : *Renard argenté*. On croirait peut-être que M. Plomb aurait recouvert le plus merveilleux des héros de la Fable, de la peau de ces renards; point du tout : plus fidèle aux anciennes traditions, il lui a conservé sa peau de tigre, il n'a pas même oublié sa massue; mais que tout cela, lecteurs, ne vous effraye pas : M. Plomb ne s'est placé sous les auspices d'Hercule que pour terrasser l'envie et la mauvaise foi.

Jean de Paris (*A*). Magasin de soieries, rue du Bac, n° 4. — « Quoi! la princesse de Navarre se laisse baiser la main par Jean de Paris! » s'écrie le grand sénéchal, avec un étonnement tout à fait comique. Eh bien, oui; l'indifférente princesse connaît enfin les

délices de l'amour; sur l'enseigne de la rue du Bac, c'est comme dans l'opéra, si ce n'est cependant que, dans la pièce, la princesse a l'air noble et la mise élégante, tandis que, sur le tableau, elle ressemble à une cuisinière endimanchée, et Jean de Paris à un conscrit. N'oublions pas de dire que le peintre, infiniment ingénieux, a mis un chêne centenaire tout entier dans la tête de l'héroïne, et que cela produit un effet... Et le sénéchal donc! il est sublime comme un intendant.

Lilliputienne (*A la*). Rue Montmartre, nº 104; merceries. — Une vieille petite personne monte, à l'aide d'une échelle, sur un très-grand cheval. C'est une des anciennes curiosités des frères Franconi que cette enseigne représente; mais, depuis longtemps, il n'est plus question de la Lilliputienne, et le petit magasin qui s'est placé sous ses auspices a besoin de ressusciter sa célébrité, car certes il ne la devra jamais à l'enseigne ni aux souvenirs qu'elle rappelle.

Mariage enfantin (*Au*). M. Douay, marchand de nouveautés et corbeilles de mariage, rue Sainte-Anne, nº 55. — Une scène de la jolie comédie de M. Scribe a fourni le sujet de ce tableau. L'Amour, sous les traits de la charmante et toujours jeune Léontine, soulève le couvercle de la corbeille qui recèle les cachemires, les dentelles et l'écrin, gages de l'empressement d'un généreux futur. Cette enseigne ne manque pas d'esprit; mais nous demanderons à M. Douay ce qu'il a voulu exprimer. Sont-ce les cadeaux qui font naître l'amour dans le cœur d'une aimable coquette? ou les présents de l'hymen mettent-ils l'amour en fuite? L'un et l'autre sont vrais.

Oiseau bleu. (*A l'*) Magasin de merceries et nouveautés, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nº 69. — La création de Perrault, perchée sur une branche d'arbre, n'a pas encore vu son plumage d'azur tomber sous le fil tranchant des rasoirs; elle est dans sa beauté primitive et toujours protectrice, il n'en faut pas douter, des amants et des cœurs honnêtes qui l'invoquent. Parlerons-nous des jeunes demoiselles du magasin et des marques de protection que leur donne l'Oiseau bleu? Il attire les adorateurs, et nous ne

dirons rien de plus à cet égard. Quant au magasin, il y fait affluer les chalands.

Partie de chasse d'Henri IV (*A la*). Munier, marchand de vin traiteur, rue de Saintonge, au coin du boulevard. — Je cherche de mes deux yeux, soit le bon roi, soit le fermier Michaud, rien de tout cela. Que veut donc dire M. Munier avec son inscription? Veut-il nous prouver qu'il est hospitalier comme le fermier de *la Partie de chasse,* ou qu'il met, pour ses habitués, tous les jours la poule au pot? Allez-y voir, amants de la promenade; le restaurateur de *la Partie de chasse* n'est pas à une portée de fusil du Jardin Turc.

Petite Gourmande (*A la*). Confiseur, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 13. — Deux tableaux réunis et formant un angle aigu m'offrent, l'un, une petite fille cherchant à dérober des bonbons; l'autre, la petite gourmande paraissant y avoir goûté; cependant, elle est triste. « Dites-moi, mademoiselle, est-ce que l'on vous aurait trompée? — Non, monsieur, semble-t-elle répondre; il y a de quoi se lécher les doigts, entrez plutôt au magasin. — J'entrerai, me hâtai-je de répondre; cependant, mademoiselle, lisez votre catéchisme, et plaise à Dieu que vous n'ayez pas à vous accuser de deux péchés capitaux : le premier la gourmandise et le second un mensonge. » Lecteurs, elle n'avait commis que le premier de ces péchés, et vous pouvez m'en croire, car je ne voudrais pas, moi, porter l'endos du second.

Petit-Poucet (*Au*). Boutique de faïencier-fripier, rue Montfaucon, n° 4. — D'un côté de l'enseigne, le fils du bûcheron sème les pois qui doivent lui faire reconnaître sa route; de l'autre, il court les jambes armées de bottes de sept lieues. Que de gens sont arrivés à la fortune en marchant dans des sabots!

Pilier littéraire (*Au*). Bouquin, libraire, rue de la Juiverie, au coin de la rue de la Huchette. — Le pilier de cet établissement se composait d'un fonds de romans *galettes,* qu'on appelait du *Tiger,* du nom de l'ancien possesseur de cet établissement. La vie des Cartouche, des Mandrin, des Desrues, et quelques almanachs que distribuent gratis, au jour de l'an, les facteurs de la poste

aux lettres, formaient l'autre colonne de cet établissement. Mais M. Tiger a disparu, le *Pilier littéraire* existe toujours et M. Bouquin vit sur l'ancien fonds, toutefois sans cesser d'exploiter, concurremment avec M. Caillot, les Matthieu Laensberg et les *charmants* petits recueils annuels dont j'ai déjà parlé.

Pique-Assiette (*Au*). Magasin de comestibles, rue du Bac, nº 15. — Le peintre a voulu représenter Potier dans le vaudeville de *M. Pique-Assiette;* mais pourquoi en avoir fait un réjoui, un convive à face enluminée? L'habit noir et le bouquet nuptial, passe, mais des mollets! monsieur l'artiste, vous n'y avez pas pensé. Peut-être me direz-vous, et ce serait chose possible : « Pique-Assiette, ne se nourrissant pas dans ce magasin d'espoir et de volailles de carton, se sera fait des bosses. » Cependant, si j'en juge par la place qu'il y occupe, il me paraît bien se nourrir de l'air du temps.

Polygone (*Au*). Petit, pharmacien, rue du Four-Saint-Germain, nº 37. — Jadis, à cause de son importante découverte, M. Petit avait pris le surnom de *polygoniste;* maintenant, ce pharmacien a relégué dans son officine le tableau qui doit nécessairement lui ouvrir l'une des portes du temple de l'Immortalité. Cependant, il n'en a pas moins trouvé un polygone dans la lune; c'est par cet astre qu'il brille maintenant, et personne ne lui contestera le droit de dire avec le philosophe nocturne, Richard-Potier : *La lune, voilà mon soleil!*

Port Saint-Paul (*Au*). Commerce de vin, rue des Barres, nº 4. — Cette enseigne, nouvellement peinte, reproduit, d'une manière assez exacte, l'animation qui règne au port Saint-Paul à l'arrivée du coche d'Auxerre. Des nourrices bourguignonnes qui viennent rapporter ou chercher des nourrissons, errent çà et là comme des brebis égarées, tout étonnées qu'elles sont du spectacle nouveau que leur offre l'agitation d'une grande ville; de gros marchands, chargés de sacoches, se dirigent vers l'hôtel de la *Marine;* des maris, des femmes embrassent leurs moitiés, après une absence que les uns ont trouvée trop longue et les autres trop courte, et semblent se féliciter mutuellement d'avoir échappé aux dangers d'un voyage maritime. Des portefaix, des ouvriers des ports, une

foule curieuse ajoute à la vue de ce tableau, qui ne peut manquer de frapper les regards des nouveaux débarqués, et de leur donner envie d'aller voir si le vin répond à l'enseigne.

PROVIDENCE (*A la*). — Encore une providence! Oui, et c'est celle des épiciers. M. Nant, rue d'Enfer, au coin de la rue Saint-Dominique, exerce cette utile profession depuis nombre d'années sous la protection de la Providence; mais un instant elle lui a failli. Tandis qu'il coulait paisiblement sa vie au milieu du sucre et de la cannelle, entre le gruyère et la bonne réglisse, une nuée de lutins a fondu sur la chandelle, le candi et la marmelade. Dans ses caves, les bouteilles et les dames-jeannes dansaient sans musique; ses vitres cassaient comme verre; enfin tout était en désarroi chez M. Nant, l'ordre de la nature était bouleversé; sa boutique était obscure quand le jour avait fait place à la nuit, ses quinquets s'éteignaient quand l'huile ne les alimentait plus, et six cents spectateurs ont été, pendant trois jours, admirer ces merveilles. Une pluie de pierres, qui venait on ne sait d'où, ajoutait encore à la curiosité générale. Cependant, personne n'a rien vu; l'honnête M. Nant, seul, a vu décupler ses bénéfices; et maintenant, guéri de la frayeur que la légion infernale lui avait faite, il répète à qui veut l'entendre :

Les esprits dont on nous fait peur
Sont les meilleures gens du monde.

RENARD (*Au*). Pouchard, rue des Fourreurs, n° 19; pelleteries. — J'aperçois, *sur un arbre perché,* non un corbeau, mais un coq. Il chante; mais le renard a beau le regarder, il ne tombera point de fromage. Le coq n'est ici que pour indiquer aux passants que cet établissement est sous la protection de la Vigilance; et c'est à n'en pas douter, car il y règne une activité bien ordonnée, bien entendue, et la conscience du marchand, aussi pure que les couleurs de son tableau d'enseigne, n'a pas besoin de se revêtir d'enveloppe.

RENOMMÉE DE LA BONNE FRITURE (*A la*). Rue de Charonne, n° 4, Narbonne, marchand de vin traiteur. — Vous croiriez, peut-être, lecteurs, apercevoir le carpillon fretin, le goujon ou l'éper-

lan soumis déjà au supplice de la friture : point du tout; c'est purement une rivière au bord de laquelle un pêcheur prend du goujon *à la ligne*. Nous pensons bien que ce n'est pas le fournisseur de la maison; car, sans cela, il ne pourrait guère suffire. Mais quel est ce paysage? On aperçoit un vieux pont et un télégraphe; ne serait-ce pas les environs de Narbonne que M. Narbonne aurait voulu nous offrir? Mais pourquoi ce télégraphe? Ah! nous y voilà. C'est le langage muet du pêcheur, qui annonce qu'un malheureux petit poisson vient de mordre à l'hameçon. Vous direz peut-être que les télégraphes n'ont point été institués pour de semblables futilités. Nous voulons le croire; cependant, il leur est arrivé quelquefois de ne pas donner des nouvelles plus importantes.

Renommée des bonnes semences (*A la*). Gohard, rue de Sèvres, n° 1, tient magasin de fourrage, son, avoine, remoulage, paille d'avoine, etc. — Cette renommée d'une nouvelle espèce est un palmier autour duquel s'enlace un serpent. La terre est jonchée de fleurs d'une couleur éblouissante. Mais approchons-nous : eh quoi! des plantes médicinales, des graines, des racines et des sirops. Empiètement sur les droits du pharmacien, du confiseur et de l'herboriste. Ce n'est pas rare à Paris : on trouve dans cette boutique tous les produits du règne organique, ainsi défini par Linné : *Les animaux vivent et sentent.*

Roi de Danemark (*Au*), M. Kœnig, fourreur, rue Saint-Honoré, n° 213. — Quelle singulière cour M. Kœnig a choisie à son roi : des ours blancs et noirs, des loutres, des blaireaux, des loups devenus courtisans sont aux pieds du monarque, vêtu comme un marquis de l'Œil-de-bœuf. Mais, parmi ces nobles habitants des forêts, on n'est pas peu étonné de rencontrer des lions, des tigres, des panthères et autres habitants de la zone torride. Point de réflexions; et l'idée du peintre, la comptez-vous pour rien?

Roi Salomon (*Au*). Madame veuve Delâtre, fabricante de cartes à jouer, rue Sainte-Anne, n° 39. — Quel rapport a le plus sage des rois avec un jeu de cartes? Passe pour David, qui fait partie intégrante du piquet et du boston; mais Salomon! Madame Delâtre n'est peut-être pas sans prétentions aux proverbes; mais toutes les

femmes en font, et elle eût pris, dans ce cas, un personnage de son sexe pour patronne; c'est du royal auteur du livre de *la Sagesse* qu'elle suit les leçons : peu de femmes la pratiquent, et il est plus commun de rencontrer des sages-femmes que des femmes sages; et, parmi les hommes, il faut remonter jusqu'à Salomon pour les trouver. Il est peint en habits royaux, le sceptre en main, le diadème en tête. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de le redire, la sagesse et les cartes ne vont guère ensemble.

Sage-Femme. Madame Vachée, rue de Bussy, n° 2. — Parmi toutes les dames qui ouvrent les portes de la vie à l'honnêteté, il n'en est pas qui offrent aux regards ébahis une enseigne aussi remarquable que celle de madame Vachée. Cette dame voit s'échapper d'une machine qu'on ne peut mieux comparer qu'à un four, une nuée d'enfants habillés de costumes qui indiquent des états différents, et elle leur adresse ces vers :

Sortez, mes chers enfants, et, d'une ardeur commune,
Par des chemins divers courez à la fortune.

Dans le lointain, la déesse elle-même, un pied sur une roue, emblème de sa mobilité, semble inviter à la suivre la foule des jeunes mortels auxquels madame Vachée vient de donner la lumière. Mais des juifs, des usuriers, des nymphes folâtres les séparent : atteindront-ils la volage déité? madame Vachée le souhaite; que peut-elle de mieux?

Sapeur (*Au*). M. Aubertin, marchand de vin, tient hôtel *garnis*, rue de la Juiverie, n° 22. — Nous ne citons pas cette enseigne pour attirer les voyageurs ou les buveurs chez M. Aubertin; comme elle l'indique, le Sapeur qui marche en tête du régiment ne peut préparer les logements que pour les soldats qui le suivent ou les tambours qui le précèdent; mais il était bon de faire connaître l'orthographe de la rue de la Juiverie; hôtel *garnis*, comme ça résonne à l'oreille! Les grammairiens et les poëtes n'y trouveront rien à redire.

Sabot fourré (*Au*). Bonnet, bonnetier, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 51. — Bravo! encore un calembour! « Non, ce n'est qu'un rapprochement, et il faut être bien pointilleux pour faire un

trait avec cela, » vient de me dire mon compagnon de voyage. Passons outre, et ne donnons pas à notre esprit le temps de chausser une plaisanterie. — Mais le petit sabot? — Silence!

Soldat cultivateur (*Au*). M. Marchandon, marchand de nouveautés, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 77. — C'est une copie fort bien faite du beau tableau de M. Vigneron qui décore le magasin de M. Marchandon, et appelle à le visiter les mères, les épouses et les filles de tant de braves qui, redevenus citoyens, ont déposé les foudres de la guerre pour reprendre le soc de l'agriculture. Le peintre, comme on le sait, avait reproduit sur la toile ces vers de Virgile, traduits par Delille, et que M. Marchandon a inscrits au bas de son enseigne, comme pour ajouter à son effet imposant :

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,
Entendra résonner les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

Le négociant qui a eu l'heureuse idée de mettre son commerce sous l'égide du courage et des sentiments les plus héroïques, plutôt que sous l'une de ces enseignes banales que fournissent les grands et les petits théâtres de Paris, doit avoir l'esprit élevé, et nous savons que M. Marchandon joint à tous les avantages d'une bonne éducation la loyauté la plus scrupuleuse; il y a donc mille raisons pour recommander son enseigne aux amateurs, et son magasin aux chalands.

Tableau des Samoièdes (*Au*). M. Sambin, bonnetier, rue des Deux-Ponts, n° 22, île Saint-Louis. — Cette enseigne n'est pas la seule que M. Sambin ait prise; on lit aussi sur le devant de sa boutique : *Au Bon Pasteur*. D'un berger aux Samoièdes, il y a loin, puisque ceux-ci sont pêcheurs; mais il a plu à M. Sambin de rapprocher les distances : toutefois, le tableau des *Samoièdes,* qui ornait sans doute un tout autre magasin, et qui devait offrir quelque rapport avec le commerce de celui qui le possédait primitivement, n'est pas fait sans talent. Des sauvages que nous appelons

Samoièdes sont occupés à la pêche de phoques et d'ours marins, et les attirent sur le rivage dans de larges filets. Le bonnetier de l'île Saint-Louis n'a pu, comme on le voit, vouloir attirer les chalands en offrant ce tableau aux regards. En admettant qu'il n'ait pas dédaigné de se comparer à un Samoiède, il ne pouvait raisonnablement prendre ses pratiques pour des ours ou pour des veaux : ce sont de ces choses qui se pensent et ne se disent pas.

Tête d'Archimède (*A la*). Schmith, tourneur sur métaux, rue de Ménilmontant, n° 54. — Il faut plus qu'un courage héroïque pour arriver jusque-là. Le levier d'Archimède actuel, c'est-à-dire moins d'argent que de curiosité, ont seuls pu me conduire dans ce quartier éloigné du centre de Paris. Après avoir fait l'inspection de l'enseigne, je me suis encore trouvé dans l'obligation d'avouer que la découverte que je venais de faire ne valait pas ma course.

Vache noire (*A la*). Huet, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 8. — Lecteur, c'est une renommée de fromages à la crème; entrez, achetez, vous trouverez de quoi vous blanchir l'estomac. Cependant, si vous vous arrêtiez à l'enseigne, peut-être auriez-vous lieu de craindre que ce ne fût encore qu'une génisse? Entrez toujours, ce n'est pas là que le marchand a pris son *lait*.

Villageoise (*A la*). Mary, mercier, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 27. — Cette aimable paysanne rassemble en bouquet des épis dont la terre est jonchée; mais sa tâche sera bientôt remplie, car ils sont en abondance. Si M. Mary glane aussi facilement, il fera bientôt fortune; et on pourrait le croire, à l'affluence que l'on remarque dans son magasin.

AUTRE SUPPLÉMENT

Belle Anglaise (*A la*). Palais-Royal, n° 156; bijoux. — Voilà le second tableau de ce genre qui nous tombe sous les yeux (voir page 119). Celui-ci est un portrait dont les couleurs sont aussi fraîches que vives; la jolie Anglaise est, du reste, assez maladroitement coiffée. Il paraît que ridicule et modes anglaises sont syno-

nymes : pourquoi donc leur emprunter si souvent? Un fashionable nous répondra : « Parce que c'est *orizinal, sarmant, paole d'honneur!* » Eh bien, j'aime mieux, pour mon compte, nos costumes nationaux, notre coiffure nationale, les mœurs, les habitudes et l'esprit de notre pays; aussi, en dépit du bon ton, ne craindrais-je pas de dire avec certain vaudevilliste :

Je tiens pour la mode française :
On ne me verra pas changer;
Un Français n'est pas à son aise
Sous un uniforme étranger.

Bois de Vincennes (*Au*). Rue des Fossés-Montmartre, n° 29. — Ce tableau est entouré de tant d'annonces différentes, qu'il m'a été impossible de découvrir s'il appartenait à la tabagie, à l'hôtel garni ou au tailleur dont il est entouré. C'est le côté du polygone que le peintre a choisi, s'il est permis d'appeler peintre le barbouilleur de cette enseigne. On aperçoit des chevaux étiques, des enfants se roulant par terre, et je ne sais quoi de pyramidal qui représente tout ce que l'on veut, excepté quelque chose. Le bois de Vincennes se lie de nos jours à un événement si funeste, l'assassinat des enfants Gerbaud, que j'ai cru devoir appeler enseigne ce tableau; sans cela, je l'aurais omis, comme je l'ai sans doute fait d'une multitude de pauvretés, plutôt destinées, je le suppose, à garantir les murs de la pluie qu'à fixer l'attention publique.

Bureau d'annonces anonymes. — « Qu'est-ce que cela veut dire? » me demandai-je en apercevant de loin cette inscription. Approchons; M. Roumette, rue des Fossés-Montmartre, n° 7, tient un bureau de placement. En effet, jamais enseigne plus exacte; les gens sans place demandent des emplois sous le voile de l'anonyme, et, trop souvent, ce sont aussi des anonymes qui s'adressent au bureau pour s'y pourvoir d'employés. Mais les anonymes sans place peuvent être connus; ils s'inscrivent moyennant une rétribution qui, pour la plupart du temps, ne sert qu'à enregistrer leurs noms aux archives des bureaux de placement, tandis que les anonymes qui demandent des employés, restent inconnus toute leur vie. Je ne sais pas trop si le bureau Roumette est semblable à une infinité d'autres; ce qu'il y a de certain, c'est que presque tous ne sont que

de misérables bouges qui séduisent, par de pompeuses annonces, les naïfs jeunes gens tout fraîchement débarqués à Paris. Ce n'est pas la première fois que je m'élève contre ces dégoûtants artifices, et je me réserve toujours le droit de le faire quand j'en trouverai l'occasion. Ne serait-il pas temps enfin que l'on surveillât ces agences d'impostures, et que l'on empêchât une foule d'intrigants et de paresseux de tromper d'une aussi grossière façon la crédulité d'honnêtes jeunes gens! Il y a, pour les boulangers, les marchands de vin, les limonadiers et quelques autres artisans, des bureaux de placement spéciaux à chacune de ces professions qui méritent toute espèce de confiance; mais les Brunet et consorts ne sont qu'un vain leurre que l'honnête homme doit traduire impitoyablement devant l'opinion publique.

Cheval indien (*Au*). Poulain, bijoutier orfévre, galerie de Pierre, Palais-Royal, n° 146. — Tout en étant forcé d'avouer qu'il n'existe aucun rapport entre l'enseigne de ce beau magasin et le magasin lui-même, la justice nous commande de dire que ce tableau est fort agréablement dessiné, que le cheval indien ne serait pas mal pour un cheval normand, qu'enfin les arbres, les rochers, le torrent qu'on aperçoit produisent un effet assez pittoresque. Un mauvais plaisant pourrait peut-être dire que M. Poulain a fait dessiner un jeune cheval afin de rétablir, sous une autre forme, l'harmonie dont nous lui reprochons la violation entre son état et son enseigne; mais, certes, ce ne serait jamais qu'une fausse application, car je suis convaincu que, bien que M. Poulain ait inscrit son nom immédiatement au-dessous de son jeune cheval, il n'a jamais voulu qu'on établît aucun rapprochement entre lui et le noble animal, bien que l'on soit convenu d'appeler poulain un jeune cheval.

Curieuse (*A la*). Nouveautés, rue de la Monnaie, au coin de la rue Baillet. — Les enseignes se succèdent avec tant de rapidité dans ce quartier, que, pour les enregistrer toutes sur nos tablettes, il nous faudrait avoir, pour ainsi dire, bureau ouvert tout le long de l'année, et être à la piste de tous les magasins qui s'ouvrent. Il est vrai qu'il en disparaît aussi tous les jours quelques-unes, et que parfois elles ont des destinées bien bizarres (voir *Mât de Cocagne,*

page 145). Nous faisons cette remarque à propos de la rue de la Monnaie, qui vient de perdre *Jeanne Hachette* et s'enrichir de la *Curieuse*; c'est bien le cas, ce nous semble, de dire avec Virgile : *Uno avulso, non deficit alter.* La jolie Curieuse ne nous fera pas regretter Jeanne Hachette ; elle est jolie, sa taille est svelte, sa figure a de l'expression, son minois est agaçant; elle écoute; et quoi? se demandent les curieux passants. Elle veut apprendre *à faire l'article*, et les jeunes gens du magasin s'y entendent à merveille; elle veut tenir note des vérités qu'ils débitent, et, pour se les rappeler, elle n'a besoin ni de mémoire ni de carnet. Peut-être trouvera-t-on que je suis moi-même indiscret; mais, messieurs, qui l'est le plus, de moi ou de votre jolie Curieuse?

Désir de la France (*Au*). Bégazon, épinglier, grillageur, rue Saint-Denis, nº 298. — Si notre mémoire ne nous trompe pas, M. Bégazon avait, sous l'Empire, la même enseigne ; cependant, le désir de la France a dû changer. Alors, on apercevait sur la devanture de cette boutique un écu autour duquel s'enlaçaient des lauriers; depuis le retour des Bourbons, M. Bégazon, fidèle à son enseigne, a conservé son écu et ses lauriers : seulement, il y a écrit ces deux mots : *La paix*. De telle façon qu'on lit maintenant : *Au désir de la France, la paix.* Mais, afin que tout soit en harmonie, n'eût-il pas bien fait de substituer aux feuilles belliqueuses du laurier les tiges pacifiques de l'olivier?

Jocko de la Montagne (*Au*). Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, nº 33, Boucher, marchand de vin. — Jocko, c'est-à-dire un singe, car Mazurier, en les ennoblissant, n'a certainement pas réuni tous les singes de la même famille; un singe, dis-je, tient entre ses griffes un verre dans lequel un petit garçon verse à profusion le nectar des dieux à seize sous le litre. Maître Jocko n'a pas trop l'air de s'en réjouir; est-ce que, par hasard, il aurait déjà goûté au vin du marchand ?

Balance (*A la*). — Voici enfin la dernière enseigne de cet opuscule! c'est celle que nous avons choisie (voir le fleuron qui figure au titre de cet ouvrage). Notre enseigne, comme on le verra, présente un axe dans un équilibre parfait, et deux plateaux exac-

tement parallèles; ils n'offrent aucune inclinaison, tous les deux sont également suspendus. Ils indiquent que la plus grande impartialité a présidé à notre travail ; c'est à nos lecteurs à en juger; et nous nous abandonnons avec d'autant plus de confiance à leur investigation, que — le Ciel nous en est témoin ! — nous ne sommes soumis à aucune influence. Hélas! tout le monde en pourrait-il dire autant? Que d'enseignes ne servent que de prétexte pour attirer l'attention publique, et combien de *maisons de confiance* et d'enseignes sous l'invocation de la *bonne foi* ne sont qu'un appât pour la crédulité! Nous avons lu : *Figaro,* sur une petite feuille plus méchante que maligne; *Mentor,* sur un feuilleton qui n'était pas toujours sage; *Nouveauté,* sur le titre d'une éphéméride qui racontait parfois de vieilles chroniques; *Corsaire,* sur un journal qui certes ne prend pas habituellement son butin aux rives du Permesse; *Médiateur,* sur la couverture d'un recueil qui ne peut être considéré comme s'occupant de concilier tous les partis; *Opinion,* en tête des vastes colonnes d'un journal qui ne partage pas l'opinion de la multitude ; *Pandore,* sur le titre d'archives où le bien et le mal ne sont pas enregistrés en proportions égales, et enfin *Courrier des Théâtres,* entre les jambes d'un cheval qui ne ressemble pas à Pégase. Maintenant, lecteurs, laissez-vous prendre à l'enseigne ! Mais que vont dire de nous ces immortelles puissances? Gare aux *Coups de lancette* et aux malins alinéas du *Butin,* de la *Boîte,* de l'*Écho,* des *Macédoines* et des *Mosaïques !* De bonne foi, c'est en tremblant que nous les citons, et, si quelque chose nous rassure, c'est que les journalistes n'ont pas besoin de lire les livres pour les annoncer. D'ailleurs, un in-32, fi donc! les deux exemplaires d'usage valent-ils les honneurs d'une insertion de deux lignes, quand on a tous les jours *abondance de matières?*

Mais, va-t-on nous dire, vous oubliez d'autres enseignes encore : et *le Constitutionnel?* et *le Courrier français?* Réparons cette omission. Si l'on en croit leur dire, et surtout si l'on s'en rapporte à leurs procès, ces deux journaux sont restés fidèles à leur enseigne, c'est-à-dire à leur titre; mais les *Débats,* on prétend qu'ils vont quitter la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois; *le Drapeau blanc* s'est *lavé* d'une accusation à lui faite dans la personne de son éditeur responsable; *l'Aristarque* est plus que jamais

pointilleux; le *Journal de Paris* a constamment bureau ouvert pour l'insertion des accidents qui arrivent dans la capitale; *la Quotidienne* paraît tous les jours pour l'honneur de Montrouge; *l'Étoile* brille tous les soirs sur les boulevards; *le Pilote* conduit *très* pour ne pas dire *trop prudemment* sa barque; la *Gazette* conserve son ancienne gravité; le *Journal du Commerce* nous donne quotidiennement les mercuriales du marché au beurre et aux légumes. Il n'y a pas jusqu'au *Moniteur* qui, pour avertir ses lecteurs de l'existence de MM. tel et tel, ne nous donne une seconde édition *officielle* des profonds articles de la *Gazette* ou de *l'Étoile.* Voilà, je l'espère, des entreprises fidèles à leur enseigne, ceci n'est point un vain leurre. On nous objectera peut-être qu'il y a manière de s'entendre; tenons-nous à ce que nous en avons dit. Au reste, nous ne nous exposerons point à nous mettre en procès avec la *Gazette* ni avec le *Spectateur des Tribunaux;* nous respecterons même la voix de *l'Écho,* afin d'avoir, à tout événement, un abri contre les malveillants qui appelleraient notre in-32 en polémique. Toutefois, n'oublions pas de demander grâce pour son intention; prions les personnes que nous avons épinglées de protéger sa course; un souffle favorable peut un instant le faire planer dans les airs, et retenir leur place au temple de Mémoire.

1826.

VISITES[1]

1

UN PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES

On m'annonça.

— Que vous êtes aimable! s'écria madame *** en me voyant entrer; je ne connais que vous de ponctuel. J'ai demandé mes chevaux à midi. Asseyez-vous. Fait-il froid? fait-il chaud? mettrais-je un châle ou ma fourrure?... Votre main!... Allons, donnez-moi la main. Mon pauvre ami, pourquoi suis-je si longtemps sans vous voir?

Je n'étais pas plus instruit qu'avant mon arrivée. Il fallait que madame *** fût bien préoccupée pour me faire un mérite de ma ponctualité; j'avais devancé l'heure indiquée dans son billet, et, pour une femme d'un esprit malin, mais sincèrement attachée à son mari, cette petite circonstance prouvait plus de curiosité que d'exactitude. Je fus assez maître de moi pour ne pas lui adresser la moindre question : il faut toujours s'établir une bonne réputation, quelque insignifiante qu'elle soit.

— Vous allez la voir, continua-t-elle, en me faisant un signe de tête, elle est là.

J'éprouvai un sentiment pénible.

— Qui, là? pensais-je.

1. En publiant, dans *la Mode,* les deux esquisses comprises sous ce titre, Balzac y joignit la note suivante : « L'auteur se propose d'envisager, dans une série d'articles, la situation des femmes aux époques les plus intéressantes de leur vie. Il a dû commencer par l'enfance. » Ce projet n'eut pas d'autre suite.

Et la douleur répondit mentalement à ce mot terrible : *Morte!* « Oui, morte! Elle est morte! »

Madame *** sonna sa femme de chambre.

— Je me suis trouvée un peu embarrassée, poursuivit-elle; mais ma tante, qui est fort au courant de ces choses-là, m'a indiqué une excellente maison; c'est là que nous allons..., rue... Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait de l'adresse?

La femme de chambre entra.

— Louise, avez-vous trouvé l'adresse d'une maîtresse de pension?

— Oui, madame.

— Donnez, donnez donc!...

J'étais toujours aussi intrigué; mais, à l'activité de madame ***, au peu d'ordre qui régnait dans ses idées, je vis qu'il y avait du dévouement au fond de cela. L'intrigue peut, à la rigueur, laisser une femme calme, jamais une bonne action.

Madame *** me remit un papier où je lus ces mots : *Institution de madame Morin, rue de Monceau, n° 21.*

— Ma tante, reprit madame ***, vous savez que c'est une femme rigide...

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Comme il fait beau, donnez-moi un chapeau moins lourd, mademoiselle.

— Madame a tort, le vent est froid.

— Mon Dieu, je ne sais pourquoi vous voulez absolument que j'use ce chapeau de velours... Vous m'avez donné une robe de laine, il fait un soleil admirable...

Et, s'adressant à moi :

— Ces dames de charité voient tout, et ma tante est d'une curiosité...

— Madame mettra-t-elle une autre robe?

— Non, il est trop tard. Amenez-moi ma fille.

— Votre fille? m'écriai-je.

— Oui; vous voyez que je veux me montrer digne de la confiance qu'on m'accorde... Cette pauvre enfant deviendra la mienne.

Une petite fille entra, et courut se jeter dans les bras de madame ***. Je n'avais plus rien à demander; sa présence me disait tout! de grosses larmes gonflaient mes paupières, j'y voyais à peine,

et pourtant ces beaux cheveux blonds, relevés sans art au-dessus d'un front... un front d'ange! ces yeux si brillants, tous ces traits me rappelaient celle qui n'était plus. La robe noire de la pauvre enfant ranima mon courage. Madame*** l'envoya près de moi. Mon regard ne put soutenir son regard enfantin : je baisai ses cheveux.

Touchée de mon émotion, madame *** sembla se souvenir qu'elle m'avait écrit pour me prier de l'accompagner dans une course, sans me prévenir le moins du monde de ses projets.

— Que je suis étourdie! s'écria-t-elle; je songe seulement à présent que vous ignorez qu'elle m'a chargée d'élever sa fille... Vous me négligez tellement! Oui, avant de mourir, elle a pensé à ses amis de Paris... Elle m'a recommandé de m'adjoindre, pour veiller sur son enfant, quelqu'un qui pût s'intéresser à elle... Oh! quelle lettre, quelle lettre!... C'est vous que j'ai choisi; n'ai-je pas bien fait?... Vous devez penser combien c'est une chose importante que l'éducation d'une fille : cette petite aura soixante mille francs de rente un jour.

Madame *** parlait; l'enfant me regardait comme pour se rappeler si elle m'avait déjà vu... Ah! qu'on vint annoncer à temps que les chevaux attendaient! L'enfant fut remise entre les mains de sa bonne, et nous partîmes.

Le trajet que nous avions à faire me parut long, bien que madame *** ne me parlât que de souvenirs intéressants; mais ils étaient devenus pénibles et me trouvaient sans force... J'étais tourmenté du désir de voir la lettre qui contenait les dernières volontés d'une femme dont la mort devenait une perte cruelle pour ceux qui l'avaient connue. Je ne sais quel espoir secret agitait mon cœur; j'osai compter un moment sur la frivolité de madame ***. Je lui fis ma demande en balbutiant; mais son refus devait faire cesser toute espèce d'importunité à cet égard. Je pensai alors que les femmes, quand elles n'ont pas d'intérêt personnel à manquer aux lois de l'amitié, les suivent plus rigoureusement que nous autres, et je me résignai.

La voiture s'arrêta devant une maison fort élégante dont on apercevait, par-dessus la grille aux thyrses dorés, le péristyle à colonnes : c'était là l'institution de madame Morin, quoique rien ne l'indiquât extérieurement.

Après avoir traversé une jolie petite cour, où le vent du nord ne chassait pas la douce chaleur du soleil de mars, on nous conduisit dans un des parloirs.

Il y a dans la tenue de cette maison quelque chose de l'élégance française et du confortable anglais. On se sent tout de suite prévenu favorablement.

Madame *** se recommanda du nom de sa tante, parla de sa pupille, et demanda des renseignements. Durant cette conversation, j'examinai quelques portraits au crayon dessinés par les élèves. Je ne dirai rien du talent des jeunes artistes; mais le sentiment qui avait donné lieu à ces travaux disposait mon âme à la réflexion; n'est-ce pas dans ces maisons où se passe le premier quart de la vie d'une femme, que commence cette amitié dont madame *** donnait en ce moment même une si grande preuve? n'est-ce pas là que le cœur s'accorde avec l'existence, qu'il se prépare à ce qui les attend dans l'avenir?...

Et quel avenir que celui des femmes! Jeunes, elles sont des ornements animés de salon, des esclaves couronnées de fleurs et façonnées pour leurs maîtres; peu importe quelle main leur donnera des chaînes, pourvu que ces chaînes soient dorées. Mais leur jeunesse se dissipe bientôt en brillantes bagatelles, l'âge arrive, le monde les fuit; forcées de se replier sur elles-mêmes, elles cherchent en vain un seul cœur qui leur réponde; mères sans enfants, épouses sans maris, elles arrivent tremblantes vers la tombe, redoutant également une éternelle destruction et le Dieu qui seul pourrait les en garantir.

Quelqu'un entra dans le parloir, et les longs éclats de rire de la joie enfantine parvinrent alors jusqu'à nous : c'était l'heure de la récréation. Ce qu'il y a de pur dans la joie de l'enfance formait un contraste frappant avec les idées qui m'occupaient; l'heureuse insouciance du jeune âge me rendit une liberté d'esprit dont j'avais besoin pour visiter l'intérieur de la maison : l'occasion était trop favorable pour la laisser échapper; j'éprouvai autant de joie qu'un Européen qui pénètre dans un harem, mais mon cœur battait par des sentiments différents.

La maison de madame Morin a été construite pour elle, sous la surveillance de son mari, dont les établissements de jeunes gens

jouissent d'une réputation méritée. Le résultat d'une longue expérience a présidé à l'ensemble et se découvre dans les moindres détails : la situation de la maison entourée de jardins, son exposition au midi et au nord, l'air pur qu'on y respire, la disposition des salles d'étude, des dortoirs; l'ordre, la propreté, l'élégance me charmaient; je n'avais pas la moindre idée de tout cela. Là, c'est un gymnase dont une épaisse couche de sable ôte l'idée de toute chute dangereuse; ici, une chapelle décorée avec goût; plus loin, l'infirmerie au-dessus de l'étable à vaches, dont l'atmosphère douce pénètre par une ouverture. Depuis la formation de l'établissement, nulle malade n'est entrée dans ce lieu de souffrance. Je remarquai partout un crucifix de bronze comme le seul ornement de ces vastes chambres destinées à quatre-vingts élèves; mais, dans l'atelier de dessin, cette remarque me frappa davantage. Le Christ dominait là tous les fragiles fragments de plâtre empreints du génie de l'antiquité : ce mélange, qu'on trouve à Rome en présence de la chaire de saint Pierre, me parla plus vivement que jamais de l'impuissance des beaux-arts pour exprimer aujourd'hui le sentiment religieux sous le vent d'un scepticisme accablant.

— Si la religion chrétienne ne suffit plus à nos intelligences, pensai-je; si elle ne peut remplir nos cœurs, n'oublions pas du moins qu'elle nous a conduits où nous sommes, que c'est elle qui détruisit l'esclavage des femmes, esclavage dont il faudrait tâcher d'oublier jusqu'au souvenir. Où l'image du Christ doit-elle être mieux qu'au milieu de ce troupeau de filles destinées à devenir des mères?

Je fus interrompu dans ma rêverie par les sons d'un piano; une élève jouait la prière de *la Muette*, et cette sensation fut délicieuse; elle répondait si bien à mes idées, que je crus entendre une voix d'avenir, une expression religieuse que les autres spécialités des beaux-arts ne pouvaient plus rendre...

— Vous me voyez enchantée, me dit alors madame ***; je parlerai de cet établissement.

— Vous le prenez sous votre protection? répondis-je.

— Vous croyez rire?... Toutes les mères me croiront sur parole quand je leur dirai : « Mettez là vos filles. » D'ailleurs, c'est une chose arrangée, cette maison me plaît, notre petite orpheline y sera

merveilleusement; j'aime beaucoup la promenade, le parc de Monceau est à deux pas, j'y viendrai souvent dans l'espoir de l'y rencontrer ; car vous saurez que madame la duchesse d'Orléans a confié une de ses filleules à madame Morin, et que, grâce à cette circonstance, l'entrée du parc est accordée à toutes ses petites camarades.

Madame *** achevait ces mots lorsque nous vîmes entrer toutes les joyeuses pensionnaires; le bonheur brillait sur leur visage. Quelques-unes parlaient anglais entre elles, d'autres italien, et je me mêlai à leurs conversations dans ces deux langues.

Heureux âge, où les distinctions de la richesse et de la naissance sont encore inconnues, où la plus laborieuse, la plus savante se trouve la première, où l'intelligence n'est pas humiliée par la morgue insolente, où les peines et les récompenses sont la conséquence des actions !

— Vous allez me suivre chez ma lingère, me dit madame ***; je veux commander le trousseau de notre chère petite amie; avez-vous remarqué qu'elles ont toutes des tabliers noirs? pas de différence dans les vêtements. C'est bien, ah ! c'est très-bien ! L'éducation doit avoir une base égale pour nous autres femmes ; nous avons toutes les mêmes devoirs à remplir. A propos, avez-vous vu mon portrait?... Nous irons le voir, puis nous passerons chez une marchande de modes... D'abord, il faut que cela vous arrange. Vous nous resterez à dîner, c'est aujourd'hui ma loge aux Italiens; et puis cette pauvre petite avec laquelle vous n'avez pas encore fait connaissance... Elle ressemble à sa mère, n'est-ce pas?

2 avril 1830.

II

L'ATELIER D'UN PEINTRE

— Un portrait doit être ressemblant...

C'est madame *** qui parlait ainsi. On lui donna en mariage six cent mille francs, une corbeille admirable et un mari de son choix; mais sa beauté faisait oublier la dot et calomnier le bon jeune homme qui n'avait eu d'autre mérite que de lui plaire. N'était-ce

donc pas assez?... Allons, nous avons été injustes envers le pauvre Alfred; nous étions tous jaloux de son bonheur, envieux de ses avantages et tout gonflés d'amour-propre : c'est l'ordinaire. Il y a huit ans de cela, huit ans! Puis-je rien oublier de cette journée où je vis pour la première fois celle...? La pauvre enfant me l'a rappelée avec son regard brillant et vague, regard qu'on ne peut supporter quand la douleur apprend ce qu'il présage... Et si je me souviens de cette autre fête lugubre où j'eus le courage de tout voir, de ce mariage de mort qui m'isolait pour toujours, combien ce souvenir contraste avec la joie qui rendait madame *** si belle, encore plus que sa riche toilette! L'une est toujours heureuse au sein du monde; on l'aime, on l'admire, on l'envie; l'autre... l'autre est tranquille à présent, déliée de ses serments; elle est à moi sous un long voile blanc sans fleurs, sans espoir, mais à moi seul et pour l'éternité.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela? continua madame ***. Oui, un portrait doit être ressemblant; sans quoi, ce n'est plus qu'une peinture.

— Un portrait doit être joli, répondis-je; sans quoi, il n'est jamais ressemblant.

— Vous devenez tellement hérissé de paradoxes, qu'on ne sait plus de quel côté vous aborder. Comment soutiendriez-vous votre système, si je vous nommais..., par exemple..., madame de P...? Faites donc un joli portrait avec ce modèle!...

— Madame de P... a de grands traits, elle est maigre, sèche, et ses cheveux sont roux : rien ne sera plus aisé que de l'embellir. Les portraits difficiles sont ceux des personnes qui vous ressemblent.

— Mon pauvre ami, vous pensez donc qu'on se tire d'un mauvais pas avec un mot poli? il ne vous manquait plus que de devenir flatteur, pour fermer le cercle de vos bonnes qualités.

— La peinture est une illusion; pourquoi ne pas la rendre complète? Le joli est toujours une chose relative; c'est un diminutif.

— Je comprends, vous ne voulez que des portraits en miniature.

— Je veux qu'un peintre ait, même en faisant des portraits, assez d'imagination pour rêver un moment sur le visage qu'il analyse un sentiment en rapport avec les traits; je veux qu'il y place une physionomie : il n'y a pas de laideur qui n'ait son beau

moment. Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides? Et les bonnes personnes surtout! Le talent du peintre fait parler les traits, mais son âme doit en trahir le langage.

— Vous m'effrayez! et s'il plaisait à ce monsieur de me faire dire des choses...?

— Rassurez-vous, les arts n'ont de puissance que par la poésie, et la poésie cesse où la malignité commence.

— Mais enfin, mon portrait..., si vous le faisiez, quel langage me prêteriez-vous?

— Si je faisais votre portrait! il faudrait l'interroger et non pas moi...

— Ce n'est pas là répondre.

— Vous allez me comprendre. Je ne connais pas de chanteur plus habile que moi...

— Il faut convenir que vous êtes modeste; vous cachez vos talents avec un soin tout particulier. Et quand nous procurerez-vous le plaisir de vous entendre?

— Par malheur, j'ai la voix fausse, et je ne connais pas trois notes de musique; je chante en dedans, mais avec tant d'âme, avec un sentiment si profond, que je me surprends quelquefois à pleurer : les vers sont de moi, la musique est de moi, et je trace alors une figure un peu pâle, mais suave, au regard langoureux, vif par instants... des cheveux en désordre... Oh! si vous pouviez la voir! si vous pouviez m'entendre!... Personne, non, personne ne réaliserait le rêve de mon âme... Lamartine, Rossini, Pasta, Malibran, Girodet?... Peut-être..., oui! Quand je les lis, quand je les écoute, quand je les vois, je retrouve ma pensée; c'est moi, par d'autres : je sens, ils expriment; je conçois, ils exécutent; ils me traduisent, ils me devinent, ils m'entraînent où je veux aller...

Je ne saurais dire si je continuai à parler, ou si je restai plongé dans la rêverie; mais la voix de madame *** ne parvint plus à mon oreille, et le bruit seul que fit la portière de la voiture en s'ouvrant me rendit au mouvement de la vie ordinaire. Je sortis de la voiture, je présentai ma main avec la grâce d'un dandy; j'eus une contenance, un visage, une voix, des paroles pour tout le monde; les trois coups du marchepied et l'aspect d'un valet venaient de me rappeler le but de notre course : je tombais du ciel dans la rue

de la Ville-l'Évêque, devant une maison de peu d'apparence, et, après un petit détour dans une cour obstruée de planches, je lisais à la porte de l'atelier le nom de *Georges Hayter,* gravé sur une carte huilée : déjà le peintre se révélait par quelque chose du technique de son art.

Nous n'arrivions pas fort à propos : M. Hayter donnait une séance; il ne pouvait nous recevoir; cela parut contrarier madame ***. Elle murmura quelques paroles parmi lesquelles je distinguai celles-ci : « Ces gens à la mode!... » M. Hayter est, en effet, le peintre par excellence pour les gens du monde, et la Mode est une reine qui a une antichambre chez tous ses favoris. Cependant, au nom de madame ***, une voix sèche, une voix aigre se fit entendre du fond de l'atelier.

— Entrez, entrez donc, ma chère!

— Bon Dieu, où tombons-nous! dit en pâlissant ma conductrice; c'est madame de Saint-Quirin, et nous sommes pressés!

Puis, en entrant, elle arrangea une petite grimace qu'on pouvait prendre à la rigueur pour un sourire.

— Bonjour! dit-elle; que vous êtes bonne de nous laisser entrer... — Bonjour, monsieur Hayter! je viens *me voir...*

Elle fit un signe de tête à quelques personnes, se tourna vers le chevalet, ferma les yeux à moitié, plaça son binocle, et s'écria :

— Charmant! adorable! ravissant!

Madame de Saint-Quirin s'était approchée d'elle.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer! poursuivit-elle en faisant quelques-unes de ces mines qui sont la monnaie courante des gens comme il faut; j'allais chez vous en sortant d'ici... — C'est très-ressemblant, cela vient à merveille... — Enfin, la chose est tout à fait décidée, nous la marions à Pâques...

— Monsieur Hayter, voilà un de mes amis (madame *** me nomma), un juge sévère, je vous en avertis : il a le sentiment inné des arts.

M. Hayter s'inclina comme un homme poli, et se releva comme un artiste, le front radieux et fier. Ce qui s'offrait à mes yeux formait un tableau groupé, comme si le peintre eût dû le reproduire sur la toile. Personne, si je ne m'en excepte, n'était seul, sans un maintien d'apparat, dans cette salle dont les murailles colorées

d'un ton de brique foncée, étaient couvertes de tableaux des écoles anciennes et d'ébauches à peine indiquées, les uns avec leur cadre en dorures ternies, les autres avec leur frange de fils; où, d'un côté, un Cyclope vous menace d'un quartier de roche lancé d'une main de géant, tandis que, d'un autre côté, le regard brillant d'une tête de femme, qui semble avoir percé un nuage de touches vagues, vous cherche et vous fuit à droite, à gauche, comme une proie; où, dans un coin obscur, un personnage vous apparaît chamarré d'or, bordé de cordons; où les siècles et les religions, avec leurs vertus et leurs vices, se trouvent confondus pêle-mêle; où la noble figure d'un Christ est exposée entre les portraits de deux diplomates... Là, au milieu de ces contrastes de croyances et de vêtements, en face d'un Corrége où Marsyas est écorché tout vif, une jeune fille était assise, l'œil fixe, la bouche contractée, les traits abattus, l'attitude fatiguée, le front orné de fleurs, les cheveux merveilleusement échafaudés..., immobile surtout..., immobile, et depuis deux heures! Le portrait ressemble au modèle, mais la vie est dans l'œuvre du peintre, et l'on serait tenté de demander si le modèle ressemble quelquefois au portrait. Madame de Saint-Quirin a si souvent dit à sa fille ces mots : « Mais souriez donc! » et le jeune homme qui se tenait auprès d'elle debout, dans sa cravate, lui a répété si souvent aussi les mêmes choses, accompagnées d'un rire si monotone! On le voit, on le sent, Ernest voudrait avoir l'air tendre, Pauline voudrait avoir un air, elle ne sait lequel... Cependant, ils sont jeunes, ils sont beaux; mais leur bonheur est une chose arrêtée, les bans sont publiés, c'est un mariage d'inclination; ils ont tous deux une belle dot et un grand nom.

— Vous voilà bien préoccupé, me dit madame *** à voix basse; à quoi pensez-vous? C'est le comte de M..., un jeune homme fort distingué. Madame de Saint-Quirin vient de me raconter comment les deux jeunes gens sont devenus amoureux l'un de l'autre au dernier bal de madame d'Apponi; c'est une histoire merveilleuse : je n'en crois pas un mot.

Madame de Saint-Quirin était assise sur un de ces meubles du temps de Crébillon fils, qu'on appelait alors un sofa, et qu'on nomme aujourd'hui un canapé; madame *** m'y entraîna en attendant que la séance fût finie. Je me crus dans l'obligation de complimenter la

mère sur le mariage de sa fille, de la lui vanter et de parler de la ressemblance du portrait.

— Pauline est mieux, répondit-elle, beaucoup mieux, plus animée. Pourquoi M. Hayter ne veut-il pas absolument lui donner de la physionomie, comme au portrait de lady E... V... là-bas, près de la porte? Voilà de l'expression!

— Il me semble, madame, répondis-je, que le caractère du visage de mademoiselle de Saint-Quirin est préférable : elle a l'air si doux! il y a tant de candeur dans ses traits!

— Sans doute; mais, quand nous sommes entrés ici pour la première fois, Ernest s'est extasié devant le portrait de lady E... V..., et je pense qu'il serait charmé que celui de ma fille fût ainsi.

Tandis que la mère parlait, je crus voir... je vis le regard de la fille qui se portait furtivement sur une peinture, et dans ce regard j'aperçus briller une flamme... Elle s'éteignit aussitôt dans une expression vague et langoureuse; il me sembla qu'un soupir brûlant passait sur ses lèvres entr'ouvertes : cette peinture était fort belle et représentait un jeune homme élégant et beau. Mon cœur se serra, je contemplai la fiancée avec un sentiment de pitié et de terreur.

— Que se passe-t-il dans ton âme, pensais-je, pauvre fille? jusqu'ici enfant gâtée, réfléchis-tu sur la vie qui s'ouvre pour toi Sais-tu quels périls t'attendent dans ce monde, pour lequel on t'a élevée, sans que ton éducation te le fît connaître; pour lequel on t'a parée, sans que ton goût présidât à ta toilette; pour lequel on te marie, sans que ton cœur ait parlé?... Non, non, tu n'aimes pas celui qu'on attache à ton existence; la force instinctive de la vie de luxe et de plaisirs te berce, t'endort; mais il viendra, ce jour terrible où, dans une fête, tu t'éveilleras esclave et brûlante de la fièvre d'amour; alors, une image te poursuivra jusque dans les bras de ton maître. Écoute une prédiction fatale : cet être inévitable qu'on rencontre une fois dans le cours d'une vie, il aura de blonds cheveux, les traits réguliers et calmes, le regard doux, les contours gracieux, la fraîcheur, trésor de la jeunesse, tout ce qui te plaît dans cette peinture... Malheureuse! tu la regardes encore! c'en est fait, parle, tombe aux genoux de ta mère; prolonge ta liberté, ne fais pas de serments si tu crains le parjure.

La jeune fille se leva, la séance était terminée : la causerie devint générale. Il ne fut plus question que d'ameublements, de voitures, de bals, de chiffons. Je vis renaître la pauvre enfant; l'éclat de toutes ces richesses dont on parlait, brillait dans ses yeux; elle eut pour son futur mari un de ces sourires enfantins qui s'adressent aux joujoux...

— Allons, me dis-je, il y a des grâces d'état.

M. Hayter nous fit voir alors le portrait de madame ***; j'en fus très-satisfait; la manière de ce peintre est celle de sir Thomas Lawrence, mais sans la vigueur. Ses têtes sont finies à la loupe comme les peintures de Carlo Dolce; il en résulte qu'elles perdent de leur effet à quelque distance; on pourrait croire que M. Hayter a pris à tâche de faire de grandes miniatures à l'huile; nous l'engageons à peindre avec plus de franchise et de force. Les portraits de plusieurs femmes dont les noms se présentent les premiers aussitôt que l'on veut citer la grâce ou la beauté unie à la distinction du rang et à l'élévation la plus recherchée, et les portraits de quelques-uns des hommes élégants les plus à la mode, justifient la vogue et la réputation que le peintre a obtenues dans l'aristocratie française. Les portraits de quelques-uns des hommes d'État dont la gravité s'est laissée aller à un caprice de la mode, lui feront honneur auprès des artistes. Au mérite de rendre la ressemblance, M. Hayter joint le talent que les Anglais possèdent au suprême degré, celui de donner du mouvement à leur peinture. Les poses de leurs personnages sont naturelles et animées, mais il faut leur reprocher trop de minutie dans les détails et des effets trop recherchés. C'est, du reste, un des défauts de l'école vénitienne, que M. Hayter a la prétention justifiée de chercher à reproduire.

— Eh bien, si vous aviez le talent d'exécution qui manque à votre sentiment, me dit madame *** en sortant, feriez-vous mieux que cela?

— M. Hayter connaît les ressources de son art, répondis-je, et sans doute je me laisserais aller comme lui à rendre avec exactitude de beaux traits; mais je voudrais peindre dans une personne sa vie tout entière, exprimer sa pensée dominante, individuelle, caractéristique.

— La chose est-elle bien facile?

— Il suffit qu'elle soit possible. Le sentiment de la peinture est dans la physionomie. Les beaux tableaux de l'école catholique du moyen âge nous retracent la vie des martyrs par la seule expression du visage. Mais, sans remonter si haut, regardez le portrait de Pie VII par Lawrence.

16 avril 1830.



L'ÉPICIER

Être sublime, être incompréhensible, source de douceur et de vie, de lumière et de plaisir, modèle de résignation! ô épicier, tu es tout cela, et, ce qui est le comble de tes perfections, tu es tout cela sans t'en douter! Tu es épicier par instinct, par vocation, par intérêt, et, néanmoins, tu es un chef-d'œuvre de bonne grâce et de bonté, plus juste que tes balances, plus vigilant que le jour, plus constant au comptoir qu'un lycéen en amour. O épicier, tu serais le roi des hommes, si tu n'étais pas sujet à faire faillite!

Je n'ai jamais passé devant la sacro-sainte boutique d'un épicier, tel chétif, tel rebutant, tel crasseux, tel mal *casquetté* qu'il pût être, sans élancer vers lui, mentalement, cette prière sociale d'un cœur plein de reconnaissance. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans leur ôter mon chapeau; mais je salue toujours avec respect un épicier; et je lui parle avec déférence, à l'imitation du *Constitutionnel.*

Cette religion épicéenne vient d'une conviction profonde, et peut-être sera-t-elle partagée par ceux qui voudront lire l'analyse physiologique à laquelle nous allons soumettre la personne et la figure de l'épicier.

Il y a des gens qui, du haut des banquettes bleues de la Chambre héréditaire, ont dit : « Épicier!... » comme on dit : « Raca! » Il y a un homme en horreur à la nation française qui, à la tribune, a essayé de déconsidérer l'épicier... Enfin, il y a des artistes qui disent : « Vous êtes des épiciers! » comme pour exprimer le dernier degré du mépris.

Voyons, finissons-en avec tous les détracteurs de l'épicerie! — Est-ce parce que l'épicier a toujours un pantalon brun rouge, des bas bleus, de larges souliers, une casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent noirci, et porte un tablier dont la pointe triangulaire arrive sur son plexus solaire, que vous maudissez un épicier? mais, alors, il faudrait repousser l'artiste en blouse, et tous les hommes de travail. Est-ce parce qu'un épicier est censé ne jamais penser? Aujourd'hui, un épicier lit Voltaire, et met dans son salon les gravures du *Soldat laboureur* et de l'*Attaque de la barrière de Clichy*, prouvant ainsi que la poésie et les beaux-arts ne lui sont point inconnus. Il admire Paul de Kock et Victor Ducange, pleure au mélodrame, va souvent aux Français et comprend *Hernani*. Trouvez-moi beaucoup de citoyens français qui soient à cette hauteur! Enfin, comme beaucoup de bibliographes, il connaît le nom d'une foule d'ouvrages qui ont défilé devant lui, feuille à feuille.

Serait-ce donc parce que l'épicier travaille qu'il serait dédaigné? Malheureux!... Devenons sauvages, Mohicans, Espagnols, fainéants, si cela est; car toute civilisation repose sur LE TRAVAIL.

Mais que ces considérations sont mesquines devant le tableau synoptique des propriétés de l'épicier!...

Grand seigneur, vous fondez un village; spéculateur, vous bâtissez un quartier. Vous avez construit des maisons, vous avez élevé une église, vous trouvez des habitants, vous ramassez un pédagogue, vous fabriquez enfin une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, une patte de poulet, des boulettes et une écrevisse ; un presbytère, des adjoints, un maire et des administrés... Eh bien, votre microcosme n'a pas figure de nation tant qu'il n'y aura pas là le plus puissant de tous les liens sociaux, le plus fort de tous les nœuds — un épicier! si vous tardiez à planter un épicier au milieu de la rue principale, comme vous avez planté une croix au sein de la cité, tout déserterait. Le pain, la viande, les meubles, les tailleurs, les prêtres et les gouvernements vont et viennent ; mais il faut que l'épicier soit là, reste là, jour et nuit, à toute heure. De cette boutique procède une admirable *triplicité phénoménale*, dirait M. Victor Cousin, ou une trilogie céleste, s'il faut parler le langage de la nouvelle école; et cette trilogie, cette triplicité, ce triangle, ce delta, c'est le thé, le café, le chocolat, triple essence des dé-

jeuners modernes, source de toutes les jouissances antédînatoires.

De là procèdent l'huile à brûler, la bougie et la chandelle, autre triplicité phénoménale, source de lumière.

De là procèdent le sel, le poivre et le piment, autre trilogie.

Le sucre, la réglisse et le miel, autre triplicité.

Ce serait chose fastidieuse que de vous démontrer que, véritable unité à trois angles, tout se déduit, en épicerie, par une triple production, en réponse à un besoin; ainsi, littérairement parlant, l'épicier est une trilogie; religieusement parlant, c'est une image de la Trinité; philosophiquement, c'est une triplicité phénoménale perpétuelle; politiquement, il représente les trois pouvoirs, et, devant tous, c'est l'unité.

L'épicier est le lien commun de tous nos besoins et se rattache nécessairement à tous les détails d'une vie humaine, de même que la mémoire est l'essence de tous les arts.

— Une plume et de l'encre?... dit un poëte.

— Monsieur, il y a un épicier au coin de la rue.

— J'ai perdu! je veux me brûler la cervelle! — De la poudre et des balles?

— Monsieur, l'épicier en vend.

— Bah! je vais tout regagner. Des cartes! des cartes! mon palais pour des cartes!...

— Monsieur, l'épicier...

— Oh! fumer!... oh! voir un cigare de la Havane se consumer lentement à deux doigts de mes lèvres, en me versant de douces rêveries, se résolvant en fumée, image de l'amour...

— L'épicier.

— Je voudrais donner à Clara un déjeuner fin : beurre de Bretagne, thé Pekao, terrine de Nérac truffée...

— L'épicier.

— O pauvre Clara, voilà ta robe comme une feuille d'automne sur laquelle un paysan a marché!...

L'épicier apparaît avec son savon de Marseille, son empois bleu, et voire un fer!

— Oh! une longue veille, une insomnie! qui peut la dissiper, si ce n'est toi, célèbre et miraculeux Fumade! toi dont les rouleaux rouges feront arriver ton nom jusqu'à Bornéo!

— L'épicier.

Enfant, l'épicier te vend des billes d'agate, aussi jolies que tes yeux brillants, des soleils aussi infatigables à tourner que tu l'es à courir, de la ficelle pour tes cerfs-volants et le cerf-volant lui-même. — Vieil invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ton mouchoir dans ta tabatière, et de ta tabatière à ton mouchoir; car le tabac, le nez et le mouchoir d'un invalide sont une image de l'infini, aussi bien qu'un serpent qui se mord la queue ; et, mieux que cela, l'épicier te vendra la roquille d'eau-de-vie qui t'aide à endormir tes douleurs. — L'épicier vend l'hostie et les cierges au prêtre, l'abécédaire et les plumes au maître d'école, les dragées au parrain, du savon à la mariée, de la liqueur à l'époux, du papier à l'électeur, des fusées au député, je ne sais pas ce qu'il ne vend pas... Il vend des drogues qui donnent la mort et des spécifiques qui rendent la santé. Il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de toute société humaine. Vous ne pouvez pas faire une lieue, un crime, une bonne action, un repas, une œuvre d'art, une orgie, une maîtresse, sans avoir recours à la toute-puissance de l'épicier. C'est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap. C'est l'Encyclopédie en action, c'est la vie elle-même distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets, en bocaux. Je préfère la protection d'un épicier à celle d'un roi. Soyez abandonné de tout, même de Dieu, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage. Aussi, « Nous tenons tout!... » vous disent-ils avec un juste orgueil. Alors, quand vous lirez en lettres d'or : *Un tel, épicier du roi,* demandez-vous, avec terreur, qui est le plus souverain, ou du roi de l'épicier, ou de l'épicier du roi.

Et c'est ce rouage indispensable de notre machine sociale, c'est cet homme pivot, c'est cette tranquille créature, c'est ce philosophe pratique, cette triplicité industrielle, que l'on ose prendre comme le type de la bêtise!... O hommes! pairs de France, députés, artistes, écrivains, jusques à quand mépriserons-nous ce qui est utile, et honorerons-nous ce qui est oisif, pourri, inutile!

Mais, sous le rapport de l'urbanité, de la bonté, de la charité, autre triplicité morale, qui oserait ici-bas se comparer à l'épicier et surtout à l'épicier parisien, modèle éternel des épiciers européens, américains, asiatiques et africains?

Demandez-lui votre chemin : quand même il pleuvrait, il vous l'indique, fait quelques pas hors de son auvent, se mouille, vous pilote et vous suit de l'œil comme Dédale faisait pour son fils Icare, et il semble vous dire :

— Va, fantassin ! (*I, care!*)

Qu'une femme se trouve mal au coin de la borne, il ne refusera jamais un verre de vin, un morceau de sucre.

Quant à sa politesse..., elle est fabuleuse ; non cette politesse de salon, pleine de formules, vide d'intention, riche en dehors, pauvre en dedans ; mais une politesse basée sur l'intérêt, une politesse vraie, corsée. Un épicier sourit toujours, comme un notaire qui croit faire un acte ; bref, il est moins rare de trouver un épicier gracieux qu'une femme bien faite.

Si cet homme-là n'habillait pas son fils en lancier ; s'il n'allait pas à une campagne dont le jardin a deux perches, et dans une carriole d'osier ; s'il n'avait pas dans son salon une pendule sous verre qui représente un Amour sortant d'une coque d'œuf ; si ses meubles n'étaient pas couverts en velours d'Utrecht et les rideaux de son lit faits de calicot jaune, ce serait le prototype du *bien*, du *beau*, de l'*utile* ; ce serait le citoyen par excellence !

Mais qu'y a-t-il de parfait dans cette vallée de misère [1] ?

22 avril 1830.

1. Cette monographie de l'Épicier fut publiée dans *la Silhouette ;* Balzac l'y reprit dix ans après, et la développa, la compléta, en la récrivant pour le recueil intitulé *les Français peints par eux-mêmes.* (Voir page 267.)

L'OISIF ET LE TRAVAILLEUR

Quand j'ai griffonné pendant de longues heures consécutives, si je suis content de moi, ce qui m'arrive toujours à la suite d'un accès de la fièvre d'enfantement, j'ouvre ma fenêtre; j'éprouve une douce volupté à sentir l'air qui caresse mon front brûlant, mes joues enflammées et mes cheveux! Je vois le ciel, j'entends le bruit d'une ville civilisée, je respire; la pensée d'être utile à cette foule qui s'agite entretient encore les pulsations rapides de mon sang; je m'illusionne si facilement avec mes bonnes intentions, que je jouis *in petto* du bonheur de contribuer à l'amélioration morale de l'espèce humaine; puis je me livre volontiers aux distractions que m'offre la nature extérieure; je sors de moi pour me laisser reposer plus à l'aise, pour me retrouver incessamment plus apte à de nouvelles méditations.

Alors, mon regard plonge à droite et à gauche chez mes voisins. J'observe, mais sans malignité; le temps est beau, les fenêtres sont ouvertes comme une confidence : je serai discret.

Ici est une belle jeune femme dont le temps est consacré aux arts; un chevalet chargé d'une ébauche, une palette aux vives couleurs, une harpe d'or, des partitions amoncelées, des journaux, des brochures, une bibliothèque richement garnie d'in-octavo, et, dans le fond d'une bergère de perse, la *Revue de Paris*. Je vois tout cela de ma croisée. — Là est un jeune homme, véritable type de l'élégance parisienne. Ses chevaux piétinent le pavé sonore de la cour; ses grooms sifflent un air anglais, le *Rule Britannia, Auld Robin*, ou quelque gigue, qu'importe! Les roues de son léger tilbury tournent

sous l'eau qui en ravive le vernis luisant et la sombre nuance; d'un côté, le soleil fait étinceler les dorures des harnais; d'un autre, il se joue en reflets blancs sur les crins lisses des trois nobles bêtes, aussi patientes à recevoir les soins des valets que ceux-ci à les leur rendre. Rien n'est calme dans cette cour, et, le jour et la nuit, on lave, on frotte, on attelle, on dételle, on chante, on jure. J'entends tout cela de ma chambre.

De part et d'autre, on paraît s'observer quelquefois; mais la charmante voisine est presque constamment à ses études; les visites qu'elle reçoit sont fréquentes : ce sont des gens graves, des grands parents, des ecclésiastiques; elle sort peu, et son mari est souvent là. Quant à l'aimable voisin, on l'aperçoit dans sa robe de chambre chinoise, tantôt à ses fenêtres, tantôt parlant à ses gens dans la cour, en babouches, examinant avec l'attention scrupuleuse d'un homme qui sent l'importance de chaque chose, ou les sceaux peints et ornés de son chiffre surmonté d'une couronne, ou les pieds des chevaux à la corne blanchâtre, ou le fouet dont il essaye la souplesse, ou la plus légère atteinte aux endroits les moins en vue de son cabriolet bleu de roi, ou quelque harnais, ou quelque autre partie de ses équipages : il n'y a rien que d'élégant dans ses soins.

Je ne pouvais raisonnablement mal penser de la voisine et du voisin ; mais, dans l'opinion que je m'étais faite, les apparences favorables à l'une ne l'étaient pas autant à l'autre. J'ai découvert, hier seulement, combien je m'étais trompé, et ce que tous deux pensaient de moi-même.

Le hasard m'a fait trouver avec le valet de chambre du voisin dans un tricycle revenant du boulevard du Montparnasse, où j'avais été consulter un savant, comme un écolier consulte son *Gradus ad Parnassum;* et, seul un moment, mon acolyte, auquel il ne manque, pour ressembler aux valets du vieux répertoire de nos théâtres, que de l'esprit et de l'aisance, mon acolyte me salua familièrement, tant il est vrai que la morgue insolente impose seule aux hommes habitués à en servir d'autres. Il me parla, je répondis, la conversation s'engagea, et je ne sais comment il m'échappa de lui dire que sa position devait être douce au service de l'un de nos aimables oisifs.

— Oisif? s'écria-t-il, oisif? C'est vous, monsieur, qui passez des journées entières sans qu'on vous voie remuer la tête, le nez baissé sur un livre ou les yeux levés au ciel. Oisif? monsieur..., c'est l'homme le plus occupé de France!

— Vous m'étonnez, répondis-je; votre maître s'occupe?...

— D'abord, monsieur est très-matineux : il sonne à neuf heures, demande ses journaux et les lit.

— Ah! je comprends à merveille : vous parlez de distractions; moi, je parlais de travaux.

— Mais monsieur travaille du matin au soir : il travaille avec son bottier, avec son coiffeur, avec son sellier, et les matinées ne suffisent pas toujours aux discussions importantes sur le choix d'une couleur, sur la forme d'un collet, sur le rond, le carré ou le pointu d'une chaussure.

— Mais, entre nous, il doit se fatiguer peu lorsque, appuyé sur le coussin de sa fenêtre, il reste là immobile des heures entières.

— Erreur! monsieur, en ces moments-là, est occupé de ses travaux les plus importants : il travaille dans l'intérêt de son amour.

— Comment! cette jeune femme toujours à ses pinceaux...?

— Oui, dès que vous paraissez à votre fenêtre; mais, le reste du temps, le livre qu'elle tient à la main, et dont elle ne tourne jamais un seul feuillet, protége l'intelligence...

— L'intelligence!... Quoi c'est une intrigue?

— Pas encore; mais monsieur pense que, si vous étiez seulement trois jours sans paraître à votre croisée, ce serait une chose finie.

— Il le pense? Mais cette femme encore si jeune, dont l'éducation..., les principes...

— Tenez, monsieur, monsieur est bel homme, il a des chevaux, il est à la mode, on ne résiste guère à cela; et puis il a ramassé dernièrement un papier qu'elle a longtemps roulé entre ses doigts devant lui et sur lequel ces mots étaient écrits d'une main tremblante : « Que les gens désœuvrés sont insupportables! »

— Eh bien?

— Eh bien, les *gens désœuvrés,* c'est vous, qui venez interrompre la correspondance des yeux.

— Ah! ah! mais votre maître sort souvent?...

— Pour aller travailler au succès d'une actrice, à l'arrangement d'une partie de plaisir ou aux affaires de la *réunion* dont il est commissaire. Et puis il est d'une obligeance! Il essaye des chevaux pour ses amis, il négocie des traités de commerce entre Stutz et Staub; il fait venir de Londres des grooms, des cochers, des livrées.

— C'est un homme fort utile à l'Angleterre.

— Et si, par hasard, il lui reste un moment de liberté dans la journée, il travaille à nous quereller tous tant que nous sommes : il nous appelle paresseux, il nous fait recommencer vingt fois le même ouvrage... Ah! monsieur, plût au ciel que monsieur fût oisif! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela.

Nous arrivions au terme de notre voyage. J'entrai chez mon libraire; après quoi, je vins me remettre à *mon oisiveté,* c'est-à-dire au livre que, depuis deux ans, je fais, défais et refais, car il a pour but d'amener le monde à juger chacun selon ses œuvres, et les hommes sur leur degré d'utilité envers leurs semblables.

8 mai 1830.

MADAME TOUTENDIEU

Madame Doctrovée-Balbine Toutendieu est une petite femme de cinquante-huit ans, toute ronde, au teint fleuri et reposé, à la mine béate, à l'air empressé mais digne, au bavardage mystique : dans sa bouche, le *cancan* a quelque chose de catholique, apostolique et romain. C'est un type qui doit prendre sa place entre la portière et la dévote pure. Madame Toutendieu est loueuse de chaises à l'église des Missions-Étrangères. Il faut la voir le dimanche, à l'heure de la grand'messe, remplir avec une dignité tempérée par la grâce ses fonctions semi-sacerdotales ! Elle est partout, elle voit tout. César ne savait que le nom de ses soldats; madame Toutendieu connaît le rang et les principes de tous ses paroissiens; elle sait, à un pouce d'inclinaison près, le degré de considération qui est dû à chacun d'eux. Examinez avec quel tact exquis elle présente la chaise à la duchesse en se baissant jusqu'à terre, à la marquise en s'inclinant, à la vicomtesse avec un léger mouvement de tête, et comme elle passe fière devant la femme de ce député libéral qui a voté l'adresse, et que M. le curé a signalé dernièrement en chaire à l'animadversion des fidèles, comme étant évidemment la bête de l'Apocalypse. Personne ne tend la main avec plus d'aisance dans un siècle où ce talent court les rues, pas même M. l'abbé Desmazures quand il quête pour les lazaristes; personne ne paye la rétribution obligée d'un plus gracieux salut, pas même M. le curé de Saint-Étienne, quand on lui donne des pièces blanches. Et ne croyez pas que la considération qui s'attache à madame Toutendieu ait pour limites la durée de la messe ou le

portail de l'église. Comme l'odeur de l'encens, un parfum de sainteté la suit dans la vie civile. « Cette maison sent comme un baume dans toute l'Europe, » disait Brillat-Savarin de je ne sais quel établissement gastronomique. On peut dire que madame Toutendieu sent comme un baume dans tout le faubourg Saint-Germain. A l'instar des grandes dames du quartier, elle a des conférences composées de ce qu'il y a de mieux en femmes de chambre religieuses et monarchiques. Elle aurait même eu, l'hiver dernier, son sermon de société, si son neveu, le petit séminariste de Saint-Sulpice, qui s'était pourtant préparé de longue main à cette mémorable soirée, à grand renfort de Massillon et de saint Augustin, ne fût resté court au troisième mot, comme Dominus Sampson la première fois qu'il monta en chaire. Là, on lit *la Quotidienne,* la *Vie de saint Ignace,* le *la Bruyère des Domestiques,* par madame de Genlis; enfin, on se mortifie l'esprit de toutes les manières. Là, on s'occupe un peu de Dieu et beaucoup du prochain; on passe en revue toutes les notabilités du quartier : heureux qui peut sortir pur de cet examen! Mais, depuis quelque temps, ces pieuses assemblées ont cessé, et, de la rue de Varenne à la rue Taranne, des Missions à la barrière d'Enfer, ressort du tribunal de ces dames, on s'est étonné de ne plus savoir la chronique édifiante du quartier. Le dimanche, on a pu remarquer que madame Toutendieu avait perdu cet air de béatitude qui la suivait dans l'exercice de ses fonctions : plus de sourire, plus de gracieuses avances, plus d'onction, mais un air sombre, un bonnet mal plissé, une préoccupation telle, qu'une fois, assure-t-on, elle a passé devant l'autel sans faire la révérence obligée. D'où vient ce changement? *Musa, mihi causas memora...*

Hélas! faut-il s'étonner de ses distractions? Vous ne voyez que la moitié d'elle-même à l'église des Missions; l'autre est enchaînée au boulevard du Montparnasse et pousse des aboiements plaintifs. Pauvre Tobie, l'honneur de ton espèce, qui partages avec Dieu, les serins, les chats et la médisance, le privilége de consoler les vieilles filles! intéressant épagneul! tu languis loin de ta maîtresse, que dis-je? de ta seconde mère! tu réclames en vain ta toilette quotidienne et les genoux accoutumés. Soumis à un régime sévère, tu soupires en pensant à la soupe délicate, à la pâtée savoureuse, aux

gimblettes friandes, pauvre Tobie!... Mais, peut-être, aigri par tes ennuis, accuses-tu celle qui a pu se séparer de toi? Ingrat! tu ne sais pas ce qu'il lui en a coûté pour consommer ce douloureux sacrifice, pour t'abandonner aux mains de M. André, chargé de rétablir ta santé, altérée par les austérités du carême. Mais sa sollicitude te suit dans ce lieu d'épreuves. Avant de te quitter, sa prévoyance a pourvu au salut de ton corps, je dirais presque de ton âme. Les derniers mots à l'Esculape aux soins duquel elle te confiait n'ont-ils pas été :

— Surtout, monsieur, pas de viande le vendredi!

13 mai 1830.

LA JEUNESSE FRANÇAISE

Il y a des gens qui font à tout propos le portrait de la jeunesse française, et qui peignent une génération entière avec autant d'assurance et de précision que s'il s'agissait d'un seul homme. Les caractères, les mœurs, les esprits les plus divers, ils expriment tout sous une formule générale; et on dirait, à les entendre, que tous ceux qui n'ont point atteint l'âge électoral pensent, agissent et vivent comme au son du tambour. Mais cette formule varie avec les auteurs. De là les définitions les plus bizarres et les plus contradictoires : la jeunesse est grave, la jeunesse est légère; elle est laborieuse, elle est oisive; elle est docte, elle est ignorante; elle est sans grâce, elle est le modèle des grandes manières et sans rivale en matière de bon ton et de goût; elle agit sans penser, elle pense sans agir. Enfin, toutes les variétés de définitions qu'on trouverait dans les naturalistes, les philosophes, les publicistes, ne suffisent point pour représenter cet être multiple qu'on appelle la jeunesse.

Si la peinture pouvait venir au secours de la parole, je proposerais d'imiter ces bonnes gens qui, voulant définir la France, jettent sur la toile une grande femme, la couronne en tête, sans oublier l'inévitable robe bleue et les fleurs de lys. Qui ne dit rien dit tout, et, avec dix ans de moins et un changement de sexe, cette grande femme figurerait fort convenablement la jeunesse française. Mais où trouver des mots qui vaillent la robe bleue, et quel écrivain rencontrera cette latitude d'idée, cet heureux vague d'expression qui donnent au tableau du peintre toutes les grâces d'une

formule algébrique? Si l'algèbre ne prend pas pitié de la littérature, il faut désespérer d'accorder ensemble tant d'arrêts contradictoires, et la jeunesse française, forcée d'accepter pour définition la lettre de madame de Sévigné sur le mariage de Mademoiselle, ira comparaître au tribunal de la postérité, qui jettera sa langue aux chiens comme madame de Grignan.

Il y avait naguère un homme qui prétendait reconnaître, à l'expression de la figure, de quel quartier venaient les passants qu'il rencontrait. Ce collatéral du docteur Gall et de Lavater savait distinguer, aux nuances de la physionomie, l'ennui lourd et agreste du Jardin des Plantes de l'ennui plus élégant et plus civilisé des Tuileries, le bâillement apprêté du boulevard de Gand du bâillement méthodique de la Petite-Provence. Suivant lui, il y avait dans chaque quartier une atmosphère à l'influence de laquelle il était impossible d'échapper, et un homme qui venait de la rue Mouffetard ou de la place Maubert, ne pouvait s'empêcher d'avoir, dans ses gestes, dans sa tournure, dans sa mise, dans le son de sa voix, quelque chose de commun et de trivial qui trahissait son pèlerinage au pays Latin.

— Les vêtements mêmes, disait-il, prennent un mauvais pli dans ces pays perdus, et un habit de Staub ne résisterait pas à deux excursions dans le faubourg Saint-Jacques.

Je ne voudrais pas répondre sur ma tête de la justesse de cette dernière observation mais, si l'observateur vit encore, il doit quelque peu sourire en lisant les auteurs qui prétendent représenter dans une seule et unique définition les variétés infinies que son œil exercé savait découvrir dans la même ville, les magnificences un peu brutales de la Bourse et la gothique simplicité du Marais, avec la dignité élégante du faubourg Saint-Germain et les trivialités du faubourg Saint-Jacques. Autant vaudrait sans doute imiter ce peintre qui, confondant tous les temps et tous les peuples, poussait l'intrépidité de l'anachronisme jusqu'à faire assister des gardes suisses à une descente de croix.

Puisqu'on fait l'histoire de tous les empires, on devrait faire l'histoire de tous les quartiers : la postérité y gagnerait beaucoup, j'en suis sûr; car, dans nos sublimes annales, où l'on peint les généraux, les batailles, les rois et les ministres avec toutes les

grâces de la chronologie et toute la chaleur du style du *Moniteur*, il y a toujours quelqu'un d'oublié; ce quelqu'un, c'est le John Bull des Anglais, le Jacques Bonhomme des Français; en un mot, ce quelqu'un, c'est tout le monde. Mais quelle variété de couleurs ne faudrait-il pas au peintre pour donner la vie à tant de tableaux divers qui se dérouleraient devant lui! Le quartier d'Antin et le faubourg Saint-Antoine; la civilisation et la barbarie; Véry, que les Anglais nous ont gâté, et l'humble Flicoteaux, qui n'a pas besoin de l'être; Véry, qui eut l'honneur de donner des indigestions à toutes les gloires de l'Empire, à toutes les célébrités de la Restauration; le séculaire Flicoteaux, qui ne donna jamais d'indigestions à personne, mais qui, de père en fils, eut le privilége d'empoisonner les enfants d'Hippocrate et de Cujas; enfin, l'abondance et la disette, l'opulence et la pauvreté, l'élégance d'Alcibiade et le cynisme de Diogène, toutes les extrémités de mœurs séparées par quelques toises d'eau, un quartier, une rue; voilà ce qu'il faudrait peindre si l'on voulait définir la société actuelle en général, et en particulier la jeunesse française.

Vous qui avez vu le bois de Boulogne dans ses jours de splendeur, avec ses allées peuplées de brillants cavaliers et de somptueux équipages qui semblent glisser sous des dômes de verdure; vous qui avez suivi ces héros de la mode à la mise élégante sans être recherchée, au maintien noble, aisé, gracieux, retracez-nous avec de vives couleurs cette jeunesse livrée tout entière au luxe et au plaisir, qui paraît partout où la vanité peut étaler ses pompes, partout où l'oisiveté peut promener ses ennuis. Courage! votre tableau est fidèle, on connaît les originaux de ces portraits, et Grammont, en les voyant, s'applaudirait d'avoir de pareils successeurs.

Des grâces, de la folie, de l'esprit et des dettes, voilà donc quel est encore l'apanage des jeunes Français de nos jours! Le XIXe siècle n'a point à rougir devant ses aînés; c'est toujours cette aimable frivolité de caractère, cette facilité de mœurs, cet amour de luxe et de parure dont on accusait nos devanciers. Je reconnais les dignes fils de ces hommes qui, selon le mot d'un grand roi, « portaient sur eux leurs métairies et leurs bois de haute futaie ».

Le tableau est achevé à votre avis, il ne faut rien y reprendre. Attendez encore. Oserez-vous porter vos pas dans les profondeurs

du faubourg ultrapontin? L'aspect du vétéran triste et morne semblable au Temps qui veille à la porte du tombeau, ne vous arrêtera-t-il pas aux portes du Luxembourg? Les enfants crient, les bonnes grondent, passez vite; plus loin, quelques vieux rentiers promènent leur goutte, leurs rhumatismes, leur phthisie, leur paralysie, passez vite encore. Le Luxembourg est le rendez-vous de la vieillesse ennuyeuse et cacochyme et de l'enfance importune et criarde; on n'y marche qu'entre des cannes et des bourrelets; c'est l'Élysée des goutteux, la patrié des nourrices; autant vaudrait passer sa vie dans le coche d'Auxerre que d'être déporté au Luxembourg!

Au milieu de cette atmosphère lourde et glaciale, cherchez cette jeunesse française que vous peigniez tout à l'heure avec des couleurs si brillantes. Où est ce bon goût, cette grâce, ce luxe qui charmait vos regards; où sont ces manières nobles et aisées? Sous ces amples vêtements qui tombent lourdement, et dont les plis faux et malencontreux semblent accuser le ciseau inexpérimenté d'un Staub de soupente, reconnaissez-vous ces modèles d'élégance dont les caprices ont force de loi dans l'empire de la Mode? Écoutez-les parler : est-ce là ce langage brillant, cet art de racheter la stérilité du fond par la grâce de la forme, ce bavardage aimable qui effleure tous les sujets sans les épuiser, qui mêle au besoin l'opéra et la morale, Rossini et la guerre d'Alger, les élections et les chanteurs allemands? Prenez garde! vous pourriez entendre quelque point de droit savamment discuté, quelque système médical expliqué et dûment commenté, un panégyrique de Broussais, une apologie d'Hippocrate, sans parler de la politique courante et d'un recueil d'anecdotes égrillardes sur les lingères, les passementières, les couturières, les modistes; que sais-je! l'histoire universelle des amours du quartier. Prenez garde! les Lovelaces du faubourg Saint-Jacques sont de terribles historiens! Que serait-ce si vous les suiviez chez ce Procope qui fut jadis témoin des saillies de Piron et des reparties de Voltaire; si vous entendiez le domino monotone retomber sur la table de marbre, et l'esprit et la gaieté étouffés entre un double as et un sonnet; si vous contempliez les joueurs, le front soucieux, l'air triste, suivant d'un œil mélancolique le dé de leur adversaire et prenant en patience leur plaisir!

Que vous semble maintenant de la jeunesse française? Est-elle si

vive, si gaie, si aimable, si pétulante, si étincelante, si étourdissante? A la place des bouteilles qui sont sur cette table, mettez des pots d'étain, et vous êtes en Allemagne, à Leipzig, à Iéna, au milieu de ces étudiants qui, partageant leur amour entre la science et la taverne, mettent autant de zèle à expliquer un passage de Platon ou de Pindare qu'à jeter des pots à la tête du garde de nuit.

N'allez pas cependant prendre en haine tout un quartier de Paris et retrancher la moitié de la ville de votre communion. Ces jeunes gens sont moins gracieux, moins élégants sans doute que leurs voisins de l'autre côté de l'eau, et ce n'est point dans le parterre de l'Odéon que le goût et la mode iront chercher leurs favoris; mais c'est parmi eux que se recrutent toutes les célébrités de l'époque; la justice, le barreau, les sciences, les arts leur appartiennent; leurs jours, quelquefois leurs nuits, sont consacrés au travail, et c'est ainsi que se préparent dans le silence des publicistes, des poëtes, des orateurs. Faut-il les condamner parce qu'ils ont préféré le fond à la forme, le travail à l'oisiveté, la science au plaisir? Il ne faut condamner personne, il faut seulement répéter aux auteurs qu'il y a deux jeunesses en France : l'une jouit de la vie et l'autre l'emploie; l'une attend son avenir et l'autre l'escompte. La première est la plus sage sans doute, mais elle salue bien mal!

12 juin 1830.

ÉTUDE DE PHILOSOPHIE MORALE

SUR LES HABITANTS

DU JARDIN DES PLANTES

J'étais allé à Sainte-Pélagie visiter un de ces écrivains qui y subissent les arrêts; je l'avais trouvé plus calme, plus à lui-même, plus naturel que je ne l'avais vu dans le monde, et, dans notre conversation d'une heure, j'avais observé certaines parties de son caractère qui jusque-là m'avaient échappé. Je compris sur-le-champ quels avantages offre Sainte-Pélagie pour l'étude des caractères. Dans le monde, l'homme, sans cesse exposé à des impressions extérieures, est distrait, agité, modifié par tout ce qui l'entoure; en prison, au contraire, séparé de tout ce qui lui est étranger, il est plus complétement, plus constamment lui-même. Son âme n'est plus émue, troublée par mille événements journaliers; elle est au repos, elle se livre à qui l'étudie. L'homme à Sainte-Pélagie, c'est le papillon fixé dans un cadre par une épingle, dont le naturaliste observe à loisir et sans obstacles la forme et les couleurs.

En sortant de Sainte-Pélagie, je traversai le Jardin des Plantes; là, il est aussi des êtres que le bon plaisir, à défaut de lois et d'arrêts, retient sous les barreaux; je songeai à profiter de la position de ces autres prisonniers pour étudier leurs caractères, et y découvrir quelques parties inconnues aux naturalistes. Mes observations n'ont pas été tout à fait sans fruit.

Ainsi, les naturalistes vous diront que l'ours aime la solitude, qu'il ne craint pas le danger, qu'il est très-susceptible de colère ; moi, j'ajouterai que c'est un animal opiniâtre, à tête dure, à idée fixe. Avec tant soit peu d'intelligence, l'ours du Jardin des Plantes aurait lu sur la porte de sa loge l'inscription de l'enfer du Dante : *Voi chi intrate, lasciate ogni speranza;* car on ne sort de là que pour aller au Muséum, en passant par les mains de l'empailleur. Eh bien, notre ours ne songe qu'à la liberté, et s'imagine sans cesse qu'il va la recouvrer. Sa vie est une promenade circulaire continuelle ; il passe sa tête entre tous les barreaux, flaire chaque ouverture, comme si la moindre fente allait lui ouvrir les champs. Il ne comprend nullement sa position. L'ours, dans sa prison, est comme nos vieux émigrés au milieu du gouvernement représentatif : il n'a rien oublié ni rien appris.

M. de Buffon a évidemment calomnié le tigre, quand il a dit qu'il n'avait d'autre caractère que celui d'une basse méchanceté et d'une insatiable cruauté ; qu'il n'avait pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle. Voilà de nos jugements téméraires et précipités! M. de Buffon n'avait pas observé le tigre en prison. J'ai vu celui que nous possédons, couché sur le ventre, la poitrine et la tête relevées; il est calme et tranquille ; le bruit qui se fait près de lui, le pain qu'on lui jette ne peuvent l'émouvoir; il semble mépriser les hommes qui le tiennent prisonnier, et ceux qui l'admirent. Certes, cette résignation forte et dédaigneuse suppose quelque chose de plus que l'instinct de la cruauté; cette attitude digne, noble, un peu hautaine, qui ferait honneur à bien des hommes, montre dans le tigre une grande solidité d'esprit, un grand fonds de philosophie.

L'éléphant fait avec le tigre un frappant contraste. Dans son gros corps, son énorme masse, l'éléphant n'a qu'un petit esprit, des sentiments bas et mesquins. Il reçoit avec reconnaissance tout ce qu'on lui donne; il le mange avec avidité; herbe, feuilles, pain, gâteaux, tout lui est bon. Il avance sa trompe pour demander; il demande toujours, et avec un air de soumission et d'humilité qui appelle le mépris; il donnerait des leçons à nos solliciteurs les plus intrépides, à nos cumulards les plus éhontés.

A côté de l'éléphant est la girafe. La girafe est, dans sa position

actuelle, une grande idée morale, un éloquent enseignement philosophique. Chacun sait que, envoyée en présent à notre roi, des académiciens allèrent à sa rencontre et lui servirent de garde d'honneur; pendant des mois entiers, elle occupa tous les esprits, fut visitée par tout Paris; deux esclaves noirs la promenaient dans ses audiences publiques; la littérature, le théâtre, la lithographie, la mode exploitèrent sa célébrité. Quel nom enfin eut plus de retentissement? quel animal eut jamais plus de popularité? — Mais que dit Salomon? « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! » Que dit l'antiquité? « La gloire n'est que fumée. » Or, tout ce que le sage roi, tout ce que les philosophes ont dit de plus fort sur le néant de la renommée, la girafe en est un éloquent résumé, une preuve vivante; car, aujourd'hui, on la dédaigne, on l'oublie; elle n'est plus visitée que par le provincial arriéré, la bonne d'enfant désœuvrée et le jean-jean simple et naïf. A cette leçon frappante, bien des hommes devraient s'instruire et prévoir le sort qui les attend. Ainsi, tel est aujourd'hui le président du conseil des ministres; lui aussi, depuis plusieurs mois, occupe tous les esprits; la girafe n'avait pas fourni plus de sujets de conversation, de déclamations éloquentes, de spirituelles épigrammes; encore quelques jours, et lui aussi sera oublié comme la girafe!

Jetons un coup d'œil sur la fosse qu'occupait autrefois le célèbre Martin. C'est là que se trouve tout ce que le Jardin des Plantes a de pathétique et de sentimental. Là habite une intéressante famille, une mère et ses deux petits. Dans cette triste et étroite demeure, trois cœurs d'ours s'épanchent avec effusion et sans contrainte. On voit les deux jeunes frères se livrer gaiement aux amusements de leur âge, se poursuivre, sauter à l'envi, lutter ensemble; leur mère contemple avec joie leurs jeux enfantins, y prend part elle-même; puis elle se couche, attire à elle ses petits, les serre dans ses pattes et leur prodigue les caresses. Craint-elle qu'ils ne fassent quelque dangereux effort, elle s'y oppose avec sollicitude. Essayent-ils leurs jeunes forces en grimpant à l'arbre, elle vient s'étendre au pied, afin que, s'ils tombent, son corps les garantisse des dangers de la chute. Figurez-vous, enfin, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que l'affection fraternelle ont de plus touchant. Aussi de nombreux spectateurs s'empressent

à ces charmantes scènes ; les environs de la fosse sont encombrés ; on fait queue, on attend son tour pour voir (*historique*). Peut-être nos lecteurs du quartier de la Banque et du noble faubourg s'étonneront d'un pareil empressement, et ne comprendront pas ce qu'un tel spectacle a d'intéressant. Je m'en afflige pour eux, je les plains de cette sécheresse de cœur qui repousse toute émotion naturelle. Mais dans le voisinage du Jardin des Plantes est ce quartier respectable dont la place Royale est le centre, où s'est réfugiée la sensibilité bourgeoise. Là se trouvent des cœurs simples et naïfs, pour qui l'intérêt et les préjugés d'orgueil n'ont pas détruit les liens du sang et les affections de famille. Ceux-là iront toujours voir l'ourse et ses petits, parce qu'ils sympathisent avec tous les sentiments honnêtes et naturels, parce que, pour eux, la vue d'une famille unie, le spectacle du bonheur domestique est toujours rempli de charme.

Je m'arrête, pour ne point fatiguer mes lecteurs. J'ai toujours pensé que c'était à petites doses qu'il fallait offrir la philosophie à l'esprit humain.

17 juin 1830.

LE MINISTRE

C'était un petit homme; autrement, il n'aurait pas été nommé ministre. En entrant, je ne le vis pas, car il semblait enterré dans son fauteuil par les paperasses qui se trouvaient sur son bureau.

— Que de monde pense à cet homme, me dis-je, tandis qu'il ne pense à personne, qu'à lui-même!...

Et je voyais s'agiter un monde d'employés, — aux ponts-et-chaussées, — aux beaux-arts, — dans l'imprimerie, — dans les communes, — dans les préfectures et les sous-préfectures..., partout.

— Quel homme ferme et puissant ne faut-il pas pour résister à cette avalanche d'intérêts et de solliciteurs, pour penser aux institutions de la France, pour répondre aux Chambres, etc!...

Ainsi pensais-je.

En ce moment, le ministre se leva, et un homme gros et fort, haut en couleur, vêtu de noir, à figure large, décoré de plusieurs ordres, lui dit :

— Mais songez donc, monsieur, que vous allez à l'anarchie..., qu'il s'agit de reconquérir quelque puissance, afin de rendre un peu plus respectable la prérogative royale! Vous avez assez fait pour la populace. La *Quotidienne* et la *Gazette* sont vos amies..., la grande propriété est effrayée. Elle est contre vous; vous allez périr!

Le ministre hocha la tête, comme s'il disait : « Cela est vrai..., nous avons commis bien des fautes. »

Un grand homme sec le fit tourner sur lui-même, et lui dit d'une voix brève et impérative :

— Ah çà! vous allez vous faire renverser par les sociétés popu-

laires; si vous les heurtez, guerre civile!... car elles sont affiliées à tous les départements et recrutent toutes les ambitions jeunes et vives... Il faut les autoriser, ces sociétés, et tâcher que tout le monde en soit! Donnez à la Révolution tous ses développements, satisfaites largement aux nécessités de l'époque, fondez un gouvernement à bon marché; sans quoi, vous périrez!...

Le ministre regarda d'un air embarrassé ce grand gaillard-là, qui avait une mine de solliciteur, le ventre creux et un habit râpé. C'était un vainqueur de Juillet.

— Que diable écoutez-vous donc là, mon cher? ce sont des sornettes... Tout est résolu. La politique repose maintenant sur les déductions les plus sévères et les plus logiques!... s'écria un petit homme d'une voix claire, en ramenant sur son front quelques cheveux rares. — Il faut consolider, reprit-il. Frappez-moi sur les mutins, sur les ouvriers. La garde nationale vous secondera, et la Chambre aussi. Nous avons la liberté. Nous avons mis en place tous les gens de talent... Maintenant, il faut de l'ordre et de la conservation. Si vous ne tendez pas au maintien de ce qui est, il n'y aura pas de stabilité, et vous périrez par le mouvement!

Le ministre regarda fixement le *globiste* qui lui parlait, et dit :

— C'est assez rationnel.

— A quoi vous arrêtez-vous? s'écria un homme qui avait l'air d'un canonnier de la garde nationale; il faut vous débarrasser de tous les mécontents! En secourant la Belgique, vous aurez des places à prendre et à donner; c'est en entreprenant une bonne guerre que vous pourrez avoir la paix au dedans, et vous marcherez... Sans quoi, vous allez périr!

— Oh!... dit le ministre.

Ces quatre gens-là prirent le pauvre petit homme tour à tour, et le secouèrent si fort, que le premier lui arracha un volume de ses cours; le second, le portefeuille; le troisième, une manche d'habit; et le dernier, sa popularité : car il lui prit une lettre écrite à un député, lequel devait, à propos d'une pétition sur les sangsues, parler de l'état de la France.

— Gouvernez donc! s'écria le ministre décoiffé pendant la lutte.

— M. le ministre est servi, dit un laquais.

— Messieurs, passons à table...

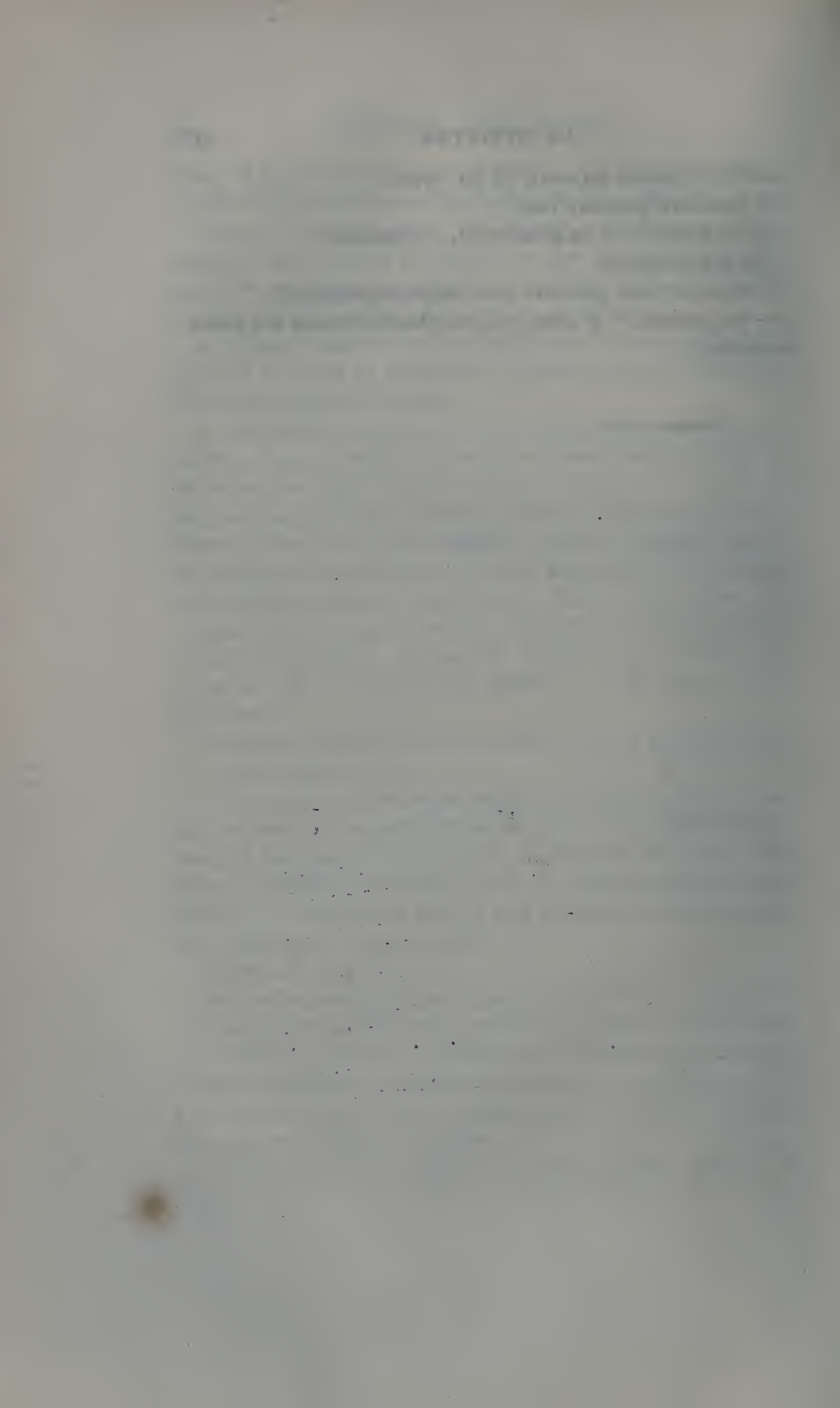
— Vous avez dit là un grand mot!... m'écriai-je.

Alors, il m'aperçut.

— Monsieur vient peut-être pour une sous-préfecture?...

— Non, monsieur : je viens pour vous sauver, comme ces quatre messieurs.

Octobre 1830.



UNE VUE DU GRAND MONDE

... Ma mémoire est assez ordinairement fidèle, et je crois que c'était les coupons de la rente d'Espagne qui servaient à solder la fête. — Le banquier de l'absolutisme voulait donner une preuve de sa puissance financière; et, pour honorer l'argentier d'un monarque modèle, quelques personnes du faubourg Saint-Germain avaient eu la condescendance de venir à ce raout d'or et d'argent, soit dans l'intention d'écraser le monde de piastres, sous un DE; soit pour faire pâlir les riches toilettes de la Chaussée-d'Antin devant la modestie affectée d'une robe de mousseline portée avec une grâce inimitable; soit encore pour récompenser les efforts de l'amphitryon par une épigramme, les déprécier par un compliment, ou pour dire à l'oreille d'une simple connaissance : « Comme ces gens-là sont insolents!... O toi, bon abbé Tiberge, qui pensas aux *Douleurs d'une Fille de joie,* et dont la jeune plume nous a dit, en deux volumes, que le mal est sans cesse dans le cœur du bien, as-tu jamais songé, philosophe pratique, au curieux supplice que nous nommons un bal?

Pour contempler d'un air sardonique et d'un regard railleur cette grande attaque d'épilepsie, il faut, je le sais, avoir fait au moins trente pas dans la vie, et ne plus se laisser prendre, comme des enfants de famille, aux compliments d'une maîtresse de maison.

Ces beaux jeunes gens dont le visage resplendit, dont la voix est flatteuse, ont le désespoir dans l'âme : ce sont des notaires qui ont perdu la somme destinée à l'enregistrement d'un acte; des employés qui ont joué leurs appointements du mois; des mili-

taires, leur parole d'honneur; des propriétaires, leurs réparations de moulins; des jeunes gens, le prix de leurs cachets de table d'hôte.

Et les gagnants sont des gens qui maudissent la fortune. — Elle vient trop tard : demain, le bilan sera déposé! — Alors, ils jouissent de ce bal, tous, comme un criminel de son dernier repas. En balançant avec une danseuse aussi ravissante qu'une des *Heures* du Guerchin, ils balancent les avantages de la noyade, du pistolet ou de l'asphyxie par le charbon.

Et la danseuse a un corset neuf, dont un pli lui blesse les veines bleues, la peau délicate du sein, ou dont le busc lui entre dans le flanc. Elle sourit aussi gracieusement que cette Anglaise, reine de la mode, attaquée par un cancer au sein!

Cette autre jeune fille, si douce et si modeste, battrait volontiers, n'était la décence, une de ses amies vers laquelle se dirigent tous les regards. Ce triomphe la tue.

Cette belle femme vive, animée, dont le coloris vous inspire l'amour, doit cette magie à la fièvre. Elle souffre horriblement dans ses souliers, cette prison de satin que vous admirez! Demain, pâle et demi-morte, elle sera hideuse sur sa chaise longue.

Cette beauté mélancolique, assise dans un coin, et qui lève vers vous, à la dérobée, un œil timide et modeste, cette suave fille d'Ossian, à la coiffure aérienne, sent tourbillonner la haine et l'envie dans son cœur : hier, idole d'un bal au Marais! aujourd'hui, délaissée!... Ame hautaine et orgueilleuse, elle voudrait, comme Néron, briser cette fête pour satisfaire sa colère. — Ne fera-t-elle pas une adorable épouse?...

Là, une femme de trente-sept ans, dont le corps délicieux, les formes élégantes séduisent, voit son dernier amant s'adressant à une coquette jeune et brillante. Elle va quitter le bal, car elle étouffe, elle meurt. Cet homme dira les secrets de ce corps délicieux, de ces formes élégantes, et... adieu Paris!... car sa rivale lui imprimera sur le front le fer chaud du ridicule...

La maîtresse de la maison est, sous le masque le plus agréable, en proie à toute une agonie. — La duchesse ne viendra pas, et elle l'avait annoncée... Elle aperçoit des visages qui greffent l'ennui sur ceux qui les regardent. Elle tremble de voir éclater une

querelle entre deux jeunes gens. Ses domestiques sont gauches.

Enfin, il n'est personne qui ne soit intérieurement grimaud, fâché. — Celui-ci, vieillard usufruitier d'une jeune femme, voudrait l'emmener à minuit, au moment où elle s'amuse et danse avec un jeune officier. Il y a des pères de famille venus pour savoir leur sort, auxquels un ministre annonce que leur place est supprimée; puis des gens qui apprennent des faillites à Londres, à Calcutta, ou une baisse de métalliques, autant dire la ruine.

Une joie artificielle comme les fleurs qui sont sur les têtes, des sourires faux comme ces parfums bâtards qu'exhalent toutes les chevelures, une danse qui ne satisfait à aucune passion, une musique sans mélodie et sans âme, un plaisir de convention donnent à cette assemblée une splendeur, un mouvement que rien ne peut caractériser. — J'aime mieux le sabbat des forçats quand on les a *ferrés* et qu'on les lâche dans leur préau. C'est horrible, mais c'est vrai! Voilà une joie sans arrière-pensée! — Chiffons pour chiffons, passions pour passions, je préfère la nature. — Des chiens savants couverts de broderies me font pitié, et j'ai toujours avec délices admiré les jeux charmants de deux jeunes lévriers. Ces animaux sauteront tous avec une égale ardeur sur les os d'un poulet, comme tous ces hommes sur une masse d'or. Toi seul, vieux Berthezène, homme antique, sortiras de la Casauba, sans un châle, sans une moïdore!... toi, type incorruptible des soldats républicains de 1794!

En ces moments, je crois aux sermons des prédicateurs sur les pompes du monde et les œuvres de Satan!... Si je comprends le thème simple d'une vie monastique et le recueillement du cloître aux arceaux muets, c'est au bal!... Oui, une existence qui devient une seule pensée vivante, féconde, immortelle, est une œuvre sublime, incompatible avec les splendeurs de la vie. — Il est vrai que le monastère est partout pour l'homme qui pense.

Octobre 1830.

LA
RECONNAISSANCE DU GAMIN

Un jeudi gras, vers les trois heures après midi, flânant sur les boulevards de Paris, j'aperçus, au coin du faubourg Poissonnière, au milieu de la foule, une de ces petites figures enfantines dont l'artiste peut seul deviner la sauvage poésie.

C'était un gamin, mais un vrai gamin de Paris!... Cheveux rougeâtres bien ébouriffés, roulés en boucles d'un côté, aplatis çà et là, blanchis par du plâtre, souillés de boue, et gardant encore l'empreinte des doigts crochus du gamin robuste avec lequel il venait peut-être de se battre... ; puis un nez qui n'avait jamais connu de pacte avec les vanités mondaines du mouchoir, un nez dont les doigts faisaient seuls la police; mais aussi une bouche fraîche et gracieuse, des dents d'une blancheur éblouissante... ; sur la peau, des tons de chair vigoureux, blancs et bruns, admirablement nuancés de rouge. Ses yeux, petillants dans l'occasion, étaient mornes, tristes et fortement cernés; les paupières, fournies de beaux cils bien recourbés, avaient un charme indéfinissable... O enfance!...

Vêtu à la diable, insouciant d'une pluie fine qui tombait, assis sur une borne froide, et laissant pendre ses pieds imparfaitement couverts d'une chaussure découpée comme le panneton d'une clef, il était là, ne criant plus : « A la chie-en-lit!... lit!... lit!... » reniflant sans cérémonie. Pensif comme une femme trompée, on eût dit qu'il se trouvait là chez lui. Ses jolies mains, dont les ongles roses étaient bordés de noir, avaient une crasse presque huileuse. Une chemise brune, dont le col, irrégulièrement tiré, entourait sa tête comme une

frange, permettait de voir une poitrine aussi blanche que celle de la danseuse la plus fraîche figurant dans un bal du grand monde.

Il regardait passer les enfants de son âge; et, toutes les fois qu'un petit bourgeois habillé en lancier, en troubadour, ou vêtu d'une jaquette, se montrait armé de la batte obligée, sur laquelle était un rat de craie..., oh! alors, les yeux du gamin s'allumaient de tous les feux du désir!

— L'enfance est-elle naïve! me disais-je. Elle ne sait pas taire ses passions vives, ses craintes, ses espérances d'un jour!...

Je m'amusai pendant quelques minutes de la concupiscence du gamin. Oh! oui, c'était bien une batte qu'il souhaitait. — Sa journée avait été perdue. Je vis qu'il gardait l'empreinte de plusieurs rats sur ses habits noirs. Il avait le cœur gros de vengeance... Ah! comme ses yeux se tournaient avec amour vers la boutique d'un épicier dont les sébiles étaient pleines de fusées, de billes, et où, derrière les carreaux, se trouvaient deux battes bien crayeuses placées en sautoir.

— Pourquoi n'as-tu pas de batte? lui dis-je.

Il me regarda fièrement, et me toisa comme M. Cuvier doit mesurer M. Geoffroy Saint-Hilaire quand celui-ci l'attaque inconsidérément à l'Institut. « Imbécile! semblait-il me dire, si j'avais deux sous, ne serais-je pas riant, rigolant, tapant, frappant, criant!... Pourquoi me tenter?... »

J'allai chez l'épicier. L'enfant me suivit, attiré par mon regard, qui exerça sur lui la plus puissante des fascinations. Le gamin rougissait de plaisir, ses yeux s'animaient. Il eut la batte...

Alors, il la brandit; et, pendant que je l'examinais, il m'appliqua, dans le dos d'un habit tout neuf, le premier exemplaire d'un rat, en criant d'une voix railleuse :

— A la chie-en-lit!... lit!... lit!...

Je voulus me fâcher. Il se sauva en amassant les passants par ses clameurs rauques et perçantes.

— A la chie-en-lit!... lit!... lit!...

Dans cet enfant, il y a tous les hommes.

11 novembre 1830.

LA GRISETTE

Ses amours ont duré toute une semaine...

La grisette est une fraction trop importante de la société parisienne, comme aussi de l'existence des jeunes citadins, pour ne pas mériter d'être examinée sous quelques-unes des faces qui composent son piquant ensemble. Par exemple, sous le titre de grisette, nous nous permettons de comprendre indifféremment couturières, modistes, fleuristes ou lingères, enfin tous ces gentils minois en cheveux, chapeau, bonnet, tablier à poches, et situés en magasin, quoique, entre elles, ces petites industrielles tiennent prodigieusement à une classification distinctive qui inquiète fort peu quiconque n'est point dans la partie.

Je ne me souviens plus où j'ai lu que, dans la bienheureuse Espagne, tous les bâtards étaient gentilshommes par droit de naissance, comme pouvant descendre d'une famille titrée, et que, dans une scrupuleuse incertitude, noblesse leur était dûment adjugée. Aussi, comme la plupart des orphelins s'adonnent à la domesticité, rien n'est-il plus commun que de voir de simples roturiers servis par des laquais anoblis. Ce souvenir me revient en mémoire à propos de la gent grisette, qui, avec sa physionomie originale, forme une catégorie à part des autres classes. En remontant à la source pour en chercher la cause, il me semble qu'on la pourrait trouver dans la probabilité d'une naissance particulière; d'où il résulte qu'elles seraient toutes anoblies si elles avaient vu le jour dans la Péninsule. Ainsi donc, à part les exceptions, tirées à un aussi grand nombre d'exemplaires que voudra le lecteur, je généraliserai ma supposition pour tout le reste, et dirai que la gri-

sette me paraît être le résultat médium de ces rapports passagèrement intimes entre deux presque-extrémités de l'échelle sociale : l'une, mâle et distinguée ; l'autre, féminine et seulement piquante ; toutes deux séparées par position, mais toutes deux rapprochées pendant un instant de la jeune vie par un besoin commun..., celui du plaisir.

Quelque étrange que puisse paraître, au premier abord, cette observation, à cause de sa nouveauté, elle doit trouver cependant des partisans après examen. Il suffit, pour la bien apprécier, de considérer l'existence de ces femmes chiffons. On en trouve à peu près douze ou quinze dans un magasin de modes, de fleurs ou de couture. Sur ce nombre, huit ou dix vivent toujours seules, sans parents, sans famille, passant gaiement la vie entre le travail et les plaisirs, l'indigence et les amourettes. Si, dans ce long trajet, traversé par mille encombres, le ciel leur envoie des filles, elles les élèvent auprès d'elles, comme elles, dans leur état, dans leurs principes. Quant à ces dernières, dès que l'âge le leur permet, elles suivent par précepte ce refrain qu'elles ont appris en tirant l'aiguille :

Tout comme a fait,
Tout comme a fait ma mère !

Et ainsi se renouvelle sans cesse, par une rotation reproductive, cette classe à part, macédoine sociale, à laquelle appartiennent ces petits êtres gentils à croquer, à l'air fripon, au nez retroussé, à la robe courte, à la jambe bien prise, qu'on nomme grisettes.

Ce qui constitue l'originalité de la grisette, c'est de n'avoir pas de caractère qui lui soit spécialement particulier. Ses manières ne sont qu'un bariolage des habitudes qui distinguent les autres rangs de la société. La grisette, dans ses courts instants de dignité, sait parfaitement singer la grande dame.

Exemple :

— Monsieur, je ne vous connais pas !

Elle possède toute la câline urbanité de la petite bourgeoise.

Exemple :

— Il est des êtres bien aimables !...

Dans ses accès de sublimité, elle s'élève à la hauteur de toutes les sommités de ce genre.

Exemple :

— Dieu! si un homme me battait!...

Enfin, lorsqu'elle se laisse aller à un familier abandon, elle rappelle la classe au-dessus de laquelle elle est cependant.

Exemple :

— Faut-il qu'un homme soit... cornichon!

Mais ce qui lui appartient réellement, ce qui forme le cachet distinctif de sa physionomie, c'est sa grande indépendance dans l'exercice du sentiment, ce qui ne ressemble pas précisément à de la vertu, mais excuse au moins, jusqu'à un certain point, les fréquentes atteintes que cette dernière peut recevoir. Aucune autre ambition que celle du plaisir ne décide ses caprices. Ainsi, une passion honnête consciencieusement prouvée, des égards manifestés de temps à autre sous la forme d'une brioche, d'un billet de spectacle, ou d'une paire de gants; une certaine dose de patience qui vous permet de prêter parfois votre bras pour la promenade, votre tête pour essayer des bonnets ou vos bas de soie pour danser au Ranelagh; voilà de quoi faire tourner les plus fortes têtes de ces demoiselles et vous mériter de leur part les surnoms d'*Adonis! — petit chat! — mon amour! — ma poule!* et autres jolies épithètes puisées dans un cours de mythologie appliqué à la tenue du sentiment en partie double.

Vouloir nier l'utilité de la grisette, ce serait refuser de croire au mouvement. Comment donc assez louer, en effet, cette aptitude en tout genre, qui rattache indifféremment le bouton d'une culotte sentimentale, le nœud d'une cravate ou le ruban d'un bonnet fané; cette apparence de gentillesse et de gracieuseté qui parfume les rues, embellit les magasins et charme d'humbles réduits. Voilà pour le pittoresque. Pour l'agréable, toute grisette sait chanter juste et faire des crêpes. Pour l'utile, elle est rangée, quoique friande de distractions, et s'effraye des plaisirs coûteux. On a vu même la bourse d'un étudiant grossie des économies prescrites par une jolie compagne de fredaines, économies qui partaient en bloc, il est vrai, pour l'acquisition d'une robe ou d'un cachemire français, mais qui néanmoins avaient toujours été ravies au torrent de la dissipation.

Chaque grisette réunit ici-bas la philosophie, l'épicuréisme, le

courage du travail et de la résignation. Ces vertus, propres aux grands caractères, lui sont indispensables à elle, pour, en arrivant au monde sans naissance ni fortune, ni rang, se créer l'un et l'autre, se suffire à elle-même, multiplier ses moyens d'industrie; pour savoir travailler sans cesse, prendre la fortune comme elle vient, ne faire qu'un passe-temps de liaisons formées légèrement et rompues plus légèrement encore; enfin, pour saccader ainsi la vie au milieu d'un rapide tourbillon de plaisirs et de peines, de sentiment et de volupté, et rester toujours grisette!

6 janvier 1831.

LA COUR

DES

MESSAGERIES ROYALES

> C'était un de ces voyageurs incommodes et peu sociaux, qui sont dans une voiture comme un pourceau résigné que l'on mène les pattes liées au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, grognent un peu, et finissent par s'endormir sans aucun respect humain.
>
> H. de Balzac.

De tous les endroits publics ouverts aux besoins, à l'inoccupation ou à l'observation des Parisiens, il en est peu qui présentent une plus grande variété de situations et de détails que la cour des Messageries royales, vaste théâtre de tous les genres d'émotions, de toute sorte de sensibilités, de scènes tout à la fois intéressantes, bizarres et fantasques.

Dès le matin, on voit arriver par toutes les issues un grand nombre d'amis du voyageur matinal, qui, après avoir passé une partie de la nuit à faire ses malles, a succombé au sommeil qu'il avait bravé jusque-là, et auquel d'agréables songes font oublier l'heure du départ.

Ses parents arrivent à leur tour avec des yeux tout gonflés par l'envie de dormir, et qui, faute de sommeil, ne demandent qu'à pleurer. Les femmes, toujours sensibles, ont négligé les toilettes pour arriver plus tôt; les amis sincères, tristes et silencieux, se

promènent en songeant à leurs affaires, et toutes ces différentes raisons tiennent éloignés les uns des autres des gens tous venus pour le même objet.

Cependant, le temps s'écoule, la cour s'emplit, les chevaux arrivent, les postillons jurent, les ballots sont pesés, l'activité qui règne distrait toutes les rêveries; alors, on se reconnaît, on se salue, on entre en conversation, on se fait mutuellement part du regret qu'on éprouve du départ d'un ami dont on énumère toutes les qualités, et le voyageur attendu n'arrive pas. — On le remarque, mais qu'y faire? — Une dame propose d'envoyer chez lui, parce qu'elle pense bien que personne ne l'engagera à y aller elle-même. Tout le monde convient que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, mais personne n'y va.

— D'ailleurs, il y a encore cinq minutes, il va sans doute arriver.

Et l'on reprend la conversation.

Sept heures sonnent : le postillon enfourche son cheval, un gros homme sort du bureau, la liste des voyageurs en main, et le cri fatal *En voiture!* à la bouche. A ces mots, toute conversation raisonnable cesse; de tous les coins de la cour, on s'élance sur la voiture; on se presse, on se pousse, on l'entoure; on dirait que tout le monde veut l'envahir, et personne n'y entre. Déjà on a appelé trois individus, et le premier est encore ballotté entre les embrassements inconsolables. On ne peut plus se séparer, on a l'air attaché l'un à l'autre; la douleur, la confusion engendrent les méprises, les femmes jolies sont plus souvent ou mieux embrassées. Enfin, on monte, les portières se ferment et les adieux continuent toujours : les uns crient comme des noyés sans pouvoir se faire entendre, d'autres se parlent des yeux et se comprennent mieux. Le coup de fouet du départ retentit, accompagné des cris glapissants de « Bon voyage!... Adieu!... Merci!... » La maison roulante s'ébranle lourdement, disparaît, et avec elle la foule des âmes sensibles.

Alors, les amis du retardataire, qui sont venus pour pleurer aussi, sont fort mécontents. Ils restent seuls de cette quantité de personnes qui les entouraient tout à l'heure; ils s'indignent de la négligence insouciante du cher ami : on avait fait son éloge à l'unanimité, maintenant commence le chapitre des défauts... Mais le

voilà qui arrive. Trop peu d'amis l'attendaient déjà, une douzaine le suivent encore. Il court tout haletant, embarrassé d'un pesant carrick, un sac de nuit d'une main, un portemanteau de l'autre. Aussitôt, on s'élance vers lui, on lui saute au cou, on lui dit en l'embrassant tendrement que la voiture est partie... Alors, il jure, il tempête, repousse toute caresse, brusque toute affection, et monte précipitamment dans un cabriolet qui lui permet de rattraper la diligence. C'est ainsi qu'il quitte une troupe d'amis dont il n'a pas satisfait l'attente, cette soif d'émotions qui les avait amenés là, et eux se retirent contrariés de ce qu'il ne s'est pas levé de plus grand matin pour consacrer à l'amitié les quatre minutes de rigueur réservées aux doux épanchements d'une sensibilité gesticulaire.

Voilà le riche parti, il n'a pas fait attention à l'empressement affecté de ses parasites ou de ses débiteurs. C'est fâcheux pour eux. Mais remarquons, pour ce nouveau départ, les adieux modestes et attendrissants de l'humble cultivateur, entouré de sa femme, de sa fille et de son fidèle chien. Ici, point de cris, point d'exclamations : toute la sensibilité de cette scène touchante est concentrée, et, par là, plus expressive encore. Une larme vient mouiller la paupière de ce père bien-aimé. Il a embrassé sa femme et sa fille chéries, déjà la voiture qui l'emporte est bien loin, et, les yeux fixés à terre, toujours à la même place, elles n'ont point encore songé à se consoler mutuellement.

Point d'apparence de prochain départ, et la cour est encore pleine. Que font donc tous ces gens, le nez en l'air et en si grand nombre? — Ils attendent. — C'est encore bien pis qu'auparavant. Là, chacun est poussé un peu par curiosité, un peu par l'envie de revoir quelqu'un absent depuis longtemps, par le besoin de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il compte faire, et surtout par le désir de lui donner une preuve d'amitié sincère, en étant un des premiers pendus à son cou.

Mais l'ardeur des chevaux ne répond point à l'anxiété de toutes ces diverses impatiences. Enfin, un roulement sourd, accompagné de hennissements, se fait entendre; alors, toute la population attendante s'élance sur la diligence, l'accompagne en sautillant jusqu'au lieu où elle s'arrête, pénètre des yeux dans tous les recoins, en obstrue les portières, en arrache et s'en dispute les voyageurs.

Les trois quarts au moins de ceux qui se pressent si fort le font inutilement : ce n'est pas la voiture qu'ils désirent ! mais, comme ils n'en sont convaincus que plus tard, ils restent en place entre les attendants et les attendus, coudoyés, heurtés, poussés et témoins d'une joie qu'ils ne partagent point. Impossible de faire un pas; on s'embrasse, on se questionne de tous côtés sans répondre nulle part, et la foule ne se détache enfin de la voiture, dont on dirait qu'elle fait partie, que quand quelque malle tombée de l'impériale vient troubler la commune joie et éclaircir les rangs des obstruants. Alors, on va à l'écart, c'est-à-dire au milieu de la cour. Là, on respire, on s'embrasse encore, on pleure derechef, on questionne toujours. Mais les élans de l'amitié sont troublés de nouveau : cinq chevaux d'une autre diligence arrivent au grand trot, qui renversent et culbutent tous ceux que l'émotion a empêchés d'entendre le *Gare!* blasphémateur d'un postillon courroucé. Pour le coup, la foule effrayée, et déjà bien moindre, se réfugie le long des murs et se disperse en autant de groupes qu'il y a de voyageurs débarqués. Les fiacres et les citadines en débarrassent la cour peu à peu, et bientôt d'autres scènes vont remplacer celles-ci.

17 février 1831.

PARIS EN 1831

Le paradis des femmes,
Le purgatoire des hommes,
L'enfer des chevaux.

Pays des contrastes, centre de boue, de crotte et de merveilles, du mérite et des médiocrités, de l'opulence et de la misère, du charlatanisme et du talent, du luxe et de la parcimonie, des vertus et des vices, de la moralité et de la dépravation ;

Où les chiens, les singes et les chevaux sont mieux traités que les humains;

Où l'on voit des hommes remplir les fonctions de chevaux, de singes et de chiens;

Où certains citoyens seraient bons ministres, et où certains ministres sont mauvais citoyens;

Où l'on va le plus au théâtre, et où l'on dit le plus de mal des comédiens;

Où il y a des gens raisonnables et d'autres qui se brûlent la cervelle ou vont en ballon;

Où les républicains sont plus mécontents depuis qu'ils ont « la meilleure des républiques »;

Où il y a le moins de mœurs et le plus de moralistes;

Où il y a le plus de peintres et le moins de bons tableaux;

Où partout il y a des remèdes à tous maux, des médecins fort habiles, et où il y a cependant le plus de malades;

Où il y a plus de carlistes que lorsque le souverain s'appelait Charles X;

Où il y a plus d'étrangers et de provinciaux que de Parisiens;

Où il y a beaucoup d'églises et peu de religion ;

Où il y a beaucoup de journaux et peu d'abonnés;

Où l'on voit encore, sur plusieurs monuments, un coq, un aigle et une fleur de lys;

Où il y a la meilleure police du monde et le plus de vols ;

Où il y a le plus de philanthropes, de bureaux de charité, d'hospices, et cependant le plus de malheureux !

Paris est un sujet d'envie pour ceux qui ne l'ont jamais vu ; de bonheur ou de malheur (selon la fortune) pour ceux qui l'habitent, mais toujours de regrets pour ceux qui sont forcés de le quitter.

Aussi, Paris est-il le but de tous. Chacun y accourt, et chacun pour un motif particulier.

Le provincial oisif et opulent y vient pour respirer et prendre l'air du bon ton, en même temps que servir de dupe à l'exploitation de l'inexpérience départementale;

L'étranger millionnaire, pour en voir les curiosités, en boire les vins délicieux, dîner aux *Frères Provençaux,* et savoir comment sont faits les souliers des danseuses de l'Opéra;

L'étudiant, pour faire son droit en faisant les délices des grisettes;

L'homme studieux, pour apprendre;

Le talent, pour se faire connaître ;

L'ambitieux, pour parvenir;

La jeune villageoise, pour se dégourdir;

Le député, pour voter;

Le filou supérieur, pour intriguer;

L'écrivain, pour se faire lire ;

Le lieutenant, pour devenir capitaine;

La beauté, pour captiver ;

Le génie, pour briller;

L'industriel, pour se faire breveter;

L'homme à projets, pour exploiter!

Tous y trouvent ce qu'ils étaient venus chercher, et c'est du choc de tous ces intérêts, c'est du contact de toutes ces industries, de ces nombreux talents dans mille branches diverses, de toutes ces imaginations appliquées au travail, aux recherches de tout genre, que naissent cette activité, ce mouvement continuel de

fabrication, ces prodiges de l'art et de la science, ces améliorations journalières, ces conceptions savantes et ingénieuses; ces découvertes surprenantes, enfin ces admirables merveilles qui saisissent, étonnent, captivent et font généralement considérer Paris comme sans égal dans l'univers.

10 mars 1831.



LE DIMANCHE

Dieu, comme l'assure la sainte histoire, travailla pendant six jours et se reposa le septième. Et tous les catholiques, apostoliques, romains, qui n'ont pas créé le monde, qui même ne font pas grand'chose dans la semaine, se reposent le septième jour catholiquement, apostoliquement, romainement. Or, ce jour de délassement est le dimanche, et, comme chacun a le droit de se délasser à sa manière, c'est assez ordinairement celui où bon nombre de chrétiens se fatiguent le plus.

Ce jour de fête hebdomadaire :

Les dévotes vont promener leur chien; de là, elles vont à l'église entendre la grand'messe, le sermon et les vêpres; après quoi, elles passent charitablement le reste du jour à dénigrer le prochain.

L'étudiant récompense la grisette pour sa constance de toute la semaine, en allant reverdir sa fidélité dans les bois de Boulogne, de Romainville ou de Montmorency.

Les boutiquiers délogent dès le matin, et, les uns en citadine ou en tapissière, les autres en coucou ou à pied, ils se répandent dans la banlieue, et vont faire la fortune des restaurateurs de Versailles et de Saint-Cloud, de Montmartre et de Viroflay.

Protégé par mademoiselle Françoise, le troupier dépose son briquet à la porte du Musée, et interprète militairement tous les faits et gestes de M. Ajax ou de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Fort décontenancé de n'avoir ni réprimandes ni flagellations à administrer, le vertueux maître d'école bat son habit.

Le bourgeois, avec sa femme sous un bras, son épagneul et son parapluie sous l'autre, va voir les animaux du Jardin des Plantes.

L'homme du peuple emplit ses poches de tout ce que la maison renferme de monnaie, emmène madame son épouse et ses enfants à la barrière ; là, il se satisfait à dix sous la pinte, rentre chez lui après quelque aventure, bat sa femme, casse les meubles, puis s'endort très-content de sa journée.

Le bureaucrate, que ses fonctions retiennent toute la semaine de dix à quatre heures, et qui ne peut voir ses amis que le soir, fait ses visites afin de ne pas avoir l'air d'un oiseau de nuit. Sur le coup de midi, il sort en habit noir, linge blanc, bottes éblouissantes, court les quatre coins de Paris sans rencontrer personne, et rentre crotté, contrarié, éreinté.

Celui qui observe le plus religieusement le repos prescrit par les lois apostoliques et romaines, c'est l'homme aisé. Pour lui, le dimanche dure toute la semaine, et, le septième jour, il est condamné à l'inaction. En effet, tout le monde s'amuse ou a l'air de s'amuser, tout le monde a une chemise blanche et un habit propre ; l'homme *comme il faut* peut-il faire comme *tout le monde?* Aussi, aux Tuileries, point de fashionables, ni de toilettes de bon ton, le dimanche. Au bois de Boulogne, point d'équipages élégants, ni de fougueuses cavalcades ! Pour eux, point de spectacles, point de fête le jour où le plus grand nombre en profitent. Si la nécessité les force par hasard à sortir, leur mise simple par affectation les distingue des *endimanchés*. Enfin, pour ceux-là, le repos, c'est l'ennui !

Malheur aux citadins qui, par un beau temps, restent dans Paris le dimanche. Rien n'est plus triste ordinairement ; le matin, il n'y a de mouvement que celui du départ pour les environs ; le jour, un silence monotone remplace le bruit habituel, et, le soir, toutes les boutiques fermées, les rues sombres et désertes, attestent l'absence de la plupart des habitants.

Cependant, comme le jour du dimanche n'est pas plus long que les autres, ainsi que tous les autres, il finit à minuit, et, vers cette heure, renaissent l'agitation, la cohue et le bruit, fractions intéressantes des charmes de la grande ville. Affluant de tous les points circonvoisins vers un centre commun, des milliers de groupes

débouchent par toutes les barrières, et emplissent les rues de leurs flots tumultueux. Les voitures se croisent, les piétons chantent, les ivrognes jurent, les enfants pleurent, et tous, également harassés, regagnent leur logis du plus loin qu'ils ont pu aller.

C'est ainsi que les Parisiens entendent le repos du septième jour.

31 mars 1831.

LONGCHAMP

Un beau matin, Isabelle, sœur de saint Louis, se réveilla avec la fantaisie d'être agréable à Dieu ou au clergé, — ce qui, en ce temps-là, était absolument la même chose, — et elle voulut fonder une maison religieuse. Indécise si ce devait être un couvent ou un hôpital, elle consulta Hémeric, chancelier de Notre-Dame de Paris. Le saint homme lui représenta qu'un hôpital ne serait utile qu'à secourir des malheureux, tandis qu'un couvent n'étant d'aucune espèce d'utilité quelconque, la fondation d'une abbaye serait bien plus agréable à Dieu.

Ce judicieusement décidé, le roi saint Louis préleva trente mille livres sur les habitants de Paris pour l'agrément de sa sœur; après quoi, celle-ci fonda, en 1260, sur la rive droite de la Seine, dans le premier repli que forme la rivière, le couvent de Longchamp, lequel, vu son luxe et sa magnificence, porta d'abord le nom d'*abbaye de l'Humilité Notre-Dame*. Sans doute, le seigneur Hémeric fut aussi pour quelque chose dans le choix d'un nom si bien appliqué.

En bonne justice humaine, les Parisiens, qui avaient fourni les trente mille livres, avaient bien quelques droits aux faveurs du Ciel; mais l'histoire ne dit rien à cet égard, au lieu qu'elle nous apprend qu'Isabelle mourut, en 1269, au couvent de Longchamp, en grande odeur de sainteté. Béatifiée en 1521, puis déterrée et enchâssée en 1637, ses reliques opérèrent d'incroyables miracles : l'abbaye acquit une immense célébrité.

Un jour, le roi Philippe le Long, venu pour visiter sa fille Blanche, retirée à Longchamp, y fut attaqué d'une violente dyssenterie et

de la fièvre quarte. Aussitôt, les moines de Saint-Denis, bien aises probablement de faire connaissance avec les nonnes, arrivèrent en procession et pieds nus, faire toucher au monarque un vrai morceau de la vraie croix, un clou qui avait servi à crucifier le Fils de Dieu ou d'un autre, et une main de saint Simon, qui, comme on sait, était manchot. Le miracle opéra. Au lieu de mourir de vieillesse, Philippe le Long mourut de la colique dans la maison de Longchamp.

Longtemps cette abbaye fut un pèlerinage où l'on se rendait de toutes parts. Mais bientôt le prétexte religieux donna lieu aux scènes les plus scandaleuses; un édit défendit ce rendez-vous, dans l'intérêt des mœurs.

Pendant les dernières années du règne de Louis XVI, la défense était tombée en désuétude, ainsi que beaucoup d'autres choses, et Longchamp était devenu le lieu des promenades les plus brillantes. Les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, la longue avenue des Champs-Élysées, ainsi que le chemin conduisant aux ruines du couvent, étaient couverts d'une foule de promeneurs qui étalaient à l'envi toutes les richesses du luxe et de la coquetterie. Les étrangers eux-mêmes et surtout les Anglais venaient, ces jours-là, lutter de magnificence avec les Français. Quelques-uns poussèrent l'ostentation jusqu'à se faire traîner par des chevaux ferrés d'argent, dans des voitures à roues garnies de même métal.

C'est à cette époque que M. le comte d'Artois, aujourd'hui rentier à Holy-Rood, ruina assez d'usuriers pour fournir à la Duthé un équipage orné de dorures et de pierreries. Sur le point de faire une maladie, de colère d'être écrasée dans son luxe royal par le luxe d'une comédienne, Marie-Antoinette menaça de reclusion la Duthé si elle paraissait à Longchamp. — La Duthé n'y parut pas.

Méchamment détruite avec les autres établissements religieux à l'époque de la première révolution, l'abbaye cessa, jusqu'au Consulat, d'être le rendez-vous du luxe; mais, quand Bonaparte eut relevé les autels, elle attira de nouveau tout ce que Paris et la France possédaient de plus brillant. Mesdames Tallien et Récamier donnèrent le ton dans ces jours d'étalage, et toutes les femmes disputèrent de folie pour les imiter. C'était une rivalité fastueuse de toilettes, de livrées, de voitures et d'attelages. Chaque journée

sainte coûtait un membre à plus de trente malheureux piétons.

Sur la fin de l'Empire, la splendeur de la promenade de Longchamp sembla s'éclipser. Tout ce qu'il y avait de grand alors parcourait l'Europe; les femmes avaient peu d'intérêt à se montrer sur ce théâtre désert, pendant que la foule de leurs admirateurs se faisait décimer à Leipzig et à Waterloo.

Pas plus que le gouvernement précédent, la Restauration ne rendit à la promenade de Longchamp sa première teinte religieuse; néanmoins, les cavalcades du duc de Guiche et de lord Seymour, la rivalité luxueuse de la finance et de l'aristocratie, enfin l'attrait des modes nouvelles qui paraissaient à cette époque, furent autant de ressources pour le commerce et l'industrie.

Cette année ne brillera pas dans les fastes de Longchamp. Un Anglais qui était venu pour disputer de bonne tournure avec la grande nation, s'est longtemps promené, vendredi, tout seul avec sa canne.

Contre l'habitude, les visages parisiens avaient l'air sombre et mécontent. C'est sans doute parce qu'il faisait froid.

7 avril 1831.

LE PROVINCIAL

Le voyez-vous descendre de diligence, avec cet air assuré que donne la connaissance de son propre mérite?

Eh bien, c'est un provincial.

Il est le plus bel esprit de son *endroit,* il est abonné au *Constitutionnel,* il *travaille* aussi au journal du département; il fait la pluie et le beau temps, la charade à ravir, l'amour de manière à faire tourner la tête à toutes les femmes de *chez lui* et à être forcé de faire souvent le cruel.

Notez que sa ville natale est la patrie d'un académicien, d'un maréchal de camp, d'un peintre qui a été envoyé à Rome aux frais du gouvernement, et d'un sous-chef de bureau au ministère des cultes; qu'ensuite elle est célèbre par la hauteur des tours gothiques de sa cathédrale, par l'accident arrivé en 1371 à un fils du roi qui s'y cassa la jambe, et par la mort d'un archevêque qui vint y finir ses vieux jours.

Vous sentez qu'avec de pareils antécédents le débarqué n'est pas un homme de peu d'importance, et que c'est la tête haute qu'il peut se présenter partout. Aussi le voilà qui fait le dégourdi dès l'arrivée.

— Capédédious! s'écrie-t-il en quittant le marchepied, qué les diligencés sont mauvaisés à Paris!

Il appelle un commissionnaire, et il est tout étonné qu'un air moqueur accueille ses questions et qu'un sourire malin de la part des passants termine l'analyse de son individu. Dans les promenades, il s'aperçoit qu'il est en arrière des modes, lui « qui les

fésait vénir dans son endroit ». De par le monde, il trouve « plusieurs étrangers ridiculés à causé dé leur *assent* ». Il se moque de l'Alsacien et du Breton, et déclare même « qué les Parisiens ont généralement uné mauvaisé prrrononciation ».

— Pouré moi, jé né rien à craindré, dit-il, et il sérait bien malin, célui-là qui m'attrapéré! j'ai tant lu, jé mé suis tant instruit avant mon départ, jé pris tant de conseils, et enfin jé suis si fin moi-mêmé!...

Et il veut se moucher, que déjà on lui a emprunté son mouchoir; il achète une chaîne de sûreté, et on lui a volé sa montre; il paye dix francs une paire de lunettes en or, et, quand il veut les changer, on lui en demande quatre-vingts de retour.

Il n'est encore là que dupe de la petite industrie; arrivent ensuite les amis improvisés, qui lui donnent la plus grande preuve d'estime qu'un galant homme puisse donner à un autre galant homme : lui emprunter de l'argent; — les marchands de confiance, qui éprouvent la sienne; — les femmes à l'air sensible, qui font les cruelles en diable; — les maisons de jeu et leurs habitués, lesquels commencent par perdre quelquefois et finissent par gagner toujours; — enfin, ces *ciceroni* obligeants qui le conduisent aux spectacles, aux cafés et à toute espèce de curiosités, sans jamais se permettre de payer leur place.

Sous le rapport zoologique, le provincial appartient à la classe des bimanes de la seconde espèce. Il a le verbe haut, le teint carminé, la peau rude, la taille matérielle, le dos légèrement voûté, les épaules saillantes, les bras en dehors, les jambes en dedans, les mains et les pieds généralement hors de proportion avec le reste de son corps, sans doute à cause de l'exercice perpétuel dans lequel il les entretient. Pour lui, marcher est la condition première de l'existence. Lorsqu'il se trouve à Paris, il a déjà fait, avant que personne soit levé à son hôtel, le tour des quais et des boulevards; ici, il achète un chausson; là, un morceau de flan; mais cela ne nuit en rien à son estomac, chez lequel tous les poteaux qu'il heurte accélèrent prodigieusement la digestion.

Ses habitudes, ses manières ne sont pas moins drôles que sa personne : il se croit, à tout propos, obligé de faire du patriotisme de terroir; chaque fois qu'il tousse, il se lève pour aller cracher

dans un coin, ce qui devient extrêmement fatigant quand il est enrhumé; il salue les convives avant de boire; il rit tout seul avant de faire un calembour; approche la table de sa chaise; demande chez Véry de la soupe et du bœuf aux choux; appelle le garçon *monsieur,* la carte à payer son *mémoire;* relève ses cheveux trois fois par minute, ses manches jusqu'aux coudes et son pantalon jusqu'aux genoux. Il aime de prédilection les couleurs tranchantes; aussi le voyez-vous, la plupart du temps, sous poil carotte ou jonquille, avec des souliers cirés au jaune d'œuf, des boucles d'oreilles et des gants verts!

En un mot, le provincial est un être inconcevable, qui va aux Français en 1831, se croit à l'Opéra chez Franconi, achète du sucre d'orge dans l'entr'acte, marchande un billet de spectacle au bureau, prend la statue de Henri IV pour celle de Napoléon, Taglioni pour madame Saqui, et prétend l'avoir vue danser sur la corde dans son endroit; qui s'extasie devant les figures de cire ornant la boutique du coiffeur, bâille en entendant Paganini, ôte son chapeau aux ouvreuses, cause avec les claqueurs et applaudit au théâtre des Nouveautés!

12 mai 1831.

LE BANQUIER

Semblable au louis d'or :
Dur, rond, lourd et plat.
UN GARÇON DE CAISSE.

Avec une paire de petits
yeux gris à l'affût du gain.
WALTER SCOTT

Nos vaudevillistes et nos romanciers, gens très-exacts dans la peinture de nos mœurs, conservent encore le type de l'ancien financier, bien que nos traitants aient changé de physionomie depuis une cinquantaine d'années; mais de physionomie seulement, car, au fond, ils sont toujours les mêmes. Aussi, au théâtre, le financier est-il un personnage épais, grossier et fastueux, avare avec les pauvres, prodigue avec les riches, sacrifiant cent mille francs pour une passion brutale, et refusant un écu au malheureux qui implore sa pitié. Sur le plus beau côté de la médaille, c'est encore un personnage épais, mais bourru bienfaisant, qui chagrine le monde pour avoir le plaisir de le consoler avec de l'argent. Or, nos mœurs d'aujourd'hui sont devenues si polies, que je ne sache pas qu'il y ait encore de ces bourrus-là.

Fi donc des bourrus! rien n'est si élégant dans les manières ou le langage qu'un financier moderne. Vous êtes tout étonné d'entendre sortir de la même bouche, et dans le même quart d'heure, une savante dissertation sur la hausse et la baisse, sur l'importation et l'exportation, puis, tout aussitôt, un discours élégant, débité avec la même gravité, la même importance sur le nœud d'une cravate ou la coupe d'un habit.

A voir cet air de frivolité, vous ne pourriez jamais croire qu'un homme si léger en apparence soit capable d'un calcul sérieux ou d'une spéculation considérable; et pourtant, cette main, qui joue si gracieusement avec un lorgnon et une badine, trace avec la même aisance un bordereau par *doit* et *avoir,* sans oublier la fraction la plus minime, un centième de centime, par exemple; car, d'après ce sage principe que les petits ruisseaux font les grandes rivières, le financier ne fait jamais remise de la plus petite différence.

Il y a quelques jours, un des plus riches et des plus jeunes banquiers de la capitale perdit à l'écarté la bagatelle de cent louis, dont il se trouva redevable à un de ses amis, jeune étourdi qui n'avait d'autre état que celui de fashionable. Le lendemain, dès le matin, le jeune banquier courut acquitter la dette sacrée. Dans la même journée, le fashionable fut chargé, par hasard, d'un règlement avec son ami le banquier. Il le trouva remplissant les fonctions de caissier par intérim, et le compte fut établi, balancé avec toutes les précautions d'usage, malgré les quolibets de l'étourdi. Enfin, l'argent déposé, le dandy se trouva redevable de vingt-cinq centimes, qu'il refusa de payer en plaisantant. Mais le financier exigea sérieusement que les vingt-cinq centimes lui fussent remis, déclarant qu'il ne donnerait pas quittance si la somme n'était complète. Et, comme l'étourdi s'emportait presque, en ridiculisant ce qu'il appelait « une vilenie » :

— Mon cher ami, lui répondit-on, l'homme du monde ne payerait pas si bien ses dettes de jeu, si le banquier négligeait les centimes.

Peu de mots peuvent décrire la vie d'un banquier fashionable.

A neuf heures, en léger tilbury, il court chez son agent de change, chez un correspondant, pour s'entendre sur ses opérations de la journée.

A onze heures, il déjeune au café de *Paris.*

A midi, il passe une revue dans ses bureaux, visite ses livres, moleste ses commis, fait son courrier, et querelle son associé, avec lequel il se raccommode toujours, non par amitié, mais par intérêt.

A trois heures, il court à la Bourse, se désole sur la perte d'un

navire, plaint un confrère victime d'une banqueroute, donne ordre d'acheter ou de vendre des rentes, et accueille ou débite de grandes nouvelles faites à dessein.

A cinq heures, il assiste à une délibération d'actionnaires.

A six heures, il est à sa toilette.

A sept heures, il dîne chez Véry, ou aux *Frères Provençaux.*

A neuf, il est au balcon des Bouffes, ou à l'Opéra.

A minuit, il jette les rouleaux d'or sur une table d'écarté, ou risque une valse avec une riche héritière.

A deux heures, il est dans un élégant boudoir, tête à tête avec une danseuse.

A quatre heures, il est enfin dans son lit, harassé de travail et de plaisirs, s'il faut appeler *plaisirs* les distractions bruyantes que l'habitude lui impose comme une nécessité.

4 août 1831.

LE CLAQUEUR

Du monde entre ses mains j'ai vu la destinée...

Paria de la profession littéraire, le claqueur est pour l'art dramatique un véritable enfant d'Helvétie, vendant son bras et sa voix à toute puissance qui les paye, toujours prêt à imposer par la force une conviction qu'il ne comprend pas.

Bien entendu qu'il n'est ici question que du claqueur mercenaire, entrepreneur de succès salarié, mais nullement de ces généreux enthousiastes, champions volontaires d'un parti, auxquels chaque émotion admirative coûte une poignée de cheveux, quelque consciencieuse meurtrissure, ou une infirmité de poumons. Respect aux sympathies! Plaignons ceux-là!

Gonflé de toute l'importance des intérêts qui gravitent autour de lui, le claqueur s'arroge toute la considération des talents qui se confient à ses mains. A eux le mérite, à lui l'impertinence; c'est une répartition comme une autre. On le fait mouvoir au moyen de petits morceaux de papier, taillés carrément, revêtus d'une griffe, et vulgairement nommés billets d'auteur, d'acteur ou d'administration. C'est donc cette monnaie qu'il marchande, comme nous marchandons un cheval ou un meuble, et, nez à nez avec un vaudevilliste dont on le croirait collaborateur, il l'assure qu'il ne peut *faire* (applaudir) le couplet final, ou achever le dénoûment sans un supplément de tant de billets, de tant de coupons; car c'est le propre du claqueur de s'approprier par le langage, comme font les vieux serviteurs des actes de leurs maîtres, et les œuvres qu'il soutient et jusqu'aux moindres détails qui en relèvent. Ainsi, en par-

lant d'un succès de la veille, remporté à son corps défendant, le claqueur se vantera que cette victoire lui a coûté un œil poché, un bras tordu, un pied foulé. Et si, étonné de le voir au complet, vous exprimez votre doute, vous apprenez que, personnifiant tout en lui, le claqueur a compris la troupe entière de ses aides dans le mot *je,* et a eu l'œil poché dans l'un de ces individus, le bras tordu dans un second, le pied foulé dans un troisième; puis ainsi de suite, depuis le lustre jusqu'au trou du souffleur.

Lorsque le claqueur a toutes les poches de sa redingote remplies de billets de caisse, il sort du théâtre la tête haute, le pas digne, absorbant au bénéfice de ses poumons la plus grande portion d'air possible, en compensation de tout celui qu'il lui faudra prodiguer dans la soirée.

Il court à la recherche de chacun des dévouements à sa solde, êtres par lui monopolisés, quoique évidemment incomplets, les uns par la chaussure, les autres dans leur costume, mais tous dignes de juger convenablement une façon d'ouvrage, par la seule dimension de leurs mains, battoirs vigoureux, sinon toujours rigoureusement propres. Et n'allez pas, d'avance, plaindre le claqueur en chef d'avoir, dans l'intérêt de l'art, à gravir hauts étages, mansardes élevées : c'est au rez-de-chaussée et en plein air, dans les limites pittoresques d'une promenade sur les boulevards ou sur les places, que le claqueur trouve à rallier les soldats épars de son bataillon, qui, vendant des clefs de montre et des chaînes de sûreté; qui, des gravures prohibées; qui, des boutons de chemise; qui, des cure-dents; qui, des cols; qui, gilets et pantalons au rabais, sont autant de piliers sur lesquels repose le sort d'une production faite pour le public, dit-on.

Et, après la distribution des cartouches dramatiques, du mot d'ordre, de la consigne et de l'heure de ralliement, le claqueur, allégé d'un deux centième de responsabilité, dîne copieusement à deux francs par tête, prend sa demi-tasse et son petit verre, et dépense alternativement le temps qui lui reste encore entre la lecture d'un journal et l'inspection de son cure-dent. On a vu la toile d'un théâtre ne se lever que bien après l'heure de l'affiche, parce qu'un seul individu manquait; non qu'on attendît quelqu'un de haut lieu, mais le chef de claque n'était pas arrivé.

Enfin, l'heure venue, l'œil vif et comme débordé par une grande pensée, il s'achemine vers le théâtre; sa place y est religieusement gardée, et aucun profane ne peut s'en permettre l'usurpation. Elle est directement sous le lustre, quand il est éclairé au gaz, et un peu en arrière, lorsque l'huile classique circule dans les modestes quinquets. Pour quiconque est blasé sur les illusions de la scène, pour l'observateur qui cherche de l'intérêt ailleurs que dans un programme, c'est là le point culminant du lieu, le but de ses regards, le centre de ses investigations. Quel spectacle que celui d'ignobles automates, louant leurs bras, leurs mains, leur voix, au plus offrant et dernier enchérisseur; claquant, criant, riant, bâillant, pleurant ou sifflant pendant toute une soirée, suivant les frais de l'entreprise; tous gaillards aux manches retroussées, aux mains larges, à l'air provocateur, prêts à faire rendre raison, le poing sur le nez, du moindre signe improbatif risqué par un spectateur désintéressé, au milieu de ces bruyants flots d'enthousiasme.

Et cependant, au sein de cette dégradation en exercice, quelques étincelles de pudeur : un pauvre claqueur, peu fait encore au cynisme du métier, applaudira tête basse, les mains dans son chapeau, conciliant ainsi, par une secrète et modeste somme de bruit, la crainte de la honte avec les devoirs de sa profession; un autre, abandonnant la partie, profitera, pour se moucher, du moment où les justes sifflets prennent le dessus, afin de ne point divulguer son triste rôle, jusqu'à ce qu'un coup de pied, ou quelque invitation du même genre l'y rappelle forcément. A voir ces gestes sans persuasion, cette colère sans motif, ces injures de routine et non de passion, on dirait un corps sans âme ébranlé par le galvanisme. Mais c'est autant d'épisodes auxquels l'intérêt de la scène ravit le public, jusqu'à ce que le bruit d'un soufflet sonore, ou le charme aéronautique d'un spectateur lancé du parterre à la galerie captive un moment son attention.

— Bravo! bravo! — Bis! bis! — A bas la cabale! à la porte le perturbateur! — L'auteur! l'auteur!

Tels sont les seuls mots qui composent le vocabulaire théâtral du claqueur, les jours de première représentation la régularisation des incidents imprévus étant tout à fait abandonnée aux ressources de son discernement individuel. C'est ce qui fait que, récemment,

un farceur ayant abusé de celui du claqueur en chef des Nouveautés, le service de l'enthousiasme se trouva complétement déconcerté ce soir-là.

Voici le fait.

C'était la première représentation d'*une Nuit de Marion Delorme,* pièce quelconque en deux actes, à laquelle ne manque qu'une seule chose, le dénoûment. Or, le rideau tombé pour la seconde fois, le chef de claque se lève en poussant ce cri, qu'attend l'écho fidèle :

— L'auteur! l'auteur!...

— Attendez donc, lui dit, en arrêtant l'élan solennel, un malicieux personnage placé derrière lui, il y a encore un acte.

— Vous êtes sûr?

— Sans doute. Et le dénoûment donc?

— Dame! c'est vrai; mais dire aussi *qui* vont risquer comme ça des *coupures* sans m'en prévenir, c'est bien fait pour m'induire, moi. C'est incompatible.

Et, là-dessus, le claqueur s'étant rassis et la claque s'étant tue, personne autre ne s'avisa de vouloir connaître les auteurs de la pièce, et, fait inouï, ils ne furent pas nommés.

Un quart d'heure après, le claqueur désabusé cherchait son mystificateur pour l'attaquer sans doute corps à corps en dommages-intérêts.

Mais la farce était jouée, et, comme on le pense bien, je n'étais plus derrière lui.

8 septembre 1831.

L'ÉPICIER

D'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde!

Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette, que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude, et leur parle avec la déférence qu'a pour eux *le Constitutionnel.* Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention; mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier. A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité, une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes? Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique? Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête? Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable. Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraîche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme,

le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé ; car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même. Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera ; il vous marquera même de l'intérêt si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence. Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse. Retenez cet axiome, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence, ou de leur barbe artistement taillée, quelques gens ont osé dire : *Raca!* à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique, comme sa boutique. On crie : « Vous êtes des épiciers ! » pour dire une infinité d'injures. Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on chez l'épicier? est-ce son pantalon plus ou moins brun, rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail ? Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique ? Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau? qui donc achète *Souvenirs* et *Regrets* de Dubufe? qui a usé la planche du *Soldat laboureur,* du *Convoi du pauvre,* celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy?* qui pleure aux mélodrames? qui prend au sérieux la Légion d'honneur? qui devient actionnaire des entreprises impossibles? qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-Comique, quand on joue *Adolphe et Clara* ou *les Rendez-Vous bourgeois?* qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton?* qui lit Paul de Kock? qui court voir et admirer le musée de Versailles? qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau?* qui achète les pendules à mameluks pleurant leur coursier? qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs? L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier! Vous le trouvez, l'arme au bras, sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus con-

traires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent! Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la République comme l'Empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais, certes, elle maintiendra. Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle? L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait, aux jours de grandes crises. Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées? Empêchez-le de se porter en foule au tableau de *Jane Grey*, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essayerais en vain, fanfaron journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement!

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être? Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, des pattes de poulet, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde champêtre et des administrés. Rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les souliers, les prêtres, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou par le coche; mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier, ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands.

Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeuners réels; la chandelle, l'huile et la bougie, source de toute lumière ; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine ; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimentation raisonnée ; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère ; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie? L'épicier lui-même embrasse une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche, mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées ! Cet homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poëte, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra des balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner : l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient : vous ne lui offrirez pas à déjeuner sans l'intervention de l'épicier ; elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept-ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mou-

choir d'un invalide ne sont-ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie; il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage.

— Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil.

Ajoutez : « Nous tenons à tout. »

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée, a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise? Quelles vertus lui manquent? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour à l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparaît-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en biset? Ses mouvantes lignes bleues à bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris à l'entrée d'une royale mariée. Quant à sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin! avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un rang élevé! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer? QUINQUET était un épicier; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés,

si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Montyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion d'honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire, s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens! Que voyez-vous en lui? Un homme généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pied sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera, comme lui, la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon? Voilà la véritable Arcadie! Être berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Être épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec, qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons; oui, malheureusement, quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier

maigre et pâle? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre. Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme, et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges; de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries; il est l'éternel complice de ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle, si ce n'est aux environs du trône? car elle est vertueuse: rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier; non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasion. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguïté du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche, et pose ses chandelles, ses pains de sucre, jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épicier en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure, parcourez Paris, regardez les femmes d'épicier : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait

le nez. Peut-être, en jetant ces raisons ua nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières; peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu. Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique,* revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira ce mot leste : *ma femme ;* il dira : *mon épouse.* « Ma femme » emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des épouses : jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaissances, parées d'une couronne de fleur d'oranger toujours déposée sous la pendule, en sorte que le mameluk ne pleure pas exclusivement sur le cheval.

Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots : *ma bonne amie,* qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions.

Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans; vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant : vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante dit

qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

— *Môsieu...*

Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur,* ce qui est affecté, ni *m'sieu,* ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu,* qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération et donne à sa personne une saveur merveilleuse.

— *Môsieu,* vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et *môsieu* Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra; mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, *môsieu,* a fait bien du mal au commerce!

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci :

— *Môsieu,* il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu!

Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Évangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira longtemps. Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris — ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson — entre dans le paradis. Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin. Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : « Il se retire, disent-ils. Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité. Que fait-il?

que devient-il? Il est sans intérêt, sans physionomie. » Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que, généralement, le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil :

— J'ai payé ma dette au pays.

Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse ; il l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières, et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient encore à l'épicerie par le fil de l'escompte. Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs, voyagé côte à côte avec une infinité de morues, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales, et manié de bons gros sous bien gras; cet homme, riche au delà de ses désirs, vend son fonds, après avoir enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité, tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille ; il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois; il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle. Mais il avait, dit-il, des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épicerie, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier. Malgré lui cette pensée : « Tu as été pourtant tout cela! » lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel. Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur. L'épicerie allait. Notre homme revenait le cœur gros. Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie. Broussais ordonna les voyages, sans indiquer positivement la Suisse ou l'Italie. Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier, dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique comme le pigeon de la Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache!* Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir. Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir. Le

soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne. Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté; mais ils meurent à la page 17 de la notice. Toujours utiles à leur pays, ils ont fait réparer un abreuvoir, ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé. Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel,* dont ils attendent vainement la réponse; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun. Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire. Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément. Je ne contredirai pas ces accusations fondées peut-être sur le temps critique de l'épicier. Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères. Soyons indulgents envers les épiciers ! D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'État, au char duquel ils se sont courageusement attelés. De grâce, ricaneurs auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?

1839.

LE NOTAIRE

Vous voyez un homme gros et court, bien portant, vêtu de noir, sûr de lui, presque toujours empesé, doctoral, important surtout! Son masque, bouffi d'une niaiserie papelarde, qui, d'abord jouée, a fini par rentrer sous l'épiderme, offre l'immobilité du diplomate, mais sans la finesse, et vous allez savoir pourquoi. Vous admirez surtout un certain crâne couleur beurre frais qui accuse de longs travaux, de l'ennui, des débats intérieurs, les orages de la jeunesse et l'absence de toute passion. Vous dites : « Ce monsieur ressemble extraordinairement à un notaire. » Le notaire long et sec est une exception. Physiologiquement parlant, le notariat est absolument contraire à certains tempéraments. Ce n'est pas sans raison que Sterne, ce grand et fin observateur, a dit : *Le petit notaire!* Un caractère irritable et nerveux, qui peut encore être celui de l'avoué, serait funeste à un notaire : il faut trop de patience, tout homme n'est pas apte à se rendre insignifiant, à subir les interminables confidences des clients, qui tous s'imaginent que leur affaire est la seule affaire ; ceux de l'avoué sont des gens passionnés, ils tentent une lutte, ils se préparent à une défense. L'avoué, c'est le parrain judiciaire ; mais le notaire est le souffre-douleur des mille combinaisons de l'intérêt, étalé sous toutes les formes sociales. Oh ! ce que souffrent les notaires ne peut s'expliquer que par ce que souffrent les femmes et le papier blanc, les deux choses les moins réfractaires en apparence : le notaire résiste énormément, mais il y perd ses angles. En étudiant cette figure effacée, vous entendez des phrases mécaniques de toute longueur, et, disons-le, plusieurs lieux communs! L'artiste recule épouvanté.

Chacun se dit affirmativement : « Ce monsieur est notaire. » Il est perdu, celui qui donne lieu à ces étranges soupçons, car le notaire a créé l'*air notaire,* expression devenue proverbiale. Eh bien, cet homme est une victime. Cet homme épais et lourd fut espiègle et léger, il a pu avoir beaucoup d'esprit, il a peut-être aimé. Arcane incompris, vrai martyr, mais volontairement martyr! être mystérieux, aussi digne de pitié quand tu aimes ton état que quand tu le hais, je t'expliquerai, je te le dois! Bon homme et malicieux, tu es un sphinx et un Œdipe tout à la fois; tu as la phraséologie obscure de l'un et la pénétration de l'autre. Tu es incompréhensible pour beaucoup, mais tu n'es pas indéfinissable. Te définir, ce sera peut-être trahir bien des secrets que, selon Brid'oison, l'on ne se dit qu'à soi-même.

Le notaire offre l'étrange phénomène des trois incarnations de l'insecte, mais au rebours : il a commencé par être un brillant papillon, il finit par être une larve enveloppée de son suaire, et qui, par malheur, a de la mémoire. Cette horrible transformation d'un clerc joyeux, gabeur, rusé, fin, spirituel, goguenard, en notaire, la société l'accomplit lentement; mais, bon gré, mal gré, elle fait le notaire ce qu'il est. Oui, le type effacé de leur physionomie est celui de la masse : les notaires ne représentent-ils pas votre terme moyen, honorables médiocrités que 1830 a intronisées? Ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient, ce qu'ils sont forcés de penser, d'accepter, outre leurs honoraires; les comédies, les tragédies qui se jouent pour eux seuls devraient les rendre spirituels, moqueurs, défiants; mais à eux seuls il est interdit de rire, de se moquer et d'être spirituels: l'esprit chez un notaire effaroucherait le client. Muet quand il parle, effrayant quand il ne dit rien, le notaire est contraint d'enfermer ses pensées et son esprit, comme on cache une maladie secrète. Un notaire ostensiblement fin, perspicace, capricieux, un notaire qui ne serait pas rangé comme une vieille fille, épilogueur comme un vieux sous-chef, perdrait sa clientèle. Le client domine sa vie. Le notaire est constamment couvert d'un masque, il le quitte à peine au sein de ses joies domestiques; il est toujours obligé de jouer un rôle, d'être grave avec ses clients, grave avec ses clercs, et il a bien des raisons d'être grave avec sa femme! il doit ignorer ce qu'il a bien compris, et

comprendre ce qu'on ne veut pas lui trop expliquer. Il accouche les cœurs! Quand il en a fait sortir des monstres que le grand Geoffroy Saint-Hilaire ne saurait mettre en bocal, il est forcé de se récrier :

— Non, monsieur, vous ne ferez pas cet acte, il est indigne de vous. Vous vous abusez sur l'étendue de vos droits (phrase honnête au fond de laquelle il y a : « Vous êtes un fripon! »). Vous ignorez le vrai sens de la loi, *ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde;* mais, monsieur, etc...

Ou bien :

— Non, madame; si j'approuve le sentiment naturel et jusqu'à un certain point honorable qui vous anime, je ne vous permettrai pas de prendre ce parti. Paraissez toujours honnête femme, même après votre mort.

Quand la nomenclature des vertus et des impossibilités est épuisée, quand le client ou la cliente sont ébranlés, le notaire ajoute :

— Non, vous ne le ferez pas; et moi, d'ailleurs, je vous refuserais mon ministère!

Ce qui est la plus grande parole que puisse lâcher un officier ministériel.

Les notaires sont effectivement des officiers : peut-être leur vie est-elle un long combat? Obligés de dissimuler sous cette gravité de costume leurs idées drolatiques, et ils en ont! leur scepticisme, et ils doutent de tout! leur bonté, les clients en abuseraient! forcés d'être tristes avec des héritiers qui souvent crèveraient de rire s'ils étaient seuls, d'arraisonner des veuves qui deviennent folles de joie, de parler mort et enfants à de rieuses jeunes filles, de consoler les fils par des totaux d'inventaire, de répéter les mêmes paroles et les mêmes raisonnements à des gens de tout âge et de tout étage, de tout voir sans regarder, de regarder sans voir, de se mettre fictivement en colère, de rire sans raison, de raisonner sans rire, de faire de la morale comme les cuisiniers font de la sauce, les notaires sont hébétés, par la même raison qu'un artilleur est sourd. Il y a plus de sots que de gens d'esprit, autrement le sot serait l'être rare, et le notaire, obligé de se mettre au niveau de son client, se trouve constamment à dix degrés au-dessous de zéro : chacun connaît la force de l'habitude, ce rôle devient une

seconde nature. Les notaires se matérialisent donc l'esprit, hélas! sans se spiritualiser le corps. Sans autre caractère que leur caractère public, ils deviennent ennuyeux à force d'être ennuyés. Perdus par l'usage des lieux communs dans leur cabinet, ils les importent dans le monde. Ils ne s'intéressent à rien à force de s'intéresser à tout, ils arrivent à la plus parfaite indifférence en trouvant l'ingratitude au bout de tous les services rendus, et deviennent enfin cette création pleine de contradictions cachées sous une couche de graisse et de bien-être, ce petit homme arrondi, doux et raisonneur, phraseur et parfois concis, sceptique et crédule, pessimiste et optimiste, très-bon et sans cœur, pervers ou perverti, mais nécessairement hypocrite, qui tient du prêtre, du magistrat, du bureaucrate, de l'avocat, et dont l'analyse exacte défierait la Bruyère s'il vivait encore. Eh bien, cet homme a ses grandeurs; mais ce qui rend le notaire grand est précisément ce qui le fait si petit : témoin de tant de perversités, non pas spectateur, mais directeur du théâtre de l'intérêt, il doit demeurer probe; il voit creuser le lac Asphaltite où s'engloutiront les fortunes, sans pouvoir y pêcher; il minute l'acte aux commandites, et doit se tenir sur le seuil de la gérance comme un marchand de piéges qui ne s'intéresse ni à la proie ni au chasseur. Mais aussi quelles incarnations différentes! quel travail! Jamais essieu ne fut mieux battu, ni plus essayé. Admirez ses transitions, et voyez si la nature, qui met tant de temps et de soins à faire quelque magnifique coquille, n'est pas surpassée ici par la civilisation dans ce produit crustacé nommé le notaire ?

Tout notaire a été deux fois clerc, il a pratiqué plus ou moins longtemps la procédure : pour savoir prévenir les procès, ne faut-il pas les avoir vus naître? Après deux ans de cléricature chez un avoué, ceux qui conservent des illusions sur la nature humaine ne seront jamais ni magistrats, ni notaires, ni avoués : ils deviennent actionnaires. De l'étude d'un avoué, le clerc s'élance dans une étude de notaire. Après avoir observé la manière dont on se joue des contrats, il va étudier la manière dont on les fait. S'il ne procède pas ainsi, le futur notaire a pris l'état par ses commencements, il s'est engagé petit clerc comme on s'engage soldat pour devenir général : plus d'un notaire de Paris fut saute-ruisseau.

Après cinq ans de stage dans une ou plusieurs études de notaire, il est difficile d'être un jeune homme pur : on a vu les rouages huileux de toute fortune, les hideuses disputes des héritiers sur les cadavres encore chauds. Enfin, on a vu le cœur humain aux prises avec le Code. Les clients d'une étude exercent une horrible et active corruption sur la cléricature. Le fils s'y plaint du père, la fille de ses parents. Une étude est un confessionnal où les passions viennent vider le sac de leurs mauvaises idées, consulter sur leurs cas de conscience en cherchant des moyens d'exécution. Y a-t-il rien au monde de plus dissolvant que les inventaires après décès? Une mère meurt entourée des respects et de la tendresse de sa famille. Quand, en fermant les yeux, le rideau tombe sur la farce jouée, le notaire et son clerc trouvent les preuves d'une vie intime épouvantable, ils les brûlent; puis ils écoutent le panégyrique le plus touchant de la sainte créature ensevelie depuis quelques jours; ils sont forcés de laisser à cette famille ses illusions, ils se taisent par un sublime mensonge; mais quels rires, quels sourires, quels regards, le patron et son clerc n'échangent-ils pas en sortant! Pour eux, le politique immense qui trompait l'Europe était trompé comme un enfant par une femme : sa confiance avait le ridicule de celle du Malade imaginaire avec Béline. Ils cherchent quelques papiers utiles chez un homme dit vertueux et bienfaisant, sur la tombe duquel on a brûlé l'encens de l'éloge, et fait partir les décharges les plus honorables de l'artillerie des regrets; mais ce magistrat, ce vénérable vieillard, était un débauché. Le clerc emporte une horrible bibliothèque qui se partage dans l'étude. Par un usage et par un calembour immémorial, les clercs s'emparent de tout ce qui peut offenser la morale publique ou religieuse et qui déshonorerait le mort. Ces choses infâmes constituent la *cote G.* Personne n'ignore que les notaires cotent par les lettres de l'alphabet les papiers, les documents et les titres. La cote G (*j'ai*) contient tout ce que prennent les clercs.

— Y a-t-il de la cote G? est le cri de l'étude quand le second clerc revient d'un inventaire.

Le partage fini, le diable inspire les commentaires qui se font entre la poire cuite du troisième clerc, le fromage du second et la tasse de chocolat du principal. Croyez-vous que sept ou

huit gaillards, dans la force de l'âge et de l'esprit, ennuyés du travail le plus ennuyeux, aplatis sur des pupitres à copier des actes, à étudier des liquidations, échangent des maximes de Fénelon et de Massillon au moment où, le patron sorti, restés seuls, ils prennent une petite récréation? L'esprit français, comprimé par les cartons poudreux du minutier, éclate en saillies et recule les limites du drolatique. La langue de Rabelais y a le pas sur celle de Florian. On y devine les intentions des clients, on commente leurs friponneries, on les bafoue. Si les clercs ne bafouaient pas les clients, ils seraient des monstres, ils seraient notaires avant le temps. Ces débuts de la pensée dans la froide carrière du calcul ou du libertinage sont terminés par le grand mot du principal :

— Allons, messieurs, on ne fait rien ici !

Ce qui certes est vrai. Le clerc parle beaucoup, il conçoit tout, et reste vertueux comme un as de pique, faute d'argent. La grande plaisanterie des études à l'égard des nouveaux venus est de leur présenter comme existants de chimériques, de monstrueux usages : quand le clerc y croit, le tour est fait. On rit.

Ces plaisants concertos ont lieu devant un petit garçon de dix à douze ans, l'espoir de sa famille, à tête blonde ou noire, à l'œil vif, le petit clerc ! cet empereur des gamins de Paris qui joue le rôle de fifre dans cet orchestre où chantent les désirs et les intentions, où tout se dit, où rien ne s'exécute. Il sort des mots profonds de cette petite bouche parée de perles, de ces lèvres roses qui se flétriront si vite. Le petit clerc joute de corruption avec les clercs, sans connaître la portée de sa parole. Une observation expliquera le petit clerc. Tous les matins, au bureau de la légalisation des signatures notariales, il y a une assemblée de petits clercs qui frétillent comme des poissons rouges dans un bocal, et qui font tellement enrager le personnage vieux et soucieux chargé de ce service, qu'il est à peine à l'abri de ces jeunes tigres derrière son grillage. Cet employé (il a failli perdre l'esprit) aurait besoin d'un ou deux sergents de ville dans son bureau. On y a songé. Le préfet de police a craint pour ses sergents. Ce que disent ces petits clercs ferait dresser les cheveux à un argousin, et ce qu'ils font attristerait Satan. Ils se moquent de tout, savent tout et disent tout, ne pouvant encore rien faire. Ils composent à

eux tous une espèce de télégraphe singulier qui transmet dans les études et au même moment toutes les nouvelles du notariat. La femme d'un notaire a-t-elle mis un de ses bas à l'envers, a-t-elle trop toussé la nuit, a-t-elle eu des querelles avec son mari, le bas, le haut, le milieu, tout se sait par les cent petits clercs du notariat parisien, en rapport au Palais avec les cent petits clercs des avoués.

Jusqu'au grade de troisième clerc, les jeunes gens qui se destinent au notariat ressemblent assez à des jeunes gens. Un troisième clerc a déjà vingt ans : il commence à pâlir devant les contrats de vente, il étudie les liquidations, il pioche son droit s'il ne l'a pas pratiqué chez un avoué, il porte les sommes importantes à l'enregistrement, il va recevoir sur les contrats de mariage les signatures des personnages éminents, il aperçoit dans la discrétion et la probité l'élément de son état. Déjà le jeune homme prend l'habitude de ne pas tout dire, il perd cette gracieuse spontanéité de mouvement et de langage qui mérite ce reproche : « Vous êtes un enfant! » à quiconque la garde, à l'artiste, au savant, à l'écrivain. Ne pas être discret, ne pas être probe, pour un troisième clerc, c'est renoncer au notariat. Chose étrange! les deux éminentes vertus de l'état préexistent dans l'atmosphère des études. Peu de clercs ont subi deux remontrances à ce sujet. A la seconde, d'ailleurs, ils seraient renvoyés et déclarés incapables d'être dans les affaires. Au second clerc commence la responsabilité. Caissier de l'étude, il tient le répertoire, il est chargé du scel, de la signature, de l'enregistrement en temps utile, de la collation des actes. Le troisième clerc rit déjà moins que les autres, mais le second clerc ne rit plus : il met plus ou moins de gaieté dans ses mercuriales, il est plus ou moins sardonique ; mais il sent déjà sur ses épaules le petit manteau officiel. Cependant, il est plus d'un second clerc qui se mêle encore à la vie des clercs, il fait encore quelques parties de campagne, il se risque à la Chaumière; mais alors il n'a pas vingt-cinq ans : à cet âge, tout second clerc pense à traiter de quelque charge en province, effrayé du prix des études à Paris, lassé de la vie parisienne, content d'une destinée modeste, pressé d'être, selon la plaisanterie consacrée, son propre patron, et de se marier. Les piocheurs de la confrérie des clercs ont un divertissement particulier appelé *conférence*. L'esprit de la conférence con-

siste à se réunir dans un local quelconque pour y agiter les questions ardues de la jurisprudence; mais ces assemblées aboutissent toujours à des déjeuners dominicaux, payés par les amendes encourues. On y parle beaucoup, chacun en sort persistant dans son opinion, absolument comme à la Chambre, mais il y a le vote de moins.

Là se termine la première incarnation. Le jeune homme s'est façonné lentement, il a eu peu de jouissances : les clercs sortent tous de familles plus ou moins laborieuses, où leur enfance a été sans cesse rebattue de ce mot : « Fais fortune ! » Ils ont travaillé du matin au soir sans quitter l'étude. Les clercs ne peuvent se livrer à aucune passion ; leurs passions polissent l'asphalte des boulevards, elles doivent se dénouer aussi promptement qu'elles se nouent, et tout clerc ambitieux se garde bien de perdre son temps en aventures romanesques; il a enterré ses fantasques idées dans ses inventaires, il a dessiné ses désirs en figures bizarres sur son garde-main, il ignore entièrement la galanterie, il tient à honneur de prendre cet air indéfinissable qui participe à la fois de la rondeur des commerçants et du bourru des militaires, que souvent les gens d'affaires outrent pour se faire valoir ou pour élever par leurs manières des chevaux de frise entre eux et les exigences des clients ou des amis.

Enfin, tous ces clercs rieurs, gabeurs, spirituels, profonds, incisifs, perspicaces, arrivés au principalat, sont à demi notaires. La grande affaire du maître clerc est de donner à penser que, sans lui, le patron ferait de fameuses boulettes. Il tyrannise quelquefois son patron, il entre dans son cabinet pour lui soumettre des observations, il en sort mécontent. Il est beaucoup d'actes sur lesquels il a droit de vie et de mort, mais il est des affaires que le patron seul peut nouer et conduire ; généralement, il est à la porte de toutes les confidences sérieuses. Dans beaucoup d'études, le premier clerc a un cabinet qui précède celui du patron. Ces premiers clercs ont alors un degré d'importance de plus. Les premiers clercs, qui signent *pp*^al^ et s'appellent entre eux *mon cher maître,* se connaissent, se voient et se festoient sans admettre d'autres clercs. Il est un moment où le premier clerc ne pense qu'à traiter; il se faufile alors partout où il peut soupçonner l'existence d'une dot. Il de-

vient sobre, il dîne à deux francs quand il n'est pas nourri chez le patron, il affecte un air posé, réfléchi. Quelques-uns empruntent de belles manières et se donnent des lunettes afin d'augmenter leur importance; ils deviennent alors très-visiteurs, et, dans les ménages riches, ils lâchent des phrases dans le genre de celle-ci :

— J'ai appris, par le beau-frère de monsieur votre gendre, que madame votre fille est rétablie de son indisposition.

Le maître clerc connaît les alliances bourgeoises, comme un ministre français auprès d'une petite cour allemande connaît celles de tous les principicules. Ces sortes de premiers clercs professent des principes conservateurs et paraissent extrêmement moraux; ils se gardent bien de jouer publiquement à la bouillotte, mais ils prennent leur revanche dans leurs réunions entre maîtres clercs, qui se terminent par des soupers bien supérieurs à ceux des dandys, et dont le dénoûment les empêche de jamais faire aucune sottise sentimentale : un premier clerc amoureux est plus qu'une monstruosité, c'est un être incapable. Depuis environ une douzaine d'années, sur cent premiers clercs, il en est une trentaine emportés par le désir d'arriver qui abandonnent l'étude, se font commanditaires d'entreprises industrielles, directeurs d'assurances, hommes d'affaires; ils cherchent une charge sans finance, et peuvent ainsi conserver une physionomie : ils restent à peu près ce que la nature les a faits. Après sept ou huit ans d'exercice, vers trente-deux ou trente-six ans, le principal est, pendant quelques jours, visiblement perturbé : il est atteint par une charge au cœur. Mais dans aucune partie, ni dans l'église, ni dans le militaire, ni à la cour, ni sur le théâtre même, il n'y a de changement analogue à celui qui se fait chez cet homme, en un moment, du jour au lendemain. Dès qu'il est reçu notaire, il prend ce visage de bois qui le rend plus notaire qu'il ne l'est avec son petit manteau officiel. Il a les façons les plus solennelles, les plus graves, avec les premiers clercs ses amis, qui cessent aussitôt d'être ses amis. Il est entièrement dissemblable de l'homme qu'il était la veille; le phénomène de sa troisième incarnation entomologique est accompli : il est notaire.

Frappés des désavantages de leur position au centre d'une ville pleine de jouissances, qui tend sa robe à tout venant, qui la re-

lève d'une façon si séduisante à l'Opéra, les notaires — au désespoir d'être, dans leur vêtement moral, comme des bouteilles de vin de Champagne dans la glace, froids et petillants, comprimés et animés, — les notaires, sous l'Empire, avaient établi, disait-on à mots couverts dans les études, une société de riches notaires, laquelle était au notariat ce qu'une soupape est dans une machine à vapeur. Secrètes étaient les assemblées, secrets étaient les intermèdes, étrangement drolatique était le nom de cette société, où le grand commanditaire était le plaisir, où Paphos, Cythère et même Lesbos étaient membres du conseil de discipline, où l'argent, principal nerf de cette association mystérieuse et joyeuse, abondait. Que ne disait pas l'histoire? On y mangeait beaucoup d'enfants, on déjeunait de petites filles, on soupait de mères, on ne s'apercevait plus ni de l'âge ni du sexe, ni de la couleur des grand'mères sur le matin, après des bouillottes échevelées. Héliogabale et les empereurs n'étaient que des petits clercs auprès de ces grands et gros notaires impériaux, dont le moins intrépide, le lendemain, apparaissait grave et froid comme si son orgie n'avait été qu'un rêve. Aussi, grâce à cette institution où le notaire déversait les inspirations du malin esprit, le notariat parisien eut-il alors moins de faillites à compter que sous la Restauration. Peut-être cette histoire est-elle un conte. Aujourd'hui, les notaires parisiens ne sont plus autant liés qu'autrefois, ils se connaissent moins, leur solidarité s'est dénouée avec les transmissions trop répétées des offices. Au lieu d'être notaire quelque trente ans, la moyenne de l'exercice est de dix ans au plus. Un notaire ne pense qu'à se retirer : ce n'est plus le magistrat des intérêts, le conseil des familles; il a tourné trop au spéculateur.

Le notaire a deux manières d'être : attendre les affaires ou les aller chercher. Le notaire qui attend est le notaire marié, digne; il est le notaire patient, écouteur, qui discute et tâche d'éclairer ses clients. Il est susceptible de voir tomber son étude. Ce notaire a trois saluts différents : il se tortille en s'inclinant devant le grand seigneur : il salue en balançant la tête devant le client riche, donne un petit coup de tête aux clients dont la fortune se dérange, et ouvre sa porte sans saluer aux prolétaires. Le notaire qui cherche les affaires est le petit notaire à marier : il est encore maigre, il

va dans les bals et les fêtes, il court le monde, il y prend des airs penchés, il s'y insinue, il transporte l'étude dans les nouveaux quartiers, et ne nuance pas ses saluts; il saluerait la colonne de la place Vendôme. On dit du mal de lui, mais il se venge par ses succès. Le vieux notaire complaisant et bourru est une figure presque disparue. Le notaire, maire de son arrondissement, président de sa chambre, chevalier d'un ordre quelconque, honoré par le notariat entier, et dont le portrait décorait tous les cabinets de notaire, qui respirait enfin l'air parlementaire des conseillers d'avant la Révolution, est le phénix de l'espèce : il ne se retrouvera plus.

Le notaire pourrait se consoler des affaires par l'amour conjugal; mais, pour lui, le mariage est plus pesant que pour tout autre homme. Il a ce point de ressemblance avec les rois, qu'il se marie pour son état et non pour lui-même. Le beau-père voit également en lui moins l'homme que la charge. Une héritière en bas bleus, la fille née avec les bénéfices d'une moutarde quelconque ou de quelque bol salutaire, du cirage ou des briquets, il épouse tout, même une femme comme il faut. Si quelque chose est plus original que la plate-bande des notaires, peut-être est-ce celle des notaresses. Aussi les notaresses se jugent-elles sévèrement : elles craignent avec de justes raisons d'être deux ensemble, elles s'évitent et ne se connaissent point entre elles. De quelque boutique qu'elle procède, la femme du notaire veut devenir une grande dame, elle tombe dans le luxe : il y en a qui ont voiture, elles vont alors à l'Opéra-Comique. Quand elles se produisent aux Italiens, elles y font une si grande sensation, que toute la haute compagnie se demande :

— Que peut être cette femme?

Généralement dénuées d'esprit, très-rarement passionnées, se sachant épousées pour leurs écus, sûres d'obtenir une tranquillité précieuse, grâce aux occupations de leurs maris, elles se composent une petite existence égoïste très-enviable; aussi presque toutes engraissent-elles à ravir un Turc. Il est néanmoins possible de trouver des femmes charmantes parmi les notaresses. A Paris, le hasard se surpasse lui-même : les hommes de génie y trouvent à dîner, il n'y a pas trop de gens écrasés le soir, et l'observateur qui rencontre une femme comme il faut peut apprendre qu'elle

est notaresse. Une séparation complète entre la femme du notaire et l'étude a lieu maintenant chez presque tous les notaires de Paris. Il n'est pas une notaresse qui ne se vante de ne pas savoir le nom des clercs et d'ignorer leurs personnes. Autrefois, clercs et notaire, femme et enfants, dînaient ensemble patriarcalement. Aujourd'hui, ces vieux usages ont péri dans le torrent des idées nouvelles tombées des Alpes révolutionnaires; aujourd'hui, le premier clerc seul, dans beaucoup d'études, est logé sous le toit authentique, et vit à sa guise, transaction qui arrange mieux le patron.

Quand un notaire n'a pas la figure immobile et doucement arrondie que vous savez, s'il n'offre pas à la société la garantie immense de sa médiocrité, s'il n'est pas le rouage d'acier poli qu'il doit être, s'il est resté dans son cœur quoi que ce soit d'artiste, de capricieux, de passionné, d'aimant, il est perdu; tôt ou tard, il dévie de son rail, il arrive à la faillite et à la chaise de poste belge, le corbillard du notaire. Il emporte alors les regrets de quelques amis, l'argent de ses clients et laisse sa femme libre.

1839.

MONOGRAPHIE DU RENTIER

Rentier. — Anthropomorphe selon Linné [1], mammifère selon Cuvier, genre de l'ordre des Parisiens, famille des actionnaires, tribu des ganaches, le *civis inermis* des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des « producteurs » de Saint-Simon par le grand-livre.

Voici les caractères de cette tribu remarquable, adoptés aujourd'hui par les micographes les plus distingués de la France et de l'étranger.

Le rentier s'élève entre cinq et six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents; mais la nature, attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'omnibus à l'aide desquels la plupart des rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la banlieue, le rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes; au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de canne et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très-heureusement

1. Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier; le mot anthropomorphe est une expression de génie, et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social. (*Note de l'auteur.*)

mis à profit. Comme tous les individus du genre homme (mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs; le rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un genre. Sa face pâle et souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux, peu actifs, offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse, les organes sont paresseux. Les rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement, qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est, en effet, difficile aux individus de la tribu des artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un rentier dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signifiance sont hébétants. La science a dû chercher les causes de cette propriété. Quoique, chez les rentiers, la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse, qui donne aux véritables hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, ce qui semble justifié par la manière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, Darcet, Thénard, Flourens, Dutrochet, Raspail, et autres individus de la tribu des chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite, et ne présente aucun accident bossu.

Un illustre auteur prépare un *Traité de Rienologie* où les particularités du rentier seront très-amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand escompte national appelé crédit; jamais ils n'ont voulu *croire* (d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès, et que les curieux ont été voir il y a quelques années, comme un spécimen du genre rentier; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèverait-elle pas! Il y aurait donc eu des grands-livres et des agents de change avant le déluge? Le rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV; sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel de ville. L'Écossais Law a beaucoup contribué à l'accroissement de cette tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du rentier dépend d'une feuille, et, comme l'œuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité du salut public, il est impossible de nier ce genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, de Bricogne, Laffitte, Villèle et autres individus de la tribu des loups-cerviers et des ministres spécialement occupés à tourmenter les rentiers. Oui, le faible et doux rentier a des ennemis contre lesquels la nature sociale ne l'a point armé. La Chambre des députés leur consacre, d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives, restées d'ailleurs sans succès, des producteurs, des économistes, ces tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien de moins que retrancher ce genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du rentier. Il est dans ce genre plusieurs individus, notamment dans la variété des PENSIONNÉS et

des MILITAIRES, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblable à la poulpe trouvée dans la coque de l'*Argonaute*, les rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le rentier — et plusieurs économistes persistent malheureusement encore dans cette thèse — commencent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la zoologie politique. Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des rentiers. Le rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse famille des prolétaires et les familles si curieuses des industriels et des propriétaires, est la pulpe sociale, le gouverné par excellence. Il est médiocre, soit! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part. D'ailleurs, leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Otez le rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques. L'observateur, cette variété de la tribu des gâte-papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'il se produise de son, qui sont trois minutes à ouvrir et à fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les profils bizarres justifient les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Granville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au pont Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de l'Hôtel-Dieu? En toute saison, le rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le rentier s'arrête encore très-bien devant les maisons que démolit la tribu des spéculateurs. Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille;

il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et, quand la chute est accomplie, il s'en va excessivement heureux, absolument comme un académicien le serait de la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le rentier beaucoup de sentiments humains. Inoffensif, il ne pratique pas d'autres renversements. Le rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du chœur antique. Comparse de la grande comédie sociale, il pleure quand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe, dans un coin du théâtre, des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Merri, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en style de rentier les pompeux éloges des journaux, il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui.

N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : progrès, vapeur, bitume, garde nationale, élément démocratique, esprit d'association, légalité, intimidation, mouvement et résistance? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enrayent l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit :

— Ah! la légalité!

Le commerce ne va pas :

— Voilà les effets de l'élément démocratique!

A tout propos, il se sert de ces mots consacrés et dont la consommation est si grande, que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs si l'avenir veut les expliquer. Le rentier est sublime de précision dans sa manière d'employer et de quitter ce mot d'ordre, inventé par les individus de la famille des politiques pour occuper les gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du temps parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le mot arrive, et, en France, il arrive toujours avec la chose! à Paris,

le mot et la chose, n'est-ce pas comme un cheval et son cavalier? aussitôt le rentier se mêle aux furieux tourbillons de la chose, il y applaudit dans son petit monde, il encourage ce galop parisien : il n'y a rien de beau comme le bitume, le bitume peut servir à tout; il en garnit les maisons, il en assainit les caves, il l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume; ne pourrait-on pas faire des biftecks en bitume? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les *roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens.*

— On reviendra du bitume! dit le rentier, qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la branche aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux!

Il jette feu et flamme contre le bitume. Un autre jour, il soupçonne le progrès d'aller en arrière, et, après avoir soutenu l'élément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis-Philippe en considération.

— Êtes-vous sûr, demande-t-il alors, que le *roâ* ne soit pas un grand homme? La bourgeoisie, *môsieu,* avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix.

Il a sa politique résumée en quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le machiavélisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche; il s'acharne avec *le Constitutionnel* sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le rentier, comme pour *le Constitutionnel,* l'Angleterre est, d'ailleurs, une commère à deux fins, excessivement complaisante; elle est tour à tour la machiavélique Albion et le pays modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon; pays modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le rentier de la grande classification des êtres sérieux se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui. Ses inscriptions de rente sur le

grand-livre ou ses contrats, son titre de pension, sont déposés chez un de ces hommes d'affaires qui, n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'affaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paye et ne dit mot; tandis que le commis du receveur ou le receveur viennent causer quelques heures chez le rentier quatre fois par an. Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au rentier, qui s'abandonne à son receveur; il en tire quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette tribu, il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compagnie, quand il est garde national. Par-dessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase mademoiselle d'Orléans Madame. Le rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet dans son journal et dans sa conversation l'élément démocratique, il ne le confond pas avec l'esprit républicain.

— Ah! minute, dit-il; l'un n'est pas l'autre!

Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent à 1793, à la Terreur; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélemy financière. La république est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les rentiers, la république seule a le droit de faire banqueroute, « parce que, dit-il, il n'y a que *tout le monde* qui ait le droit de ne payer *personne* ». Il a retenu cette phrase et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

— La Révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée. Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu (vous connaissez son Parc-

aux-Cerfs), y a beaucoup contribué! M. Necker, Genevois malintentionné, a donné le branle. Ce sont toujours les étrangers qui ont perdu la France. Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la Révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien, cette audace lui a réussi. Savez-vous pourquoi Napoléon est un grand homme? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir adaptées à son gilet; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami : Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'est toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie.

Le rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret, de 1813 à 1821; car, après l'événement du 5 mai 1821, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'empereur. Enfin, Louis XVIII, qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant *M. de Buonaparte.*

Néanmoins, le rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussion avec personne; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier; mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison : le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, comme il le dit lui-même, *les pieds en avant,* que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération. Il paye l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police : il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme, il voudrait la voir disparaître du budget. S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d'*aimables garçons égarés par la faute de la police.* Avant et pendant l'émeute, il

est pour le gouvernement; dès que le procès politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient pour Vigneron, auteur du *Convoi du pauvre.* Quant à la littérature, il en observe le mouvement en regardant les affiches; néanmoins, il souscrit aux *Chansons de Béranger.* Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne et demande d'un petit air entendu à un *dameret* (variété du rentier):

— Ah çà! décidément, ce George Sand (il prononce *Sang*) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme?

Le rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée. Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans. Le rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi, vous lui entendez prononcer les axiomes suivants : « Il faut manger les petits pois avec les riches, et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans *r*, etc. » Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le genre rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux environs de la place Royale, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs; il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient : une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des serins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer. La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques. Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de verre bleu par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable. Peu soucieux de la chambre de domestique, le rentier se préoccupe beaucoup de sa cave; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin, et, quand il est questionné sur ce détail, il dit avec une certaine emphase :

— J'ai cave au bois et cave au vin; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder.

Le rentier fait sa provision de bois au mois de juillet, il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier. Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique. Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons : il se propose de manger un maquereau, il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande. Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique, il s'en réserve le choix, il le porte lui-même. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table, le manger est sa grande affaire; il éprouve son lait pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le rentier se lève à la même heure par toutes les saisons; il se barbifie, s'habille et déjeune. Du déjeuner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas! Là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le rentier ressemble à un batteur d'or, il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile, vaste et sans profondeur. Le rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébétement. La curiosité du rentier explique sa vie, il ne vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imagineriez difficilement un poëme plus beau; mais ce poëme de l'école de Delille est purement didactique. Le rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et, quand il n'a pu obtenir de place à l'audience, il a du moins vu de ses yeux la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la place Louis XV, il sait où en sont les statues et les fontaines; il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers. Enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux, il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès; il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs. Son admiration est infatigable. Il va,

le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la Chambre des députés. Les tribunes sont vides, il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra ; mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux. Le soir, mêlé à d'autres rentiers, il exalte *môsieu* Guérin (de l'Eure), ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin (de l'Eure), et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois, il demande :

— Que devient *môsieu* Guérin (de l'Eure)?

— Le médecin?

— Non, un orateur de la Chambre.

— Je ne le connais pas.

— Cependant, il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le *roâ* ne l'ait pas encore pris pour ministre.

Quand il y a un feu d'artifice, le rentier fait à neuf heures un déjeuner dînatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et deux heures, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de rentier. La ville de Paris ou la France ont dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs du feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs. Le rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins, il atteste sa femme ; il dépeint celui de 1815, au retour de l'empereur.

— Ce feu, *môsieu,* a coûté un million. Il y est mort du monde ; mais, dans ce temps-là, *môsieu,* on s'en souciait comme de *cela*, dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment,

on a vu tout en feu : c'était Napoléon, parfaitement ressemblant, abordant de l'île d'Elbe en France! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. *Môsieu,* je l'ai vu, moi, au commencement de la Révolution ; pensez que je ne suis pas jeune, etc.

Pour lui se donnent les concerts monstres, les *Te Deum.* Quoiqu'il soit pour l'indifférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre-Dame. La girafe, les nouveautés du Muséum, l'exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui. Les cafés célèbres par leur luxe sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer, il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie française!

En général, le rentier va rarement au spectacle; il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris; il fait queue, il consacre à cette dépense les produits de ses économies. Le rentier ne paye jamais les centimes de ses mémoires, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelque quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiome: « Il faut toujours rogner les mémoires. » Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

Le soir, le rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos; mais son triomphe est au billard : il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme *galerie,* il connaît les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir dans les billards célèbres des rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu, ils sont pris en témoignage, et font autorité; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre. Le rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va-et-vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme, où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes

les fois, depuis vingt ans, que son pas se fait entendre, la compagnie a dit :

— Voilà M. Mitouflet !

Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dîne chez un restaurateur, et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats *qui ne se font bien que chez les restaurateurs.* Le rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents, et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du rentier est une de ces femmes vulgaires entre la la femme du peuple et la bourgeoise à prétentions. Elle désarme le rire, elle n'offusque personne, chacun devine chez elle un parti pris; elle a des boucles de ceinture en chrysocale conservées avec soin; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Étienne, conservent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons.

Quand le rentier n'a pas un fils petit clerc, en voie d'être employé, huissier audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du rentier se compose de sa rente. Aussi, dans cette tribu, les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils, font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales, on y chante au dessert. Les joies domestiques empreintes de naïveté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de

privations imposées. La grande religion des rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques; d'autres aiment les gravures; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleur bizarre ou pêchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et qui souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié :

—Je ne suis pas la dupe des rendez-vous de monsieur au café *Turc.*

Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le rentier se rend justice, il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète, et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute : il est poli, il respecte tout ce qu'il ne comprend pas, au lieu d'en plaisanter comme les individus du genre hommes forts; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière, ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie, et s'en va *donnant une larme* à sa mémoire. Il respecte les femmes; mais il ne se commet point avec elles, il n'a point le mot pour rire; enfin, peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux. Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'état social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est sa profonde abnégation : il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté, les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par *le Constitutionnel,* les palinodies du *Journal des Débats* et la force d'esprit des ministériels : il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour

son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous apprendre le secret de cette curieuse existence? Le rentier est ignorant comme une carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Kock, et met deux mois à lire quatre volumes in-douze; elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier; elle mitige sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat. Elle a un chat, et ce qui la caractérise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme et quelques dévotes le catéchisent, il se réconcilie généralement avec l'Église : il meurt dans des sentiments chrétiens, lui qui, jusqu'alors, avait manifesté de la haine contre les prêtres; opinion due à Sa Majesté libérale feu *le Constitutionnel Ier*. Quand cet homme est à six pieds sous terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la *Biographie universelle,* dont cinq cents noms environ sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le rentier, et la mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne : elle le fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micrographe qui prépare son magnifique *Traité de Rienologie* la description des variétés du rentier; mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la *Rienologie* admet les douze variétés suivantes :

I. Le CÉLIBATAIRE. Cette belle variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'Empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïque pour clef, des dés en lapis-lazuli. Ce rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier et a le vice de saluer la loueuse de chaises. Le célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infimes, loge au quatrième étage dans une maison à allée où il y a un portier à l'entre-sol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus portent de petites boucles d'oreilles; quelques-uns affectent un œil de poudre, et sont alors

vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur orgueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se teignent les cheveux en noir. Le Prud'homme, trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henry Monnier, qui le montre avec une complaisance infinie, magnifiquement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prud'homme appartient à cette variété. Ces rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : « Comment vous portez-vous ? » ils répondent : « A vous *ram' mes devoares !* » Si vous leur faites observer que le verbe *ramer ses devoirs* n'a pas le sens de *rendre ses devoirs,* ils vous répliquent d'un air presque narquois : « Voici trente ans que je dis : *Ram' mes devoares,* et à bien du monde, personne ne m'a repris ; et, d'ailleurs, ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. » Ce rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et y regarde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons les suivre dans leurs lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. Les *fructus belli* en emportent chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le DAMERET : le célibataire veut rester garçon, le dameret veut se marier.

II. Le CHAPOLARDÉ. Cette variété a fourni le gogo. Ce rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses, mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce rentier se prive de tout : il est sobre, ses vêtements sont râpés ; il grimpe encore plus haut que le précédent, affronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le matin, dîne à douze sous chez Mizeray ou à vingt sous chez Flicoteaux ; il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pouvoir économiser trois sous. Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures, ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte ses cheveux plats. Le corps est sec, il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile

calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.

III. Le MARIÉ. Ce rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles. Il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui, le mariage se trahit par la blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute, et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le marié s'applique à quelques ouvrages domestiques : il fait les commissions de ménage, promène le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit : *Mon ami!* à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel. Si le charretier se met à l'état de rébellion envers les spectateurs, en sa qualité de père de famille, le marié s'évade. Il offre la plupart des caractères du rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée ; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau, et nommées goguettes.

IV. Le TACITURNE. Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet ; l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme, depuis cinquante ans, la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque

chose, finit par suivre ce rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième étage, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillasson fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il? on ne sait. Dès lors, on l'observe. Les agents rêvent fabrication de poudre, faux billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le taciturne paye fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire ; il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre suspecte, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de son travail, au lieu de rougir de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux Incurables.

V. Le MILITAIRE. Cette originale variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de sa redingote ; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques; enfin, par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce rentier, qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique. Il fume des cigares, régale ses amis d'estaminet, va manger des matelotes à la Râpée, ou des fritures de goujons : il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne; puis bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes, et au tabac de caporal. Ce rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme qui *fait* la pension militaire : quand il en a tiré quelque notable somme, il lui

joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique, où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri le certificat de vie dû au scélérat. Cette variété danse aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivac, le long des murs extérieurs de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossué, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval, ornée d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Élysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, une redingote d'alpaga en été; des Chodrucs inédits, ayant mille francs de rente et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis encloué une batterie et sauvé l'empereur. La blague militaire donne à leurs discours une teinte spirituelle. Ce rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par les voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente; il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de sa pension de la Légion d'honneur et de sa pension militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, sont suspects, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, qui fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété, d'ailleurs, est la plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental. Les individus de cette variété ont cependant une particularité qui leur est commune : c'est leur profonde horreur pour la cravate; ils portent un col; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois; puis ils marchent militairement.

VI. Le COLLECTIONNEUR. Ce rentier à passion ostensible est mû par un intérêt dans ses courses à travers Paris, il se recommande par dés idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers; mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, reconnue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnelle-

ment un individu de cette variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce rentier, la Bibliothèque royale n'achetait pas sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les acteurs et les costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces rentiers sont remarquables par un vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure détruite; ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un rentier qui se laisse atteindre par une pensée. Ils n'appartiennent ni à la tribu remuante des artistes, ni à celle des savants, ni à celle des écrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont *toqués,* disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris, mais toujours poussés par leur manie; ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, et, souvent, sont entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent; mais les artistes, peu indulgents, les bafouent.

VII. Le PHILANTHROPE. On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum l'empaillera sans doute. Les rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres; il nous semble donc impossible de créer une variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la *Rienologie :* mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative, qui, d'ailleurs, l'honore; mais les savants doivent aujourd'hui se défier des classifications : la nomenclature est un piége tendu par la synthèse à l'analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences? Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique à propos des roses et des dahlias.

VIII. Le PENSIONNÉ. Henry Monnier veut distinguer cette variété de celle des militaires, mais elle appartient au type de l'employé.

IX. Le CAMPAGNARD. Ce rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, la Villette, la Chapelle, sous les récentes Batignolles. Il aime les rez-de-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai aux Fleurs. Sa situation *extra muros* lui permet d'avoir un jardinier pour inhumer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres variétés, il prétend respirer un air pur, il a le pas délibéré, parle agriculture, et lit *le Bon Jardinier*. Tollard est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans les bois de Romainville ou de Vincennes, où il se flatte d'herboriser; mais il y cherche sa pâture, il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien, il deviendrait collectionneur. C'est le plus heureux des rentiers. Il a, sous une vaste cloche en osier, des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux desquels il les achète. Le campagnard dit: *Nous autres campagnards*, et se croit à la campagne, entre un nourrisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre orgueilleusement soustrait à l'octroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement, jusqu'au jour où, perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même et rentre, la larme à l'œil, dans Paris, qu'il n'aurait jamais dû quitter, si, dit-il, *il avait voulu conserver sa chère défunte!*

X. L'ESCOMPTEUR. Cette variété pâle, blême, à garde-vue vert adapté sur des yeux terribles par un cercle de fil d'archal, s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propret, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent sur des effets à six mois, quand ils vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se

font peindre avec leur costume de dignitaires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquées qui leur donnent, non moins que leur figure, une ressemblance avec les cigales, dont l'organe clairet semble être dans leur larynx; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme une purgation. Ils perdent dans une seule affaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie; elle porte des doubles souliers.

XI. Le DAMERET. Cette variété devient rare. Elle se reconnaît à les gilets, qu'elle porte doubles ou triples et de couleurs éclatantes, à un air propret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des bottes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse. Ce rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat, fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des nefs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très-loin, dit : *Belle dame!* flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très-distinguée, ancienne modiste, baronne et gagnée par l'embonpoint; puis il retombe dans le rentier proprement dit.

XII. Le RENTIER DE FAUBOURG. Cette variété consiste en reste d'ouvriers, ou de chefs d'atelier économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant; il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes! carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie, et d'où j'ai tiré les Birotteau, je te

quitte à regret. Cher rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton cinq pour cent consolidé, ce dernier TIERS de la fortune des rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que réduiront encore les Chambres avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches tour à tour républicaines, impériales et royales du Trésor : RENTES PERPÉTUELLES ! Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras tondu en 1848, comme en 1690, comme en 1750. Sais-tu pourquoi ? tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protége le faible récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul feu d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il te chantera des complaintes pour *De profundis;* enfin, il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.

1840.

PHYSIOLOGIE DE L'EMPLOYÉ

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION

Qu'est-ce qu'un employé? A quel rang commence, où finit l'employé?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés comprendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre. M. de Cormenin, que la Liste civile bénisse! semble affirmer que le roi des Français est un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavé dans la rue par le peuple, et à coups de vote par la Chambre.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes champêtres et les douze cents francs du juge de paix; entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la Liste civile. Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une société qui ne croit plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine. M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit, mais un très-mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait : n'ont-ils pas prouvé que

rien n'est plus incivil qu'une liste civile? Désormais, les rois de France et de Navarre ne devront rien demander pour eux-mêmes à leurs sujets, il faut absolument leur donner des domaines et non des appointements.

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci :

Un homme qui, pour vivre, a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser!

La question n'est-elle pas soudainement illuminée? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place. Évidemment, le roi des Français ne peut pas être un employé comme le prétend implicitement l'illustre M. de Cormenin : il peut quitter le trône et se passer de la liste civile. La déclaration publique de M. le maréchal Soult est assez inquiétante pour l'état politique des maréchaux de France; mais le peu de dextérité de ce grand général à la tribune ne permet pas d'insister sur ce point.

Évidemment encore, un soldat n'est pas un employé : il souhaite trop quitter sa place, il est trop peu en place, il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Ainsi, le douanier est, dans la matière bureaucratique, un être neutre. Il est à moitié soldat, à moitié employé; il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat, ni tout à fait employé.

Où cesse l'employé? Question grave!

Un préfet est-il un employé? Cette Physiologie ne le pense pas.

PREMIER AXIOME

Où finit l'employé commence l'homme d'État.

Cependant, il y a peu d'hommes d'État parmi les préfets. Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de

l'ordre supérieur. Il est entre l'homme d'État et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiome?

DEUXIÈME AXIOME

Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés.

Premier corollaire. — L'homme d'État se déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

Deuxième corollaire. — Les directeurs généraux peuvent être des hommes d'État.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : « C'est un bel état que d'être directeur général ! »

Quatre directeurs généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi, l'employé finit inclusivement au chef de division. Voilà donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé qui pouvait paraître indéfinissable est défini.

Être employé, c'est servir le gouvernement. Or, tous ceux qui se servent du gouvernement, comme M. Thiers, par exemple, l'emploient au lieu d'être ses employés. Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'État.

Dans l'intérêt de la langue française et de l'Académie, nous ferons observer que, si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Les bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge, étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, posons cet axiome :

TROISIÈME AXIOME

A côté du besoin de définir se trouve le danger de s'embrouiller.

CHAPITRE II

UTILITÉ DES EMPLOYÉS DÉMONTRÉE

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question, non moins politique : A quoi servent les employés?

Car,

Si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme. Or, on ne tire rien de rien.

O ennemis de la bureaucratie! jusques à quand direz-vous ces phrases aussi vides de sens que peuvent l'être les employés eux-mêmes ?

Quand vous ramassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur, mais le mécanicien se dit : « Sans ces brimborions, la machine n'irait pas. »

Cette parabole tirée de l'industrie, pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'État modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons. Le chiffre est, d'ailleurs, la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile, que les administrations s'appellent 1er mars, 29 octobre, 15 avril, etc. Puis rien ne convaincra plus les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'État, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons.

On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés: un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie, où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière,

contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées, présentes et futures. Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche. Les employés, qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choient; au besoin, ils les font naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre!

On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colisée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits-à-caution, payements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.

O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais te tromper?.. Ah ouin, jamais! Tu es bien du genre féminin.

Ainsi, l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu le vol impossible. En France, la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable, dors en paix. Si tu payais un franc de trop, le premier président Barthe, si faussement accusé de n'y pas voir clair, d'y voir même si peu qu'il ne se voit plus *carbonaro*, le verrait, te le renverrait, et tu le reverrais, ce franc! Je te le répète, dors en paix.

Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe; car ce livre veut se donner un but d'utilité scientifique, et mettre un

grain de plomb dans ses dentelles. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement, dans le gouffre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage?* Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé le *coulage*. Eh bien, la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de coulage.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif, les Chambres en sont alors complices, le gaspillage devient légal. Le coulage consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un État sans lui en demander le remboursement ou exiger des garanties, etc, etc. Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'État. L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanneton ne professe l'histoire naturelle; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots : « La centralisation! la bureaucratie! »

Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès; mais l'administration française est admirablement utile, elle soutient la papeterie. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut, à toute heure, rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions; mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés. Les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre. Donc, vivent les bureaux et leurs augustes rapports!

CHAPITRE III

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET TRANSCENDANTE DES EMPLOYÉS

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénits par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir!...

Si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes,

Si vous ne lui laissez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault quelconque, un journal;

Si vous ne lui transmettez pas, à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs sociales, ou si vous ne lui avez pas, par hasard, donné du génie qui les remplace toutes,

Ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : « Il sera employé! »

Oui, je le sais, un temps fut où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Les familles dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller dans un ministère quelconque, surveiller quelque chose, y arrivant tard et en partant tôt; ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances; se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal; *admis dans les meilleures sociétés*, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies femmes; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à proté-

ger ; car la protection... Ah diantre ! ceci n'est pas du texte ordinaire.

QUATRIÈME AXIOME

La protection est la preuve de la puissance.

Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans, et une place élevée, être auditeur au conseil d'État ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Il y avait tant d'hommes aux armées, qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique, obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons. Une armée de cousins, de neveux, d'arrière-germains, de parents à la mode de Bretagne, déboucha de province au faubourg Saint-Germain, et tripla la masse des solliciteurs.

Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint. Un ingénieux auteur publia *l'Art de solliciter,* en même temps que *l'Art de payer ses dettes.* On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes. Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures. Il fut alors défendu d'avoir plusieurs places. Être employé semblait être le synonyme de toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose. La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On inventa la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés « Personnel » dans les budgets furent alors épluchés. On chipota les allocations. Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel.

Le temps heureux, l'âge d'or napoléonien devint un rêve. On ne travailla pas davantage, mais les places furent cruellement disputées ; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on payait certains services parlementaires. On créa sur l'avancement dans les bureaux des lois qui n'obligent que les employés.

Aujourd'hui, les moindres places sont soumises à mille chances : il y a mille souverains.

Comptons.

Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la Chambre. En France, on aime les antinomies. (Joli axiome.)

Trois cents autres se trouvent au bout de la rue de Tournon.

La cour des Tuileries, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque, ce qui ne veut pas dire que Louis-Philippe ait sept cents fois plus de volonté que Napoléon, mais sept cents fois moins de pouvoir en cet endroit.

Or, si vous songez, familles imprudentes, que la Chambre des députés a quatre cents raisons de vous disputer une place, que la Chambre des pairs en a trois cents autres, et la cour deux cent quatre-vingt-dix-neuf, vous graverez dans vos têtes ceci :

CINQUIÈME AXIOME

Dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Enfin, familles honnêtes et fières, consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que, de même qu'il existe une moyenne de traitement, il y a la moyenne de l'avancement. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi et des tables de mortalité combinées. Or, vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans, et que, pour en obtenir six mille à cinquante ans, il faut être un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Musset

des circulaires, le Lamartine des mémoires, l'Enfant sublime de la dépêche.

Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités, — vacciné, — libéré du service militaire, — jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit avoir gagné dix mille livres de rente, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal de commerce;

Un peintre, avoir badigeonné un kilomètre de murailles à Versailles, être décoré de la Légion d'honneur, ou se poser en grand homme méconnu;

Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes; il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente l'ordre de choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique;

Un publiciste a pris pour dix mille francs de passe-ports et observé les pays étrangers, pour le compte de la France;

Un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye;

Un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus;*

Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait de vaudevilles entiers;

Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart d'agent de change;

Enfin, un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rente, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que, seul dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils

A vécu à vingt-deux sous par tête!

Se débat avec son tailleur et son bottier!

N'est rien !
A des dettes !
Et s'est *crétinisé !*

Le malheureux s'écrie alors, au sein de sa famille désolée, que, pour avancer, il faut l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, de trois ministres et de deux journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition !

Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières. Qu'on se le dise ! qu'on se le répète !

SIXIÈME AXIOME

Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est l'ÉTAT!

Pourquoi? direz-vous. — Eh bien, parce que servir l'État, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser! Aujourd'hui, l'État, c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne : un employé vit entre deux négations ! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égards, n'a ni cœur ni ami; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier. Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs de rente à l'homme qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière!

CHAPITRE IV

DISTINCTION

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province. Cette Physiologie nie complétement l'employé de province.

L'employé de province est heureux, il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau.

Il boit de l'eau pure, ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché.

Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements !*

Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe. Il est marié; dès lors, il est invité, recherché, sa femme et lui; tous deux vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants.

Il donne des soirées, et, s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député.

Sa femme est bien gardée, elle est surveillée dans sa conduite par l'espionnage des petites villes; et, s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait : tandis qu'à Paris un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé, la province le dénature entièrement. Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide naufragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'anguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes, sans chameau pour se consoler.

L'emp.oyé de cette Physiologie est donc exclusivement l'employé de Paris. Ce livre ne comprend que cette classe de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expression qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or,

SEPTIÈME AXIOME

L'employé de province est *quelqu'un,* tandis que l'employé de Paris est *quelque chose.*

Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire, qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.

CHAPITRE V

LES BUREAUX

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation typographique ***, a écrit ce remarquable paragraphe :

« Les villageois n'ont pas de nerfs, comme on dit; mais ils sont impressionnables, à leur insu, et subissent, sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. Celui qui révélera ces mystères aura découvert un monde. »

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase, qui révèle plusieurs mystères. La nature, pour l'employé, c'est les bureaux. Son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts. Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau. Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la pous-

sière. Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour les villageois, son observation tombe à plomb sur les employés, *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés *bureaux,* où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manége. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)

Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans dix pieds carrés, eux et leurs femmes; d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers; d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets; d'y pratiquer de petits jardins, et d'y *recevoir* une société quelconque;

Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entre-sol, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux, contre lesquels les philanthropes réclameraient si l'on y enfermait des criminels.

Mais, si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer qu'il n'y reste que sept heures; tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes! Mais aussi quelle affreuse statistique serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires! Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste, un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue, un peu philanthrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait alors disconvenir qu'il y a quelque raison de suspecter l'intelligence des employés. Le mot *crétinisé*, qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunés qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années. Seulement, il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D.

Ou, pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison découvrira un monde : il révélera les mystères de l'univers administratif.

D'après cela, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'administration française.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées, comme les loges au théâtre, d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, laissant voir des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles portes le solliciteur lit des indications incompréhensibles.

Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau; il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet du sous-chef vient à droite ou à gauche; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la Restauration, redevenu quasi-directeur et quasi-chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui; cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ces deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui, l'homme d'État en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique), se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère. Maintenant, il y a très-peu de directions générales, séparées. Aujourd'hui, tous les ministères ont centralisé la centralisation, et se sont assimilé toutes leurs directions générales. Par cette fatale réunion, les directeurs généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce directeur général des

forêts ou des contributions, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier, Molé, etc., se sont contentés de directions générales, après avoir été ministres. Si, en perdant son luxe, le directeur avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme; mais, aujourd'hui, cet ancien personnage se trouve à grand'peine conseiller d'État avec quelque vingt mille malheureux francs. Comme symbole de son ancienne splendeur, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française, si toutefois l'huissier n'a pas été réformé. Si *les rois s'en vont,* ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de commis rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous chef et d'un chef.

La division comprend un, deux ou trois bureaux, quelquefois davantage.

Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine; enfin, une banquette, sans nattes pour les pieds de grue du public. Le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson.

Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés au chef de bureau, de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir.

L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois; l'homme à tempérament sanguin-bilieux n'a qu'une sparterie. Le lymphatique, qui redoute les vents coulis, l'ouverture des

portes et autres causes de changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tout bureau des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles du métier; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies.

Presque toujours, la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres, il y a des lampes.

La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité. Le bureau des passe-ports est la plus curieuse monstruosité du genre. Il occupe une galerie. Vingt employés sont rangés derrière une seule table; et, en regard, sur un triple rang de banquettes, siégent les voyageurs vulgaires. En attendant que, selon le mot de l'Écriture, *ils soient comme des roues,* ils sont bien en repos devant les vingt plumigères. Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef, l'illustre Porte, qui, de sa table, domine cette assemblée d'administrés et de commis administrant. Derrière lui sont quelques employés. Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays; mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfévres. En tout temps, même en hiver, il y a des ventilateurs. Cette fabrique est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts! un milliard de souches à passe-ports! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers!

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au solliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent : les rideaux sont blancs ou en étoffe de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffe; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses

publiques appartiennent, dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi, de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui se passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues; les tables les quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes : c'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines de saltimbanques. Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans comprendre la fin ! Bref, tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

CHAPITRE VI

DE QUELQUES ÊTRES CHIMÉRIQUES

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative :

Le surnuméraire,
L'expéditionnaire,
Le commis,
Le sous-chef,
Le chef de bureau,
Le chef de division,

nous avons à parler de quelques météores de la bureaucratie, tels que le bibliothécaire, le secrétaire particulier, le caissier, l'architecte, le missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très-peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent ; ils sont les derniers possesseurs de

sinécures, ce qui veut dire *sans soucis :* ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux. Les employés ne les aperçoivent que comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ I — LE BIBLIOTHÉCAIRE

A quoi bon une bibliothèque dans un ministère ? Quelqu'un a-t-il temps de lire? Est-ce le ministre ? Est-ce le surnuméraire? A-t-on fait la bibliothèque pour le bibliothécaire ou le bibliothécaire pour la bibliothèque? La plupart des ministères ont un bibliothécaire. En faisant nommer l'un de nos poëtes les plus distingués bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant :

— Y a-t-il des livres?

— J'en ferai, répondit le poëte.

La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit un employé sous le bibliothécaire, lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter, tous les mois, dans un sac, trois cents francs et un registre à signer, environ dix francs par jour.

Députés, pairs de France, ministres, rois, conservez cessept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain à quelques grands poëtes, à de petits écrivains.

Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poëtes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres! Songez qu'en juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France. Et, d'ailleurs, un bibliothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait rentrer dans les coffres du Trésor au moins mille écus de frais par an!

Dame Physiologie déclare que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse, les systèmes, les projets, etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des affaires étrangères; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'Archives.

Le bibliothécaire d'un ministère pourrait devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc., relatifs à son ministère. Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise. Il lui faudrait vingt mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire pour que cette somme de science existât toujours. *Amen!*

§ II — L'ARCHITECTE

J'ai vu dans Paris des cartes ainsi conçues : « M. tel, architecte du ministère de l'intérieur, ou de la Chambre des députés, etc. »

Quant à celui de la Chambre des députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une *sine cure*, et cet homme sera certes un grand homme. Ces places expliquent pourquoi, en France, nous bâtissons, démolissons, rebâtissons sans cesse, car les architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité de leurs places. Sous l'ordre de choses actuel, il est de bon goût que chaque ministère ait un architecte. La flatterie a toujours été très-ingénieuse en France. Sous Louis XIV, les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles. Meudon, le palais de Louvois, n'est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince.

Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas ; quand les employés y sont, l'architecte n'y est plus. L'architecte est donc, comme le bibliothécaire, un être de raison dont la raison d'être n'est connue que du ministre.

Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir un employé, ou jusqu'à quel point un employé peut devenir artiste.

L'architecte est, comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude; il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III — LE MISSIONNAIRE

Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal; il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de comparer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers, desquelles ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance.

Ce problème, né de l'accouplement d'une république et d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission. Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et des renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes. Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin. Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premiers-Paris sont moins payés que les commis voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gouvernement français. L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des mémoires instructifs de politique comparée, qui ont espionné très-astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celles de l'Angleterre. La Russie est très-magnifique aussi sur ce point. Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'endette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les Revues du gouvernement. Cet article, n'apprenant rien aux lecteurs, apprend très-peu de chose au ministre.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants des ministères.

§ IV — LE CAISSIER

Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses. Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère! Cette place, conservée dans quelques administrations (au ministère de l'intérieur, par exemple), est la plus sûre de toutes. Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison. La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celle d'aujourd'hui sur le gouvernement; elle ne faisait pas ce qu'on nomme, en style de caissier, des économies de bouts de chandelle. La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de déplacement; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir. Comment compter avec un homme considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc.? L'indemnité consistait en vingt-cinq mille francs. La Chambre, depuis le grand déménagement de juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies; et, comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux. Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul! On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait éclaté, pendant que tous les employés, tremblants, se disaient: « Que va faire le ministre? va-t-il supprimer ou augmenter? » — l'un est aussi fatal que l'autre: augmenter, c'est souvent faire deux traitements d'un seul! — le caissier prenait vingt-cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment du ravissement. Au « Que voulez-vous? » du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage; et la femme du ministre, heureuse, surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de ménage. Aussi, en réponse à cette phrase: « Si Son Excellence est contente de mes services, etc., » il obtenait sa confirmation dans son poste.

Le caissier a la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans conséquence ; il se compte comme un *comptable,* il s'assimile à ses écus; il reste alors, tapi dans sa caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution. Quand on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure à la fois plate et bouffie d'un caissier de ministère, il n'a pas le moindre pli sur la peau !

HUITIÈME AXIOME

Caisse, graisse.

§ V — LE SECRÉTAIRE PARTICULIER

Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparaît quelquefois avec lui. Si le ministre tombe avec la faveur royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener ; sinon, il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe.

Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre. Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel; sa femme, son Éphestion. Il connaît tous les secrets, raccroche les tièdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les *non* ou les *oui* que le ministre n'ose pas prononcer. C'est lui qui reçoit les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère. On se lamente et l'on rit avec lui. Il joue le rôle d'homme compromis, amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre, il est discret comme un confesseur : il sait et ne sait pas, il sait tantôt tout et tantôt rien ; il doit avoir bon pied, bon œil ; il dit de son ministre ce que le ministre ne peut pas dire de soi-même. Enfin, avec lui, le ministre ose être ce qu'il est, ôte sa perruque et son râtelier, pose ses scrupules et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.

Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'État, mais

c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Presque toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide de camp chez le général. Son rôle est l'attachement; il est le Pylade du ministre, il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi, presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites. Leur langage est plein de *mais,* de *cependant,* de *néanmoins,* de *moi, je ferais, moi, à votre place* (ils disent souvent : *A votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que, dans un État monarchique, on payerait cette utilité plus cher.

L'empereur Nicolas serait très-heureux d'avoir, pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et... fidèles !

Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se couve, ne se développe que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie, vous n'avez que des courtisans et des serviteurs; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres.

Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus.

Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre, comme de Socrate, qu'il a un *génie* familier.

NEUVIÈME AXIOME

Un secrétaire particulier est un ami donné par le gouvernement.

CHAPITRE VII

LE SURNUMÉRAIRE

Le surnuméraire est à l'administration ce que l'enfant de chœur est à l'Église, ce que l'enfant de troupe est au régiment, ce que le rat ou le comparse est au théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la *vache enragée* des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'administration, le surnuméraire; il ne la suppose pas froide, atroce, dure, comme elle est.

Il n'y a que deux genres de surnuméraire : le surnuméraire pauvre et le surnuméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place; le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration. On lui adoucit les horreurs du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraye jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Le journalisme persécute assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent; mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection!

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire.

Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller. Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure. L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie battante, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, dites : « C'est un surnuméraire! » Il a déjà déjeuné. Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur du surnuméraire dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement!

Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre; celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges!

Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député. S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la Chambre. Tel a pour ami intime de

sa femme un homme d'État; tel est le commanditaire d'un journaliste puissant.

Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : « J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place! » ou les jeunes gens qui se sentent la vocation.

Évidemment, le surnumérariat est, pour l'administration, ce que le noviciat est dans les ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux.

De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du gouvernement pour obtenir du travail gratis, est une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires, il en est donc sept qui se sont faits à l'*air du bureau*, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent, les uns commis, les autres chefs en espérance.

Le jour où ils ont émargé est une belle journée; ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.

CHAPITRE VIII

INVOCATION

Maintenant, apparaissez, figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris; physionomies sournoises, ganaches; hommes spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés qui mettez nos régiments et nos flottes en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez

les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens!... Et vous, passagers, attention! voici les matelots du bord, si, comme le prétendent *le Constitutionnel* et beaucoup d'orateurs, l'État est un bachot.

CHAPITRE IX

VARIÉTÉS DE COMMIS

DIXIÈME AXIOME

Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié.

Le commis célibataire est généralement mauvais commis et se distingue parfaitement de l'homme marié. Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis ni aussi propre que l'homme marié. Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'administration et d'y rester; il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative. Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une. Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte. Il ne pense qu'à lui : son ambition est démesurée, il veut trop, la marche lente de l'administration ne lui convient pas. Néanmoins, il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants, qui se conduisent avec une arrière-pensée ; ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés ; si l'on fouillait leur vie privée, on les trouverait presque mariés.

Voici maintenant les diverses nuances qui différencient cette variété de l'espèce humaine appelée à Paris un *employé.*

L'EMPLOYÉ BEL HOMME. — Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédac-

teur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux et quarante ans. Il persiste sous une forme juvénile. Pendant tout ce temps, il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque, il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue. Aussi rit-il pour montrer ses belles dents. Il déjeune d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la taverne de Lucas. Tout est sacrifié à sa toilette extérieure. Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, de demi-collants, à plis ou à broderies ; il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais. Il porte sa bague à la chevalière par-dessus ses gants jaunes. Tous ses habits ou ses redingotes lui prennent la taille. Il se refuse des chaussettes, des chemises ; mais il se fait friser tous les jours.

La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset.

La grande affaire de cet employé, c'est de se promener avec un cure-dent à la bouche dans la grande allée des Tuileries ; il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières. Il espère qu'une jeune Anglaise, une veuve, une étrangère, une femme quelconque pourra s'amouracher de lui. Le programme de sa vie est de rechercher les occasions ; il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes de riches limonadiers, auxquelles il fait la cour en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel homme a des principes fixes : à six mille francs de rente, il épouse une bossue ; à huit mille, une femme de quarante ans ; à trois mille, une Anglaise. Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes. On l'a quelquefois surpris chantant des romances dans quelques sociétés bourgeoises. Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode.

Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide ; et bien à tort : ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne, ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans le temps

de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là. Beaucoup finissent par se marier, soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis : ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard.

Les employés beaux hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune.

La ganache. — L'employé ganache devient quelquefois rédacteur ou commis d'ordre. Il est dans son plus beau moment vers quarante-cinq ans. Toujours marié, presque toujours sergent-major dans sa compagnie, il loge dans un faubourg, où il a loué une maison à jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement; il est fier d'appartenir à l'administration, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses, et se vante de son insouciance en politique. Adoptant l'opinion du *Journal des Débats*, le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir, quel qu'il soit. Sincèrement zélé, zélé sans arrière-pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes. Il reçoit chez lui un jour par semaine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées, l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs.

La ganache est compatissante, mais en paroles seulement; il est tenu par sa femme, qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle, d'ailleurs, il est attaché.

Dans son salon (il a un salon), sur la tenture vert américain bordée d'un câblé rouge, brille, comme disait madame Grassini du buste de Napoléon, le *portrait du Gouvernement;* mais celui de Louis-Philippe ne va pas sans celui de la reine. Tout autour se voient *le Convoi du pauvre,* d'après Vigneron, *le Soldat laboureur* et le masque de l'empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris, dont on s'est donné la carte. La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite. Le fils aîné doit succéder à son père dans l'administration; le second fait ses études pour entrer à l'École polytechnique.

Cet employé dit à son fils aîné : « Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement... »

Il regarde son chef de division comme un homme de génie; il le propose comme un modèle à son fils, en s'écriant : « Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard ! »

Si par hasard la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine. Aussi, quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience. Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir, et la reprend gravement. Dans sa correspondance administrative, il est roide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses. Il ne fait au bureau que l'ouvrage du gouvernement. S'il ne blâme pas ceux de ses collègues qui s'y livrent à des travaux autres que ceux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille.

Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, pour les avocats, car il a surtout une belle écriture. L'industrie de sa femme et la sienne, le peu de fortune qu'elle a, ses appointements, leur composent près de mille écus par an. Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne. La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle-mère le jour du mariage. Sa fille lui brode des bretelles; il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu. Il a été longtemps avant d'adopter les bottes. On fête dans la famille les anniversaires, les

saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels. Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage, il va jusqu'au Père-Lachaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an. Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il *boursicote*, afin de satisfaire un désir dont la violence s'accroît d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse!

NOTE *pour les grandes dames qui liront cette Physiologie :*

Le ménage de ces employés est parfaitement tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue, le père a la tenue d'un riche bourgeois. Le père, la mère, les enfants ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une *belle* éducation. Quand on y donne à dîner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés ; le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin, ce ménage a toujours vingt-cinq louis dans son secrétaire. Toute cette honnêteté sagement ordonnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus. Que le diable emporte cette Physiologie si ce n'est pas vrai!... Et la femme ne peut pas être autrement que vertueuse !

LE COLLECTIONNEUR. — Les travaux administratifs sont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis dont l'esprit n'est pas tout à fait éteint compensent les ennuis du bureau par quelque passion. Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet employé, il a une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants. Assez maladif, d'ailleurs, il a en horreur les cafés, le cigare et l'équitation; il se couche à dix heures et se lève à sept; il va rarement au spectacle; il joue du flageolet ou de la flûte traversière, et s'est fait prendre pour fifre dans la garde nationale, afin de ne pas passer les nuits au corps de garde. Il a des collections! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons; les *Scènes de la Vie privée des Animaux,* illustrées par Grandville, le *Don Quichotte,* le *Florian,* les *Français peints par eux-mêmes,* voire les bibliographies, tout ce qui se livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur; mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier. Il achète les lithographies de la maison Aubert, et,

en général, tout ce qui, dans les arts, ne dépasse point cinquante centimes.

Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il *acquiert* dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent sous pour tous ses lots. Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysage, de modèles en terre cuite, de pétrifications de la fontaine Saint-Allyre de Clermont. Il a des régiments de petites bouteilles où il met des barytes, des sulfates, des sels. Il dit : « Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons séchés, des médailles. »

Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance. Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rente, qu'il compte joindre à sa pension; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste ou dame de compagnie, avec laquelle il se retirera tôt ou tard à la campagne.

Quoique recherché par les mères de famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisette, ne se laisse pas séduire.

Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siége, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorrhoïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait, le dimanche, des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe. Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Cet employé devient souvent sous-chef.

L'EMPLOYÉ HOMME DE LETTRES. — Cet employé est un finaud, qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les surnuméraires. Il est, d'ailleurs, protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premières représentations; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles. Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres lui permettent de donner des billets à ses collègues et des loges au chef de bureau. Il fait à peu près le nécessaire pour palper ses appointements; mais il ne travaille qu'à ses pièces. Dans les associations dramatiques, il est le piocheur, celui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde

une coupure. Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute.

L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement, au milieu de sa carrière administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maîtresse, il empêche des articles contre des députés ou contre son directeur général. Il a toujours la croix de la Légion d'honneur. Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué. D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie. Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court. Il connaît tous les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au *Rocher de Cancale,* il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre, avec ses tiers et ses moitiés de pièce.

Cet employé n'est pas marié, mais il a *son affaire* au théâtre; on lui connaît un attachement. Il n'a d'esprit que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire, il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé. Ses collègues le trouvent bon enfant. Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien; il y apporte des romans qu'il lit, pour y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres, qui fait des livres au lieu de faire des pièces. Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il expectore à peine un roman tous les deux ans, roman qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux. Il travaille pour avoir le prix Montyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle du vaudevilliste; mais il a la croix de la Légion d'honneur. Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle pour acheter son indépendance. Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus; mais il se fie si peu à son talent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement ; il finit quelquefois par ne plus écrire.

Le cumulard. — Cet employé se recommande par son industrie. Clarinette ou hautbois, à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir; et, le matin, il est teneur de livres chez un négociant, de sept heures à neuf heures.

En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs. Il a une femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes; sa manie consiste à organiser des concerts où tous les employés de la division vont gratis, car il a besoin d'une excessive indulgence à cause des répétitions. Comme il est très-bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales. L'administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre. D'ailleurs, il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre. Sa femme, qui est très-jolie et qui a quelque fortune, a son indépendance. Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de division; aussi le cumulard obtient-il de l'avancement. Sa femme reçoit les mercredis et joue la femme comme il faut. Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre. Ses enfants ont des demi-bourses. Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur. C'est un bon gros homme, assez hurluberlu, comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens. Le chef de bureau, menacé de près par lui, dit que c'est un homme très-fin. Le cumulard est travailleur, il a de l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'usurier. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : ou il est pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil véron; ou il présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge. Il a le sang blanc ou le sang vicié. Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts. Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence à l'administration, où il finit par faire son chemin. Il ne rit jamais, il a les lèvres minces, il est de bon conseil, mais sentencieux. Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations. Ses pratiques le trouvent chez lui, de sept à neuf heures, excepté les 15 et les fins de mois, ou de cinq heures à six heures. Sa soirée est

un mystère. C'est cet employé que l'on vient souvent demander et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il regarde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, et il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.

Le flatteur. — Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend, et par la crainte qu'il inspire. Il cause avec le chef de bureau, le chef de division; il les observe et s'insinue dans leur confiance; il finit par connaître leurs goûts, leurs caprices; il leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets; et, si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois. On dit alors qu'il est dévoué : il se laisse, en effet, désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir, ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main. On l'appelle *le jésuite*. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris!

Le commerçant. — Ce genre d'employés est assez commun. La plupart ont des femmes qui sont ou de riches couturières, ou des lingères, ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'administration aime beaucoup ces sortes de gens : ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit. Les femmes de ces employés sont aussi satisfaites que l'administration : elles n'ont pas leur mari sur le dos pendant la journée et sont maîtresses au logis. Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages.

Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête. En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre à jour les livres de leur femme, et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement. Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute épicerie, la librairie. Il y avait, au Tré-

sor, un employé qui achetait les pièces de M. Scribe et qui se nommait Pollet; il achetait aussi des romans. Mais, quand le commerce devient trop intéressant, l'administration a tort, et l'employé quitte la partie. Quelquefois, l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui lui dévore ses capitaux; il reste alors employé malheureux, et les gens graves de l'administration disent que l'on a tort de faire deux choses à la fois. Le proverbe « Il ne faut pas courir deux lièvres » court les bureaux.

Le piocheur. — Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires; il pénètre les ressorts de l'administration; il aime son pays; il possède la partie ; il fait des mémoires sur les difficultés. Il est quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera; mais il finit par être apprécié. C'est, dit-on, un cheval à l'ouvrage ; il emporte du travail chez lui, il furète dans le ministère; il ne fait pas autre chose que de l'administration; il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contre-amiral, et le sous-lieutenant, général. Il a la volonté, il l'applique à l'administration ; rien ne le rebute, rien ne le décourage. Chose étrange! c'est celui-là qui a des envieux, et pour lequel chacun est difficile. Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui; comme, quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas. Quelquefois, le piocheur menace de quitter la *baraque* ou la *boutique!* On le retient, on le décore, et il arrive, à cinquante ans, à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux Chambres, et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fiscal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables.

Le pauvre employé. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime. Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus hautes vertus, il demeure hors barrière. Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté. Ces deux êtres

intéressants ont réussi, dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari.

Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie. L'employé invente des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier. Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère ; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière.

S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que deviennent ni sa femme ni son enfant. Les ministres ne s'inquiètent en aucune manière de ces pauvres victimes.

CHAPITRE X

RÉSUMÉ

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de la bureaucratie.

L'État payant très-peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une double existence, de faire deux choses, de se partager entre l'administration et une autre industrie ; en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement.

On se demande comment la maison Rothschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non-seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du Grand Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt commis, quand le ministère des finances en a plus de mille. Les vingt employés des Rothschild travaillent dix fois plus que ceux du Trésor ; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent

savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnée à leurs efforts ; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur quoique très-honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette. Autrefois, dans les ministères français, les efforts, les travaux pouvaient être récompensés : un ministère attendait le petit employé Colbert, Letellier, de Lyonne. Aujourd'hui, il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service. Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs. Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire ; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles puffs de la presse. Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le gouvernement et l'administration : un ministre veut et ne peut pas, il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts. On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre. Enfin, les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire n'agissent pas tous dans la pensée du gouvernement ; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'administration à Paris. Un commis rédacteur pourra très-bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Élysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme. Un employé supérieur, un directeur qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'État, n'est presque rien dans Paris. On a beaucoup perdu en repoussant les costumes et les uniformes auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'État dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversations, en narrés, en disputes, en taille de plumes, en intrigues. Ainsi, l'État perd cinquante pour cent dans le travail. Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt.

Les variétes d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant, voici les moteurs!

CHAPITRE XI

LE CHEF DE BUREAU

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis, se dresse, en premier lieu, la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'administration ce que le colonel est dans l'armée. Mais, hélas! il ressemble bien plus à un régent de collége qu'à un colonel.

On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative. Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes. Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même. Il est presque toujours décoré, il a peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière!

Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds; mais, le plus souvent, ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie. Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres. Sachez bien que tous ont la conviction profonde des résultats qui sont consignés au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il n'en est pas un qui ne vous dise : « C'est une drôle de chose, allez, que l'administration! » Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique; ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout. Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sou-

rires et des regards si bien à eux, que, pour peu qu'on ait étudié les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, creusé comme celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henry Monnier, on n'hésite pas et on se dit : « C'est un chef de bureau ! »

Dans les bureaux, le chef est ou *chien* ou *bon enfant :* il n'a que ces deux caractères.

Le *chien* est dur, exigeant, tracassier, méticuleux. Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits; il est rogue, prétentieux avec le public, et avec ses employés absolu, tranchant; il n'adoucit point les refus; il y a chez lui du professeur, du juge et de l'académicien jaloux.

Le *bon enfant* est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper, il jouit d'une bonne santé. Ordinairement, les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe. Ils sont aimables *avec les femmes,* ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise; ils dorent les pilules et font des réprimandes en répétant vingt fois combien elles leur coûtent à faire.

En général, il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés. Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de *vivre* à Paris.

CHAPITRE XII

LE CHEF DE DIVISION

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué.

Lorsqu'il prend le nom de directeur, c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique.

Quant aux directeurs généraux, ils se croient tous des hommes d'État.

Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature ; car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications. Jugez ce que cela tient de place dans l'Almanach royal :

M. Buireau-Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint-Ferdinand d'Espagne, de Saint-Wladimir de Russie, troisième classe, et membre de l'Institut libre ; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, — et toujours le fantastique *etc.*

Le chef de division protége ses employés ; il leur permet de prendre l'air le *jour des Anglais,* qui est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs. Ce digne homme rudoie les créanciers qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons qui peuvent rendre inutiles les oppositions sur les traitements, et quelquefois obtient du ministre le payement d'une petite dette criarde. Il s'efforce d'être le père de *ses* employés.

Les chefs de division sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre ; ils sont donc l'âme des ministères, et gouvernent les ministres.

Le nerf, l'existence, la gloire du chef de division, c'est le *rapport.*

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes. Insensiblement, les ministres ont fait comme les rois, puisque sept ministres sont aujourd'hui la monnaie d'un roi. Maintenant, les ministres, occupés à se défendre devant les deux Chambres et devant la cour, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport. Il ne se présente rien d'important dans l'administration, que le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : « J'ai demandé un rapport. »

Le rapport, c'est, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins

de partialité; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher; mais non, le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre jusqu'à la loi. Tout se discute, se balance et se contre-balance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire, la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports; elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir. Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates règnent.

Un ministre vous a donné les plus belles assurances, vous revenez dans les bureaux, on vous dit : « On fait le rapport au ministre. » Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez-vous? De là cet axiome :

DIXIÈME AXIOME

Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti. Quoi qu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain. Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapport et que les décisions étaient spontanées.

Le chef de division marche sur deux béquilles, le rapport en est une, le mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer? comment faire? Le directeur des colonies passe un an à préparer un mémoire où la possibilité est établie, où les ressources sont indiquées. On met le mémoire dans un carton, il y dort; ou, si la chose est urgente, on passe immédiatement à l'exécution.

Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler l'eau de mer, le ministre demande un rapport.

Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible; la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre. Il propose de nommer une commission de savants : l'homme, ennuyé, va en Angleterre, et y vend son procédé.

Avez-vous compris ? Voilà le chef de division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.

CHAPITRE XIII

LE GARÇON DE BUREAU

Sous cette pyramide humaine en haut de laquelle est le ministre, se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore; cet homme, c'est le garçon de bureau!

Le garçon de bureau peut très-bien, le soir, devenir changeur de contre-marques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir.

Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier; mais, comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs généraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très-rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés, ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer : ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font, d'ailleurs, les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au mont-de-piété pour les employés, achètent les reconnaissances, et prêtent sans intérêt. Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre en y joignant une gratification; les sommes sont légères, les temps de prêt très-courts, il s'ensuit des placements à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant

peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs.

Enfin, leurs femmes sont garde-malades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris.

Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs, ayant une maison dans Paris. Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez, dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, car le vrai philosophe est rare; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations.

Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux, leur petite politique; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent. Si le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois, s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : *Ote-toi de là que je m'y mette !* qui dirigea la conduite de tous les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère, a entendu le dialogue suivant entre deux garçons :

— Eh bien, comment va le tien ?

Il s'agissait d'un chef de division.

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit

sans faire attendre, pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : « Mais, monsieur, M. le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout ! je trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit. — Et le tien ?

— Le mien, oh ! j'ai fini par le former ! il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... Mais ça n'a pas le grand genre ; il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui, les jours de soirée.

— Eh ! quel gouvernement, mon cher !

— Oui, tout le monde carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas !...

— J'en ai peur ! Les Chambres sont bien près regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien, ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

CHAPITRE XIV

LE RETRAITÉ

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : « Ah ! quand aurai-je fini mon temps ! quand pourrai-je quitter ! quand pourrai-je prendre ma retraite ! J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis ! J'irai vivre à la campagne ! »

Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront ! ils feront place aux jeunes !

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars et des acteurs : ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de *judiciaire*. Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il se chante

un nocturne invariable : « Quelle injustice! je commence à joindre les deux bouts, je viens d'établir ma fille, j'ai de l'expérience, l'État peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque chose que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève la moitié de votre *avoir*. Et que faire? est-ce à cinquante-cinq ans que l'on prend une carrière? »

L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cramponne à son fauteuil comme un condamné à mort s'attache à la charrette. Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ces cartons, cette atmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour.

— Que vais-je devenir, avec cet homme-là chez moi toute la journée! dit sa femme. A quoi l'occuper? Il est si tatillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle! Allez, dit-elle à ses amis, vous ne le connaissez pas! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps; mais après?

Une femme de quarante-cinq ans a généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans. Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles.

L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures; puis il flâne, il atteint péniblement son dîner; mais, une fois là, tout est sauvé. Le soir, il fait sa partie, il va en société.

Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pêche, occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau. Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, perdent leurs fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises.

Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques.

Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen, ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils ont, non pas le ver, mais le carton solitaire : ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela les impres-

sionne. La mortalité sur les employés retraités est effrayante.

Ce mot : « Le père *chose* est mort ! » retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un « Tiens ! » ou : « Eh bien, ça ne m'étonne pas. »

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint :

— C'était un drôle de corps!

— Oh! oui.

— Figurez-vous que le père *chose* écrivait un journal de sa vie : il notait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même...

— Bah!

— Parole d'honneur ! il faisait des ronds devant le jour du mois à son almanach!

— Pas possible!

— Sa femme me l'a dit.

— C'était bien leste! dit le loustic du bureau.

Ou bien :

— Le père *chose* avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur, il avait l'hiver dans le ventre. Il est entré un matin et nous a dit : « Ma mère est morte! » absolument comme il aurait dit : « Je me suis acheté ce petit pain de seigle. » Il dormait toujours. En travaillant, il s'endormait; sa plume, qu'il tenait toujours, faisait des points sur son papier.

Ou bien :

— Le père *chose* était un fameux farceur! il buvait de la tisane quatre mois de l'année sur douze, il avait du malheur.

— Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat! il était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde : « Qu'y a-t-il pour votre service? » Poli comme une bûche.

MORALITÉ DE CETTE PHYSIOLOGIE

En sorte que vous arrivez dans un bureau pour une affaire grave, et vous trouvez un monsieur qui dit : « Ça ira bien, » sur l'air de *Vive la lithographie !*

Si votre affaire est en suspens, la sienne est en musique.

Vous venez pour une réclamation pressante, vous ne trouvez pas le sous-chef; mais, le soir, à l'Opéra, un ami vous montre une vieille

figure d'ange soufflant à l'orchestre dans un cornet à piston, et vous dit :

— Voilà de qui dépend ton affaire.

Vous espérez avoir des bourses pour votre fils, pour votre neveu, pour l'orphelin d'un capitaine, et vous trouvez dans la cour un employé qui les vide.

Au Trésor, vous venez recommander un ami à un homme qui vous recommande l'établissement de sa femme.

ONZIÈME AXIOME

La vie de bureau est double.

Quand on se destine à l'administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue.

Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur général ou chef de division.

L'antichambre de l'administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

DOUZIÈME AXIOME

Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'État, il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'État.

L'État vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'État. On travaille peu parce qu'on reçoit peu.

La Chambre veut administrer, les administrateurs veulent être législateurs.

Le gouvernement veut administrer, et l'administration veut gouverner.

Aussi les lois sont-elles des règlements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.

Il y a une réforme administrative à faire.

Les traitements, les pensions et rentes, qui n'existaient pas avant la Révolution, forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop.

Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres! Pauvres pays, qui marchent sans les deux Chambres, sans la liberté de la presse, sans le rapport et le mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés (il n'y a pas cent employés à Vienne dans les bureaux de la guerre), et qui ont des armées, des flottes, et qui font des chemins de fer sans les discuter. Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des patries? Ces gens-là pourtant ont une politique, ils ont une petite influence; mais ils n'ont pas le *progrès des lumières,* ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il n'y a que le peuple français de spirituel. Quand un employé français supérieur voyage, il n'en revient pas : il ne sait pas comment on peut se passer de chefs de division, de directeurs généraux, de ce bel état-major, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon, qui avait bien ses raisons pour créer des places.

L'Académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'État le mieux constitué, de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d'employés?*

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé par *le Constitutionnel* « l'horizon politique ».

PROPOSITION

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attributions des employés sous la république, attendu qu'on nous a promis un trône environné d'institutions républicaines.

1841.

MONOGRAPHIE

DE

LA PRESSE PARISIENNE

(Extrait de l'*Histoire naturelle du Bimane en société*)

AVIS AUX CONTREFACTEURS

L'ordre GENDELETTRE (comme gendarme) s'étant constitué en société pour défendre *ses propriétés,* il devait en résulter, ce qui résulte en France de beaucoup d'institutions, une antithèse entre le but et les résultats : on pille plus que jamais les propriétés littéraires. Et, comme la Belgique est maintenant autant en France qu'à Bruxelles, nous sommes forcés, nous éditeurs, encore sous l'empire du droit commun, de déclarer naïvement :

Que LA MONOGRAPHIE DE LA PRESSE PARISIENNE nous appartient,

Que le dépôt en a été fait conformément aux lois,

Que toute publication de cet ouvrage serait poursuivie, attendu que la reproduction en est interdite, en tant que de besoin, au nom de l'auteur.

Nous avons entendu Victor Hugo exprimant, paraphrasant, avec l'éloquence qui lui est propre, une belle pensée que nous nous hasardons à traduire ainsi :

La France a deux faces. Éminemment militaire en temps de guerre, elle est également puissante en temps de paix par ses idées. La plume et l'épée, voilà ses deux armes favorites. La France est inventive, parce qu'elle a de l'esprit; elle est artiste, parce que l'art est le complément des lettres ; elle est commerçante, manu-

facturière, agricole, parce qu'une nation doit produire sa production comme un ver à soie file son cocon ; mais, sur ces trois points, elle a des rivales qui, pour le moment, lui sont encore supérieures; tandis que ses armées ont lutté pendant quinze ans contre le monde, et que ses idées lui en donnent le gouvernement moral.

Les Anglais ont une charmante et proverbiale expression pour caractériser la nécessité dans laquelle on se trouve de parler de soi-même : « Il paraît, disent-ils, que le trompette de ce monsieur est mort. »

Victor Hugo parlait pour la France. N'est-il pas malheureux que l'incurie du gouvernement actuel, à l'égard des lettres, ait forcé notre grand poëte à dire ce qui ne devrait être que pensé par l'Europe ?

Si la plume de la France possède un tel pouvoir, n'est-il pas nécessaire de donner la description analytique de l'ordre gendelettre (comme gendarme) ?

Et, dans cet ordre, ne faut-il pas mettre en tête le GENRE PUBLICISTE et le GENRE CRITIQUE, qui composent, avec leurs sous-genres et leurs variétés, la *presse parisienne,* cette terrible puissance dont la chute est sans cesse arrêtée par la faute du pouvoir?

AXIOME

On tuera la presse comme on tue un peuple, en lui donnant la liberté.

C'est surtout dans cette partie de ce *Traité du Bimane en société* que nous avons apporté l'attention à laquelle la zoologie a dû les monographies des annélides, des mollusques, des entozoaires, et qui ne pouvait faillir à de si curieuses espèces morales. Nous espérons que les nations étrangères prendront quelque plaisir en lisant cette portion d'histoire naturelle sociale à laquelle une illustration vigoureuse donne tout le mérite de l'iconographie.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — Le principal caractère de ces deux genres est de n'en jamais avoir aucun. Les individus appartenant au sous-genre du *publiciste à portefeuille* (faites comme le gouverne-

ment, voyez plus bas) qui seraient tenus d'en conserver un quelconque, ne sauraient en offrir la moindre apparence ; car alors ils manqueraient essentiellement aux conditions de la politique française, qui échappe à toutes les définitions, et se recommande à la philosophie par des non-sens continuels. On remarque cependant quelques individus qui, en écrivant toujours la même chose, en répétant le même article, — faute, d'ailleurs, d'en pouvoir trouver un autre, — passent alors pour avoir du caractère ; mais c'est évidemment des maniaques dont la folie sans danger engourdit l'abonné *confiant* et réjouit l'abonné *esprit fort.* Si les étrangers s'étonnent de ce défaut, ils doivent tenir compte de l'esprit national qui exige une aussi grande mobilité chez les hommes que dans les institutions. Le public, en France, trouve ennuyeux les gens à convictions, et accuse les gens mobiles d'être sans caractère. Ce dilemme, perpétuellement dirigé contre les individus de ces deux genres, rend leur position extrêmement critique. Qu'un écrivain spirituel aille, comme une mouche lascive, de journal en journal, soit tour à tour royaliste, ministériel, libéral, reministériel, et continue à écrire secrètement dans tous les journaux, on dit de lui : « C'est un homme sans consistance ! » Qu'un écrivain se fasse coucou libéral, coucou humanitaire, coucou d'opposition, et ne varie pas son thème, on dit de lui : « C'est un homme ennuyeux. » Aussi, les individus les plus spirituels sont-ils le *rienologue* et l'*écrivain monobible.* Ces deux variétés évitent les périls du dilemme en se rendant illisibles. (Voyez, comme le gouvernement, toujours plus bas.)

Sous le rapport physique, ces individus manquent assez généralement de beauté, quoiqu'ils se fassent des têtes remarquables à l'aide de la lithographie, du plâtre, des statuettes et du faux toupet. Presque tous sont dénués de cette politesse que les écrivains du XVIII[e] siècle devaient à leur commerce avec les salons où ils étaient fêtés. Ils vivent isolés, séparés par leurs prétentions, et se connaissent peu entre eux, tant ils ont peur d'avoir de mauvaises connaissances. Cette vie solitaire n'empêche pas tous les individus d'exercer leur envie sur la position, sur le talent, sur la fortune et sur les avantages personnels de leurs confrères, en sorte que leur féroce manie de l'égalité vient précisément de ce qu'ils reconnaissent entre eux les plus blessantes inégalités.

PREMIER GENRE — LE PUBLICISTE

Huit sous-genres : A. le Journaliste ; — B. l'Homme d'État ; — C. le Pamphlétaire ; — D. le Rienologue ; — E. le Publiciste à portefeuille ; — F. l'Écrivain monobible ; — G. le Traducteur ; — H. l'Auteur à convictions.

Publiciste, ce nom jadis attribué aux grands écrivains comme Grotius, Puffendorf, Bodin, Montesquieu, Blakstone, Bentham, Mably, Savary, Smith, Rousseau, est devenu celui de tous les écrivassiers qui *font* de la politique. De généralisateur sublime, de prophète, de pasteur des idées qu'il était jadis, le publiciste est maintenant un homme occupé des bâtons flottants de l'actualité. Si quelque bouton paraît à la surface du corps politique, le publiciste le gratte, l'étend, le fait saigner et en tire un livre qui, souvent, est une mystification. Le publicisme était un grand miroir concentrique : les publicistes d'aujourd'hui l'ont mis en pièces et en ont tous un morceau qu'ils font briller aux yeux de la foule. Ces différents morceaux, les voici :

A. LE JOURNALISTE

Cinq variétés : 1° le Directeur-rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant ; 2° le Ténor ; 3° le Faiseur d'articles de fond ; 4° le Maître Jacques ; 5° les Camarillistes.

Première variété. *Le Directeur-rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant.* — Cette belle espèce est le marquis de Tuffière du journalisme. Publiciste pour ce qu'il n'écrit pas, comme les autres sont publicistes pour ce qu'ils écrivent trop, cet individu, qui offre toujours une des quatre faces de son quadruple titre, tient du propriétaire, de l'épicier, du spéculateur, et, comme il n'est propre à rien, il se trouve propre à tout. Les rédacteurs transforment ce propriétaire ambitieux en un homme énorme qui veut être et devient quelquefois préfet, conseiller d'État, receveur général, directeur de théâtre, quand il n'a pas le bon sens de rester ce qu'il est : le portier de la gloire, le trompette de la spéculation et le Bonneau de l'électorat. Il fait à volonté passer les article, ou les

laisse se morfondre sur le marbre de l'imprimerie. Il peut pousser un livre, une affaire, un homme, et peut quelquefois ruiner l'homme, l'affaire, le livre, selon les circonstances. Ce Bertrand de tous les Ratons du journal se donne comme l'âme de la feuille, et nécessairement chaque Cabinet traite avec lui. De là son importance. A force de causer avec les rédacteurs, il se frotte d'idées, il a l'air d'avoir de grandes vues et se carre comme un vrai personnage. C'est ou un homme fort ou un homme habile qui se résume par une danseuse, par une actrice ou par une cantatrice, quelquefois par sa femme légitime, la vraie puissance occulte du journal.

AXIOME

Toutes les feuilles publiques ont pour gouvernail une sous-jupe en crinoline, absolument comme l'ancienne monarchie.

Il n'y a eu (il est mort) qu'un seul directeur de journal, dans la véritable acception de ce mot. Cet homme était savant, il avait une forte tête, il avait de l'esprit; aussi n'écrivait-il jamais rien. Les rédacteurs venaient chez lui, tous les matins, écouter le sens des articles à écrire. Ce personnage fut sans ambition : il fit des pairs, des ministres, des académiciens, des professeurs, des ambassadeurs et une dynastie, sans rien vouloir pour lui-même; il refusa la visite d'un roi, tout, même la croix de la Légion d'honneur. Vieillard, il était passionné; journaliste, il n'était pas toujours *in petto* de l'avis de son journal. Tous les journaux d'aujourd'hui mis ensemble, propriétaires et rédacteurs, ne sont pas la monnaie de cette tête-là.

Instruction et connaissances à part, il ne suffit pas d'une centaine de mille francs et d'un cautionnement pour devenir directeur-rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant d'un journal : il faut encore des circonstances, une volonté brutale et une espèce de capacité théâtrale qui manquent souvent à des gens d'un vrai talent. Aussi voit-on à Paris beaucoup de gens qui survivent à leur pouvoir expiré. Le Journal a ses Fernand Cortez malheureux, comme la Bourse a ses ex-millionnaires. L'insuccès, étant en raison des tentatives, explique le nombre effrayant de masques tristes

que les Parisiens montrent aux observateurs qui les étudient se promenant sur les boulevards. Depuis 1830, il n'y a pas eu moins de cinquante journaux tués sous l'ambition publique, ce qui représente à peu près dix millions de capitaux dévorés. Nous avons vu, nous voyons encore des journaux s'établissant à Paris dans la pensée de ruiner les journaux anciens en faisant un journal inférieur sur tous les points à celui qu'ils veulent renverser. L'ex-directeur-rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant de journal n'est plus un homme, ni une chose, c'est l'ombre méprisée d'un fœtus d'ambition.

Il existe trois sortes de propriétaires-directeurs-rédacteurs-en-chef du Journal : l'ambitieux, l'homme d'affaires, le pur sang.

L'ambitieux entreprend un journal soit pour défendre un système politique au triomphe duquel il est intéressé, soit pour devenir un homme politique en se faisant redouter. L'homme d'affaires voit dans un journal un placement de capitaux dont les intérêts lui sont payés en influence, en plaisirs et quelquefois en argent. Le pur sang est un homme chez qui la gérance est une vocation, qui comprend cette domination, qui se plaît à l'exploitation des intelligences, sans abandonner toutefois les profits du journal. Les deux autres font de leur feuille un moyen ; tandis que, pour le pur sang, sa feuille est sa fortune, sa maison, son plaisir, sa domination : les autres deviennent des personnages, le pur sang vit et meurt journaliste.

Les propriétaires-rédacteurs-en-chef-directeurs-gérants de journaux sont avides et routiniers. Semblables, eux et leurs feuilles, au gouvernement qu'ils attaquent, ils ont peur des innovations, et périssent souvent pour ne pas savoir faire des dépenses nécessaires *et en harmonie avec le progrès des lumières.*

AXIOME

Tout journal qui n'augmente pas sa masse d'abonnés, quelle qu'elle soit, est en décroissance.

Un journal, pour avoir une longue existence, doit être une réunion d'hommes de talent, il doit *faire école.* Malheur aux journaux qui s'appuient sur un seul talent !

La plupart du temps, si le directeur devient jaloux des gens de talent qui lui sont nécessaires, il s'entoure de gens médiocres qui le flattent et lui font son journal à bon marché. On périt toujours *le journal le mieux fait de Paris.*

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Le Ténor.* — On appelle premier-Paris la tartine qui doit se trouver en tête d'une feuille publique, tous les jours, et sans laquelle il paraît que, faute de cette nourriture, l'intelligence des abonnés maigrirait. Le rédacteur des premiers-Paris est donc le ténor du journal, car il est ou se croit l'*ut* de poitrine qui fait l'abonnement, comme le ténor qui fait la recette au théâtre. A ce métier, il est difficile qu'un homme ne se fausse pas l'esprit et ne devienne pas médiocre. Voici pourquoi :

Sauf les nuances, il n'y a que deux moules pour les premiers-Paris : le moule de l'opposition, le moule ministériel. Il y a bien un troisième moule ; mais nous verrons tout à l'heure comment et pourquoi ce moule s'emploie rarement. Quoi que fasse le gouvernement, le rédacteur des premiers-Paris de l'opposition doit y trouver à redire, à blâmer, à gourmander, à conseiller. Quoi que fasse le gouvernement, le rédacteur des premiers-Paris ministériels est tenu de le défendre. L'un est une constante négation, l'autre une constante affirmation, en mettant à part la couleur qui nuance la prose de chaque parti, car il y a des tiers partis dans chaque parti. Au bout d'un certain nombre d'années, de part et d'autre, les écrivains ont des calus sur l'esprit, ils se sont fait une manière de voir, et vivent sur un certain nombre de phrases.

Si l'homme engrené dans cette machine est, par hasard, un homme supérieur, il s'en dégage ; s'il y reste, il devient médiocre. Mais il y a tout lieu de croire que les rédacteurs des premiers Paris sont médiocres de naissance, et se rendent encore plus médiocres à ce travail fastidieux, stérile, dans lequel ils sont bien moins occupés d'exprimer leurs pensées que de formuler celles de la majorité de leurs abonnés. Vous savez quelle classe de gens est en majorité dans une masse?

Ces faiseurs de tartines s'ingénient à n'être que la toile blanche sur laquelle se peignent, comme aux ombres chinoises, les idées de leur abonné. Le ténor de chaque journal joue donc un jeu

plaisant avec son abonné. A chaque événement, l'abonné se forme une opinion, et s'endort en se disant : « Je verrai demain ce que dira là-dessus *mon journal.* » Le premier-Paris, qui n'existe que par la divination perpétuelle des pensées de son abonné, le surprend le lendemain agréablement en lui panifiant sa pensée. L'abonné récompense ce jeu de *Vive l'amour, la carte a fait son tour !* par douze ou quinze francs tous les trois mois.

Le style serait un malheur dans ces délayages où l'on doit noyer les événements pour amasser le public, qui regarde alors où ça va. D'abord, quel homme tiendrait à faire par an six cents colonnes dignes de Jean-Jacques, de Bossuet ou de Montesquieu, pleines de sens, de raison, de vigueur et colorées?... Aussi, dans les premiers-Paris, y a-t-il une phraséologie de convention, comme il y a des discours de convention à la tribune. On n'ose point dire les choses comme elles sont. Ni l'opposition ni le ministère n'écrivent l'histoire. La presse n'est pas aussi libre que le public l'imagine, en France et à l'étranger, d'après ce mot *liberté de la presse.* Il y a des faits impossibles à dire, et des ménagements nécessaires avec les faits dont on parle. Aussi le jésuitisme tant stigmatisé par Pascal était-il bien moins hypocrite que celui de la presse. A sa honte, la presse n'est libre qu'envers les faibles et les gens isolés.

Ce qui tue l'écrivain des premiers-Paris, c'est son incognito : le premier-Paris ne se signe pas. Ce ténor de la presse est, en réalité, le *condottiere* du moyen âge. On a vu M. Thiers enrôlant et dirigeant les feux de cinq premiers-Paris au temps de la coalition.

Aussi le premier-Paris a-t-il l'allure fière ; il croit parler à l'Europe, et croit que l'Europe l'écoute. Quand meurt un de ces ténors, personne ne sait le nom de l'illustre écrivain que pleurent tous les journaux.

Le génie et, si vous voulez ne vous en tenir qu'à l'esprit, l'esprit consiste à voir, en politique, toutes les faces d'un fait, la portée d'un événement, de prévoir l'événement dans sa cause, et de conclure au profit d'une politique nationale; or, un écrivain qui jetterait ses premiers-Paris dans ce troisième moule ferait fuir tous les abonnés d'un journal. Plus le journal deviendrait Pitt ou Montesquieu, moins il aurait de succès. (Voyez le *rienologue.*) Il ne serait compris que de ceux à qui les événements suffisent, et qui

n'ont pas besoin de journaux. Le journal qui a le plus d'abonnés est donc celui qui ressemble le mieux à la masse : concluez !

Étant en lui-même peu de chose, l'écrivain des premiers-Paris a beaucoup de morgue : il se croit nécessaire ! Et il l'est... à l'entreprise de papier noirci qui rapporte telle ou telle somme aux croupiers. Oui, n'est pas premier-Paris qui veut ! il faut savoir *parler le jésuite* de la feuille publique. Ainsi, le jury condamne une phrase nette et claire, mais il absout les circonlocutions. Faites marcher vos idées sur des béquilles, le jury vous trouve constitutionnel; allez droit, vous devenez factieux.

Dites : « La pairie vient de se déshonorer! » vous payez dix mille francs d'amende, et vous envoyez le gérant du journal pour deux mois en prison.

Mais, après une critique violente des actes de la Chambre, ajoutez :

En vérité, nous sommes trop les amis des institutions dont le pays a entouré la dynastie nouvelle, pour ne pas dire qu'en continuant d'aller dans cette voie, on marche vers la déconsidération, le déshonneur, etc., etc.

Le parquet, la Chambre, le trône n'ont pas le plus petit mot à dire.

Il y a dans Paris des artistes en plaisanterie qui, tel fait étant donné, peuvent écrire par avance les principaux premiers-Paris. Ainsi, par un calme plat survenu dans l'océan politique, cette terrible nouvelle arrive d'Augsbourg (Augsbourg est pour le journalisme ce que Nuremberg est pour les enfants, une fabrique de joujoux) :

Lors du passage de lord Willgoud à Galucho (Brésil), la légation anglaise a, dit-on, donné un dîner auquel assistait tout le corps diplomatique, moins le consul de France. Cet oubli, dans la circonstance actuelle, est significatif.

Aussitôt la République s'élance la première sur la brèche par le premier-Paris suivant :

Si l'esprit de courtisanerie et de corruption n'était pas le seul mobile du système qui gouverne, si son but unique n'était pas d'avilir constamment la France aux yeux de l'étranger, on pourrait vraiment s'étonner d'une telle assurance dans la couardise, d'une telle impudeur dans la honte, d'un tel courage dans la lâcheté! Un fait qui blesse profondément le sentiment national nous a été révélé hier par la *Gazette d'Augsbourg;* et, en le répétant ce matin, pas une feuille du

pouvoir ne semble soupçonner l'éclatante indignation qu'il a déjà soulevée dans le pays. Lors du passage de lord Willgoud à Galucho (Brésil), un banquet fut offert à cet amiral par la légation anglaise de cette résidence, et, de tous les consuls étrangers, le consul de France seul n'a pas été invité à ce repas, tout diplomatique. « Il était souffrant, » ajoute ironiquement la *Gazette*. Hélas! nous ne le savons que trop, les tristes hommes qui dirigent ou représentent la France sont toujours moribonds quand il s'agit de maintenir l'honneur du pays dont ils gaspillent les destinées. Tout entier à ses misérables intrigues de personnes, à ses honteux tripotages de consciences à l'encan, à ses scandaleuses complaisances pour le parti de la cour, le ministère laissera s'effacer cette nouvelle insulte sous une insulte prochaine, et le pays sera contraint encore cette fois de subir en silence cet insolent affront de sa très-chère alliée, la cupide Angleterre.

En fait d'humiliations, le laissez faire et le laissez passer est donc décidément la maxime favorite du pouvoir. En vertu de l'axiome très-connu sur la plus belle fille du monde, nous ne demandons à ce pouvoir ni talents, ni dignité, ni patriotisme ; mais, dans son intérêt, nous devons l'avertir qu'il dépense notre honneur en pure perte, s'il espère pouvoir recoudre les lambeaux déchirés de la Sainte-Alliance, à force de bassesses et de lâchetés.

Puis, le lendemain, cette énergie s'étend sous un laminoir d'une lourdeur de quarante mille abonnés qui lisent :

C'est avec douleur que toutes les opinions sincèrement dévouées à nos institutions voient le gouvernement s'isoler [1] chaque jour de plus en plus du pays, et fouler aux pieds tous les principes de haute probité politique qui ont fondé notre constitution, et pouvaient seuls lui assurer dans l'avenir les conditions de moralisation nécessaires à toute organisation sociale dont les bases doivent toujours être fondées sur la loyauté gouvernementale, surtout dans une nation qui, comme la France, est toujours à l'avant-garde de la civilisation, et pèse de toute son influente initiative dans le plateau de la balance libérale des destinées du monde, pour faire contre-poids aux monarchies absolues, dont les traditions et l'organisation indispensables à leur conservation sont en opposition fatale, mais naturelle, avec son esprit de liberté : dans cette lutte entre les idées rétrogrades de l'absolutisme et les sympathies généreuses que la France a toujours soulevées, un ministère à la hauteur de sa noble mission, et qui, par conséquent, ne ferait ni litière de la dignité nationale, ni marchandise de nos humiliations, parlerait constamment haut et ferme à l'étranger, dans toutes les circonstances ; car, lorsqu'on a l'honneur de représenter la France, on n'a pas le droit de cacher son manque de patriotisme sous un faux semblant de mépris, en déclarant que telle insulte n'est pas digne de notre colère, comme va le dire aujourd'hui le pouvoir à propos de la grave question Willgoud, qui, nous l'espérons, ralliera au parti que nous représentons tous les hommes modérés qui mettent en première ligne l'honneur national, la droiture politique, la moralité gouvernementale, tous les sentiments généreux enfin dont est si complétement dépourvu le triste système qui nous gouverne, et qui, dès lors, sans appui dans l'opinion publique, tombera de lui-même sous le poids écrasant de ses propres iniquités.

1. Ce premier-Paris a inventé des phrases d'une longueur ultra-constitutionnelle.

Cette phrase unique, combinée de trois façons, suffit chaque matin à la majorité des Français, pour se former une opinion sur tous les événements possibles. Le ténor à qui elle est due l'écrit depuis cinq ans avec un courage vraiment parlementaire. Après le triomphe de juillet, un vieux ténor gauchiste avoua qu'il n'avait jamais écrit que le même article pendant douze ans. Cet homme franc est mort ! Son aveu, devenu célèbre, fait sourire et devrait faire trembler. Pour renverser le plus bel édifice, un maçon ne donne-t-il pas toujours le même coup de pic ?

Le plus grand des journaux, comme format, répond alors à la manière d'un personnage d'églogue virgilienne :

Tout en admirant l'esprit, le grand sens, et surtout le bon goût des organes de l'opposition, nous avouons comprendre difficilement la peine qu'ils se donnent chaque jour pour découvrir une nouvelle insulte faite à la France. Pour un parti qui s'est modestement déclaré le seul gardien de la dignité nationale, cette préoccupation manque peut-être de logique. Toutefois, comme nous n'avons pas l'honneur d'être admis, ainsi que *le National,* dans l'intimité de l'avenir, nous n'avançons cette opinion qu'avec une extrême timidité.

Que sommes-nous, en effet, pour oser juger la politique radicale, nous qui ne défendons que la politique du bon sens? Voilà bientôt douze ans, il est vrai, que le parti conservateur a rétabli l'ordre et maintenu la paix. (*Prix : cinq mille francs par mois.*) Voilà bientôt douze ans que, grâce à notre prudence courageuse, à notre sagesse désintéressée, le pouvoir s'est maintenu contre toutes les anarchies; mais cette tâche est bien mesquine auprès des sublimes visées d'une opinion qui rétablit chaque matin les droits méconnus de l'humanité et qui règle en même temps les destinées du monde.

L'alliance de la monarchie et de la liberté a toujours été le vœu de la France [1]. Cette alliance, nous l'avons établie et nous la défendrons constamment avec les hommes honnêtes et les esprits sensés, contre les passions mauvaises et les idées subversives qui minent sans relâche l'ordre social. (*Prix : cinq mille francs par mois.*)

Cependant, nous laisserions souvent s'agiter, dans son impuissance, cette vieille opposition que tout calme trouble, que toute supériorité irrite et que tout bonheur public afflige, si elle ne dénaturait journellement les faits les plus simples pour s'en faire des armes contre le pouvoir.

Ainsi, par exemple, l'opposition s'indigne depuis deux jours à propos d'un banquet diplomatique auquel un de nos consuls n'aurait pas été invité. Pour nous qui connaissons la haute réputation de courtoisie de lord Willgoud, et le noble caractère de notre représentant à Galucho, nous déclarons à l'avance qu'il est impossible que les choses se soient passées comme le prétend l'opposition.

1. Le mieux écrit des journaux a pour base cet agréable rébus : *l'alliance de la monarchie et de la liberté,* l'un des plus grands non-sens politiques connus, et qui fait pouffer de rire les cabinets étrangers, « à la tête desquels il faut placer le nôtre, » dit *le Charivari.*

Sur cette simple nouvelle et sans attendre de plus amples détails, *le National* arme pourtant le Nord contre le Midi, l'Orient contre l'Occident, tous les points cardinaux sont mis en feu par lui, et tout cela pour un billet d'invitation, perdu, omis ou refusé. En vérité, l'opposition est bien bonne de prendre si vivement les intérêts d'un pays qui l'écoute si peu.

En voyant son quasi-gouvernement engagé, *le Messager* répond alors par ces cruelles lignes sur la *dent d'or* d'Augsbourg :

Depuis quelque temps, les journaux se préoccupent d'un fait qui se serait passé, dit-on, à propos d'un dîner offert par la légation anglaise de Galucho à l'amiral Willgoud, et d'où notre consul aurait été exclu. D'abord, Galucho est un fort démantelé autour duquel il n'y a que trois cabanes de pêcheurs, situé à huit cents kilomètres de Pernambuco. Puis il n'existe aucun amiral du nom de Willgoud sur les contrôles de l'amirauté anglaise.

Voici comment procède la *Gazette de France*, en paraissant à la même heure que *le Messager :*

Quand on pense que les journaux dynastiques en sont à chercher si l'un de nos consuls a dîné ou n'a pas dîné chez un Anglais avec ou sans caractère politique, pour savoir si le gouvernement de Louis-Philippe est ou non honoré, qui ne partagerait notre opinion sur la nécessité de mettre à l'essai un mode satisfaisant de représentation? Si le pays avait été appelé à faire un gouvernement, en serions-nous là? En étions-nous là en 1825? Répondez, acteurs de la comédie de quinze ans!

Là-dessus, *la Presse,* le lendemain matin, lance cet agréable entre-filet :

Dans l'impossibilité où elle est de créer quelque chose, l'opposition vient de créer un amiral anglais et une ville. Qui est-ce qui déconsidère la presse, de ceux qui se laissent prendre à des puffs allemands et qui répandent leur bile dans le vide, ou de ceux qui s'occupent honnêtement des vrais intérêts du pays?

La Presse tient à faire vertueusement les affaires du pays.

Voici bientôt vingt-sept ans que le journal politique, en France, rend à l'esprit humain le service de l'éclairer ainsi sur toutes les questions. Voilà la *charge* du premier-Paris. Voilà cette liberté qu'on a payée avec des flots de sang et de tant de prospérité perdue. Relisez les vieux journaux, vous verrez toujours le même amiral Willgoud sous d'autres formes.

Si les journaux n'existaient pas, quelle eût été la profession des

ténors politiques? La réponse est la plus cruelle satire de leur existence actuelle.

Les ténors sont divisés en deux nuances bien distinctes : le ténor de l'opposition, le ténor ministériel. Les écrivains ministériels se donnent pour de bons garçons. Généralement spirituels, amusants et gais, ils sont serviables; ils s'avouent corrompus comme des diplomates, et partant ils sont optimistes. Les autres, gourmés et prétentieux, mettent tant de vertus en dehors, qu'il ne doit plus leur en rester au dedans; ils se disent puritains, et harcèlent très-bien le pouvoir en faveur de leurs parents. (La maison Barrot touche pour cent trente mille francs de traitements!) Quand un ténor ministériel apprend qu'un homme de la presse a commis quelques énormités, il demande : « A-t-il fait du moins son affaire? » Et il pardonne. Tandis que le ténor de l'opposition jette feu et flamme, il trouve le moyen de faire son propre éloge en disant : « Nous avons cela dans notre parti, que nous sommes honnêtes! » Ce qui veut dire : *Il n'y a encore rien à partager.*

Troisième variété. *Le Faiseur d'articles de fond.* — Ce rédacteur, occupé de matières spéciales, sort de la phraséologie des premiers-Paris. Il peut avoir une opinion en ce qui ne touche pas au fonds commun de la politique, car il doit toujours se rattacher à l'opinion du journal par quelques phrases. En étudiant les questions commerciales ou agronomiques, les livres de haute science, ce publiciste conserve de la rectitude dans les idées. Aussi a-t-il plus de valeur réelle que le ténor. Il vient rarement au journal, et ses articles se comptent par trois ou quatre tous les mois. Le premier-Paris, toujours préparé par les événements, se boulange à l'Opéra, dans les couloirs de la Chambre, à dîner chez le patron politique du journal (voyez toujours plus bas); tandis que l'article de fond exige la connaissance du livre dont on s'occupe et de la science dont il traite; aussi ce rédacteur gagne-t-il peu d'argent, et peut-il se comparer à ce genre de rôle qu'on appelle les grandes utilités au théâtre.

Dans les journaux ministériels, ces rédacteurs ont un avenir : ils deviennent consuls généraux dans les parages les plus éloignés,

ils sont pris pour secrétaires particuliers par les ministres, ou font des éducations ; tandis que ceux de l'opposition ou des journaux anti-dynastiques n'ont pour hospices que les académies des sciences morales et politiques, des inscriptions et belles-lettres, quelques bibliothèques, voire les Archives, ou le triomphe excessivement problématique de leur parti. L'article de fond manque dans les journaux, qui commencent à être pleins de vide. Aucune feuille n'est assez riche pour rétribuer le talent consciencieux et les études sérieuses. (Voyez le genre *critique.*)

Quatrième variété. *Le Maître Jacques du journal.* — Outre le premier-Paris, ce pot-au-feu du journal, outre l'article de fond, aujourd'hui de plus en plus rare, le journal se compose d'une foule de petits articles intitulés *Entre-filets, Faits Paris* et *Réclames.* Ces trois sortes d'articles sont ordonnés par un gendelettre (comme gendarme) sous la dépendance du gérant ou du propriétaire et qui a des appointements fixes, à peu près cinq cents francs par mois. Chargé de lire tous les journaux de Paris, ceux des départements, et d'y découper avec des ciseaux les petits faits, les petites nouvelles qui composeront le numéro, il admet ou rejette les réclames d'après le mot d'ordre du gérant ou du propriétaire. Tenu de veiller à la *mise en pages* des éléments du numéro, ce maître Jacques, debout jusqu'au moment où le journal se met sous presse, commande cette espèce de *sergent-major* des compositeurs d'imprimerie appelé *metteur en pages.* Ce maître Jacques est excessivement important. Les choses les plus intéressantes, les grands et les petits articles, tout devient une question de *mise en pages* entre une heure et minuit, l'heure fatale des journaux, l'heure où les nouvelles politiques, écloses le soir, exigent des entre-filets.

L'entre-filet se commet, comme les grands crimes, au milieu de la nuit. Le gérant, le ténor, le maître Jacques, quelquefois un *attaché* (voyez toujours plus bas), quelquefois la femme de ménage, ajoutent les plaisants, réunissent leurs intelligences pour écrire cet entre-filet, qui dépasse rarement dix lignes, et qui n'en a souvent que deux.

L'entre-filet de l'opposition, causé par un démenti à donner à un

autre journal, par une nouvelle qui prend le journal sans premier-Paris et qui l'annonce pour le lendemain, tombe toujours sur le favoritisme, sur les nominations, et fait l'effet d'un gourdin; car voici la maxime de tous les journaux d'opposition :

AXIOME

Frappons d'abord, nous nous expliquerons après.

Les faits Paris sont les mêmes dans tous les journaux. Retranchez les premiers-Paris, il n'y a qu'un seul et même journal, dans le sens vrai du mot. De là vient cette nécessité quotidienne de tirer des conséquences contraires et d'arriver nécessairement d'un côté ou de l'autre à l'absurde, pour que les journaux puissent exister. C'est aux faits Paris que se produisent les *canards*.

Fixons bien l'étymologie de ce mot de la presse. L'homme qui crie dans Paris l'arrêt du criminel qu'on va exécuter, ou la relation de ses derniers moments, ou le bulletin d'une victoire, ou le compte rendu d'un crime extraordinaire, vend pour un sou le feuillet imprimé qu'il annonce, et qui se nomme *un canard* en termes d'imprimerie. Cette profession de crieur va diminuant. Après avoir brillé sous l'ancienne monarchie, sous la Révolution et sous l'Empire, la classe patentée des crieurs-jurés compte aujourd'hui peu d'individus. Le journal, lu aujourd'hui par les cochers de fiacre sur leur siége, a tué cette industrie. La relation du fait anormal, monstrueux, impossible et vrai, possible et faux, qui servait d'élément aux *canards*, s'est donc appelée dans les journaux *un canard*, avec d'autant plus de raison qu'il ne se fait pas sans plumes, et qu'il se met à toute sauce.

Le canard prend souvent sa volée du fond des départements. Il y a ce qu'on nomme le canard périodique, une niaiserie qui se répète à quelques années de distance. (Un Rubens retrouvé dans une chaumière. — Le militaire prisonnier en Sibérie, etc.) *Le Constitutionnel*, sous la Restauration, avait fait du canard une arme politique. Il avait son fameux carton aux curés, qui contenait des refus de sépulture, et des récits de tracasseries faites aux curés libéraux, *qui n'ont jamais existé* : le curé libéral est une fiction.

Le canard pur sang s'est élevé quelquefois à des hauteurs prodigieuses en absorbant l'attention de l'Europe entière. Ce serait être incomplet que de ne pas faire observer ici que Gaspar Hauser n'a jamais existé, pas plus que Clara Wendel et le brigand Schubry. Paris, la France et l'Europe ont cru à ces canards. Napoléon a pensionné un homme qui, pendant cinq ans, a publié dans *le Moniteur* de faux bulletins de la guerre des Affgans contre les Anglais. Quand la supercherie fut découverte, elle était si bien conçue dans les intérêts de Napoléon, qu'il pardonna cette audacieuse tromperie.

En ce moment, on importe beaucoup de canards de l'empire russe. L'empereur Nicolas n'est pas plus épargné par le *puff* que s'il était un Français illustre. Depuis quelques années, on substitue le mot *puff* au mot *canard*.

Les fonctions du maître Jacques du journal sont importantes; il est en réalité le journal lui-même; aussi le mot qu'il a sans cesse à la bouche est-il : « Cela ne dépend pas de moi, voyez un tel... »

Vous vous endormez avec la conviction que votre article passera; mais les Chambres ont voulu deux colonnes de plus, et votre article, déjà *serré dans la forme*, a repris sa place *sur le marbre* pour un autre jour qui ne viendra jamais. Les annonces prenant la quatrième page du journal, et le feuilleton un quart de ce qui reste, les journaux n'ont plus d'espace. Un des devoirs les plus graves du maître Jacques est de deviner l'*annonce* dans le *fait Paris*. Le fait Paris peut souvent devenir la recommandation d'une affaire, d'un livre, d'une entreprise; mais alors ces quelques lignes astucieuses et insidieuses se payent au gérant, en toute sorte de monnaie. Vous avez un concurrent à une place, et vous voulez y être nommé, vous pouvez empêcher la nomination de votre rival en faisant tambouriner la vôtre avec éloges par tous les journaux, et faire ainsi reculer le ministère devant l'opinion publique. L'entre-filet et le fait Paris deviennent terribles aux élections. Une nuée de canards électoraux couvre alors la France.

La réclame consiste en quelques lignes faites au profit de l'annonce, et qui, combinées l'une par l'autre, ont tué la critique dans les grands journaux. Le maître Jacques, objet des caresses et des soins des éditeurs, règne sur la réclame : selon ses amitiés ou ses

haines, il la porte au gérant et lui inspire des susceptibilités, ou il la met sans mot dire. Quasi-censeur du journal, il éveille l'attention du gérant sur les phrases compromettantes. Aussi, quand il y a quelque procès politique : « Ils n'ont pas voulu m'écouter !... Je le disais bien !... » est-il le mot du maître Jacques. Ce chat du logis voit juste, il n'a pas de passion politique : le journal change de maître ou d'opinion, il ne change pas de place, lui ! Après dix ans de pratique, c'est souvent un homme distingué, qui a du bon sens, qui connaît les hommes, et qui a mené la vie la plus agréable. Après avoir protégé les libraires et les théâtres, après avoir vu les ficelles de toutes les inaugurations, même celle d'une dynastie, il s'est fait une bibliothèque et une philosophie. Souvent supérieur aux faiseurs, il a médité sérieusement sur l'envers des choses publiques. Il finit par devenir préfet, juge de paix, commissaire royal ou secrétaire particulier du ténor, quand le ténor devient ministre.

Cinquième variété. *Les Camarillistes.* — Chaque journal *fait faire* les Chambres par un sténographe rédacteur qui assiste aux séances, et qui leur donne la couleur du journal.

Voici le programme de ces fonctions :

Mettre en entier les discours des députés qui appartiennent à la couleur du journal, en ôter les fautes de français, les relever par des (*sensation*) (*vive sensation*) (*profonde sensation*). Si le chef de la nuance du parti que représente le journal a pris la parole, on lui doit la phrase suivante :

Après ce discours, qui a vivement agité la Chambre, la séance est pendant un moment suspendue, et les députés se livrent à des conversations particulières dans l'hémicycle.

Ou bien (ceci vous indique un député du second ordre) :

L'orateur reçoit les félicitations de ses collègues.

L'orateur *qui agite la Chambre* ne peut pas devenir autre chose que ministre; celui *qui reçoit les félicitations de ses collègues* sera préfet ou directeur dans un ministère. L'un est un grand citoyen,

un homme d'État ; l'autre n'est qu'un des hommes remarquables de son parti.

Au retour, le camarilliste analyse en quelques lignes les discours des adversaires politiques, ou souvent il les donne incomplétement en les *entre-parenthésant* de (*murmures*) (*la Chambre se livre à des conversations particulières*) (*dénégations*) (*vives dénégations*) (*interruptions*) (*bruit*). Ou bien : (*ce discours a réjoui la Chambre*) (*hilarité*). Il y a l'*hilarité* dans un sens favorable quand l'opposition a fait rire la Chambre aux dépens du ministère, et l'*hilarité* cruelle, par laquelle on essaye d'interdire la tribune à un ministériel. Sous la Restauration, les camarillistes avaient fini par faire croire à la France libérale que M. Syriès de Mayrinhac, très-bon administrateur et homme d'esprit, faisait rire la Chambre par ses balourdises.

Quand on veut favoriser un député, on met avant sa première phrase cette puissante réclame :

M. Gaucher de Galifou succède au ministre de l'intérieur (profond silence).

Les députés qu'on veut annuler sont sous le poids de ces atroces plaisanteries :

M. Gabillot monte à la tribune et prononce un discours que l'éloignement, — la faiblesse de l'organe, — le son de voix, — l'accent méridional ou alsacien de l'orateur, — ou — que le bruit de la Chambre — nous empêche d'entendre.

Souvent on ne fait même pas mention d'un discours, on le passe. Il s'ensuit que l'abonné des départements ne peut plus s'expliquer les votes de la Chambre. Parfois, on présente un athlète à épaules carrées comme un tribun, quand les hommes sérieux se moquent de ce Perkins-Varbeck républicain ou gauchiste, espèce de mannequin politique, et quelquefois impolitique. On fait de beaux caractères à des gens qui se permettent, au nom de la patrie, des choses assez déshonorantes. Souvent les actions les plus logiques du pouvoir deviennent des non-sens. Un phraseur incapable de quoi que ce soit et sans idées devient un homme d'État.

La vraie séance n'est nulle part, pas même dans *le Moniteur*, qui ne peut avoir d'opinion, qui ne peut décrire la physionomie de la Chambre, qui accepte les rectifications des orateurs, et qui

détruit, par sa froideur officielle, la passion qui a bouleversé les députés sur leurs bancs. Assister à une séance, c'est avoir entendu une symphonie. Lire les séances dans chaque journal, c'est entendre séparément la partie de chaque instrument; vous avez beau réunir les journaux, vous n'avez jamais l'ensemble : le chef d'orchestre, la passion, la mêlée du combat, les attitudes, tout y manque, et l'imagination n'y supplée pas. Le journal qui voudrait être vrai sur ce point aurait un immense succès.

Les camarillistes de chaque journal se connaissent, et sont, d'ailleurs, forcés de se connaître, car ils sont entassés à la Chambre dans une tribune, et sont, quoique jeunes, et peut-être parce qu'ils sont jeunes, les juges de ce tournoi quotidien. *Le National* dit à la *Gazette :* « Votre député vient de se mettre dedans. » Il part de la tribune des journalistes un tas de notes pour les orateurs, à qui ces jeunes gens envoient des faits et des citations. Il y a tel combat, telle séance qui fut dirigée par cette tribune. On y entend des exclamations, comme « Allons, je l'avais pourtant bien seriné (il s'agit quelquefois d'un ministre)! et voilà comment il s'en tire! merci! »

Les camarillistes sont aux députés ce que les romains sont à une pièce de théâtre : ils peuvent faire un succès et s'opposer pendant longtemps à une réputation parlementaire. Les camarillistes connaissent le personnel de la politique, ils savent de jolies petites anecdotes qu'on publie rarement, et qui méritent la publicité; car elles peignent très-bien les acteurs du drame politique.

Ne comprend-on pas mieux deux ministres, en sachant que l'un d'eux, un doctrinaire, a dit à son collègue, un petit corrompu de la haute école, en lui montrant la Chambre assemblée, avant d'y entrer : « Chose étrange! dans tout ça, il n'y a pas un fou! » et que le petit a répondu : « Il y a des f..tu bêtes, heureusement! »

Ne serait-il pas utile à quelques-uns de ceux qui aspirent aux honneurs de la députation, de savoir qu'un jour un député méridional, ministériel et ennuyeux, cherchait à mettre en ordre ses feuillets à la tribune, sans y réussir, et que le président, l'entendant se répétailler pendant cette opération, s'écria : « Tu auras beau battre tes cartes, tu n'y trouveras pas d'*atout!* »

Résistez donc à un pareil coup de boutoir!

B. LE JOURNALISTE HOMME D'ÉTAT

Quatre variétés : 1° l'Homme politique; 2° l'Attaché; 3° l'Attaché détaché; 4° le Politique à brochures.

Première variété. *L'Homme politique.* — Tout journal a, sans compter son gérant, son rédacteur en chef, son ténor (premier-Paris), son rédacteur d'articles de fond, ses camarillistes, un homme qui lui donne sa couleur, auquel il se rattache, qui le protége ostensiblement ou sourdement, qui peut avoir appartenu aux sous-genres subséquents, et qui est arrivé à faire dire de lui : « C'est un homme politique. »

Un homme politique est un homme entré aux affaires, qui va y entrer, ou qui en est sorti, et qui veut y rentrer.

Cet homme est quelquefois un mythe; il n'existe pas, il n'a pas deux idées : vous en feriez un sous-chef, il serait incapable d'administrer le balayage public.

AXIOME

Plus un homme politique est nul, meilleur il est pour devenir le Grand Lama d'un journal.

Le journal est le journal, l'homme politique est son prophète. Or, vous savez que les prophètes sont prophètes bien plus pour ce qu'ils ne disent pas que pour ce qu'ils ont dit. Il n'y a rien de plus infaillible qu'un prophète muet.

Le système actuel joue aux quilles avec la Chambre. Les quilles se nomment Soult, Guizot, Thiers, Villemain, Molé, Martin (du Nord), Teste, Dufaure, Duchâtel, Duperré, Passy, etc. Tantôt la cour abat les quilles de l'opposition, tantôt l'opposition abat les quilles de la cour, et on les relève depuis 1830 avec de nouvelles combinaisons de place. Ce jeu s'appelle la politique intérieure de la France. Il y a des ex-quilles, des gens devenus impossibles, comme MM. Salvandy, Montalivet, Cubière, de Broglie, dont on ne veut plus, ou qui ne veulent plus être le but des boules, qui sont

sous la remise des ambassades, casés dans un coin de la Liste civile. Il y a beaucoup d'aspirants quilles, MM. Billault, Malleville, Cousin, Jaubert, Rémusat, et qui, pour le moment, sont en ex-quilles, fracassées par la chute du ministère du 1er mars.

AXIOME (*renouvelé de Bossuet*)

La Chambre s'agite, une pensée immuable la mène.

Tous ces prétendus hommes politiques sont les pions, les cavaliers, les tours, ou les fous d'une partie d'échecs, qui se jouera tant qu'un hasard ne renversera pas le damier.

L'homme politique du journal demeure dans son sanctuaire, on ne le voit jamais dans les bureaux. Rédacteurs, propriétaires, gérants, tout le monde va chez lui. Les hommes politiques se voient à la Chambre. On sait de combien de mille abonnés chacun d'eux dispose : leur considération vient de là. Quelquefois, l'homme politique descend dans le premier-Paris, ou se manifeste par un entre-filet. Le journal prie un confrère, ou ministériel ou de sa couleur, de soulever alors le boisseau de l'anonyme qui peut dérober cette lumière à l'abonné.

On lit alors, dans une feuille :

L'article d'hier dans (tel journal) est évidemment dû à... Nous y avons reconnu la pensée de... Aussi nous attachons-nous à ce que demande... Quel était le sens de cet article?... Où veut-on en venir?... M. un tel s'aviserait-il de croire qu'il est l'homme de la situation? etc.

Le journal reprend alors ces allégations, et tance son confrère en lui parlant des *privilèges de la presse,* et il le dément. Non, l'homme politique n'a pas écrit l'article; mais le ténor lâche ces assertions de manière à faire croire le contraire aux abonnés, *qui ont la finesse de deviner l'embarras où se trouve leur journal.* Je trouve les inventions des Funambules, Cassandre et Debureau, beaucoup plus drôles, et la place ne coûte que soixante-quinze centimes.

L'homme politique est le galérien du journal : il va voir une de ses fermes, il est toujours accueilli par la localité, qui lui donne

un banquet où il fulmine un *speech* (spitche); mot anglais qui va devenir français, car il signifie quelque chose qui n'est ni français ni anglais, qui se dit et ne se pense pas, qui n'est ni un discours, ni une conversation, ni une opinion, ni une allocution, une bêtise nécessaire, une phrase de musique constitutionnelle qui se chante sur toute espèce d'air, entre la poire et le fromage, en plein champ, chez un restaurateur, mais toujours au sein de *ses* concitoyens, n'y en eût-il que cinq, y compris l'homme politique. Si l'homme politique perd sa femme, le pays ne la pleure pas, mais il s'associe à la douleur du grand citoyen en en vantant le courage civil; s'il perd son fils, on fait l'éloge du père; s'il marie sa fille, on compte au père une dot de compliments; si le pays est en deuil, l'homme politique s'avance un mouchoir à la main et fait une réclame pour sa couleur particulière à propos de la douleur générale; s'il voyage, les populations l'admirent sur son passage, même dans les villes où il passe de nuit; s'il paraît à l'étranger, il y produit une grande sensation qui fait honneur à la Prusse, à l'Italie, à l'Espagne, à la Russie, *et qui prouve que ces pays goûtent les idées de l'homme politique et l'envient à la France.* S'il voit le Rhin, c'est le Rhin qui le voit.

Et ces journaux-là se sont plaints que jadis on encensait les seigneurs dans les églises!...

Deuxième variété. *L'Attaché.* — Dans certains journaux à convictions (voyez plus bas), des gens désintéressés qui vivent, moralement parlant, par un système auquel ils ont voué leur vie, des gens à lunettes vertes, jaunes, bleues ou rouges, et qui meurent avec leurs besicles sur le nez, sont attachés au journal. On dit d'eux : « Il est attaché à tel journal. » Ces gens n'y sont souvent rien, ils en sont quelquefois les conseils, ils en sont souvent l'homme d'action. Aussi *sont-ils toujours connus par l'énergie de leurs principes.* Dans les journaux de l'opposition ou radicaux, ils inventent des coups de Jarnac à porter au pouvoir; ils sont les chevilles ouvrières des coalitions, ils découvrent les actes arbitraires, ils se portent dans les départements aux élections menacées, ils troublent le sommeil des ministres en les taquinant. On leur doit les *questions palpitantes,* et les *actualités :* la réforme électorale, le vote de

la garde nationale, des pétitions à la Chambre, etc. Ces gens de cœur sont les tirailleurs, les chasseurs de Vincennes de la presse; ils prennent des *positions politiques dans leur parti,* jusqu'à ce que, lassés de faire le pied de grue dans leurs positions, ils s'aperçoivent qu'ils sont les dupes d'une idée, des hommes ou des choses, et qu'il n'y a rien d'ingrat comme une idée, une chose et un parti; car un parti, c'est une idée appuyée par les choses. Il y a parmi eux des entêtés qui passent pour des *hommes d'un beau caractère,* des *hommes solides,* des *hommes sur lesquels on peut compter.* Quand, plus tard, on va chercher ces attachés, on les trouve attachés à leur femme et à leurs enfants, jetés dans un commerce quelconque et tout à fait *désabusés sur l'avenir du pays.*

Le parti républicain surveille ses attachés, il les entretient dans leurs illusions. Un jour, un républicain rencontre son ami sur le boulevard, un ami que son attachement aux doctrines populaires maintenait dans une maigreur d'étique.

— Tu t'es vendu ! lui dit-il en le regardant.

— Moi?

— Oui, je te trouve engraissé !

TROISIÈME VARIÉTÉ. *L'Attaché détaché.* — Cet autre attaché, pour employer une expression soldatesque, ne s'embête pas dans les feux de file : il file son nœud entre les journaux et les articles, il sert les ministres, il trahisonne et se croit fin; il se drape souvent de puritanisme, il a quelque talent, il est souvent dans l'Université; il est à la fois rédacteur politique et rédacteur littéraire. Il rend des services à prix débattus, il dîne à toutes les tables, il se charge d'attaquer tel homme politique dans tel journal, d'y louer tel autre, de faire mal attaquer là, pour victorieusement répondre ailleurs. A ce métier, ces attachés, qui vont et viennent dans les journaux comme des chiens qui cherchent leur maître, deviennent professeurs d'une science fantastique, secrétaires particuliers de quelque cabinet, consuls généraux; ils obtiennent des missions; enfin, on les case, et, quand ils ont une position, ils font place à d'autres, qui recommencent ce métier dans la presse. Mais il faut avoir rendu d'innombrables services ou s'être fait étrangement redouter pour en arriver là. Ces maraudeurs de la presse

sont souvent abandonnés par ceux qu'ils ont servis; mais *ils s'y sont toujours attendus!*

— Et voilà, disent-ils, comment on finit quand on a du cœur.

AXIOME

Le cœur est la fiche de consolation de l'homme impolitique.

QUATRIÈME VARIÉTÉ. *Le Politique à brochures.* — Certains écrivains ne se manifestent que par des brochures, et chaque événement leur en inspire une, comme M. Jovial *a fait une chanson là-dessus.* Les brochures ne se lisent plus, mais elles ont fait jadis des hommes politiques. M. Salvandy est le produit incestueux de plusieurs opinions contraires, manifestées par quelques brochures publiées sous la Restauration, qui fut le beau temps de cette espèce de floraison politique; *car, alors, les journaux ne pouvaient pas tout dire.* MM. de Mosbourg, Aubernon, Bigot de Morogues et Montlosier ont pondu beaucoup de brochures, et tous quatre ont été promus à la Chambre des pairs de juillet 1830. Ordinairement, le politique à brochures adopte une spécialité. Toutes les fois que sa spécialité reparaît sur l'eau, il y met le morceau de liége de sa brochure. Il arrive à se faire prendre ainsi pour un homme spécial; il fait souvent lui-même l'article sur sa brochure dans les journaux, et il conquiert une position; il est assez souvent riche. Le philanthrope est essentiellement brochurier. Un maître Jacques qui ne manque pas d'esprit, disait dernièrement :

— Les brochures, c'est comme les sauterelles, elles jaillissent par troupes et par saisons.

Il considérait la brochure comme une éruption cutanée particulière à la politique. La question d'Orient, les fortifications de Paris, les chemins de fer, ont fait lever des brochures à obscurcir l'horizon politique. Les journaux n'aiment pas les brochures, mais ils s'en servent : *les questions s'y élaborent.* Par un calme plat, on a quelquefois forgé une *question,* à l'aide d'une brochure. Cette brochure acquiert alors de la réputation : *elle est l'œuvre d'un bon citoyen, elle produit de la sensation;* elle est quelquefois *l'imprudente révélation d'un homme qui trahit la pensée du gouvernement.*

La brochure a ses martyrs. Vous rencontrez des hommes qui, dans le monde, vous écoutent, qui ont l'air de gens tranquilles et rangés : vous touchez une question, vous avez touché leur grand ressort, ils se colorent, se dressent.

— Monsieur, disent-ils, j'ai fait une brochure là-dessus, j'ai tenté d'éclairer le gouvernement (ou l'opposition), mais c'est comme si j'avais donné un coup d'épée dans l'eau ; et voilà qu'aujourd'hui on reconnaît le danger que j'ai signalé !

Cet homme parle alors pendant deux heures ; et, si vous le poussez un peu, si vous l'interrogez avec adresse, vous parvenez à découvrir dans cet homme qui, dit-il, a voulu payer sa dette à la patrie, un intrigant qui tirait une lettre de change sur le budget, en tentant de se faire nommer à une place.

Les philanthropes ont fini par faire créer des places à coups de brochures sur les prisons, sur les forçats, sur les pénitenciers, etc. Les *prud'hommes* sont la dernière invention de la brochure. « Nous aurons un tribunal de *prud'hommes,* il faudra le greffier du tribunal des *prud'hommes,* la jurisprudence des *prud'hommes,* etc. »

C. — LE PAMPHLÉTAIRE (*sans variété*)

Qui dit pamphlet, dit opposition. On n'a pas encore su faire en France de pamphlets au profit du pouvoir. Le pamphlet n'a donc que deux faces : il est radical ou monarchique. L'opposition à l'eau tiède des journaux dynastiques ne leur permet pas de fabriquer le trois-six du pamphlet. Le vrai pamphlet est une œuvre du plus haut talent, si toutefois il n'est pas le cri du génie.

L'Homme aux quarante écus, l'un des chefs-d'œuvre de Voltaire, et *Candide* sont deux pamphlets. Le pamphlet doit devenir populaire. C'est la raison, la critique faisant feu comme un mousquet et tuant ou blessant un abus, une question politique ou un gouvernement. Le pamphlétaire est rare ; il doit, d'ailleurs, être porté par des circonstances ; mais il est alors plus puissant que le journal. Le pamphlet veut de la science réelle mise sous une forme plaisante, il veut une plume impeccable, car il doit être sans faute ; sa phraséologie doit être courte, incisive, chaude et imagée, quatre facultés qui ne relèvent que du génie.

Sous la Restauration, le pamphlet a fourni Benjamin Constant, Chateaubriand, Courier et M. Vatout.

M. de Chateaubriand regrette peut-être d'avoir écrit son pamphlet contre Napoléon. *De l'usurpation et de l'esprit de conquête,* de Benjamin Constant, est trop méthodique. Les *Aventures de la fille d'un roi,* premier coup de feu de la maison d'Orléans sur la Charte de Louis XVIII, est oublié. Courier seul reste, plus comme monument littéraire que comme pamphlet. Le vrai pamphlétaire fut Béranger; les autres ont aidé plus ou moins à la sape des libéraux ; mais lui seul a frappé, car il a prêché les masses.

Aujourd'hui, nous jouissons de deux pamphlétaires : l'abbé de Lamennais et M. de Cormenin.

Les intentions de M. de Cormenin ne sont pas nettement dessinées, il n'est pas sur un bon terrain; il attaque le budget, et sait mieux que personne que le budget est le sang du corps politique, que l'État ne garde pas un liard du budget, et le répand en pluie d'or sur la France. Une manœuvre plus habile serait de discuter l'emploi des fonds. D'ailleurs, ce pamphlétaire est lourd, il est rhéteur, il n'a pas l'allure à la Figaro de Courier, il n'est pas agile. Aussi n'abattra-t-il rien, et n'est-il pas dangereux, tant qu'il ne changera pas de manière. Sieyès reste le prince des pamphlétaires : il a montré la manière de servir de ce stylet politique, car Courier ne fut qu'un agréable moqueur.

M. de Lamennais assied ses pamphlets sur une large base en prenant la défense des prolétaires; mais il n'a pas su parler à ces modernes barbares qu'un nouveau Spartacus, moitié Marat, moitié Calvin, mènerait à l'assaut de l'ignoble bourgeoisie à qui le pouvoir est échu. Heureusement pour les loups-cerviers et pour les riches, ce Luther manqué donne dans un style biblique et prophétique, dont les magnifiques images passent à mille pieds au-dessus des têtes courbées par la misère. Ce grand écrivain a oublié que le pamphlet est le sarcasme à l'état de boulet de canon. Le système actuel en France ne tiendrait pas contre trois pamphlets. Le pamphlet Cormenin est filandreux, celui de M. de Lamennais est nuageux. M. de Chateaubriand, dont les dernières brochures sont supérieures à ses premières, est arrivé à l'âge où l'on n'écrit plus de pamphlets Le pouvoir, qui s'endort dans une trompeuse sécu-

rité, ne comprendra ses fautes envers l'intelligence qu'à la flamme d'un incendie allumé par quelque petit livre.

D. LE RIENOLOGUE, nommé par quelques-uns LE VULGARISATEUR
aliàs : homo papaver (*nécessairement sans aucune variété*)

La France a le plus profond respect pour tout ce qui est ennuyeux. Aussi le vulgarisateur arrive-t-il promptement à une position : il passe *homme grave* du premier coup, à l'aide de l'ennui qu'il dégage. Cette école est nombreuse. Le vulgarisateur étend une idée d'idée dans un baquet de lieux communs et débite mécaniquement cette effroyable mixtion philosophico-littéraire dans des feuilles continues. La page a l'air d'être pleine, elle a l'air de contenir des idées; mais, quand l'homme instruit y met le nez, il sent l'odeur des caves vides. C'est profond, et il n'y a rien : l'intelligence s'y éteint comme une chandelle dans un caveau sans air. Le rienologue est le dieu de la bourgeoisie actuelle; il est à sa hauteur, il est propre, il est net, il est sans accidents. Ce robinet d'eau chaude *glougloute* et *glouglouterait in sæcula sæculorum* sans s'arrêter.

Voici comment procède le vulgarisateur :

En examinant l'état actuel de la France, un penseur pourrait tout résumer par cette phrase : *Des libertés, oui; la liberté, non!*

De ce mot, un vulgarisateur fera trois articles conçus dans ce style :

Si l'on entend, par être libre, exister sans lois, rien n'est libre dans la nature, et conséquemment personne ne peut être libre dans l'ordre social, car l'ordre social est le subjectif de l'ordre naturel. L'univers a ses lois : tout animal suit les lois de la nature et celles de sa propre nature. Dieu lui-même, dans l'idée que nous nous formons de lui, a une nature que nous appelons *nature divine*, aux lois de laquelle il obéit.

Six pages sur Hegel, Kant, Wolf, Schelling, et qui se terminent par :

Nous ne pouvons donc concevoir que des choses fixes, c'est-à-dire ayant une manière d'être ; et, lorsqu'un être subit des changements, ces changements entrent dans la nature des choses ou sont le résultat de ses propres évolutions; ce qui ne dérange en rien les idées que nous concevons de leur fixité.

Mais, si l'on entend, par être libre, avoir une volonté, faire un choix..., d'abord, il faudrait expliquer ce qu'est la volonté. Les bonnes définitions font la richesse de la langue philosophique.

Six pages sur la volonté.

Si donc la volonté signifie, commencer le mouvement, exercer des pouvoirs, nous sommes libres, hommes et animaux, à des degrés différents. Mais, remarquez-le, nous obéissons, nous commandons tour à tour, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre social. Or, qu'est donc la liberté? La liberté, c'est le pouvoir exercé selon certaines règles. Ceci peut sembler paradoxal. Eh bien, la liberté est définie *pouvoir* dans les lois romaines. Cette définition fut, mal à propos, attribuée à Locke dans le dernier siècle. Les grandes difficultés de la politique actuelle consisteraient donc à savoir, philosophiquement parlant, si le mot *libre* ne veut pas seulement dire *volontaire*. Tout être qui suit sa volonté, se croit libre; s'il agit contre sa volonté, il se croit esclave; s'il ne croit pas avoir de volonté, il reste inactif. Un peuple doit être, comme certaines armées, composé de *volontaires,* car tout volontaire se croit libre.

La politique serait donc l'art de, etc., etc.

En écoutant le mot de l'homme de génie, un bourgeois serait tenu de réfléchir, de faire en lui-même un livre; tandis qu'avec le rienologue, il se trouve de plain-pied, il en comprend tout, il l'admire pendant six cents pages in-octavo qui, cependant, n'ont pas toujours la clarté de celle ci-dessus.

Croirait-on que les vulgarisateurs ont, après madame de Stael, redécouvert l'Allemagne, et qu'ils ont refait son livre en une multitude de livres. Un vulgarisateur est nécessaire aux Revues; mais n'en ont-elles pas trop de sept ou huit? Les Revues sont tellement à la hauteur du juste milieu, il lui convient si bien de laisser l'intelligence française dans cette donnée autrichienne, qu'il répand ses faveurs sur les vulgarisateurs. Ceux du *Journal des Débats,* les mignons du pouvoir, mangent à beaucoup de râteliers.

AXIOME

Moins on a d'idées, plus on s'élève.

Telle est la loi en vertu de laquelle ces ballons philosophico-littéraires arrivent nécessairement à un point quelconque de l'horizon politique.

Après tout, le pouvoir, le ministère, la cour, ont raison : on ne

peut protéger que ce qui se trouve au-dessous de nous. Telle est la raison du dénûment, de l'abandon, de tous les malheurs qui se retrouvent de siècle en siècle dans la vie des hommes supérieurs qui ne sont pas nés riches.

M. Guizot, débordé par les prétentions des vulgarisateurs indigènes, en a fait arriver un de l'étranger. Cette manœuvre de haute stratégie donne une curieuse idée de cet homme d'État, qui, sachant combien les professeurs sont ennuyeux, a choisi de main de maître un professeur, en pensant que ce vulgarisateur intimiderait les autres. Et la leçon a fait son effet. Les rienologues placés sont devenus... modestes, et les autres sont sans espoir.

E. LE PUBLICISTE A PORTEFEUILLE (*sans variété*)

Les individus de ce genre sont publicistes pour leurs discours, pour leurs conversations dans les salons, pour leurs cours à la Sorbonne ou au Collége de France, pour une histoire quelconque, pour leurs vues sur la politique (on leur prête des *vues*), et, quoiqu'on ne leur doive aucune idée, aucune entreprise, aucun système autre que celui de vouloir être ministres, ils passent pour être des hommes d'État et surtout des publicistes. Cette triste variété, mélange de l'homme politique et du rienologue, est donc essentiellement transitoire. Un cours au Collége de France, un discours préliminaire, ne mèneront plus, hélas! au pouvoir. Cette étrange fortune a été due aux premiers temps de la Restauration, pendant lesquels on passait homme politique pour un discours, pour une préface, comme, au XVIIIe siècle, on était bel esprit pour un madrigal, une tragédie, une chanson, une héroïde, une épître. Dans la Béotie libérale de cette époque, on a prêté à des chiffons la valeur d'un drapeau par l'étonnement que causait aux niais ce qu'on nommait alors l'*établissement du régime constitutionnel*.

Ces gens-là, les *parasites cutanés* de la France, auront vécu un quart de siècle aux dépens de la prospérité publique, s'agitant pour s'agiter, ayant inutilement piqué, tracassé la France; ayant, pour repaître leur vanité, retardé l'agrandissement du pays, manqué les occasions d'une conquête et causé des démangeaisons au corps politique afin de lui faire oublier, par ces picoteries, la

marche honteuse d'un système où l'intérêt personnel domine l'intérêt général. La médiocrité sera toujours égoïste. Voilà ce qui rend antinational le système actuel, qui est la déification de la médiocrité.

Les étrangers, en venant à Paris, se plaignent de ne pas comprendre les rubriques qui servent à désigner les fractions de la Chambre. Ils ne savent ce que veulent dire : les doctrinaires, — la gauche pure, — la gauche, — le centre gauche, — le tiers parti, — le centre, — le château, — le parti social, — la droite.

Puis, le 29 octobre, — le 15 avril, — le 1er mars, etc.

Le mot de ces charades inventées par nos sophistes est *le bas-empire*. Celui-là ne manquera pas d'historiens!

F. L'ÉCRIVAIN MONOBIBLE (*sans variété*)

Il s'est rencontré cinq ou six hommes d'esprit qui ont très-bien compris le siècle que le gouvernement bourgeois allait nous faire. Au lieu de s'appuyer sur la noblesse ou sur la religion, ils ont pris l'intelligence pour support, en devinant que de nom, sinon de fait, l'intelligence serait le grand mot de la bourgeoisie. Comme on ne court qu'après ce qui nous fuit, et que l'intelligence manque essentiellement à la bourgeoisie, elle devait en raffoler. Or, quand un homme a fait un livre ennuyeux, tout le monde se dispense de le lire et dit l'avoir lu.

On devient alors l'homme d'intelligence que la bourgeoisie recherche, car elle veut tout *à bon marché* : le gouvernement, le roi, l'esprit et le plaisir. Faire un livre à la fois moral, gouvernemental, philosophique, philanthropique, d'où l'on puisse extraire, à tout propos et à propos de tout, quelques pages plus ou moins sonores, devait être un excellent point d'appui. On ne laisse plus alors prononcer son nom qu'accompagné de cette longue épithète : M. MARPHURIUS QUI A FAIT *De l'Allemagne et des Allemands*. Cela devient un titre, un fief. Et quel fief! Il produit une foule de décorations envoyées de toutes les cours, il donne hypothèque sur une classe quelconque de l'Institut. Ce cheval de bataille mène à toutes les places fortes qui s'ouvrent devant l'opinion publique. Ces jeunes gens, en garçons très-spirituels et beaucoup plus élevés

que leur époque, ont mis les trois cents pages d'un in-octavo dans leur maison, comme autrefois on y entretenait les trois cents lances d'une compagnie.

Admirons ces habiles prestidigitateurs, les seuls qui, ayant lu leur livre, savent à quoi s'en tenir sur cette *dent d'or,* de laquelle ils ont occupé le monde, sans que le monde s'en occupe. Nous les comprenons ici, parce qu'ils appartiennent aux hommes politiques. Ils arrivent à une position parlementaire, en se mettant à la suite d'une question : les sucres, les chemins de fer, les canaux, une question agricole, les noirs ou les blancs, l'industrie considérée comme, etc., ou l'Europe dans ses tendances, etc

G. LE TRADUCTEUR (*sous-genre disparu*)

Jadis, les journaux avaient tous un rédacteur spécial pour les nouvelles étrangères, qui les traduisait et les *premierparisait.* Ceci a duré jusqu'en 1830. Dans la bagarre, le traducteur du *Journal des Débats* s'est dirigé vers les affaires étrangères; le journal lui a dit : « Va, mon fils! » Et il est aujourd'hui, de simple M. Bourqueney, baron de Bourqueney, presque ambassadeur. Depuis, les journaux de Paris ont eu tous le même traducteur, ils n'ont plus ni agents ni correspondants, ils envoient rue Jean-Jacques-Rousseau, chez M. Havas, qui leur remet à tous les mêmes nouvelles étrangères, en en réservant la *primeur* à ceux dont l'abonnement est le plus fort. Le *Journal des Débats* donne cent écus par mois. Le premier rédacteur venu joint aux nouvelles la sauce à laquelle il faut les accommoder pour les abonnés; en sorte que le bombardement de Barcelone n'est presque rien, une vétille dans *le Constitutionnel,* et une des plus grandes atrocités des temps modernes dans *la Presse* ou dans *le National.*

H. L'AUTEUR A CONVICTIONS

TROIS VARIÉTÉS : 1° le Prophète; 2° l'Incrédule; 3° le Séide.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Le Prophète.* — Ce qui rend Paris si profondément amusant, c'est qu'on y voit tout comme dans une immense

lanterne magique. Or, il existe des Mahomets dans la presse. A tout Mahomet il faut un dieu nouveau; mais, comme il est difficile d'admettre un dieu vivant, allant à la taverne anglaise ou chez Katcomb, on a déifié des morts. On a d'abord pris Saint-Simon, qui a produit le saint-simonisme. Cette doctrine s'est manifestée par le journal gratis, une grande idée qui a été tuée sous le ridicule. Les hommes groupés autour du *Globe* furent si remarquables, que la plupart d'entre eux sont entrés dans des carrières où ils ont très-bien fait leur chemin. Malgré la chute des saint-simoniens, on peut encore observer à Paris, le prophète : il offre au philosophe une occasion d'examiner une maladie de l'esprit à laquelle on a dû jadis de grands résultats politiques, mais qui n'a plus d'action sur une époque où tout se discute, et où l'on envoie très-bien un demi-dieu en cour d'assises.

Un vol se commet avec des circonstances affreuses, un homme meurt de faim par entêtement, car nous vivons dans un temps de fourneaux économiques et de petits-manteaux-bleus qui ne permettent pas à un homme de mourir de faim à Paris. En province, où tout le monde se connaît, on ne laisse à personne la possibilité de mourir de faim; mais, enfin, un journal reçoit dans la volière de ses faits Paris ce canard excessivement sauvage; le prophète se dresse alors ses cheveux sur sa tête à lui-même dans un article crânement fait, et qui se termine ainsi :

> Et ce fait a lieu, lorsque nous affirmons que, par la réalisation du système de Notre Maître, il y aurait un *minimum* de production avec lequel chaque regnicole pourrait vivre, et bien vivre!

Le Maître a promis à chaque Français quatre cents francs de rente *en nature;* ce qui équivaut à dire que la France, qui a près de trente-six millions d'habitants, peut produire quatorze milliards quatre cents millions par an; et, encore, n'aurait-on avec cette rente (garantie par le Maître contre la grêle, les inondations, les gelées, les sécheresses, par un accord avec la lune) qu'une moyenne de quatre cents francs par tête.

Si l'on parle de faire disparaître l'isthme de Panama, le prophète avance que, selon la politique de son Maître, la chose se ferait par les phalanges de l'Europe, en un moment.

Il anathématise les dépenses du ministre de la guerre, et propose d'économiser trois cents millions par an, en construisant une baraque modèle du prix de quatre millions, par commune, que l'Europe entière s'empresserait d'adopter, surtout les pays boisés, où les plus jolis *cottages* ne coûtent pas cent écus à construire. Tous les maux de la société viennent de ce qu'il n'y a pas trente-six mille couvents en France, qui coûteraient la bagatelle de cent trente et quelques milliards, sans compter les outils ni le mobilier, et qui exigeraient un emplacement égal à celui de la surface de la France en y comprenant les jardins d'agrément.

Si l'on assassine un homme, le journal du prophète démontre l'impossibilité de l'assassinat dans le système politique du Maître, attendu que chacun y satisfait ses passions. La doctrine est fondée sur ce fragment de vers de Virgile : *Trahit sua quemque voluptas.* Un assassin devient boucher, et tue les volailles; un avare est caissier; les enfants lèchent les assiettes et tiennent ainsi la vaisselle propre, etc.

Si les journaux de ces diverses doctrines n'avaient pas été publiés, on n'aurait pas su tout ce que la France peut déployer de talent, d'esprit, de saine et sage critique dans un cadre vicieux; car il faut reconnaître chez ces novateurs une grande énergie, des aperçus ingénieux et souvent justes dans leurs observations sur le malaise social; mais tout en est déparé par une phraséologie ingrate, aride, fatigante.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *L'Incrédule.* — A côté du prophète, cette noble dupe d'une illusion généreuse, se place toujours un incrédule, personnage extrêmement utile : il est l'homme d'affaires de l'Idée, il en tire parti.

AXIOME

Le prophète voit les anges, mais l'incrédule les fait voir au public.

Il y a des incrédules de bonne foi, qui pensent que *l'idée ira,* que sa prédication confère une puissance quasi sacerdotale. Si le

caillou est dur à digérer, il sera si bien entouré de légumes, qu'on en pourra vivre. En un mot, l'incrédule ne conteste pas que la tribune ne soit en carton, peu solide; mais on peut y monter, y parler, se faire entendre et se faire connaître. Les incrédules sont des hommes fins, spirituels, qui se chargent de racoler des prosélytes, en se servant d'arguments mondains. Là où le prophète s'écrie après la déroute : « Il y avait une grande idée, une réforme sociale, on ne l'a pas comprise!... » l'incrédule, devenu maître des requêtes, dit :

—Nous avions réuni des hommes intelligents, il y avait quelque chose à faire.

TROISIÈME VARIÉTÉ. *Le Séide.* — Le séide est un homme resté très-jeune; il croit, il a de l'enthousiasme. Il prêche sur les boulevards, dans les foyers de théâtre, en diligence. Il aspire les fleurs qui croissent dans la lune. Sa passion pour le Maître est telle, qu'il ne conçoit pas d'obstacles : il est dévoué jusqu'à l'imprudence, il est prêt à payer de sa personne, comme Jésus-Christ, pour l'humanité. Ce séide honnête est un des phénomènes de notre temps; il est d'autant plus difficile à rencontrer, qu'il faut le distinguer du séide qui joue l'enthousiasme; mais c'est, au milieu de la foule des gens de la presse, une figure aussi sublime que rare, c'est la Foi! le phénomène le plus rare dans Paris.

Encore quelques années, et ces trois caractères originaux auront disparu, balayés par le grand courant des intérêts parisiens. Cet héroïsme mal placé, qui accusait tant de vie et de chaleur, qui a fait jadis Penn et les frères Moraves, ne pourra plus se concevoir. Le prophète, à la parole ardente et vibrante, sera sans doute député, remuera peut-être la Chambre et demandera des allocations pour la marine. L'incrédule sera nommé quelque chose aux îles Marquises. Le séide se réfugiera dans sa croyance et dans sa province. Dans dix ans, si l'on disait que sept cents personnes ont écouté l'éloge du Maître après une communion à six francs par tête chez un restaurateur, on serait aussi moqué que si l'on affirmait l'existence des êtres qui vivent à plat ventre dans la lune.

DEUXIÈME GENRE — LE CRITIQUE

CINQ SOUS-GENRES : A. le Critique de la vieille roche; — B. le Jeune Critique blond; — C. le Grand Critique; — D. le Feuilletoniste; — E. les Petits Journalistes.

Les caractères généraux du critique sont essentiellement remarquables, en ce sens qu'il existe dans tout critique un auteur impuissant. Ne pouvant rien créer, le critique se fait le muet du sérail, et, parmi ces muets, il se rencontre par-ci par-là un Narsès et un Bagoas. Généralement, le critique a commencé par publier des livres où il a pu peut-être écrire en français, mais où il n'y avait ni conception ni caractères; des livres dépourvus d'intérêt.

Autrefois, l'instruction, l'expérience, de longues études étaient nécessaires pour embrasser la profession de critique; elle ne s'exerçait que fort tard; mais, aujourd'hui, comme dit Molière, *nous avons changé tout cela.* Il y a eu des critiques qui se sont constitués critiques du premier bond, et qui, comprenant les règles du jeu sans pouvoir jouer, se sont mis à professer. Le jeune homme de vingt ans juge à tort et à travers (voyez le jeune critique blond). Aussi la critique a-t-elle changé de forme. Il ne s'agit plus d'y avoir des idées, on tient beaucoup plus à une certaine façon de dire les choses qui se résout en injures. La critique du jour a été parfaitement rendue par Bertrand dans la terrible farce intitulée *Robert Macaire.* Quand M. Gogo, l'actionnaire, demande des comptes, Bertrand se lève, et dit : « Et, d'abord, je ferai observer que M. Gogo est une canaille! » On commence aujourd'hui par où finissaient, hélas! quelquefois les érudits des temps passés. Il paraît que, de tout temps, une injure a paru la meilleure raison de toutes les raisons. Aujourd'hui que tout va se matérialisant, la critique est devenue une espèce de douane pour les idées, pour les œuvres, pour les entreprises de librairie. Acquittez les droits, vous passez!... Charmante à l'égard des stupidités et des niaiseries, la critique ne prend son fouet à lanières, elle n'embouche sa trompette à calomnies, elle ne met son masque et ne prend ses fleurets

que dès qu'il s'agit des grandes œuvres. Elle n'est pas dénaturée, elle aime son semblable : elle caresse et choie la médiocrité. Les critiques de toute espèce tiennent surtout à passer pour être de bons enfants, ils font le mal, non par spéculation, mais parce que le public aime à ce qu'on lui serve chaque matin trois ou quatre auteurs embrochés comme des perdrix et bardés de ridicule. Ce que le critique trouve éminemment drôle et de haut goût est de vous serrer la main, de paraître votre ami, tout en vous piquant avec les aiguilles empoisonnées de ses articles. S'il fait de vous un éloge dans un journal de Paris, il vous assassinera très-bien dans un autre journal à Londres.

AXIOME

Le critique aujourd'hui ne sert plus qu'à une seule chose : à faire vivre le critique.

A. LE CRITIQUE DE LA VIEILLE ROCHE

Deux variétés : 1° l'Universitaire ; 2° le Mondain.

Ce critique s'en va, vous ne pouvez plus guère l'observer que dans le *Journal des Savants,* dans quelques articles très-rares du *Constitutionnel,* cette arche de Noé des vieilleries, dans quelques recueils où son style décent, sa politesse fait l'effet de la danse de mademoiselle Noblet, à côté des danseuses de la nouvelle école, les Essler, les Carlotta Grisi, les Taglioni et autres qui passent comme des météores.

Ce critique croit devoir être aux idées ce que le magistrat est aux espèces judiciaires, et il a raison, le bonhomme. D'ailleurs, plein d'atticisme, il plaisante au lieu de blesser; il n'entre jamais dans la personnalité, mais il tient à se montrer malin. L'Académie française est toute son ambition, il croit y avoir des droits en ayant consacré sa vie aux lettres. Après avoir occupé pendant vingt ans le siége du ministère public, il demande à faire partie de la magistrature assise. Il est surtout honnête homme. Il se croirait déshonoré s'il consentait à écrire un article *pour,* après avoir écrit

un article *contre*. Quand, par considération pour le journal ou pour des amitiés puissantes, il faut parler d'un livre qu'il n'approuve pas, il fait un article *sur*. Voilà sa théorie. Il ne sort pas de ces trois formes : *Pour, contre, sur*. Le *Journal des Débats* a eu, pendant trente ans environ, une nichée de bons vieux critiques, gens d'esprit, gens de talent, gens de cœur, profondément instruits, qui constituaient la haute école de la critique. Le dernier de ces Romains est mort. Le vieux Duvicquet a eu comme des éblouissements à l'aspect du jeune critique blond. Duvicquet peut passer pour le dernier, car MM. Feletz et Jay, devenus académiciens, n'ont plus guère écrit; M. Fiévée s'était depuis longtemps retiré de l'arène, et feu Becquet, appelé à leur succéder, n'a pas été fécond. Ce viveur a promptement abandonné le sentier des Dussault, des Hoffmann, des Colnet, des Bonald, des Tourreil, pour succéder à Duvicquet. Le critique de la vieille roche se produit sous deux formes : il est *universitaire* ou *mondain*.

Première variété. *L'Universitaire*. — Ce critique peu fécond prend un livre, il le lit, il l'étudie, il se rend compte de la pensée de l'auteur, il l'examine sous le triple rapport de l'idée, de l'exécution et du style. Au bout d'un mois, il se met à écrire ses trois articles, en analysant préalablement l'œuvre elle-même. Il fait sa critique comme Boulle faisait ses meubles. Après trois mois, quand le livre est à peu près oublié, le bon vieux critique apporte son lourd et consciencieux travail. Réfugié sur les hauteurs du quartier Latin, dans les profondeurs d'une bibliothèque, ce vieillard a tant vu de choses, qu'il ne se soucie plus de regarder le temps présent. Il va vêtu de noir, il est décoré de la Légion d'honneur, et joue aux dominos. Il est sans ambition, il est pensionné, il a une gouvernante, il aime la jeunesse, il prophétise les succès, et il se trompe toujours.

Deuxième variété. *Le Mondain*. — Celui-là marche avec son siècle, tout en s'étonnant de l'allure des choses : vous le rencontrez à l'état passif d'un oiseau empaillé, se promenant sur les boulevards, ne concevant plus rien au journalisme, à ses tartines pleines de fautes, à ses *lapsus plumæ* trop fréquents pour ne pas révéler une ignorance crasse, à ses manques de convenance. Ce savant de l'Empire avoue ingénument être d'un *autre âge*, il se

balance agréablement dans ses succès oubliés, et sait toutes les anecdotes du temps de l'Empire. Ce brave homme, moitié Schlegel, moitié Fontanes, a dirigé des recueils périodiques; il a occupé des fonctions, car, autrefois, le gouvernement savait qu'on ne pouvait pas vivre de sa plume. Enfin, ce vieux critique a cet avantage sur le précédent, qu'il n'écrit plus; il cache son dédain des œuvres contemporaines sous une exquise politesse et sous des formules pleines de bonhomie : il s'accuse de peu d'intelligence, il est encore homme à femmes, il suit les théâtres, il achète les plus belles dents et les plus beaux cheveux du monde. Il est si vraiment affable et de si bonne compagnie, qu'un bourgeois le prend pour un ancien préfet impérial. Il est trop bien vêtu, trop galant, il suit trop les théâtres, il hante trop les salons ponr être caricature. Il a de vieux amis et de vieilles amies. Il représente admirablement ce qu'on nommait autrefois *un littérateur!*

B. LE JEUNE CRITIQUE BLOND

TROIS VARIÉTÉS : 1° le Négateur; 2° le Farceur; 3° le Thuriféraire.

Paris, qui se moque de tout, même de lui quand il n'y a rien à railler pour le moment, a trouvé ce surnom pour le critique imberbe qui procède par « Gogo est une canaille ». Il n'est donc pas nécessaire d'être blond pour être un critique blond, il y en a de fort noirs.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Le Négateur.* — Quand ce critique est logé dans quelque quatrième étage avec une fille, il est essentiellement moral et crie sur les toits : « Où allons-nous? » S'il se marie, il tourne aux opinions de la Régence, et se met à justifier les plus grandes énormités. Lui qui sait à peine sa langue, il est puriste, il nie le style quand un livre est d'un beau style, il nie le plan quand il y a un plan, il nie tout ce qui est, et vante ce qui n'est pas : c'est sa manière. Il examine par où le créateur est fort, et, quand il a reconnu les qualités réelles, il base là-dessus ses accusations, en disant : « Cela n'est pas. » Il fait lire les ouvrages par sa maîtresse, et il adopte l'analyse qu'elle lui en fait. Ce qu'il apprend la veille, il vous le dégurgite le lendemain : il est donc puriste, moraliste et négateur, il ne sort pas de ce programme.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Le Farceur.* — Cette belle variété se livre à des plaisanteries continuelles, comme de rendre compte d'un livre en travestissant les faits et confondant les noms des personnages; comme de faire croire au talent d'une personne médiocre. Le farceur aime à *faire* des acteurs, des auteurs, des danseuses, des cantatrices, des dessinateurs. Il travaille partout, il écrit sur tout; il parlera des arts sans en rien savoir, il rendra compte de l'exposition de l'industrie, d'une séance de l'Académie, d'un bal de la cour, sans y avoir mis le pied. En faisant la biographie d'un respectable vieillard, il lui donne trente-six ans, il déplore qu'il soit mort à la fleur de l'âge; puis, dans celle d'un jeune homme, il le dit presque centenaire. Si quelque familier prend la liberté de lui faire observer que Raphaël n'a pas fait la *Judith* du palais Pitti :

— Pédant ! répond-il en souriant.

Le jeune critique blond a des amis qui lui chantent des hosannas continuels et qui partagent sa vie débraillée; il dîne et soupe, il est de toutes les parties et de tous les partis, il fait un carnaval qui prend au 2 janvier et ne finit qu'à la Saint-Sylvestre; aussi le jeune critique blond dure-t-il très-peu. Vous l'avez vu jeune, élégant, passant pour avoir de l'esprit, ayant fait un premier livre, — car toutes ces *fleurs des pois* littéraires ont, au sortir du collége, publié soit un roman, soit un volume de vers, — et vous le retrouvez flétri, passé, les yeux aussi éteints que son intelligence; il cherche une position, et, chose étrange, il en trouve une : il est consul général dans le pays des *Mille et une Nuits,* ou, bravement établi, ni plus ni moins qu'un bonnetier, à la campagne, il a des propriétés. Mais, selon un mot de l'argot journalistique, *il n'a plus rien dans le ventre,* que l'impuissance, l'envie et le désespoir.

TROISIÈME VARIÉTÉ. *Le Thuriféraire.* — Dans tous les journaux, il y a le préposé aux éloges, un garçon sans fiel, bénin, et qui fait de la critique une boutique de lait pur. Sa phrase est ronde et sans aucune espèce de piquants. Il a pour état de louer, et il loue avec une infinité de tours aussi désagréables qu'ingénieux; il a des recettes pour tous les cas, il pile la rose et vous l'étend sur trois colonnes avec une grâce de garçon parfumeur;

ses articles ont l'innocence des enfants de chœur, dont l'encensoir est dans ses mains. C'est fade, mais c'est agréable à celui que l'article concerne. Les directeurs de journaux sont très-heureux d'avoir sous la main un rédacteur de ce genre. Quand il faut louer un homme à outrance, on le livre au thuriféraire. Malheureusement, à la longue, les abonnés reconnaissent ce genre, et ne lisent plus ces tartines azymes. Aussi beaucoup d'auteurs menacés du thuriféraire préfèrent-ils être assassinés à coups de poignard que de mourir comme Clarence dans ce tonneau de Malvoisie.

Le thuriféraire, chanoine de la critique, est bien vu, bien reçu partout; il est aimé, il est bon, il a peu de méchancetés à se reprocher, mais il en a; il a eu ses moments de révolte, et il se les reproche; il passe sa vie en fêtes : il y a tant de vanités à satisfaire! Il a le pied dans tant de journaux où il glisse de petits articles, qu'il est choyé, surtout par les vieux bas bleus. Dire toujours du bien de son prochain est peut-être plus difficile que d'en dire toujours du mal. Le thuriféraire, que quelques personnes ont la bonhomie d'appeler un crétin, a commis son petit roman, son petit recueil de poésies; il fait parfois une nouvelle *bien écrite,* qui reparaît dans les keepsakes, dans les livres du jour de l'an. Son nom est dans cette légion de noms célèbres dont abuse tout spéculateur, et qu'on annonce comme travaillant à des journaux qu'ils ignorent. Le thuriféraire, qui semble alors faire partie de la littérature, passe dans sa province pour un grand homme. Il finit, après cette jeunesse orageuse, après avoir mené la vie des journalistes inconnus, par épouser une jeune personne qui a l'excentricité de vouloir porter un nom célèbre, et que, dans sa clémence, Dieu punit cruellement : elle a pour mari un parfait honnête homme, incapable de lui faire connaître les énormités de ses rêves de jeune fille en délire, et qui la tue à se rendre heureuse.

C. LE GRAND CRITIQUE

DEUX VARIÉTÉS : 1° l'Exécuteur des hautes œuvres; 2° l'Euphuiste.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *L'Exécuteur des hautes œuvres.* — Ce critique s'explique par un seul mot : l'ennui. Ce garçon s'ennuie, et il

essaye d'ennuyer les autres. Sa base est l'envie; mais il donne de grandes proportions à son envie et à son ennui. D'abord, il a, sur les autres sous-genres, l'avantage de savoir quelque chose, d'étudier les questions, et d'écrire correctement sa langue, c'est-à-dire sans chaleur, sans images, mais purement. Son style est froid et net comme une lame de couteau. Il est grammairien, il lit les œuvres dont il rend compte, il est consciencieux dans son envie, et voilà pourquoi les ennemis de tout talent intitulent ce garçon un grand critique. Il est surtout superbe et dédaigneux; il tient à ses jugements, il les rend sans appel. Il ne s'occupe pas indifféremment de tous les livres, de toute chose, comme le critique blond et le thuriféraire ; il choisit ses victimes, et trouve dans ce choix un éloge si grand, qu'il se permet d'appliquer le livre à la question ordinaire et extraordinaire de sa critique, car il tient à être impitoyable.

C'est pour les gens de son siècle un *tourmenteur* littéraire. Il aime par-dessus tout à rendre justice aux morts, il les loue en scrutant leurs intentions et découvrant une foule d'idées qui ne se trouvent pas chez les auteurs contemporains. Si l'un des collaborateurs de *sa Revue* publie un roman intitulé *Jouissance*. il trouve le moyen de lui percer le cœur en le louant ainsi :

L'ouvrage que je viens de lire est celui que devait écrire le collaborateur à qui nous devons tant d'appréciations fines, et des pages dont le travail rappelle celui des ivoires de Dieppe. L'action, la fable est réduite à rien, elle se perd en un millier de pages couvertes de réflexions et d'idées dans lesquelles l'auteur fait exécuter à sa pensée d'innombrables évolutions, sans se mettre en peine de construire une scène ou de raconter un événement. Il a pris la déduction pour l'analyse, il a remplacé les nerfs délicats de l'intrigue par les confuses images de la poésie. Si la connaissance des choses humaines est un peu trop enfouie sous une phrase rêveuse, les esprits d'élite sauront y démêler, sur l'ordre social, des sentiments et des opinions qui ne démentent pas l'harmonie littéraire de la vie de l'auteur. C'est une conclusion logique et glorieuse de diverses tentatives intellectuelles essayées, prises, quittées, mais courageusement abordées. Envisagé de cette sorte, le livre n'a plus rien d'obscur ni de mystérieux pour les gens au fait des transformations littéraires de notre époque. L'auteur a mis sous la forme du récit une expression plus familière, plus accessible des idées déjà révélées, tantôt sous une forme lyrique, tantôt sous la forme dialectique.

Ce livre s'explique donc beaucoup par l'auteur, dont les pèlerinages en des terres opposées, dont les dévotions à des saints de sectes diverses seraient incompréhensibles pour qui ne connaît pas en lui ce mélange heureux d'enthousiasmes et de curiosités qui se renouvellent à mesure qu'ils s'apaisent et qui enrôlent

son esprit, ses études, sa science du style au service des gloires méconnues.

Tout en proclamant aujourd'hui des vérités austères, il débrouille les volontés qui s'entremêlent dans la vie de l'homme. Son héros est le frère de René par la rêverie, par l'inaction, mais moins coupable; aussi nous paraît-il plus explicite. Si René se réfugie au désert pour y rester lui-même et s'incarner sa passion, l'autre se réfugie au séminaire pour en sortir transformé. Si le héros embrassait la religion en se sentant indécis entre le monde et le cloître, ou pour terminer une lutte entre trois amours, j'aurais eu peur qu'il ne lui arrivât de dire un jour ce vers devenu fameux :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène!

L'auteur, mieux que personne, aurait pu nous raconter alors les malheurs de l'indécision; mais ce but n'aurait pas également frappé les regards. Aussi a-t-il cherché de plus hautes moralités qui se sont offertes à ses yeux en des personnages contemporains. Il a voulu proclamer cette grande vérité que le catholicisme finit toutes les incertitudes. Pris ainsi, le roman arrive à toute la hauteur de l'homélie, et tend, par un chemin glorieux, au point où cesse la mobilité. Un homme qui croit à saint Martin et à Lamartine, à Chateaubriand et à Lamennais, à Carrel et à Ballanche, à l'abbé Prévost et à de Vigny, à Genève et à Diderot, ne pouvait pas procéder autrement. Croire, pour lui, est une des formes de l'intelligence; et qui de nous osera condamner les tâtonnements de l'intelligence? Des esprits sévères répudieront peut-être une candeur qui va d'enthousiasme en enthousiasme à divers autels, car il y a des esprits sérieux qui ne se condamnent pas facilement à la sympathie universelle; mais ces esprits-là n'ont sans doute rien de lyrique ni d'harmonieux; ils tiennent du XVIIIe siècle une rectitude mathématique sans grâce, sans ampleur. L'amoureuse curiosité du style est, dans ce livre, pleine de ressources d'ailleurs. Rompu de bonne heure aux ruses les plus lascives de l'expression, l'auteur a des métamorphoses irrésistibles. Dans ce livre, on voit le cœur sous les sens se révolter contre l'avilissement du plaisir. Ceux qui peuvent y trouver de la trivialité dans certaines parties, de la puérilité dans plusieurs descriptions, pourraient manifester un égal dédain en présence d'un Hobbéma. Ce livre est à mon avis une monodie désespérante. Croyez-vous que, pour tous ceux qui sont vraiment hommes, pour le poëte, le philosophe, l'artiste, l'amour se réduise à l'ivresse et l'oubli, à l'exaltation et l'épuisement? Était-ce ainsi que saint Augustin comprenait la volupté? Oh! que non pas. Les grands hommes ne tardent pas à reconnaître les ivresses rapides et mal choisies, l'exaltation inutile, l'épuisement sans fruit. En vue du port qu'elle aperçoit, l'âme ralentit sa manœuvre et tend à se purifier par une héroïque abnégation. Il y a des voluptueux qui reculent, le pied leur trébuche devant l'abîme du dévouement, et ils retournent pour quelques moments à l'alcôve embaumée. Tout le roman est là. Du désir à l'impuissance, de l'irrésolution à la nullité, la transition est logique. Le plaisir ainsi compris est une initiation. Cette histoire très-simple aboutit à une conclusion lumineuse : le voluptueux indécis redevient homme en choisissant la prière comme un dernier, un inévitable asile. Ainsi soit-il.

Ce critique est grand, parce que personne ne peut être à la fois

sec et froid. Je préfère à ce système l'épigramme du bon vieux temps et ceux qui eussent dit à un auteur :

Publiez votre livre, et qu'on n'en parle plus.

C'était plus facile à retenir et plus amusant que les arrêts passionnés du grand critique sec et froid.

Deuxième variété. *L'Euphuiste.* — Cet autre grand critique est nuageux et cotonneux. Il procède par phrases semblables à celles que faisaient les beaux-esprits de la cour d'Élisabeth. De là son nom.

LES PRINTEMPS DE L'AME

PAR

ABEL MUTIN, DE NEUCHATEL

Ce poëte, dont les œuvres annoncent des tentatives d'art sévères en des cas limités, n'a pas encore donné son dernier mot. Ses publications, restreintes, d'ailleurs, et destinées à la Suisse, sa patrie, marquent un goût invincible pour la rêverie, et s'adressent à ceux qui, par une conformité douloureuse d'existences, s'intéressent aux peines de cœur harmonieusement déplorées. Sa poésie est un inconcevable chaos, où de fraîches réminiscences nous égarent en des sentiers épineux, où de monstrueuses imaginations nous ramènent aux espaces infertiles. On y aperçoit des sables mouvants d'où sortent des osiers. Ces pages nous offrent de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles. L'auteur doit vivre d'effets de lumière, au soir, sur les nuages groupés au couchant, et de mille aspects d'un vert feuillage clair-semé dans un horizon bleu.

C'est un de ces hommes qui ne trouvent rien de puéril à prendre dans la rue du côté du soleil, à s'arrêter quatre heures sur le pont du Nant (le mot du pays), à courir voir passer une chaise de poste; il se glorifie d'avoir un cœur de poëte, de s'associer aux êtres élus qui s'égarent en des landes lumineuses. Vraisemblablement, il ne voulut d'abord que se dire à lui-même ses souffrances, et il se surprit *murmurant des plaintes* cadencées qui ressemblaient à des vers. Une mélancolie bleuâtre transpire dans ses confidences, montées parfois à un lyrisme prématuré. Chez lui, l'inexpérience est pleine de grâce; et, quand l'amertume le plonge en des railleries saisissantes, il lui arrive quelquefois de s'écrier avec lord Ormond du *Cromwell* de Victor Hugo :

Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux!

Par ses goûts, ses études et ses plaisirs, Abel Mutin appartient à cette jeune et chaste école de poésie murmurante et domestique, passionnée pour l'intime, pour le pittoresque et l'imagé, qu'André Chénier légua du pied de l'échafaud au

XIX[e] siècle, et dont Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps et *quelques autres* après eux, ont décoré le glorieux héritage. Quoiqu'il ne se soit essayé qu'en des peintures d'analyse, en des intérieurs de petite dimension, Abel Mutin a le droit d'être compté à la suite. Il est sévère dans la forme, religieux dans sa facture; il refrappe les mots surannés ou de basse bourgeoisie exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique. Il recule devant la tranchante célérité du langage et taille sa pensée dans un vaste et flottant exemplaire d'où sortent mille circonstances sous-entendues. Ce sont des franchises réservées aux vrais poëtes, qui lâchent toujours la *science* pour la *forme,* tout en réservant le nécessaire. Que les adversaires ne s'y trompent pas : parce qu'on donne certains conseils de style, et qu'on révèle certains secrets nouveaux de *forme,* on ne prétend pas contester la prééminence des sentiments et des conceptions. Les successeurs d'André Chénier sont poëtes avant tout; ils ont retrempé le *vers flasque* du XVIII[e] siècle en assouplissant l'alexandrin un peu raide et symétrique du XVII[e].

L'instrument à la fois puissant et souple d'Abel Mutin est d'un disciple vagabond mais fidèle. Ces mots d'*école* et de *disciple* simplifient le langage et n'impliquent aucune imitation servile, ils expriment une communauté de vues sur l'art. Ce disciple, pour être Suisse, n'en pousse pas moins des vers pleins et immenses, drus et spacieux, tout d'une venue et tout d'un bloc, jetés d'un seul et large coup de pinceau, soufflés d'une seule et longue haleine, comme ceux-ci :

Le coup n'est pas très-fort, non, il n'est pas sans doute
Large comme un portail d'église, ni profond
Comme un puits; c'est égal, la botte est bien à fond!

d'une traduction déjà célèbre de Shakespeare. De tels vers, quoiqu'ils tiennent de bien près au talent individuel de l'artiste, se rattachent à la manière et à la facture de l'École.

Le jour se lèvera pour ces poésies naïves, agrestes, d'une simplicité irréfléchie, pleines de noblesse dans leur abandon, et au milieu desquelles se dresse parfois l'*écorché* dans la manière de Géricault. Abel aussi aura eu part à la grande œuvre; il aura, lui aussi, apporté sa pierre taillée pour le temple; car Abel Mutin possède les éléments intégrants de la forme, lesquels, pour être mobiles et fluides, n'en sont pas moins fixes et réels. L'insouciance et la profusion donnent une allure si coulante aux périodes de ce poëte, cette foule de participes présents, tour à tour pris et quittés; ces phrases incidentes jetées adverbialement; ces *si,* ces *quand,* ces *mais,* ces *aussi,* qui passent flot à flot, qui rouvrent coup sur coup des sources imprévues et nourrissantes; ces énumérations qui jaillissent, comme un rayon, de la cime aux profondeurs; tout cela rappelle le roi des fleuves, qui passe, sous les grands horizons de la Lombardie, à nappes épanchées, recevant les ondées du ciel et les coups d'un soleil avide; irrésistible à son milieu, incertain des courants; prenant des roseaux caressants, jonchant de mille gerbes de feu ses crêtes écumantes : allez lui dire qu'il a tort!...

Laissons ce puéril critique sur le Pô.

Cette prose ne fait-elle pas aimer celle de l'exécuteur des hautes œuvres? On aime mieux recevoir un coup de cimeterre que de périr entre deux matelas de ouate.

D. LE FEUILLETONISTE

Voici, de tous ces gâte-papier, le sous-genre le plus heureux : il vit sur les feuilles comme un ver à soie, tout en s'inquiétant, comme cet insecte, de tout ce qui file. Les feuilletonistes, quoi qu'ils disent, mènent une vie joyeuse, ils règnent sur les théâtres; ils sont choyés, caressés! mais ils se plaignent du nombre croissant des premières représentations, auxquelles ils assistent en de bonnes loges, avec leurs maîtresses. Chose étrange! les livres les plus sérieux, les œuvres d'art ciselées avec patience et qui ont coûté des nuits, des mois entiers, n'obtiennent pas dans les journaux la moindre attention et y trouvent un silence complet; tandis que le dernier vaudeville du dernier théâtre, les flonflons des Variétés, nés de quelques déjeuners, enfin les pièces manufacturées aujourd'hui comme des bas ou du calicot, jouissent d'une analyse complète et périodique. Ce travail exige dans tous les journaux un rédacteur spécial, annaliste des gravelures de la Déjazet, historien des répétitions kaléidoscopiques de sept situations incessamment remuées dans une lorgnette. Ce rédacteur, le Panurge du journal, se plaint, comme les sultans, d'avoir trop de plaisir; il a le palais saturé d'ambroisie; il plie sous le faix de quinze cents actes par an, sur lesquels se promène son scalpel et que goûte sa plume. Comme un cuisinier qui appelle parfois l'eau de Sedlitz pour se ranimer le goût, il va voir les Funambules. Pourquoi ce privilége accordé à cette mousse de vin de Champagne, sur l'art littéraire? Ceci tient à une question mercantile horrible, qui dévoile l'immoralité des conceptions législatives, sous le poids desquelles se trouvent tous les journaux.

Le théâtre paye le journal en plaisir, il bourre les rédacteurs de toute espèce, les gérants, les maîtres Jacques, un chacun, de billets, de loges et de subventions; tandis que le libraire, dont les produits ne peuvent s'enlever que par la plus grande publicité, paye le journal en écus. Si le journal analysait les livres, comme il analyse les pièces de théâtre, les annonces de la librairie seraient inutiles. Or, depuis le jour où la quatrième page des

journaux est devenue le champ fertile où fleurissent les annonces, la critique des livres a cessé. Ceci est une des causes de la diminution progressive de la vente des ouvrages littéraires, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. La littérature et l'industrie ont payé le timbre et la poste des journaux, du jour où les annonces ont valu deux cent mille francs par an. D'abord, le théâtre peut se passer d'annonces, en jaunissant tous les coins de rue de ses affiches quotidiennes ; puis il n'a pas l'insensibilité du livre. Avec ses actrices, ses danseuses, ses cantatrices, il s'adresse aux sens et à l'amour-propre ; il envoie des loges, il reçoit tous les soirs la légion de la presse ; car la presse compte plus de cinq cents entrées gratuites aux théâtres de Paris, parmi lesquelles il s'en présente tout au plus dix par soirée. Entre l'argent à empocher et le gouvernement de la plus belle partie de l'intelligence, la presse n'a pas hésité : elle a pris l'argent et a résigné le sceptre de l'article de fond. Le jour où les droits de poste et de timbre ne coûteront ensemble qu'un centime, la critique littéraire et scientifique sera tout aussi nécessaire dans un journal que le roman publié maintenant par feuilleton.

Geoffroy fut le père du feuilleton. Le feuilleton est une création qui n'appartient qu'à Paris, et qui ne peut exister que là. Dans aucun pays, on ne pourrait trouver cette exubérance d'esprit, cette moquerie sur tous les tons, ces trésors de raison dépensés follement, ces existences qui se vouent à l'état de fusée, à une parade hebdomadaire incessamment oubliée, et qui doit avoir l'infaillibilité de l'almanach, la légèreté de la dentelle, et parer d'un falbalas la robe du journal tous les lundis. Maintenant, tout en France a son feuilleton. La science et la mode, le puits artésien et la guipure ont leur tribune dans les journaux. Baudran et Arago, Biot et Nattier se coudoient dans les *comptes rendus*. Cette vivacité de production spirituelle fait de Paris aujourd'hui la capitale la plus *amuseuse,* la plus brillante, la plus curieuse qui fut jamais. C'est un rêve perpétuel. On y consomme les hommes, les idées, les systèmes, les plaisanteries, les belles œuvres et les gouvernements, à faire envie au tonneau des Danaïdes.

Le métier de feuilletoniste est si difficile, qu'il n'en est que deux sur vingt qui se fassent lire avec plaisir, et dont la verve soit

attendue le lundi. L'un des deux est un de nos poëtes les plus distingués.

FEUILLETON DE BEAUCOUP DE LUNDIS

Voici le spécimen du premier de ces feuilletons :

Tenez-vous beaucoup à ce que moi, Pistolet, le chien de votre critique marié, je vous parle de ce drame pendant que nous déménageons? — Non. — Alors, tant mieux pour vous et tant mieux pour moi. Aussi bien le connaissez-vous déjà, car il n'y a qu'un drame au monde, comme il n'y a qu'une comédie. C'est l'ambition, c'est l'amour. Et le moyen de croire à l'ambition humaine, aujourd'hui que cette noble vertu des grandes âmes est devenue le vice des petits esprits, aujourd'hui que nos seigneurs les avocats rêvent tous le pouvoir et que vos vaudevillistes ont la croix!... Comment l'ambition en est-elle tombée là? nul ne saurait le dire; laissez-la donc mourir dans la poitrine sourde de nos tribuns et sur l'habit vert d'un académicien. C'est ainsi, d'ailleurs, que meurent toutes choses, les belles passions comme les grandes idées. Le drame est tombé de Corneille à M. Bouchardy, et la chute est trop grande pour qu'il s'en relève jamais. Après avoir dominé César, Cromwell et Napoléon, l'ambition en est réduite à taquiner des bourgeois. Le palais Bourbon est un hôtel des Invalides. Pauvre passion! le destin lui devait mieux que cela!

Donc, faites votre drame vous-même, ou, mieux encore, ne le faites pas du tout, et parlons de la campagne. Quand vient l'hiver, comme dit mon maître, on peut se contenter du blafard soleil d'une rampe, on peut écouter les chants éraillés et vieillardant de vos *prime donne* maigres et chauves, on peut se résigner à subir tous ces oripeaux huileux, tous ces visages badigeonnés, tous ces sourires édentés, toutes ces passions fausses, toutes ces phrases boiteuses et hydropiques, toutes les vieilleries de tréteaux, enfin, qui composent le théâtre; — mais, quand arrive l'été, quand les chants de l'alouette matinale nous saluent tous comme autant de Roméos, quand aux fraîches senteurs du soir le rossignol mêle ses amoureux nocturnes, quand sous les vertes allées d'un bois mystérieux scintillent de brillantes demoiselles bleues et roses comme des fleurs égarées, qui ont oublié le numéro de leurs tiges, quand sous un ciel constellé de fleurs d'or, perdu au milieu de ces harmonies splendides, on se demande si l'on écoute des parfums ou si l'on respire des chants, — quelle joie d'oublier M. Arnal et le Vaudeville! M. Duprez et l'Opéra! et mademoiselle Rachel! et les comédiens ordinaires du roi! et les comédiens ordinaires du peuple! et même Alcide Tousez à qui l'on dit alors : *Displicuit nasus tuus!* « Ton nez me déplaît, va-t'en. »

Mon maître écrivait cela l'autre jour, et je gambadais à ses côtés, lorsque nous entendîmes crier des cerneaux dans la rue. C'était l'automne. Alors, votre critique n'y tint plus, vaudevillistes! il jeta son bonnet de coton, mit son beau gilet blanc, me siffla gaiement, et nous voilà partis tous deux à la recherche d'une maison de campagne. Prenez ceci comme vous voudrez le prendre : toujours est-il que nous avons trouvé une campagne et une maison. Une charmante maison sise entre ville et jardin : la ville, c'est Paris; le jardin, c'est le bois de Boulogne. Une maison rococo, toute pleine encore des souvenirs de Louis XV, avec des Amours par-

tout, des bergères partout, des moutons partout, des fleurs partout, une vraie bergerie. Il ne s'agit pas cette fois d'une villa Blaguanini, il est simplement question d'une bonne maison en pierres, ma foi! avec des persiennes grises, et qui est bien à nous, et les persiennes aussi, et le jardin aussi; et le jardin a de beaux gazons de velours et de bons vieux arbres ornés de vieux lierres bien touffus, et j'ai une belle niche peinte en vert dans la cour, et, quand vous passerez par là, demandez Pistolet, on vous dira : « C'est là. »

Mais, pour en revenir à ce drame, que nous n'avons pas vu, nous pensions hier, en nous promenant, à vous narrer cette vieille histoire de poignards rouillés, d'adultères vrais, d'enfants supposés et de passions enrouées qu'on appelle le drame moderne, lorsque Louis nous présenta une jeune fille qui venait se recommander à nous pour entrer au théâtre. A quel théâtre? La pauvre enfant l'ignorait elle-même. Elle était belle, elle était pure et fraîche, de beaux yeux bleus et doux, et, dans sa naïveté, elle croyait qu'il suffisait d'être intelligente, très-sensible, très-belle et très-jeune, pour attendrir ces cerbères qui se font nommer directeurs. A la vue de tant de grâce, de tant de jeunesse et de tant de beauté que le théâtre pouvait dévorer d'une seule bouchée, je me sentis pris d'une horrible douleur, et mon maître se mit à verser de grosses larmes comme un gros enfant qu'il est.

C'était là, en effet, une bien triste et bien poignante réalité. « Quoi! mon enfant, lui dit-il, vous pensez au théâtre! Mais, à la Comédie-Française, M. Samson vous trouvera trop jeune pour jouer les ingénues, et mademoiselle Mante vous trouvera trop maigre; — à l'Opéra, on vous trouvera trop grasse; à l'Opéra-Comique, on vous reprochera de parler trop bien le français. Oh! ma pauvre enfant, croyez-moi, j'ai pour voisin un brave quincaillier retiré, qui ne va jamais qu'à l'Ambigu et ne lit que *le Constitutionnel*. C'est le chef d'une honnête famille, dont pas un homme n'a écrit de feuilletons, dont pas une femme n'a fait de nouvelles. Ce digne homme m'a demandé une gouvernante pour ses enfants, c'est dans cet intérieur calme et probe que vous ferez vos débuts. » Ainsi parla mon maître; là-dessus, elle pleurant, lui souriant, moi jappant, nous entrons chez le voisin, qui agrée notre jeune fille de grand cœur, et, aujourd'hui, au milieu de ses compagnes, ses sœurs d'hier, vous ne sauriez vraiment pas distinguer notre protégée.

Et voilà pourquoi je ne vous ai pas parlé de la pièce du jour. Une telle histoire ne vaut-elle pas pour vous tous les drames des boulevards? une telle action ne vaut-elle pas mieux pour mon maître que le meilleur de ses feuilletons?

On ne sait vraiment qu'admirer de la patience de celui qui tourne cette serinette ou de la longanimité de ceux qui l'écoutent. C'est depuis dix ans le même cliquetis d'adverbes, les mêmes mots enfilés comme des verroteries et agités par une main perfide.

La trompette de *la Presse* joue une musique variée, éclatante et poétique : on devine facilement que celui qui l'embouche y souffle sans efforts, et réserve ses meilleurs airs, ses fanfares étincelantes, pour un autre public que le gros public.

L'empire du feuilleton était trop vaste, on y régnait à la fois

sur la poésie et sur la musique du théâtre. Un jour, le *Journal des Débats,* en apercevant les énormes développements de la musique, art qui n'a envahi la société qu'après la chute de l'empereur dont les roulades étourdissaient le monde, détacha pour un grand compositeur, pour Berlioz, la critique musicale de la critique littéraire. Ce jour-là, MM. Bertin ouvrirent une porte par laquelle devaient se précipiter plus tard les sept ou huit journaux exclusivement consacrés à la musique.

Aujourd'hui, la presse possède un orchestre si varié, si fécond, si étendu, qu'il ne faut pas désespérer de ne pas jouir, d'ici à peu de temps, d'un journal uniquement destiné au piano ou au cornet à piston. Voici comment les plus célèbres plumes de la musique rendent compte d'un opéra :

Après une introduction d'un caractère maigre comme tout ce que fait M. un tel, le premier acte s'ouvre par un *andante* mystérieux, où s'enchaînent une foule de dessins légers. Frantz, le favori du prince, fait part aux courtisans de l'amour de son maître pour Lucile. Bientôt Lucile paraît avec son amant. La belle phrase en *ut* majeur :

Et si cette flamme si belle
Devait s'éteindre en vous un jour!
Ah! par pitié, soyez cruelle
Et n'acceptez pas mon amour!

n'est pas suffisamment adaptée à l'accent rhythmique de la mélodie. Nous désirerions aussi que l'accord de cinquième diminuée sur le sensible d'*ut* mineur fût posé sur la dominante du *mi* bémol. Le chœur final de cet acte :

Il faut ici dévorer notre outrage;
Mais la vengeance n'est pas loin.

est d'une vigueur entraînante. L'accompagnement des cors bourdonnés en *tremolo* par les troisièmes violons, et aboutissant au *forte* sur l'accord de l'accent tonique, serait d'un meilleur effet, si le trombone qui domine cette trame mélodique, en imitation à l'octave, prolongeait la tenue sur le bémol de la *cacciatura.* Ceci est clair.

Au second acte, nous sommes dans le jardin du palais. Après quelques mesures d'*andante,* suivies d'un *allegro* plein de feu, s'élève un immense *crescendo* sur la dominante du ton de *fa* naturel à six-huit. Horace chante alors une charmante sicilienne, où se trouve adroitement dessiné un noir pressentiment, exprimé par les secondes contre-basses, en imitation syncopée de la phrase vocale

Ce n'est que le soir,
O douce maîtresse!
Que de ta tendresse
J'obtiens quelque espoir;

Mais dans tes yeux bleus
Mon soleil se lève,
Et mon jour s'achève
Quand l'autre est aux cieux.

Ces couplets, un peu pont-neuf, écrits dans la coupe binaire, sont assez bien chantés par Roger. Nous n'en dirons pas autant du *sextuor* des soldats :

Buvons, amis, et chantons tous en chœur :
Honneur et gloire à notre gouverneur!

L'accompagnement en est cependant passablement orchestré; mais les messieurs qui le disent le prennent trop haut d'un bon trente-deuxième de ton. Le trio entre Frantz, Lucile et Horace, bien que très-vulgaire, se relève pourtant un peu, à la fin, par la phrase, dans le mode mineur :

— Il faut partir, oh! quel malheur!
— Il va partir, oh! quel bonheur!
— Ce départ me brise le cœur.

Ce qui fait un très-bel effet comme dialogue syllabique.

Ce deuxième acte, qui n'est pas fort, est cependant le meilleur des trois. Le finale, qui repose sur une pédale tonique, avec rappel du *grupetto* précédent, est d'une pauvreté mélodique pitoyable, que ne cachent nullement les vocalisations ambitieuses de madame Rossi.

Le dernier acte se passe dans une chaumière isolée. Désespéré de la fuite de Lucile, le prince chante sa douleur en faux-bourdon, tandis que Frantz se bat contre Horace. Frantz est blessé : il va même être un peu tué, lorsque Horace est arrêté, jugé et condamné à mort. Fort heureusement, un portrait vient éclaircir l'affaire. Horace n'a jamais été orphelin; le prince retrouve en lui un neveu chéri; tout le monde s'embrasse; Lucile arrive; les deux amants sont unis, et le tout se termine par un chœur combiné d'un canon à la quinte, dans lequel le chant se marierait à des modulations très-gracieuses, si le son piqué des *alto* et les trilles perpétuels des petites flûtes n'ôtaient à ce finale tout caractère de gravité.

En somme, c'est un fort beau succès pour M. un tel, dont plus que personne nous admirons l'immense talent.

Les autres feuilletonistes, inconnus à un kilomètre du mur d'enceinte, écrivent, selon leur opinion particulière, d'une manière sage. Ils s'en tiennent à la raison, et ils ont tort. Quoique très-honnêtes, ils rencontrent parfois des moments de verve, mais ils s'en repentent très-promptement. Ils prennent, d'ailleurs, la critique au sérieux, se permettent quelques réquisitoires contre les trois cent soixante auteurs dramatiques, dont les talents jetés dans une cornue et concentrés donneraient $0'$ de Corneille, ou $\frac{0}{0000}$ de Shakspeare. Ces messieurs ne conçoivent ni l'un ni l'autre des deux euilletonistes célèbres, *ils ne voudraient pas écrire ainsi, bien cer-*

tainement; mais aussi le public, hélas ! s'obstine-t-il à leur refuser son attention. Le feuilletoniste du *National* est de l'école paresseuse, il sort quelquefois de son sommeil et jette des éclairs passagers qu'on remarque; et, cependant, il déploie habituellement autant d'esprit que celui du *Commerce* a de probité dans ses appréciations littéraires. A quoi sert d'être honnête, hélas !... Quant à celui de *la Gazette,* il est obligé de tout foudroyer, *quand même !* Jusqu'aujourd'hui, *le Siècle* a trouvé commode de se dispenser d'avoir de l'esprit dans son feuilleton de théâtres, sous prétexte de la bêtise, parfaitement constatée, de ses trente mille abonnés. Aussi, l'un des hommes les plus spirituels de notre temps disait-il : « C'est un journal qui a le pied plat. »

E. LES PETITS JOURNALISTES

CINQ VARIÉTÉS : 1° le Bravo; 2° le Blagueur; 3° le Pêcheur; 4° l'Anonyme; 5° le Guérillero.

A l'exception des *bravi* dont plusieurs se posent le poing sur la hanche et la plume au chapeau dans les Revues, les variétés de ce sous-genre appartiennent presque toutes aux rédacteurs de petits journaux. Il existe à Paris une vingtaine d'entreprises de scandale, de moquerie à tout prix, de criailleries imprimées dont plusieurs sont spirituelles, méchantes, et qui sont comme les troupes légères de la presse. Presque tous les débutants, plus ou moins poëtes, grouillent dans ces journaux en rêvant des positions élevées, attirés à Paris comme les moucherons par le soleil, avec l'idée de vivre *gratis* dans un rayon d'or et de joie jeté par la librairie ou par le journal. Ils furètent chez les libraires, ils s'insinuent aux Revues, et parviennent difficilement, en perdant leur temps et leur jeunesse, à se produire. Ces braves garçons croient que l'esprit dispense de la pensée, ils prennent l'envie pour une muse, et quand ils mesurent la distance qui sépare un livre d'une colonne de journal, quand ils parcourent les landes situées entre le style et les quelques phrases d'une colonne de petit journal, leurs cerveaux se dessèchent, ils tombent épuisés, et se changent en directeurs de feuilletons, en maîtres Jacques, en employés dans

quelques ministères. Cependant, on observe plusieurs de ces tirailleurs, à l'état d'hommes modérés, vivant de leur bien, en bourgeois : c'est ceux qui ont joint à ce métier l'exploitation du vaudeville et du mélodrame en commandite, ou l'exploitation des prix Montyon.

Voici, certes, à notre avis, les figures les plus originales de la presse : il y en a de tristes comme les statues autour de l'église de la Madeleine, de gais comme des détenus pour dettes, de jolis garçons qui ne pensent qu'à l'amour, à la dissipation, de mariés ayant des actions dans la propriété du journal, de bons garçons ne voyant que du plaisir dans le mal ; des avocats sans cause qui gagnent des causes sans avocats, des fils de famille ruinés. C'est la turbulence des premiers désirs littéraires, et les joyeusetés dangereuses des gamins de Paris qui salissent les plus beaux monuments, et peuvent crever les yeux des passants en voulant leur faire une malice. Là se trouve tout le sel du journalisme, un esprit constamment original, dépensé en feux d'artifice dont les carcasses (les motifs) sont cependant et comme toujours hideuses.

Première variété. *Le Bravo.* — Le bravo veut se faire un nom, ou, du moins, il l'espère, en s'attaquant aux grandes réputations; il est connu pour *empoigner* les livres, pour les *échiner;* il est assommeur-juré. Cet équarrisseur littéraire ne discute pas une œuvre, il la dépèce; il ne l'examine pas, il l'écrase. Il croit alors qu'on admire la force de sa plume, la vigueur de ses raisonnements, et la grâce avec laquelle il *roue* le patient. Ses articles sont des exécutions, il y gagne un sou par ligne que lui donne un directeur de revues ou de journal. Malgré tant d'efforts, il arrive, par le débordement des œuvres de la presse, que le bravo ne fait pas la moindre sensation. Notre époque est si agitée, il y a tant de gens pressés par leurs affaires dans les rues, qu'on ne fait plus la moindre attention à des calomnies qui, dans le XVIIIe siècle, envoyaient Rousseau, pour le reste de ses jours, en exil. Aujourd'hui, la chanson de Jean-Baptiste Rousseau serait une gentillesse dont personne ne s'occuperait et qui ne blesserait que celui pour qui elle serait écrite. Telle est la jurisprudence que la presse a faite à la littérature française. Ce qui vaudrait un soufflet à un homme qui se per-

mettrait de dire en face ce qu'il écrit en colonne, devient un honneur pour le calomnié quand le bravo l'imprime, car alors c'est le bravo qui se déshonore. Les bravi ne manquent pas de manteaux pour envelopper leur envie ou leur misère : il s'agit toujours, selon eux, de venger la langue française outragée, la morale compromise, de s'opposer à de fatales tendances, de sauver l'art, etc. Parmi les grands critiques (voyez plus haut), il en est qui se sont laissé débaucher par d'ignobles spéculateurs à épouser des querelles de boutique, et qui se sont retournés contre leurs idoles en essayant de les briser, qui se sont permis des calomnies dont la tache leur reste sur la conscience, et qui gémissent d'avoir écrit certaines pages ou d'éloges ou de blâmes également faux et menteurs.

AXIOME

Il n'y a pas de police correctionnelle pour la calomnie et la diffamation des idées.

Le critique effronté qui travestit un livre n'est justiciable que de sa conscience et du spéculateur qui le paye, et qui, tôt ou tard, en fait justice. On trouve, sur la place publique de la littérature, des *bravi* à trois francs la colonne de cent lignes et à soixante francs la feuille, tant qu'on en veut.

Le bravo est à l'affût de tout ce qui s'entreprend en littérature, et, s'il n'est pas *compté* parmi les faiseurs d'une entreprise quelconque, il attaque l'entreprise. On vient à lui, la bourse ouverte, le bravo rengaîne sa plume.

Exemple : Un libraire invente de publier une collection de Physiologies, et refuse à un bravo de lui donner cinq cents francs d'une *Physiologie du Cigare;* le bravo, le lendemain, écrit dans un petit journal quelque chose comme ceci :

La physiologie était autrefois la science exclusivement occupée à nous raconter le mécanisme du coccyx, les progrès du fœtus ou ceux du ver solitaire, matières peu propres à former le cœur et l'esprit des jeunes femmes et des enfants. Aujourd'hui, la physiologie est l'art de parler et d'écrire incorrectement de n'importe quoi, sous la forme d'un petit livre bleu ou jaune qui soutire vingt sous au passant, sous prétexte de le faire rire, et qui lui décroche les mâchoires.

Vous avez à faire la *Pysiologie du Priseur,* vous écrivez que le tabac dégage le cerveau, éclaircit les idées, gâte le nez, prend à la gorge et devient une sale habitude; qu'on finit par priser au lit et que les femmes se trouvent alors saupoudrées de ce topique, qui devient un des ingrédients de l'amour. Si le libraire trouve cela drôle, vous ajoutez que le tabac gâte le linge, fait moucher, irrite les muqueuses, adoucit les chagrins, est excellent dans le cabinet, et qu'on peut le regarder comme un excellent sternutatoire dû à Nicot, ambassadeur de France en Portugal, un Salvandy du XVIe siècle. Cela mis en chapitres, orné de gravures, se tire à cent mille exemplaires dont quelques-uns se vendent, etc.

Le libraire, effrayé, s'empresse d'acheter le manuscrit de la *Physiologie du Cigare.* Le lendemain, le bravo vante l'opération dans un autre journal par un article qui commence ainsi :

Le XVIII[e] siècle a eu la mode des carlins; aujourd'hui, nous avons celle des physiologies. Les physiologies sont comme les moutons de Panurge, elles courent les unes après les autres, Paris se les arrache, et on vous y donne, pour vingt sous, plus d'esprit que n'en a dans son mois un homme d'esprit. Et comment en serait-il autrement? Ces petits livres sont écrits par les gens les plus spirituels de notre époque (*vingt-sept noms*). Aussi les physiologies se trouvent-elles sur toutes les tables de salon avec les œuvres de ceux qui ont le monopole de la plaisanterie écrite à coups de crayon. Une physiologie est aussi indispensable à une femme comme il faut qui veut rire, que le *Voyage où il vous plaira* de Tony Johannot et d'Alfred de Musset, que les charmantes *Scènes de la Vie privée et publique des Animaux,* par Stahl et Grandville, etc., etc.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Le Blagueur.* — Il y a cette différence entre le blagueur et le bravo, que le blagueur raille pour railler, calomnie avec l'opinion publique, par erreur. Le blagueur vous demande au besoin pardon de la liberté grande, et attaque pour son compte. Il fait feu sur les sottises publiques, il secoue les vieux pour voir s'ils se tiennent encore sur leurs arbres; s'ils tombent, il passe à d'autres en se glorifiant d'écheniller ainsi le double vallon. Les blagueurs ont tué *le Constitutionnel* en lui tuant son hydre de l'anarchie, animal politique et périodique qui faisait les délices des abonnés, en dételant son *char* de l'État, en lui reprochant son araignée mélomane. Ils ont perdu *Arbogaste* en en donnant à l'avance des scènes cocasses. Ils ont démonétisé des idées, ils ont déconsidéré par le ridicule des gens honorables, ils ont empêché des affaires, ils ont fourré leurs bras dans le trou fait à certaines réputations, là où il n'y avait pas à passer le petit doigt; ils ont augmenté le poids d'une condamnation légère; ils

sont venus en aide avec leurs carabines à la grosse artillerie du grand journal. A peine dans le secret des maux qu'il fait, le blagueur fume son cigare sur le boulevard, les mains dans son paletot, en cherchant à *faire des morts,* en cherchant des imbéciles à tuer. Les ridicules sont des espèces de fonds publics qui rapportent dix francs par jour au blagueur. On blague les gens riches, les lions, les bienfaits, les crimes, les affaires, les emprunts, tout ce qui s'élève et tout ce qui s'abaisse.

Le duc d'Orléans meurt, Gannal veut l'embaumer, le chirurgien du prince réclame le droit de faire cette opération ; au milieu du deuil général, un blagueur, en apercevant cette lutte de deux *réclames,* dit :

— Quel joli article à faire !

Et l'article paraît, on y blague les chirurgiens, Gannal et l'opération.

On fonde *la Phalange* pour manifester la doctrine de Fourier, le blagueur voit dix articles dans cette philosophie, et il commence :

Saint-Simon avait proposé de faire vingt pauvres avec la fortune d'un riche ; mais les *Quatre Mouvements* de Fourier, ancien correcteur d'épreuves en son vivant, sont une bien autre philosophie sociale : vous allez travailler les bras croisés, vous n'aurez plus de cors aux pieds, les avoués feront fortune sans prendre un liard à leurs clients, les gigots iront tout cuits par les rues, les poulets s'embrocheront d'eux-mêmes. Il vous poussera, vers cinquante ans, une petite queue de trente-deux pieds que vous manœuvrerez avec élégance et grâce ; la lune fera des petits, les pâtés de foie gras pousseront dans les champs, les nuées cracheront du vin de Champagne, le dégel sera du punch à la romaine, les laquais seront rois de France, et les pièces de dix sous vaudront quarante francs, etc., etc.

Jasmin arrive à Paris, amené par un article de Revue qui, pour se dispenser de trouver du talent aux Parisiens, en prête à la province : le blagueur restreint sa blague aux dimensions du poëte perruquier, il n'écrit que ces quelques lignes :

Le célèbre Jasmin est de retour à Paris. Dans une brillante soirée, donnée par M. Villemain chez un de ses amis, le célèbre poëte charabia a lu sa charmante élégie du *Fer à toupet :*

Qu'es dobenou lou tan oï moun mouse inconnou
Cantait loun blou cielo et vertous compagnou ;

Timido, craintivo, coum oun hirondello
Ché vollou légèro sour lo petiot ruisso !

Ces vers ravissants, que personne n'a compris, ont excité un immense enthousiasme.

Quand on veut *blaguer* un badaud littéraire, on commence par s'occuper exclusivement de lui. Tous les matins, on raconte de lui quelques traits plaisants comme ceci :

Depuis quelque temps, la Russie éprouvait le besoin d'acheter un de nos grands hommes et elle pensait surtout à Gaschènes de Molon, vaudevilliste, dont les prétentions égalent le talent qu'il n'a pas.

En rentrant chez lui, hier au soir, Galon de Moschènes y trouve trois envoyés du czar, qui l'attendaient depuis longtemps. Ces messieurs venaient lui présenter, de la part de l'autocrate, vingt-trois tabatières de platine, onze portraits avec diamants, très-ressemblants, et seize boisseaux de roubles en papier. En échange de ces petits cadeaux, Sa Majesté Nicolas Ier implorait seulement l'amitié de M. Groschène de Molleton. Mais, sourd à toutes les prières, M. Galènes de Moschon, indigné, repousse les présents et renvoie les seigneurs en leur disant :

— Allez dire à votre empereur que je n'accepte rien des ennemis de la France!

De pareils exemples doivent prouver que notre époque n'est pas entièrement déshéritée de vertus.

Troisième variété. *Le Pêcheur à la ligne.* — Tous les petits journaux payent leurs rédacteurs à tant la ligne, cinq ou dix centimes, selon le nombre des abonnés. *Le Charivari,* le matador des petits journaux, est le seul qui ait réalisé le problème de donner tous les jours une caricature. Cette collection sera certes un jour une des plus précieuses de notre époque. Si l'on demandait aux plus habiles écrivains de tympaniser du jour au lendemain de grands talents, soit Ingres, soit Hugo, comme *le Charivari* s'en acquitte, haut le pied, ils seraient un mois avant de trouver ces plaisanteries incessantes. De trois jours en trois jours, on trouve sous les caricatures faites par Daumier, de délicieux quatrains qui arrachent le rire, comme sous les caricatures de Gavarni se lisent d'admirables scènes de mœurs, en quatre lignes, aussi drolatiques, aussi incisives que la lithographie elle-même. Gavarni est inexplicable dans sa fécondité, comme le journal lui-même, avec ses lazzis. Aussi ce journal, dont l'existence est un délit perpétuel, a-t-il trois mille abonnés.

Le pêcheur à la ligne est le rédacteur qui vit, comme le pêcheur,

de sa ligne. Chaque jour, il use les qualités les plus précieuses de l'esprit à sculpter une plaisanterie en une ou deux colonnes; il découpe ses phrases en pointes, il s'épuise à donner les fleurs de son esprit dans cette espèce de mauvais lieu de l'imagination, appelé *le petit journal.* Il s'aperçoit trop tard de ses dissipations; mais souvent il a fini par devenir la dupe de ses plaisanteries, il s'est inoculé les ridicules après les avoir ridiculisés, comme un médecin meurt de la peste. A ce métier, le plus vigoureux esprit perd le sentiment du grand, car il a tout amoindri pour lui dans l'état social en s'y moquant de tout.

Certains pêcheurs à la ligne, plus habiles, ont inventé des formes de plaisanteries auxquelles tout s'adapte, comme les premiers-Paris ont inventé les continuelles répétitions d'un seul article. C'est les grands hommes du genre. De tous les rédacteurs du petit journal, un seul a traversé les journaux et s'est fait une position. Ce feuilletoniste célèbre est le parvenu de ce petit monde littéraire. Il a voulu faire des livres, mais chacun de ses livres était une collection d'articles. S'il n'a pas fait grand'chose, il a du moins fait école : il est le père Gigogne des pêcheurs à la ligne et des blagueurs, car il a ranimé la vie du petit journal moribond par une incroyable dissipation d'esprit et de railleries.

Aujourd'hui, le petit journal est devenu dix fois plus spirituel qu'il ne l'était à ses débuts, sous la Restauration, et cent fois plus piquant que *le Nain Jaune,* tant vanté. On y rend compte d'une pièce de théâtre en six lignes :

Dans cette pièce, il s'agit de deux maris : l'un s'exerce au maniement du bâton sur les épaules de sa moitié, pour mieux la toucher, quand il la croit volage; il croit que le meilleur moyen pour apprendre à vivre à une femme, c'est de l'assommer; l'autre se contente, pour la première fois, de lui brûler la cervelle; la différence est si peu de chose, que ce n'était pas la peine d'en faire un vaudeville, et le public a pensé comme nous.

On y a fait, pendant deux ans, les biographies des hommes célèbres en tout genre, sur ce modèle :

JOSEPH DELORME

Joseph Delorme naquit d'une femme morte, aux Eaux-Vives, près Genève. Il eut pour parrain le sieur *Gali,* pasteur de l'Église réformée, et pour marraine la

jolie madame *Mathias,* catholique. De ce compérage vint son indécision religieuse, le va-et-vient de sa pensée, et les incohérentes images de son style.

Effrayé de l'état embryonesque où restait le corps et l'esprit de cet enfant, son père, le banquier des *mômiers,* le mit dans un bocal et l'envoya, dès l'âge le plus tendre, à la Faculté de médecine de Paris, quelques-uns disent pour étudier, d'autres pour y être étudié.

Les professeurs, ne voyant rien de vivant dans ce bocal, le laissèrent sur une planche au soleil, où Joseph contracta le goût le plus vif pour le paysage, les rayons jaunes et la poésie intime.

A quinze ans, il se plaignit de ne pas fixer l'attention des sages-femmes, qui détournaient les yeux avec horreur, quoiqu'il eût les cheveux d'un joli rouge, les yeux en dérive comme sa pensée, et un nez aussi galamment tourné que celui d'Odry. Ce dédain du beau sexe lui fit rater quelques sonnets et autres poésies destinées à ne pas faire impression.

A dix-sept ans, il eut le génie de se fabriquer une loupe avec un noyau de cerise et une goutte d'eau-de-vie ; il put alors observer, dans le cœur humain, une multitude de petites bêtises qui l'occupèrent spécialement.

Six mois après, il aspirait à une position sociale : il fut alors traîné sur des roulettes à travers le Luxembourg, où de facétieux étudiants le déposèrent rue Notre-Dame-des-Champs, à la porte d'un cuistre.

Durant ce *steeple-chase,* il inventa de se suicider, pour voir s'il renaîtrait en typographie ; et il suivit son propre convoi, qui eut lieu dans tous les journaux.

Ce séjour dans le cénacle de sa tombe postiche lui permit de faire connaissance avec Ronsard, avec tous *les vieux* d'avant Boileau ; mais, quand il en sortit, il avait contracté un goût déterminé pour les morts ou pour tous ceux qui ne devaient pas vivre.

Il s'occupa donc minutieusement d'analyser ce que contenaient les poitrines des phthisiques, les cancers des femmes lettrées, etc. Et il découvrit ainsi dans le charnier des Innocents de la littérature, les œuvres de MM. Bonardin de Gex, et celles de madame Fischtaminel de Lausanne, etc., etc.

Il démontra pertinemment qu'il y avait une langue française en 1760, et il éclaircit l'origine de la césure.

Il publia l'histoire de Marie Alacoque dans le temps où il rédigeait *le National.* Il fut quelquefois saint-simonien le matin et aristocrate le soir. Cette parfaite indépendance dans ses opinions le fit rechercher par les propriétaires de la *Revue des Deux Mondes,* où Joseph, qui revenait de *l'autre,* fut admirablement placé, car il s'y trouva toujours *outre-tombe.*

Il publia, pendant le mois d'août, un livre intitulé *Pensées de Janvier,* poésies pleines de brouillards et de fautes de français.

Un phénomène étrange, récemment manifesté chez ce grand poëte, le signale d'autant plus à la plume du biographe et du philosophe.

La mort, la tombe et la Revue ont rajeuni Joseph Delorme. A trente-six ans, ses membres se sont assouplis, il a paru vivant. A quarante ans, il est retombé littéralement en enfance : il s'exprime incorrectement, mais toujours dans sa langue maternelle, le genevois, et quelques personnes le comprennent.

En ce moment, ses cheveux se dédorent, il a fait toutes ses dents, il a quitté la bouillie de ses premières humanités, il regrette ses erreurs, il fait des cocottes et des petits bateaux avec ses anciens cahiers d'écriture, et s'exprime en futur académicien.

Il a donné des preuves d'un grand sens : il a refusé la croix de la Légion d'honneur, et a pris une place honorable. Il est maintenant de son époque, il paraît devoir écrire très-peu ; mais, en revanche, il agit à la manière des taupes, auxquelles ses vues littéraires le font ressembler.

Un jour, le conseil général des hospices prend la funeste résolution de supprimer le tour : il parut dans le plus spirituel de ces petits journaux, trois articles si mordants, que les Hospices revinrent sur leur résolution. Voici quelques fragments du premier article :

LES ENFANTS TROUVÉS SONT PERDUS!

La ville de Paris récolte tous les ans quatre mille enfants qui ne sont fils de personne.

Il fut un temps où les jeunes femmes qui avaient le bonheur d'être mères, s'empressaient d'aller déposer leurs enfants sur la neige, au coin d'une borne, et saint Vincent de Paul faisait sa plus douce occupation de les y ramasser. Beaucoup de devants de cheminée sont là pour attester cette touchante anecdote. On était, dans ce temps-là, fils de saint Vincent de Paul, qui se trouva bientôt à la tête d'une famille florissante. Ces enfants, aguerris aux rhumes de cerveau, prospéraient d'autant plus qu'on ne savait où les mettre, ils croissaient et multipliaient avec une indiscrétion désolante. On leur bâtit alors un établissement où ils furent logés, nourris comme les enfants de la maison. Pour épargner aux mères scrupuleuses le soin de loger leurs fils dans la neige et autres lieux insalubres, on ouvrit jour et nuit un bureau pour déposer les nouveau-nés. Il n'y eut plus alors de raison pour préférer la neige au tour. Mais les abus s'en mêlèrent, et, depuis saint Vincent de Paul, le chiffre des enfants n'a fait que croître et embellir. On ne déposait pas seulement des enfants dans le tour, on y glissait des petites vieilles atroces. Les ivrognes, en revenant de la barrière, essayaient d'y insérer des camarades trop indisposés pour aller plus loin. L'administration des hospices a tenu conseil et a statué ceci :

Le tour est supprimé.

Mais, considérant que le secret et la trop grande facilité accordée aux mères est la cause du grand nombre d'enfants abandonnés, et que ce grand nombre occasionne des dépenses auxquelles l'administration ne peut suffire;

Que, d'autre part, la moindre atteinte portée à ce secret peut engager les mères à remettre leurs enfants dans la neige;

L'administration promet que le secret sera fidèlement gardé aux femmes qui désirent abandonner leurs enfants; seulement, pour qu'une trop grande facilité ne multiplie pas les abandons outre mesure, les filles ou femmes seront tenues d'aller faire leur déclaration au commissaire de police. De là, deux agents les conduiront à l'hospice, et quatre fusiliers les reconduiront chez leurs parents.

On parle de joindre à ce cortége la musique de la loterie qui se trouve sans emploi.

Ces mesures ont produit le plus heureux résultat. Dès le lendemain de l'arrêté, l'abandon a cessé. On a seulement trouvé beaucoup d'enfants sous les

gouttières; on les jette dans les boîtes aux lettres; on les expédie par la diligence; on les envoie aux directeurs des hospices sous forme de bourriches; on les délivre aux portiers par les vasistas.

Nous espérons que ces légers abus ouvriront les yeux au conseil des hospices.

Le roi de Hollande abdique-t-il, on annonce ainsi son abdication :

Le roi Guillaume se retire des affaires avec cent vingt petits millions. Pauvre sire ! il a distribué, dit-on, à ses ex-sujets ses bénédictions.

Si l'eau jaillit au puits de Grenelle, on l'accueille par des plaisanteries de ce genre, qui se trouvent tous les matins à propos des événements de chaque jour :

Les curieux qui viennent goûter l'eau du puits de Grenelle sont prévenus de ne pas apporter de *vases,* car l'eau en contient suffisamment.

Si Victor Hugo présente un nouveau drame à quelque théâtre, on en donne toujours la première scène par une charge comme celle-ci :

LANDRY.

...Mais, causons un peu, monseigneur. — Il me semble
Qu'avant tout, lorsqu'on va signer un pacte ensemble,
Il faut — c'est mon avis, et je le juge bon, —
S'entendre sur tout point; car, de cette façon,
On évite le bruit, on prévient le scandale.

CLÉOFAS.

(*Bas*) Où veut-il en venir? (*Haut*) Ah çà ! ta langue sale
Aura-t-elle fini bientôt de remuer?
Je t'ai pris pour agir et non point pour parler !

LANDRY.

Je le sais, mais...

CLÉOFAS.

Oh ! mais point de mais... Sur ton compte
Je me suis renseigné. Donc, j'entends et je compte
Que u fasses pour moi ce que tu fis un soir...

LANDRY.

Je ne vous comprends point...

CLÉOFAS.

Un soir qu'il faisait noir.

LANDRY.

Il fait noir tous les soirs, et cela depuis Ève.

CLÉOFAS.

Tremble que mon courroux, pendard, chez moi ne crève.
Tu me comprends?...

LANDRY.

Mais non.

CLÉOFAS.

Mais si.

LANDRY.

Mais non.

CLÉOFAS.

Mais si.

LANDRY.

Puisque vous y tenez, qu'il en soit donc ainsi.
Vous voulez...?

CLÉOFAS.

Une mort!

LANDRY.

Par l'épée?

CLÉOFAS.

Ou la dague.
Peu m'importe!

LANDRY.

C'est bien.

CLÉOFAS.

Ta réponse est trop vague.

LANDRY.

Vous dites?...

CLÉOFAS.

Moi, je dis que j'exige un serment;
Est-ce clair?

LANDRY.

C'est fort clair!

CLÉOFAS.

Donne-le!

LANDRY.

Plus souvent!
J'irais m'engager, moi! — Suis-je donc un bélître?
Une brute, un crétin, un animal, une huître?

M'avez-vous seulement dit vos conditions?
Je suis marchand, — calmez vos ébullitions ! —
Et, marchand, monseigneur, il faut — puisque j'exerce —
Que je tire un bon gain des fruits de mon commerce.
J'assassine, — d'accord. — Mais — je le dis fort net —
J'assassine suivant tous les prix qu'on y met.
Sur les façons d'agir, je règle mon adresse :
Pour cent ducats, je tue, et pour trente, je blesse;
J'ai fait de mon métier, plus qu'un métier, — un art!

CLÉOFAS.

Ton prix sera le mien.

LANDRY.

Bien parlé. — Mon poignard
Vous appartient. — Voyons! faut-il une blessure
A monseigneur? ou bien faut-il une mort sûre?
Vous plaît-il que l'on meure à l'instant, sur-le-champ?
N'aimeriez-vous pas mieux qu'on râlât un moment?
Me faudra-t-il frapper un homme? Est-ce une femme?
Toutes ces questions sont graves, sur mon âme!
Car, pour bien accomplir mon devoir, il me faut
Tout savoir, l'heure, l'âge et le sexe.

CLÉOFAS.

Aussitôt
Que minuit sonnera, ce soir, aux cathédrales,
A l'heure où brillera l'étoile aux reflets pâles,
Tu devras, seul, — tout seul ! — t'acheminer sans bruit
Vers la place Saint-Côme...

LANDRY.

Oh ! mais un lieu bénit,
C'est dix ducats en plus.

CLÉOFAS.

Tu les auras. — Écoute :
Il faudra te cacher dans un angle sombre, ou te
Coucher par terre; alors...

LANDRY.

Je tache mon pourpoint,
C'est cinq ducats en plus.

CLÉOFAS.

Je t'accorde ce point.
Tu verras s'entr'ouvrir une porte, un jeune homme
Sortira...

LANDRY.

Je comprends on ne peut mieux.

CLÉOFAS.

Et, comme
Il sera seul, sans arme, il faudra, sur-le-champ,
Lui faire — de ton fer — un trou profond au flanc.

LANDRY.

Les arrhes du marché?

CLÉOFAS.

Sont là, dans une bourse.
Je puis compter sur toi ?

LANDRY.

Donnant, donnant ! — Car, pour ce
Qui concerne la foi que l'on doit au serment,
Je n'y faiblis jamais. — Séville en est garant.

CLÉOFAS.

Je puis dormir en paix ?

LANDRY.

Oh ! sur les deux oreilles.
Je lui réserve trois blessures sans pareilles :
Une au bras, l'autre au cœur, l'autre au ventre; et voilà
Comme nous exerçons, seigneur, ce métier-là.

CLÉOFAS.

Si l'alcade t'arrête?...

LANDRY.

Eh bien, doublez la somme,
Et je serai, d'honneur, muet comme une pomme,
Discret comme un œuf dur ou comme un artichaut;
Sinon Landry bavarde, et gare l'échafaud !

CLÉOFAS.

Prends donc cette re-bourse, et que ce soir sa vie...

LANDRY.

Votre Grâce, seigneur, à point sera servie.

Quand l'Exposition ouvre ses portes, voici comment la mitraille du petit journal prend les peintres en écharpe :

Sans progrès comme sans décadence, MM. Rouillard et Henry Scheffer continuent tranquillement leur manière. Le premier taille toujours des têtes d'homme dans des blocs d'acajou ronceux; et, de son côté, M. Scheffer exécute avec sa froideur ordinaire de consciencieux portraits d'une monotone tristesse.

M. Duval-Lecamus continue son commerce de bonshommes avec la plus noble persévérance et l'honorable approbation du *Journal des Débats*.

M. Jacquand raille agréablement les moines et les curés en façonnant leurs visages dans de la brique plus ou moins rouge.

M. Jadin a été pris par le prince royal pour peintre ordinaire de ses meutes. Les chiens de M. Jadin jouent la férocité de leur mieux; mais à l'impossible nul chien n'est tenu, aussi voit-on aisément que faire le mort ou donner la patte conviendrait mieux au caractère pacifique de ces excellentes bêtes; — faire le mort surtout! A propos de pattes, quelques mauvaises langues ont prétendu que M. Jadin n'en faisait jamais que trois à ses personnages. C'est là une absurde calomnie contre laquelle toute critique consciencieuse doit s'élever. Comment! parce que M. Jadin traite la nature avec un laisser aller plein de superbe et qu'il supprime, de son pinceau privé, le poil et les articulations des animaux, on en conclura qu'il ne sait pas sur combien de pattes ils marchent? Mais c'est tout simplement stupide. Si cet artiste fait des chiens rasés de près, des cerfs en bois soigneusement raboté, et des sangliers en feutre, c'est uniquement parce que cela lui semble plus facile, et voilà tout. Il est trop fin observateur pour ne pas avoir remarqué que les chiens ont ordinairement quatre pattes.

Il nous reste encore à signaler, dans le genre anecdotique, *le Duc d'Orléans* (alors devenu Louis-Philippe) *recevant l'hospitalité chez les Lapons.* Devant ce tableau embrouillé, et dans lequel Sa Majesté semble déplorer le sort des poissons qu'on fait cuire pour son dîner, la seule réflexion qu'on puisse se permettre, c'est qu'il est probable que, chez les Lapons,

L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais.

On pourrait en vouloir à M. Ingres de la maladresse de ses imitateurs, qui compromettent son école.

Depuis bientôt dix ans, ces messieurs nous assurent que leur plate et monochrome peinture est pleine de caractère et de naïveté : que la couleur leur soit légère et qu'on n'en parle plus! L'erreur des ingristes est de croire qu'en remplissant avec trois tons, plus ou moins gris, une silhouette sèchement arrêtée, on fait preuve de sentiment et de gravité. C'est absolument comme si les pleureurs gagés d'un convoi se prétendaient pénétrés d'une douleur véritable, parce qu'ils sont vêtus d'un costume lugubre. Si M. Lacordaire peint par M. Chasseriau a peu de relief dans son cadre, ceci peut du moins s'expliquer par l'humilité de ce dominicain, qui se retire autant qu'il peut de sa toile, en attendant qu'il se retire tout à fait du monde.

La politique intérieure est-elle en train d'accoucher d'une de ces mille combinaisons ministérielles qui sont l'amusement de la cour, voici ce qu'en dit cette moquerie journalière, à la piste des moindres comme des plus graves sujets de plaisanterie :

M. le vicomte Hugo a été mandé au château, et a reçu mission de composer un cabinet. Les conditions du programme ont été discutées et acceptées de part et d'autre avec beaucoup de sincérité. M. Victor Hugo demandait une royauté mêlée d'ombres et de rayons, et un trône environné de gloire et de génie. Après quelques difficultés, ces deux points ont été accordés. La couronne a cédé sur les

institutions faites de gloire et de génie, en demandant qu'on n'allât pas plus loin.

Les premiers actes de ce ministère seraient une loi plus libérale sur l'enjambement et l'abolition de la césure.

M. Victor Hugo est sûr de l'adhésion de MM. Sainte-Beuve, Édouard Thierry, Paul Foucher, Berthoud, le vicomte de Launay, Alphonse Brot.

Les membres du futur cabinet doivent se réunir ce soir pour s'entendre sur le choix des sous-secrétaires d'État. MM. Paul de Kock, Alphonse Karr et Lherminier paraissent avoir des chances. M. Paul de Kock serait particulièrement agréable à l'Angleterre, et Alphonse Karr à la Prusse, qui s'intéresse beaucoup à cette contrefaçon du Kreisler d'Hoffman.

L'appui des *Débats* est acquis à cette nouvelle combinaison. Le cabinet veut, dit-on, s'intituler *ministère de la renaissance*. Espérons que ces hommes mystérieux et sombres feront les affaires de l'État d'une façon éclatante et surhumaine.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. le vicomte Hugo vient de résigner ses pouvoirs. Les refus obstinés de M. Alphonse Brot ont fait échouer la combinaison. Le dissentiment portait sur le maintien de la césure; M. Alphonse Brot croit qu'il est impossible de gouverner sans elle.

Un courrier extraordinaire a été expédié à M. Alexandre Dumas, qui se trouve à Florence, mais qu'on a rencontré fort heureusement à Senlis (Oise).

S'agit-il d'une conspiration, voici comment quelque plume républicaine s'en empare :

On vient de faire, à Boulogne-sur-Mer, une saisie que le parquet regarde comme très-importante. Il s'agit d'une machine infernale prodigieuse, assez haute et assez large pour entrer dans un gousset de montre. Ce formidable bijou, qui n'est pas autre chose qu'un pistolet à cent coups, ressemble, par sa forme, à un bâton de sucre d'orge. Quand on veut s'en servir, il suffit de le pendre à son cou comme un sifflet; et, en tirant une simple ficelle, on obtient un feu de bataillon qui dure vingt-cinq minutes. Le parquet de Boulogne vient d'envoyer l'inventeur et son invention à Paris : on pense qu'ils seront jugés l'un et l'autre par la cour des pairs.

Une princesse étrangère est-elle attirée par l'éclat de la gloire, voici comme elle est reçue par cette raillerie parisienne :

Nous avions déjà le roi de Bavière qui signe ses poésies burlesques *Apollon de Munich!* — la reine Victoria qui tapote du piano, — la reine Christine dont le pinceau napolitain marche sur les traces de Dubufe. Au milieu de cet Olympe princier, la Saxe brillait par son absence; mais la Saxe, qui jusqu'alors n'avait produit que les porcelaines de ce pays, se manifeste au monde par une muse indigène, issue de sa cour. On ne connaissait pas cette muse en France, lorsque M. Pitre-Chevalier la révéla sur les deux rives de la Seine, par des réclames et par des affiches. Tout Paris ébloui fit: « Oh!... oh!... »

La princesse Amélie, qui savait que les petites traductions entretiennent l'amitié, traduisit les romans bretons de M. Pitre-Chevalier, et Dresde étonné fit : « Ah!... ah!... »

Cependant, nous devons avouer qu'on ne sait pas si Amélie, la première, a révélé Chevalier à la Saxe, ou si c'est Pitre qui a révélé Amélie, le premier, à la France!

Quoi qu'il en soit, cette traduisante amitié ne connaît plus de bornes. Les traductions se succèdent et se ressemblent. C'est à qui se traduira le plus vite.

De cette façon d'agir, il résulte le plus étrange salmigondis. Il y a des gens qui, voyant à tout propos Amélie après Pitre, et Chevalier après la Saxe, ont brouillé dans leur esprit ces quatre noms; comme la Liste civile brouille quatre œufs pour faire une omelette, le jour où Elle reçoit à l'improviste un parent.

Ces gens-là demandent la dernière comédie de Pitre de Saxe et le roman nouveau d'Amélie Chevalier. — On ne leur donne rien, et ils s'en vont contents. — Tous les goûts sont dans la nature!

Cet *hoax* perpétuel contre les hommes et les choses se continue depuis dix ans avec autant de verve que d'effronterie. Il n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni les royautés, ni les femmes, ni les œuvres de talent, ni les hommes de génie! Il amoindrit le pouvoir, les conspirations, les actes les plus graves; il ébrècherait le granit, il entame les diamants! La satire Ménippée serait pâle auprès du livre qu'un homme d'esprit pourrait trier dans cette production journalière due à des jeunes gens inconnus. Cette source est si prodigue d'esprit, si vive, si animée, si constamment agressive, que dernièrement (1841) les Anglais étaient forcés d'avouer que rien de pareil à la publication de nos petits journaux n'avait jamais existé dans aucun pays, à aucune époque. Tout cela s'invente et s'imprime pour réjouir ce sultan hébété de jouissances appelé Paris!

Hélas! la France est colossale jusque dans ses petitesses, jusque dans ses vices, jusque dans ses fautes!

Les étrangers qui admirent nos hommes de talent ne savent pas à quel prix se vend à Paris la gloire, la mode, toute espèce de lustre, même la triste faveur d'occuper le public de soi pendant quelques moments. Relisez ces citations prises au hasard, mais qui sont des chefs-d'œuvre de plaisanterie... et — frémissez!

Quatrième variété. *L'Anonyme.* — Élève de Grisier.

Cinquième variété. *Le Guerillero.* — Depuis trois ans, un nouveau mode de publication a surgi. Le journal mensuel, plein de blancs afin d'avoir des parties innocentes, plein de personna-

lités, de petites anecdotes fabriquées au coin du feu, de réflexions réimprimées, a demandé vingt sous au public, une escopette à la main, et tout aussitôt dix ou douze soldats ont levé la bannière de l'in-trente-deux, en imitant l'inventeur, dont l'invention consistait à tâcher d'avoir de l'esprit tous les mois, comme les petits journaux en ont tous les jours. L'auteur du premier de ces petits livres avait pris pour épigraphe : *Je dirai toute ma pensée et serai inexorable pour les hommes comme pour les choses. — Pas un journal n'oserait publier ces lignes neuves et hardies.*

Il publia quelque chose comme ceci :

J'ai quitté Paris hier, en compagnie de Léon Gatayes, et Paris ne s'en est pas aperçu, — quoique je sois un de ceux qui protestent contre l'absurdité de notre costume, en portant un habit de velours.

Le soleil se couchait rouge à l'horizon ardoisé de lames; — les vagues déferlaient à mes pieds, sur la grève d'Étretat, en entre-choquant les galets sonores. — Mes beaux ajoncs dorés courbaient leurs têtes chargées de pluie. — De plaintifs goëlands planaient immobiles sur les flots, qu'ils éraillaient parfois de leurs longues ailes blanches. — Les douces senteurs marines s'exhalaient dans la brise du soir, et j'offris un cigare de trois sous à un pauvre pêcheur qui regagnait sa cabane où le chaume ne le couvre pas, — attendu que c'est une grotte taillée dans la falaise.

Mon ami, le baron de B..., vient de faire paraître un nouveau roman. — Comme chez moi l'amitié n'exclut pas la franchise, je dois déclarer que cet ouvrage est ravissant.

Quand le temps est sombre depuis plusieurs jours, et que les nuées tamisent de larges gouttes, c'est, n'en déplaise à M. Arago, un signe évident de pluie.

On se trouve toujours assez fort pour supporter seul son bonheur, tant grand soit-il; — mais on est toujours trop faible pour supporter le plus léger chagrin, sans en ennuyer ses amis. — L'amitié est donc une duperie dont le plus clair bénéfice est de ne partager que le malheur des autres. (22e édition.)

M. Thiers est un petit homme portant lunettes. — Dans l'indépendante pensée

qu'il pourrait bien un jour revenir sur l'eau, nous devons déclarer qu'il ne manque pas d'un certain talent.

M. Chambolle a une phrase qu'il répète un peu trop souvent; cette phrase, la voici : « Napoléon ne manquait pas d'intelligence politique, mais il a fait des fautes que M. Odilon Barrot aurait certainement évitées. »

J'ai vu hier une pipe chez un marchand. — J'ai acheté cette pipe, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire, par un temps qui est, au siècle de Louis XIV, ce qu'un centime est à vingt francs. — Le marchand a persisté à dire cette pipe — *d'écume de mer;* — tandis que ces sortes de pipes sont censées faites par Kummer, un fabricant qui a été le Stradivarius des pipes. — Mais la pipe d'écume de mer restera dans la langue populaire — comme *le chameau par le trou de l'aiguille* dans l'Évangile. CAMELUS, qu'on a traduit par CHAMEAU, signifie, en basse latinité, CABLE !... Ce n'est pas parce que j'ai remporté le prix d'honneur que je fais cette double observation, mais pour donner une teinture de science à beaucoup de bourgeois qui la répéteront, — ce qui vaut bien, — pour eux, — les vingt sous que coûte la présente livraison.

Non, pas un journal n'aurait osé publier ces lignes aussi neuves que hardies.

Bien que ce soit une épidémie, essentiellement éphémère dans un pays qui passe son temps à déménager sa politique, comme il change le format de ses livres, tous les cinq ans, il y a là l'avenir du pamphlet périodique. Après avoir passé en revue les groupes, il était indispensable de parler des gens isolés.

CONCLUSION

Tel est le dénombrement des forces de la PRESSE, le mot adopté pour exprimer tout ce qui se publie périodiquement en politique et en littérature, et où l'on juge les œuvres de ceux qui gouvernent, et de ceux qui écrivent, deux manières de mener les hommes. Vous avez vu les rouages de la machine ; quant à la voir fonctionnant, ce spectacle est un de ceux qui n'appartiennent qu'à Londres et à Paris; en dehors de Paris, on en sent les effets,

mais on n'en comprend plus les moyens. Paris est comme le soleil, il éclaire, il échauffe, mais à distance. A trente-deux kilomètres, le diplomate le plus habile en est réduit à des conjectures sur l'essence de cette lumière. Le soleil est peut-être aussi, comme la presse, une grande écumoire!

La presse de Londres n'a pas sur le monde la même action que celle de Paris : elle est en quelque sorte spéciale à l'Angleterre, qui porte son égoïsme en toute chose. Cet égoïsme doit s'appeler patriotisme, car le patriotisme n'est pas autre chose que l'égoïsme du pays. Aussi doit-on faire observer l'immense différence qui existe entre les journalistes anglais et les journalistes français. Un Anglais est Anglais d'abord, il est journaliste après. Le Français est avant tout journaliste, il n'est Français qu'après. Ainsi, jamais les journaux anglais ne commettront la faute de donner les secrets de leur cabinet quand il s'agit de recueillir un avantage quelconque au dehors; tandis que, pour avoir des abonnés, le journal français bavardera sur les arcanes politiques; il a pour base cet axiome :

AXIOME

Pour le journaliste, tout ce qui est probable est vrai.

Et c'est à qui dévoilera les plans du cabinet. Abd-el-Kader a dit naïvement : « Je n'ai pas de meilleurs espions que les journaux français. » Hier, un journal prétendait que l'Angleterre et les États-Unis ont des droits de propriété sur les îles Marquises antérieurs à la prise de possession par la France, et il s'intitule *le National.*

Entre les chances d'une chute et la liberté de la presse, Napoléon n'a pas hésité.

Certes, il eût été facile de vous peindre les hommes de la presse et leurs mœurs, de vous les montrer dans l'exercice de leur prétendu sacerdoce; mais les *choses* ont paru plus curieuses que les hommes. Aujourd'hui, cette maladie chronique de la France s'est étendue à tout. Elle a soumis à ses lois la justice, elle a frappé de terreur le législateur, qui, peut-être, eût regardé la publicité comme un supplice plus cruel que toutes ses inventions pénales. Elle a soumis la royauté, l'industrie privée, la famille, les inté-

rêts; enfin, elle a fait de la France entière une petite ville où l'on s'inquiète plus du *qu'en dira-t-on* que des intérêts du pays.

Le nombre des lévites de cette divinité moderne n'excède pas un millier. Le moindre d'entre eux est encore un homme d'esprit, malgré sa médiocrité, qui n'est jamais que relative. Pour que rien ne manque aux singularités de la presse, il s'y trouvait deux femmes et deux prêtres; aujourd'hui, il n'y a plus qu'une femme et un prêtre : deux robes!

Peut-être les abonnés sont-ils plus inexplicables que les journaux et que les journalistes. Les abonnés voient leurs journaux changeant de haines, pleins de bienveillance pour tels hommes politiques contre lesquels ils faisaient feu tous les jours, vantant aujourd'hui ce qu'ils dépréciaient hier, s'alliant avec ceux de leurs confrères qu'ils boxaient la veille ou l'an dernier, plaidant des thèses absurdes, ils continuent à les lire, à s'y abonner avec une intrépidité d'abnégation qui ne se comprendrait pas d'homme à homme.

La presse, comme la femme, est admirable et sublime quand elle avance un mensonge, elle ne vous lâche pas qu'elle ne vous ait forcé d'y croire, et elle déploie les plus grandes qualités dans cette lutte où le public, aussi bête qu'un mari, succombe toujours.

AXIOME

Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer.

En effet, il y a, dans les événements humains, une force supérieure que la discussion, que le bavardage de l'homme — imprimés ou non — ne peut pas enrayer.

Pour subsister, le gouvernement actuel devra se sauver par deux lois, là ou Charles X a péri par deux ordonnances. Et ces deux lois seront probablement votées à de grandes majorités dans les deux Chambres.

1843.

ORDRE GENDELETTRE

PREMIER GENRE : LE PUBLICISTE

SOUS-GENRES

- **Le Journaliste :** Variétés. — Le marquis de Tuffière. — Le Ténor. — Le Faiseur d'articles de fond. — Le Maître Jacques. — Les Camarillistes.
- **L'Homme d'État :** Variétés. — L'Homme politique. — L'Attaché. — L'Attaché détaché. — Le Politique à brochures.
- **Le Pamphlétaire :** Sans variété.
- **Le Rienologue :** Sans variété.
- **Le Publiciste à portefeuille :** Sans variété.
- **L'Écrivain monobible :** Sans variété.
- **Le Traducteur :** Sous-genre disparu.
- **L'Auteur à convictions :** Variétés................ Le Prophète. — L'Incrédule. — Le Séide.

DEUXIÈME GENRE : LE CRITIQUE

SOUS-GENRES

- **Le Critique de la vieille roche :** Variétés........................... L'Universitaire. Le Mondain.
- **Le Critique blond :** Variétés................. Le Négateur. — Le Farceur. — Le Thuriféraire.
- **Le Grand Critique :** Variétés................. L'Exécuteur des hautes œuvres. — L'Euphuiste.
- **Le Feuilletoniste :** Sans variété.
- **Les Petits Journaux :** Variétés................. Le Bravo. — Le Blagueur. — Le Pêcheur à la ligne. — L'Anonyme. — Le Guerillero.

Tableau synoptique pour servir à la monographie de l'ordre GENDELETTRE;

EXTRAIT DE L'HISTOIRE NATURELLE DU BIMANE EN SOCIÉTÉ.

CE QUI DISPARAIT DE PARIS

Encore quelques jours, et les piliers des Halles auront disparu, le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères ; car, de ces choses, l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur; et de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues, suggéra les piliers, qui furent une merveille du vieux temps. On eut ainsi, plus tard, la place Royale.

Chose étrange ! ce fut par les mêmes motifs que, sous Napoléon, se construisirent les rues de Rivoli, de Castiglione, et la fameuse rue des Colonnes.

La guerre d'Égypte nous a valu les ornements égyptiens de la place du Caire. — On ne sait pas plus ce que coûte une guerre que ce qu'elle rapporte.

Si nos magnifiques souverains, les électeurs, au lieu de se représenter eux-mêmes en meublant de médiocrités la plupart de nos conseils en tout genre, avaient, plutôt qu'ils ne l'ont fait, envoyé quelques hommes d'art ou de pensée au conseil général de la Seine, depuis quarante ans, il ne se serait point bâti de maison dans Paris qui n'eût eu pour ornement, au premier étage, un

balcon d'une saillie d'environ deux mètres. Non-seulement alors Paris se recommanderait aujourd'hui par de charmantes fantaisies d'architecture, mais encore, dans un temps donné, les passants marcheraient sur des trottoirs abrités de la pluie, et les nombreux inconvénients résultant de l'emploi des arcades ou des colonnes auraient disparu. Une rue de Rivoli peut se supporter dans une capitale éclectique comme Paris ; mais sept ou huit donneraient les nausées que cause la vue de Turin, où les yeux se suicident vingt fois par jour. Le malheur de notre atmosphère serait l'origine de la beauté de la ville, et les appartements du premier étage posséderaient un avantage capable de contre-balancer la défaveur que leur impriment le peu de largeur des rues, la hauteur des maisons et l'abaissement progressif des plafonds.

A Milan, la création de la commission *del ornamento,* qui veille à l'architecture des façades sur la rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du XI[e] siècle. Aussi, allez à Milan ! et vous admirerez les effets du patriotisme des bourgeois et des nobles de la ville, en admirant une multitude de constructions pleines de caractère et d'originalité.

Les vieux piliers des Halles ont été la rue de Rivoli du XV[e] siècle, et l'orgueil de la paroisse Saint-Eustache. C'était l'architecture des îles Marquises : trois arbres équarris posés debout sur un dé ; puis, à dix ou douze pieds du sol, des solives blanchies à la chaux faisant un vrai plancher du moyen âge. Au-dessus, un bâtiment en colombage, frêle, à pignon, quelquefois découpé comme un pourpoint espagnol. Une petite allée, à porte solide, longeait une boutique, arrivait à une cour carrée, un vrai puits qui éclairait un escalier de bois, à balustres, par lequel on montait aux deux ou trois étages supérieurs. Ce fut dans une maison de ce genre que naquit Molière ! A la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en plâtre jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui, les piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas la seule des merveilles du temps passé que l'on voie disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne publient leurs volumes qu'à un seul exemplaire, puis, pour ceux qui savent étudier Paris, mais surtout pour celui

qui l'habite en curieux intelligent, il s'y fait une étrange métamorphose sociale depuis quelque trentaine d'années. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'émiettent sous le même pilon. Enfin, le peuple suit le roi. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : *Les rois s'en vont !* nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murat quelconque : le roi, c'était Louis XIV ou Philippe II. Il n'y a plus au monde que le czar qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne ou la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des *classes*. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collége. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Richelieu bourgeois qui s'appelle Laffitte ou Casimir Perier, dont l'*envers* est une caisse, et dont le mépris pour ses mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour *endroit !*

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.

Dans quelques années, l'allumeur de réverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges ; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer le

jour selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera entièrement perdue.

La ravaudeuse, logée, comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue faite avec des cerceaux et de la toile cirée, est encore une curiosité disparue.

Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour devanture, pour toiture d'une toile rouge accrochée à quelque muraille, d'où pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, et qui montraient aux passants soit une vendeuse de mou de veau, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée.

Il n'y a plus de parapluies rouges, à l'abri desquels fleurissaient les fruitières, que dans les parties de la ville destituées de marchés. On ne revoit ces immenses champignons que rue de Sèvres. Quand la ville aura bâti des marchés là où les besoins de la population le demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme les réverbères, comme les chaînes tendues d'une maison à l'autre au bout des rues par le quartenier, enfin comme tout ce qui disparaît dans le mobilier social. Le moyen âge, le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire, donneront naissance à une archéologie particulière.

Aujourd'hui, la boutique a tué toutes les industries *sub dio*, depuis la sellette du décrotteur jusqu'aux éventaires métamorphosés en longues planches roulant sur deux vieilles roues. La boutique a reçu dans ses flancs dispendieux et la marchande de marée, et le revendeur, et le débitant d'issues, et les fruitiers et les travailleurs en vieux, et les bouquinistes, et le monde entier des petits commerces. Le marronniste, lui-même, s'est logé chez les marchands de vin. A peine voit-on de loin en loin une écaillère qui reste sur sa chaise, les mains sous ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'épicier a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort aux rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierres

à fusil. Bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lys de l'orfévrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château-d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent.

Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an ; ils ont des hôtels bâtis par le gaïac, des terres produites par des racines sudorifiques; et, de drôles, de pittoresques, ils sont devenus ignobles. Le charlatan, bravant les rires, donnant de sa personne, face à face avec le public, ne manquait pas de courage, tandis que le charlatan caché dans un entresol est plus infâme que sa drogue.

Savez-vous quel est le prix de cette transformation? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris, dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation?

Vous payez cinquante centimes les cerises, les groseilles, les petits fruits, qui jadis valaient deux liards!

Vous payez deux francs les fraises, qui valaient cinq sous, et trente sous le raisin, qui se payait dix sous!

Vous payez quatre à cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous!

Vous payez deux fois plus cher qu'autrefois le charbon, qui a triplé de prix!

Votre cuisinière, dont le livret à la caisse d'épargne offre un total supérieur à celui des économies de votre femme, s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé!

L'appartement qui se louait douze cents francs en 1800 se loue six mille francs aujourd'hui.

La vie, qui jadis se défrayait à mille écus, n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs!

La pièce de cent sous est devenue beaucoup moins que ce qu'était jadis le petit écu!

Mais aussi, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent, en vous attendant, un journal écrit, sans doute, exprès pour eux.

Mais aussi l'État a eu le crédit d'emprunter le capital de quatre fois plus de rentes que n'en devait la France sous Napoléon.

Enfin, vous avez l'agrément de voir sur une enseigne de charcutier : « Un tel, *élaive* de M. Véro, » ce qui atteste le progrès des lumières.

La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge-feu qui brille sur une vitre noire. Elle a des salons où l'on choisit comme au restaurant, sur la carte, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter Son Altesse royale l'Économie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carrare sculpté, à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui vivent!

Nos fausses splendeurs parisiennes ont produit les misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité les besoins de toutes les classes, que la vanité dévore. Le QUO NON *ascendam* de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. La politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la *dette flottante* du Trésor, et qu'on s'initie à la *dette flottante* de chaque famille qui s'est modelée sur l'État, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est *à découvert* devant l'autre. Quand les comptes se régleront, les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne dit de l'industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

MORALITÉ ARTISTIQUE

Les ruines de l'Église et de la noblesse, celles de la féodalité, du moyen âge, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration

les vainqueurs étonnés, ébahis; mais celles de la bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché, ne donnera rien, pas même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une reine juste milieu?... Elle ne se retrouvera pas; elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé?

1844.

matière employée, un écrivain impartial avouera que la décoration architecturale peut, en certains endroits, disputer la palme aux boulevards.

Mais toujours des uniformes, des plumes de coq et des manteaux! mais pas un groupe où se fasse le petit journal! mais rien d'imprévu, ni filles de joie ni joie! Les guenilles du peuple y sont sans variété. Le peuple, c'est toujours la même peau de mouton qui marche. A Regent street aussi, toujours le même Anglais et le même habit noir, ou le même makintosh! A Pétersbourg, le rire se fige sur les lèvres; mais, à Londres, l'ennui les ouvre incessamment de la façon la moins agréable. Entre Londres et Pétersbourg, tout le monde préférera les glaces de la nature à celle des figures. A la Perspective, il n'y a qu'un czar; à Londres, autant de lords autant de czars; c'est trop. Le Grand Canal est un cadavre, le bois de la Haye n'est qu'une vaste guinguette de riches, et la Corsia dei Servi, n'en déplaise à l'Autriche, est meublée de trop d'espions pour être elle-même; tandis qu'à Paris!... oh! à Paris, là est la liberté de l'intelligence, là est la vie! une vie étrange et féconde, une vie communicative, une vie chaude, une vie de lézard et une vie de soleil, une vie artiste et une vie amusante, une vie à contrastes. Le boulevard, qui ne se ressemble jamais à lui-même, ressent toutes les secousses de Paris : il a ses heures de mélancolie et ses heures de gaieté, ses heures désertes et ses heures tumultueuses, ses heures chastes et ses heures honteuses. A sept heures du matin, pas un pied n'y fait retentir la dalle, pas un roulis de voiture n'y agace le pavé. Le boulevard s'éveille tout au plus à huit heures au bruit de quelques cabriolets, sous la pesante démarche de rares porteurs chargés, aux cris de quelques ouvriers en blouse allant à leurs chantiers. Pas une persienne ne bouge, les boutiques sont fermées comme des huîtres. C'est un spectacle inconnu de bien des Parisiens, qui croient le boulevard toujours paré, de même qu'ils croient, ainsi que le croit leur critique favori, les homards nés rouges. A neuf heures, le boulevard se lave les pieds sur toute la ligne, ses boutiques ouvrent les yeux en montrant un affreux désordre intérieur. Quelques moments après, il est affairé comme une grisette, quelques paletots intrigants sillonnent ses trottoirs. Vers onze heures, les cabriolets courent aux procès, aux

payements, aux avoués, aux notaires, voiturant des faillites en bourgeon, des quarts d'agent de change, des transactions, des intrigues à figures pensives, des bonheurs endormis à redingotes boutonnées, des tailleurs, des chemisiers, enfin le monde matinal et affairé de Paris. Le boulevard a faim vers midi, on y déjeune, les boursiers arrivent. Enfin, de deux heures à cinq heures, sa vie atteint à l'apogée, il donne sa grande représentation GRATIS. Ses trois mille boutiques scintillent, et le grand poëme de l'étalage chante ses strophes de couleurs depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint-Denis. Artistes sans le savoir, les passants vous jouent le chœur de la tragédie antique : ils rient, ils aiment, ils pleurent, ils sourient, ils songent creux ! Ils vont comme des ombres ou comme des feux follets!... On ne fait pas deux boulevards sans rencontrer un ami ou un ennemi, un original qui prête à rire ou à penser, un pauvre qui cherche un sou, un vaudevilliste qui cherche un sujet, aussi indigents mais plus riches l'un que l'autre. C'est là qu'on observe la comédie de l'habit. Autant d'hommes, autants d'habits différents; et autant d'habits, autant de caractères ! Par les belles journées, les femmes se montrent, mais sans toilette. Les toilettes, aujourd'hui, vont dans l'avenue des Champs-Élysées ou au Bois. Les femmes comme il faut qui se promènent sur les boulevards n'ont que des fantaisies à contenter, s'amusent à marchander ; elles passent vite et sans reconnaître personne.

La vie de Paris, sa physionomie, a été, en 1500, rue Saint-Antoine ; en 1600, à la place Royale; en 1700, au pont Neuf ; en 1800, au Palais-Royal. Tous ces endroits ont été tour à tour les boulevards !... La terre a été passionnée là, comme l'asphalte l'est aujourd'hui sous les pieds des boursiers, au perron de Tortoni. Enfin, le boulevard a eu ses destinées lui-même. Le boulevard ne fit pressentir ce qu'il serait un jour qu'en 1800. De la rue du Faubourg-du-Temple à la rue Charlot, où grouillait tout Paris, sa vie s'est transportée, en 1815, au boulevard du Panorama. En 1820, elle s'est fixée au boulevard dit de Gand, et, maintenant, elle tend à remonter de là vers la Madeleine. En 1860, le cœur de Paris sera de la rue de la Paix à la place de la Concorde. Ces déplacements de la vie parisienne s'expliquent. En 1500, la cour était au château des Tournelles, sous la protection de la Bastille. En 1600,

l'aristocratie demeurait à la fameuse place Royale, chantée par Corneille, comme quelque jour on chantera les boulevards.

La cour allait alors tantôt à Saint-Germain, tantôt à Fontainebleau, tantôt à Blois; le Louvre n'était pas le dernier mot de la royauté. Quand Louis XIV décida Versailles, le pont Neuf devint la grande artère par où toute la ville passa pour aller d'une rive à l'autre. En 1800, il n'y avait plus de centre, on cherchait l'amusement où il se faisait : les spectacles de Paris se trouvaient sur le boulevard du Temple ; le boulevard du Temple fut donc toute la ville, et Désaugiers le célébra par sa fameuse chanson. Les boulevards n'étaient alors qu'une route royale de première classe qui menait au plaisir, car on sait ce que fut le *Cadran bleu!...* Les Bourbons, en 1815, ayant mis l'activité de la France à la Chambre, les boulevards devinrent le grand chemin de toute la cité. Néanmoins, la splendeur du boulevard n'a monté vers son apogée qu'à partir de 1830 environ. Chose étrange! ce fut le côté nord qui eut la vogue; les Parisiens s'obstinaient à ne passer que sur cette ligne. La ligne méridionale, sans passants, partant sans valeur, voyait ses boutiques, sans preneurs et sans chalands, livrées à des commerces sans luxe ni dignité. Cette bizarrerie avait encore sa cause : Paris vivait alors tout entier entre la ligne nord et les quais. En quinze ans, un second Paris s'est construit entre les collines de Montmartre et la ligne du midi. Dès lors, les deux lignes ont rivalisé d'élégance et se sont disputé les promeneurs.

L'histoire du boulevard, comme celle des empires, offre des commencements mesquins. Quel Parisien, s'il est quadragénaire, ne se souvient encore de la barbarie municipale qui laissa pendant si longtemps, à l'entrée de chaque boulevard, des poteaux dans lesquels se donnaient des femmes enceintes, des jeunes gens distraits dont les yeux occupés ne leur permettaient pas d'apercevoir ce poteau sur lequel on s'empalait l'abdomen? Il n'y avait pas moins de mille accidents graves par an, et l'on en riait!... Le maintien barbare et stupide de ces poteaux, pendant trente ans, explique l'administration française, et surtout celle de la ville de Paris, la moins habile, la plus gaspilleuse et la moins imaginative de toutes. Les boulevards furent un cloaque impraticable par les temps de pluie. Enfin, l'Auvergnat Chabrol entreprit son dallage

mesquin en pierre de Volvic. Autre trait du caractère municipal! On fit venir du fond de l'Auvergne des dalles volcaniques, poreuses, sans durée, quand la Seine pouvait amener du granit des côtes de l'Océan. Ce progrès fut salué par les Parisiens comme un bienfait, quoique le bienfait ne permît pas à trois personnes de se rencontrer.

Encore aujourd'hui, bien des améliorations sont attendues. La voie des boulevards devrait être d'un asphalte égal, et ne pas être entremêlée de dalles et d'asphalte, car on pense aussi par les pieds à Paris, et ce changement dans le tillac cahote la tête. Le pavage de la chaussée devrait être établi richement, coquettement, dans le genre de l'essai fait rue Montmartre. Enfin, le terrain devrait être égalisé d'un bout à l'autre, et la porte Saint-Denis désobstruée. Mais les boulevards ne seront dignes de Paris qu'après un changement radical dans les constructions riveraines, quand on pourra s'y promener à couvert aussi bien qu'à découvert, sans avoir à craindre ou la grillade ou la pluie. La reconstruction des maisons serait d'une cherté qui la rend impossible; mais on obtiendrait d'excellents résultats par des balcons en saillie et continus. (Voir *Ce qui disparaît de Paris,* page 437.) Et pourquoi ne ferait-on pas murmurer, au bas de chaque allée, un limpide ruisseau, de la place de la Concorde à la place de la Bastille? Quels arbres, quelle végétation que celle des boulevards aujourd'hui!... N'aurait-on élevé l'eau de la Seine au quai de Billy que pour la reverser dans la Seine au pont Louis XVI, en la faisant passer par des corps de sirènes? Ce serait un enfantillage ou un mythe. Tels qu'ils sont néanmoins, en aucun temps, chez aucune nation, il n'a existé de points de vue, ni de promenades, ni de spectacles, pareils à ceux que présentent les boulevards depuis le pont d'Austerlitz, au bout duquel est le Jardin des Plantes, jusqu'à la Madeleine, au bout de laquelle sont la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Maintenant, prenons notre vol comme si nous étions en omnibus, et suivons ce fleuve, cette seconde Seine sèche; étudions-en la physionomie...

De la Madeleine à la rue Caumartin, on ne flâne pas. C'est un passage dominé par notre imitation du Parthénon, grande et belle chose, quoi qu'on dise, mais gâtée par les infâmes sculptures de

l'aristocratie demeurait à la fameuse place Royale, chantée par Corneille, comme quelque jour on chantera les boulevards.

La cour allait alors tantôt à Saint-Germain, tantôt à Fontainebleau, tantôt à Blois; le Louvre n'était pas le dernier mot de la royauté. Quand Louis XIV décida Versailles, le pont Neuf devint la grande artère par où toute la ville passa pour aller d'une rive à l'autre. En 1800, il n'y avait plus de centre, on cherchait l'amusement où il se faisait : les spectacles de Paris se trouvaient sur le boulevard du Temple ; le boulevard du Temple fut donc toute la ville, et Désaugiers le célébra par sa fameuse chanson. Les boulevards n'étaient alors qu'une route royale de première classe qui menait au plaisir, car on sait ce que fut le *Cadran bleu!...* Les Bourbons, en 1815, ayant mis l'activité de la France à la Chambre, les boulevards devinrent le grand chemin de toute la cité. Néanmoins, la splendeur du boulevard n'a monté vers son apogée qu'à partir de 1830 environ. Chose étrange! ce fut le côté nord qui eut la vogue; les Parisiens s'obstinaient à ne passer que sur cette ligne. La ligne méridionale, sans passants, partant sans valeur, voyait ses boutiques, sans preneurs et sans chalands, livrées à des commerces sans luxe ni dignité. Cette bizarrerie avait encore sa cause : Paris vivait alors tout entier entre la ligne nord et les quais. En quinze ans, un second Paris s'est construit entre les collines de Montmartre et la ligne du midi. Dès lors, les deux lignes ont rivalisé d'élégance et se sont disputé les promeneurs.

L'histoire du boulevard, comme celle des empires, offre des commencements mesquins. Quel Parisien, s'il est quadragénaire, ne se souvient encore de la barbarie municipale qui laissa pendant si longtemps, à l'entrée de chaque boulevard, des poteaux dans lesquels se donnaient des femmes enceintes, des jeunes gens distraits dont les yeux occupés ne leur permettaient pas d'apercevoir ce poteau sur lequel on s'empalait l'abdomen? Il n'y avait pas moins de mille accidents graves par an, et l'on en riait!... Le maintien barbare et stupide de ces poteaux, pendant trente ans, explique l'administration française, et surtout celle de la ville de Paris, la moins habile, la plus gaspilleuse et la moins imaginative de toutes. Les boulevards furent un cloaque impraticable par les temps de pluie. Enfin, l'Auvergnat Chabrol entreprit son dallage

mesquin en pierre de Volvic. Autre trait du caractère municipal! On fit venir du fond de l'Auvergne des dalles volcaniques, poreuses, sans durée, quand la Seine pouvait amener du granit des côtes de l'Océan. Ce progrès fut salué par les Parisiens comme un bienfait, quoique le bienfait ne permît pas à trois personnes de se rencontrer.

Encore aujourd'hui, bien des améliorations sont attendues. La voie des boulevards devrait être d'un asphalte égal, et ne pas être entremêlée de dalles et d'asphalte, car on pense aussi par les pieds à Paris, et ce changement dans le tillac cahote la tête. Le pavage de la chaussée devrait être établi richement, coquettement, dans le genre de l'essai fait rue Montmartre. Enfin, le terrain devrait être égalisé d'un bout à l'autre, et la porte Saint-Denis désobstruée. Mais les boulevards ne seront dignes de Paris qu'après un changement radical dans les constructions riveraines, quand on pourra s'y promener à couvert aussi bien qu'à découvert, sans avoir à craindre ou la grillade ou la pluie. La reconstruction des maisons serait d'une cherté qui la rend impossible; mais on obtiendrait d'excellents résultats par des balcons en saillie et continus. (Voir *Ce qui disparaît de Paris,* page 437.) Et pourquoi ne ferait-on pas murmurer, au bas de chaque allée, un limpide ruisseau, de la place de la Concorde à la place de la Bastille? Quels arbres, quelle végétation que celle des boulevards aujourd'hui!... N'aurait-on élevé l'eau de la Seine au quai de Billy que pour la reverser dans la Seine au pont Louis XVI, en la faisant passer par des corps de sirènes? Ce serait un enfantillage ou un mythe. Tels qu'ils sont néanmoins, en aucun temps, chez aucune nation, il n'a existé de points de vue, ni de promenades, ni de spectacles, pareils à ceux que présentent les boulevards depuis le pont d'Austerlitz, au bout duquel est le Jardin des Plantes, jusqu'à la Madeleine, au bout de laquelle sont la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

Maintenant, prenons notre vol comme si nous étions en omnibus, et suivons ce fleuve, cette seconde Seine sèche; étudions-en la physionomie...

De la Madeleine à la rue Caumartin, on ne flâne pas. C'est un passage dominé par notre imitation du Parthénon, grande et belle chose, quoi qu'on dise, mais gâtée par les infâmes sculptures de

café qui déshonorent les frises latérales. La rue parallèle au boulevard, du côté du midi, éloigne les passants des boutiques, et les constructions sur la ligne gauche ne sont entreprises que depuis un an. Aussi, le boulevard, dans cette partie, attend-il ses destinées de l'avenir ; elles seront brillantes, surtout si l'on supprime la rue méridionale. Jusqu'à la transformation prochaine du ministère des affaires étrangères en maisons à boutiques, toute cette zone est sacrifiée. On y passe, on ne s'y promène pas. Cette partie est sans animation, quoique le passant soit généralement bien mis, élégant et riche. C'est le passage le plus dangereux : cinq rues y débouchent. C'est le passage le plus glissant : le ministère des affaires étrangères est là. Voilà peut-être la raison qui fait que personne ne reste sur ce boulevard; la politique déteint sur la locomotion; mais on va supprimer la politique. Tant que la rue Basse-du-Rempart, la dernière des rues basses, existera, ce boulevard n'aura ni gaieté, ni caractère, ni flâneurs, ni vente conséquemment. O propriétaires, sachez semer les cent mille francs qui donnent les millions! En cet endroit, le flâneur se sait trop vu; le Parisien n'aime pas à ce que les maisons lui disent si insolemment qu'il est là pour les menus plaisirs des premiers étages.

La maison qui fait l'angle de la rue Caumartin est une des maisons les plus célèbres du XVIIIe siècle; mademoiselle Guimard l'habita jusqu'au moment d'aller occuper son hôtel de la Chaussée-d'Antin. On y voit encore les attributs de l'Opéra sculptés sur le pavillon arrondi qui fait l'angle de la rue. Ce sera démoli quelque jour, comme la maison de Lulli, située aussi à un angle, celui de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Sainte-Anne, et où il a signé son nom par des sculptures parmi lesquelles se voit, sous forme de lyre, le violon qui fit sa fortune.

A la rue de la Paix, tout change, le passant abonde. Autrefois, le boulevard finissait réellement là. Tout Paris débouchait par la rue de la Paix pour aller aux Tuileries. La rue de la Paix est la future antagoniste de la rue Richelieu, ce sera la rue Saint-Denis moderne. Dès que vous avez passé ce point, vous atteignez au cœur du Paris actuel, qui palpite entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue du Faubourg-Montmartre. Là commencent ces édifices bizarres et merveilleux qui tous sont un conte fantastique

ou quelques pages des *Mille et une Nuits*. D'abord, le pavillon de Hanovre et la grande maison qui lui fait face, bâtie par Simon, pour ôter la vue des jardins au maréchal de Richelieu. Tout Paris passe par là sans se douter qu'il y eut un procès de vingt ans, perdu par le maréchal; et l'on croit au règne du bon plaisir dans un temps où le roi lui-même succombait en plein parlement! Puis les bains *Chinois*, l'une des plus grandes audaces commerciales, une annonce d'un million, une réclame éternelle, et, chose étrange! faite sous l'Empire.

Si les beaux et curieux édifices, comme la Maison dorée, comme celle du Grand Balcon, qui meublent les boulevards, n'étaient pas entremêlés de sales et ignobles constructions plâtreuses, sans goût, sans décor, les boulevards pourraient lutter, comme fantaisie d'architecture, avec le plus grand canal de Venise.

Regardez bien l'entrée de la rue Grange-Batelière, bordée à chaque encoignure d'édifices sans grandeur ni caractère, au milieu de tant de splendeurs! Croiriez-vous que l'une de ces maisons soit celle du Jockey-Club? ne trouvez-vous pas étrange que ses membres, aussi riches qu'élégants, n'aient pas eu la pensée nationale de lutter avec les clubs de Londres, dont la magnificence dépasse celle des rois? C'est à un ancien tapissier, devenu par vocation architecte, que l'on doit la fameuse Maison dorée! Eh bien, de l'autre côté du boulevard, c'est au célèbre tailleur Buisson que les boulevards sont redevables de l'immense maison bâtie dans la cour de l'hôtel où tous les joueurs de Paris ont palpité pendant trente-cinq ans! Là fut Frascati, dont le nom fut religieusement conservé par un café, rival de celui dit du *Cardinal,* qui lui fait face. Admirez les étonnantes révolutions de la propriété dans Paris! Sur la garantie d'un bail de dix-neuf ans qui oblige à un loyer de cinquante mille francs, un tailleur construit cette espèce de phalanstère *coliséen*, et il y gagnera, dit-on, un million; tandis que, dix ans auparavant, la maison du café *Cardinal,* dont le rez-de-chaussée rapporte aujourd'hui quarante mille francs, fut vendue pour la somme de deux cent mille francs!... Buisson et Janisset, le café *Cardinal* et *la Petite Jeannette* (combien de déjeuners, d'affaires, de bijoux, de fortunes, en peu de mots!) forment la tête de la rue Richelieu. N'est-ce pas la cuisine, l'habit, la robe, les

diamants, et tout Paris peut-être? car rien ne se fait sans cela ou que pour cela.

Quel attrait, quelle atmosphère capiteuse petillent entre la rue Taitbout et la rue Richelieu, jusqu'à l'autre perspective que voici! Qui ne le sait?

Une fois que vous avez mis le pied là, votre journée est perdue si vous êtes homme de pensée. C'est un rêve d'or et d'une distraction invincible. On est à la fois seul et en compagnie. Les gravures des marchands d'estampes, les spectacles du jour, les friandises des cafés, les brillants des bijoutiers, tout vous grise et vous surexcite. Toute la haute et fine marchandise de Paris est là : bijoux, étoffes, gravures, librairie. Le préfet de police devrait interdire aux pauvres de passer par là, car ils doivent vouloir procéder immédiatement à la loi agraire. La lorette débouche infailliblement par les quatre ou cinq lignes qui mènent aux rues qu'elle affectionne ; et, tout à coup, le penseur est comme un chasseur lisant Horace qui voit filer devant lui les compagnies de perdrix! On sort du champ de bataille de la Bourse pour aller aux restaurants, en passant d'une digestion à une autre. Tortoni n'est-il pas à la fois la préface et le dénoûment de la Bourse? Les clubs de Paris sont là presque tous ; les artistes fameux, les illustres richards, l'Opéra et ses mille pieds y passent à tout moment; les cafés sont d'une splendeur fabuleuse. Dix théâtres, y compris celui de Comte, rayonnent aux environs. Ce point de Paris a tué le Palais-Royal. On s'y croit riche, enfin on peut s'y croire spirituel en frôlant sans cesse des gens d'esprit. Il y roule tant d'équipages, que, par moments, on ne s'y croit plus à pied. Ce mouvement vertigineux vous gagne; il est dangereux de rester là, sans une causerie ou une pensée intéressante. Voilà ce qui fait qu'on est plus heureux à Paris avec cent louis de rente qu'à Londres avec cinquante millions de fortune, et à Pétersbourg avec cinquante mille paysans de rente. A partir de la rue Montmartre jusqu'à la rue Saint-Denis, la physionomie du boulevard change entièrement, malgré des constructions qui ne manquent pas de caractère, et parmi lesquelles on remarque tout d'abord le magnifique hôtel Lagrange, où logent maintenant les tapis d'Aubusson. On a vainement bâti la maison babylonienne du pont de fer, qui s'est donné le tort d'être en

plâtre; le Gymnase y montre vainement sa petite façade coquette; plus loin, le bazar Bonne-Nouvelle, aussi beau qu'un palais vénitien, est en vain sorti de terre comme au coup de baguette d'une fée : tout cela, peines perdues!... Il n'y a plus d'élégance chez les passants, les belles robes y sont comme dépaysées, l'artiste, le lion, ne s'aventurent plus dans ces parages. Les masses inélégantes et provinciales, commerciales et mal chaussées, des rues Saint-Denis, des faubourgs du Temple, de la rue Saint-Martin, arrivent; les vieux propriétaires, les bourgeois retirés, se montrent; et c'est tout un autre monde!... Le même phénomène a lieu, d'ailleurs, à Pétersbourg, où la vie de la Perspective est concentrée entre la Morskaia et le palais d'Anikoff. A Paris, un seul boulevard d'intervalle produit ce changement total. Les boutiques n'ont plus cette audace dans le décor, ce luxe dans les détails, cette richesse d'étalage, qui poétisent les boulevards entre la rue de la Paix et la rue Montmartre. Les marchandises sont tout autres; l'effrontée boutique à vingt-cinq sous étale ses produits éphémères, l'imagination n'a plus ces stimulants si prodigués quelques pas plus loin. Ce contraste est si frappant, que l'esprit s'en ressent; les idées ne sont plus les mêmes, on laisse ses pièces de cent sous tranquilles dans sa poche, quand on en a. Mais, si vous allez jusqu'à la porte Saint-Denis, que le conseil municipal essaye de dégager depuis vingt ans sans y parvenir, oh! alors, malgré l'aspect original de ce vaste bassin, il prend envie aux pieds de retourner quand la nécessité d'une affaire vous oblige à vous aventurer dans ces parages. Ce boulevard offre une variété de blouses, d'habits déchirés, de paysans, d'ouvriers, de charrettes, de peuple enfin, qui fait, d'une toilette un peu propre, une dissonance choquante, un scandale très-remarqué.

Vous retrouverez là l'ineptie de la Ville, elle brille en plein soleil. A dix pieds de la porte Saint-Denis, on laisse, depuis cinquante ans, une fontaine uniquement destinée à vendre de l'eau. C'est un affreux marais, infranchissable par tous les temps, qui fait de la crotte à vingt mètres à la ronde, et qui déshonore ce coin. Pourquoi? je défie cent conseillers municipaux de l'expliquer, de le justifier. Ce boulevard fut toujours une sentine ignoble. On y a laissé subsister, pendant cent ans, un petit mur d'un mètre

de hauteur, qui séparait une rue basse du boulevard. Devant le passage dit du Bois-de-Boulogne, il y avait un petit escalier où la fameuse Guimard se démit le pied en le descendant. Tout Paris fut en rumeur à cette cause. Le petit mur a subsisté, depuis cet accident, encore cinquante ans. Si la Fayette, que le peuple a hué en cet endroit en 1832, en l'accusant de trahison, s'était enrhumé sous la pompe, elle y aurait gagné cent ans d'existence. Les malheurs causés par les abus consolident, à Paris, les abus. On ne s'appelle pas préfet de la Seine pour rien, il faut en vendre l'eau partout. Mais pourquoi l'eau ne se mettrait-elle pas en boutique? manque-t-on par là de coins honteux où la ville élèverait d'élégants réservoirs semblables à celui de la rue de l'Arcade?

Voici le côté populaire des boulevards. A partir du théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'au café *Turc,* le peuple a tout pris sous sa protection. Ainsi, le succès amène au théâtre, non pas des spectateurs, mais toute la nation des faubourgs. Le Château-d'Eau n'a jamais été calomnié par les romanciers populaires; et, de midi à quatre heures, la scène du caporal et de la payse est visible tous les jours de beau temps.

Cette zone est enfin le boulevard des Italiens du peuple; mais elle n'est cela que le soir, car, le matin, tout y est morne, sans activité, sans vie, sans caractère; tandis que, le soir, c'est effrayant d'animation. Huit théâtres y appellent incessamment leurs spectateurs. Cinquante marchandes en plein vent y vendent des comestibles et fournissent la nourriture au peuple, qui donne deux sous à son ventre et vingt sous à ses yeux. C'est le seul point de Paris où l'on entende les cris de Paris, où l'on voie le peuple grouillant, et ces guenilles à étonner un peintre, et ces regards à effrayer un propriétaire! Feu Bobèche était là, l'une des gloires de ce coin, et, comme tant de gloires, sans successeur. Son compère s'appelait Galimafré. Martainville a écrit pour ces deux illustres saltimbanques les parades qui faisaient tant rire l'enfant, le soldat et la bonne, dont les costumes émaillent constamment la foule sur ce célèbre boulevard.

La maison du restaurant Deffieux fut le suprême effort de ce quartier pour lutter avec les boulevards supérieurs. Cet édifice, ceux de l'Ambigu et du Cirque, ont été des tentatives sans imita-

teurs. Les autres théâtres, les maisons, tout est construit sur les plus vilains modèles : le plâtre, les ornements sans durée, tout y est précaire et piteux; mais l'ensemble produit un effet bizarre qui ne manque pas d'originalité. Le fameux *Cadran bleu* n'a pas une fenêtre ni un étage qui soient du même aplomb. Quant au café *Turc,* il est à la mode ce que les ruines de Thèbes sont à la civilisation.

Bientôt commencent les boulevards déserts, sans promeneurs, les landes de cette promenade royale. L'ennui vous y saisit, l'atmosphère des fabriques se sent de loin. Il n'y a plus rien d'original. Le rentier s'y promène en robe de chambre, s'il veut; et, par les belles journées, on y voit des aveugles qui font leur partie de cartes. *In piscem desinit elegantia.* On y expose sur des tables de petits palais en fer ou en verre; les boutiques sont hideuses, les étalages sont infects. La tête est à la Madeleine, les pieds sont au boulevard des Filles-du-Calvaire. La vie et le mouvement recommencent sur le boulevard Beaumarchais, à cause des boutiques de quelques marchands de bric-à-brac, à cause de la population qui s'agglomère autour de la colonne de Juillet. Il y a là un théâtre qui de Beaumarchais n'a pris encore que le nom.

Au delà, le boulevard Bourdon n'est plus Paris : c'est la campagne, c'est le faubourg, c'est la grande route, c'est la majesté du néant; mais c'est un des plus magnifiques lieux de Paris, le coup d'œil y est étourdissant. C'est une splendeur romaine sans spectateurs! Le pont d'Austerlitz, la Seine dans sa plus grande largeur, Notre-Dame, le Jardin des Plantes, la halle aux vins, l'île Saint-Louis, les greniers d'abondance, la colonne de Juillet, les fossés de la Bastille, la Salpêtrière, le Panthéon, tout y est grandiose. Vraiment, la fin du drame parisien est digne de son commencement.

Allez, au grand trot d'un cheval anglais, de la place de la Concorde et de la Madeleine au pont d'Austerlitz, vous lirez en un quart d'heure ce poëme de Paris, depuis l'arc de triomphe de l'Étoile, où revivent trois mille soldats, jusqu'au palais où vivent trois mille folles; depuis le Garde-Meuble jusqu'au Muséum, depuis l'échafaud de Louis XVI, couvert par un caillou d'Égypte, jusqu'au premier coup de feu de la Révolution allumé sous les yeux de

Beaumarchais, qui tira le premier bon mot dix ans avant le premier coup de fusil; depuis les Tournelles, où naquit le roi de France, jusqu'à la Chambre, où il est mort sous le roi des Français. L'histoire de France, les dernières pages principalement, sont écrites sur les boulevards.

Une concurrence formidable se prépare contre les boulevards. Aujourd'hui, les gens distingués se promènent aux Champs-Élysées, dans la contre-allée méridionale; mais la même imprévoyance qui rend les boulevards impraticables en temps de pluie, le temps le plus fréquent à Paris, arrêtera pendant longtemps le succès de la grande avenue des Champs-Élysées.

Caveant consules! — J'ai dit.

1844.

FIN DES PHYSIONOMIES ET ESQUISSES PARISIENNES.

CROQUIS

ET

FANTAISIES

UN HOMME MALHEUREUX

Il a cinq mille francs à dépenser par vingt-quatre heures, un peuple de valets est nuit et jour sur pied pour deviner ses besoins et obéir à ses ordres... Il n'a jamais pu ramasser son mouchoir, et, s'il mange et boit lui-même, c'est que personne ne peut lui épargner la peine de se sustenter. On ne le sert que ganté; la vue d'une main nue lui inspire un sentiment de dégoût. Entouré de fournisseurs qui, chaque matin, viennent lui offrir le moyen de rendre à l'industrie une partie des millions qu'il doit à l'héritage de son père, le jeune comte, car il est jeune et comte, ne leur répond que par un léger signe de tête ; jamais il n'a fait entendre une voix d'homme à un homme qui vit du travail de ses mains ou des bénéfices d'un commerce honorable.

Une pensée unique l'occupe et fait le tourment de sa vie :

— J'ai un million huit cent vingt-cinq mille francs à dépenser par année : comment y parviendrai-je jamais?

Parmi les choses pénibles, je mettrai en premier lieu celle de manger une grande fortune : avec de l'imagination, ou deux ou trois bons vices, on est bien vite débarrassé du superflu et quelquefois même du nécessaire.

Mais le jeune comte n'a pas de vices, peu d'imagination et une seule maîtresse; il la garde : ce serait un travail pour lui que d'en choisir une autre, et toute idée de travail l'effraye. Cependant, il

a découvert depuis quelque temps un motif de dépense journalier qui est d'un sybarite ingénieux : c'est de brûler chaque soir la robe, le chapeau, les gants, enfin toute la parure de sa maîtresse; et, comme elle est d'un grand prix (la parure, s'entend), le feu lui consume, par ce moyen, quinze ou dix-huit cents francs, qui, soit dit entre nous et sans fâcher son opulence, auraient singulièrement alimenté les chauffoirs publics s'ils eussent été convertis en bon bois de gravier. Le Crésus moderne eût atteint le même but : il voulait les réduire en cendres.

Sa susceptibilité est extrême pour ceux qui le coudoient, quand, pour se délasser des fatigues de la voiture, il veut bien permettre à ses jambes de se mouvoir et à ses chevaux de se reposer. Si vous avez eu le malheur de le heurter en passant auprès de lui, toutes les excuses que vous croirez devoir lui faire sont inutiles. Il n'écoutera aucune raison. Il rentrera chez lui, et, sur un geste bien connu de son valet de chambre, celui-ci s'empressera de le débarrasser de l'habit souillé par le contact d'un étranger, et le feu fera justice du drap qui s'est laissé presser par un coude trop hardi... Et pourtant, il y a des pauvres nus!

Qu'on ne l'accuse pas, malgré ses goûts incendiaires, de ne pas donner à ceux qui souffrent. Soixante mille francs, envoyés aux bureaux de charité cet hiver, témoignent en faveur de sa générosité. Il donnerait davantage encore, mais il faudrait parler pour se faire obéir, et c'est une fatigue qu'il veut s'épargner.

Que si ce n'était aussi un travail de lire, on pourrait ici lui faire un budget où toute sa fortune passerait sans qu'il eût besoin de faire, chaque soir, un feu de joie des costumes de sa maîtresse; mais, si la dame est coquette, nous le pardonnerait-elle? Risquer d'être en butte au courroux d'une jolie femme ou de voir un lecteur s'endormir sur nos chiffres et nos raisonnements, notre galanterie et notre amour-propre ne pourront jamais se résigner à braver ce double danger.

Pauvre riche!

18 février 1830.

LE CHARLATAN

J'entrai dans une cabane dont les murs laissaient apercevoir des pièces de bois, frêles, unies par une espèce de torchis composé de paille et de terre rougeâtre. La porte était décorée d'une grosse couronne de chêne, suspendue à un bâton noueux par un cordon de cuir. Cette couronne de branches naturelles et fraîchement coupées servait d'enseigne. A dix lieues à la ronde, nous n'aurions pas, Félix et moi, trouvé d'auberge aussi bien fournie que l'était celle-là.

Une grande et vaste salle s'offrit à nos regards. Elle occupait tout le rez-de-chaussée. On montait dans le grenier par un escalier de bois assez grossièrement fait. Ce grenier contenait deux lits. Après les avoir vus, nous prîmes la résolution de dormir dans notre voiture ou de nous promener pendant la nuit. L'aubergiste et sa femme couchaient sur un grabat couvert en serge verte et placé dans un coin de la grande salle. On y buvait, on y mangeait devant de longues tables garnies de bancs; et l'on y faisait la cuisine. Que n'y faisait-on pas!...

Quoiqu'il fît encore un peu de jour, la fumée des pipes empêchait de voir les objets, et jamais romancier n'inventa de spectacle plus fantastique.

A travers un brouillard bleuâtre, trois chandelles de résine, aussi minces que le petit doigt, éclairaient faiblement un gros homme à triple menton, coiffé d'un bonnet de coton, la pipe à la bouche, assis sur une escabelle, immobile, noir et sale; c'était l'hôte.

Devant le foyer, une petite femme, jaune comme un cierge, ronde comme une tonne, battait des œufs dans une poêle et criait à tue-tête après sa fille qui tardait à lui apporter du beurre :

— Ah çà! viens-tu, Cataud?... Cataud! ces messieurs ont faim!

A l'une des tables étaient trois hommes qui jouaient aux cartes. De ma vie je n'oublierai cette scène. Quant aux cartes, je me contenterai de dire qu'il fallait de l'instinct pour en deviner les couleurs sous l'enduit hydrofuge qui les couvrait. Mais les trois hommes!... Le premier était d'une haute stature, sec et nerveux. Il avait une forêt de cheveux noirs, assez sales, et retombant en grosses boucles sur ses épaules, où ils avaient circulairement tracé une couche de graisse luisante. Son front était cuivré, mais on voyait qu'il avait été blanc. Son crâne large et protubérant annonçait la puissance. Sous deux sourcils très-fournis, ses yeux noirs et petits ressemblaient à deux pointes de feu. Il avait une barbe fort épaisse, et un teint bronzé. Ses mains étaient assez bien faites; mais on aurait juré que c'était un homme de couleur. Il avait une vivacité de gestes qui semblait véritablement surnaturelle. Il portait un habit rouge tout usé et qui avait sans doute appartenu à un mousquetaire de la maison du roi, car c'était un uniforme.

— A toi, Titi! s'écria-t-il d'une voix enrouée et sans faire attention à nous.

Titi hésitait à jouer. Titi était une petite femme dont la figure plombée conservait des lignes si harmonieuses, qu'on devinait facilement qu'elle avait dû être belle. Ses cheveux noirs étaient assez bien arrangés; mais il y avait dans sa coiffure des roses artificielles et des ornements en cannetille dédorée, qui lui donnaient l'air d'une poupée. Ses joues étaient couvertes de taches de rousseur si nombreuses, que sa figure avait une vague ressemblance avec un abricot piqueté. Elle portait une robe de mousseline blanche brodée en chenille, dont le corsage permettait d'apercevoir une gorge trop souvent exposée au soleil pour qu'elle fût attrayante. Enfin, ses bras nus ressemblaient à ceux d'un homme.

Elle jeta une carte.

— A toi, Louloup! s'écria de nouveau l'homme rouge.

Louloup était un petit homme, carré de base comme de hauteur; véritable cube de chair humaine. Il portait des vêtements qui n'avaient plus aucune couleur. Sa figure était celle d'un Cosaque, mais d'un Cosaque puant et hideux. Ses cheveux, lustrés et crépus, auraient pu servir de brosse. Louloup gagna; et alors, avec

la précipitation d'une bête féroce qui saute sur sa proie, il jeta sa large main couverte de poils sur trois gros sous.

Ce groupe original nous intéressa. Quand nous nous fûmes habitués à l'atmosphère odieuse qui nous entourait, nous découvrîmes, entre le mur et le banc où le grand homme rouge était assis à côté de Titi, une grosse caisse, une clarinette et des cymbales qui ne nous laissèrent plus de doute sur la profession de ces trois personnages.

— Vous devez faire bien peu d'argent au milieu de la Sologne?... dis-je à Titi.

— Il y a des imbéciles partout! me répondit le chef en me toisant d'un air goguenard.

— Diable! il faut que vous soyez bien savant pour rire vous-même de votre métier!... repris-je.

— Je ne connais personne qui soit plus fort que moi! dit-il en battant les cartes avec une prétention à la grâce, digne de ces farauds d'estaminet si bien rendus par Bellangé dans ses caricatures.

— A quel jeu? demandai-je.

— A tous!...

Et il mouilla son pouce pour distribuer les cartes.

— Vous devez être célèbre? repris-je.

— Un peu, mon *fi!*... Allez demander, depuis la mer jusqu'en haut de la Loire, des nouvelles de Lahyène!... Oh! le moindre paysan ôtera son bonnet comme quand on dit à l'église : *Notre-Seigneur!*

— Mon Dieu! que je souffre! s'écria Félix.

— Monsieur est malade?... demanda Lahyène en me lançant un regard plein de malice.

— Il s'est foulé le pied en voulant sauter hors de la calèche, au moment où la roue s'est cassée.

— Allons, Titi! allons, Louloup! s'écria le charlatan, à l'ouvrage, mes bijoux!

Puis, se tournant vers Félix :

— Monsieur veut-il permettre que nous le guérissions? ajouta-t-il.

— Quelle charge!... dit Félix.

— Bah! laisse-toi faire! m'écriai-je.

— Monsieur, reprit froidement Lahyène, sur mon honneur, vous allez être guéri...

Titi et Louloup saisirent mon compagnon de voyage et le placèrent dans un fauteuil de dentiste qui faisait partie de leur équipage; ils mirent sa jambe sur une escabelle et allèrent chercher les lumières.

L'hôte se leva. Sa femme et sa fille accoururent, ainsi que deux ou trois paysans qui buvaient et fumaient. Ce groupe attentif, dont toutes les têtes stupides étaient rangées en demi-cercle, avait quelque chose de biblique. Ces créatures presque sauvages ressemblaient aux bergers hébreux agenouillés devant la crèche. Tous les yeux étaient tournés et fixés sur Félix, qui souriait, et toutes les bouches béantes. Il régnait un silence imposant. A travers le brouillard, les trois oribus dessinaient une auréole au-dessus de la tête de Lahyène, dont l'habit rouge et les dorures tranchaient vivement sur cette masse.

Le charlatan regardait fixement Félix, dont, au bout de quelques minutes, le rire cessa tout à coup. Titi déboucha une fiole oblongue et versa sur le cou-de-pied de mon ami une partie du liquide qu'elle contenait; puis elle en présenta le reste au patient, comme pour le lui faire boire. Il hésita.

— Ah çà! dis-je à l'opérateur, il peut avaler ta drogue en toute sûreté?

Lahyène se mit à sourire d'un air profondément sardonique.

Félix but.

Alors, le charlatan regarda le pied malade, y porta les mains, en fit jouer les muscles et les tendons, et le secoua en disant à mon compagnon :

— Vous êtes guéri!... levez-vous.

Félix se leva, marcha, et me dit, tout étonné :

— Je ne souffre plus!... Voilà qui est drôle!...

— Drôle? reprit Lahyène d'un ton railleur! Vous êtes reconnaissant comme un duc et pair!...

Les paysans, l'hôte, l'hôtesse et sa fille firent entendre un murmure d'admiration. Quant à l'opérateur, il se remit à sa place, en disant à Titi et à Louloup :

— Achevons la partie.

Les paysans touchaient alternativement le fauteuil, l'escabelle, la fiole vide, et regardaient d'un air crédule l'opérateur, qui ne semblait pas faire attention à leur étonnement.

Bientôt les buveurs sortirent et allèrent sans doute semer la nouvelle de ce miracle dans toutes les veillées du pays. Quant à l'hôtesse, elle laissa brûler notre omelette. Sa fille resta immobile. Le père se remit à fumer tranquillement; à le voir, on devinait que c'était un homme convaincu du pouvoir de Lahyène.

Félix tira sa bourse en demandant au charlatan ce qu'il lui devait.

— Dame! le prix de la bouteille d'*eau souveraine*.

— Quinze sous, s'écria Titi.

— Monsieur est un bourgeois!... dit sentencieusement Lahyène. Laisse-le payer comme il l'entendra.

Félix jeta un napoléon sur la table.

— Ah! ah! je vais m'acheter une robe! s'écria Titi.

— Non, je veux avoir une pipe! reprit le charlatan en se saisissant de la pièce.

— Il faut faire repeindre notre tableau, dit Louloup, qui sauta sur la main de l'opérateur.

— Ah çà! voulez-vous me *constituer* la paix! s'écria Lahyène.

— Lâche la pièce! s'écrièrent à la fois Louloup et Titi.

— Vous voulez rire, mes bijoux?...

Ce débat amena une lutte entre Titi, Louloup et Lahyène. Malgré la force prodigieuse de l'athlétique Louloup et de Titi qui mordait Lahyène, ce dernier étendit à ses pieds ses deux associés, qui crièrent comme des chiens sur la patte desquels on a marché.

— Ça fait de la peine, de voir des gens pareils se battre comme nous autres!... dit l'aubergiste en soupirant.

— A quoi bon vous disputer? dit Félix, qui riait de tout son cœur : voilà un autre napoléon, belle Titi!... — Et toi, noble Louloup, voilà dix francs. Quant à ton tableau, mon maître, ajouta-t-il en désignant une vieille toile sur laquelle étaient grossièrement peints Adam et Ève dans le paradis terrestre, je vous le restaurerai moi-même.

— Oh! si monsieur voulait me faire à la place de ces farceurs-

là un gros serpent à sonnettes contre lequel un nègre se défendrait, il me rendrait bien service.

— Volontiers !

— Ah ! ah ! Titi ! Louloup !... s'écria-t-il en leur donnant des coups de poing à tuer un rhinocéros, notre fortune est faite !... — Du vin, père Laflèche ! du vin ! nous allons joliment rire et boire !

Et ces trois créatures bizarres qui venaient de jouer un jeu à s'enfoncer les côtes, se serrèrent cordialement la main et trinquèrent à leur fortune future.

. . . .

6 mai 1830.

DE LA VIE DE CHATEAU

Aujourd'hui, la moindre question prend un caractère de gravité qui effraye. Nous avons été sollicité de toute part de nous expliquer sur la vie de château, et nous avons jusqu'à présent différé de nous prononcer, parce que notre opinion devait être décourageante. Nous hasarderons quelques observations, cédant ainsi à des instances qu'il serait maladroit à nous de méconnaître.

En France, la vie de château est une véritable chimère, car elle y est impossible.

Des esprits gais comme des squelettes ont, depuis vingt ans environ, périodiquement plaisanté sur les propriétaires. M. E. Jouy, Zéphire en bottes fortes, a représenté Paris transporté au fond d'une province; il est résulté, de cette conception aussi neuve que ravissante, un comique lourd comme un temps d'orage. Les satellites de cet astre de la littérature impériale ont exploité l'ennui des parties de pêche et de chasse, l'innocente joie de l'homme qui vous montre ses chemins vicinaux, ses espaliers, ses mérinos et ses chambres, et qui vous entretient de ses améliorations. Bref, ils ont tant tourné autour de cette admirable figure du propriétaire, qu'ils en ont avili le type. Il faudrait tout le génie de Goldsmith pour en faire ressortir les traits originaux.

Ces littérateurs ont tellement fatigué le dandy de l'arrondissement, que tous les ressorts de ce charmant polichinelle sont brisés. Il est par terre avec ses demi-connaissances, son air rogue, ses

modes mal portées, son faux dédain du patriotisme départemental et ses vers en portefeuille.

M. le maire, les paysans sournois, le sous-préfet, les voisins, le faubourg Saint-Germain du canton et les libéraux campagnards, tous ces pantins sont morts, littérairement parlant.

Mais, en conscience, où est la vie de château?... Qu'est-ce que tout cela?... Des puérilités. Aujourd'hui, nous n'avons plus que des maisons de campagne en France, et il n'y a plus de châteaux.

Pour obtenir la vie de château, il faut une aristocratie puissante, forte et riche. Quand on pense que la Chambre des pairs ne compte pas six fortunes de douze cent mille livres de rente et qu'on nous demande un traité sur la vie de château, il y a de quoi sourire de pitié...

Mais il y a de quoi se réjouir aussi; car nous ne sommes pas assez aveuglé par le fanatisme de la *Mode*[1] pour ne pas applaudir à cette large dispersion du bonheur attaché à la propriété.

Voici les deux termes de la proposition :

En Angleterre, les caves d'un château contiennent pour cent mille écus de vins. Le mobilier du château vaut un ou deux millions. Vous n'auriez pas le parc, la terre et le château pour dix millions; et, l'eussiez-vous, votre argent ne vous rapporterait pas un demi-franc de rente pour cent francs. Les écuries du château peuvent nourrir deux cents chevaux. Il y a telle serre, tel jardin qui coûte au lord mille guinées de gages seulement donnés aux hommes qui ont soin de ses fleurs, de ses raisins, de ses melons. Cent domestiques sont là pour servir. C'est parce que le sol est rare en Angleterre que l'aristocratie y désire le sol. Le duc de Bucclengh fait huit lieues sans sortir de ses possessions. Chaque pair du royaume met à honneur de tenir une cour. Sa chasse est une chasse royale. A Londres, un grand seigneur anglais étouffe, mais il a jeté sur son château et dans son parc les richesses de Tippoo Saëb vaincu, tout l'or de Bombay, le sang d'un peuple, le bonheur de deux mille mendiants dont il achète le silence au prix d'une lourde taxe. Sa galerie est gorgée de ableaux. Il a transporté

1. Cette étude parut dans le journal *la Mode*.

sous le ciel brumeux de son île une façade vénitienne. Une métope grecque a traversé les mers pour orner sa vacherie. Si l'or, si le cuivre de Cornouailles vendu à l'univers pouvait lui donner le ciel de l'Italie, ou même le ciel de la Provence, demain il se coucherait sous un pavillon bleu. Les trois quarts de la population irlandaise croupissent dans des tanières infectes : ses chevaux ont des travées d'acajou. Si, pour divertir ses hôtes, il faut la Catalani, Perlet, Pasta, Pasta, Perlet, Catalani viendront. S'il est au bord de la mer, il a son yacht. Sa pêcherie, c'est l'Océan. Cette orange arrive de son royaume de Portugal; ce citron, de sa propriété à la Jamaïque ; ce sucre est fabriqué chez lui. Il est homme à prendre un bassin de son parc pour un bol, afin de n'être pas vulgaire en vous donnant un punch.

Pour avoir cette vie de château en France, il faut laisser dévorer le sol par l'aristocratie, par les pairs et les princes ; alors, nous aurons tout cela sous un beau ciel, avec un esprit plus généreux, plus de grâces, une architecture merveilleuse, des statues faites par nos artistes, des fresques peintes par un tas de Raphaëls, auxquels il ne manque que des papes gorgés d'or. Nous aurons, de plus, des vins exquis, une licence de mœurs tempérée par les jésuites, déguisée par des saillies. Nous pouvons payer un grandiose digne des *Mille et une Nuits,* en sacrifiant trente millions d'hommes à cinq cents familles. C'est l'affaire de trois ans de lâcheté.

Laissons la vie de château à cette triste et sombre aristocratie anglaise, qui joue de son reste. Un roi suffit à la France ; ce serait trop pour nous et pour le trône qu'il y eût trois souverains par département.

Autrefois, lorsque des archevêques avaient cinq cent mille livres de rente, que Louvois disait en être à son quatorzième million en bâtissant Meudon, que Maurice habitait Chambord, que Choiseul construisait Chanteloup, que M. Dupin vivait à Chenonceaux, la vie de château existait en France dans toute sa pureté. M. de Chalais tuait impunément des paysans, et Louis XV, effrayé de ce développement de la vie de château, disait, en signant pour la cinquième fois des lettres de grâce : « J'en accorderai à son meurtrier. » Il faut nous souvenir que ces saturnales de l'oligarchie

amènent des révolutions, que l'extrême luxe produit l'extrême misère.

En ce moment, cinquante mille familles ont une campagne, un petit parc, un tableau lithochromique, un port d'armes, un ou deux chiens. Si nous continuons, dans dix ans, cent mille familles seront heureuses de ce petit bonheur qui commence au goujon pris après quatre heures d'incertitude, et finit au partage de la souveraineté communale. Si nous perdons alors la gloriole que donnent à un peuple des monuments, des fresques et une aristocratie imposante, nous favoriserons les tableaux de genre, et nous penserons avec orgueil que tous les jours *la cité dolente* décroît en France, et ce sera une belle journée que celle où pas un homme ne tendra la main. C'était le vœu de Henri IV dans un temps de féodalité.

Si la vie campagnarde devient trop vulgaire et si les propriétaires vous tendent des piéges, les Chambres porteront des peines contre ceux qui, méchamment et à dessein, auront attiré chez eux un élégant, un citoyen fashionable, pour

1° Le loger dans les combles, sous prétexte qu'il est encore garçon ;

2° Ne lui donner qu'une vieille commode sans serrure ;

3° Le forcer à se faire la barbe dans un miroir fêlé ; à coucher sur un lit peu solide ou mal organisé ;

4° Lui parler plus de trois fois de la commune ou du pays ;

5° Lui faire boire le vin du cru, quand le cru n'est pas célèbre ;

6° Aller le réveiller de grand matin ;

7° Le conduire en char à bancs, pour voir un site, etc., etc.

8° Lui faire manger trop souvent des pigeons ;

9° L'empêcher de prendre du fruit en plaçant des ruches près des espaliers.

Enfin, la loi pourrait prévoir toutes les mystifications dont un propriétaire abuse sous couleur d'amitié.

Quant à la vie de transition qu'on mène aujourd'hui dans quelques châteaux de France, dont les maîtres ont tout au plus cent

mille livres de rente, on peut la comparer à ces naufrages qui jettent une douzaine de personnes dans une île. On est bien forcé de s'amuser, et l'on prend son bonheur en patience. Il y a cependant des exceptions; mais il est bien rare de trouver dix personnes qui l'entendent.

26 juin 1830.

UN ENTR'ACTE

Il avait attendu le bonhomme au coin de la rue Dauphine et de la rue Contrescarpe. Là, d'un coup de marteau lestement assené sur le front entre les deux yeux, il l'avait tué, à neuf heures du soir, au milieu du tumulte, en présence de tous les passants... Que de successions s'ouvrent ainsi, par le fer ou par le poison!...

Aussitôt le coup frappé, il glissa dans les rues comme une anguille; et, gagnant le passage du Commerce, alors obscur, sale et puant, il arriva sur la place de l'Odéon, y vint respirer l'air frais de la nuit ; puis, présentant sa contre-marque au contrôleur, d'une main qui ne tremblait pas, il reparut à côté de son voisin, au parterre.

— Les entr'actes sont longs!... dit-il.

— Oh! — et ennuyeux!... répondit le voisin.

— Eh! pourquoi n'êtes-vous pas venu au foyer?... demanda-t-il.

Le spectacle achevé, il rentra chez lui, fit ses paquets et partit pour un voyage annoncé depuis longtemps.

Le lendemain, l'affaire causa quelque rumeur. Tous les journaux parlèrent de la mort de M. Joseph Cottin. C'était un assassinat si profondément médité, si curieusement exécuté, que les coteries, les salons, et même les gens en boutique, s'en occupèrent autant que de Castaing, plus tard.

La justice, la police, la famille de M. Cottin et le grand monde furent bien plus convaincus de la culpabilité de Stanislas de B... que s'il eût été condamné par une cour d'assises... Il était joueur, fashionable et homme à bonnes fortunes. Son mandataire, armé

d'une procuration, pleura pour lui au convoi et recueillit la succession. Il y a souvent quelque chose d'atroce dans un alibi...

Dix-neuf ans s'écoulèrent.

Figurez-vous un salon de Paris, un salon rempli de femmes élégantes et frivoles, d'hommes sérieux et voués à des travaux politiques, mais qui plaisantent, se permettent un calembour, puis des jeunes gens, pleins d'ardeur, d'amour et d'ambition, qui tous savent ce qu'un tilbury a de prestige, ce qu'une ravissante toilette a d'avantages... Un bon mot, une réflexion profonde s'entrecroisent. — Y êtes vous ?

— Quel est ce monsieur dont le teint est olivâtre..., qui est si bien mis, jeune encore..., et qui a dit ce joli mot sur les blessés de juillet ?...

— Quoi ! vous ne le connaissez pas ?... c'est Stanislas de B...

— Ah! oui, auquel il est arrivé cette aventure, en... en... Ma foi, il y a longtemps.

— Oui, rue Dauphine, en 1811...

— Mais est-ce bien vrai ? On a dit cela; mais, que diable !... il paraît assez honnête homme.

— M. Stanislas?... reprit la maîtresse de la maison, je le crois cértes bien ! Un homme charmant, plein d'esprit, de grâce, et qui a un équipage ravissant. Il est peut-être un peu trop passionné ; mais il est très-influent. Du reste, il possède soixante mille livres de rente.

— Où demeure-t-il ?

— Eh bien, dis-je en entendant cette singulière interrogation, est-ce que je ne vois pas tous les jours des banqueroutiers, des faussaires, des voleurs tout aussi honorés ? Pourquoi la bonne société reculerait-elle devant un meurtrier ?

Octobre 1830.

LA COLIQUE

Figurez-vous, au sortir de table, un gros curé de canton, au teint fleuri, court de taille et de col, à large panse, et qui s'est amplement fourré l'estomac, victime de sa complaisance pour les offres séduisantes que la dame du château lui a faites. Il est huit heures du soir, le temps est froid et noir. Le salon d'hiver est situé au premier étage. L'escalier de pierre est délabré ; il tourne en colimaçon, dans une tour étroite, et c'est une grande entreprise pour le pasteur que de le monter, même en plein jour.

Le curé a pris son café, il est plongé au fond d'une moelleuse bergère... Le voyez-vous? ou faut-il appeler ici à notre secours le spirituel crayon de Granville?

Le percepteur de l'arrondissement, — second tome du curé, sauf quelques variantes ministérielles, car il est grand, de figure rougeaude et veinée de bleu, — le percepteur donc est à côté de lui et raconte quelque lourde histoire en ânonnant.

Il impatiente un jeune artiste, un vieux notaire de campagne, un propriétaire estimable, trois ou quatre jeunes femmes et des demoiselles.

D'autres convives chuchotent avec le maître et la maîtresse de la maison.

— Je disais donc, cher pasteur, que M. de Villèle était dans son cabinet...

— Peste ! pensait le curé, je voudrais bien être dans un *certain cabinet !*... mais... il faut attendre...

Et le curé de regarder le feu, de s'enfoncer dans la bergère et

de contempler le conteur en songeant à la volupté du chez soi, où l'on ne se gêne pas.

Enfin, l'ecclésiastique trop repu, maudissant ses franches lippées, prend une résolution digne d'Épaminondas : il se lève brusquement!... Et, rompant en visière au percepteur, qui s'en interloque, le curé s'achemine vers la porte, comme s'il se souvenait d'avoir promis à une dévote de la confesser!... Alors, il va, Dieu sait où, enfilant un corridor, et presque léger d'aise... Quel plaisir! Il soufflait, dans les profondeurs de ce labyrinthe obscur, comme un marsouin mordu d'un harpon.

Enfin, il aperçoit, au loin, une lueur douce qui faisait ressembler certain carreau dépoli à la pleine lune!... Ah! ce sont de ces bonheurs indescriptibles et dont les gourmands ont seuls le secret!...

Le curé, presque prêt, entr'ouvre la porte, mais il la referme soudain.

— Excusez, madame...

Il avait aperçu la plus jolie personne dans la position la plus équivoque... Aperçu?... Oh! non.

La robe de reps vert, le bonnet lui avaient suffi; et le chaste pasteur, rengaînant son compliment, retourna sur ses pas, hésitant à descendre au jardin à travers les marches dangereuses de l'escalier sans lumière... Mais l'aboiement des chiens errants le fit rentrer précipitamment au salon, car ces pauvres bêtes ne l'aimaient pas, et il était en culotte courte, comme tout bon curé doit être.

Il reparut avec un léger frisson, signe de bonne digestion. Le percepteur avait fini son histoire. Or, en voyant rentrer le rubicond ecclésiastique, qui souriait pour faire bonne contenance, il s'évada légèrement en chantonnant dans le corridor : *Femme sensible...*

— Ah! madame!... s'écria-t-il.

Et il tira la porte à lui encore plus précipitamment qu'il ne l'avait ouverte.

En reparaissant au salon, le percepteur regarda le curé d'un air significatif. Il n'y a rien comme des souffrances communes pour réunir les hommes!... Les deux compagnons attendirent donc

silencieusement que la dame rentrât au salon. Les femmes allaient et revenaient deux à deux, selon leur coutume, en sorte que les *indigestés* ne savaient à laquelle des jeunes convives ils devaient s'en prendre de leur martyre secret.

Le gros propriétaire, qui n'avait pas mal dîné, sortit à son tour, et revint sans faire une trop longue absence. Bref, quatre convives allèrent infructueusement vers ce que les gens de province nomment *la cour des comptes*.

Le jeune artiste s'absenta quand son tour fut venu, et resta assez de temps pour que les cervelles provinciales pussent rationnellement préjuger son bonheur.

Quand il reparut, joyeux comme un lendemain de noces, le curé, jouissant par avance d'une libération future, se leva, et les plus pressés cédèrent, par honneur, estime et révérence, la place au clergé.

Le pauvre homme apparut bientôt dans un état pitoyable. Ses traits annonçaient un effroi visible.

— Savez-vous, dit-il au percepteur, qu'il y a *là-bas* une dame?

— Elle y est encore?... s'écria le financier.

— Voilà trente-cinq minutes!... reprit le gros propriétaire en s'approchant de ses deux camarades d'infortune.

— Monsieur y est cependant allé? demanda le notaire au jeune artiste.

— Oui, monsieur, répondit ce dernier. Il n'y avait plus personne.

Alors, le gros propriétaire se dirigea vers la porte, en esprit fort qui ne craint rien : il avait lu Mably et Saint-Évremond.

— Madame la comtesse, dit-il à voix basse, en revenant soudain dans le salon, il se passe quelque chose d'extraordinaire en ce moment!...

— Qu'est-ce?... demanda la maîtresse de maison, qui commençait à s'inquiéter de la stupeur dans laquelle la société se trouvait plongée, et qui crut à un événement fâcheux.

— Il y a dans le cabinet..., vous savez?... une personne inamovible. Sans partager l'opinion de ces messieurs, qui parlent d'un revenant, je vous ferai observer que l'on peut fort bien mourir d'apoplexie dans cette position-là, par suite d'un violent effort...

et je crois que nous devrions aller en masse savoir qui est là?...

A ces mots, tous les assistants se comptèrent, et ce ne fut pas sans un mouvement d'effroi qui resserra violemment tous les *sphincters* que tous les convives se reconnurent!...

Il y eut un moment de silence pendant lequel on entendit le sifflement de la tempête, la voix des dogues et le roulement du cabriolet dans lequel l'artiste s'enfuyait vers Paris.

. . . .

— Savez-vous, méchant vaurien, dit un soir, aux Bouffes, madame la comtesse de *** au plus gai de nos peintres, que vous avez failli nous faire bien du mal?...

— Comment cela?...

— Mais figurez-vous que nous nous sommes rendus processionnellement vers le lieu sacré... et que, jugeant, d'après la position du fantôme, qu'il était mort, je jetai un cri!... Alors, en voulant saisir cette victime présumée de l'intempérance, M. le curé la fit tomber, et elle s'est abîmée dans un gouffre... Dieu sait lequel! Il fallut l'en retirer, car, dans les profondeurs de cet abîme, la victime fit un bruit qui nous abusa... Ai-je ri!

— Je ne savais pas, madame, que mon mannequin aurait autant de succès... Mais convenez que vos stupides voisins m'avaient assez ennuyé pour que je prisse une revanche.

— Et si le curé était mort?...

— Ah! bah!... Tenez! voici la Malibran[1].

11 novembre 1830.

1. Balzac développa plus tard le sujet de cette anecdote dans ses Contes drolatiques. (Voir *les Joyeulsetez du roy Loys le unziesme*.)

L'OPIUM

Où était le dénoûment de sa vie?... *Il* ne croyait pas, comme l'abbé de Rancé, à un avenir. Quand *il* se serait livré à la justice humaine, elle n'aurait pas voulu de sa tête : les preuves de son crime n'existaient plus : c'était un secret entre LUI et Dieu! — Ainsi le ciel et la terre lui manquaient à la fois!... Il essaya de la doctrine saint-simonienne, parce qu'il y voyait l'avantage de se faire prêtre tout de suite, sans passer par un séminaire... Mais il méprisait l'homme, et Saint-Simon tend à le perfectionner. Il avait étreint jadis la débauche comme un monstre moins fort que lui. — La femme?... elle n'existait plus. Pour lui, l'amour n'était plus qu'une fatigue, et la femme... un jouet qu'il avait déchiré, à la manière des enfants, pour en connaître les ressorts... Tout était dit!...

Alors, il se mit à manger de l'opium en compagnie d'un Anglais qui, pour d'autres raisons, cherchait la mort, une mort voluptueuse; non celle qui arrive à pas lents sous la forme de squelette, mais la mort des modernes, parée des chiffons que nous nommons drapeau!... C'est une jeune fille couronnée de fleurs, de lauriers! Elle arrive au sein d'un nuage de poudre, ou portée sur le vent d'un boulet. C'est une espèce de folle souriant à un pistolet, ou couchée sur un lit entre deux courtisanes, ou s'élevant avec la fumée d'un bol de punch... C'est enfin une mort tout à fait fashionable!

Ils demandaient à l'opium de leur faire voir les coupoles dorées de Constantinople, et de les rouler sur les divans du sérail, au milieu des femmes de Mahmoud : et, là, ils craignaient, enivrés de plaisir, soit le froid du poignard, soit le sifflement du lacet de soie;

et, tout en proie aux délices de l'amour, ils pressentaient le pal... L'opium leur livrait l'univers entier!...

Et, pour trois francs vingt-cinq centimes, ils se transportaient à Cadix ou à Séville, grimpaient sur des murs, y restaient couchés sous une jalousie, occupés à voir deux yeux de flamme, — une Andalouse abritée par un store de soie rouge, dont les reflets communiquaient à cette femme la chaleur, le fini, la poésie des figures, objets fantastiques de nos jeunes rêves... Puis, tout à coup, en se retournant, ils se trouvaient face à face avec le terrible visage d'un Espagnol armé d'un tromblon bien chargé!...

Parfois, ils essayaient la planche roulante de la guillotine et se réveillaient du fond des fosses, à Clamart, pour se plonger dans toutes les douceurs de la vie domestique : un foyer, une soirée d'hiver, une jeune femme, des enfants pleins de grâce, qui, agenouillés, priaient Dieu, sous la dictée d'une vieille bonne... Tout cela pour trois francs d'opium. Oui, pour trois francs d'opium, ils rebâtissaient même les conceptions gigantesques de l'antiquité grecque, asiatique et romaine! ils se procuraient les *anaplothirions* regrettés et retrouvés çà et là par M. Cuvier! ils reconstruisaient les écuries de Salomon, le temple de Jérusalem, les merveilles de Babylone et tout le moyen âge avec ses tournois, ses châteaux, ses chevaliers et ses monastères!...

Ces immenses savanes, où les monuments se pressaient comme les hommes dans une foule, tenaient dans leurs étroits cerveaux où les empires, les villes, les révolutions se déroulaient et s'écoulaient en peu d'heures! Quel opéra qu'une cervelle d'homme!... quel abîme, et qu'il est peu compris, — même par ceux qui en ont fait le tour, comme Gall!

Et l'opium fut fidèle à sa mission de mort! Après avoir entendu les ravissantes voix de l'Italie, avoir compris la musique par tous leurs pores, avoir éprouvé de poignantes délices, ils arrivèrent à l'enfer de l'opium... C'étaient des milliards de voix furieuses, des têtes qui criaient : tantôt des figures d'enfant contractées comme celles des mourants; des femmes couvertes d'horribles plaies, déchirées, plaintives; puis des hommes disloqués tirés par des chevaux terribles, et tout cela par myriades! par vagues! par générations! par mondes!...

Enfin, ils entrèrent dans la région des douleurs. Ils furent tenaillés à chaque muscle, à chaque plante de cheveux, dans les oreilles, au fond des dents, à tout ce qui était sensibilité en eux. Ils ressemblaient aux hommes blasés pour lesquels une douleur atroce devient un plaisir!... car c'est là ton dénoûment, ô prestigieux opium!... Et ces deux hommes moururent sans pouvoir se guérir, comme toi, poëte inconnu! jeune Mée, qui nous as si bien décrit tes joies et tes malheurs factices!

11 novembre 1830.



LA TOUR DE LA BIRETTE

LÉGENDE DU BERRY

C'était par une soirée d'automne, en 1820. J'avais, un jour durant, chevauché à travers les campagnes arides qui s'étendent à l'est de la bonne ville de Bourges. Dans ces plaines incommensurables dont la surface monotone est à peine coupée de loin en loin par une touffe de bruyères, un ruisseau fangeux, ou quelques huttes entassées en manière de village, l'âme reste froide et l'imagination est muette. Fussiez-vous Victor Hugo, défi à vous d'y glaner une pensée poétique. C'est le purgatoire du romancier. Mais êtes-vous mathématicien, aimez-vous le silence du néant, vite, prenez la poste : les plaines du Berry sont la terre classique de la méditation; jamais un son importun ne vient tinter aux oreilles; pas plus le chant d'un coq que la voix d'un homme, que les aboiements d'un chien. Êtes-vous antiquaire, aimez-vous la rouille des vieux âges, prenez encore la poste, et puis fouillez, furetez, exhumez, et vous reviendrez ployant sous le faix des casques romains, des boucliers gaulois, des monnaies du moyen âge, avec la mémoire flanquée de légendes, de chroniques, de fabliaux, de ballades, que sais-je!...

Et donc, je m'étais fatigué tout le jour dans les champs compris entre Bourges et la petite ville de Dun-le-Roi. Il faisait nuit noire; une pluie fine et presque continue avait transpercé mes vêtements, et je m'enfonçais à chaque pas dans les ornières profondes d'une route construite jadis, si la chronique dit vrai, par les légions du grand César. Or, maudissant le grand César, ses légions, la

chronique et les autorités locales en sus, je tournai brusquement sur ma gauche, et j'arrivai, après une heure d'efforts, sur une vaste esplanade enceinte d'arbres, espèce d'île au milieu des bois. A l'extrémité, une masse noire, gigantesque, projetait ses ombres dans les airs. On eût dit une de ces figures fantasques enfantées par les superstitieuses terreurs de nos aïeux. C'était une tourelle; alentour, des débris, des ronces, des épines; et puis un silence effrayant comme celui de la mort. Je crus voir une lueur briller et s'éteindre au sommet de la tour; apparemment, c'était une illusion. Je m'éloignai de ce lieu inhospitalier.

Après un quart d'heure, je me trouvais dans la cour d'une ferme. Un homme d'environ trente ans, grand, sec, vigoureux, m'introduisit dans une salle basse, illuminée par un vaste foyer où se consumaient en petillant deux ou trois fagots. Des femmes, des filles, des hommes, des enfants, tout le mobilier humain d'une ferme, formaient un cercle autour de l'âtre, où prenaient aussi leurs ébats une demi-douzaine de chiens et autant de chats. On filait, on causait, on broyait des pommes de terre dans de vastes baquets, on cassait des noix sur des tonneaux. La présence d'un intrus à pareille heure suspendit les travaux et les langues. On n'eut plus que des yeux.

— Gars! s'écria mon maître des cérémonies d'une voix rude; le monsieur s'est égaré; il est mouillé; faites place.

Je fus installé au coin de la cheminée, à l'endroit de préférence. En face de moi, un vieillard à cheveux blancs lisait gravement, les lunettes sur le nez, dans un livre dont la date, à en juger par la noirceur des feuillets, devait remonter aux premiers jours de l'imprimerie. Mon arrivée ne troubla point sa lecture; à peine s'il m'avait vu.

— Dieu! s'écria soudainement une femme, le monsieur est blessé. — Voyez, mon père, il a du sang sur ses mains, sur sa chemise.

Et tous les yeux m'étreignirent avidement.

— Jeune homme, dit alors le vieillard en m'examinant, tu as du sang : es-tu criminel? as-tu été attaqué? Réponds.

— Non; mais, dans l'obscurité de la nuit, je suis tombé, à peu de distance de cette ferme, au milieu des ronces, des épines, tout près d'une vieille tour où je voulais pénétrer.

Un sentiment d'effroi se peignit sur tous les visages.

— C'est la tour de *la Birette,* murmurèrent les assistants.

Et, comme si ce mot eût produit une commotion électrique, chacun se serra instantanément et en frissonnant contre son voisin.

Cette tour de *la Birette* est-elle habitée? répliquai-je. S'il en est ainsi, les maîtres auraient besoin de recevoir des leçons d'hospitalité.

Le vieillard hocha tristement la tête; il se fit un long silence. Mon hôte reprit :

— Jeune homme, tu dois une neuvaine à sainte Solange. C'est aujourd'hui le 15 novembre, c'est le jour où *la Birette* traîne des chaînes et fait sa promenade dans les ruines. Quiconque aurait l'imprudence d'errer aux environs, après le coucher du soleil, n'habiterait plus sous un toit humain, et son âme pousserait, à minuit, des gémissements plaintifs sur le clocher de la grande tour. C'est un miracle de la bonne Vierge que tu en sois revenu.

Et l'auditoire se serra davantage, et les femmes se signèrent dévotement.

Ma curiosité était vivement piquée, j'insistai pour connaître l'histoire de *la Birette.*

— Soit, dit le vieillard, et, si tu fais de mauvais rêves, ne t'en prends qu'à toi.

— Femelles, jetez un fagot dans le foyer : il y aurait demain un malheur si nous parlions du malin esprit dans les ténèbres.

Et, à la lueur d'un fagot flamboyant, je vis les visages pâlir d'une terreur anticipée; puis le vieillard me conta à peu près ce qui suit :

— Il y a de cela bien longtemps! Ma grand'mère le tenait de son grand oncle, qui ne l'avait pas vu, mais qui l'avait entendu dire aux anciens. Un soir, sur le lieu de la tour que vous avez aperçue, et qu'on nommait alors *le Placis,* on vit se promener un homme petit de taille, avec des épaules larges, une barbe noire et épaisse; son air était farouche, ses vêtements étaient déguenillés; par-dessus, il portait une énorme peau de loup. Il allait sans s'arrêter. Deux manouvriers osèrent lui adresser la parole : il ne répondit rien, mais il les regarda fixement, et ses yeux ardaient dans l'ob-

scurité comme deux charbons, et les manouvriers s'enfuirent, saisis d'effroi. Leurs cheveux devinrent blancs, et ils moururent quelque temps après, sans avoir pu prononcer une parole. Le jour, le petit homme était invisible; on ne savait ni ce qu'il devenait, ni de quoi il vivait; mais, à la nuit tombante, il errait sur le Placis, et malheur aux êtres qui blessaient ses regards! Il leur jetait un sort, hommes et bêtes périssaient presque toujours dans le mois ou dans l'année.

» Une nuit, tout le village fut réveillé par des rugissements de rage venant du Placis. C'était un concert de hurlements atroces dont le son glaçait l'âme; on eût dit que les démons et les bêtes féroces se livraient un combat acharné. Les chiens en périrent de frayeur. Le bois parut tout à coup embrasé, puis tout redevint obscur et le bruit cessa. On fut neuf jours sans revoir le petit homme, on crut que le diable l'avait emporté; mais, un matin, grande fut la surprise de voir sur le Placis une tour qui n'y était point la veille, et qu'on eût crue construite depuis deux cents ans, tant ses murailles étaient sombres, tant la mousse abondait sur ses pierres. Et, ce jour-là, l'on distingua le petit homme assis sur l'herbe du Placis; il n'était plus déguenillé; ses habits étaient faits d'or, d'argent et de pierres précieuses; mais il portait toujours sa peau de loup. Depuis lors, le petit homme devint moins terrible. On le vit souvent descendre dans le village, causer avec les paysans, pénétrer dans les maisons, dont on n'osait lui refuser l'entrée. On remarqua que sa peau de loup ne le quittait jamais, soit qu'il fût assis, soit qu'il restât debout. Et de même, partout où il passait, il laissait une empreinte noire comme la trace d'une brûlure, et cette trace était évidente même sur le fer et la pierre; ses doigts consumaient ce qu'ils touchaient, et son rire était un râlement rauque qui faisait hérisser le poil des animaux.

» Il s'écoula bien des années, et le petit homme ne vieillissait pas, et il portait toujours sa peau de loup, et les hommes s'étaient habitués à le voir et à l'entendre, si bien, disent les anciens, qu'une jeune fille de ce village en devint amoureuse; mais, au premier baiser qu'elle reçut du petit homme, elle se sentit comme frappée au cœur, elle tomba, se roula par terre avec des cris aigus, au milieu de convulsions atroces, et expira en vomissant d'horribles

imprécations. Et, quand le prêtre voulut asperger son corps d'eau bénite, chaque goutte bruissait et se consumait sur sa peau comme sur un fer rouge. Elle était morte possédée du diable. On ne la mit point dans un cercueil, un prêtre ne l'enterra point dans le cimetière, mais le petit homme creusa une fosse dans les bois, et l'on assure qu'en ensevelissant la jeune fille, il poussait des éclats de rire.

» Il s'écoula encore bien des années; le petit homme errait toujours avec sa peau de loup. Un voyageur vint à passer; ils parlèrent longtemps ensemble une langue étrangère, et, dans la chaleur de la discussion, le petit homme laissa tomber sa peau de loup; l'étranger s'élança pour la saisir. Le petit homme avait disparu. Le ciel devint obscur, la tour fut entourée de flammes, et l'on vit distinctement une légion de diables enlever le petit homme à travers les airs. Depuis, il ne s'est jamais montré sur le Placis; mais, le 15 de chaque mois, après le coucher du soleil, son âme revient dans la tour; elle luit et voltige dans les ruines comme un feu follet. »

Le conte superstitieux du vieillard m'avait frappé. A mon retour à Bourges, je demandai à un antiquaire de mes amis des notions sur la tour de la Birette, et voici les détails qu'il me communiqua:

Le nom historique de la tour de la Birette est tour *des Bruyères*. On croit qu'elle fut bâtie par Jacques Cœur, en 1440. Cette tour communiquait, dit-on, au superbe palais qu'il avait à Bourges, par d'immenses souterrains dont une partie existe encore. Jacques Cœur y avait établi le dépôt secret d'une grande quantité de marchandises, et ce fut là qu'il se tint caché en 1451, lorsque ses ennemis, après l'avoir perdu dans l'esprit de Charles VII, obtinrent qu'il fût arrêté et condamné, comme convaincu de concussion, de trahison et de sortilége. Son existence mystérieuse à la tour des Bruyères, sa disparition subite, le bruit répandu par ses ignorants contemporains qu'il avait trouvé la pierre philosophale, la découverte de quelques figures singulières sculptées dans ses maisons, et que l'on regardait comme des emblèmes de magie noire et de sorcellerie, enfin la diversité des opinions sur la fin de Jacques Cœur, tout cela contribua à propager dans les campagnes des croyances superstitieuses, dont l'absurdité et l'exagération n'ont fait que

croître de siècle en siècle. Une circonstance bizarre confirma dans l'esprit des crédules paysans l'opinion qu'à certaines époques un malin esprit hantait la tour des Bruyères. Le temps, en dégradant la tour, épargna un des milliers de petits carreaux octogones qui garnissaient les fenêtres en ogive. Quand les rayons de la lune, dégagée des nuages, frappaient sur ce carreau isolé, on apercevait comme une flamme brillante et mobile au milieu d'une masse noire.

21 novembre 1830.

LE GARÇON DE BUREAU

La scène est au Ministère des finances.

PERSONNAGES : DEUX VIEUX GARÇONS. — Ils sont petits, trapus, à figure en forme d'écumoire. — Ils conservent encore l'ancienne livrée du gouvernement parjure. — On voit que ce sont de vieux domestiques qui ont été garçons de recette, valets de chambre, heiduques, et qui sont au Ministère depuis trente ans. — Le plus ANCIEN a offert à L'AUTRE une prise de tabac. — Ils ont tous deux déployé leur mouchoir à carreaux bleus et rouges. — Ils se regardent avant de se moucher. — Ils ont l'air de se défier l'un de l'autre ; mais ils guignent de l'œil en même temps, et alors :

L'ANCIEN. — Hein?...

L'AUTRE. — Ça va-t-il ?...

L'ANCIEN. — Hé hé !...

L'AUTRE. — Que dis-tu ?...

L'ANCIEN. — Rien !... (Ils regardent autour d'eux.)

L'AUTRE. — Ça fait pitié...

L'ANCIEN, en lui tapant dans la main. — A la bonne heure !... N'est-ce pas ?

L'AUTRE. — Figure-toi que ces nouveaux, ça ne sait rien de rien !... Le mien, ce petit jeune homme qu'ils ont mis directeur du budget... directeur du budget, dis donc !... et l'on dit qu'il travaillait dans *le Constitutionnel !*... eh ben..., ça n'a aucun usage des bureaux !... J'ai beau lui dire, tous les matins, où se met le papier blanc, la poudre, où sont les lettres, les ustensiles de bureau !... Bah ! c'est comme si que je lui disais rien... Ça joue avec tout !... Et puis il ne s'accoutume pas à moi..., ni moi à lui... Autrefois, je les formais en quinze jours, je les stylais à déposer leur parapluie dans le coin, à s'accoutumer de prendre leur bois

à côté d'eux... (Il fait un geste de doute et hoche la tête.) Pour celui-là..., j'en désespère. Ça n'a pas de capacité. Faut toujours lui dire les mêmes choses... Et exigeant!... faut voir!.. i' me fait faire ses commissions... Je les fais... Mais je compte bien lui dire que je suis l'employé du gouvernement. Tiens!... que ça me fait? j'ai acquis ma retraite... j'ai droit à six cents francs,... hein! pas vrai?... Et le tien, comment va-t-il?...

L'ANCIEN, faisant une moue très-lippue. — C'est pas encore un fameux!... (Tout bas.) I' reconduit les solliciteurs jusqu'à la seconde porte... Moi, je vous les traite!... tu sais... Tiens, faut garder sa dignité!... Si le gouvernement n'en a pas, est-ce une raison?... Figure-toi! ILS disent : *J'ai l'honneur*... au premier venu. *Ils* serrent la main à des gens auxquels tu n'offrirais pas seulement une prise de tabac... *Ils* crottent leurs tapis... que c'est une pitié!... *Ils* viennent matin... Mais ça ne durera pas... Ça n'a point de formes... i' n' me dirait pas comme l'autre : « Père Moreau, une bûche!... » i' m' dit d'un air constitutionnel : « Monsieur Moreau!... » ou bien « Moreau » tout court... Quand les employés sont venus lui tirer leurs révérences, il les a appelés *ses amis!*... Je t'en casse, des amis!... il veut les réduire...

L'AUTRE. — Hein! quel règne se prépare!...

L'ANCIEN. — Oui, ils vous parlent de désintéressement et de patriotisme, et ils vendent... (On sonne l'ancien.) — Tiens, v'là la scie qui va commencer. (Il regarde à sa montre.) Il s'en manque pourtant de dix minutes, qu'il soit huit heures. (On sonne l'autre.)

L'AUTRE. — V'là le mien qui recommence son train... C'est *flambé,* mon vieux!... Avec les autres, nous étions plus tranquilles. Et puis, soyons justes, quand i' nous employaient chez eux à leux soirées, on avait de l'agrément. On attrapait du punch, des gâteaux. En ai-je-t'i rapporté à mon petit Polyte! (On sonne et ils se séparent; mais ils reviennent.) Eh bien, ce petit mioche, qu'a du bon sens..., il a ben vu que tout était changé...

L'ANCIEN. — Que t'es bête! Jusqu'à ce gros agent de change... eh ben, i' descendait l'escalier... hier. — Il a dit avec une f, oui, avec une f, que, sous M. de Villèle, il y avait de l'argent à gagner... au lieur que... (On sonne.)

L'AUTRE. — Histoire du désintéressement...

L'ANCIEN. — Je t'en casse, du désintéressement!... Ils vendent tout, qu'on dit! Et i'-z-ont donné des mille et des cents de pension à c'te dame que tu vois venir ici en équipage!... Ça parle des fonds... I' ne nous laisseront que des fonds de culotte... (Ils se séparent en souriant du calembour et rentrent dans leurs appartements respectifs, en affectant de l'empressement et en agitant leurs plumeaux.)

25 novembre 1830.



DES CARICATURES

— Faites des tableaux, dit-elle.

— Des tableaux? Hélas! madame, et qui les achètera? En ce moment, chacun serre son argent, et les objets d'art les plus précieux sont de nulle valeur.

— Eh bien, mon ami, faites... des caricatures.

— Des caricatures?

— Oui; on en vendra toujours, on les achètera toujours; c'est la satire, c'est la médisance de l'époque, et vous savez qu'en notre bienheureux pays, on se passerait plus volontiers de manger que de médire.

— C'est une idée. Mais des caricatures... sur quoi?

— Sur quoi, malheureux! des caricatures... sur quoi?

Un émigré valet, pensionné, décoré, indemnisé, tranchant du Jacobin : caricature!

Une femme qui fait de l'héroïsme au lieu de raccommoder ses bas : caricature!

Une sous-préfecture jetée au milieu d'une meute d'avocats aboyants : caricature!

Un sot dont on n'a pu faire ni un marchand, ni un soldat, ni un médecin, ni un huissier, ni un avocat, ni un copiste, ni un décrotteur, ni un homme de lettres, et dont on fait un personnage : caricature!

Un conseiller à la Cour des comptes, avec cette inscription imitée de Beaumarchais : « Il fallait un calculateur, voilà pourquoi l'on est allé chercher un garçon de caisse chez un libraire. »

Deux anoblis, l'un par Hugues Capet, l'autre par Napoléon, et disant tous les deux du même ton : « Pas de priviléges, excepté pour moi. »

Un bon gros curé chantant du meilleur de son âme : *Domine salvum fac à jamais le gouvernement provisoire!*

Deux saint-simoniens, mari et femme, ont une fille qui, voulant se marier, leur en demande la permission; le père dit oui, la mère dit non.

Le type des avocats politiques, M. Dupin habillé en portier et tenant *le cordon,* avec cette épigraphe des *Plaideurs :*

On n'entre pas chez nous sans graisser le marteau.

M. l'abbé de Lamennais parlant de liberté : caricature ecclésiastique!

Un jean-jean du 29 juillet, disant à son capitaine : « Si tu me fais mettre à la salle de police, je te fais mettre à la retraite, mon vieux! » caricature militaire!

Mademoiselle Mars dans un rôle de jeune fille, madame Dupuis dans un rôle de jolie femme : caricatures dramatiques!

Louis XIV avec un drapeau tricolore : caricature révolutionnaire[1]!

Effacer au bas d'une charmante caricature ces mots : « Après vous *la Quotidienne,* » et mettre : *Revue de Paris,* au lieu de *Quotidienne :* caricature badigeonnée!

Un petit jeune homme sans chapeau ni chaussure, et coupant les bandes dans un bureau de journal : on écrira au bas : *Apprenti sous-préfet.*

Un vieux trône et un vieil autel usés, vermoulus, rapetassés, cassés, s'appuyant l'un contre l'autre, et se faisant réciproquement tomber...

2 décembre 1830.

1. Après la révolution de juillet, la statue de la place des Victoires resta longtemps pavoisée d'un drapeau tricolore.

LES LITANIES ROMANTIQUES

M. S..., qui jouit en ce moment à Paris de la singulière célébrité qu'y donne une grande fortune, ne sachant par quelle spécialité se singulariser, s'est constitué le Mécène de la littérature. Tous les mardis, les hommes qui passent à Paris pour avoir du talent sont conviés à un dîner pour lequel son cuisinier tâche de se surpasser; et, depuis six heures jusqu'à minuit, les adeptes, les néophytes, les génies, les catéchumènes font tout à la fois du chyle et de l'esprit.

Malgré le bon accueil acquis aux poëtes, aux romanciers et aux dramatistes qui se lèvent sur l'horizon littéraire, il n'y a qu'un petit nombre d'auteurs admis à connaître la pensée intime du patron.

M. S... est un homme de quarante ans environ, petit, maigre, à cheveux noirs, à sourcils épais, peau brune, les yeux enfoncés et bordés d'un grand cercle fauve légèrement ridé. Il parle peu, mais ses remarques annoncent toujours une connaissance profonde de la littérature. Il devine l'idée mère d'un chef-d'œuvre avec le talent d'un critique consommé. Il est difficile. Il sent la poésie en homme qui en est idolâtre; et, comme il se pique de savoir découvrir les beautés des œuvres dédaignées par le public, pour obtenir son suffrage, le plus beau titre d'un auteur est une chute. Mais le sens délicat dont est doué M. S... devient, à entendre ses familiers, la source d'un malheur perpétuel; car la poésie qu'il rêve, il ne la trouve nulle part complète, grande, forte, que dans ses propres conceptions. Parlez-lui du *Mangeur d'opium*, des *Contes d'Espagne*, de *Melmoth*, de *Smarra*, du *Giaour*, du *Rêve de Jean-Paul*, de *la*

Ronde du sabbat, etc... oh! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve pour peindre ses idées des expressions qui *saisissent,* qui le font même, dit-on, reconnaître pour le chef de la génération puissante aux mains de laquelle est confiée la gloire du XIXe siècle!

Un de mes amis ayant répondu de moi corps pour corps, je fus introduit dans cette maison sacrée; et, après y avoir dîné plusieurs fois, après y avoir lu quelques morceaux sur lesquels je comptais pour produire de l'effet, j'eus l'inappréciable avantage de plaire à M. S..., et d'être mis au rang de ceux à qui son âme se révèle. Cette amitié ne laisse pas que d'être fort agréable, car notre généreux amphitryon secourt avec grâce les littérateurs dont les compositions obtiennent son approbation, et il ne redemande jamais l'argent qu'il prête...

J'arrivai à un tel degré de faveur, que M. S... ne me déguisa plus ses opinions. Quand je lui lus une nouvelle ode de M. Victor Hugo, il me dit en haussant les épaules :

— C'est encore trop clair, trop expliqué; il ne laisse rien à deviner!...

Si je lui déclamais une harmonie de M. de Lamartine :

— Beaux accords!... C'est une lyre qui n'a qu'une corde... Ce poëte nous rabâche l'avenir!... Mais il y a parfois de beaux nuages!...

Toutes ces sentences annonçaient un esprit si dédaigneux, que je ne doutai pas qu'il ne fût en possession d'un grand secret de poésie.

— Chateaubriand?... lui dis-je, un soir, afin de voir si quelque chose était sacré pour lui.

Il fit une petite moue et me répondit :

— Pas une situation nouvelle!... C'est du style!... travail d'ébéniste!...

— Et M. Cousin?...

— Oh! beau! sublime! prodigieux! Il y a dix apocalypses dans cet homme-là!...

Le soir où je lui lus mon célèbre conte fantastique intitulé *la Peau de chagrin,* il m'offrit de me l'acheter mille écus, à condition de le lui laisser imprimer à vingt exemplaires. J'y consentis. Il me remercia de cet acte de condescendance, comme d'une faveur, et

alors il acheva mon initiation, en me proposant d'assister à une lecture qu'il devait faire, vers minuit, quand il n'y aurait plus dans le salon que ses amis intimes... J'acceptai.

Le jeune auteur auquel je devais mon entrée au logis vint à moi, et me dit d'un air de mystère :

— De la prudence, et imitez-nous...

Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Je commençais à entrevoir que M. S... était dominé par quelque manie, et que mes amis la respectaient, soit par compassion, soit par intérêt. Nous nous groupâmes sur des chaises, sur des divans; et tous, dans l'attitude de Lamentins humant l'air frais sur le rivage, nous ouvrîmes les oreilles en regardant le poëte par excellence, qui, placé devant la cheminée, toussait en dépliant un papier... Il lut d'une voix lente et grave la pièce suivante, où, par des procédés typographiques, l'imprimeur a essayé de reproduire les points d'orgue, les soupirs et les œillades par lesquels M. S... sépara, fractionna, *fragmenta* les phrases de cette œuvre :

« Ce sont des voix confuses..., faibles, graves, claires, riches, sombres; — une vague harmonie — semblable au son des cloches répandues dans les campagnes, par une matinée de printemps, un dimanche, à travers les jeunes feuillées, sous un ciel bleu; — puis de blanches figures, de beaux cheveux, des fleurs,—un rire ingénu, — des jeux sans pensée, sans fatigue;... — des châteaux d'argile bâtis aux bords d'une source; — des cailloux blancs, verts, jaunes ou rouges ramassés dans l'eau ; — l'eau ! — frissonnant sur des pieds nus. — Pour un rien, des pleurs mouillent des yeux vifs...

» LA MORT se dresse avec ses os blanchis qui craquent, ses orbites sans prunelles, ses dents sans lèvres, et le jour passe à travers ses côtes noires... Elle emporte la mère, la grand'mère, la nourrice, — le bon fermier. Les habits sont noirs, voilà tout... — Les marguerites poussent sur les tombes.

» — Dieu ! les jolies fleurs !... — Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément !...

» Voici des pensées d'homme. — Orphelin... — des livres, des études! — Apprendre : — le passé, le présent, la loi, la religion, le bien, le mal. — Un homme a trente-deux vertèbres. — Un lys est un

liliacée. — Il y a eu un déluge. — Y a-t-il un enfer?... — Une femme apparaît belle comme un désir, — jeune comme une fleur fraîche éclose. — Un petit pied. — La grande tempête du cœur s'élève. — Il y a là un vieillard. — Tuez-le ! — Il est mort. — Son cadavre sert d'oreiller aux deux amants. — La vie passe entre eux comme un fer chaud. — Ils se comprenaient pour le crime, ils ne se comprennent plus pour le bien... — Le vice unit, mais il sépare. — Un grand fantôme pâle se lève : — l'Incrédulité !

» — Dieu ! *c'est ma...*

» Et le fantôme se rassied sur des volumes poudreux, sur une masse d'or qui ne le nourrit pas. — Le concert continue. — Il étourdit. — Le temps s'écoule comme de la glace qui fond au soleil.

» Un jour, LA MORT reparaît flamboyante avec un glaive à la main. — Il y a eu un duel ! — Sa voix retentit dans les oreilles, comme un bruit qui réveille au milieu de la nuit. — Alors, elle se fait comprendre : elle explique la campagne et commente le lever du soleil ; — elle conseille le mariage. — Le commerce arrive avec ses espérances trompées et ses chagrins réels. — L'ambition se montre, comme un colporteur qui étale des rubans, des ajustements, des dentelles, des écharpes. — Sa balle est pour tout le monde ; — seulement, il lui faut de l'argent. — Alors, Henri s'assied sur un gril et vit sur un brasier ardent. — Tantôt il se retourne sur le flanc gauche, tantôt sur le flanc droit. Ce n'est plus un concert !... — c'est une mêlée, un combat, une bataille ; — les volées de canon étourdissent.

» — Il faut marcher !... il faut périr !

» — Pourquoi?...

» — Marche ! — En avant !

» La jambe fait souffrir. — La maladie se hisse de la tête aux pieds. — Elle tenaille le cadavre en attendant que la Mort le prenne. — Arlequin vous amuse avec des hochets : ce sont des châteaux commencés, — de grands châteaux en pierre de taille... — des fermes à réparer... — des reports à la Bourse... — une fille d'Opéra... — Farces classiques ! du mouvement et du bruit. Tout à coup, dans l'ombre, point une petite lumière qui grandit insensiblement.

» — Henri! Henri! crie une voix d'en bas.

» C'est la complice, impatiente d'être seule au rendez-vous... Tout ce qui était obscur devient clair, et tout ce qui était clair devient obscur. — Un vieux prêtre arrive, dit trois paroles... L'avenir scintille et fait cabrer le cheval superbe : il dresse les oreilles !... — Une vieille femme, froide, noire, veut vous embrasser; mais elle vous mord. — Tout est dit...

» — Où vais-je?... où suis-je?... Dans la lumière ou dans l'ombre?... Adieu, mes enfants!... Soyez unis!... Je veillerai sur vous.

» Ah bah!... le lendemain ils se disputent sur le cercueil, et jouent aux dés votre meilleur fauteuil, car ils veulent tous l'avoir... — Voilà bien des choses pour une once de boue placée entre deux silences! »

Quand la lecture fut terminée, il se fit un grand soupir. Puis chacun de nous, se réveillant de la stupeur où il paraissait plongé, dit son mot d'éloge avec un accent, un geste, une physionomie appropriés à son caractère. Ce furent les acclamations de tout un chœur de chrétiens à l'église, par un moment d'extase.

— C'est biblique!...

— C'est une toile qui se déroule!...

— C'est une pyramide chargée d'hiéroglyphes!...

— C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver!

— C'est de la poésie qui ne peut malheureusement être comprise que de dix hommes par peuple!...

— C'est un monument! c'est une statue éternelle!...

— C'est encyclopédique!...

— C'est le monde entier!...

— C'est une épopée!...

— C'est une tour d'ivoire sculptée!...

— C'est une lanterne travaillée qui étincelle!...

— C'est tout Platon dans une page coloriée!...

— C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits par une vignette du moyen âge!...

— C'est apocalyptique!...

— Oh! c'est saint Jean dans Patmos!...

— Cela me fait l'effet d'une dose d'opium qui révèle l'univers et le jette dans un rêve !

— C'est un miroir concentrique où la nature se réfléchit !...

— C'est la notice du genre humain !...

— C'est un poëme !...

— C'est notre biographie stéréotypée !...

— C'est une nielle de Florence !...

— Ce sont les vitraux d'une cathédrale !...

— C'est un livre !...

— Il y a dés *mots !...* C'est plein de mots !...

Puis, les voix devenant confuses, j'entendis comme un chœur d'Opéra, à travers le bruit duquel perçaient certaines notes plus fortes que les autres :

— Psychologique, — œcuménique, — polytechnique, — pathologique, — figue, — plique, — blique, — curieux, — divin ! — d'honneur !... — étourdissant ! — vissant ! — dépavant !... — gisant, — poétique, — scriptural !... — Byron !... — Qu'est-ce que Byron ?... — Scott, — crott, — bon, — tal, — pal, — Zchokke !...

Le patron voulut parler, chacun se tut, et alors il dit modestement :

— Non, c'est bien, ce n'est que bien !... — Qu'en dites-vous ?... s'écria-t-il en s'apercevant que je n'avais rien dit, épouvanté de l'agilité avec laquelle mes amis sautaient sur la corde.

— C'est un foyer !... répondis-je ; un foyer de poésie, de philosophie, de psychologie, de fantasmagorie, de philanthropie, d'amphibologie, ajoutai-je en me mordant la langue.

Mais il m'avait heureusement tourné le dos.

Le maître hocha la tête, et le punch circula.

9 décembre 1830.

UNE GARDE

> . . . . . Aux âmes bien nées,
> La valeur n'attend point le nombre des années.
> *Le Cid,* acte II, scène II.

Un corps de garde dans la rue aux Ours. — M. RIGOLOT monte la garde en redingote bourgeoise et en bonnet à poil. Son fusil est appuyé contre la muraille; M. Rigolot bat la semelle en soufflant dans ses doigts. — A l'intérieur, M. DAGOBART, caporal; MINCET *junior,* POULARD, BUZOT. — Ces messieurs font une partie de loto.

MINCET. — Allez donc, père Poulard!

POULARD. — 43, 32, 44, 77.

MINCET. — Ah! je l'ai, hi hi hi! Dites donc, père Poulard, *gelé,* hi hi hi! Je la crois un peu bonne, celle-là, hi hi hi!

BUZOT. — Qui donc qu'est un peu bonne?

MINCET. — Tiens, il ne comprend pas l'*apologe,* qu'est une illusion à l'hiver qu'est froide; oh! est-il buse, Buzot! Hi hi! en v'là une autre qu'est pas mal individuelle. (Mincet, dans son délire, donne des tapes à tous ses voisins.)

DAGOBART. — Ce diable de Mincet, je ne sais pas où qu'il prend tout ce qu'il dit en société. — A propos, dites donc, monsieur Poulard, vous avez été demandé aux Pairs; contez-moi donc ça.

POULARD. — Dame, messieurs, je n'en suis point incapable... Dès lors, nous étions tous là sur deux lignes.

DAGOBART. — Qui ceux-là?

POULARD. — Eh bien, ça va de soi, les *citoilliens.* Dès lors, nous avons fait des discours sur l'autre gouvernement.

DAGOBART. — Qui donc l'autre?

POULARD. — Eh bien, le gouvernement déchu... Dès lorş, il y en a qui ont dit des choses, oh! des choses dont les cheveux seraient susceptibles de vous dresser dessus la tête, à cause des horreurs de ces gredins de l'ex-garde.

DAGOBART. — Bah!

POULARD. — C'est véridique comme que je suis Poulard et pas d'autre. On n'en a pas d'idée! Dès lors, il paraît même qu'ils ont dévoré des enfants, n'ayant pas de pain pour qu'il leur aurait manqué depuis quatre ou cinq jours.

DAGOBART. — Mais la révolution n'a duré que trois jours.

POULARD. — Oh! ça fait rien; vous n'êtes pas sans comprendre que c'était une manière des chefs pour fanatiser les troupes.

RIGOLOT, de l'extérieur. — Caporal! caporal! les autres! arrivez donc! en v'là un tas dont je ne sais pas qu'est-ce qui sont.

DAGOBART. — On y va... — Sont-ils pressés! Achevez donc de nous conter, caporal.

DAGOBART. — Dès lors...

RIGOLOT. — Cré mâtin! caporal, arrivez donc!

DAGOBART. — Est-il encore intolérable, celui-là! (Dagobart sort avec ses trois hommes.)

DAGOBART. — Qui vive?

LE SERGENT DE PATROUILLE. — Patrouille.

DAGOBART. — Avancez à l'ordre.

LE SERGENT. — Me v'là, Dagobart; qu'est-ce que vous me voulez?

DAGOBART. — Eh ben, et vous?

LE SERGENT. — Quoi?

DAGOBART. — Moi, je veux rien.

LE SERGENT. — Ni moi.

DAGOBART. — Vous devez dire le mot d'ordre.

LE SERGENT. — C'est-à-dire c'est vous.

DAGOBART. — Non, c'est vous.

LE SERGENT. — Eh bien, attendez, c'est... c'est un mot en *ie*... Non, non, un mot en *are*... C'est... c'est comme *valeur*.

BUZOT. — Un mot comme *valeur*, c'est peut être *courage*?

LE SERGENT. — Non, non, ça ressemblerait plutôt à *France.* Tâchez donc de vous en rappeler, vous autres.

MINCET, regardant le sergent. — Mais, tiens! c'est M. Leblanc, dont je suis sa pratique pour la cannelle, qu'il est la mienne pour les bonnets.

LE SERGENT. — Eh! tiens, c'est aussi M. Lenoir... — Bonjour, monsieur Lenoir. Madame votre épouse est donc pas accouchée?

LENOIR. — Si fait, d'un garçon du sexe masculin.

MINCET. — Tiens! vous voilà un héritier présomptueux. Je vous en fais mon compliment. Mais, dites donc, caporal, c'est tous des voisins.

DAGOBART. — Dès lors, messieurs, on se connaît, on n'est pas fait pour se vexer dans le service.

MINCET, donnant force poignées de main à la patrouille, qui se remet en marche. — Bonsoir, voisins!

LA PATROUILLE. — Bonne nuit, voisins!

MINCET. — Sacredié, bonne nuit! à propos de ça que j'aurais pas mal envie d'aller me coucher.

BUZOT. — Et moi aussi.

POULARD. — Et moi, donc?

RIGOLOT, battant la semelle, les mains dans sa culotte. — Allons nous coucher.

DAGOBART. — Dès lors, messieurs, pas de ça, respect à la discipline. D'aller se coucher sous les armes, c'est de l'insurrection.

MINCET. — Allons donc, mon petit monsieur Dagobart, vous voyez bien que le quartier est tranquille; que c'est pas dans la rue aux Ours comme au Luxembourg[1]; que, dès lors, il n'y a rien là dedans qui soye de l'insurrection.

DAGOBART. — Mais, pendant que la garde nationale se couvre

1. Allusion aux émeutes qui eurent lieu à l'occasion du procès des ministres de Charles X. — On a pu remarquer que nous assignons à chacun des morceaux compris sous le titre de *Croquis et Fantaisies*, la date précise de sa publication primitive. Nous avons cru devoir prendre ce soin, parce que la date d'origine est à elle seule une note explicative pour la plupart de ces morceaux, qui parurent dans des revues ou des journaux satiriques, consacrés à l'actualité, tels que *la Silhouette*, *la Mode*, *la Caricature*.

de gloire rue de Tournon, est-il bien de nous aller coucher?

BUZOT. — Raison de plus. Dès l'instant qu'il y a du tremblement aux Pairs, il ne peut pas y en avoir rue aux Ours; ainsi, allons nous coucher.

RIGOLOT. — Oui. (Malgré les prières et les contorsions du caporal, ces messieurs font leurs préparatifs de départ. Dagobart ne tarde pas à les imiter. On éteint les lumières du corps de garde; on ferme la porte.)

POULARD. — Où mettrons-nous la clef?

BUZOT. — Chez la fruitière.

POULARD. — Si le capitaine vient?

MINCET. — Tenez, les autres, j'ai une idée! (Il prend du charbon et écrit sur le mur du corps de garde : *Capitenne, la claiait chée la fruitiaire dan fasse.* — On applaudit; ces messieurs se quittent en se souhaitant bonne nuit.)

23 décembre 1830.

SI J'ÉTAIS RICHE

> Il s'élève une question sur la nature des richesses, et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net.
>
> (*Le Mariage de Figaro,* acte V, scène III.)

Si j'étais riche!... Il n'y a peut-être pas, dans le monde sublunaire, un individu, jeune ou vieux, laid ou beau, riche ou pauvre, qui n'ait répété, ne répète, ou ne doive répéter au moins vingt fois pour chacun des jours fugaces de son existence quelconque, cette courte mais expressive exclamation : Si j'étais riche!...

Oh! c'est que cela veut dire tant de choses! cela se comprend de tant de manières! C'est une véritable phrase diplomatique; chacun la pense, la dit et l'interprète à sa guise. Il y a de tout dans ces trois mots : de l'amour, de la haine, de la débauche, de la tendresse; il y a du sang, de l'assassinat, du parricide.

Le *goddam* de Figaro est moins profond!

Écoutez ce fils de famille. Il sort d'un infâme repaire; il a vu fuir sous le râteau du croupier sa dernière pièce d'or; écoutez-le grincer sur les degrés de l'escalier fatal. — Père, ton arrêt est prononcé!... Il a dit : « Si j'étais riche!... » — « Si mon père était mort! » a-t-il pensé.

« Si j'étais riche!... » soupire cette jeune femme à qui son imprudent mari refuse un cachemire. Traduisez : « Si j'étais veuve! »

« Si j'étais riche!... » Oh! celui-là est terrible! il tue plus de dix personnes à la fois! C'est Gobseck, l'honnête usurier, qui

calcule le nombre des têtes sur lesquelles il a placé des rentes viagères.

Mais quelles sont donc les limites de la richesse? L'Écriture sainte, où l'on trouve tant de choses, nous dit bien : *Initium sapientiæ timor Domini ;* mais elle est muette sur ce sujet. C'est cependant une question bien curieuse que celle de savoir quand et comment un homme est et sera, a été ou ne sera plus riche. — Et aucune académie ne l'a jamais proposée!

La solution de cet important problème, je l'ai trouvée, la voici : *L'appétit vient en mangeant.*

Je suis roi de France (je suppose), j'entends un Laffitte, un Rothschild, ou tel autre gros argentier, laisser échapper le fatal souhait; je réunis vite mon conseil, j'assemble autour de moi mes bonnes gardes nationales, et je me cramponne à la selle; car, le cas échéant, cet homme-là en veut sans manque à mon hochet royal.

Douze sous pour boire et manger tant que le jour dure. ci	12 sous.
Deux sous pour payer son quart d'un grabat dans un chenil de la rue Mouffetard, quand vient la nuit. . . ci	2 »
Plus, deux sous de réserve pour subvenir aux frais d'habillement, de blanchissage et de maladie, aux menus plaisirs et aux caprices de l'amour. ci	2 »
Formant ensemble la somme de.	16 sous,

Constituent le budget et le bonheur quotidien du célèbre Boursicaut; ce philosophe numéroté du faubourg Saint-Marcel n'en veut pas d'autres.

Ainsi donc, pour l'un, un trône!... pour l'autre, à peine un franc.

Quel est le sot qui a dit que le bonheur était *un?* — Le bonheur est comme les femmes : toutes nous plaisent; pas deux qui se ressemblent.

Ainsi devisant avec moi-même, j'arrivai.

C'était une maison singulière, un panorama, une vraie galerie physionomique, un bazar de figures, de fortunes et d'opinions... Femmes charmantes, femmes savantes, femmes innocentes,

femmes prudes, femmes parvenues, femmes coquettes, auteurs, acteurs, orateurs, prosateurs, poëtes, magistrats, avocats, diplomates, académiciens, agents de change, notaires, banquiers, classiques, romantiques, nobles, roturiers, gallicans, ultramontains, républicains, monarchistes, papistes, bonapartistes, carlistes, orléanistes, anarchistes, alarmistes, nouvellistes, feuillistes, libellistes, publicistes, journalistes, artistes, s'y voient, s'y coudoient, s'y choient, s'y rudoient, s'y festoient, s'y fourvoient, s'y foudroient, s'y tutoient, s'y plaisent, s'y déniaisent, s'y ennuient, s'y déchirent, s'y enrhument, s'y fâchent, s'y querellent, s'y disputent, s'y séduisent, s'y trompent, s'y flattent... Oh! ma foi, prenez un dictionnaire, car que n'y fait-on pas, que n'y dit-on pas et que n'y voit-on pas, dans cette étonnante maison!

M. Alfred de Musset, l'amant de la lune, prétendrait que c'est une cave en fermentation, une julienne bouillante, ou mieux : un *plat de pudding vivant;* c'est plus baroque et moins national.

De vous dire la beauté du vestibule et des degrés, les livrées des gens, la forme et l'éclat du salon, la physionomie des groupes, le nombre des bougies et des glaces, je sais bien qui s'en chargerait... à tant la feuille. Pour moi, je n'ai garde! — Dans tout cela, je ne vis que la maîtresse du logis, que, dans ma préoccupation, je saluai de cette phrase indirecte qui me débordait de toutes parts :

— Si vous étiez riche?

Le premier courtisan à qui la Fontaine demanda s'il avait lu Barruch, resta moins stupéfait d'abord...; mais bientôt, en femme d'esprit qui voit la feinte inutile, et tout bas :

— Je ne recevrais pas tous ces gens-là.

Puis, se tournant vers un gros banquier, comme pour se venger sur un autre de l'embarras où je l'avais jetée :

— Quand vous serez riche, que ferez-vous?

— Faillite, reprit-il froidement.

En moins de rien, l'indiscrète question vola de bouche en bouche, et les *je ferais, je voudrais,* et autres rimes conditionnelles en *ais,* articulées plus ou moins haut, s'entre-croisèrent avec une telle rapidité, qu'à grand'peine ai-je pu réussir à recueillir les réponses les plus saillantes.

— Je payerais mes dettes! s'écria un jeune patriote de 1830, qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et ne dit pas un mot de ce qu'il pense.

— J'en ferais! riposta avec un voluptueux cynisme, et en secouant, par les convulsions d'un rire asthmatique, son jabot de malines enfumé, le vieux vicomte, squelette oublié de la cour de Louis XV.

— Je me retirerais dans mes terres! grommela un habitant du noble faubourg, gentillâtre obstiné qui boude Louis-Philippe, et n'a rien oublié dans l'émigration, que sa fortune.

— Si j'étais riche, je ne le serais pas longtemps.

— Je serais roi!

C'étaient deux grands hommes dans leur genre. L'un a bu de l'eau du Jourdain, l'autre a voulu en boire.

— Vous seriez bien malheureux, reprit gravement un philosophe de vingt ans, vous n'auriez plus rien à désirer.

— L'amour s'achète-t-il donc? demanda naïvement une jeune personne à une cantatrice du grand Opéra, que son fard excusa de ne pas rougir.

— Si j'étais riche, je ne serais pas saint-simonien, dit à l'oreille de son voisin un zélé partisan de la doctrine.

— Je m'en tiendrais à deux feuilles, *la Quotidienne* et *la Révolution,* ajouta un journaliste connu.

— Je ne compilerais plus de chroniques, dit un bibliophile.

— Je n'écrirais plus! s'écrièrent à la fois quinze classiques et dix-sept romantiques.

— Ainsi soit-il! répétèrent en chœur plusieurs voix, comme si la moitié de l'assemblée eût éternué.

Je continuai le cours de mes observations.

— Je serais fidèle et j'aurais un cachemire, disait la femme d'un sous-chef à mademoiselle O...

— Je n'aurais qu'un amant, repartit la belle confidente, avec une exquise sensibilité.

— Je voudrais être inamovible, fulminait un ex-procureur du roi.

— J'élèverais une statue à Jacotot, s'écria un docteur qui apprend en ce moment à faire des vers comme Casimir Delavigne et de la musique comme Rossini.

Je me mis à rire.

— Et toi, reprit-il d'un air piqué, car il me tutoie et me calomnie, tu dormirais?

— Peut-être !

— Moi, dit avec bonhomie un grand garçon, qu'à la coupe de sa tête et de ses cheveux on eût pris pour feu l'abbé de l'Atteignant, si j'étais riche, j'en ferais part à mes parents, amis et connaissances.

Cette philanthropique balourdise excita dans l'assemblée un mouvement confus de pitié.

Un jeune artiste se pinça fortement la lèvre.

— Il taille son crayon, me dit à l'oreille un confrère en observations; gare à ceux qui craignent les carreaux du grand magasin d'Aubert [1] !

— Et, vous docteur Paradoxe? dis-je enfin à M. de B..., qui, comme nous, fréquente cette maison depuis longtemps, parlant peu, écoutant beaucoup, regardant plus encore.

— Moi? reprit-il avec un abandon spirituel. Ma foi, moi, je voudrais être pauvre — si j'étais riche !

— O bonheur d'être milliforme et multiface, va!

Ce furent les premières et les dernières paroles qu'Odry prononça de la soirée.

23 décembre 1830

1. Éditeur de *la Caricature*.

ENTRE-FILETS

I

UNE LECTURE DU MESSAGER DES CHAMBRES

Cinq heures du soir. — Un gros monsieur entre dans un cabinet littéraire.

— Madame, je voudrais *le Messager,* s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, il n'est pas encore arrivé; il n'est que cinq heures : la séance de la Chambre des pairs n'est même point terminée.

— Est-ce que cela doit retarder beaucoup *le Messager,* madame?

— Au moins le temps de l'imprimer. Il sera ici à huit heures.

— Ah! alors, je vais l'attendre.

Et le gros monsieur va s'asseoir sur une banquette, où il joue avec ses pouces et sa canne à pomme.

Huit heures. — Arrivée du *Messager;* la foule avide des lecteurs se précipite sur la feuille humide, et le gros monsieur, retourné à sa place pour attendre une vacance, s'endort.

Neuf heures. — Scandale universel causé par les ronflements perturbateurs du gros monsieur.

LA DAME DU COMPTOIR, le réveillant. — Monsieur!... monsieur!... on ne ronfle pas ici.

— Ah!... mais, au moins, laissez-moi dormir, s'il vous plaît, madame! Je vous promets que je ne ronflerai plus.

Onze heures du soir. — Monsieur!... monsieur!... réveillez-vous donc! voilà qu'on ferme le cabinet; il n'y a plus personne.

LE GROS MONSIEUR, se réveillant. — Ah! merci bien, madame. Voilà six sous pour ma séance. Demain, voudrez-vous, s'il vous plaît, avoir l'obligeance de me garder un *Messager?* car, hier, j'ai encore pas pu le lire; mais aussi je viendrai de meilleure heure demain...

23 décembre 1830.

II

LES ÉTRENNES

C'est une bien belle institution que celle qui fixe, à heure et à jour dits, la mesure de l'épanchement, et l'échange, le déplacement, le transport d'une masse de cadeaux; mais cette institution, jadis sensée, lorsque le premier jour de l'an était une occasion de tribut pour les peuples envers les rois, est aujourd'hui dégénérée au profit des marmots et des bonnes d'enfants.

Trois époques distinctes composent, chez l'homme, la vie des étrennes : l'enfance, qui en reçoit; l'adolescence, qui n'en reçoit ni n'en donne; la vieillesse, qui en donne et n'en accepte plus. Là, comme partout, il y a néanmoins des exceptions : et ceux qui, par calcul, offrent toujours, pour toujours recueillir; et ceux que la fin de chaque décembre voit s'absenter pour nécessités annuellement régulières.

Sans discuter ici l'avantage ou le ridicule d'un pareil usage, nous nous contenterons de citer quelques-unes des étrennes offertes cette année :

A M. de Kergorlay, une petite palme de martyr en angélique.

A M. Villemain, une *Histoire d'Angleterre*.

Au maréchal Soult, un réveille-matin.

A M. Mérilhou, un chasseur tout équipé.

Au prince de Talleyrand, une paire de béquilles.

A M. Dupin, une paire de souliers neufs.

Au général Sébastiani, un bâton de maréchal en sucre d'orge.

A M. Jars, une plume d'oie.

A M. de Lameth, une perruque.

A dom Miguel, une petite guillotine en chocolat.

A M. Madier de Montjau, une affiche.

A M. de Fitzjames, un écu de cinq francs.

A M. de Chantelauze, un jeu d'échecs.

A M. Ponchard, un filet de voix.

A la Chambre, un recueil de ses décisions.

A M. Guizot, une petite *doctrine* en sucre candi.

A plusieurs personnages bien connus, un exemplaire de *la Caricature.*

III

LES HORLOGES VIVANTES

L'humble fantassin forcé, par ses affaires ou par désœuvrement, de voyager dans Paris, y rencontre certaines personnes qui se promènent sur les boulevards, dans les passages ou à travers les rues, comme si elles étaient soumises aux lois d'un système planétaire. Les figures de ces inconnus forment un zodiaque humain qui accomplit ses révolutions diverses dans la capitale, avec une *céleste* exactitude.

Vous les voyez, aux mêmes heures, errants au Palais-Royal, immobiles à Tortoni, roulant rue Vivienne, ou placés au balcon d'un théâtre. Insensiblement, vous prenez ces gens en haine ou en affection. Vous cherchez à deviner leur vie. Leurs traits et les singularités de leur marche restent dans la mémoire. Vous connaissez leur démarche, leur canne, leur cravate ; et alors, ils deviennent pour vous soit un texte fécond de pensées qui vous poursuivent quand vous les voyez, soit des meubles citadins qui vous manquent quand vous ne les rencontrez plus.

Chaque quartier de Paris a ses habitués, qui en sont, en quelque sorte, l'ornement, et qui lui donnent une physionomie. Il y a tel marchand de bas, tel vieux général, dont les têtes vous sont familières, que vous avez expliquées ; et, quand vous les perdez, elles vous font faute. C'est ainsi que j'ai maudit le guerroyant Nicolas,

en apprenant le départ d'une princesse russe, dont je m'étais fait un besoin moral. Elle avait une figure blanche qui me ravissait. Sans elle et sans sa calèche, il n'y avait pas de boulevards pour moi ; elle était le boulevard lui-même...

30 décembre 1830.

UNE VUE DE TOURAINE

En quittant le dôme vert des noyers sous lesquels la porte de la Frillière est cachée, notre voiture fut entraînée avec une telle rapidité, qu'en moins d'une minute nous arrivâmes au pont bâti sur la Cise à son embouchure dans la Loire. Notre équipage s'arrêta là, car un trait venait de se briser.

Ainsi, par un effet du hasard, nous eûmes le loisir de contempler, un peu plus longtemps que nous ne l'eussions fait en passant, un des plus beaux sites que présentent les rives prestigieuses de la Loire.

A droite, nous embrassâmes d'un regard toutes les sinuosités décrites par la Cise, qui se roule, comme un serpent argenté, dans l'herbe des prairies les plus opulentes, et auxquelles les premières pousses du printemps donnaient alors les vives couleurs de l'émeraude.

A notre gauche, la Loire nous apparut dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques roulées, produites par une brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillements du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis, çà et là, des îles verdoyantes se succèdent dans l'étendue des eaux comme les chatons d'un collier. De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue; car l'œil n'a, dans le lointain, d'autres bornes que les collines du Cher, dont les cimes, chargées de châteaux, dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur d'un beau ciel.

A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux; et les campaniles gris de sa vieille cathédrale s'élancent dans les airs, où ils se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Mais, un peu au delà du pont sur lequel notre voiture était arrêtée, nous aperçûmes devant nous, et tout le long de la Loïre jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, paraît avoir été posée pour encaisser le fleuve. Cette longue barrière, dont la Loire semble vouloir ronger la base, présente un spectacle qui doit toujours faire l'étonnement du voyageur. En effet, le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulements de ces rochers qui commencent à décrire un coude en cet endroit; et, depuis Vouvray jusqu'à Tours, cette chaîne de montagnes, dont les anfractuosités ont quelque chose d'effrayant, est habitée par une population de vignerons. En plus d'un endroit, il n'y a pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunis par de dangereux escaliers taillés dans la pierre blanche. Au sommet d'un toit, une jeune fille en jupon rouge court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarments et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de la roche éboulée, tourne son rouet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi; car elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol que de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde, là où la nature avait refusé de la terre.

Aussi rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présentait alors à nos yeux. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'âme un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souvenir; et, quand un poëte en a joui, ses rêves doivent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où notre voiture parvint sur le pont de la Cise, une

douzaine de voiles blanches apparurent entre les îles de la Loire et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site merveilleux. La senteur des saules qui bordent le fleuve ajoutait de pénétrants parfums au goût de la brise humide; les oiseaux faisaient entendre leurs mélodieux concerts; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des mariniers annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres de ce vaste paysage, y imprimaient une grâce indéfinissable. Enfin, c'était la Touraine dans toute sa gloire, le printemps dans toute sa splendeur.

11 février 1830.

LA PIÈCE NOUVELLE

ET

LE DÉBUT

Un foyer d'acteurs dans un théâtre de Paris. Le premier plan est animé par quatre figures vivantes, dont un mâle et trois femelles.

Suit leur signalement :

Le Mâle a nom LEBEL, sujet précieux de cinq pieds onze pouces, avec un nez proportionné, renommé pour la beauté de son cou-de-pied. Il eut jadis une vogue colossale dans le rôle du petit page de *Figaro*. M. Lebel n'est pas de ces artistes, pétris de sottise et d'amour-propre, qui mendient l'éloge sous les dehors imposteurs d'une modestie menteuse. M. Lebel convient franchement qu'il a, lui Lebel, de l'originalité, du mordant, de la verve, du naturel, etc., etc., etc... Moi, j'aime M. Lebel.

Première Femelle : MADEMOISELLE DEJAZON. — Actrice diaphane, impalpable, mais non imperméable, favorisée de trois pieds de haut sur un pouce de circonférence. Elle est enrôlée pour les reines, les impératrices, les sultanes et généralement toutes les belles femmes quelconques.— Mademoiselle Dejazon est douée d'une sensibilité exquise; elle sue d'un rien, et l'eau-de-vie l'incommode... O bienfaits de l'éducation!... M. le directeur a des bontés pour elle.

Deuxième Femelle : MADEMOISELLE ADELINE. — Joue les ingénues et aime à folâtrer. — Elle a eu quinze ans sous le Directoire; aujourd'hui, elle en a vingt-deux et elle dit en soupirant : « Dieu! comme on vieillit!... » Tous les journaux assurent qu'elle promet de faire une charmante actrice en étudiant encore quelques années. Mais la petite Adeline étudier! Peste! Elle étudiera plus tard; laissez-la, elle veut jouer; elle est d'une gaieté étourdissante, elle chiffonne les cravates des messieurs, elle leur pince les joues, elle leur tire les moustaches, et puis elle rit aux éclats, puis ensuite elle boude, puis elle casse son peigne, elle effeuille des roses, et puis elle rit, elle rit toujours... Dieu! qu'elle est enfant!

Troisième Femelle : MADEMOISELLE SOPHIE BÉRANGER. — Débutante, elle a plusieurs vices essentiels, tels que dix-huit ans, des yeux bleus, des cheveux noirs, une peau blanche, une petite bouche, un très-petit pied, etc... Mademoiselle Sophie rougit quand les messieurs la regardent, elle baisse les yeux. C'est une fille sans usage. Elle ne sort qu'avec sa mère! C'est une petite sotte. Elle n'a pas voulu embrasser le jeune premier à la répétition... Je hais mademoiselle Sophie.

LEBEL, à mesdemoiselles Dejazon et Adeline. — Bonjour, mes anges! (Il essaye de pincer gracieusement la taille de mademoiselle Dejazon, qui fuit et s'évapore sous sa main en fredonnant un juron moral.)

Mademoiselle Dejazon, d'un ton aigrement noble. — Allons, pas de bêtise ; on ne touche pas ; à bas les pattes ! (Lebel persiste en pirouettant gracieusement sur son cou-de-pied.) Mais laissez-moi donc, vous me sciez !

Mademoiselle Adeline, en brodant. — C'est vrai, que ces hommes sont embêtants. (Riant.) Mauvais sujet, finissez donc ! (Elle lui tire les cheveux en folâtrant.)

Lebel, à mademoiselle Dejazon. — C'est sans doute le début de ce soir qui nous donne de l'humeur ?

Mademoiselle Dejazon. — Oh bien, par exemple ! ça n'en vaut pas la peine.

Lebel. — Vous croyez ? Elle obtiendra pourtant un fameux succès, la jolie petite !...

Mademoiselle Adeline. — N'est-ce pas une horreur de la part d'un directeur, de sacrifier les premiers talents à une petite mijaurée sans usage qui ne sait pas dire deux ?

Mademoiselle Dejazon. — Et qui rougit devant les hommes.

Mademoiselle Adeline. — Et qui ne sait pas s'habiller.

Mademoiselle Dejazon. — Et qui veut paraître novice.

Mademoiselle Adeline. — Ça crie vengeance !

Mademoiselle Dejazon. — Il faut la faire tomber : conspirons !

Mademoiselle Adeline. — Oh ! oui, j'aime tant à conspirer ! je n'ai fait que cela cet hiver avec M. Jules.

Mademoiselle Dejazon, en minaudant gracieusement. — Monsieur Lebel, voulez-vous conspirer avec nous ?... Vous serez bien gentil.

Mademoiselle Adeline, lui sautant au cou et lui dénouant sa cravate. — Oh ! oui, vous serez bien mignon.

Lebel, reniflant la volupté. — Allons, méchante, je le veux bien. Je vous promets de la faire tomber de telle façon qu'elle ne s'en relèvera jamais... Mais c'est à une condition.

Les deux dames, à la fois. — Oh ! dites, dites ! laquelle ?

Lebel, à demi-voix à mademoiselle Dejazon. — Vous savez que j'ai une lettre de change à acquitter après-demain ! Si vous vouliez, votre agent de change pourrait solder ; et puis mon manteau qui est chez notre tante ! Ça coûterait si peu de chose... Vous n'auriez qu'à... (Il lui parle à l'oreille.)

MADEMOISELLE DEJAZON, souriant. — Allons, espiègle, on ne peut rien vous refuser, c'est convenu... Mais comment allez-vous vous y prendre?

LEBEL. — Mesdames, cela me regarde; laissez-moi faire, je réponds de tout, et vous rirez bien. (Il se sauve.)

MADEMOISELLE ADELINE. — Que diable va-t-il faire?

MADEMOISELLE DEJAZON. — Je n'en sais rien, mais je suis sûre qu'il réussira. Cette pauvre petite Sophie, comme elle va pleurnicher! Ah ah ah! Ma foi, tant pis, elle le mérite bien.

MADEMOISELLE ADELINE. — Aussi, pourquoi vient-elle sur nos brisées?

Le lendemain de cette touchante scène d'intérieur, on lisait dans tous les journaux :

« La débutante a obtenu un succès complet, et M. Lebel a été sifflé, M. Lebel a été hué, M. Lebel a été conspué; c'est qu'au milieu de la pièce nouvelle, et, pour dépayser la débutante, M. Lebel s'est avisé de débiter une tirade du *Mariage de Figaro;* M. Lebel s'est mis à jouer le rôle du petit page, et le public a accueilli avec des haros l'espièglerie de M. Lebel. »

O malheureux Lebel! recueillir des huées, perdre les bonnes grâces du public, la confiance de ces demoiselles, ton manteau, ton argent, ta réputation; friser Sainte-Pélagie, et tout cela dans une soirée!

10 février 1831

UNE CHARGE DE DRAGONS

La vie que mènent les officiers, dans certaines garnisons de province, est aussi uniforme que possible. Un café qu'ils adoptent devient leur rendez-vous ordinaire pour les soirées. Tout bourgeois y est fort mal reçu et devient pour ainsi dire la victime de quelque plaisanterie. On y passe en revue les personnes de la ville, on médit des femmes que quelques indiscrets nomment, au risque de les compromettre ; à part cela, l'ennui y est complet et la monotonie parfaite.

C'était précisément l'état dans lequel étaient les officiers tenant garnison à Carcassonne, lorsque l'un d'eux, Renaud, sous-lieutenant, entra un matin au café avec un petit monsieur, porteur d'un gros nez et d'un énorme ventre, le tout monté sur des jambes courtes et enveloppé dans un bizarre costume de voyage. Ils s'assirent, et le petit homme demanda gravement au garçon deux tasses de café.

Deux ou trois officiers qui se trouvaient là commençaient déjà à rire entre eux de la tournure toute bourgeoise du *pékin,*— puisqu'à en croire M. Dupin, on appelait ainsi, avant la Révolution, tout citoyen sans colback.

— Je suis sûr que j'ai vu monsieur à Pontoise, dit Rouzé, l'un d'eux, en s'avançant vers la table où étaient assis les deux arrivants.

— Non, monsieur, non, pas à Pontoise, répondit Durandin (c'était le nom du petit bonhomme) en souriant d'un air fort satisfait; si j'ai eu l'honneur d'être vu par monsieur, ce ne peut être

qu'à Gisors..., que je quitte pour la première fois de ma vie, continua-t-il en poussant un soupir.

— Parbleu ! c'est cela, à Gisors ! où diable ai-je été dire à Pontoise? Certainement, c'est à Gisors : je me souviens bien de la figure de monsieur, il a une de ces figures qu'on n'oublie pas.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit Durandin en se levant pendant que Rouzé se retournait pour rire.

— Rouzé, dit Renaud, je dois te prévenir que monsieur est un de mes amis nouvellement arrivé de Gisors, qu'il m'est recommandé, et je te prie de finir tes mauvaises plaisanteries, car l'insulter, c'est me blesser aussi.

— Mauvaises plaisanteries n'est pas le mot, mon cher l'emporté; j'ai vu monsieur à Gisors, et je veux embrasser une vieille connaissance.

En disant cela, Rouzé serrait Durandin à l'étouffer.

Enfin, il le lâche, rouge comme une écrevisse cuite, en se sentant rudement poussé par Renaud, avec qui il se dispute, pendant qu'un autre officier s'avance vers Durandin, qui était tombé sur un tabouret et répétait en se tâtant les côtes :

— Diable d'homme, je suis sûr que j'en ai au moins une ou deux de brisées... Pourquoi suis-je venu à Carcassonne !

Le militaire lui assure que Rouzé s'amuse à ses dépens, et qu'il doit en demander raison.

— Oui, certainement, reprend Durandin, parce qu'on a vu les gens à Gisors, — bien jolie petite ville, du reste ! — est-ce une raison pour les serrer à les étouffer? s'il n'en a pas d'autre à donner, ce n'est pas la peine de lui en demander.

— Monsieur te demande raison d'une pareille conduite, crie l'officier en courant à Rouzé, et tu ne peux t'y refuser.

— Quelle est votre arme, monsieur? dit Rouzé se tournant aussitôt vers Durandin, que Renaud regardait, tout étonné de voir faire une pareille proposition.

— Mon arme?... Mais je n'en ai pas, répond Durandin en se tâtant, je n'en ai pas; de quelle arme monsieur veut-il parler?

On lui explique le mot *raison,* qu'il ne comprenait pas du tout techniquement; on lui persuade qu'il est impossible de reculer, que l'honneur de Gisors, qu'il représente, se trouve même

engagé, et, pendant que l'on tient Renaud écarté, on convient de l'heure et du rendez-vous.

— Pourquoi suis-je venu à Carcassonne ! répétait Durandin en se promenant auprès des ruines d'une petite cabane sur une pelouse assez étroite, à un quart de lieue de la ville, et qui était l'endroit du rendez-vous. Il n'arrive pas ! Sous prétexte que cela pourrait lui faire tort à son régiment, il n'a voulu aucun témoin et m'a surtout prié de ne pas emmener ce Renaud, qui, du reste, a l'air assez bon enfant... Cependant, il est camarade de l'autre ; peut-être que... Pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne !

Enfin, Rouzé paraît avec d'énormes pistolets qui font un désagréable effet sur son partenaire.

— Je suis désolé, monsieur, d'avoir tant tardé ; la nuit approche...

— C'est vrai, nous pourrions, si vous vouliez, remettre à demain la partie ? dit Durandin enchanté de gagner du temps.

— La nuit approche, continue Rouzé, il faut nous dépêcher.

En effet, la nuit tombait, et le brouillard qui couvrait la ville laissait seulement apercevoir quelques lumières, quand Rouzé, tout en disant de se hâter, fut prêt. Durandin n'était pas pressé : il eût préféré qu'on ne se vît plus du tout ; mais son adversaire, s'effaçant de son mieux, lui dit que, comme insulté, il devait tirer le premier.

La pulsation archiprécipitée des artères du malheureux Durandin, plutôt que l'envie de se défaire d'un homme qui en voulait à sa vie, lui firent lâcher la détente de l'arme qui tremblait dans sa main ; mais le hasard le servit mieux que son adresse, et, le coup parti, Rouzé tomba frappé.

Désolé de son bonheur, en voyant son rival rouler à terre en se débattant, Durandin courut à lui pour lui faire prendre un peu de liqueur, dont il avait eu la précaution de se munir. Après en avoir humé quelques larges gouttes, le blessé lui dit d'une voix mourante :

— Je suis si coupable, monsieur, que je n'ose espérer de vous mon pardon... Ma blessure est mortelle, je le sens... Mais il me serait bien pénible de partir sans revoir mes amis... Si vous pouviez...

— Certainement, brave jeune homme! dit Durandin tout en pleurs, certainement, je vais courir les chercher.

— Quoi! pouvez-vous m'abandonner dans cet état? Voulez-vous donc, en revenant, ne retrouver qu'un cadavre? Si j'osais vous prier... Peut-être qu'en m'aidant à marcher... Mais non, il m'est impossible de faire un pas, je suis trop faible.

— Je vais essayer de vous porter, lui dit Durandin.

Et, après bien des efforts pour le charger sur ses épaules, il s'achemina vers la ville en répétant tout bas :

— Pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne! Pour mon début, je tue un officier de cavalerie légère, et il est lourd comme un gendarme!

C'est qu'en effet le moribond était fort pesant, et ses longues jambes éperonnées, qui battaient dans celles de Durandin, rendaient la marche de celui-ci singulièrement pénible. Après un court trajet, la fatigue l'obligea à se reposer un instant; mais, sur de nouvelles plaintes du blessé dont les convulsions devenaient effrayantes, il le reprit et le porta trente pas plus loin, où il fut encore obligé de le lâcher.

Enfin, après bien des peines et bien des haltes, ils ne se trouvèrent plus qu'à une petite distance de la ville. Le pauvre Durandin, aussi harassé que sa victime, haletait à faire trembler le feuillage.

— O homme bon, sensible et généreux, dit d'une voix éteinte l'officier de dragons, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre vertueux courage; laissez-moi ici, et je crois qu'en courant chercher mes amis, vous arriverez encore avant que mon âme, errante sur mes lèvres, se soit envolée... Courez, courez vite! vous les trouverez sans doute au café.

Et Durandin, déjà en nage, part haletant pour arriver à temps.

— Que vais-je leur dire? se demandait-il en arpentant les rues de Carcassonne, tenant son ventre et essuyant son front. Que résultera-t-il d'un pareil début? Peut-être beaucoup de désagrément pour moi, naturellement si paisible! Aussi pourquoi suis-je si adroit! Et surtout pourquoi suis-je venu à Carcassonne!

En disant cela, le malheureux Durandin ouvrait la porte du café, l'œil en larmes et l'air fort contristé, comme doit le paraître tout

honnête homme qui vient confesser un homicide. Mais quelle fut sa stupéfaction, jugez-en, quand il aperçut devant lui, qui? le mystificateur Rouzé, lequel, après s'être fait porter tout un quart de lieue par l'obligeant Durandin (de Gisors), avait gagné plus lestement que lui le café, pour l'y recevoir au milieu des éclats de rire de la compagnie.

17 février 1831.

UN

COMMIS VOYAGEUR DE LA LIBERTÉ

> Voilà où conduisent les passions et les pommes de terre! deux sortes d'herbes qui embarrassent beaucoup nos Catons économiques.
>
> LORD BYRON, *Don Juan.*

Midi trois quarts sonnaient à l'horloge de l'hôtel de ville.

— Allons, se dit le commis voyageur, à l'âme noble et aux sentiments généreux, toutes choses fort inutiles pour le commerce des vins ou des soieries, — allons faire la place pour le compte de la liberté! L'échantillon est rare; il n'en est que plus précieux. Le chaland est timide; mais il finira par se laisser séduire. Il est vrai, pensa-t-il, que la contrebande deviendra nécessaire, et que le douanier, animal naturellement féroce, rendra la violence indispensable... Eh bien, on mettra le douanier à la raison — ou à la retraite — et tout sera dit. En avant!

Il se défit de tous ses matériaux de séduction vulgaire au profit de la nouvelle maîtresse qu'il venait de choisir, puis s'embarqua pour les États-Unis avec l'expédition la Fayette.

Dire tous les pays que parcourut notre commis voyageur, partout offrant son échantillon, que partout il appuyait de sa parole convaincante ou de son geste persuasif, suivant les circonstances ou les localités, ce serait chose difficile et tant soit peu monotone. Mais un état consciencieux qu'il a dressé lui-même de ses *profits* et *pertes*, pendant cette période de son existence commerciales,

donne la mesure des travaux de cet amant herculéen de la liberté :

PERTES	PROFITS
Au siége de Torstown, aux États-Unis.	
Une jambe très-bien faite.	Un coup de baïonnette dans l'estomac.
A la prise de la Bastille, à Paris.	
Un œil crevé par la pique d'un patriote maladroit.	Un coup de sabre au travers du visage.
A la bataille de Jemmapes.	
La moustache droite emportée par un boulet.	Un fusil d'honneur.
Guerre de l'indépendance américaine.	
Un bras.	Une ruade lancée par le cheval du général Bolivar.
En Espagne : Conspiration en faveur de la Constitution.	
Cinq mille francs d'économies.	Trois années de cachot.
En juillet 1830 : Pour avoir regardé si on prenait le Louvre aussi bien que, jadis, la Bastille.	
Le nez abattu d'un coup de pistolet.	Paroles affables de la reine des Français.
A Anvers.	
Trois côtes enfoncées par un éclat de bombe.	Licenciement du bataillon parisien.

Dernièrement, l'infatigable commis voyageur de la liberté, voulant réparer, pour sa part, la paralysie philanthropique de M. Sébastiani, s'est rendu au comité polonais, pour offrir à la cause sa bonne jambe, son œil gauche et son bras droit.

Mais on lui a répondu que, dans la crainte que son individu mutilé ne fût confisqué par la Prusse, la cause se contenterait d'un léger don pécuniaire.

Notre moitié de patriote s'empressa de donner à l'instant un écu, enchanté qu'on soit parvenu à faire du patriotisme par souscription.

Aussi, à chaque nouvelle d'une insurrection étrangère, il rit de son bon œil, danse sur sa bonne jambe, applaudit de son bras droit, et retire un écu de son héritage patrimonial.

3 mars 1831.

UN IMPORTUN

C'est un vilain être, un être bien désagréable qu'un importun.

Depuis que je suis au monde, je me demande chaque jour, avant déjeuner, dans quel but utile le divin Créateur de toute chose a pu créer les serpents à sonnettes, les punaises et les importuns.

L'importunité n'est souvent que le résultat des circonstances imprévues par les esprits les plus comme il faut. Ainsi, telle chose ou tel individu charmait hier et déplaît aujourd'hui. Cependant, ni l'une ni l'autre n'ont cessé d'être charmants; les dispositions appréciantes ont seules changé à leur égard.

N'attaquons donc point l'importun accidentel : tout haïssable qu'il est, chacun l'a été, l'est ou le sera. C'est tout simple : il faudrait ne rien vouloir, ne rien faire et de tout s'abstenir pour n'être jamais coupable de ce crime de lèse-société. — L'amant trompé est importun pour sa maîtresse, le solliciteur l'est pour le ministre, le créancier pour son débiteur, le malheureux pour le philanthrope, Jean-Peuple pour les gens qu'il a obligés.

Mais il est une classe d'importuns-nés, en fonctions permanentes, plantés à travers le monde comme bâtons à travers roues, qu'il est du devoir de la civilisation de ne point épargner.

L'importun est matériel comme chair humaine en lingot. Il questionne peu, parle beaucoup, articule la sentence, exploite l'emphase et scande chaque phrase par un geste à effet. L'importun a un habit noir, un jabot et des breloques, quelquefois des lunettes, toujours des souliers et un parapluie. Prendre une prise à certains passages d'un discours est pour lui une combinaison oratoire.

Il arrive ordinairement pendant qu'on met le couvert, de façon à dîner avec vous, ou au moins à vous empêcher de dîner.

Rien d'importun, pour un importun, comme la concurrence d'un autre importun.

Comment tolérer froidement de pareilles contrefaçons de l'homme civilisé! Impossible cependant de faire une Saint-Barthélemy d'importuns. Guerre donc à ces parias de la conversation! Que la gaieté la plus vagabonde déroute leurs symétriques discours et qu'au moins leurs travers prétentieux, tournant au profit de la commune joie, récréent la société qu'ils consternent.

Il y a quelques jours, j'arrive dans une maison habituellement très-gaie, ornée de quatre jeunes personnes très-rieuses — en ce qu'elles ont de belles dents — et à qui je procure le plaisir de les faire voir souvent, parce que je suis assez jovial de nature. A mon grand étonnement, le silence le plus parfait régnait dans le salon. Muets, mes quatre petits amours brodaient tranquillement dans un coin, tandis que la mère soutenait seule la conversation avec un de ces êtres intitulés importuns.

Ma préférence ne fut pas incertaine un moment; après les saluts d'usage, j'allai m'asseoir auprès des charmantes poulettes aux belles dents, tandis que le monsieur reprit gravement le discours qu'il disséquait avant mon arrivée.

— Qu'est-il donc survenu de sinistre aujourd'hui? demandai-je à basse voix. Pourquoi cet air anéanti? Serait-il arrivé quelque malheur? M. Fox serait-il malade?

— Oh! non, Dieu merci! me répondit en souriant Claire aux blonds cheveux, non; mais ne voyez-vous pas M. Rignard qui cause avec ma mère? Voilà deux heures qu'il pérore; il nous avait presque endormies, et je crois qu'il en arrive autant à maman.

— N'est-ce que cela, mes chers petits cœurs? mais nous allons y mettre bon ordre. Voulez-vous que nous le renvoyions le plus honnêtement du monde?

Et aussitôt quatre petits *oui* bien aigus, bien gentils, m'attaquant les oreilles, me prouvent que je ferai là quelque chose de fort méritoire.

Alors, nous nous rapprochons insensiblement, et je prends part à la conversation pour soulager cette pauvre maman Derbal, sur

qui, en effet, le soporifisme commençait à opérer. Notre importun, rejetant sur une ondée du mois capricieux où nous sommes l'indiscrétion qui le faisait se trouver là à l'heure du dîner, racontait comment « les torrents d'une pluie battante, frappant les vitraux de ses appartements, l'avaient obligé à différer jusque-là la présentation de ses devoirs respectueux ».

Depuis deux heures déjà qu'il parlait, le corps droit, le nez en l'air, tenant son chapeau d'une main et son jabot de l'autre, il n'avait pas encore changé de position, lorsque, se tournant toujours vers madame Derbal, il leva enfin une jambe dans l'intention de la croiser sur l'autre. A ce mouvement, je dis tout bas à mes compagnes silencieuses :

— Levez-vous donc, mesdemoiselles; M. Rignard qui s'en va!

Et déjà j'avais quitté mon siége.

Une satisfaction électrique met aussitôt les demoiselles debout, et toutes quatre de faire la révérence à mon importun, toujours assis gravement. Le bruit réveille madame Derbal ; voyant tout le monde en l'air, elle s'empresse de se mettre sur pied, en bégayant quelques adieux; ce peu de mots expliquent à M. Rignard la cause de cette subite spontanéité : confus de perdre ainsi la parole par un malentendu qu'il ne conçoit pas, il se lève enfin à son tour, l'œil hagard et le teint coloré. Armé déjà de son parapluie et de son chapeau, dans son trouble, il tient encore sa chaise à deux mains, et, dans cet équipage, il se retire à reculons, sans pouvoir prononcer un mot, et sans non plus que tout le comique de cette scène permette aux demoiselles de la maison de faire autre chose que l'accompagner en souriant.

Tout allait fort bien ainsi. M'applaudissant de mon joli stratagème, j'avais fait une pirouette, et, devant la glace, je réparais le désordre de mes cheveux. Tout à coup, j'entends derrière moi un bruit effroyable, suivi de cris perçants. Un saut de surprise faillit me faire briser glace, pendule et candélabres, et, en me retournant, je vois M. Rignard étendu sur le dos, un guéridon et son cabaret sur le ventre, avec accompagnement de chaise, parapluie, perruque et chapeau par terre à ses côtés, tandis que M. Fox, effrayé, lui lutine agréablement les oreilles.

Marchant toujours à reculons, suivi de tout son attirail, troublé

par la honte, aveuglé par la rougeur, il était ainsi arrivé dans sa retraite au milieu du salon, et, là, une vigoureuse révérence à la Rignard avait renversé importun, chaise, chapeau, guéridon, perruque et cabaret. Et les dames de s'écrier, et moi d'appeler à tout rompre, et gens d'accourir, et chien d'aboyer.

M. Rignard était rageur, et, dans sa colère, il se vengeait sur Fox, qui lui rendait force coups de dents.

A ce douloureux spectacle, les dames se remirent à jeter les hauts cris, et moi de faire chorus, tandis que les valets riaient à bien gagner leurs gages. C'était un vacarme à ne rien entendre, véritable scène de cabaret, et, si l'on ne m'avait pas vu, j'aurais volontiers renversé lit, commode et secrétaire pour augmenter la fête.

Enfin, on sépare les deux combattants, on relève le guéridon, on ramasse les débris du cabaret et on en congédie la plus grosse pièce. Le calme un peu rétabli, on se réjouit de ce que l'importun ne reviendrait plus pour ne point réparer par quelque cadeau le désastre de cette malheureuse séance; et moi, bonne âme, s'il en fut oncques, j'assure que, si les importuns étaient tous aussi aimables que le voluptueux Rignard, je rechercherais volontiers leur société.

17 mars 1821.

INCONVENIENTS DE LA PRESSE
EN
MATIÈRE DE COQUETTERIE

La Marquise de Vieillebelle, coquette sur le retour. — Ah! c'est vous, chère comtesse! je suis ravie de vous voir!... j'étais vraiment inquiète...

La Comtesse, jeune et jolie femme. — Quelle bonté!... Combien je suis honteuse de ma négligence; mais des tracas, des contrariétés... Mon mari est d'une exigence!... Je vous conterai cela une autre fois, car, pour le moment, je ne me sens pas le courage de me désoler.

La Marquise. — Vous n'ignorez pas, chère amie, l'intérêt sincère que je prendrai toujours...

La Comtesse, lui serrant affectueusement la main. — Bonne Paméla!... je n'ai jamais douté de votre dévouement.

La Marquise. — Les jeunes femmes ont tant de chagrins à supporter aujourd'hui!... On nous néglige, on nous tourmente, et...

La Comtesse. — Eh bien, n'allons-nous pas nous attendrir!... moi qui venais vous faire part de l'aventure la plus plaisante...

La Marquise. — Qu'est-ce donc?

La Comtesse. — Je tiens le fait de Saint-Elme, qui en a été témoin, cette nuit, au bal de madame Danceny. Ah! cette pauvre baronne de Surannin!... c'est à en mourir.

La Marquise. — La baronne? Que lui est-il donc arrivé? est-ce son râtelier...?

La Comtesse. — Oh! non...

La Marquise. — Peut-être son tour?...

La Comtesse. — Non plus.

La Marquise. — Alors, c'est sa...?

La Comtesse. — Vous n'y êtes pas encore.

La Marquise. — Le voile mystérieux dont elle a toujours recouvert la date fatale?

La Comtesse. — Précisément!... il est enfin déchiré!

La Marquise, déclamant. — Le voilà donc connu, ce secret... (A part.) Grand Dieu! quand je songe qu'il pourrait m'en arriver autant, mon sang se glace.

La Comtesse, d'un ton solennel. — Cinquante ans, ma chère.

La Marquise. — Cinquante ans! Juste ciel!... Concevez-vous qu'une femme puisse avoir cinquante ans?

La Comtesse. — Je vous le demande...

La Marquise. — C'est incroyable... Ah! chère comtesse, je n'y arriverai jamais.

La Comtesse, à part. — Il y a trois ans qu'elle peut l'assurer.

La Marquise. — Le chagrin me tuerait auparavant... Heureusement, nous n'en sommes pas là... Mais comment est-on parvenu...?

La Comtesse. — Vous savez que cet étourdi de Charles, dont la baronne a fait manquer le mariage avec Adèle, avait juré de s'en venger et de découvrir le secret qu'elle prenait tant de soin à cacher, dût-il perdre les yeux à fouiller dans les poudreuses chroniques?

La Marquise. — Je n'ai jamais approuvé cet acharnement de M. Charles, et peut-être a-t-on trop d'indulgence pour ce jeune homme.

La Comtesse. — Faudrait-il donc montrer tant de sévérité pour quelques espiègleries?

La Marquise. — Il se permet parfois...

La Comtesse. — D'embarrasser quelques coquettes surannées par ses indiscrétions. Mais c'est charmant!

La Marquise, s'efforçant de rire. — Ah!... ah!... certainement,

certainement, c'est charmant... Aussi n'est-ce pas là ce qui me déplaît en lui... Je suis trop désintéressée dans cette question : ce n'est pas à trente-quatre ans...

La Comtesse. — Eh quoi! vraiment, ma chère, vous auriez déjà trente-quatre ans?

La Marquise. — Hélas! oui.

La Comtesse, ironiquement. — J'admire votre franchise... Mais ce n'est pas cet âge que je vous donnerais.

La Marquise. — Que voulez-vous! à quoi sert de le cacher?... qui se croyait plus sûre de son secret que la baronne de Surannin?... Mais dites-moi comment Charles...

La Comtesse. — Il a su que la baronne fut obligée, il y a quelques années, de donner des renseignements en justice... Il s'agissait, je crois, d'un cachemire pris à une de ses amies.

La Marquise, vivement. — C'est très-vrai, un cachemire magnifique que j'avais acheté la veille.

La Comtesse, jouant l'étonnée. — Comment! c'était vous?... Charles alors de courir chez un rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*, qui lui a donné le numéro où le journaliste avait consigné la déclaration *sous serment* des jours, mois, etc.

La Marquise, à part. — Je suis perdue!...

La Comtesse. — Eh quoi! vous ne riez pas?

La Marquise. — Mais c'est horrible de la part des journalistes... De quoi se mêlent ces gens-là?... C'est infiniment désagréable.

La Comtesse. — Pour la baronne, certainement; mais vous qui n'avez rien à redouter de leurs indiscrétions...

La Marquise, à part. — Oh! les monstres! si j'en tenais un!

La Comtesse. — Charles est arrivé hier au milieu du bal, ayant en main le témoignage authentique. Ah ah ah!... Mais qu'avez-vous donc, chère amie? vous paraissez souffrante!

La Marquise. — Moi? non, je vous jure.

La Comtesse. — Cette pauvre baronne, qui dansait un galop, s'est presque trouvée mal.

La Marquise. — C'est atroce!... Et ce M. Charles est un homme abominable... (A part.) Heureusement, je n'avais avoué que trente ans au juge de paix.

La Comtesse. — Ce n'est pas tout... Vous savez qu'il écrit dans un petit journal; il paraît qu'il va publier...

La Marquise. — Comment! vous croyez qu'il oserait...?

La Comtesse. — Eh! ma chère, une anecdote pareille est une bonne fortune pour lui...

La Marquise. — Ainsi tout Paris..., grâce aux journalistes...? (Désespérée.) *En vérité, j'aimerais autant être livrée aux bêtes !!!* (*Historique.*)

26 mai 1831

D'UN

PANTALON DE POIL DE CHÈVRE

ET

DE L'ÉTOILE DE SIRIUS

Tout en raccommodant un bas de soie, je songeais au plaisir qui m'était promis pour le soir.

C'était une brillante assemblée, dans un salon tendu de rouge, éclairé par des bougies odorantes, sur des candélabres d'argent.

Puis une musique délicieuse, et de suaves voix de femmes.

Et des danses avec des femmes jeunes, aux cheveux parfumés.

Malheureusement, je ne sais pas valser, et je voudrais que Clotilde ne sût pas valser. Ce serait une douleur poignante pour mon cœur, de voir sa main sur l'épaule d'un autre, et lui, de son bras, entourer son corps, et elle, haletante, respirer l'haleine embrasée de son danseur.

Pourtant, l'autre jour, je lui ai dit :

— Si une femme m'aimait d'amour, elle ne valserait qu'avec moi.

Peut-être ne valsera-t-elle pas.

Je voudrais savoir si ses cheveux noirs seront aplatis en bandeau sur son front, si elle aura une robe blanche... C'est comme cela qu'elle était, la première fois que je la vis, dans le jardin, sous une tonnelle de chèvrefeuille.

Je voudrais savoir aussi si elle aura dans sa ceinture le bouquet de violettes de Parme que je lui ai donné ce matin.

Ce matin, j'avais encore cinquante sous : j'ai acheté des gants jaunes, un bouquet de violettes et deux petits pains de seigle ; ce sera assez pour mon dîner.

Ce matin, au jardin, j'étais près d'elle; ému et le cœur bondissant dans la poitrine, je parlais froidement de choses indifférentes; seulement, ma voix tremblait. Je tournais dans mes doigts ce bouquet de violettes que j'avais arrangé moi-même, entremêlant les fleurs et les feuilles; car je ne sais pourquoi les bouquetières prennent tant à cœur de dénaturer les fleurs : elles mettent des tiges de laiton aux fleurs d'oranger et aux camellias, et elles disposent symétriquement un cercle de feuilles autour des violettes, de manière à en faire une cocarde.

Comme je n'osais lui offrir mon bouquet, je surpris plusieurs fois son regard furtivement attaché dessus. Il y avait dans ce regard plus que le désir d'une jeune fille de posséder un bouquet; il me semblait qu'elle eût désiré de même un brin d'herbe que j'aurais eu entre les mains. Elle me dit :

— Vous avez là de belles violettes!

Je les lui présentai en balbutiant une phrase privée de sens.

Tandis que ces pensées dodelinaient ainsi mon esprit, je battis et brossai mon habit et mon pantalon. C'était un beau pantalon neuf, un pantalon noir en poil de chèvre, fait à la mode d'alors. J'étendis sur mon lit un gilet de piqué blanc, une cravate de mousseline et une chemise fine bien blanche et parfaitement plissée.

Puis je brossai mon chapeau et tirai de ma malle mes souliers fins. Et je mis la chemise, et les bas, et les souliers, et la cravate.

Puis je pris le beau pantalon de poil de chèvre... et mon pied passa tout entier par le genou!... En le battant, chaque coup de baguette l'avait coupé, il était haché!

Il me fallut renoncer au bal, aux chants des femmes, et surtout à cette soirée près de Clotilde...

Que pensera-t-elle? Elle croira que je suis ailleurs, au spectacle, dans un autre bal, près d'une autre femme... Et tous ces hommages qui vont l'entourer et l'enivrer comme un voluptueux parfum!

Heureusement, je la verrai demain au jardin.

Il ne faisait pas très-froid, j'ouvris ma fenêtre. — La nuit était sereine et brillante; les étoiles scintillaient, bleuâtres; je cherchai l'étoile de Sirius : elle était plus rouge que les autres.

Tout en mangeant mes deux pains de seigle, mon imagination se mit à parcourir les mondes célestes; ma tête s'appesantit, tomba sur une table, et, le lendemain matin, je me réveillai engourdi par le froid, avec une fluxion hideuse : j'avais un œil presque entièrement fermé!

Je ne pouvais pas aller la voir.

C'est un mal étrange qu'une fluxion : on ne peut se présenter devant une femme que l'on aime. Une fois ridicule à ses yeux, on serait perdu. J'aurais préféré mille fois un coup d'épée.

Je la vis par ma fenêtre : elle était sous la tonnelle de chèvrefeuille, avec un grand jeune homme.

La veille, il avait valsé avec elle, et s'était fait présenter à son père...

26 mai 1831.

UN

DÉJEUNER SOUS LE PONT-ROYAL

Le suicide est la plus volumineuse de toutes les absurdités, en ce qu'il est ordinairement la dernière folie, et que, quelques folies par-ci par-là contribuant à varier l'uniformité de la vie, on a toujours grand tort de s'interdire ce genre efficace de récréation.

M. Mahieux, bossu, comme on sait, et de plus philosophe, ce qu'on ne sait peut-être pas; M. Mahieux a renoncé au suicide, depuis le jour qu'il lui prit fantaisie d'en raisonner.

— Quoique je ne sois pas très-gros, se dit-il, un canon de pistolet ne peut cependant pas me servir d'asile éternel!... Je finirai par comparaître dans un autre monde pour rendre compte de ma conduite... devant une déesse, une superbe déesse aux manières célestes, peut-être! et alors, que lui répondrai-je, quand elle me demandera, avec son bel œil sévère, de quelle espèce des cinq cents désespoirs possibles est celui qui m'a subitement amené devant elle? Alléguerai-je qu'une seule pièce de cinquante centimes était l'unique et dernier reste de mon patrimoine? Elle ne manquera pas de me répondre que, pendant l'explosion meurtrière mon portier me montait une nouvellle fortune qui ne m'eût coûté que trois sous de port... Parlerai-je de ces divinités terrestres, qui, pour l'espérance d'un peu de félicité fort hypothétique, commencent par vous gratifier d'une désolation bien positive, pendant la durée de laquelle vous avez le temps de mourir quinze fois de suite?... Avec un physique comme le mien, on ne voudrait jamais croire à pareille excuse... Victimer Mahieux! pas

possible. Enfin, si, dans un accès d'envie d'avoir raison, je me représente comme ayant été assailli à moi tout seul par les cinq cents genres de désespoir répartis entre l'humanité ; ruiné, abandonné, désolé !... alors, de sa prunelle aux paroles flamboyantes, la déesse me reprochera de n'avoir pas attendu son assistance. « Car, me dira t-elle, tu n'étais point encore assez malheureux pour la mériter, drôle ! tu étais encore entouré de trop de chances de fortune, pour que j'intervinsse comme je le fais évidemment pour tous les mortels qui sont repoussés de leurs semblables. » Et puis, comme, après tout, je n'aurais rien à répondre à tant d'amabilité, malgré mes tendres œillades et mes remercîments entrecoupés, j'aurais toujours l'air d'un sot. Et ce n'est certes pas à mon âge que j'irai répudier mes charmes personnels... Ainsi, tout bien considéré, folâtrons, enluminons la vie. C'est plus agréable que de faire de la politique céleste... Mais, diable ! ceci me rappelle que je n'ai nullement déjeuné d'aujourd'hui... Je ne peux cependant pas me laisser mourir de faim ; car, alors, cela deviendrait du suicide dans le genre monstrueux !...

C'est précisément la même réflexion que faisaient un jour deux jeunes désœuvrés sans argent, qui se promenaient dans Paris sur les bords de la Seine, en songeant au bonheur d'être riche, et en cherchant le moyen de le devenir ; ce qui les amenait toujours à penser qu'ils n'avaient pas le sou en poche.

Tout à coup, l'un des deux s'écrie tout joyeux :

— J'ai trouvé le secret..., non de faire fortune, mais de faire un bon déjeuner.

— C'est toujours un à-compte, dit l'autre, et un bon déjeuner n'est pas chose à dédaigner. Voyons comment?

— Tu sais nager, je crois ?

— Oui. Et toi aussi?

— Certainement. Et c'est pour cela que nous allons monter séparément sur le pont. Moi, je me jetterai dans la rivière à la façon des désespérés ; puis toi ensuite, à la façon des libérateurs.

— Et tu appelles cela bien déjeuner ?

— Sans doute. Pour avoir sauvé un homme, tu recevras trente francs à la préfecture de police... Tu avoueras que c'est estimer l'espèce un peu bon marché ! Enfin, c'est égal, il me semble qu'un

déjeuner à vingt-cinq francs par tête en vaut beaucoup d'autres.

— Ah! alors, approuvé, approuvé!

Ce qui fut conçu, fut exécuté; mais les conséquences du fait furent admirables.

Celui qui jouait le rôle du désespéré fit accroire à une vertueuse connaissance que l'excès du désespoir l'avait porté seul à cet attentat; et une pareille preuve de sincérité doit terriblement influer sur un moral de bien.

L'autre, qui remplissait les fonctions honoraires de héros libérateur, reçut trente francs, qu'il dépensa de la manière la plus généreuse. Et, après une pareille action, vous conviendrez que, s'il n'obtient pas aujourd'hui la croix d'honneur, c'est qu'il y a de sa part beaucoup de délicatesse.

2 Juin 1831.

ORDRE PUBLIC

GALONS, ÉPAULETTES, QUASI-ÉPAULETTES, GRAINES D'ÉPINARDS ET AUTRES

— Est-ce fini?

— Non, pas encore; nous en sommes à la nomination de nos officiers supérieurs.

— Croyez-vous que ce soit un peu passable, cette fois?

— Passable? Dites donc admirable, monsieur! La république est enfoncée, elle n'a qu'à bien tenir son bonnet : nous aurons tous officiers du juste milieu.

— Merci, épicier.

— Monsieur, vous m'insultez : je suis apothicaire.

— Oh! alors, je ne m'étonne plus de votre amour pour le gouvernement hydraulique de Casimir Pompier[1].

— Vous êtes un anarchiste.

— Taisez-vous, vieux bêta!

— Buveur de sang, bonapartiste, carliste, henriquinquiste!

— Au revoir, clysoir incarné!...

— Qu'avais-tu donc, là-bas, avec cette espèce de bonnet de coton?

— Une dispute, à propos d'ordre public... Eh! mais tu n'as plus tes galons de sergent, toi.

— Non, j'avais eu l'imprudence de saluer, l'autre jour, le général Lamarque.

1. Il faut se rappeler que, les 5 et 6 mai 1831, des manifestations bonapartistes ayant eu lieu sur la place Vendôme, la police fit jouer des pompes pour dissiper l'émeute.

— Tu m'en diras tant!

— D'ailleurs, dans ma compagnie, tout s'est arrangé à l'amiable : ils ont nommé capitaine le propriétaire d'un riche hôtel garni; celui-ci, une fois maître de la double épaulette blanche, a fait adjuger successivement les autres à ses officiers de bouche : son chef de cuisine est sous-lieutenant; son aide, sergent-major; son rôtisseur, sergent; son marmiton, fourrier, et son portier, caporal.

— Je conçois ; le tout honoré de la confiance de MM. les boutiquiers gardes nationaux qui veulent bien fournir des voix, à condition qu'ils fourniront aussi ledit hôtel de L..., de tout ce qui se vend et s'achète, comme les voix à une élection.

— Et dans ton quartier?

— On avait proposé, ce matin, de changer le colonel; mais de graves objections se sont élevées contre le choix du candidat proposé à la place de notre chef de légion.

» — Comment! messieurs, a d'abord dit un petit monsieur à lunettes, passablement *statu quo* de sa nature, vous voulez nommer pour colonel le général M...? mais pensez donc que c'est un diable qui serait dans le cas de nous mobiliser en cas de guerre!

» — D'ailleurs, il aime les Polonais!

» — Il plaint les Italiens!

» — Il soutient les Belges!

» — Il a signé l'Association[1]!

» — Je l'ai vu à l'enterrement de Grégoire, et Thibaudeau lui a serré la main!

» — Mais, pourtant, messieurs, il commande parfaitement, et, avant tout...

» — Avant tout, il faut n'être rien en politique, pour être quelque chose chez nous.

» — C'est juste, c'est juste, bravo!

» — Je voterai pour lui.

» — Et moi contre.

» — Tant pis pour vous!

» — Monsieur, permettez-moi de vous dire... ce que je ne veux pas vous dire.

1. Ligue républicaine qui s'était formée vers la fin de 1830.

» — Je vous entends, monsieur : vous pouvez vous dispenser désormais de m'apporter des bottes.

» — Vous pouvez vendre vos chapeaux à d'autres.

» — Mes amis, mes chers compatriotes, la paix, pour Dieu, la paix à tout prix! écoutez la voix d'un employé, d'un honnête vérificateur, qui a été sergent-major sous tous les régimes.

» Le monsieur qui préludait ainsi, pour ramener le calme et empêcher l'anarchie de pénétrer dans les boutiques, était un individu fort propre de sa personne, habituellement en uniforme, les mains blanches, le teint rose et blanc, légèrement verni, et toute sa structure tellement rapprochée de son costume militaire, qu'on l'aurait cru attaché avec des clous d'épingles.

» — Mes chers amis et chers compatriotes, reprit-il après une pause et une prise de tabac parfumé, je respecte toutes les opinions, et je me garderai bien de condamner celles de personne, mais j'espère donner à l'assemblée une raison péremptoire qui vous déterminera à vous prononcer pour la négative, dans la question qui nous occupe. — Non, selon moi, le général M... ne peut être nommé notre colonel, et cela, ce n'est pas parce qu'il est républicain, napoléoniste, peut-être... : nous avons tous été un peu cela, plus ou moins... ; mais le général a un défaut..., que dis-je! un vice intolérable dans un colonel...

» — Quoi donc?

» — Il fume.

» — Ce n'est peut-être que le cigare.

» — Du tout! il fume, il fume la pipe ; je l'ai vu, de mes yeux vu! senti, de mon nez senti!

» — Aux voix! aux voix!

» — Je croyais, messieurs et chers collègues, que, d'après le fait que je vous ai dénoncé, il n'y aurait pas même lieu à délibération...

» — Effectivement, nous gardons notre ancien colonel.

Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ceci est vrai.

9 juin 1831.

PHYSIOLOGIE DE L'ADJOINT

La nature est incomplète; c'est chose convenue. Heureusement que, chaque jour, on la retaille, on la refaçonne. D'aucuns même, comme M. Azaïs et les saint-simoniens, s'occupent de la refaire. Nous verrons cela.

En attendant, accordons au Créateur un brevet d'invention, et puis n'en parlons plus. Autrement, je vous demanderai à quoi nous servirait le soleil, sans la chandelle primitive et l'ingénieuse multiplicité de ses applications; ce que nous pourrions faire au monde sans la préalable formalité du baptême; à quoi les peuples emploieraient leurs revenus, sans l'institution des listes civiles, etc.

Une preuve évidente de cette imperfection première, c'est l'état toujours incomplet de ses imitations. Exemple : l'adjoint, machine essentiellement complétive, placée à côté de l'objet créé, dont elle est la doublure sans en faire partie, qu'elle aide quand elle marche à sa suite, qu'elle compromet quand elle va devant.

Qui dit adjoint dans la vaste étendue du sens, et non dans la conception rétrécie du mot, comprend cette immense variété d'emplois, diminués de leur importance par cette seule particule de *sous,* — de *lieutenant,* — d'*aide,* — d'*adjoint,* qui précède ces mots catégoriques de *chef,* — *général,* — *major,* — *maire.*

Dans l'organisation de l'échelle des autorités constituées, la création de l'adjoint au maire est une des plus dramatiques, à cause des scènes récréatives dont cette variété de fonctionnaires

a souvent égayé le sévère exercice de la légalité. L'adjoint, si vénérable quand l'auréole du chef le protége de ses reflets, quand il est entouré du prestige muet de ses lunettes et de son écharpe administrative, perd souvent tous ces titres de respect, s'il est abandonné librement à l'entier exercice des fonctions locales.

C'est un adjoint qui, le premier, prit les nouvelles d'un *Moniteur* de 1815 pour celles de 1831, et fit arborer dans sa commune le drapeau blanc que le duc d'Angoulême planta à Bordeaux de la propre main de madame son épouse.

C'est un adjoint qui, recevant, sous Napoléon, la constitution définitive de l'Empire, écrivit au ministère « qu'elle avait été accueillie avec enthousiasme par ses administrés, et que l'exécution en serait ponctuellement observée, ainsi que de toutes celles qu'on pourrait lui adresser par la suite ».

C'est encore un adjoint qui salua Louis-Philippe des titres de Curtius et de Solon, quand Curtius n'a jamais lu la Charte, et que Solon n'a fait que d'excellentes lois.

On se rappelle que, lors des dernières élections, le ministère, désirant connaître au juste le chiffre des sympathies qu'il excitait en France, chargea MM. les préfets de lui fournir ce renseignement délicat. Aussitôt, mouvement de la mécanique hiérarchique. Circulaire du préfet au sous-préfet, du sous-préfet au maire : l'adjoint devait nécessairement jouer un rôle dans cette circonstance. En effet, le maire d'une petite commune du Midi absent, son adjoint reçoit la missive officielle, et lit que le baron de ..., chevalier des ordres de Saint-Louis et du Saint-Sépulcre, sous-préfet de ..., demandait à M. le maire un état exact des opinions de sa localité, et exigeait une prompte réponse.

Lisant à peu près couramment, mais ne comprenant pas le moins du monde le contenu de cette dépêche, l'adjoint aurait bien désiré en savoir davantage pour répondre. Cependant, après avoir balancé toutes les probabilités de sens possibles, et avoir tracé plusieurs brouillons, il s'arrêta enfin à la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

» J'ai reçu, avec toute la condescendance que je vous dois, vos ordres de Saint-Louis et du Saint-Sépulcre, en date du 10 de ce mois, et, comme il paraît que c'est très-pressé, je vais assurer leur prompte exécution dans toute l'étendue de ma commune.

» Agréez, etc. »

11 août 1831.

UN FAIT PERSONNEL

Un orateur. — Messieurs, malgré la justice que je me plais à rendre au beau talent de l'honorable orateur qui descend de cette tribune, je dois cependant signaler, dans une partie de son discours, une erreur qu'il m'importe de rectifier. Mon honorable collègue a avancé que...

L'honorable collègue, *de sa place.* — Je n'ai point dit cela.

La gauche. — Si! si! si!

La droite. — Non! non! non!

Le président. — Messieurs, si d'abord on laissait l'orateur expliquer sa pensée, on pourrait peut-être mieux l'interpréter ensuite.

Plusieurs voix. — C'est ma foi vrai. — Oui! oui! — Parlez!

L'orateur. — Je disais donc, messieurs, que mon honorable collègue, au beau talent duquel je me plais à rendre hommage, avait commis une grave erreur en avançant que...

L'honorable collègue, *avec violence.* — On vient de vous prouver que je n'ai pas dit cela. — Je repousse votre allégation.

L'orateur. — Je n'ai avancé aucune allégation. Je ne sais pas pourquoi vous voulez à présent me faire dire ce que je n'ai pas dit, quand vous niez ce que vous avez dit tout à l'heure.

Une voix. — Allons, tâchez de vous entendre. *(Marques d'hilarité.)*

L'honorable collègue. — C'est vous qui dénaturez les faits par vos expressions.

L'orateur. — Je croyais cependant ne m'être pas servi d'expressions...

Voix de gauche et de droite. — Si! — Non! — Si! — C'est scandaleux! — Parlez! (Violents murmures.)

M. Teste. — Vous faites un train à ressusciter les trois cents!

Le président. — Mais laissez au moins l'orateur expliquer sa pensée. — Continuez, monsieur, je vous garantis le silence... (Moucheries, crachements, éternuments.) Vous avez été interrompu sur cette phrase : « On a commis une grave erreur en avançant que... »

L'orateur. — Ainsi donc, comme je vous l'ai déjà dit deux fois, messieurs...

Une voix. — Eh bien, si vous l'avez déjà dit, laissez-nous donc tranquilles.

— C'est vrai. — A la question! — L'ordre du jour!

L'orateur, au président. — Eh bien, monsieur, et mon silence, donc?

Une voix. — Ah! ayez pitié de la nation, qui écoute à la porte.

— L'ordre du jour! l'ordre du jour! — Aux voix l'ordre du jour! (Tumulte violent et prolongé.)

L'ordre du jour est mis aux voix et adopté. L'orateur descend de la tribune.

18 août 1831.

LE SOUS-PRÉFET

C'est le premier de l'endroit, l'oracle administratif de l'arrondissement; il a quatre employés et cinq mille francs d'appointements.

Il est gros de juste milieu, bouffi de modérantisme, enragé d'ordre public; il porte un habit bleu brodé d'argent et une épée.

Quand *le Moniteur* proclame le nom de l'élu, vous ne sauriez croire comme les têtes provinciales sont en travail: « Est-il vieux? — est-il jeune? — est-il marié?... » On prépare des pétitions, des demandes de toute sorte; j'en ai vu qui lui faisaient des petits vers. S'il est célibataire, c'est un perpétuel chuchotement entre les demoiselles du lieu, un surcroît de toilettes, un rajeunissement d'appas, un bouillonnement d'espérances et de projets.

Le sous-préfet arrive enfin, en cabriolet ou par le coche. Il faut d'abord choisir son logement; et ne pensez pas que ce soit là une mince affaire... Rien n'est indifférent dans une petite ville où les opinions et les intérêts se classent par quartiers. On se le dispute, on se l'arrache, on se jette de petites calomnies, de grosses médisances. Au milieu de tout ce bruit, s'agite le factotum de la ville (toute petite ville a son factotum), homme méchant et réputé délicieux, qu'on déteste et qu'on ménage, qui brouille les familles, dirige les fêtes, qui bave, mord, déchire, mène la ville par le nez, s'empare du sous-préfet, lui donne la statistique obligée : quels sont les bons, — les mauvais, — les douteux, — caresse son chien, rit des bons mots qu'il n'a pas dits, et passe pour spirituel auprès des sots qui le redoutent.

Le lendemain, le sous-préfet reçoit les fonctionnaires, juges, adjoints, gardes champêtres et forestiers, qui lui tirent le chapeau en cérémonie; ses employés, qui l'examinent en supputant, d'après

Lavater, combien il y a de plumes, d'encre et de papier à gagner avec cette physionomie nouvelle.

Ensuite, il se prépare à sortir, affaire importante et décisive pour sa réputation; car que penser d'un sous-préfet qui marche comme tout le monde, qui n'a point quelque chose d'administratif dans son maintien, et de supérieur dans son aller? — et, quand il sort, toute la ville est aux fenêtres. — Le soir, il est jugé, et, s'il n'a point assez gravement rendu les saluts qu'on lui donnait, s'il a trop carrément fait sa promenade, ne me parlez plus de cet homme : il est perdu, le malheureux!... J'aimerais mieux traverser la Seine sur la corde raide que de marcher deux heures sous les yeux de mes administrés, si j'en avais...

Puis viennent les donneurs d'avis, race à part, axiomes vivants, jugeurs obligés, qui se succèdent dans les sous-préfectures comme des fauteuils, qui boivent et jugent, mangent et jugent, marchent et jugent, et s'endorment en jugeant; espèce d'immeubles à paroles, pâles de légalité, boursouflés d'importance, qui parlent par apophthegmes et sourient d'une manière administrative.

Si le sous-préfet est marié, toutes les femmes se disputent la *sous-préfette;* on lui fait la cour, on la vante, on la prône; puis, en petit comité, on déchire, on salit ce qu'on a vanté; on inspecte, on espionne, on suppose, on calomnie.

Les jours de cérémonie, le sous-préfet paraît en grand costume; c'est un texte de conversation pour la semaine.

S'il parle, vingt échos répètent sa phrase; s'il se tait, on disserte sur son silence : un sous-préfet qui se tait, ce n'est pas naturel, et l'on se réunit chez l'apothicaire du coin pour faire des conjectures.

C'est du sous-préfet qu'on peut dire que sa maison est de verre : on parle de lui, de sa femme, s'il en a; de ses maîtresses, s'il est garçon.— Il vit perpétuellement sous l'œil du public, et, quand, un beau matin, Son Excellence le mande ailleurs, il s'en va sans laisser de regrets; il est oublié deux heures avant son départ; le factotum lui-même l'abandonne, et les gamins crient après sa voiture.

Mais il a cinq mille francs par an, une épée et un habit bleu brodé d'argent.

6 octobre 1831.

MORALITÉ

D'UNE

BOUTEILLE DE CHAMPAGNE

In vino veritas.

ENSEIGNE.

Il était riche d'esprit et pauvre d'écus; dînant d'un bon mot, s'habillant d'un article, se meublant d'un roman, s'évertuant du produit d'un vaudeville, puis reprenant la plume quand le capital primitif était épuisé; enfin, vivant de cette vie d'artiste qui emprunte les jouissances du présent aux recettes de l'avenir.

Ce n'est pas tout que de produire, il faut faire passable. — Lui faisait bien. Mais ce n'est pas assez de bien faire : il faut placer sûrement le fruit de ses veilles. — Or, c'est ce qu'il cherchait.

Pressé par ces créanciers stupides qui n'accordent aucun délai sur la seule chance d'une idée de canevas, ou la sublimité d'un dénoûment dramatique, il sortit, laissant sa bourse qui était vide, et prenant un manuscrit qui était plein... d'esprit.

Sa fortune sous le bras, il s'en alla pour en régler l'escompte avec un de ces courtiers de littérature intitulés libraires, gent reconnue pour être protectrice des arts, productrice des talents, car elle leur accorde la faveur de l'enrichir, ou les laisse se ruiner à leurs frais. L'usure pécuniaire passe pour une vilaine chose; l'usure spirituelle est une spéculation très-estimée. Après tout,

c'est échanger du papier noirci contre un autre papier daté, et si, à l'échéance, il produit ce qu'il promet, il n'y a rien à dire.

Cependant, pour éviter ces palpitations suffocantes de l'incertitude, notre artiste questionna l'avenir du regard. — Pour lui, l'avenir était cet homme calculant froidement les rouleaux d'or que lui rapporterait le travail d'un autre, réfléchissant longtemps, grave et en silence, revenant peu à peu au sourire qui présage le succès; puis, contre cette certitude de résultats pesés par l'expérience, offrant... sa signature.

— La signature d'un honnête homme vaut première hypothèque, se dit l'artiste à part lui. Reste à savoir maintenant si notre homme est honnête.

Et, comme l'impression résultant de son inspection physionomique n'avait rien ôté au vague du doute, il remit la conclusion du marché au sortir du dîner.

Entre hommes prêts à signer un marché, les relations sont tout agréables. L'affaire n'étant encore qu'au point des espérances, chacun en peut prendre sa large part. Aussi le dîner fut-il choisi et long, la conversation animée et piquante. Le champagne frappé était servi, bu à rapides traits, et le champagne et la conversation ne tarissaient point, car l'artiste la soutenait toujours par la vivacité de ses joyeuses saillies; tandis que, appesanti par les vapeurs liquoreuses, son interlocuteur commençait à ne plus répondre que par un rire monosyllabisé.

L'heure de la franchise avait sonné pour celui-là, l'artiste l'épiait depuis longtemps.

— Après tout, dit-il en brusquant la conversation commencée sur un tout autre sujet, qu'est-ce que le secret de la vie, si ce n'est de bien vivre, de savoir acquérir, *n'importe par quel moyen*, la possibilité de satisfaire tous les besoins d'une civilisation dispendieuse?...

— Sans doute! fut la réponse qu'un hoquet coupa en deux.

— Une seule chose arrête encore bien des gens: c'est ce préjugé d'honneur..., de probité...

— C'est l'excuse de tous les niais incapables de faire fortune.

— Eh bien, moi, dit l'artiste d'une voix basse et regardant implacablement son interlocuteur, moyennant le léger sacrifice

d'une réputation d'homme, après deux ans, j'ai trouvé le moyen infaillible de faire une incalculable fortune !

— Comment donc !... s'écria tout à coup l'autre en s'élançant vers lui.

Et, reprenant son manuscrit :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, dit l'artiste.

20 octobre 1831.

LA FORTUNE EN 1831

C'est noble tâche de défendre les belles.

Un Amateur.

La Fortune est bien la plus grande coquette que je connaisse après la marquise de B... et mademoiselle Déj... Cependant, elle a le cœur bon, sensible, compatissant; car, à l'exemple de ces deux dames, elle fait bon nombre d'heureux. Mais celui de ses adorateurs est si prodigieux, que, malgré la ductilité de sa tendresse, la plus grande quantité souffre encore de ses rigueurs.

Elle doit commencer à être un peu vieille, la Fortune! car, depuis que j'en entends parler, nombre de femmes qui étaient bien jolies ont cessé de l'être, beaucoup même ont cessé d'exister; et cependant la foule de ses courtisans se renouvelle sans cesse, et, jeunes ou vieux, blonds ou bruns, beaux ou laids, tous lui sacrifient avec la même ferveur.

Les hommes la font passer pour aveugle, mais c'est par amour-propre seulement, et pour fournir un motif excusable à ceux qu'elle ne favorise pas. La preuve qu'elle n'est point aveugle, c'est qu'elle a souvent bien traité de fort jolis garçons. Il est vrai qu'elle a aussi comblé de ses faveurs des gens qui n'étaient ni beaux ni bien faits, voire même des bossus, des borgnes, des laiderons; mais c'est que, comme coquette, elle a des caprices, et que, spirituelle, elle apprécie et récompense d'autres qualités que les qualités physiques.

Un de ses regards favorables enrichit toute une destinée; puis, un jour, le même regard la mord, la brise, la tue. N'est-ce pas là

du discernement, l'histoire de toutes les passions du cœur, où les éléments du bonheur deviennent aussi ceux du désespoir? Mais le commun des humains, matérialisme incarné, qui ne croit que ce qu'il voit, ne veut pas comprendre ce raisonnement-là ; puis, chaque jour, il crie à l'injustice et à l'aveuglement, parce que des Excellences, des maréchaux d'hier, particuliers fort simples la veille, sont, pour le quart d'heure, riches comme des Midas, puissants comme des Damoclès. Charles X, sacré à Reims, n'est-il pas à Holy-Rood, et le dey d'Alger ne fume-t-il pas sur la place Vendôme !

M. Clopineau de Périgord est boiteux ; c'est vrai. Il y a longtemps que la Fortune le caresse ; c'est encore vrai. Mais il fait des calembours admirables. Il en a débité contre le tiers état, contre la noblesse, contre la République, contre la monarchie fugitive, contre l'Empire, contre la Restauration, et, à présent, il commence à en faire de fort jolis, dit-on, contre les barricades. On sent bien qu'un prince qui divertit autant que lui la Fortune et le public méritait une récompense, et que, puisqu'il est peu ingambe, il fallait bien qu'elle l'aidât un peu de son secours pour faire tant de chemin sur une seule jambe. C'est charité.

Quand, à la suite d'une révolution à couleurs, ce pauvre M. d'Argout devint portefeuillet ministériel, c'était à qui rappellerait qu'il avait brûlé le drapeau tricolore, que quiconque a brûlé brûlera, qu'il pouvait compromettre jusqu'à la décoration héroïque de M. de Sémonville, et l'on se permettait de maugréer contre la Fortune, comme si, en qualité de coquette, entière, absolue, elle n'avait pas, plus que toute autre, le droit de dire : *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Elle était royaliste en 1815, elle récompense aujourd'hui les feux de M. d'Argout, qui, alors, sacrifia à sa fantaisie. C'est reconnaissance.

Et puis avec quelle attention elle tire du néant des hommes à bons sentiments, et les jette au pouvoir pour les mettre à même de soulager cette humanité qu'ils aiment tant. Par exemple, M. Persil, qui serait philanthrope, s'il n'était procureur du roi ; le beau Sébastiani, qui n'a de *capacité* que pour être ministre ou saint-simonien ; M. Dupin, à l'allure franche et sincère, véritable saint Jean Bouche-d'or, dont chaque parole vaut un ducat.

Rien n'encourage une coquette dans son système d'inconstance et de légèreté comme l'adulation de ses adorateurs, et les plus empressés sont ordinairement ceux dont elle s'occupe le moins. Voilà sans doute le secret du langage diplomatique de certains qui, écrasés de ses dons, les acceptent comme un martyre, par pur dévouement, au lieu de dire franchement merci.

L'expérience de la séduction démontre que l'indifférence, fière et hautaine, est la meilleure arme à opposer à la coquetterie. Obsédée qu'elle est d'hommages et de flatteries, peut-être que la Fortune remarquerait celui qui mépriserait ses charmes, et, piquée, chercherait par quelques avances à vaincre une étrange froideur... Au moins y aurait-il mérite d'originalité.

J'essayerai.

17 novembre 1831.

GRAND CONCERT

VOCAL ET INSTRUMENTAL

Il est question d'un grand concert vocal et instrumental qui sera donné incessamment au profit des blessés du juste milieu.

Voici le programme de cette solennité musicale :

PREMIÈRE PARTIE

M. Casimir Perier commencera par un grand air de *l'Irato.*

M. Barthe entonnera un *De Profundis,* accompagné de M. Viennet, qui tiendra le serpent.

MM. Soult et Casimir Perier exécuteront ensuite de nouvelles variations sur le pot-pourri

La plus belle promenade
Est de Paris à Saint-Cloud;
Allons-y, mon camarade,
Nous y boirons du vin doux.

M. Gisquet leur succédera immédiatement, et fera entendre un brillant solo sur *le Pistolet de paille et le Sabre de bois,* morceau tiré du grand opéra de *la Mère Michel.*

DEUXIÈME PARTIE

M. Athalin chantera, d'un air fort attendrissant, un passage d'*il Matrimonio segreto.*

La partition sentimentale sera continuée par une jeune personne très-intéressante, qui répondra par

Ah! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment?

Vers le milieu du concert, et en guise de rafraîchissements, MM. Fontaine et Lancelot exécuteront, sur l'air de

A l'eau! à l'eau!

un nouveau morceau de leur composition, nocturne hydraulique et en deux voies, avec accompagnement de musique à vent.

MM. Pasquier et de Lameth répéteront le vaudeville du *Coiffeur et le Perruquier.*

Un préfet par intérim, gendarme par inclination, fera entendre une ariette sur

Moi, j'empoigne! moi, j'empoigne! etc.

Un jeune colonel chantera *les Deux Cousins,* de Béranger.

MM. Louis et Thiers exécuteront le duo des *Deux Avares.*

TROISIÈME PARTIE

M. Persil préludera à la reprise du concert par

Prenons d'abord l'air bien méchant!

M. de Sémonville fera ensuite entendre le chant du *Vieux Drapeau.*

M. Sébastiani soupirera une nouvelle mélodie sur ce motif :

Où peut-on être mieux qu'au SEIN de sa famille?

M. Montalivet donnera un concerto de *grand maître* sur le mirliton.

Enfin, la soirée sera terminée par l'ouverture du *Jeune Henri,* avec accompagnement de sifflets et de coups de canne.

24 novembre 1831.

L'EMBARRAS DU CHOIX

Il était alors possédé d'une manie contemporaine, celle d'avoir la croix. C'était une idée fixe, une existence d'homme arrêtée sur un point : il ne pouvait plus vivre sans être crucifié.

Quand on ambitionne une récompense, une chose inquiète toujours : c'est la crainte de n'avoir pas assez fait pour la mériter. Mais cette objection ne pouvait l'arrêter, lui qui n'avait jamais rien fait du tout. C'était son seul droit. Fort de sa nullité, il se sacrifiait comme holocauste à la nécessité de subir un honneur usurpé pour l'édification des honorables méconnus. Et chacun devenait, par contre-coup, martyr de son généreux dévouement; car, avec lui, point de réponse à espérer, pas de conversation possible, avant de lui avoir promis, comme préambule oratoire, d'employer tout son crédit, multiplié par celui de tous les crédits connus, pour lui faire obtenir cette croix, abandonnée aujourd'hui à l'honneur secondaire.

Enfin, il avait arraché promesse de son colonel, pour avoir poussé à la consommation des sacs dans sa compagnie;

Puis promesse d'un commis du ministère de l'intérieur, lequel soupirait après la main de sa cousine, autant que lui après le ruban;

Puis il avait encore la parole d'un futur *trente-six*[1], homme de bonne pâte, et désigné dès longtemps pour le four aux galettes.

Mais, de toutes ces certitudes, aucune ne tournait à la réalité,

1. Les journaux d'alors annonçaient une prochaine « fournée de trente-six pairs de France ».

sous le prétexte vague qu'on ne pouvait pas faire une ordonnance pour lui seul, quand il en coûtait si peu pour y faire participer tout de suite une armée d'aspirants. Et notre homme, dépérissant de langueur, entrevoyait déjà les honneurs d'une simple croix tumulaire, lorsqu'une lettre vint subitement le rendre aux charmes de la vie décorée; le futur *trente-six* lui écrivait : « Je ne suis pas comme la révolution de juillet, je tiens mes promesses. Voilà la croix. Bon courage pour la porter! »

Ivre de joie, et pressé d'embellir les boulevards de sa nouvelle importance, notre homme, rapide dans sa toilette, avait déjà mis son pantalon à l'envers, quand une seconde lettre lui fut apportée.

D'abord, il ne voulait pas la lire, ayant assez d'émotions comme ça pour le reste du jour; mais le cachet porte le timbre officiel de l'ordre public... C'est peut-être une heureuse occasion d'endosser l'uniforme enrubanné!... Son colonel lui écrivait : « Désirant récompenser vos nombreux services, le gouvernement en attend un autre de votre dévouement, et vous prie d'accepter le brevet ci-inclus. »

Ici, notre homme faillit perdre la tête. En gagnant deux croix, il grandit de deux pouces, et fit trois entrechats. C'est dans cet état chorégraphique que le trouva le commis du ministère de l'intérieur.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, vous voyez en moi quelqu'un enrichi d'une somme d'honneur en partie double!

— Comment! vous sauriez déjà l'insigne faveur dont j'espérais vous instruire le premier?...

— Et quelle est la faveur assez insigne, monsieur, pour entrer en comparaison avec celle dont je suis l'objet?

— Mais... la décoration que vous sollicitez si ardemment, et dont je vous apporte le brevet. Le voici.

— Ah!... Et de trois!...

Ici, le dialogue est interrompu par une suffocation de béatitude, bien naturelle dans un moment de satisfaction aussi spontanée.

Après un assez long silence :

— Mon ami, quelle influence pourrait avoir sur les destinées de la patrie la vue d'un citoyen portant trois croix d'honneur à lui tout seul?

— Cela passerait pour une monstruosité du genre, qui pourrait

provoquer des observations de la part de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

— Ainsi, de cette innovation trilogique, je ne dois donc recueillir qu'un simple et unique fleuron?

— Ni plus ni moins.

— Voulez-vous un de mes brevets, mon ami?

— Merci. J'ai le mien.

Armé de ses deux décorations superflues, notre homme courut tout le long du jour, partout les offrant et partout refusé. Cependant, il trouva à en placer une fort avantageusement, parce qu'elle ne sortait point de la famille; il la donna à monsieur son fils, citoyen âgé de douze ans, qui faisait sa sixième, du patriotisme et des cocottes, au collége Bourbon.

Le soir, il venait d'achever son dîner, et, par une préoccupation impardonnable chez un homme décoré, il n'avait acquitté que tout juste le total de la carte du restaurateur, lorsque ces mots : « Et le garçon, monsieur?... » vinrent lui rappeler son oubli. Mais bientôt ses yeux rayonnèrent, tout son être frémit d'aise. Il mit la main à la poche, et, en tirant un papier :

— Tenez, garçon, cria-t-il à haute voix, voilà un fameux pourboire!...

C'était son dernier brevet.

1er décembre 1831.

LES SIX DEGRES DU CRIME

ET

LES SIX DEGRÉS DE LA VERTU

M. Benjamin, de l'Ambigu-Comique, ayant bien voulu nous prêter la toise morale dont il s'est servi, tout récemment, pour mesurer la taille respective du crime et de la vertu, nous nous empressons de publier nos premières expériences :

Premier degré du crime.

Avoir subi quelques années de prison sous le gouvernement déchu, pour cause de conspiration, rébellion ou délit de presse.

Premier degré de la vertu.

Avoir prêté serment à la République, au Consulat, à l'Empire, à la première Restauration, au second Empire, à la seconde Restauration et à Louis-Philippe; et se sentir en fonds de fidélité pour une douzaine encore de gouvernements divers.

Deuxième degré du crime.

S'être battu durant les trois jours. — *Circonstance aggravante :* l'avoir fait pour la république ou pour Napoléon II; et non point pour créer une position sociale à M. d'Orléans, duc de Neuilly.

Deuxième degré de la vertu.

S'être caché dans sa cave durant les trois jours. — *Circonstance équivalente :* Avoir voulu traiter avec Charles X, et, après la victoire du peuple, avoir négocié pour Henri V, et s'être refusé à signer l'acte de déchéance.

Troisième degré du crime.

Oser prétendre, après la révolution, qu'il y a eu une révolution, et en réclamer les conséquences.

Troisième degré de la vertu.

Avoir acheté des fusils en Angleterre, ou profité des nouvelles télégraphiques pour jouer à la Bourse.

Quatrième degré du crime.

N'être pas fonctionnaire, se coiffer d'un chapeau gris, avoir été assommé par les ouvriers « donnant des leçons d'ordre », comme dit *le Moniteur,*... à trois francs le cachet.

Quatrième degré de la vertu.

Avoir empoigné, assommé ou perforé quelque patriote inoffensif de l'un ou de l'autre sexe. — *Nota.* L'âge du patriote est *ad libitum;* toutefois, la vertu n'en est que plus intense, si le patriote est bien jeune ou bien vieux.

Cinquième degré du crime.

Avoir publié une caricature représentant le Pouvoir en père Gâcheux, occupé à replâtrer les balles de juillet.

Cinquième degré de la vertu.

Avoir replâtré lesdites balles, écrire dans *le Messager,* dire des

bêtises à la tribune, demander pour le roi une liste civile de dix-huit millions, et appeler son fils « arc-en-ciel »; ce qui fait que l'arc-en-ciel est entré à cheval dans la ville de Lyon.

Sixième degré du crime.

Mourir de faim, faute d'ouvrage; après quoi, si l'on va jusqu'à désirer du pain ou du travail, et surtout si l'on ne peut payer les impôts, on tombe dans l'atrocité. Il n'y a plus de degrés.

Sixième degré de la vertu.

Avoir une grosse sinécure, ou bien être chouan et chauffeur; auquel cas la Vertu finira peut-être par triompher quelque jour, et par être nommée sergent de ville, avec la croix d'honneur.

15 décembre 1831.

DÉPART D'UNE DILIGENCE

Le n° 2, individu à moustaches. — Non, monsieur, je vous dis qu'il ne montera pas!

Le n° 5. — Mais, monsieur...

Le n° 2. — Eh! monsieur, il n'y a pas de *mais;* les voitures ne sont pas faites pour les chiens!

Le n° 5. — Mais, monsieur, puisqu'il y a de la place... — Ici, tout beau, Milord!

Une grosse face rouge, à la portière du coupé. — Qu'est-cé qué cé était? Qué volez-vo à moa?

Le n° 5. — Excusez, monsieur, ce n'est pas à vous que je parle : c'est à mon chien.

L'Anglais. — Oh! oh! il était bieng impertinente, ce maître de chieng.

Le n° 2. — Encore une fois, monsieur, je vous dis de retirer votre chien! — Conducteur, empêchez donc ce monsieur!

Une voix, dans la rotonde. — Sont-y embêtants avec leu chien! Nous ne partirons pas d'aujourd'hui.

Un gamin, faisant les cornes au chien. — Brrr!

Le chien. — Houpp! houpp!

Le n° 5, d'un air attendrissant. — Ma foi, il faut être bien peu complaisant!... Cependant, puisque cela ne gêne pas ces dames... (Le N° 1 et le N° 3 se regardent en faisant une petite moue.)

Le n° 2, qui s'en aperçoit. — Eh! qu'importe, monsieur, puisque cela me gêne, moi! (Sourire des dames.)

Le n° 5, à part. — Animal, va!

Le n° 6, un jeune homme. — Dites donc, monsieur, nous pourrions

bien, si vous le désirez, mettre votre chien dans le coffre! (Tout le monde rit.)

Le n° 5, exaspéré. — De quoi vous mêlez-vous, vous? Cela ne vous regarde pas, vous!

Le n° 6. — Comment, il ne me regarde pas? Voyez donc quels yeux il me fait!

Un spectateur. — Voyons, postillon, prenez le quadrupède en croupe, et en route!

Le conducteur. — Allons, messieurs, décidez-vous; la portière ne peut pas toujours rester ouverte.

Le n° 5. — Eh bien, puisque c'est comme cela, je monte là-haut, plutôt que d'avoir affaire à des pataudsl

Le n° 2. — Comment dites-vous?

Le n° 5. — Je dis que je vais en haut. (Le n° 5 monte à l'échelle, tirant après lui son chien, qui tire la langue.)

Le n° 6, montrant le chien. — Conducteur, prenez donc garde que ces messieurs ne se cassent les pattes! (On rit.)

Une voix, dans la rotonde. — Il est bon là, le caniche! Ohé! pas vrai, la petite mère?

La nourrice. — C'est *toute* même *ben* discordant *quante* faut t'être en voyage avec des bêtes!

Une dame, dans le coupé. — Oh Dieu! voyager en diligence! Peut-on!... C'est bien la dernière fois!...

Un hussard, en congé, sur l'impériale, se trouvant nez à nez avec le chien. — Ohé! la compagnie, excusez! Il me paraît que vous n'êtes pas tous dedans. — Dis donc, camarade Barbet, est-ce que tu m'as volé ma chabraque? Couche là, mon vieux! Tiens-moi chaud aux pieds, et ne mange pas mes éperons.

Le conducteur. — Postillon, en route!

Chœur final. — Adieu, mon chou! — Prends garde de t'enrhumer, ma poule! — Adieu, mon vieux! — Adieu, pauvre bijou! Bon voyage! — A dimanche! écris-moi! — Mille choses aimables de ma part! — Je n'y manquerai pas! — Adieu, mon lapin! — Clic clac! clic clac! — Adieu, ma petite chatte! — Houpp! houpp!...

9 février 1832.

VOILA MON HOMME

Gentil!!!

D'abord, n'allez pas croire qu'il s'agisse d'un phénomène; c'est un homme comme vous et moi; seulement, il est de la garde nationale.

Et, de plus, il vient d'avoir la croix d'honneur.

Aujourd'hui, c'est une calamité à l'abri de laquelle personne ne se trouve, et qui peut frapper le plus honnête citoyen.

Voilà justement le cas de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte. Pressé du besoin de se justifier de cet événement, pour éviter toute mauvaise plaisanterie, mais tenté aussi de se dévouer aux malheurs des temps et de porter sa croix en punition de ses péchés patriotiques, il a choisi le parti du juste milieu. Il a imaginé la circulaire héroïque à ses concitoyens, pour les prier d'avoir l'obligeance de ne pas confondre son ruban, à lui, avec cette faveur vulgaire qu'on prostitue, chaque jour, à tant d'autres.

Cela convenu, restait, pour M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, à se poser convenablement devant ses concitoyens, pour éviter, de leur part, le reproche de les occuper de ce qui leur importe fort peu : à savoir, s'il a la croix ou s'il ne l'a pas. En conséquence, M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte se présente comme « victime de *la Tribune*, de *la Révolution* et de *leurs coryphées;* et cela, par cette raison toute simple que la calomnie est le lot des grands citoyens ».

Ce début me paraît d'une heureuse combinaison. En effet, les traits de l'Envie n'ont pas respecté les Chateaubriand, les la Fayette,

les Napoléon; ils atteignent jusqu'à M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte!

Voilà, certes, qui le rend trop intéressant pour ne pas exciter le désir de connaître des hauts faits inédits jusque-là, surtout lorsqu'on lit plus loin cette phrase pleine d'avenir : « Chaque citoyen qui reçoit des récompenses devant, selon moi, justifier auprès de ses camarades des services qu'il a rendus à la patrie, je vous soumets mes titres. »

Ici, mon devoir d'historien impartial m'empêche de rien retrancher à la gloire de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte; je passe donc la pancarte obligée d'états de *services militaires* qui n'élevèrent leur titulaire qu'au simple grade de maréchal des logis chef, pendant six années d'activité, pour arriver vite à celle des *services civils,* comme il les appelle, et je puise textuellement dans la partie héroïque de la circulaire, qui repose sur les points suivants :

« 1° Lors du martyre du général Dufay dans les cachots de la préfecture, je fus nommé, par mes anciens camarades, commissaire d'un petit banquet que nous offrîmes à ce brave; *et cela, sous les yeux des vils suppôts de la police inquisitoriale de l'ex-roi.* »

Il est fâcheux que l'histoire n'apprenne pas si l'appétit de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte ne souffrit point, par suite des dangers d'une pareille responsabilité.

« 2° Au convoi de l'illustre général Foy, défenseur de nos libertés, l'harmonie d'un chant funèbre qui fit tant d'impression sur tous les habitants de cette scène de regrets, et que décrit, dans sa préface, l'éditeur des discours du général, *était exécutée par mes amis,* pensionnaires du théâtre de l'Opéra-Comique, *que j'avais invités à cet effet.* C'était le dernier hommage que je pouvais rendre à ce grand homme, que je n'avais cessé d'admirer. »

Dans ce paragraphe en l'honneur de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, les amis et la circonstance me paraissent être pour beaucoup.

« 3° Mon offrande à toutes les souscriptions nationales proposées à notre compagnie peut-elle laisser douter de mon patriotisme? »

Non, monsieur Jacques-Antoine-Brigitte Delatte; mais, si, par la

même occasion, vous en aviez dit le taux, nous en eussions encore pu mieux apprécier le prix.

« 4° Commandant un détachement de la compagnie, j'ai pris l'initiative de faire charger contre la première émeute politique, dans la nuit du 18 au 19 octobre 1830, sur la place du Palais-Royal. »

Avant ce quatrième paragraphe, nous trouvions les fastes de la vie de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte plus champêtres que belliqueux; ce qui nous faisait regarder comme toute naturelle la faveur particulière dont il a été l'objet. Quant à son dernier *service rendu à la patrie,* nous laissons le soin de l'en féliciter à ceux auxquels il procura les plus agréables coups de baïonnette; à ceux, bien entendu, qui y auront survécu.

On trouve encore beaucoup d'autres choses curieuses dans la pièce que j'analyse; mais, comme il faut en finir avec tout, même avec M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte, ma dernière remarque sera qu'en parlant du roi, il ajoute : *Notre élu.* Ceci me semble une note précieuse pour certains mandataires auxquels on avait attribué jusqu'ici un fait qui paraît être celui de M. Jacques-Antoine-Brigitte Delatte et de ses camarades de la sixième légion. Cependant, pour peu que l'on désire plus amplement connaître l'auteur de cette singulière circulaire, nous compléterons tous les renseignements, en recourant une fois encore à la citation : celle de sa signature, qui est une autre œuvre à part.

La voici :

« JACQUES-ANTOINE-BRIGITTE DELATTE,

» Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, lieutenant de voltigeurs au 3e bataillon de la 6e légion, fabricant de bijoux dorés, membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, de celle Philanthropique, du bureau de l'Humanité, de celle de l'Extinction de la mendicité, etc., etc., etc., etc.

23 février 1832.

FACÉTIES CHOLÉRIQUES

Un pauvre ouvrier sans ouvrage, malade de trop d'appétit, et ne sachant comment conjurer cet autre genre de fléau, résolut d'exploiter le choléra-morbus à son profit. En effet, le voilà qui se précipite, grelottant de froid, feignant la colique, dans le premier hôpital venu. D'abord son appétit est alimenté ici avec une douche, là avec des frictions ou des sangsues; mais le gaillard a le tempérament solide, ses promptes protestations de mieux-être consolident l'essai d'un système par l'apparence d'une cure, et la côtelette de la convalescence vient bientôt réaliser ses calculs économiques. C'est ainsi que, pendant un mois, il a vécu aux frais de la Faculté, a eu sept fois le choléra-morbus, et a terminé fort agréablement son cours d'épidémie en allant ensuite prendre le punch dans les salles du docteur Magendie.

Parmi tous les remèdes destinés à combattre les mauvais procédés du choléra, depuis les ceintures jusqu'aux tire-bottes préservatifs, on doit assigner un rang distingué à celui qui est distribué *gratis* dans un des quartiers de Paris, tant à cause de la modicité du prix que des heureux résultats qu'on en raconte. Soumis à la décomposition, ce fameux spécifique s'est trouvé être composé d'eau et d'acide sulfurique, en quantité assez innocente pour ne produire aucun effet. Et cependant, la foule assiége journellement la porte du distributeur de l'eau gratuite; ce qui ferait supposer que cet homme supérieur savait créer à bon compte deux remèdes puissants contre la contagion : la foi et l'eau claire.

Avec la rapidité qui préside à l'énumération quotidienne des victimes du choléra, rien de si commun aujourd'hui que les récla-

mations de personnages décédés la veille, et qui requièrent, au besoin, pour la publicité de leur existence, l'article premier du code de l'humanité en faveur de leurs familles, livrées peut-être déjà à toutes les hypothèses de la succession, à toutes les angoisses du testament.

Défense à qui que ce soit de se laisser mourir, par le temps qui court, sous peine d'encourir le soupçon d'être cholérique. Une femme, âgée de cent six ans, meurt dans la petite ville de Villé; on s'obstine à voir là le premier et unique cas de l'épidémie à la mode; que cette mode n'eût pas existé, et la vieille ne mourait jamais. — Une femme, étendue sur son lit, était gisante sous les atteintes du choléra, lorsque, en sortant de son assoupissement, elle voit un croque-mort penché sur elle et occupé à prendre la mesure de son corps. La révolution produite par cette vision funéraire occasionna chez la malade une crise qui la sauva; et le croque-mort, qui s'était trompé de porte, se retira en homme fort étonné d'avoir rendu la vie à quelqu'un.

Le choléra-morbus, dans son excursion en France, aura dû être flatté d'une chose : c'est de la haute importance que lui a accordée l'industrie parisienne, en transformant en autant d'anticholériques tous les objets de fabrication, n'importe le genre de leur nature. C'est ainsi qu'un apothicaire, propriétaire d'un baume depuis longtemps en réputation contre les engelures, publia, dès l'arrivée du fléau, un prospectus qui étendait les vertus de ce baume jusqu'au choléra! C'est aussi, probablement, la même raison qui suggéra à un marchand de tabac cette élégante rime, écrite sur les carreaux de sa boutique :

Fumez et prenez une prise,
Le choléra sur vous n'aura jamais de prise.

26 avril 1832.

VOYAGE DE PARIS A JAVA

FAIT SUIVANT LA MÉTHODE ENSEIGNÉE
PAR M. CHARLES NODIER
EN SON HISTOIRE DU ROI DE BOHÊME ET DE SES SEPT CHATEAUX
AU CHAPITRE OU IL EST TRAITÉ PAR LUI
DES DIVERS MOYENS DE TRANSPORT
EN USAGE CHEZ QUELQUES AUTEURS ANCIENS
ET MODERNES

— Je supplie Votre Majesté d'examiner ces arabesques, qui commencent par une tête de femme et finissent en queue de crocodile...

(GIRODET A NAPOLÉON.)

J'étais depuis plusieurs années, comme feu Robinson Crusoe, tourmenté par un violent désir de faire un voyage de long cours. La presqu'île du Gange, ses archipels, les pays de la Sonde, et particulièrement les poésies asiatiques, devenaient de jour en jour le tyrannique objet de mes espérances. Une idée fixe est-elle un bien ou un mal? je ne sais : les unes nous valent des systèmes politiques ou des monuments littéraires; d'autres nous conduisent à Charenton. Néanmoins, en attendant la solution de cet important problème, il sera peut-être assez utile de constater la cherté journalière de ces sortes d'idées.

La traversée des Indes est fort coûteuse; mais, s'il est facile d'en chiffrer les dépenses quand on la fait, il est impossible de les arrêter quand on ne la fait pas, et alors elles deviennent rui-

neuses. En effet, que d'heures en vain consumées!... Je ne parle pas des dégâts causés par vos distractions; un tison roulé sur le tapis, l'encrier renversé, votre pantoufle brûlée, etc., en vous supposant artiste, écrivain ou homme d'imagination. Non! Comptez seulement les moments précieux gaspillés, les trésors d'âme et de pensée follement perdus pendant les heures employées à regarder les arabesques incrustées au marbre de la cheminée... Or, le temps, c'est de l'argent; mieux encore, c'est du plaisir; c'est l'incommensurable quantité de choses virtuellement conçues dans cet abîme où tout va, d'où tout sort, qui dévore et produit tout. Rêver, n'est-ce pas voler votre délicieuse maîtresse, ou vous, si heureux par elle?

Ainsi, pour établir le compte de mes pertes, souvent un mot dans une phrase, la rubrique d'un journal, le titre d'un livre, les noms du Mysore, de l'Indostan, les feuilles déroulées de mon thé, les peintures chinoises de ma soucoupe, un rien m'embarquait fatalement, à travers le dédale des contemplations, sur un vaisseau fantastique, et faisait surgir les mille délices de mon voyage imaginaire.

Je possède, entre autres sujets de dépenses, deux vases mexicains que m'a vendus Schœlcher, et qui me coûtent journellement trois ou quatre heures... Laissant tomber le livre où je cherchais quelque renseignement de griève urgence, et où j'ai rencontré les mots de *Bayadère, Colibri, Sandal, Lotus,* — autant d'hippogriffes qui m'emportent dans un monde d'odeurs, de femmes, d'oiseaux et de fleurs!... — alors, mes yeux s'attachent sur une des chimères capricieuses de ces vases mexicains, laquelle représente un lapin assis sur un fauteuil, endoctrinant un serpent armé de moustaches et d'éperons, symbole de mille sottises littéraires ou politiques. Puis, plongé dans une infertile méditation, fruit défendu aux gens de peine et aux gens de lettres, deux mêmes genres de gens, je vais flairant les parfums indiens. Je me perds au milieu de ces pays grandioses auxquels l'Angleterre restitue aujourd'hui leurs antiques magies. Le luxe impérial de Calcutta, les prodiges de la Chine, l'île de Ceylan, cette île favorite des conteurs arabes et de Sindbad le marin, effacent toutes les merveilles de Paris.

Enfin, de rêve en rêve, j'ai fini par ne rien faire, et par être réellement pris d'une espèce de nostalgie pour un pays inconnu.

Un jour, en novembre 1831, au sein d'une des plus belles vallées de la Touraine, où j'avais été pour me guérir de mon idée fixe, et par une ravissante soirée où notre ciel avait la pureté des ciels italiens, je revenais, gai comme un pinson, du petit castel de Méré, jadis possédé par Tristan, lorsque je fus arrêté soudain, à la hauteur du vieux château de Valesne, par le fantôme du Gange, qui se dressa devant moi!... Les eaux de l'Indre s'étaient transformées en celles de ce vaste fleuve indien. Je pris un vieux saule pour un crocodile, et les masses de Saché pour les élégantes et sveltes constructions de l'Asie... Il y avait un commencement de folie à dénaturer ainsi les belles choses de mon pays : il fallait y mettre ordre. Alors, tout fut dit. Je résolus de partir, malgré la rigueur de la saison, pour mon voyage dans les possessions de Leurs Majestés Hollandaise et Britannique. Avec une impétuosité toute chinonaise, je me rendis immédiatement à Tours, montai dans la diligence, et courus prendre les commissions de deux amis qui se trouvaient sur ma route. Je voulais m'embarquer à Bordeaux, me fiant sur le célèbre principe *Tout chemin mène à Rome!*

Rien ne saurait exprimer le bonheur et la quiétude auxquels je fus en proie en roulant dans la voiture qui me rapprochait nécessairement de Chandernagor et des Laquedives. Sachant, à n'en pas douter, que j'avais commencé mon voyage de long cours, Sumatra, Bombay, le Gange, la Chine, Java, Bantam, me laissaient tranquille, et je regardais les champs monotones du Poitou avec un indicible plaisir. Je disais adieu à la France. A chaque village, je pensais en moi-même :

— Quand le reverrai-je?

Il y eut dans ma détermination une sorte d'*exentricity,* dirait lord Byron s'il vivait encore, qui ne me faisait ressembler à aucun des voyageurs vulgaires. Je partais avec mon habit, une paire de rasoirs, six chemises et quelques légers bagages, comme si j'allais visiter un voisin. Je n'emportais ni remèdes contre le choléra-morbus, ni pacotille, ni tromblon, ni tente, ni lit de camp, rien enfin de ces mille choses inutiles aux voyageurs. Je comprenais admirablement que, vivre ici, vivre là, l'acte de vivre devait être partout le même ; et que, moins j'aurais de haillons, mieux j'irais.

Pour me justifier ce dénûmenf forcé, et le convertir en quelque chose de stoïque, je me souvins de ce profond philosophe qui, dans le siècle dernier, sauf quelques traversées maritimes, avait fait le tour du globe à pied, sans dépenser plus de cinquante louis par an. Frédéric II voulut le voir, et ordonna une parade exprès pour lui. Le voyageur (c'était un Français) ayant refusé de monter à cheval, le roi le laissa au milieu de la place de Postdam, en commandant de le considérer comme un obstacle, et ses troupes ouvrirent leurs rangs devant l'étranger. Frédéric lui ayant demandé s'il pouvait lui être utile, le pèlerin pria le monarque de lui faire toucher, à Berlin, l'argent qui se trouvait consigné pour lui à Dresde. Ce trait est bien autrement sublime que le *Range-toi de mon soleil!* dit par Diogène à Alexandre en semblable occasion.

Je me proposais d'imiter ce Français, maintenant ignoré, dont Frédéric admira les vastes connaissances et l'allure économique... Je n'ai jamais pu savoir la fin de ce Lapeyrouse pédestre. Souvent, le drame sans cesse tissu par sa destinée, aussi riche qu'inconnue, m'occupe des heures entières. Combien d'hommes, chargés comme lui de trésors, ont péri sur des plages désertes, et dont le monde savant n'héritera jamais!...

Aussi, pour être utile à mes voisins de l'Observatoire royal, je pensais à faire très-prudemment mon voyage. N'eussé-je rapporté que le redressement d'une erreur dans la plus connue des latitudes ou dans la plus obscure longitude; n'eussé-je ramassé que de minces mollusques inconnus, révélé quelque faute dans les O″ du méridien, recherches scientifiques auxquelles je suis d'ailleurs complétement étranger, je regardais mon voyage comme pouvant lutter de richesses avec la relation de lord Macartney, Amherst, ou celle de tel lord qu'il vous plaira choisir parmi les explorateurs d'Afrique, d'Asie, d'Australasie, etc., lesquels m'ont toujours paru être de grands charlatans. Je me promis surtout d'écrire mon voyage de manière à lui donner des teintes fabuleuses, afin d'être également lu par les savants, par les enfants, et cru par ceux qui croient tout ce qui est incroyable.

J'arrivai dans ces dispositions à Angoulême, où je voulus faire ma station... Or donc, avant d'aller plus loin, je me rendis à la poudrerie bâtie par feu le général Rutty sur les bords de la Charente.

Cette usine, conçue dans un genre monumental, a coûté la bagatelle d'un million à l'État, et le gouvernement y fabrique naturellement très-peu de poudre, en vertu de la passion que nous avons pour les contradictions. C'est un goût véritablement français qui se reproduit en toute chose. Ainsi, voyez-vous à Paris une pancarte appendue à une boutique, annonçant des bottes ou des chapeaux imperméables?... Sachez qu'ils pomperont l'eau plus promptement que les autres. Rendons justice à l'administration : elle se conforme bien à notre inconséquence et à notre esprit gaulois. Sous ce rapport, elle est éminemment nationale. Depuis le point de départ et la fin de nos révolutions, jusqu'aux tableaux de nos marchands, ne concluons-nous pas toujours, en France, à l'encontre des prémisses?...

Mais, l'investigation parlementaire des bévues administratives n'étant pas le but de mon voyage, l'usine du gouvernement obtint mon admiration; et, peu soucieux de critiquer, je me trouvai le lendemain soir, après une bonne nuit employée à me remettre de mes fatigues, devant un feu joyeux, entre trois amis. . . . .

. . . .

Permettez-moi de supprimer toutes les niaiseries empreintes de personnalité par lesquelles mes devanciers commencent leurs relations. Pour abréger, lancez-vous sur-le-champ à travers l'Océan et les mers d'Asie, franchissez les espaces sur un brick assez bon voilier, et venons rapidement au fait : à Java, à mon île de prédilection... Si vous vous y plaisez, si mes observations vous intéressent, vous aurez économisé les ennuis de la route.

Cependant, si vous étiez de ma trempe, je vous plaindrais... Je l'avoue à ma honte, les choses qui me charment le plus dans une relation sont précisément celles que je comprends le moins...

Quand un voyageur me parle du débouquement de je ne sais quelles îles, des moussons, des courants, du nombre de brasses trouvées à tel endroit dont je me soucie comme des os d'Adam, des écueils, des minutes, du loch, des hautes et basses bonnettes, de la drome, du déralinguage, du dérapage, de l'état du ciel, etc., des fleurs, des plantes en *ia*, appartenant aux dicotylédones ou dichotomes, personnées, orobanchoïdes, digitées, etc., ou d'ani-

maux nudibranches, à tentacules, clavipalpes, globulicornes, marsupiaux, hyménoptères, bivalves, sans valves (comment font ceux-là?), hyménopodes, gastéropodes, diptères, etc. : alors, j'ouvre de grands yeux au livre et je tâche de saisir quelque chose dans ce cataclysme de mots barbares. Semblable à ces gens arrêtés sur le pont Neuf pour contempler inutilement la rivière en voyant tout le monde la regarder, je cherche l'inconnu dans le vide avec toute la passion d'un chimiste qui espère faire du diamant à force de carboniser des voies de bois... L'ouvrage produit en moi une fascination semblable à celle qui est exercée par la vue d'un abîme. La lecture d'un livre inintelligible comme l'est l'*Apocalypse* ; — et il y a beaucoup de livres apocalyptiques par la littérature qui court! — mais, par-dessus tout, celle des voyages scientifiques est pour mon âme une partie de barres dans les ténèbres, pareille à la lutte de Jacob avec l'esprit du Seigneur. Et souvent il ne m'est pas plus permis qu'au patriarche de voir l'esprit...

— Java! Java! terre! terre!

Voilà revenir à son sujet!...

J'avoue que, pour un Européen, pour un poëte surtout, aucune terre ne saurait être aussi délicieuse que l'île de Java!... Je vous parlerai des choses qui s'imprimèrent le plus vivement dans ma mémoire, mais sans ordre, au gré de mes souvenirs! Ce qu'un voyageur oublie est toujours peu de chose. Si je ne suis pas littérairement logique, je le serai relativement à l'ordre des impressions. Ainsi, je m'occuperai d'abord du fait le plus personnel et le plus immédiat pour un homme qui sort d'un vaisseau.

A Paris, vous vivez à votre guise : jouant, aimant, buvant au gré de votre organisation; aussi l'ennui vous y saisit bientôt. Mais, à Java, la mort est dans l'air : elle plane autour de vous; elle est dans un sourire de femme, dans une œillade, dans un geste fascinateur, dans les ondulations d'une robe. Là, si vous avez la prétention d'aimer, de suivre vos penchants, vous périssez radicalement... Que de pernicieuses séductions naissent de cette sagesse forcée! Ne les écoutez pas : vous devez être avare de vous-même, sobre surtout, vous soutenir par des toniques, et ne pas vous dépenser follement. Or, après avoir soigneusement écrit ce petit *Mané, Tekel, Pharès,* sur vos tablettes, vous vous trouvez en pré-

sence des Javanaises. Devenu vertueux sous peine de mort, vous rencontrez, à chaque pas, les agaçantes tentations de saint Antoine, moins le cochon.

D'abord, posez en principe que les femmes de Java sont folles des Européens. Puis laissez-moi vous décrire l'espèce admirable qui, dans le beau sexe, forme la famille javanaise. Là, les femmes sont blanches et lisses comme du papier de Bath; nulle couleur ne nuance leur teint; leurs lèvres sont pâles; leurs oreilles, leurs narines, tout est blanc; seulement, de beaux sourcils bien noirs et leurs yeux bruns tranchent sur cette pâleur bizarre. Le luxe de leur chevelure est prodigieux. Presque toutes peuvent, en secouant leurs cheveux, se trouver à couvert sous un pavillon impénétrable à l'œil le plus ardent, et ce long voile tombe à terre de tous côtés. Ce précieux ornement, dont elles sont incroyablement fières, est l'objet des soins les plus minutieux. Les petites-maîtresses de l'île consomment entièrement l'huile de Macassar que produisent les Indes. Aussi, quand il m'a été démontré qu'il n'en était jamais venu deux litres en France, je ne pense pas, sans rire, à la fortune de M. Naquet, qui en vendait de petites bouteilles par milliers. Si vous aviez passé vos mains dans la chevelure abondante et parfumée d'une Javanaise, vous auriez le plus profond mépris pour ces petits taillis capillaires que les Européennes cachent si facilement sous un bonnet.

La plupart des femmes sont riches et souvent veuves. Le lendemain de son arrivée, un Européen confortable peut faire un mariage aussi riche qu'il a pu le rêver pendant les premières heures de ses lentes et froides nuits. Le luxe effréné, les recherches inouïes, les poésies de la vie, si paresseuse en Asie, se joignent aux séductions des Javanaises pour vous conseiller une folie mortelle, surtout après une longue traversée.

Là, tous les yeux ont les langoureuses ardeurs des regards de la gazelle; là, les pieds blancs armés de prestiges reposent sur des coussins de soie et de cachemire : aussi ai-je toujours été tenté de les nommer, à la manière de Perrault, des pieds-fées.

Une Javanaise distinguée n'est jamais vêtue que d'une blouse de mousseline qui prend au col, tombe jusqu'à terre, et n'est serrée autour de la taille que par une cordelière en soie de couleur unie.

Ses diamants, ses perles, les anneaux, les bijoux, sont semés à profusion sur les esclaves qui la servent. Si l'arec et le bétel lui noircissent les dents, en revanche son haleine reste toujours suave.

Il est rare que les Européens résistent au spectacle de ces féeries. Quant à moi, j'y ai succombé, malgré l'effroyable avertissement écrit sur le front de ces Javanaises, presque toutes mariées cinq ou six fois, et cinq ou six fois veuves. Pour un artiste, qu'y a-t-il de plus tentant que de lutter avec ces femmes pâles, frêles, délicates, vampiriques?...

Pendant les longues mélancolies et les secrets désespoirs qui me prirent entre vingt et vingt-deux ans, j'avais plus d'une fois savouré les plaisirs du suicide, sans avoir jamais été plus loin que sur les bords des fossés de la Bastille, dans le temps où il n'y avait point d'eau; mais le plus délicieux de mes suicides projetés a été le suicide par excès d'amour. Je n'imaginais rien de plus poétique, de plus gracieux, que ces langueurs douces, ces prostrations complètes qui devaient m'amener insensiblement au néant. Eh bien, j'ai trouvé la réalisation de ces rêves insensés dans le mariage de Java. C'est l'amour dans toute sa poésie : l'amour ardent, l'amour ingrat, l'amour sans remords! Les Javanaises ne pleurent jamais l'homme qu'elles enterrent : elles l'oublient après l'avoir adoré mieux qu'elles n'aiment Dieu!... Il y a là quelque ressemblance avec la perfection de la machine qui broie son inventeur!... Enfin, ailleurs, vous vivez par l'amour; là, vous en mourez. Puis l'amour insouciant cherche une autre victime, comme la nature qui poursuit son cours sans prendre nul souci de ses créatures. Aussi les Javanaises consomment-elles beaucoup d'Européens.

Peut-être devrait-on expédier des maris pour Java comme on expédie des pacotilles de jeunes Anglaises pour le Bengale. Il est extraordinaire que l'on n'ait pas encore, à Paris, indiqué ce débouché aux lieutenants ennuyés du service, aux poëtes sans gloire, aux acteurs sans engagement, et à tous ceux qui sont susceptibles d'aller à Sainte-Pélagie. C'est une branche de commerce plus naturelle que ne l'est cette traite des blancs, si hardiment faite à chaque nouveau tirage, et connue sous le nom de *remplacements militaires*. Les gens blasés devraient aller tous à Java; tous y

trouveraient une vie colorée comme le fut la mort de Sardanapale! On y vit sur un bûcher.

Je fus sauvé de mon doux supplice par un accident. Ma Javanaise mourut, et je la regrettai bien vivement. Avant mon départ pour le Gange, elle me fit le présent le plus amoureux que puisse faire une Javanaise, en me donnant un de ses cheveux roulé sur une carte. Lorsque, par curiosité, je montre ce cheveu sans fin, je rencontre bon nombre d'incrédules qui le prennent pour tout autre chose; et, moi-même, il y a des jours où je ne crois plus à ce cheveu; mais ce sont les jours où, pour moi, les cieux sont déserts!

Un savant de ce pays m'a prouvé, par des raisons qui ne sont pas sans mérite, que la blancheur des Javanaises était due à la singulière culture de leurs cheveux. Je réserve ces documents pour les hommes de science, ainsi que plusieurs autres détails qui ne sont pas de nature à être publiés, et qui pourront jeter quelques lumières sur certaines questions physiologiques.

Cependant, avant de passer à un autre sujet, il est important de controverser un point essentiel à la réputation des Javanaises.

Depuis mon retour, j'ai lu quelques fragments du voyage fait à Java par un naturaliste très-distingué, lequel n'a relâché qu'à Sourabaya, et n'y est resté que peu de temps. Il a dépeint les femmes de Java comme étant généralement laides. S'il a entendu parler des Malaises de la classe inférieure ou moyenne, je suis d'accord avec lui. La Javanaise pâle et chevelue dont j'ai observé les mœurs est la femme riche. Or, dans tout pays, il y a des différences énormes entre la population femelle aristocratique et celle des infimes régions sociales.

Le même auteur a singulièrement insisté sur le penchant à la jalousie qui distingue le beau sexe de Java. Il attribue la mort rapide des Européens à la vengeance des Javanaises, auxquelles il accorde l'art de préparer avec une grande habileté certains breuvages empoisonnés. Quoique les femmes de cette île n'aient guère besoin de cet accessoire pour tuer leurs amants ou leurs maris, qu'elles dévorent si promptement, je crois volontiers à leur jalousie et à ses sinistres effets. Là où l'amour est si meurtrier, si rare, chaque femme doit être avare de son trésor.

J'avoue que la dissimulation des Javanaises et leurs sourdes vengeances ne sont comparables à celles d'aucune Européenne. S'il ne m'a pas été donné d'apercevoir ces riches couleurs de leur caractère, si je les ai crues meilleures, je les trouve bien autrement belles et poétiques, investies de ces deux autres passions. Elles vous veulent si entièrement, qu'elles ne vous pardonnent pas même un regard jeté à leur rivale. Mais, si les plaisirs sont si chèrement vendus, si périlleux, il faut reconnaître qu'ils sont immenses. Semblables à la poésie, à la peinture, à la science consumant les savants, les peintres et les poëtes, elles sont jalouses et implacables comme l'est le génie. Leur amour est un feu véritable, il brûle.

Le lendemain de mon mariage, et par un poétique hasard qui augmenta le délire du plus suave des réveils, j'entendis pour la première fois le chant du *bengali*.

Quand l'île de Java n'aurait plus l'admirable parure de son printemps éternel, ses beaux sites, ni ses forêts vierges, ni sa cité mouvante où toutes les nations fourmillent, où le luxe des Indes se marie au luxe de l'Europe; enfin, quand elle serait privée de ses houris voluptueuses, si le bengali lui restait seul, il faudrait faire encore le pèlerinage de Java pour apprendre jusqu'à quel point la nature surpasse l'homme en science musicale.

Je ne saurais exprimer toutes les sensations données par le bengali de Java. Son chant comprend tout. Son chant, comme une riche mémoire, sous-entend toutes les poésies possibles. Ce sont, par moments, les impressions fraîches et délicieuses du premier amour, évoquées à sa voix. Tantôt il vous parle de patrie et d'enfance; tantôt il formule les rêves fantastiques et indicibles des plus religieuses mélancolies. Puis, tout à coup, il produit sans effort, avec grâce, les effets longtemps cherchés, les difficultés surmontées, qui font la gloire des virtuoses : c'est la rapidité perlée des notes du piano, la tendresse des cordes, les sons si sympathiques à l'âme du physharmonica. Il est le chantre des passions vraies.

Écouter un bengali, lorsque votre âme seule a conservé quelque puissance auprès d'une Javanaise satisfaite, est une de ces joies asiatiques dont rien ne peut donner l'idée. L'oiseau redit vos pen-

sées, chante les muettes voluptés de vos regards, exprime les délices évanouies déjà pour vous, et leur donne une seconde vie par la grâce aphrodisiaque de ses accents!... Enfin, il parle au cœur, il le remue encore au moment où les sens se taisent. Le bengali est peut-être une âme heureuse.

Puis la nature prodigue l'a vêtu d'or, de pourpre, d'émeraudes : ce sont des diamants aériens, des pierreries qui volent autour de vous. Cette pauvre petite fleur de l'air perd la voix au delà des Açores... Ce divin oiseau vit en suçant des roses, et se nourrit de parfums. Il est amoureux et fidèle. Entre les roses, il en est une, au Bengale et à Java, dont il est si éperdument affolé, qu'il ne peut exister que dans son calice. Aussitôt qu'il en voit une, il y vole, il s'y étend, s'y baigne, s'y roule. Il la baise, la suce, la piétine, lui chante ses plus douces roulades. Il semble qu'il y retrouve son autre vie, celle après laquelle nous aspirons tous. Peut-être n'y a-t-il point de passion humaine comparable à celle du bengali pour cette rose favorite.

Malheureusement, je suis d'une ignorance perverse en fait d'histoire naturelle, de sorte que je suis réduit, sur toutes ces merveilles, à mes simples observations. Je ne puis donc vous dire combien ce poëte a de rémiges, ni à quel endroit précis du bec ses narines sont percées, ni si les mandibules se rapportent bien, ni en quel état sont les tarses. D'ailleurs, ce bengali, c'est le mien!... Il est à moi. Moi seul l'ai compris, entendu. Oui, cet oiseau, sa musique du moins, est un secret entre mon âme et le ciel, comme le poëme de mélancolie contenu dans certaines notes de Weber reste un mystère entre deux amants.

Sachez-le bien, je fais partie des voyageurs égoïstes, espèce oubliée par Sterne dans sa grande classification des voyageurs. Aussi n'ai-je point eu la prétention de rechercher la nature des terrains, ni de rapporter une *flora javanica*. Je me suis laissé aller à mes fantaisies. J'ai vu tout en amateur et en poëte. Il serait possible que j'eusse jugé les Javanaises comme cet Anglais jugea les femmes de Blois, d'après un seul échantillon. Mais, si je mens, c'est de la meilleure foi du monde.

Cependant, il y a des choses dont il est impossible de douter, même lorsque, de retour au coin du foyer patrial, les événements

de notre voyage prennent, à nos propres yeux, des teintes fabuleuses, et que, embellis par les poésies du souvenir ou par l'emphase de la narration, qui contracte toujours une couleur lyrique, les incidents les plus vulgaires grandissent et s'imprégnent de tout le charme attaché aux récits personnels de celui qui dit : « J'étais là, telle chose m'advint. »

Ainsi, après vous avoir dit la Javanaise, dont l'amour assassine, et le délicieux gosier du bengali, dont le chant est un beau livre, je suis contraint par ma souvenance de vous parler du volcaméria, bel arbre dont la fleur est à l'odorat ce que la Javanaise est à la passion, ce que le bengali est à l'oreille : mêmes développements intellectuels dans l'âme d'un homme assez artiste pour savoir aspirer les renaissants parfums de ces divines corolles. Aussi les couronnes que ces femmes de l'Inde mettent dans leur chevelure sont-elles tressées avec des touffes de volcaméria. Certes, elles en connaissent la prodigieuse puissance!...

La senteur des volcamérias entre doucement d'abord en vous, humblement même et avec la timidité de celle des violettes. Puis elle pénètre, devient un goût, est sapide pour le palais, et vous rappelle confusément les délices de la fraise, la piquante suavité de l'ananas, la joie vineuse d'un cantaloup, mais fondues gracieusement et dans tout le vague d'un souvenir pur. Enfin, cette créature occulte persiste, elle envahit l'entendement, le perce et agite comme le ferait un jasmin des Açores, ou quelque tubéreuse éloignée. Alors, ce sont mille parfums ensemble, tous délicats, fins, élégants, frais surtout; ils se jouent dans l'âme à l'instar des rêves, y chatouillent, y réveillent les idées les plus folles, les plus rieuses. Vous revenez à la fleur comme le bengali à sa rose; vous la respirez par de longues aspirations sans vous en lasser... Elle est inépuisable de ses brises parfumées qu'elle varie sans jamais vous en fatiguer. Il y a de la femme dans les soupirs de sa touffe. Vous diriez une tendre maîtresse près de laquelle vous causez, le soir, voluptueusement. Odeurs humides!... Créations désespérantes!... Et quelle jolie création!... Son tissu épais et velouté comme celui des camellias a les couleurs douces de l'abricotier. Sa fleur se compose de quinze ou vingt petites roses à pétales arrondis et disposés comme une des plus belles rosaces copiées

dans les œuvres de la nature par nos architectes pour l'ornement des temples. Ces petites roses, foncées sur les bords, presque blanches au centre, amoureusement pressées, forment une touffe bombée, comme celle de l'hortensia. Cette fleur et ses senteurs exquises appartiennent essentiellement aux âmes folles de musique, folles des joies du cœur, et qui aiment à prier.

Écouter les chants du bengali, respirer les volcamérias, en passant une main demi-morte dans quelque chevelure javanaise, au frais, sous un ciel de feu, dans l'atmosphère humide que les Chinois savent produire en étendant de longues nattes en paille de riz, mouillées, devant les fenêtres de votre palais tranquille, tout tapissé de soie, de cachemires éclatants..., ah! cette vie est une débauche d'âme et de poésie, dont il n'existe d'image en aucune extase. Pour ceux qui l'ont goûtée, il n'y a plus ni arts, ni musique, ni chefs-d'œuvre! Oui, les madones de Raphaël, les accords de Rossini, l'orchestre des Bouffons, les efforts de notre parfumerie française, nos livres, nos poëtes, nos femmes, tout devient là petit. L'Europe est impuissante : l'Asie et Dieu seuls ont pu créer ces jouissances, pour lesquelles le langage manque, aussi bien qu'à ces vives étreintes qui sont l'hymne mystérieuse de deux cœurs.

Enfin, dans cette île des miracles, tout est d'accord, tout embrase la vie, tout la dévore, et l'on en revient tué. En effet, là, le seul sens qui reste à charmer y est satisfait dans toute l'ambition des désirs les plus effrénés. Le goût y dédaigne les fruits d'Asie pour un aliment admirable. Il s'agit du thé pris à deux pas de la Chine, de ses qualités narcotiques, de ses pouvoirs qui, pour moi, en ont fait un agent de plaisir, immédiatement placé entre l'opium et le café.

Or, à Java, vous trouvez du thé tout fait, tout prêt, dans chaque boutique. Vous y entrez, vous buvez une, deux, trois tasses, en vous servant des bols en porcelaine préparés, et vous n'êtes obligé à aucun signe de politesse. Vous agissez comme en France lorsque vous allumez votre pipe aux lampes instituées à la porte des débitants de tabac.

Toutes ces jouissances réunies, la Javanaise, les fleurs, les oiseaux, les parfums, le jour, l'air, cette poésie qui met une âme entière

dans chaque sens, m'ont fait dire depuis mon retour des Indes :

— Heureux ceux qui vont mourir à Java!...

En effet, le problème de la vie n'est pas sa durée, c'est la qualité, c'est le nombre de ses sensations. Or, dans cet admirable pays, toujours vert, toujours varié, rendez-vous de toutes les nations, bazar éternel, où le plaisir se multiplie par lui-même, où la plus grande liberté règne, où il y a place pour toutes les superstitions; alors, les émotions, les voluptés, les dangers, abondent de manière à toujours faire vibrer les fibres. Voilà pourquoi l'Orient a si peu d'écrivains. On y vit trop en soi pour se répandre sur les autres. A quoi bon la réflexion là où tout est sentiment!

Je ne fus pas longtemps à Java sans entendre parler de la merveille du pays, de l'*upas,* le seul arbre de cette espèce qui existe sur le globe, et dont les terribles produits jouent un si grand rôle dans les mœurs javanaises. L'upas est, selon les traditions de l'île, un arbre planté au cœur d'un volcan éteint, où, par un caprice de la nature, il pompe les substances épouvantablement délétères dont il exhale les miasmes, et qu'il distille incessamment. La Tofana, la Brinvilliers, la chimie, enfin le génie humain dans toutes les pompes de sa malfaisance, est surpassé, là, par le hasard, par un arbre, par une seule de ses feuilles. En effet, il suffit de tremper la pointe d'un poignard dans l'écorce de l'upas, au moyen d'une incision vive et prompte, pour prêter à sa lame les propriétés que possède l'acide hydrocyanique. Aussitôt que cet acier venimeux passe l'épiderme d'un homme, cet homme tombe instantanément, sans convulsion, sans donner aucun signe de douleur. Non-seulement la séve communique au fer cette puissance de mort, mais l'arbre exhale si vivement ses miasmes meurtriers, au même degré d'intensité, que son ombrage tue subitement un homme, s'il y reste plus du temps nécessaire pour piquer le poignard dans la tige. Du reste, cette opération ne peut avoir lieu qu'en se mettant au-dessus du vent. L'air, en passant sur l'arbre, devient mortel jusqu'à une certaine distance. Si le vent vient à changer pendant le court laps de temps qu'un Javanais emploie à teindre la pointe d'un poignard, il expire aussitôt.

Les animaux, les oiseaux, tout ce qui a vie reconnaît cette redoutable influence, et respecte ce trône de la mort. Quelques

rejetons, nés de l'arbre principal, poussent à l'entour, et lui forment une redoutable enceinte, où les passages deviennent plus rares de jour en jour. Ce sinistre végétal s'élève solitaire. Il règne là comme pour offrir une image de ces anciens rois de l'Asie dont le regard tuait.

Vous comprenez que les naturalistes s'en tiennent à des conjectures sur cet arbre unique, inobservé, et qui, ne souffrant près de lui ni flâneurs ni artistes, a échappé à notre toute-puissante lithographie. Cependant, comme il n'est pas de coutume que la science ait tort, les savants l'ont bravement rangé dans la classe des strychnos, en se fiant aux ouï-dire des Javanais.

Maintenant, voici le moyen philanthropique dont les naturels du pays se servent pour se procurer ce poison subtil. Lorsqu'un Javanais est condamné à mort par le chef de sa tribu, sa grâce lui est accordée s'il réussit à apporter un poignard empoisonné. Sur dix criminels, trois ou quatre au plus échappent aux caprices de l'upas.

J'ai eu naturellement la curiosité de voir cet arbre original. Je me suis avancé au-dessus du vent, aussi loin que le permettait la prudence. Muni d'une longue-vue, j'ai pu trembler tout à mon aise sur les frontières de ce royaume de la terreur, où Danton, où Robespierre auraient dû être déportés. Je ne me souviens pas d'avoir aperçu par la pensée, soit dans les charniers de la Bible, soit dans les scènes les plus fantastiques de notre littérature cadavéreuse, un spectacle aussi épouvantablement majestueux.

Figurez-vous une plaine d'ossements blanchis, ceinture digne de l'upas, témoignage de son pouvoir, malheureux atteints çà et là, quand ils se croyaient sauvés, la plupart amoncelés autour de l'arbre. Ces squelettes, frappés par le soleil des Indes, s'en renvoyaient capricieusement les rayons. Les jeux de la lumière, à travers ces dépouilles, produisaient des effets atroces. Il y avait des têtes dont les yeux flamboyaient, des crânes qui semblaient maudire le ciel, et des dents qui mordaient encore!... Ce sont les seuls cadavres humains qui ne soient pas la pâture des vers... Jetez dans ce cirque sans spectateurs, mais non sans athlètes, le plus horrible des silences, interrompu seulement par le craquement des os, et cherchez une scène semblable dans le monde...

Les Javanais sont aussi fiers de leur upas que les gens de Bourges le sont de leur cathédrale. Aussi m'empresserai-je, pour l'honneur des naturels du pays qui m'ont conduit vers cet arbre monumental, de réfuter les renseignements incomplets donnés jusqu'à ce jour sur l'upas.

Malgré les assertions de plusieurs voyageurs, il est constant que le grand upas de Java n'a point de rival. C'est un souverain jaloux qui sera difficile à détrôner. Il est le seul individu de son espèce qui soit arrivé à sa hauteur. Il m'a paru avoir de quatre-vingt-dix à cent pieds d'élévation. Ses rejetons ressemblent à nos taillis de cinq ans.

Certes, les Javanais ou les Européens qui veulent défricher une partie de la forêt redoutent de rencontrer un upas; mais, jusqu'à présent, si quelques végétaux de cette famille, en admettant que ce soit un strychnos, ont été découverts, ils étaient inoffensifs, et le poison, pour en être extrait, a eu besoin d'être soumis à de véritables préparations chimiques. Un *cris,* ou poignard malais, trempé dans un poison autre que celui du grand upas, donne une mort plus lente et précédée de convulsions. Puis, lorsque ce *cris* a servi, si le possesseur veut lui rendre toute sa vertu vénéneuse, il faut le raviver par du jus de citron. Maintenant, je désire que d'autres voyageurs, dont l'imagination sera moins paresseuse que la mienne, vérifient ces faits d'une haute importance historique pour la science, et auxquels je ne puis qu'imprimer l'authenticité oculaire d'un homme que la renommée scientifique ne tente guère, et qui tient plus à ses chimériques souvenirs qu'à une consciencieuse dissertation.

Au surplus, la difficulté de se procurer ce terrible poison est constatée par un fait. Les Malais donnent des prix énormes de leurs *cris,* et refusent de les vendre. Dans cette île, le *cris* d'un Malais est aussi précieux qu'une bonne jument peut l'être en Arabie. Ce poignard empoisonné est toute la fortune d'un Javanais. Armés ainsi, les hommes ne font pas plus attention à un tigre que nous à un chat.

A mon retour du canton où croît l'upas, je perdis beaucoup de mes préjugés à l'égard des tigres, en voyant la facilité avec laquelle les Javanais s'en débarrassent. Le tigre est le plus lâche des animaux. Même pressé par la faim, il attaque difficilement l'homme;

mais, s'il manque son coup en bondissant sur lui, jamais il ne recommence, et il s'enfuit comme un filou maladroit. Lorsque les condamnés à mort refusent les chances favorables de l'upas, ordinairement on les fait combattre avec un tigre affamé, tenu depuis longtemps en cage. Si le criminel triomphe, il est gracié; mais il n'a pour toute arme qu'un poignard à lame de plomb.

Quand le criminel appartient à une famille puissante ou riche, le ministre de la justice substitue une lame d'acier à celle de plomb, ce qui est fort inconstitutionnel; mais il y a de l'aristocratie partout, même chez les sauvages.

Ce combat, d'une immémoriale antiquité, acte de justice cruelle et bouffonne, offre un spectacle dont les naturels du pays sont très-friands. Il faut avouer que cette exécution est infiniment plus amusante que ne l'est le drame extrêmement monotone accompli chez nous en place de Grève. Au moins le patient a des chances, et, s'il triomphe, la société ne perd pas un homme de cœur.

Les spectateurs décrivent un cercle, en présentant une ceinture de piques à l'animal. Presque toujours le condamné, soit qu'il ait le bon ou le mauvais poignard, est obligé d'aller faire des agaceries au tigre, pour le contraindre à sortir de sa cage, et l'exciter au combat. Avec le poignard de fer, le Javanais est toujours vainqueur, et souvent, avec celui de plomb, la lutte reste longtemps indécise.

Le Javanais est brave, hospitalier, généreux et bon. Cependant, l'opium le rend parfois furieux, et souvent, dans son ivresse, il fait le vœu singulier de mettre à mort tous ceux qu'il rencontrera. Ce vœu se nomme *amoc*. Cette disposition à la frénésie et son état normal sont si bien connus, que, lorsqu'un Javanais court par les rues avec un *amoc* en tête, les habitants sortent aussitôt sans trop d'épouvante de leurs logis, et vont à la rencontre du fou, en tenant devant eux une grande fourche avec laquelle ils le saisissent par le cou; d'autres lui jettent un nœud coulant, et on l'étrangle parfaitement sans autre cérémonie. Certes, en Europe, cette coutume aurait des dangers. Bien des gens y feraient des *amoc* sans s'en douter. Mais, notre civilisation n'ayant pas passé par là, les fourches et les nœuds coulants sont incapables de se prêter à tuer même un vieil oncle riche. Ce fait irrécusable conclut, j'en suis bien fâché,

contre l'élégance de nos mœurs et l'esprit de notre société, qui est devenue l'entrepôt du bien et du mal.

Lorsque je revins de l'excursion que j'avais faite dans l'intérieur de l'île pour aller voir l'upas, je remarquai des fleurs admirables, et qui ne ressemblaient à aucune de celles que je connais. Mais je les mis dans la poche de mon gilet, faute de savoir comment s'organisent les herbiers. Il en est donc résulté de grandes pertes pour les amateurs, et de plus fortes encore pour moi, qui avais la chance de voir mon nom allongé d'un *ia*, dans tous les dictionnaires savants ou parmi les classifications florales. Cependant, une production végétale m'apparut au milieu de tous les arbres, en tranchant sur leurs masses par tant de magnificence, qu'elle s'est particulièrement incrustée dans mes souvenirs, comme une feuille antédiluvienne au cœur d'un gypse. Mais un voyageur peut-il jamais transmettre à son auditoire les impressions qu'il a reçues dans toutes les conditions de beauté dont la nature les a fugitivement investies. Nous avons, et ce sont nos plus précieux trésors, plus ou moins de souvenirs épars, çà et là, dans la vie, à l'intime éloquence desquels nulle éloquence humaine ne répond, et pour lesquels il n'y a ni verbe ni poésie : le verbe et la poésie de ces choses se sont retirés en nous.

Au moment où deux êtres heureux se disent une douce parole, il y a tel effet de soleil, subitement tombé du ciel dans un massif de verdure, qui semble verser sur le paysage toutes les magies d'un sentiment trop vaste en apparence pour de faibles cœurs. Alors, la nature brille également de ses charmes réels et des illusions humaines. Pour ces yeux ravis, à qui tout est bonheur, la configuration fantastique d'un vieux saule et ses délicieuses feuilles deviennent une image ineffaçable, parce que l'âme y a confié ses exubérants pouvoirs, et l'a embrassée avec l'inexplicable passion qui nous pousse à saisir, à briser un objet extérieur, dans les instants où la joie a multiplié nos forces.

Pendant une de ces heures suprêmes, sous un ciel sans nuages et sur le sommet d'un rocher qui s'avançait en promontoire au milieu d'une large étendue d'eau bleue comme un saphir, j'aperçus, semblable aux palmes de l'espérance, cette plante sublime, que je suis forcé de nommer l'*arbre-fougère*.

Figurez-vous une de nos fougères d'Europe, dont la tige, fine et souple comme celle d'un jeune peuplier, serait parvenue à cent pieds de hauteur. Attachez-y, deux par deux et d'étage en étage, ces feuilles si mobiles, si gracieuses, si délicatement travaillées, mais vastes, espèce de filigrane colorée, incomparable en ses modes; faites profusément passer les ondées de lumière à travers la multitude de ses losanges découpés. Tâchez d'apercevoir, sous cette dentelle de verdure, les eaux brillantes du lac. Puis opposez à la merveille aérienne de ce fantastique végétal, qui alors ressemblait au bouquet d'un feu d'artifice, les masses imposantes, compactes, d'une forêt indienne, avec ses larges feuilles et ses végétatious vigoureuses... Enfin, voyez une route tortueuse, embrassant le lac comme un terrible anaconda établi circulairement sur le sable. Maintenant, supposez-vous en litière, porté par des esclaves silencieux, et tâchez d'imaginer un de ces doux tressaillements par lesquels une main a dit à la vôtre : « Je vous aime !... »

Alors, tout à coup, l'arbre-fougère se présente à un brusque détour du sentier, comme le poëme vivant d'un immortel amour. Ah! c'est le Cantique des cantiques chanté sans voix; l'immense image d'un immense bonheur, un monument tout construit pour cette fête du cœur, comme les peuples s'en construisent pour les fêtes de leurs religions. Une religion n'est-elle pas le cœur d'un peuple?...

L'arbre-fougère ne se serait pas offert à mon regard, dans une circonstance qui, pour moi, en a fait une création exceptionnelle, les singularités de sa végétation ne m'eussent pas permis de l'oublier. C'est, m'a-t-on dit, une plante annuelle, une de ces fusées végétales qui s'élancent et meurent dans les Indes avec une grâce, un éclat incomparables.

Les singes m'occupèrent, à ma honte, plus vivement que la Flore *javanica* ou *javanensis*. J'eus le désir d'étudier les mœurs de ces animaux, qui nous serrent de si près dans la grande chaîne des êtres organisés dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin. Alors, je fus initié à quelques-unes des superstitions javanaises.

Dans cette île, chaque espèce d'animal a son grand prêtre, qui montre ses ouailles en détail. Ce pape est toujours quelque vieux

Malais dont la famille a pour tout héritage les connaissances ou les traditions qui, de temps immémorial, ont été recueillies sur les mœurs et les habitudes des animaux auxquels il donne ses soins apostoliques.

Quand j'eus manifesté le désir de visiter les singes, ma chère Javanaise me mena chez leur pontife, en me disant qu'il m'apprendrait des particularités curieuses sur la grande famille dont il était le gardien. Nous nous rendîmes dans un village javanais, appartenant à je ne sais quelle tribu, dont mon introductrice connaissait le *tomogon,* titre donné, dans le pays, au chef d'une peuplade. Nous trouvâmes le père des singes assis, à la porte de sa case, sur une espèce de canapé fait en bambou. Par une singulière bizarrerie ou en vertu de ce penchant assez naturel aux hommes, et qui les porte à imiter les gestes, les manières, l'accent, l'attitude, les paroles de leurs amis, ce vieux Javanais me parut avoir beaucoup de ressemblance avec un singe. Sa figure était triangulaire et creuse ; ses yeux, dénués de cils et enfoncés, avaient une certaine vivacité brusque, et ses mouvements, l'adroite promptitude qui distingue la noble dynastie des singes.

Lorsque ma belle compagne, sans descendre de notre litière, portée par ses esclaves, qui avaient marché pieds nus avec une admirable prestesse, et précédés par l'un d'eux pour écarter les serpents, eut expliqué mon désir à Toango, — tel était le nom de ce vénérable ecclésiastique, — il vint près de nous, au signe que lui fit son tomogon. Alors, il y eut entre les deux Indiens et ma femme un échange de demandes et de réponses.

Mon étonnement ne fut pas médiocre quand lady Wallis (ma Javanaise était veuve d'un capitaine anglais) me traduisit la réponse du cardinal des singes.

Il lui était, me dit-elle, impossible de me satisfaire aujourd'hui, parce que les singes d'une tribu voisine livraient bataille à d'autres singes qui, depuis un mois, voulaient s'emparer d'une partie de forêt dont la chasse et les produits appartenaient aux premiers, et qu'il serait dangereux à un Européen d'aller s'interposer au milieu de cette expédition.

Curieux de questionner le vieux Malais, elle me servit de truchement, et j'appris alors que les singes qui vivaient sous la pro-

tection immédiate de Toango étaient divisés en tribus. Chaque tribu, composée d'un certain nombre de singes de la même espèce, obéissait à un chef élu constitutionnellement. Ils choisissaient instinctivement pour tomogon le plus adroit d'entre eux, comme les chevaux tartares élisent pour guide le plus beau cheval, le plus fort, le plus rapide. Chaque tribu possédait une quantité de bois limitée. Souvent, comme chez les hommes, une tribu envahissait l'autre; alors, la querelle se vidait par un combat auquel participaient tous les singes de chaque tribu, sans qu'il fût besoin de loi sur la garde nationale et autres inventions réservées aux singes de plus haute intelligence.

Toango ne sut pas me dire quels étaient les moyens dont ces animaux se servaient pour se désigner à l'avance le lieu, le jour et l'heure du combat; mais cette cérémonie guerrière avait toujours des assignations fixes et observées avec bonne foi. Les femelles se plaçaient sur les derrières, et trottaient vivement, occupées à transporter au loin les blessés ou les morts. Si les assaillants étaient vainqueurs, il y avait fusion entre les deux tribus; sinon, les agresseurs vaincus rentraient dans leurs limites.

Toango me donna des détails très-curieux sur la dépravation de leurs mœurs. Lady Wallis l'écouta de l'air le plus sérieux et sans rougir, quand il me prouva, par des exemples, que nous n'avions pas le triste privilége de nos débauches. Il me confirma le fait curieux de l'enlèvement d'une jeune Malaise par un orang-outang de Java, qui l'avait détenue fort longtemps, et nourrie avec les soins que peut avoir un amant pour sa maîtresse. Les journaux anglais ont donné la relation curieuse d'un fait semblable arrivé au cap de Bonne-Espérance. Après avoir pris jour avec Toango pour voir son peuple, nous revînmes au logis.

En venant chez le vieux Malais, j'avais remarqué un grand troupeau de bisons gardé par un enfant, dans une espèce de prairie située au fond d'une vallée que couronnaient des bois étagés en amphithéâtre.

Quand nous passâmes là pour la première fois, cet enfant était occupé à gâcher un enduit de terre et de bouse avec lequel il revêtait les bisons qui se laissaient complaisamment badigeonner par lui. J'exprimai mon étonnement en voyant faire une toilette

aussi nuisible à la santé de ces animaux ; mais lady Wallis m'apprit que cette chemise leur était nécessaire pour les garantir d'un taon dont les piqûres étaient si violentes et si venimeuses, qu'il n'était pas rare de voir les bisons mourir à la suite des fureurs qui les saisissaient lorsque ces insectes s'attachaient à eux. La couche épaisse, dont leur petit gardien les habillait, les préservait entièrement des atteintes de leurs ennemis...

— Aussi rien ne saurait rendre, me dit-elle, l'amitié que ces animaux si sauvages portent à ce marmot... Il peut se coucher et dormir tranquillement parmi ces bêtes, sans en avoir rien à craindre. Si elles se battent ou si elles deviennent furieuses, aucune d'elles ne fera mal à l'enfant. Mâles, femelles, petits, sauteront par-dessus lui sans le toucher; et, si l'un d'eux le blessait, même par inadvertance, les autres tueraient à coups de corne le délinquant.

Au moment où nous repassâmes en cet endroit, j'eus le plaisir de voir une scène curieuse qui me prouva la force et la réalité de cette singulière affection. Alors, les bisons étaient rangés en cercle et formaient une ceinture de cornes, où leurs yeux d'escarboucle brillaient comme autant de torches. Tous, poussés par une même pensée, étaient accourus autour de l'enfant... Un tigre avait sauté hors du bois pour venir dévorer le pâtre ; mais, quoique l'animal affamé eût bondi comme un obus, avant qu'il arrivât à la place où dormait l'enfant, les bisons avaient déjà formé le cercle ; et l'un d'eux, saisissant le tigre, l'avait fait sauter à dix pieds en l'air d'un coup de corne; puis, aussitôt, tous le foulèrent aux pieds... Ce spectacle est un des plus beaux que j'aie vus... Les bisons se remirent à paître tranquillement, après avoir fait leur exécution avec ce sang-froid judiciaire qui leur est particulier. Sûr d'eux, leur innocent gardien n'avait, à son réveil, ni marqué la plus légère frayeur, ni jeté le plus petit cri.

Au jour indiqué par Toango, je revins chez lui, muni d'une bonne provision de riz, d'un repas et de tous ses accessoires. Puis nous nous acheminâmes vers la forêt habitée par les singes. Lorsque nous fûmes parvenus à une clairière sans doute bien connue du vieux Malais, il dit un mot à mes esclaves, qui mirent la table et nous servirent à dîner.

Toango avait apporté une espèce de petit tam-tam pour convoquer ses administrés, et il en usa de manière à nous assourdir autant par sa discordante musique que par les cris étranges qu'il poussa.

A sa voix et au son du tambour, les singes accoururent de toutes parts. Ce fut une affluence semblable à celle des Parisiens sur la route de Saint-Cloud, par un jour de fête. Ils se tinrent à une distance respectueuse; mais, quand Toango leur eut dit quelques mots de douceur et les eut invités, je crois, à dîner, ils vinrent *viritim* un à un autour de nous.

Sur l'avis du pontife, nous feignîmes de ne pas les regarder, et ils firent des tours à égayer un roi constitutionnel. Les uns emportaient du riz sous leurs aisselles et dans leur bouche, d'autres venaient dérober les grossiers ustensiles que nous avions apportés pour eux. Il n'y a ni paroles ni pinceaux pour dire ou pour peindre les mouvements, les physionomies, l'air fin ou spirituel, les lazzis de ces bonnes gens-là. Mais ce qui me fit tout à la fois rire et penser, ce fut l'aspect des vieux singes blessés qui venaient en s'appuyant sur des cannes, et se traînaient comme nos invalides errants sur le quai Bourbon. Il ne leur manquait que des jambes de bois ou des bras en écharpe pour me donner une vue en raccourci de la nature humaine. Deux pauvres écloppés arrivèrent jusqu'à la jatte de riz en se donnant le bras. Ce spectacle était vraiment humiliant pour l'homme : la contrefaçon vous eût comme à moi semblé trop visiblement parfaite.

Quand les singes eurent tout volé, ils nous donnèrent des grimaces pour notre argent, en histrions consciencieux. Les uns firent des cabrioles ainsi que des gamins qui demandent l'aumône sur les routes. D'autres nous imitaient gravement et riaient comme nous. Tous ces personnages avaient deux pieds et demi environ. Jaloux de nos regards autant que peuvent l'être des enfants qui veulent que l'on s'occupe d'eux, pour nous intéresser, ils se surprenaient les uns les autres par des malices semblables à celles des écoliers. C'était tantôt un croc-en-jambe, ou un coup de tête donné par un vieux singe dans la jambe ou le dos d'un jeune qui restait debout à nous voir. Je n'en finirais pas s'il fallait tout dire.

Dans le cours de mes voyages, j'ai sans doute vu des choses plus intéressantes; mais rien ne m'a plus amusé que les singes en liberté. Ils connaissaient leur patron, car, lorsqu'il alla au milieu d'eux, ce fut à qui le caresserait. Il parlait amicalement aux vieux singes, qui, d'honneur, me parurent l'écouter avec une certaine attention.

Lorsque nous nous en allâmes, ces jolis animaux nous reconduisirent poliment; et, sur la frontière, à leur Pantin ou à leur Montrouge, Toango leur donna quelques petits verres de liqueur qu'ils burent avec des démonstrations incroyables de plaisir. Ils jetèrent des cris de volupté, sautillèrent en cabriolant, volèrent sur les arbres, et disparurent à moitié ivres.

Plus tard, je fis connaissance avec le prêtre des crocodiles, et j'eus le périlleux honneur de voir ces horribles animaux. Je ne sais rien de plus odieux que leurs yeux ensanglantés, de plus effrayant que leurs gueules béantes. Il y a de vagues ressemblances entre la bêtise cruelle de leurs faces et celles des populaces soulevées; leurs caparaçons imbriqués, leurs ventres jaunes et sales, sont une image des costumes insurrectionnels... Il ne leur manque qu'un bonnet rouge pour être un symbole de l'an 1793.

Nous restâmes au bord d'un lac où vivaient paisiblement ces redoutables tyrans. Le pontife des crocodiles les appela par leurs noms en y joignant quelques flatteuses épithètes. Nous avions apporté des dindons, des poules et deux quartiers de bison pour régaler les habitants marécageux du lac.

Le premier qui vint avait un nom qui répond à notre mot de gentilhomme.

— Viens, mon prince, viens, mon beau gentilhomme; allons, mon mignon!... montre ton museau...

A cette allocution du Malais, le « gentilhomme » leva la tête hors de l'eau, et se présenta sur le bord, après avoir fait bouillonner le lac dans toute la direction qu'il suivit pour venir à nous. Il prit un quartier de bison et se replongea dans l'eau. J'en vis successivement quatre. Il y en avait eu cinq dans cet étang. Mais, un mois avant mon arrivée, l'un des favoris du curé des crocodiles, ayant dévoré un enfant, avait été condamné à mort par trois prêtres, qui, après ample instruction du procès, le tuèrent et firent une

touchante allocution aux quatre autres sur les devoirs des crocodiles envers les enfants.

Lady Wallis me proposa d'aller rendre visite aux serpents sous les auspices de leur grand prêtre; mais la vue des crocodiles m'avait dégoûté de ces excursions.

Il me serait facile de vous décrire Batavia, Bantan, Sourabaya; mais nous avons tant d'estampes, de paravents, de lithographies, de laques où se trouvent des maisons chinoises, sans compter les décorations trompeuses de nos théâtres, que ce serait une sorte de redite. Puis j'ai toujours anathématisé les voyageurs qui m'ont scrupuleusement mesuré les monuments ou les sites dont ils ont été voir l'effet; et, comme nous prêtons assez facilement nos goûts à autrui, je suppose que vous épousez mes haines et mes passions. Un livre de voyage est une chimère dont l'imagination doit savoir enfourcher la croupe aérienne, et, si l'esprit du lecteur n'est pas assez clairvoyant pour deviner les pays sur échantillon, les sauts et les bonds de cette narration particulière ne lui conviennent pas plus que les bottes ne vont aux puces.

D'ailleurs, il n'y a pas de ville européenne qui puisse donner une idée exacte de Batavia. Les Parisiens, habitués à leurs rues puantes et si mal nettoyées, à leurs laides murailles de plâtre, ne concevraient jamais le luxe et l'élégance des maisons de Java, de Calcutta, qui tous les ans reçoivent une couche nouvelle d'une espèce de stuc blanc. Cet enduit leur donne l'apparence de l'argent, et dessine très-nettement les lignes architecturales. Il y a, dans ces villes, bon nombre d'habitations qui, en Europe, passeraient aisément pour des palais. Les Chinois impriment une singulière activité à la population des rues; mais tous les honneurs du pays appartiennent aux Européens. Là, leur puissance morale est énorme. Aussi, pour faire fortune, il leur suffit d'être sur leurs pieds, bien portants, d'ouvrir les yeux et de savoir compter. Mais ils ont contre eux le climat, l'amour, la Javanaise, le plaisir, la paresse et les Chinois. Ceux-ci, tous habitués à cette dévorante atmosphère et bannis pour toujours de leurs pays, s'emparent du commerce, et pratiquent le vol avec une audacieuse impunité. L'habileté trouve des approbateurs, même parmi les juges.

Un exemple pris entre mille, parmi les ruses des Chinois, en

démontrera la science en fait de vol. Il est chez eux constamment organisé, tout prêt, à moitié accompli.

Entrez-vous dans un magasin d'étoffes précieuses, marchandez-vous, achetez-vous un cachemire, un coupon de tamavas : si, pendant que sur le comptoir le négociant roule votre emplette, l'enveloppe et la ficelle, il vous arrive de tourner la tête, aussitôt le paquet vole du magasin dans l'arrière-boutique, y disparaît et s'échange pour un autre, contenant des étoffes d'un prix et d'une qualité bien inférieurs que jette un apprenti, toujours occupé dans un coin à les envelopper dans un paquet exactement semblable à celui du vendeur. Sans pouvoir vous expliquer cette merveilleuse métamorphose, vous revenez furieux d'être la dupe du Chinois contre lequel tout le monde vous a prévenu; mais, pour toute réponse, le marchand se met à rire...

Le luxe est si grand à Java, que les riches sont obligés, comme partout, du reste, de donner une valeur conventionnelle à des riens. En nous embarquant en France, nous avions été assaillis, le jour même de notre départ, d'une foule de marchands qui nous offraient mille colifichets. Pour me défaire d'un horloger qui s'était attaché à moi, comme un typhus se jette sur un pays, je lui offris trois cents francs de plusieurs montres en or extrêmement plates et petites; il me les laissa, et j'en pris pour mille écus. Ces montres firent fureur à Java, et je vendis les dernières six mille francs. Puis, quand je n'en eus plus qu'une, j'ai honte de dire ce que la plus belle et la plus riche des femmes de l'île m'en offrit. Le souvenir de ses propositions me ramène à cette belle vie asiatique, à mes joies, à mes parfums... Éternel désespoir!... Cependant, la mémoire humaine, en nous rendant parfois les images d'un bonheur évanoui, fait l'office d'un ami fidèle, elle nous console. Puis elle nous encourage aux espérances de l'avenir par le spectacle de nos espérances accomplies.

Aux heures difficiles de ma vie actuelle, lorsque je veux me faire une grande et splendide fête, je me reporte par le souvenir aux dix mois que j'ai passés à Java. Je me couche sur mes divans de satin chinois, et respire l'air parfumé de mon palais perdu sans retour. Alors, je cherche à me persuader que j'entends encore le pas velouté de mes esclaves étincelantes de pierreries; le soleil des

Indes illumine encore les dessins de mes cachemires, même à travers les nattes de riz; mes bengalis volent et chantent autour de moi; mes vases à long col, tous pleins d'arbustes, m'entourent de leurs suaves senteurs; je suis vivant au milieu de ce conte arabe, jadis une réalité pour moi; enfin, ma blanche Javanaise est là, étendue, au milieu de sa chevelure noire, comme une biche sur un lit de feuilles...

Ah! monsieur, être ainsi dans les langueurs de la volupté satisfaite, fumer des parfums qui arrivent frais et vaporisés aux papilles nerveuses de l'âme...; ne rien faire, penser, être son propre poëte, enterrer ses rêveries toutes vierges au plus profond du cœur; croyez-moi, cette vie est, dans notre monde incomplet, ce qui ressemble le plus à ce monde d'adorables perfections nommé, en tout pays, *le ciel*, et *le paradis* dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Mais, hélas! rêver ainsi le passé, puis se réveiller en voyant un billet de garde envoyé par la grande prostituée que nous appelons la Liberté nationale, est une horrible souffrance qui ramène dans l'enfer de notre civilisation parisienne, où l'on a honte d'un plaisir, d'une passion; où le fisc met sa griffe sur une voiture et même sur le sein d'une femme!... Ah! les Indes sont la patrie des voluptés!... Paris est, dit-on, la patrie de la pensée! Cette idée console. Cependant, la consolation serait plus complète si l'on pouvait rencontrer des Javanaises à Paris. Hélas! il n'y a que des demi-Javanaises, sans chevelures; puis les Parisiennes pensent, elles font de l'esprit, et la femme de l'Orient est une bête sublime.

Mais, si je voulais vous raconter toutes les singularités de ce pays, il me faudrait plus de dix soirées. . . . .
. . . .

— Merci, dis-je à ce voyageur; vous m'avez fait voir Java en m'épargnant le fret, les avaries, les tempêtes et la Javanaise.

Alors, pendant les sept autres jours que je devais passer à Angoulême, M. Grand-B..... n., en qui j'avais rencontré un second tome tout vivant de Sindbad le Marin, me raconta mille aventures pleines de terreur, d'amour, de dangers, qui toutes donnaient soif du Gange. Puis il m'abandonna généreusement des documents

curieux relatifs aux Indes, et dont je tâcherai de bien employer les drames, la poésie, les images, afin de faire dire à ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de l'étude :

— Où trouve-t-il donc le temps de voyager?...

Ou bien :

— Il est fou!... ne le croyez pas, il ne vit que d'illusions!... Il n'a pas plus été à Java que vous et moi.

En effet, bientôt je ne tardai pas à me retrouver dans la diligence, revenant à Paris à travers les champs de la Touraine et du Poitou, que je pensais ne plus revoir.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Paris, j'eus bien de la peine à me persuader que je n'avais point été à Java, tant ce voyageur avait vivement frappé mon imagination par ses récits. A peine osé-je dire que je rêve des Javanaises, et que je fais attention aux chevelures parisiennes pour vérifier si toutes les femmes chevelues sont pâles.

Enfin, s'il est possible d'avoir été plus réellement à Java que je n'y suis allé, je défie tous les voyageurs, anciens et modernes, de s'y être amusé plus que moi et de le connaître aussi bien, aussi mal que je le connais. Vrais ou faux, ces discours fantastiques m'ont inoculé toute la poésie indienne. Il y a des jours, il y a des nuits où l'esprit de l'Asie se dresse, se réveille, passe en moi... Puis il joue sur une toile imaginaire, tendue je ne sais où, les scènes des *fantoccini* les plus capricieux... que j'ai l'honneur de vous souhaiter à tous.

Novembre 1832.

PEINES DE CŒUR

D'UNE

CHATTE ANGLAISE[1]

Quand le compte rendu de votre première séance est arrivé à Londres, ô animaux français! il a fait battre le cœur des amis de la Réforme animale. Dans mon petit particulier, je possédais tant de preuves de la supériorité des bêtes sur l'homme, qu'en ma qualité de chatte anglaise, je vis l'occasion souvent souhaitée de faire paraître le roman de ma vie, afin de montrer comment mon pauvre moi fut tourmenté par les lois hypocrites de l'Angleterre. Déjà deux fois des souris, que j'ai fait vœu de respecter depuis le *bill* de votre auguste parlement, m'avaient conduite chez Colburn, et je m'étais demandé, en voyant de vieilles miss, des ladys entre deux âges et même de jeunes mariées corrigeant les épreuves de leurs livres, pourquoi, ayant des griffes, je ne m'en servirais pas aussi.

On ignorera toujours ce que pensent les femmes, surtout celles qui se mêlent d'écrire; tandis qu'une chatte, victime de la perfidie anglaise, est intéressée à dire plus que sa pensée, et ce qu'elle écrit de trop peut compenser ce que taisent ces illustres ladys. J'ai l'ambition d'être la mistriss Inchbald des chattes, et je vous prie d'avoir égard à mes nobles efforts, ô chats français, chez

1. Ce morceau et les trois qui le suivent ont paru originellement dans le recueil intitulé *Scènes de la Vie privée et publique des animaux*.

lesquels a pris naissance la plus grande maison de notre race, celle du Chat botté, type éternel de l'annonce, et que tant d'hommes ont imité sans lui avoir encore élevé de statue.

Je suis née chez un ministre du Catshire, auprès de la petite ville de Miaulbury. La fécondité de ma mère condamnait presque tous ses enfants à un sort cruel, car vous savez qu'on ne sait pas encore à quelle cause attribuer l'intempérance de maternité chez les chattes anglaises, qui menacent de peupler le monde entier. Les chats et les chattes attribuent, chacun de leur côté, ce résultat à leur amabilité et à leurs propres vertus. Mais quelques observateurs impertinents disent que les chats et les chattes sont soumis en Angleterre à des convenances si parfaitement ennuyeuses, qu'ils ne trouvent les moyens de se distraire que dans ces petites occupations de famille. D'autres prétendent qu'il y a là de grandes questions d'industrie et de politique, à cause de la domination anglaise dans les Indes; mais ces questions sont peu décentes sous mes pattes, et je les laisse à l'*Edinburg Review*. Je fus exceptée de la noyade constitutionnelle, à cause de l'entière blancheur de ma robe. Aussi me nomma-t-on Beauty. Hélas! la pauvreté du ministre, qui avait une femme et onze filles, ne lui permettait pas de me garder. Une vieille fille remarqua chez moi une sorte d'affection pour la Bible du ministre; je m'y posais toujours, non par religion, mais je ne voyais pas d'autre place propre dans le ménage. Elle crut peut-être que j'appartiendrais à la secte des animaux sacrés, qui a déjà fourni l'ânesse de Balaam, et me prit avec elle. Je n'avais alors que deux mois. Cette vieille fille, qui donnait des soirées auxquelles elle invitait par des billets qui promettaient *thé* et *Bible*, essaya de me communiquer la fatale science des filles d'Ève; elle y réussit par une méthode protestante qui consiste à vous faire de si longs raisonnements sur la dignité personnelle et sur les obligations de l'extérieur, que, pour ne pas les entendre, on subirait le martyre.

Un matin, moi, pauvre petite fille de la nature, attirée par de la crème contenue dans un bol, sur lequel un *muffing* était posé en travers, je donnai un coup de patte au *muffing*, je lapai la crème; puis, dans la joie, et peut-être aussi par un effet de la faiblesse de mes jeunes organes, je me livrai, sur le tapis ciré, au plus impé-

rieux besoin qu'éprouvent les jeunes chattes. En apercevant la preuve de ce qu'elle nomma *mon intempérance* et mon défaut d'éducation, elle me saisit et me fouetta vigoureusement avec des verges de bouleau, en protestant qu'elle ferait de moi une lady, ou qu'elle m'abandonnerait.

— Voilà qui est gentil!... disait-elle. Apprenez, miss Beauty, que les chattes anglaises enveloppent dans le plus profond mystère les choses naturelles qui peuvent porter atteinte au respect anglais, et bannissent tout ce qui est *improper*, en appliquant à la créature, comme vous l'avez entendu dire au révérend docteur Simpson, les lois faites par Dieu pour la Création. Avez-vous jamais vu la terre se comporter indécemment? N'appartenez-vous pas, d'ailleurs, à la secte des *saints* (prononcez *sentz*), qui marchent très-lentement le dimanche pour faire bien sentir qu'ils se promènent? Apprenez à souffrir mille morts plutôt que de révéler vos désirs : c'est en cela que consiste la vertu des *saints*. Le plus beau privilége des chattes est de se sauver avec la grâce qui vous caractérise, et d'aller, on ne sait où, faire leurs petites toilettes. Vous ne vous montrerez ainsi aux regards que dans votre beauté. Trompé par les apparences, tout le monde vous prendra pour un ange. Désormais, quand pareille envie vous saisira, regardez la croisée, ayez l'air de vouloir vous promener, et vous irez dans un taillis ou sur une gouttière. Si l'eau, ma fille, est la gloire de l'Angleterre, c'est précisément parce que l'Angleterre sait s'en servir, au lieu de la laisser tomber, comme une sotte, ainsi que font les Français, qui n'auront jamais de marine, à cause de leur indifférence pour l'eau.

Je trouvai, dans mon simple bon sens de chatte, qu'il y avait beaucoup d'hypocrisie dans cette doctrine; mais j'étais si jeune!

— Et quand je serai dans la gouttière? pensai-je en regardant la vieille.

— Une fois seule, et bien sûre de n'être vue de personne, eh bien, Beauty, tu pourras sacrifier les convenances avec d'autant plus de charme que tu seras plus retenue en public. En ceci éclate la perfection de la morale anglaise, qui s'occupe exclusivement des apparences, ce monde n'étant, hélas! qu'apparence et déception.

J'avoue que tout mon bon sens d'animal se révoltait contre ces déguisements; mais, à force d'être fouettée, je finis par com-

prendre que la propreté extérieure devait être toute la vertu d'une chatte anglaise. Dès ce moment, je m'habituai à cacher sous des lits les friandises que j'aimais. Jamais personne ne me vit ni mangeant, ni buvant, ni faisant ma toilette. Je fus regardée comme la perle des chattes.

J'eus alors l'occasion de remarquer la bêtise des hommes qui se disent savants. Parmi les docteurs et autres gens appartenant à la société de ma maîtresse, il y avait ce Simpson, espèce d'imbécile, fils d'un riche propriétaire, qui attendait un bénéfice, et qui, pour le mériter, donnait des explications religieuses de tout ce que faisaient les animaux. Il me vit un soir lapant du lait dans une tasse, et fit compliment à la vieille fille de la manière dont j'étais élevée, en me voyant lécher premièrement les bords de l'assiette, et allant toujours en tournant et diminuant le cercle du lait.

— Voyez, dit-il, comme dans une sainte compagnie tout se perfectionne : Beauty a le sentiment de l'éternité, car elle décrit le cercle qui en est l'emblème, tout en lapant son lait.

La conscience m'oblige à dire que l'aversion des chattes pour mouiller leurs poils était la seule cause de ma façon de boire dans cette assiette ; mais nous serons toujours mal jugées par les savants, qui se préoccupent beaucoup plus de montrer leur esprit que de chercher le nôtre.

Quand les dames ou les hommes me prenaient pour passer leurs mains sur mon dos de neige et faire jaillir des étincelles de mes poils, la vieille fille disait avec orgueil :

— Vous pouvez la garder sans avoir rien à craindre pour votre robe, elle est admirablement bien élevée !

Tout le monde disait de moi que j'étais un ange ; on me prodiguait les friandises et les mets les plus délicats ; mais je déclare que je m'ennuyais profondément. Je compris très-bien qu'une jeune chatte du voisinage avait pu s'enfuir avec un matou. Ce mot de matou causa comme une maladie à mon âme que rien ne pouvait guérir, pas même les compliments que je recevais, ou plutôt que ma maîtresse se donnait à elle-même.

— Beauty est tout à fait morale, c'est un petit ange, disait-elle. Quoiqu'elle soit très-belle, elle a l'air de ne pas le savoir. Elle ne

regarde jamais personne, ce qui est le comble des belles éducations aristocratiques; il est vrai qu'elle se laisse voir très-volontiers; mais elle a surtout cette parfaite insensibilité que nous demandons à nos jeunes miss, et que nous ne pouvons obtenir que très-difficilement. Elle attend qu'on la veuille pour venir, elle ne saute jamais sur vous familièrement, personne ne la voit quand elle mange, et certes ce monstre de lord Byron l'eût adorée. En bonne et vraie Anglaise, elle aime le thé, se tient gravement quand on explique la Bible, et ne pense de mal de personne, ce qui lui permet d'en entendre dire. Elle est simple et sans aucune affectation, elle ne fait aucun cas des bijoux; donnez-lui une bague, elle ne la gardera pas; enfin, elle n'imite pas la vulgarité de celles qui chassent, elle aime le *home,* et reste si parfaitement tranquille, que parfois vous croiriez que c'est une chatte mécanique faite à Birmingham ou à Manchester, ce qui est le *nec plus ultra* de la belle éducation.

Ce que les hommes et les vieilles filles nomment l'éducation est une habitude à prendre pour dissimuler les penchants les plus naturels, et, quand ils nous ont entièrement dépravées, ils disent que nous sommes bien élevées. Un soir, ma maîtresse pria l'une des jeunes miss de chanter. Quand cette jeune fille se fut mise au piano et chanta, je reconnus aussitôt les mélodies irlandaises que j'avais entendues dans mon enfance, et je compris que j'étais musicienne aussi. Je mêlai donc ma voix à celle de la jeune fille; mais je reçus des tapes de colère, tandis que la miss recevait des compliments. Cette souveraine injustice me révolta, je me sauvai dans les greniers. Amour sacré de la patrie! oh! quelle nuit délicieuse! Je sus ce que c'était que des gouttières! J'entendis les hymnes chantés par les chats à d'autres chattes, et ces adorables élégies me firent prendre en pitié les hypocrisies que ma maîtresse m'avait forcée d'apprendre. Quelques chattes m'aperçurent alors et parurent prendre de l'ombrage de ma présence, quand un chat au poil hérissé, à la barbe magnifique, et qui avait une grande tournure, vint m'examiner, et dit à la compagnie :

— C'est une enfant!

A ces paroles de mépris, je me mis à bondir sur les tuiles et à caracoler avec l'agilité qui nous distingue; je tombai sur mes pattes

de cette façon flexible et douce qu'aucun animal ne saurait imiter, afin de prouver que je n'étais pas si enfant. Mais ces chatteries furent en pure perte.

— Quand me chantera-t-on des hymnes? me dis-je.

L'aspect de ces fiers matous, leurs mélodies, que la voix humaine ne rivalisera jamais, m'avaient profondément émue, et me faisaient faire de petites poésies que je chantais dans les escaliers. Mais un événement immense allait s'accomplir, qui m'arracha brusquement à cette innocente vie. Je devais être emmenée à Londres par la nièce de ma maîtresse, une riche héritière qui s'était affolée de moi, qui me baisait, me caressait avec une sorte de rage et qui me plut tant, que je m'y attachai, contre toutes nos habitudes. Nous ne nous quittâmes point, et je pus observer le grand monde à Londres pendant la saison. C'est là que je devais étudier la perversité des mœurs anglaises, qui s'est étendue jusqu'aux bêtes, connaître ce *cant* que le lord Byron a maudit, et dont je suis victime, aussi bien que lui, mais sans avoir publié mes *Heures de loisir*.

Arabelle, ma maîtresse, était une jeune personne comme il y en a beaucoup en Angleterre : elle ne savait pas trop qui elle voulait pour mari. La liberté absolue qu'on laisse aux jeunes filles dans le choix d'un homme les rend presque folles, surtout quand elles songent à la rigueur des mœurs anglaises, qui n'admettent aucune conversation particulière après le mariage. J'étais loin de penser que les chattes de Londres avaient adopté cette sévérité, que les lois anglaises me seraient cruellement appliquées et que je subirais un jugement à la cour des terribles *doctors commons*. Arabelle accueillait très-bien tous les hommes qui lui étaient présentés, et chacun pouvait croire qu'il épouserait cette belle fille; mais, quand les choses menaçaient de se terminer, elle trouvait des prétextes pour rompre, et je dois avouer que cette conduite me paraissait peu convenable.

— Épouser un homme qui a le genou cagneux! jamais, disait-elle de l'un. Quant à ce petit, il a le nez camus.

Les hommes m'étaient si parfaitement indifférents, que je ne comprenais rien à ces incertitudes fondées sur des différences purement physiques.

Enfin, un jour, un vieux pair d'Angleterre lui dit en me voyant :

— Vous avez une bien jolie chatte! elle vous ressemble : elle est blanche, elle est jeune; il lui faut un mari, laissez-moi lui présenter un magnifique angora que j'ai chez moi.

Trois jours après, le pair amena le plus beau matou de la pairie. Puff, noir de robe, avait les plus magnifiques yeux, verts et jaunes, mais froids et fiers. Sa queue, remarquable par des anneaux jaunâtres, balayait le tapis de ses poils longs et soyeux. Peut-être venait-il de la maison impériale d'Autriche, car il en portait, comme vous voyez, les couleurs. Ses manières étaient celles d'un chat qui a vu la cour et le beau monde. Sa sévérité, en matière de tenue, était si grande, qu'il ne se serait pas gratté, devant le monde, la tête avec la patte. Puff avait voyagé sur le continent. Enfin, il était si remarquablement beau, qu'il avait été, disait-on, caressé par la reine d'Angleterre. Moi, simple et naïve, je lui sautai au cou pour l'engager à jouer; mais il s'y refusa sous prétexte que nous étions devant tout le monde. Je m'aperçus alors que le pair d'Angleterre devait à l'âge et à des excès de table cette gravité postiche et forcée qu'on appelle en Angleterre *respectability*. Son embonpoint, que les hommes admiraient, gênait ses mouvements. Telle était sa véritable raison pour ne pas répondre à mes gentillesses : il resta calme et froid sur son *innomable*, agitant ses barbes, me regardant et fermant parfois les yeux. Puff était, dans le beau monde des chats anglais, le plus riche parti pour une chatte née chez un ministre : il avait deux valets à son service, il mangeait dans de la porcelaine chinoise, il ne buvait que du thé noir, il allait en voiture à Hyde-Park, et entrait au Parlement. Ma maîtresse le garda chez elle. A mon insu, toute la population féline de Londres apprit que miss Beauty du Catshire épousait l'illustre Puff, marqué aux couleurs d'Autriche. Pendant la nuit, j'entendis un concert dans la rue : je descendis, accompagnée de milord, qui, pris par sa goutte, allait lentement. Nous trouvâmes les chattes de la pairie qui venaient me féliciter et m'engager à entrer dans leur Société ratophile. Elles m'expliquèrent qu'il n'y avait rien de plus commun que de courir après les rats et les souris. Les mots *shocking, vulgar*, furent sur toutes les lèvres. Enfin, elles avaient formé pour la gloire du pays une

Société de tempérance. Quelques nuits après, milord et moi, nous allâmes sur les toits d'Almack's entendre un chat gris qui devait parler sur la question. Dans une exhortation, qui fut appuyée par des *Écoutez! écoutez!* il prouva que saint Paul, en écrivant sur la charité, parlait également aux chats et aux chattes de l'Angleterre. Il était donc réservé à la race anglaise, qui pouvait aller d'un bout du monde à l'autre sur ses vaisseaux sans avoir à craindre l'eau, de répandre les principes de la morale ratophile. Aussi, sur tous les points du globe, des chats anglais prêchaient-ils déjà les saines doctrines de la Société, qui, d'ailleurs, étaient fondées sur les découvertes de la science. On avait anatomisé les rats et les souris, on avait trouvé peu de différence entre eux et les chats : l'oppression des uns par les autres était donc contre le droit des bêtes, qui est plus solide encore que le droit des gens.

— Ce sont nos frères! dit-il.

Et il fit une si belle peinture des souffrances d'un rat pris dans la gueule d'un chat, que je me mis à fondre en larmes.

En me voyant la dupe de ce *speech,* lord Puff me dit confidentiellement que l'Angleterre comptait faire un immense commerce avec les rats et les souris; que, si les autres chats n'en mangeaient plus, les rats seraient à meilleur marché ; que, derrière la morale anglaise, il y avait toujours quelque raison de comptoir; et que cette alliance de la morale et du mercantilisme était la seule alliance sur laquelle comptait réellement l'Angleterre.

Puff me parut être un trop grand politique pour pouvoir jamais faire un bon mari.

Un chat campagnard (*country gentleman*) fit observer que, sur le continent, les chats et les chattes étaient sacrifiés journellement par les catholiques, surtout à Paris, aux environs des barrières (on lui criait : *A la question !*). On joignait à ces cruelles exécutions une affreuse calomnie en faisant passer ces animaux courageux pour des lapins, mensonge et barbarie qu'il attribuait à l'ignorance de la vraie religion anglicane, qui ne permet le mensonge et les fourberies que dans les questions de gouvernement, de politique extérieure et de cabinet.

On le traita de radical et de rêveur.

— Nous sommes ici pour les intérêts des chats de l'Angleterre,

et non pour ceux du continent! dit un fougueux matou *tory*.

Milord dormait. Quand l'assemblée se sépara, j'entendis ces délicieuses paroles dites par un jeune chat qui venait de l'ambassade française, et dont l'accent annonçait la nationalité.

— *Dear* Beauty, de longtemps d'ici, la nature ne pourra former une chatte aussi parfaite que vous. Le cachemire de la Perse et des Indes semble être du poil de chameau, comparé à vos soies fines et brillantes. Vous exhalez un parfum à faire évanouir de bonheur les anges, et je l'ai senti du salon du prince de Talleyrand, que j'ai quitté pour accourir à ce déluge de sottises que vous appelez un *meeting*. Le feu de vos yeux éclaire la nuit! Vos oreilles seraient la perfection même si mes gémissements les attendrissaient. Il n'y a pas de rose dans toute l'Angleterre qui soit aussi rose que la chair rose qui borde votre petite bouche rose. Un pêcheur chercherait vainement dans les abîmes d'Ormus des perles qui puissent valoir vos dents. Votre cher museau fin, gracieux, est tout ce que l'Angleterre a produit de plus mignon. La neige des Alpes paraîtrait rousse auprès de votre robe céleste. Ah! ces sortes de poils ne se voient que dans vos brouillards! Vos pattes portent mollement et avec grâce ce corps, qui est l'abrégé des miracles de la Création, mais que votre queue, interprète élégante des mouvements de votre cœur, surpasse : oui! jamais courbe si élégante, rondeur plus correcte, mouvements plus délicats, ne se sont vus chez aucune chatte. Laissez-moi ce vieux drôle de Puff, qui dort comme un pair d'Angleterre au Parlement, qui, d'ailleurs, est un misérable vendu aux whigs, et qui doit à un trop long séjour au Bengale d'avoir perdu tout ce qui peut plaire à une chatte.

J'aperçus alors, sans avoir l'air de le regarder, ce charmant matou français : il était ébouriffé, petit, gaillard, et ne ressemblait en rien à un chat anglais. Son air cavalier annonçait, autant que sa manière de secouer l'oreille, un drôle sans souci. J'avoue que j'étais fatiguée de la solennité des chats anglais et de leur propreté purement matérielle. Leur affectation de *respectability* me semblait surtout ridicule. L'excessif naturel de ce chat mal peigné me surprit par un violent contraste avec tout ce que je voyais à Londres. D'ailleurs, ma vie était si positivement réglée, je savais si bien ce que je devais faire pendant le reste de mes jours, que je fus sen-

sible à tout ce qu'annonçait d'imprévu la physionomie du chat français. Tout alors me parut fade. Je compris que je pouvais vivre sur les toits avec une amusante créature qui venait de ce pays où l'on s'est consolé des victoires du plus grand général anglais par ces mots : « Malbrouk s'en va-t-en guerre, *mironton,* TON, TON, MIRONTAINE! » Néanmoins, j'éveillai milord et lui fis comprendre qu'il était fort tard, que nous devions rentrer. Je n'eus pas l'air d'avoir écouté cette déclaration, et fus d'une apparente insensibilité qui pétrifia Brisquet. Il resta là, d'autant plus surpris qu'il se croyait très-beau. Je sus plus tard qu'il séduisait toutes les chattes de bonne volonté. Je l'examinai du coin de l'œil : il s'en allait par petits bonds, revenait en franchissant la largeur de la rue, et s'en retournait de même, comme un chat français au désespoir : un véritable Anglais aurait mis de la décence dans ses sentiments, et ne les aurait pas laissé voir ainsi. Quelques jours après, nous nous trouvâmes, milord et moi, dans la magnifique maison du vieux pair; je sortis alors en voiture pour me promener à Hyde-Park. Nous ne mangions que des os de poulet, des arêtes de poisson, des crèmes, du lait, du chocolat. Quelque échauffant que fût ce régime, mon prétendu mari Puff demeurait grave. Sa *respectability* s'étendait jusqu'à moi. Généralement, il dormait dès sept heures du soir, à la table de whist, sur les genoux de Sa Grâce. Mon âme était donc sans aucune satisfaction, et je languissais. Cette situation de mon intérieur se combina fatalement avec une petite affection dans les entrailles que me causa le jus de hareng pur (le vin de Porto des chats anglais) dont Puff faisait usage, et qui me rendit comme folle. Ma maîtresse fit venir un médecin, qui sortait d'Édimbourg après avoir étudié longtemps à Paris. Il promit à ma maîtresse de me guérir le lendemain même, après avoir reconnu ma maladie. Il revint en effet, et sortit de sa poche un instrument de fabrique parisienne. J'eus une espèce de frayeur en apercevant un canon de métal blanc terminé par un tube effilé. A la vue de ce mécanisme, que le docteur fit jouer avec satisfaction, Leurs Grâces rougirent, se courroucèrent et dirent de fort belles choses sur la dignité du peuple anglais : comme quoi ce qui distinguait la vieille Angleterre des catholiques n'était pas tant ses opinions sur la Bible que sur cette infâme machine. Le

duc dit qu'à Paris les Français ne rougissaient pas d'en faire une exhibition sur leur théâtre national, dans une comédie de Molière; mais qu'à Londres un *watchman* n'oserait en prononcer le nom.

— Donnez-lui du calomel!

— Mais Votre Grâce la tuerait! s'écria le docteur. Quant à cette innocente mécanique, les Français ont fait maréchal un de leurs plus braves généraux pour s'en être servi devant leur fameuse colonne.

— Les Français peuvent arroser les émeutes de l'intérieur comme ils le veulent, reprit milord. Je ne sais pas, ni vous non plus, ce qui pourrait arriver de l'emploi de cette avilissante machine; mais ce que je sais, c'est qu'un vrai médecin anglais ne doit guérir ses malades qu'avec les remèdes de la vieille Angleterre.

Le médecin, qui commençait à se faire une grande réputation, perdit toutes ses pratiques dans le beau monde. On appela un autre médecin qui me fit des questions inconvenantes sur Puff, et qui m'apprit que la véritable devise de l'Angleterre était : « Dieu et mon droit... *conjugal!* » Une nuit, j'entendis dans la rue la voix du chat français. Personne ne pouvait nous voir; je grimpai par la cheminée, et, parvenue en haut de la maison, je lui criai :

— A la gouttière!

Cette réponse lui donna des ailes. Il fut auprès de moi en un clin d'œil. Croiriez-vous que ce chat français eut l'inconvenante audace de s'autoriser de ma petite exclamation pour me dire :

— Viens dans mes pattes!

Il osa tutoyer, sans autre forme de procès, une chatte de distinction. Je le regardai froidement, et, pour lui donner une leçon, je lui dis que j'appartenais à la Société de tempérance.

— Je vois, mon cher, lui dis-je, à votre accent et au relâchement de vos maximes, que vous êtes, comme tous les chats catholiques, disposé à rire et à faire mille ridiculités, en vous croyant quitte pour un peu de repentir; mais, en Angleterre, nous avons plus de moralité : nous mettons partout de la *respectability*, même dans nos plaisirs.

Ce jeune chat, frappé par la majesté du *cant* anglais, m'écoutait avec une sorte d'attention qui me donna l'espoir d'en faire un chat protestant. Il me dit alors dans le plus beau langage qu'il ferait

tout ce que je voudrais, pourvu qu'il lui fût permis de m'adorer. Je le regardais sans pouvoir répondre, car ses yeux, *very beautiful, splendid,* brillaient comme des étoiles, ils éclairaient la nuit. Mon silence l'enhardit, et il s'écria :

— Chère minette !

— Quelle est cette nouvelle indécence ! m'écriai-je sachant les chats français très-légers dans leurs propos.

Brisquet m'apprit que, sur le continent, tout le monde, le roi lui-même, disait à sa fille : *Ma petite minette,* pour lui témoigner son affection ; que beaucoup de femmes, et des plus jolies, et des plus aristocratiques, disaient toujours : *Mon petit chat,* à leurs maris, même quand elles ne les aimaient pas. Si je voulais lui faire plaisir, je l'appellerais : *Mon petit homme !* Là-dessus, il leva ses pattes avec une grâce infinie. Je disparus, craignant d'être faible. Brisquet chanta *Rule Britannia !* tant il était heureux, et, le lendemain, sa chère voix bourdonnait encore à mes oreilles.

— Ah ! tu aimes aussi, toi, chère Beauty ! me dit ma maîtresse en me voyant étalée sur le tapis, les quatre pattes en avant, le corps dans un mol abandon, et noyée dans la poésie de mes souvenirs.

Je fus surprise de cette intelligence chez une femme, et je vins alors, en relevant mon épine dorsale, me frotter à ses jambes en lui faisant entendre un *ronron* amoureux sur les cordes les plus graves de ma voix de *contralto*.

Pendant que ma maîtresse, qui me prit sur ses genoux, me caressait en me grattant la tête, et que je la regardais tendrement en lui voyant les yeux en pleurs, il se passait dans *Bond-Street* une scène dont les suites furent terribles pour moi.

Puck, un des neveux de Puff qui prétendait à sa succession, et qui, pour le moment, habitait la caserne des *Life-Guards,* rencontra *my dear* Brisquet. Le sournois capitaine Puck complimenta l'attaché sur ses succès auprès de moi, en disant que j'avais résisté aux plus charmants matous de l'Angleterre. Brisquet, en Français vaniteux, répondit qu'il serait bien heureux d'attirer mon attention, mais qu'il avait en horreur les chattes qui vous parlaient de tempérance et de la Bible, etc.

— Oh ! fit Puck, elle vous parle donc ?

Brisquet, ce cher Français, fut ainsi victime de la diplomatie

anglaise; mais il commit une de ces fautes impardonnables, et qui courroucent toutes les chattes bien apprises en Angleterre. Ce petit drôle était véritablement très-inconsistant. Ne s'avisa-t-il pas, au Park, de me saluer et de vouloir causer familièrement comme si nous nous connaissions. Je restai froide et sévère. Le cocher, apercevant ce Français, lui donna un coup de fouet qui l'atteignit et faillit le tuer. Brisquet reçut ce coup de fouet en me regardant avec une intrépidité qui changea mon moral : je l'aimai pour la manière dont il se laissa frapper, ne voyant que moi, ne sentant que la faveur de ma présence, domptant ainsi le naturel qui pousse les chats à fuir à la moindre apparence d'hostilité. Il ne devina pas que je me sentais mourir, malgré mon apparente froideur. Dès ce moment, je résolus de me laisser enlever. Le soir, sur la gouttière, je me jetai dans ses pattes tout éperdue.

— *My dear,* lui dis-je, avez-vous le capital nécessaire pour payer les dommages-intérêts au vieux Puff?

— Je n'ai pas d'autre capital, me répondit le Français en riant, que les poils de ma moustache, mes quatre pattes et cette queue.

Là-dessus, il balaya la gouttière par un mouvement plein de fierté.

— Pas de capital! lui répondis-je; mais vous n'êtes qu'un aventurier, *my dear!*

— J'aime les aventures, me dit-il tendrement. En France, dans les circonstances auxquelles tu fais allusion, c'est alors que les chats se peignent! Ils ont recours à leurs griffes et non à leurs écus.

— Pauvre pays! lui dis-je. Et comment envoie-t-il à l'étranger, dans des ambassades, des bêtes si dénuées de capital?

— Ah! voilà, dit Brisquet. Notre nouveau gouvernement n'aime pas l'argent... chez ses employés : il ne recherche que les capacités intellectuelles.

Le cher Brisquet eut, en me parlant, un petit air content qui me fit craindre que ce ne fût un fat.

— L'amour sans capital est un *non-sens!* lui dis-je. Pendant que vous irez à droite et à gauche chercher à manger, vous ne vous occuperez pas de moi, mon cher.

Ce charmant Français me prouva, pour toute réponse, qu'il descendait, par sa grand'mère, du Chat botté. D'ailleurs, il avait quatre-

vingt-dix-neuf manières d'emprunter de l'argent, et nous n'en aurions, dit-il, qu'une seule de le dépenser. Enfin, il savait la musique et pouvait donner des leçons. En effet, il me chanta, sur un mode qui arrachait l'âme, une romance nationale de son pays : *Au clair de la lune...*

En ce moment, plusieurs chats et des chattes amenés par Puck me virent quand, séduite par tant de raisons, je promettais à ce cher Brisquet de le suivre dès qu'il pourrait entretenir sa femme confortablement.

— Je suis perdue! m'écriai-je.

Le lendemain même, le banc des *doctors commons* fut saisi par le vieux Puff d'un procès en criminelle conversation. Puff était sourd : ses neveux abusèrent de sa faiblesse. Puff, questionné par eux, leur apprit que, la nuit, je l'avais appelé par flatterie : *Mon petit homme !* Ce fut une des choses les plus terribles contre moi, car jamais je ne pus expliquer de qui je tenais la connaissance de ce mot d'amour. Milord, sans le savoir, fut très-mal pour moi ; mais j'avais remarqué déjà qu'il était en enfance. Sa Seigneurie ne soupçonna jamais les basses intrigues auxquelles je fus en butte. Plusieurs petits chats, qui me défendirent contre l'opinion publique, m'ont dit que parfois il demande son ange, la joie de ses yeux, sa *darling*, sa *sweet* Beauty! Ma propre mère, venue à Londres, refusa de me voir et de m'écouter, en me disant que jamais une chatte anglaise ne devait être soupçonnée, et que je mettais bien de l'amertume dans ses vieux jours. Mes sœurs, jalouses de mon élévation, appuyèrent mes accusatrices. Enfin, les domestiques déposèrent contre moi. Je vis alors clairement à propos de quoi tout le monde perd la tête en Angleterre. Dès qu'il s'agit d'une criminelle conversation, tous les sentiments s'arrêtent, une mère n'est plus une mère, une nourrice voudrait reprendre son lait, et toutes les chattes hurlent par les rues. Mais, ce qui fut bien plus infâme, mon vieil avocat, qui, dans le temps croyait à l'innocence de la reine d'Angleterre, à qui j'avais tout raconté dans le moindre détail, qui m'avait assuré qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, et à qui, pour preuve de mon innocence, j'avouai ne rien comprendre à ces mots : *criminelle conversation* (il me dit que c'était ainsi appelé, précisément parce qu'on parlait très-peu); cet

avocat, gagné par le capitaine Puck, me défendit si mal, que ma cause parut perdue. Dans cette circonstance, j'eus le courage de comparaître devant les *doctors commons*.

— Milords, dis-je, je suis une chatte anglaise, et je suis innocente! Que dirait-on de la justice de la vieille Angleterre, si...?

A peine eus-je prononcé ces paroles, que d'effroyables murmures couvrirent ma voix, tant le public avait été travaillé par le *Cat-Cronicle* et par les amis de Puck.

— Elle met en doute la justice de la vieille Angleterre qui a créé le jury! criait-on.

— Elle veut vous expliquer, milords, s'écria l'abominable avocat de mon adversaire, comment elle allait sur les gouttières avec un chat français pour le convertir à la religion anglicane, tandis qu'elle y allait bien plutôt pour en revenir dire en bon français *Mon petit homme* à son mari, pour écouter les abominables principes du papisme, et apprendre à méconnaître les lois et les usages de la vieille Angleterre.

Quand on parle de ces sornettes à un public anglais, il devient fou. Aussi des tonnerres d'applaudissements accueillirent-ils les paroles de l'avocat de Puck. Je fus condamnée, à l'âge de vingt-six mois, quand je pouvais prouver que j'ignorais encore ce que c'était qu'un chat. Mais, à tout ceci, je gagnai de comprendre que c'est à cause de ses radotages qu'on appelle Albion « la vieille Angleterre » !

Je tombai dans une grande mischatopie qui fut causée moins par mon divorce que par la mort de mon cher Brisquet, que Puck fit tuer dans une émeute, en craignant sa vengeance. Aussi rien ne me met-il plus en fureur que d'entendre parler de la loyauté des chats anglais.

Vous voyez, ô animaux français, qu'en nous familiarisant avec les hommes, nous en prenons tous les vices et toutes les mauvaises institutions. Revenons à la vie sauvage, où nous n'obéissons qu'à l'instinct, et où nous ne trouvons pas des usages qui s'opposent aux vœux les plus sacrés de la nature. J'écris en ce moment un traité politique à l'usage des classes ouvrières animales, afin de les engager à ne plus tourner les broches, ni se laisser atteler à de petites charrettes, et pour leur enseigner les moyens de se soustraire à l'oppression du grand aristocrate. Quoique notre griffon-

nage soit célèbre, je crois que miss Henriette Martineau ne me désavouerait pas. Vous savez sur le continent que la littérature est devenue l'asile de toutes les chattes qui protestent contre l'immoral monopole du mariage, qui résistent à la tyrannie des institutions, et veulent revenir aux lois naturelles.

J'ai omis de vous dire que, quoique Brisquet eût le corps traversé par un coup reçu dans le dos, le *coroner*, par une infâme hypocrisie, a déclaré qu'il s'était empoisonné lui-même avec de l'arsenic, comme si jamais un chat si gai, si fou, si étourdi, pouvait avoir assez réfléchi sur la vie pour concevoir une idée si sérieuse, et comme si un chat que j'aimais pouvait avoir la moindre envie de quitter l'existence! Mais, avec l'appareil de Marsh, on a trouvé des taches sur une assiette.

1840.

GUIDE-ANE

A L'USAGE

DES ANIMAUX QUI VEULENT PARVENIR AUX HONNEURS

Messieurs les rédacteurs, les ânes sentent le besoin de s'opposer, à la tribune animale, contre l'injuste opinion qui fait de leur nom un symbole de bêtise. Si la capacité manque à celui qui vous envoie cette écriture, on ne dira pas du moins qu'il ait manqué de courage. Et d'abord, si quelque philosophe examine un jour la bêtise dans ses rapports avec la société, peut-être trouvera-t-on que le bonheur se comporte absolument comme un âne. Puis, sans les ânes, les majorités ne se formeraient pas : ainsi, l'âne peut passer pour le type du gouverné. Mais mon intention n'est pas de parler politique. Je m'en tiens à montrer que nous avons beaucoup plus de chances que les gens d'esprit pour arriver aux honneurs, nous ou ceux qui sont faits à notre image : songez que l'âne parvenu qui vous adresse cet intéressant Mémoire vit aux dépens d'une grande nation, et qu'il est logé, sans princesse, hélas! aux frais du gouvernement britannique, dont les prétentions puritaines vous ont été dévoilées par une chatte.

Mon maître était un simple instituteur primaire aux environs de Paris, que la misère ennuyait fort. Nous avions cette première et constitutive ressemblance de caractère, que nous aimions beaucoup à nous occuper à ne rien faire et à bien vivre. On appelle ambition cette tendance propre aux ânes et aux hommes : on la dit développée par l'état de société, je la crois excessivement naturelle. En apprenant que j'appartenais à un maître d'école, les ânesses m'en-

voyèrent leurs petits, à qui je voulus montrer à s'exprimer correctement ; mais ma classe n'eut aucun succès et fut dissipée à coups de bâton. Mon maître était évidemment jaloux : mes bourriquets brayaient couramment quand les siens ânonnaient encore, et je l'entendis disant avec une profonde injustice :

— Vous êtes des ânes!

Néanmoins, mon maître fut frappé des résultats de ma méthode, qui l'emportait évidemment sur la sienne.

— Pourquoi, se dit-il, les petits de l'homme mettent-ils beaucoup plus de temps à parler, à lire et à écrire, que les ânes à savoir la somme de science qui leur est nécessaire pour vivre. Comment ces animaux apprennent-ils si promptement tout ce que savent leurs pères? Chaque animal possède un ensemble d'idées, une collection de calculs invariables qui suffisent à la conduite de sa vie et qui sont tous aussi dissemblables que le sont les animaux entre eux! Pourquoi l'homme est-il destitué de cet avantage? Quoique mon maître fût d'une ignorance crasse en histoire naturelle, il aperçut une science dans la réflexion que je lui suggérais, et résolut d'aller demander une place au ministère de l'instruction publique, afin d'étudier cette question aux frais de l'État.

Nous entrâmes à Paris, l'un portant l'autre, par le faubourg Saint-Marceau. Quand nous parvînmes à cette élévation qui se trouve après la barrière d'Italie et d'où la vue embrasse la capitale, nous fîmes l'un et l'autre cette admirable oraison postulatoire en deux langues :

Lui. — O sacrés palais où se cuisine le budget! quand la signature d'un professeur parvenu me donnera-t-elle le vivre et le couvert, la croix de la Légion d'honneur et une chaire de n'importe quoi, n'importe où! Je compte dire tant de bien de tout le monde, qu'il sera difficile de dire du mal de moi! Mais comment parvenir au ministre, et comment lui prouver que je suis digne d'occuper une place quelconque?

Moi. — O charmant Jardin des Plantes, où les animaux sont si bien soignés! asile où l'on boit et où l'on mange sans avoir à craindre les coups de bâton, m'ouvriras-tu jamais tes steppes de vingt pieds carrés, tes vallées suisses larges de trente mètres? Serai-je jamais un animal couché sur l'herbe du budget? Mourrai-je de vieillesse

entre tes élégants treillages, étiqueté sous un numéro quelconque, avec ces mots : *Ane d'Afrique, donné par un tel, capitaine de vaisseau?* Le roi viendra-t-il me voir?

Après avoir ainsi salué la ville des acrobates et des prestidigitateurs, nous descendîmes dans les défilés puants du célèbre faubourg plein de cuirs et de science, où nous nous logeâmes dans une misérable auberge encombrée de Savoyards avec leurs marmottes, d'Italiens avec leurs singes, d'Auvergnats avec leurs chiens, de Parisiens avec leurs souris blanches, de harpistes sans cordes et de chanteurs enroués, tous animaux savants. Mon maître, séparé du suicide par six pièces de cent sous, avait pour trente francs d'espérance. Cet hôtel, dit de la *Miséricorde*, est un de ces établissements philanthropiques où l'on couche pour deux sous par nuit, et où l'on dîne pour neuf sous par repas. Il y existe une vaste écurie où les mendiants et les pauvres, où les artistes ambulants mettent leurs animaux, et où naturellement mon maître me fit entrer, car il me donna pour un âne savant. Marmus, tel était le nom de mon maître, ne put s'empêcher de contempler la curieuse assemblée des bêtes dépravées auxquelles il me livrait. Une marquise en falbalas, en bibi à plumes, à ceinture dorée, guenon vive comme la poudre, se laissait conter fleurette par un soldat, héros des parades populaires, un vieux lapin qui faisait admirablement l'exercice. Un caniche intelligent, qui jouait à lui seul un drame de l'école moderne, s'entretenait des caprices du public avec un grand singe assis sur son chapeau de troubadour. Plusieurs souris grises au repos admiraient une chatte habituée à respecter deux serins, et qui causait avec une marmotte éveillée.

— Et moi, dit mon maître, qui croyais avoir découvert une science, celle des instincts comparés, ne voilà-t-il pas de cruels démentis dans cette écurie! Toutes ces bêtes se sont faites hommes.

— Monsieur veut se faire savant? dit un jeune homme à mon maître. La science vous absorbe, et l'on reste en chemin! Pour parvenir, apprenez, jeune ambitieux dont les espérances se révèlent par l'état de vos vêtements, qu'il faut marcher, et, pour marcher, nous ne devons pas avoir de bagage.

— A quel grand politique ai-je l'honneur de parler? dit mon maître.

— A un pauvre garçon qui a essayé de tout, qui a tout perdu, excepté son énorme appétit, et qui, en attendant mieux, vit de canards aux journaux et loge à la *Miséricorde*. Et qui êtes-vous?

— Un instituteur primaire démissionnaire, qui naturellement ne sait pas grand'chose, mais qui s'est demandé pourquoi les animaux possédaient *à priori* la science spéciale de leur vie, appelée *instinct*, tandis que l'homme n'apprend rien sans des peines inouïes.

— Parce que la science est inutile! s'écria le jeune homme. Avez-vous jamais étudié *le Chat botté?*

— Je le racontais à mes élèves quand ils avaient été sages.

— Eh bien, mon cher, là est la règle de conduite pour tous ceux qui veulent parvenir. Que fait le chat? Il annonce que son maître possède des terres, et on le croit! Comprenez-vous qu'il suffit de faire savoir qu'on a, qu'on est, qu'on possède! Qu'importe que vous n'ayez rien, que vous ne soyez rien, que vous ne possédiez rien, si les autres croient! Mais *væ soli!* a dit l'Écriture. En effet, il faut être deux en politique comme en amour, pour enfanter une œuvre quelconque. Vous avez inventé, mon cher, *l'Instinctologie*, et vous aurez une chaire d'instincts comparés. Vous allez être un grand savant, et, moi, je vais l'annoncer au monde, à l'Europe, à Paris, au ministre, à son secrétaire, aux commis, aux surnuméraires! Mahomet a été bien grand quand il a eu quelqu'un pour soutenir à tort et à travers qu'il était prophète.

— Je veux bien être un grand savant, dit Marmus, mais on me demandera d'expliquer ma science.

— Serait-ce une science, si vous pouviez l'expliquer?

— Encore, faut-il un point de départ.

— Oui, dit le jeune journaliste, nous devrions avoir un animal qui dérangerait toutes les combinaisons de nos savants. Le baron Cerceau, par exemple, a passé sa vie à parquer les animaux dans des divisions absolues, et il y tient, c'est sa gloire à lui; mais, en ce moment, de grands philosophes brisent toutes les cloisons du baron Cerceau. Entrons dans le débat. Selon nous, l'instinct sera la pensée de l'animal, évidemment plus distinctible par sa vie intellectuelle que par ses os, ses tarses, ses dents, ses vertèbres. Or, quoique l'instinct subisse des modifications, il est *un* dans son

essence, et rien ne prouvera mieux l'unité des choses, malgré leur apparente diversité. Ainsi, nous soutiendrons qu'il n'y a qu'un animal comme il n'y a qu'un instinct; que l'instinct est, dans toutes les organisations animales, l'appropriation des moyens à la vie que les circonstances changent, et non le principe. Nous intervenons par une science nouvelle contre le baron Cerceau, en faveur des grands naturalistes philosophes qui tiennent pour l'unité zoologique, et nous obtiendrons du tout-puissant baron de bonnes conditions en lui vendant notre science.

— Science n'est pas conscience, dit Marmus. Eh bien, je n'ai plus besoin de mon âne.

— Vous avez un âne? s'écria le journaliste; nous sommes sauvés! Nous allons en faire un zèbre extraordinaire, qui attirera l'attention du monde savant sur votre système des instincts comparés, par quelque singularité qui dérangera les classifications. Les savants vivent par la nomenclature, renversons la nomenclature. Ils s'alarmeront, ils capituleront, ils nous séduiront, et, comme tant d'autres, nous nous laisserons séduire. Il se trouve dans cette auberge des charlatans qui possèdent des secrets merveilleux. C'est ici que se font les sauvages qui mangent des animaux vivants, les hommes squelettes, les nains pesant cent cinquante kilogrammes, les femmes barbues, les poissons démesurés, les êtres monstrueux. Moyennant quelques politesses, nous aurons les moyens de préparer aux savants quelque fait révolutionnaire.

A quelle sauce allait-on me mettre? Pendant la nuit, on me fit des incisions transversales sur la peau, après m'avoir rasé le poil, et un charlatan m'y appliqua je ne sais quelle liqueur. Quelques jours après, j'étais célèbre. Hélas! j'ai connu les terribles souffrances par lesquelles s'achète toute célébrité. Dans tous les journaux, les Parisiens lisaient :

« Un courageux voyageur, un modeste naturaliste, Adam Marmus, qui a traversé l'Afrique en passant par le centre, a ramené, des montagnes de la Lune, un zèbre dont les particularités dérangent sensiblement les idées fondamentales de la zoologie, et donnent gain de cause à l'illustre philosophe, qui n'admet aucune différence dans les organisations animales, et qui a proclamé, aux applaudis-

sements des savants de l'Allemagne, le grand principe d'une même contexture pour tous les animaux. Les bandes de ce zèbre sont jaunes et se détachent sur un fond noir. Or, on sait que les zoologistes, qui tiennent pour les divisions impitoyables, n'admettaient pas qu'à l'état sauvage le genre cheval eût la robe noire. Quant à la singularité des bandes jaunes, nous laissons au savant Marmus la gloire de l'expliquer dans le beau livre qu'il compte publier sur les *Instincts comparés,* science qu'il a créée en observant dans le centre de l'Afrique plusieurs animaux inconnus. Ce zèbre, la seule conquête scientifique que les dangers d'un pareil voyage lui aient permis de rapporter, marche à la façon de la girafe. Ainsi, l'instinct des animaux se modifierait selon les milieux où ils se trouvent. De ce fait, inouï dans les annales de la science, découle une théorie nouvelle de la plus haute importance pour la zoologie. M. Adam Marmus exposera ses idées dans un cours public, malgré les intrigues des savants dont les systèmes vont être ruinés, et qui déjà lui ont fait refuser la salle Saint-Jean à l'hôtel de ville. »

Tous les journaux, et même le grave *Moniteur,* répétèrent cet audacieux canard. Pendant que le Paris savant se préoccupait de ce fait, Marmus et son ami s'installaient dans un hôtel décent de la rue de Tournon, où il y avait pour moi une écurie, de laquelle ils prirent la clef. Les savants en émoi envoyèrent un académicien armé de ses ouvrages, et qui ne dissimula point l'inquiétude causée par ce fait à la doctrine fataliste du baron Cerceau. Si l'instinct des animaux changeait selon les climats, selon les milieux, l'animalité était bouleversée. Le grand homme qui osait prétendre que le principe *vie* s'accommodait à tout, allait avoir définitivement raison contre l'ingénieux baron, qui soutenait que chaque classe était une organisation à part. Il n'y avait plus aucune distinction à faire entre les animaux que pour le plaisir des amateurs de collections. Les sciences naturelles devenaient un joujou ! L'huître, le polype du corail, le lion, le zoophyte, les animalcules microscopiques et l'homme étaient le même appareil modifié seulement par des organes plus ou moins étendus. Salteinbeek le Belge, Vosman-Betten, sir Fairnight, Gobtoussell, le savant danois Sottenbach, Craneberg, les disciples aimés du professeur français, l'empor-

taient avec leur doctrine unitaire sur le baron Cerceau et ses nomenclatures. Jamais fait plus irritant n'avait été jeté entre deux partis belligérants. Derrière Cerceau se rangeaient des académiciens, l'Université, des légions de professeurs, et le gouvernement appuyait une théorie présentée comme la seule en harmonie avec la Bible.

Marmus et son ami se tinrent fermes. Aux questions de l'académicien, ils répondirent par l'affirmation sèche des faits et par l'exposition de leur doctrine. En sortant, l'académicien leur dit alors :

— Messieurs, entre nous, oui, le professeur que vous venez appuyer est un homme d'un profond et audacieux génie; mais son système, qui peut-être explique le monde, je n'en disconviens pas, ne doit pas se faire jour : il faut dans l'intérêt de la science...

— Dites des savants! s'écria Marmus.

— Soit, reprit l'académicien; il faut qu'il soit écrasé dans son œuf; car, après tout, messieurs, c'est le panthéisme.

— Croyez-vous? dit le jeune journaliste.

— Comment admettre une attraction moléculaire, sans un libre arbitre qui laisse alors la matière indépendante de Dieu!

— Pourquoi Dieu n'aurait-il pas tout organisé par la même loi? dit Marmus.

— Vous voyez, dit le journaliste à l'oreille de l'académicien, il est d'une profondeur newtonienne. Pourquoi ne le présenteriez-vous pas au ministre de l'instruction publique?

— Mais certainement, dit l'académicien, heureux de pouvoir se rendre maître du zèbre révolutionnaire.

— Peut-être le ministre serait-il satisfait d'être le premier à voir notre curieux animal, et vous nous feriez le plaisir de l'accompagner, reprit mon maître.

— Je vous remercie...

— Le ministre pourra dès lors apprécier les services qu'un pareil voyage a rendus à la science, dit le journaliste sans laisser la parole à l'académicien. Mon ami peut-il avoir été pour rien dans les montagnes de la Lune? Vous verrez l'animal, il marche à la manière des girafes. Quant à ses bandes jaunes sur fond noir, elles proviennent de la température de ces montagnes, qui est de

plusieurs zéros Fareinheit et de beaucoup de zéros Réaumur.

— Peut-être serait-il dans vos intentions d'entrer dans l'instruction publique? demanda l'académicien.

— Belle carrière! s'écria le journaliste en faisant un haut-le-corps.

— Oh! je ne vous parle pas de faire ce métier d'oison qui consiste à mener les élèves aux champs et les surveiller au bercail; mais, au lieu de professer à l'Athénée, qui ne mène à rien, il est des suppléances à des chaires qui mènent à tout, à l'Institut, à la Chambre, à la cour, à la direction d'un théâtre ou d'un petit journal. Enfin, nous en causerons.

Ceci se passait dans les premiers jours de l'année 1831, époque à laquelle les ministres éprouvaient le besoin de se populariser. Le ministre de l'instruction publique, qui savait tout, et même un peu de politique, fut averti par l'académicien de l'importance d'un pareil fait relativement au système du baron Cerceau. Ce ministre un peu mômier (on nomme ainsi, dans la république de Genève, les protestants exagérés) n'aimait pas l'invasion du panthéisme dans la science. Or, le baron Cerceau, mômier par excellence, qualifiait la grande doctrine de l'unité zoologique de doctrine panthéiste, espèce d'aménité de savant : en science, on se traite poliment de panthéiste pour ne pas lâcher le mot athée.

Les partisans du système de l'unité zoologique apprirent qu'un ministre devait faire une visite au précieux zèbre, et craignirent les séductions. Le plus ardent des disciples du grand homme accourut alors, et voulut voir l'illustre Marmus ; les faits Paris étaient montés à cette brillante épithète par d'habiles transitions. Mes deux maîtres refusèrent de me montrer. Je ne savais pas encore marcher comme ils le voulaient, et le poil de mes bandes jaunies au moyen d'une cruelle application chimique n'était pas encore assez fourni. Ces deux habiles intrigants firent causer le jeune disciple, qui leur développa le magnifique système de l'unité zoologique, dont la pensée est en harmonie avec la grandeur et la simplicité du Créateur, et dont le principe concorde à celui que Newton a trouvé pour expliquer les mondes supérieurs. Mon maître écoutait de toutes mes oreilles.

— Nous sommes en pleine science, et *notre* zèbre domine la question, dit le journaliste.

— *Mon* zèbre, répondit Marmus, n'est plus un zèbre, c'est un fait qui engendre une science.

— Votre science des instincts comparés, reprit l'unitariste, appuie la remarque due au savant sir Fairnight sur les moutons d'Espagne, d'Écosse, de Suisse, qui paissent différemment, selon la disposition de l'herbe.

— Mais, s'écria le journaliste, les produits ne sont-ils pas également différents, selon les milieux atmosphériques? Notre zèbre à l'allure de girafe explique pourquoi l'on ne peut pas faire le beurre blanc de la Brie en Normandie, ni réciproquement le beurre jaune et le fromage de Neufchâtel à Meaux.

— Vous avez mis le doigt sur la question, s'écria le disciple enthousiasmé. Les petits faits font les grandes découvertes. Tout se tient dans la science. La question des fromages est intimement liée à la question de la forme zoologique et à celle des instincts comparés. L'instinct est tout l'animal, comme la pensée est l'homme concentré. Si l'instinct se modifie et change selon les milieux où il se développe, où il agit, il est clair qu'il en est de même du *zoon*, de la forme extérieure que prend la vie. Il n'y a qu'un principe, une même forme.

— Un même patron pour tous les êtres, dit Marmus.

— Dès lors, reprit le disciple, les nomenclatures sont bonnes pour nous rendre compte à nous-mêmes des différences, mais elles ne sont plus la science.

— Ceci, monsieur, dit le journaliste, est le massacre des vertébrés et des mollusques, des articulés et des rayonnés depuis les mammifères jusqu'aux cirrhopodes, depuis les acéphales jusqu'aux crustacés! Plus d'échinodermes, ni d'acalèphes, ni d'infusoires! Enfin, vous abattez toutes les cloisons inventées par le baron Cerceau! Et tout va devenir si simple, qu'il n'y aura plus de science, il n'y aura plus qu'une loi... Ah! croyez-le bien, les savants vont se défendre, et il y aura bien de l'encre de répandue! Pauvre humanité! Non, ils ne laisseront pas tranquillement un homme de génie annuler ainsi les ingénieux travaux de tant d'observateurs qui ont mis la création en bocal! On nous calomniera autant que

votre grand philosophe a été calomnié. Or, voyez ce qui est arrivé à Jésus-Christ, qui a proclamé l'égalité des âmes, comme vous voulez proclamer l'unité zoologique! C'est à faire frémir. Ah! Fontenelle avait raison : fermons les poings quand nous tenons une vérité.

— Auriez-vous peur, messieurs? dit le disciple du Prométhée des sciences naturelles. Trahiriez-vous la sainte cause de l'animalité?

— Non, monsieur! s'écria Marmus, je n'abandonnerai pas la science à laquelle j'ai consacré ma vie; et, pour vous le prouver, nous rédigerons ensemble la notice sur mon zèbre.

— Hein! vous voyez, tous les hommes sont des enfants, l'intérêt les aveugle, et, pour les mener, il suffit de connaître leurs intérêts, dit le jeune journaliste à mon maître quand l'unitariste fut parti.

— Nous sommes sauvés! dit Marmus.

Une notice fut donc savamment rédigée sur le zèbre du centre de l'Afrique par le plus habile disciple du grand philosophe, qui, plus hardi sous le nom de Marmus, formula complétement la doctrine. Mes deux maîtres entrèrent alors dans la phase la plus amusante de la célébrité. Tous deux se virent accablés d'invitations à dîner en ville, de soirées, de matinées dansantes. Ils furent proclamés savants et illustres par tant de monde, qu'ils eurent trop de complices pour jamais être autre chose que des savants du premier ordre. L'épreuve du beau travail de Marmus fut envoyée au baron Cerceau. L'Académie des sciences trouva dès lors l'affaire si grave, qu'aucun académicien n'osait donner un avis.

— Il faut voir, il faut attendre, disait-on.

M. Salteinbeek, le savant belge, avait pris la poste. M. Vos-man-Betten de Hollande et l'illustre Fabricius Gobtoussell étaient en route pour voir ce fameux zèbre, ainsi que sir Fairnight. Le jeune et ardent disciple de la doctrine de l'unité zoologique travaillait à un mémoire dont les conclusions étaient terribles contre les formules de Cerceau.

Déjà, dans la botanique, un parti se formait, qui tenait pour l'unité de composition des plantes. L'illustre professeur de Candolle, le non moins illustre de Mirbel, éclairés par les audacieux travaux de M. Dutrochet, hésitaient encore par pure condescendance pour l'autorité de Cerceau. L'opinion d'une parité de composition chez les produits de la botanique et chez ceux de la zoo-

logie gagnait du terrain. Cerceau décida le ministre à visiter le zèbre. Je marchais alors au gré de mes maîtres. Le charlatan m'avait fait une queue de vache, et mes bandes jaunes et noires me donnaient une parfaite ressemblance avec une guérite autrichienne.

— C'est étonnant, dit le ministre en me voyant me porter alternativement sur les deux pieds gauches et sur les deux pieds droits pour marcher.

— Étonnant, dit l'académicien; mais ce ne serait pas inexplicable.

— Je ne sais pas, dit l'âpre orateur devenu complaisant ministre, comment on peut conclure de la diversité à l'unité.

— Affaire d'entêté, dit spirituellement Marmus sans se prononcer encore.

Ce ministre, homme de doctrines absolues, sentait la nécessité de résister aux faits subversifs, et il se mit à rire de cette raillerie.

— Il est bien difficile, monsieur, reprit-il en prenant Marcus par le bras, que ce zèbre, habitué à la température du centre de l'Afrique, vive rue de Tournon...

En entendant cet arrêt cruel, je fus si affecté, que je me mis à marcher naturellement.

— Laissons-le vivre tant qu'il pourra, dit mon maître effrayé de mon intelligente opposition, car j'ai pris l'engagement de faire un cours à l'Athénée, et il ira bien jusque-là...

— Vous êtes un homme d'esprit, vous aurez bientôt trouvé des élèves pour votre belle science des instincts comparés, qui, remarquez-le bien, doit être en harmonie avec les doctrines du baron Cerceau. Ne sera-t-il pas cent fois plus glorieux pour vous de vous faire représenter par un disciple?

— J'ai, dit alors le baron Cerceau, un élève d'une grande intelligence qui répète admirablement ce qu'on lui apprend; nous nommons cette espèce d'écrivain un vulgarisateur...

— Et nous un perroquet, dit le journaliste.

— Ces gens rendent de vrais services aux sciences, ils les expliquent et savent se faire comprendre des ignorants.

— Ils sont de plain-pied avec eux, répondit le journaliste.

— Eh bien, il se fera le plus grand plaisir d'étudier la théorie

des instincts comparés et de la coordonner avec l'anatomie comparée et avec la géologie; car, en science, tout se tient.

— Tenons-nous donc, dit Marmus en prenant la main du baron Cerceau et lui manifestant le plaisir qu'il avait de se rencontrer avec le plus grand, le plus illustre des naturalistes.

Le ministre promit alors, sur les fonds destinés à l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, une somme assez importante à l'illustre Marmus, qui dut recevoir auparavant la croix de la Légion d'honneur. La Société de géographie, jalouse d'imiter le gouvernement, offrit à Marmus un prix de mille francs pour son voyage aux montagnes de la Lune. Par le conseil de son ami le journaliste, mon maître rédigeait, d'après tous les voyages précédents en Afrique, une relation de son voyage. Il fut reçu membre de la Société géographique.

Le journaliste, nommé sous-bibliothécaire au Jardin des Plantes, commençait à faire tympaniser dans les petits journaux le grand philosophe : on le regardait comme un rêveur, comme l'ennemi des savants, comme un dangereux panthéiste, on s'y moquait de sa doctrine.

Ceci se passait pendant les tempêtes politiques des années les plus tumultueuses de la révolution de juillet, Marmus acheta sur-le-champ une maison à Paris, avec le produit de son prix et de la gratification ministérielle. Le voyageur fut présenté à la cour, où il se contenta d'écouter. On y fut si enchanté de sa modestie, qu'il fut aussitôt nommé conseiller de l'Université. En étudiant les hommes et les choses autour de lui, Marmus comprit que les cours étaient inventés pour ne rien dire; il accepta donc le jeune perroquet que le baron Cerceau lui proposa, et dont la mission était, en exposant la science des instincts comparés, d'étouffer le fait du zèbre en le traitant d'exception monstrueuse : il y a, dans les sciences, une manière de grouper les faits, de les déterminer, comme, en finance, une manière de grouper les chiffres.

Le grand philosophe, qui n'avait ni places à donner, ni aucun gouvernement pour lui, autre que le gouvernement de la science à la tête de laquelle l'Allemagne le mettait, tomba dans une tristesse profonde en apprenant que le cours des instincts comparés allait être fait par un adepte du baron Cerceau, devenu le disciple

de l'illustre Marmus. En se promenant le soir sous les grands marronniers, il déplorait le schisme introduit dans la haute science, et les manœuvres auxquelles l'entêtement de Cerceau donnait lieu.

— On m'a caché le zèbre! s'écria-t-il.

Ses élèves étaient furieux. Un pauvre auteur entendit, par la grille de la rue de Buffon, l'un d'eux s'écrier en sortant de cette conférence :

— O Cerceau! toi si souple et si clair, si profond analyste, écrivain si élégant, comment peux-tu fermer les yeux à la vérité? Pourquoi persécuter le vrai? Si tu n'avais que trente ans, tu aurais le courage de refaire la science. Tu penses à mourir dans tes nomenclatures, et tu ne songes pas à l'inexorable postérité qui les brisera, armée de l'unité zoologique que nous lui léguerons!

Le cours où devait se faire l'exposition de la science des instincts comparés eut lieu devant la plus brillante assemblée, car il était surtout mis à la portée des femmes. Le disciple du grand Marmus, déjà qualifié d'ingénieux orateur dans les réclames envoyées aux journaux par le bibliothécaire, commença par dire que nous étions devancés sur ce point par les Allemands : Vittembock et Mittemberg, Clarenstein, Borborinski, Valerius et Kirbach avaient établi, démontré que la zoologie se métamorphoserait un jour en instinctologie. Les divers instincts répondaient aux organisations classées par Cerceau. Et, partant de là, le jeune perroquet répéta, dans une charmante phraséologie, tout ce que de savants observateurs avaient écrit sur l'instinct, il expliqua l'instinct, il raconta les merveilles de l'instinct, il joua des variations sur l'instinct, absolument comme Paganini jouait des variations sur la quatrième corde de son violon.

Les bourgeois, les femmes, s'extasièrent. Rien n'était plus instructif, ni plus intéressant. Quelle éloquence! on n'entendait de si belles choses qu'en France! La province lut dans tous les journaux ce fait, à la rubrique de Paris :

« Hier, à l'Athénée, a eu lieu l'ouverture du cours d'instincts comparés, par le plus habile élève de l'illustre Marmus, le créateur de cette nouvelle science, et cette première séance a réalisé tout ce qu'on en attendait. Les émeutiers de la science avaient

espéré trouver un allié dans ce grand zoologiste; mais il a été démontré que l'instinct était en harmonie avec la forme. Aussi l'auditoire a-t-il manifesté la plus vive approbation en trouvant Marmus d'accord avec notre illustre Cerceau. »

Les partisans du grand philosophe furent consternés; ils devinaient bien qu'au lieu d'une discussion sérieuse, il n'y avait eu que des paroles : *Verba et voces.* Ils allèrent trouver Marmus, et lui firent de cruels reproches.

— L'avenir de la science était dans vos mains, et vous l'avez trahie! Pourquoi ne pas vous être fait un nom immortel, en proclamant le grand principe de l'attraction moléculaire?

— Remarquez, dit Marmus, avec quel soin mon élève s'est abstenu de parler de vous, de vous injurier. Nous avons ménagé Cerceau pour pouvoir vous rendre justice plus tard.

Sur ces entrefaites, l'illustre Marmus fut nommé député par l'arrondissement où il était né, dans les Pyrénées-Orientales; mais, avant sa nomination, Cerceau le fit nommer quelque part professeur de quelque chose, et ses occupations législatives déterminèrent la création d'un suppléant, qui fut le bibliothécaire, l'ancien journaliste, qui se fit préparer son cours par un homme de talent inconnu auquel il donna de temps en temps vingt francs.

La trahison fut alors évidente. Sir Fairnight, indigné, écrivit en Angleterre, fit un appel à onze pairs qui s'intéressaient à la science, et je fus acheté pour une somme de quatre mille livres sterling, que se partagèrent le professeur et son suppléant.

Je suis, en ce moment, aussi heureux que l'est mon maître. L'astucieux bibliothécaire profita de mon voyage pour voir Londres, sous le prétexte de donner des instructions à mon gardien, mais bien pour s'entendre avec lui. Je fus ravi de mon avenir en entrant dans la place qui m'était destinée. Sous ce rapport, les Anglais sont magnifiques. On m'avait préparé une charmante vallée, d'un quart d'acre, au bout de laquelle se trouve une belle cabane construite en bûches d'acajou. Une espèce de constable est attaché à ma personne, à cinquante livres sterling d'appointements.

— Mon cher, lui dit le savant faiseur de puffs décoré de la Légion d'honneur, si tu veux garder tes appointements aussi long-

temps que vivra cet âne, aie soin de ne jamais lui laisser reprendre son ancienne allure, et saupoudre toujours les raies qui en font un zèbre avec cette liqueur que je te confie, et que tu renouvelleras chez un apothicaire.

Depuis quatre ans, je suis nourri aux frais du *Zoological Garden*, où mon gardien soutient *mordicus* aux visiteurs que l'Angleterre me doit à l'intrépidité des grands voyageurs anglais Fenmann et Dapperton. Je finirai, je le vois, doucement mes jours dans cette délicieuse position, ne faisant rien que de me prêter à cette innocente tromperie, à laquelle je dois les flatteries de toutes les jolies miss, des belles ladys qui m'apportent du pain, de l'avoine, de l'orge, et viennent me voir marcher des deux pieds à la fois, en admirant les fausses zébrures de mon pelage sans comprendre l'importance de ce fait.

— La France n'a pas su garder l'animal le plus curieux du globe, disent les directeurs aux membres du Parlement.

Enfin, je me mis résolûment à marcher comme je marchais auparavant. Ce changement de démarche me rendit encore plus célèbre. Mon maître, obstinément appelé l'illustre Marmus, et tout le parti *variétaire* surent expliquer le fait à son avantage, en disant que feu le baron Cerceau avait prédit que la chose arriverait ainsi. Mon allure était un retour à l'instinct inaltérable donné par Dieu aux animaux, et dont j'avais dévié, moi et les miens, en Afrique. Là-dessus, on cita ce qui se passe à propos de la couleur des chevaux sauvages dans les llanos d'Amérique et dans les steppes de la Tartarie, où toutes les couleurs dues au croisement des chevaux domestiques finissent par se résoudre dans la vraie, naturelle et unique couleur des chevaux sauvages, qui est le gris de souris. Mais les partisans de l'unité de composition, de l'attraction moléculaire et du développement de la forme et de l'instinct selon les exigences du milieu, seule manière d'expliquer la création constante et perpétuelle, prétendirent qu'au contraire l'instinct changeait avec le milieu.

Le monde savant est partagé entre Marmus, officier de la Légion d'honneur, conseiller de l'Université, professeur de ce que vous savez, membre de la Chambre des députés et de l'Académie des sciences morales et politiques, qui n'a ni écrit une ligne, ni dit un

mot, mais que les adhérents de feu Cerceau regardent comme un profond philosophe, et le vrai philosophe appuyé par les vrais savants, les Allemands, les grands penseurs!

Beaucoup d'articles s'échangent, beaucoup de dissertations se publient, beaucoup de brochures paraissent; mais il n'y a dans tout cela qu'une vérité de démontrée : c'est qu'il existe dans le budget une forte contribution payée aux intrigants par les imbéciles; que toute chaire est une marmite, le public un légume; que celui qui sait se taire est plus habile que celui qui parle; qu'un professeur est nommé moins pour ce qu'il dit que pour ce qu'il ne dit point, et qu'il ne s'agit pas tant de savoir que d'avoir. Mon ancien maître a placé toute sa famille dans les cabanes du budget.

Le vrai savant est un rêveur, celui qui ne sait rien se dit homme pratique. Pratiquer, c'est prendre sans rien dire. Avoir de l'entregent, c'est se fourrer, comme Marmus, entre les intérêts, et servir le plus fort.

Osez dire que je suis un âne, moi qui vous donne ici la méthode de parvenir, et le résumé de toutes les sciences. Aussi, chers animaux, ne changez rien à la constitution des choses : je suis trop bien au *Zoological Garden* pour ne pas trouver votre révolution stupide! O animaux! vous êtes sur un volcan, vous rouvrez l'abîme des révolutions. Encourageons, par notre obéissance et par la constante reconnaissance des faits accomplis, les divers États à faire beaucoup de Jardins des Plantes, où nous serons nourris aux frais des hommes, et où nous coulerons des jours exempts d'inquiétudes dans nos cabanes, couchés sur des prairies arrosées par le budget, entre des treillages dorés aux frais de l'État, en vrais sinécuristes marmusiens.

Songez qu'après ma mort je serai empaillé, conservé dans les collections, et je doute que nous puissions, dans l'état de nature, *parvenir* à une pareille immortalité. Les Muséum sont le Panthéon des animaux.

1840.

VOYAGE

D'UN

LION D'AFRIQUE A PARIS

ET CE QUI S'ENSUIVIT

I

OU L'ON VERRA PAR QUELLES RAISONS DE HAUTE POLITIQUE LE PRINCE LÉO DUT FAIRE UN VOYAGE EN FRANCE

Au bas de l'Atlas, du côté du désert, règne un vieux lion nourri de ruse. Dans sa jeunesse, il a voyagé jusque dans les montagnes de la Lune; il a su vivre en Barbarie, en Tombouctou, en Hottentotie, au milieu des républiques d'éléphants, de tigres, de boschimans et de troglodytes, en les mettant à contribution et ne leur déplaisant point trop; car ce ne fut que sur ses vieux jours, ayant les dents lourdes, qu'il fit crier les moutons en les croquant. De cette complaisance universelle lui vint le surnom de Cosmopolite, ou l'ami de tout le monde. Une fois sur le trône, il a voulu justifier la jurisprudence des lions par cet admirable axiome : *Prendre, c'est apprendre.* Et il passe pour un des monarques les plus instruits. Ce qui n'empêche pas qu'il ne déteste les lettres et les lettrés.

— Ils embrouillent encore ce qui est embrouillé ! dit-il.

Il eut beau faire, le peuple voulut devenir savant. Les griffes parurent menaçantes sur tous les points du désert. Non-seulement

les sujets du Cosmopolite faisaient mine de le contrarier, mais encore sa famille commençait à murmurer. Les jeunes altesses griffées lui reprochaient de s'enfermer avec un grand griffon, son favori, pour compter ses trésors sans admettre personne à les voir.

Ce lion parlait beaucoup, mais il agissait peu. Les crinières fermentaient. De temps en temps, des singes, perchés sur des arbres, éclaircissaient des questions dangereuses. Des tigres et des léopards demandaient un partage égal du butin. Enfin, comme dans la plupart des sociétés, la question de la viande et des os divisait les masses.

Déjà plusieurs fois le vieux lion avait été forcé de déployer tous ses moyens pour comprimer le mécontentement populaire en s'appuyant sur la classe intermédiaire des chiens et des loups-cerviers, qui lui vendirent un peu cher leur concours. Trop vieux pour se battre, le Cosmopolite voulait finir ses jours tranquillement, et, comme on dit, en bon toscan de Léonie, mourir dans sa tanière. Aussi les craquements de son trône le rendaient-ils songeur. Quand Leurs Altesses les lionceaux le contrariaient un peu trop, il supprimait les distributions de vivres et les domptait par la famine; car il avait appris, dans ses voyages, combien on s'adoucit en ne prenant rien. Hélas! il avait retourné cette grave question sur toutes ses dents. En voyant la Léonie dans un état d'agitation qui pouvait avoir des suites fâcheuses, le Cosmopolite eut une idée excessivement avancée pour un animal, mais qui ne surprit point les cabinets à qui les tours de passe-passe par lesquels il se recommanda pendant sa jeunesse étaient suffisamment connus.

Un soir, entouré de sa famille, il bâilla plusieurs fois, et dit ces sages paroles :

— Je suis véritablement bien fatigué de toujours rouler cette pierre qu'on appelle le pouvoir royal. J'y ai blanchi ma crinière, usé ma parole et dépensé ma fortune, sans y avoir gagné grand'chose. Je dois donner des os à tous ceux qui se disent les soutiens de mon pouvoir! Encore si je réussissais! Mais tout le monde se plaint. Moi seul, je ne me plaignais pas, et voilà que cette maladie me gagne! Peut-être ferais-je mieux de laisser aller les choses et de vous abandonner le sceptre, mes enfants! Vous êtes jeunes, vous aurez

les sympathies de la jeunesse, et vous pourrez vous débarrasser de tous les lions mécontents en les éconduisant à la victoire.

Sa Majesté Lionne eut alors un retour de jeunesse, et chanta *la Marseillaise* des lions :

Aiguisez vos griffes! hérissez vos crinières!

— Mon père, dit le jeune prince, si vous êtes disposé à céder au vœu national, je vous avouerai que les lions de toutes les parties de l'Afrique, indignés du *far niente* de Votre Majesté, étaient sur le point d'exciter des orages capables de faire sombrer le vaisseau de l'État.

— Ah! mon drôle, pensa le vieux lion, tu es attaqué de la maladie des princes royaux, et ne demanderais pas mieux que de voir mon abdication!... Bon! nous allons te rendre sage. — Prince, reprit à haute voix le Cosmopolite, on ne règne plus par la gloire, mais par l'adresse, et, pour vous en convaincre, je veux vous mettre à l'ouvrage.

Dès que cette nouvelle circula dans toute l'Afrique, elle y produisit un tapage inouï. Jamais, dans le désert, aucun lion n'avait abdiqué. Quelques-uns avaient été dépossédés par des usurpateurs, mais personne ne s'était avisé de quitter le trône. Aussi la cérémonie pouvait-elle être facilement entachée de nullité, faute de précédents.

Le matin, à l'aurore, le grand chien, commandant des hallebardiers, dans son grand costume, et armé de toutes pièces, rangea la garde en bataille. Le vieux roi se mit sur son trône. Au-dessus, on voyait ses armes représentant une chimère au grand trot, poursuivie par un poignard. Là, devant tous les oisons qui composaient la cour, le grand griffon apporta le sceptre et la couronne. Le Cosmopolite dit à voix basse ces remarquables paroles à ses lionceaux, qui reçurent sa bénédiction, seule chose qu'il voulut leur donner, car il garda judicieusement ses trésors :

— Enfants, je vous prête ma couronne pour quelques jours; essayez de plaire au peuple, et vous m'en direz des nouvelles.

Puis, à haute voix et se tournant vers la cour, il cria :

— Obéissez à mon fils, il a mes instructions!

Dès que le jeune lion eut le gouvernement des affaires, il fut

assailli par la jeunesse lionne, dont les prétentions excessives, les doctrines, l'ardeur, en harmonie d'ailleurs avec les idées des deux jeunes gens, firent renvoyer les anciens conseillers de la couronne. Chacun voulut leur vendre son concours. Le nombre des places ne se trouva point en rapport avec le nombre des ambitions légitimes; il y eut des mécontents qui réveillèrent les masses intelligentes. Il s'éleva des tumultes, les jeunes tyrans eurent la patte forcée et furent obligés de recourir à la vieille expérience du Cosmopolite, qui, vous le devinez, fomentait ces agitations. Aussi, en quelques heures, le tumulte fut-il apaisé. L'ordre régna dans la capitale. Un baise-griffe s'ensuivit, et la cour fit un grand carnaval pour célébrer le retour au *statu quo,* qui parut être *le vœu du peuple.* Le jeune prince, trompé par cette scène de haute comédie, rendit le trône à son père, qui lui rendit son affection.

Pour se débarrasser de son fils, le vieux lion lui donna une mission. Si les hommes ont la question d'Orient, les lions ont la question d'Europe, où, depuis quelque temps, des hommes usurpaient leur nom, leur crinière et leurs habitudes de conquête. Les susceptibilités nationales des lions s'étaient effarouchées. Et, pour préoccuper les esprits, les empêcher de retroubler sa tranquillité, le Cosmopolite jugea nécessaire de provoquer des explications internationales de tanière à *camarilla.* Son Altesse Lionne, accompagnée d'un de ses tigres ordinaires, partit pour Paris sans aucun attaché.

Nous donnons ici les dépêches diplomatiques du jeune prince et celles de son tigre ordinaire.

II

COMMENT LE PRINCE LÉO FUT TRAITÉ A SON ARRIVÉE DANS LA CAPITALE DU MONDE CIVILISÉ

PREMIÈRE DÉPÊCHE

« Sire,

» Dès que votre auguste fils eut dépassé l'Atlas, il fut reçu à coups de fusil par les postes français. Nous avons compris que les soldats lui rendaient ainsi les honneurs dus à son rang. Le gouverne-

ment français s'est empressé de venir à sa rencontre; on lui a offert une voiture élégante, ornée de barreaux en fer creux qu'on lui fit admirer comme un des progrès de l'industrie moderne. Nous fûmes nourris des viandes les plus recherchées, et nous n'avons eu qu'à nous louer des procédés de la France. Le prince fut embarqué, par égard pour la race animale, sur un vaisseau appelé *le Castor*. Conduits par les soins du gouvernement français jusqu'à Paris, nous y sommes logés aux frais de l'État dans un délicieux séjour appelé le Jardin du Roi, où le peuple vient nous voir avec un tel empressement, qu'on nous a donné les plus illustres savants pour gardiens, et que, pour nous préserver de toute indiscrétion, ces messieurs ont été forcés de mettre des barres de fer entre nous et la foule. Nous sommes arrivés dans d'heureuses circonstances, il se trouve là des ambassadeurs venus de tous les points du globe.

» J'ai lorgné, dans un hôtel, un ours blanc venu d'outre-mer pour des réclamations de son gouvernement. Ce prince Oursakoff m'a dit alors que nous étions les dupes de la France. Les lions de Paris, inquiets de notre ambassade, nous avaient fait enfermer. Sire, nous étions prisonniers.

» — Où pourrons-nous trouver les lions de Paris? lui ai-je demandé.

» Votre Majesté remarquera la finesse de ma conduite. En effet, la diplomatie de la nation lionne ne doit pas s'abaisser jusqu'à la fourberie, et la franchise est plus habile que la dissimulation. Cet ours, assez simple, devina sur-le-champ ma pensée, et me répondit sans détour que les lions de Paris vivaient en des régions tropicales où l'asphalte formait le sol et où les vernis du Japon croissaient, arrosés par l'argent d'une fée appelée au conseil général de la Seine.

» — Allez toujours devant vous, et, quand vous trouverez sous vos pattes des marbres blancs sur lesquels se lit ce mot SEYSSEL! un terrible mot qui a bu de l'or, dévoré des fortunes, ruiné des lions, fait renvoyer bien des tigres, voyager des loups-cerviers, pleurer des rats, rendre gorge à des sangsues, vendre des chevaux et des escargots!... quand ce mot flamboiera, vous serez arrivé dans le quartier Saint-Georges, où se retirent ces animaux.

» — Vous devez être satisfaits, dis-je avec la politesse qui doit distinguer les ambassadeurs, de ne point trouver votre maison qui règne dans le Nord, les Oursakoff, ainsi travestis?

» — Pardonnez-moi, reprit-il. Les Oursakoff ne sont pas plus épargnés que vous par les railleries parisiennes. J'ai pu voir, dans une imprimerie, ce qui s'appelle un ours imitant notre majestueux mouvement de va-et-vient, si convenable à des gens réfléchis comme nous le sommes vers le Nord, et le prostituant à mettre du noir sur du blanc. Ces ours sont assistés de singes qui grappillent des lettres, et ils font ce qu'ici les savants nomment des livres, un produit bizarre de l'homme que j'entends aussi nommer des *bouquins,* sans avoir pu deviner le rapport qui peut exister entre le fils d'un bouc et un livre, si ce n'est l'odeur.

» — Quel avantage les hommes trouvent-ils, cher prince Oursakoff, à prendre nos qualités?

» — Il est plus facile d'avoir de l'esprit en se disant une bête qu'en se donnant pour un homme de talent! D'ailleurs, les hommes ont toujours si bien senti notre supériorité, que, de tout temps, ils se sont servis de nous pour s'anoblir. Regardez les vieux blasons : partout des animaux!

» Voulant, sire, connaître l'opinion des cours du Nord dans cette grande question, je lui dis :

» — En avez-vous écrit à votre gouvernement?

» — Le cabinet ours est plus fier que celui des lions, il ne reconnaît pas l'homme.

» — Prétendriez-vous, vieux glaçon à deux pattes et poudré de neige, que le lion, mon maître, n'est pas le roi des animaux?

» L'ours blanc prit, sans vouloir répondre, une attitude si dédaigneuse, que d'un bond je brisai les barreaux de mon appartement. Son Altesse, attentive à la querelle, en avait fait autant, et j'allais venger l'honneur de votre couronne, lorsque votre auguste fils me dit très-judicieusement qu'au moment d'avoir des explications à Paris, il ne fallait pas se brouiller avec les puissances du Nord.

» Cette scène avait eu lieu pendant la nuit; il nous fut donc très-facile d'arriver en quelques bonds sur les boulevards, où, vers le

petit jour, nous fûmes accueillis par des « Oh! c'te tête! — Sont-» ils bien déguisés! — Ne dirait-on pas de véritables animaux! »

III

LE PRINCE LÉO EST A PARIS PENDANT LE CARNAVAL — JUGEMENT QUE PORTE SON ALTESSE SUR CE QU'ELLE VOIT

DEUXIÈME DÉPÊCHE

« Votre fils, avec sa perspicacité ordinaire, devina que nous étions en plein carnaval, et que nous pouvions aller et venir sans aucun danger. Je vous parlerai plus tard du carnaval. Nous étions excessivement embarrassés pour nous exprimer : nous ignorions les usages et la langue du pays. Voici comment notre embarras cessa... »

(Interrompue par le froid de l'atmosphère.)

PREMIÈRE LETTRE DU PRINCE LÉO AU ROI SON PÈRE

« Mon cher et auguste père,

» Vous m'avez donné si peu de valeurs, qu'il m'est bien difficile de tenir mon rang à Paris. A peine ai-je pu mettre les pattes sur les boulevards, que je me suis aperçu combien cette capitale diffère du désert. Tout se vend et tout s'achète. Boire est une dépense, être à jeun coûte cher, manger est hors de prix. Nous nous sommes transportés, mon tigre et moi, conduits par un chien plein d'intelligence, tout le long des boulevards, où personne ne nous a remarqués, tant nous ressemblions à des hommes, en cherchant ceux d'entre eux qui se disent des lions. Ce chien, qui connaissait beaucoup Paris, consentit à nous servir de guide et d'interprète. Nous avons donc un interprète, et nous passons, comme nos adversaires, pour des hommes déguisés en animaux. Si vous aviez su, sire, ce qu'est Paris, vous ne m'eussiez pas mystifié par la mission que vous m'avez donnée. J'ai bien peur d'être obligé

quelquefois de compromettre ma dignité pour arriver à vous satisfaire. En arrivant au boulevard des Italiens, je crus nécessaire de me mettre à la mode en fumant un cigare, et j'éternuai si fort, que je produisis une certaine sensation. Un feuilletoniste, qui passait, dit alors en voyant ma tête :

» — Ces jeunes gens finiront par ressembler à des lions.

» — La question va se dénouer, dis-je à mon tigre.

» — Je crois, nous dit alors le chien, qu'il en est comme de la question d'Orient, et que le mieux est de la laisser longtemps nouée.

» Ce chien, sire, nous donne à tout moment les preuves d'une haute intelligence ; aussi vous ne vous étonnerez pas en apprenant qu'il appartient à une administration célèbre, située rue de Jérusalem, qui se plaît à entourer de soins et d'égards les étrangers qui visitent la France.

» Il nous amena, comme je viens de vous le dire, sur le boulevard des Italiens ; là, comme sur tous les boulevards de cette grande ville, la part laissée à la nature est bien petite. Il y a des arbres, sans doute, mais quels arbres ! Au lieu d'air pur, de la fumée ; au lieu de rosée, de la poussière : aussi les feuilles sont-elles larges comme mes ongles.

» Du reste, de grandeur, il n'y en a point à Paris : tout y est mesquin ; la cuisine y est pauvre. Je suis entré pour déjeuner dans un café où nous avons demandé un cheval ; mais le garçon a paru tellement surpris, que nous avons profité de son étonnement pour l'emporter, et nous l'avons mangé dans un coin. Notre chien nous a conseillé de ne pas recommencer, en nous prévenant qu'une pareille licence pourrait nous mener en police correctionnelle. Cela dit, il accepta un os dont il se régala bel et bien.

» Notre guide aime assez à parler politique, et la conversation du drôle n'est pas sans fruit pour moi ; il m'a appris bien des choses. Je puis déjà vous dire que, quand je serai de retour en Léonie, je ne me laisserai plus prendre à aucune émeute ; je sais maintenant une manière de gouverner qui est la plus commode du monde.

» A Paris, le roi règne et ne gouverne pas. Si vous ne comprenez pas ce système, je vais vous l'expliquer. On rassemble par

trois à quatre cents groupes tous les honnêtes gens du pays en leur disant de se faire représenter par l'un d'eux. On obtient quatre cent cinquante-neuf hommes chargés de faire la loi. Ces hommes sont vraiment plaisants : ils croient que cette opération communique le talent, ils imaginent qu'en nommant un homme d'un certain nom, il aura la capacité, la connaissance des affaires ; qu'enfin le mot honnête homme est synonyme de législateur, et qu'un mouton devient un lion dès qu'on lui dit : *Sois-le.* Aussi qu'arrive-t-il? Ces quatre cent cinquante-neuf élus vont s'asseoir sur des bancs au bout d'un pont, et le roi vient leur demander de l'argent ou quelques ustensiles nécessaires à son pouvoir, comme des canons et des vaisseaux. Chacun parle alors à son tour de différentes choses, sans que personne fasse la moindre attention à ce qu'a dit le précédent orateur. Un homme discute sur l'Orient après quelqu'un qui a parlé sur la pêche de la morue. La mélasse est une réplique suffisante qui ferme la bouche à qui réclame pour la littérature. Après un millier de discours semblables, le roi a tout obtenu. Seulement, pour faire croire aux quatre cents élus qu'ils ont leur parfaite indépendance, il a soin de se faire refuser de temps en temps des choses exorbitantes demandées à dessein.

» J'ai trouvé, cher et auguste père, votre portrait dans la résidence royale. Vous y êtes représenté dans votre lutte avec le serpent révolutionnaire, par un sculpteur appelé Barye. Vous êtes infiniment plus beau que tous les portraits d'hommes qui vous entourent, et dont quelques-uns portent des serviettes sous leurs bras gauche comme des domestiques, et d'autres ont des marmites sur la tête. Ce contraste démontre évidemment notre supériorité sur l'homme. Sa grande imagination consiste, d'ailleurs, à mettre les fleurs en prison et à entasser des pierres les unes sur les autres.

» Après avoir pris ainsi langue dans ce pays, où la vie est presque impossible, et où l'on ne peut poser ses pattes que sur les pieds du voisin, je me rendis à un certain endroit où mon chien me promit de me faire voir les bêtes curieuses auxquelles Votre Majesté nous a ordonné de demander des explications sur la prise illégale de nos noms, qualités, griffes, etc.

» — Vous y verrez bien certainement des lions, des loups-cerviers, des panthères, des rats de Paris.

» — Mon ami, de quoi peut vivre un loup-cervier dans un pareil pays?

» — Le loup-cervier, sous le respect de Votre Altesse, me répondit le chien, est habitué à tout prendre; il s'élance dans les fonds américains, il se hasarde aux plus mauvaises actions, et se fourre dans les passages. Sa ruse consiste à avoir toujours la gueule ouverte, et le pigeon, sa nourriture principale, y vient de lui-même.

» — Et comment?

» — Il paraît qu'il a eu l'esprit d'écrire sur sa langue un mot talismanique avec lequel il attire le pigeon.

» — Quel est ce mot?

» — Le mot *bénéfice*. Il y a plusieurs mots. Quand *bénéfice* est usé, il écrit *dividende*. Après dividende, *réserve* ou *intérêts*... Les pigeons s'y prennent toujours.

» — Et pourquoi?

» — Ah! vous êtes dans un pays où les gens ont si mauvaise opinion les uns des autres, que le plus niais est sûr d'en trouver un autre qui le soit encore plus, et à qui il fera prendre un chiffon de papier pour une mine d'or... Le gouvernement a commencé le premier en ordonnant de croire que les feuilles volantes valaient des domaines. Cela s'appelle fonder le *crédit public*, et, quand il y a plus de *crédit* que de *public*, tout est fondu.

» Sire, le crédit n'existe pas encore en Afrique, nous pouvons y occuper les perturbateurs en construisant une Bourse. Mon détaché (car je ne saurais appeler mon chien un attaché) m'a conduit, tout en m'expliquant les sottises de l'homme, vers un café célèbre où je vis, en effet, les lions, les loups-cerviers, panthères et autres faux animaux que nous cherchions. Ainsi la question s'éclaircissait de plus en plus. Figurez-vous, cher et auguste père, qu'un lion de Paris est un jeune homme qui se met au pied des bottes vernies d'une valeur de trente francs, sur la tête un chapeau à poil ras de vingt francs, qui porte un habit de cent vingt francs, un gilet de quarante au plus et un pantalon de soixante francs. Ajoutez à ces guenilles une frisure de cinquante centimes, des gants de trois

francs, une cravate de vingt francs, une canne de cent francs et des breloques valant au plus deux cents francs ; sans y comprendre une montre qui se paye rarement, vous obtenez un total de cinq cent quatre-vingt-trois francs cinquante centimes, dont l'emploi ainsi distribué sur la personne rend un homme si fier, qu'il usurpe aussitôt notre royal nom. Donc, avec cinq cent quatre-vingt-trois francs cinquante centimes, on peut se dire supérieur à tous les gens à talent de Paris, et obtenir l'admiration universelle. Avez-vous ces cinq cent quatre-vingt-trois francs, vous êtes beau, vous êtes brillant, vous méprisez les passants dont la défroque vaut deux cents francs de moins. Soyez un grand poëte, un grand orateur, un homme de cœur ou de courage, un illustre artiste, si vous manquez à vous harnacher de ces vétilles, on ne vous regarde point. Un peu de vernis mis sur des bottes, une cravate de telle valeur, nouée de telle façon, des gants et des manchettes, voilà donc les caractères distinctifs de ces lions frisés qui soulevaient nos populations guerrières. Hélas ! sire, j'ai bien peur qu'il n'en soit ainsi de toutes les questions, et qu'en les regardant de trop près elles ne s'évanouissent, ou qu'on n'y reconnaisse sous le vernis ou sous les bretelles un vieil intérêt, toujours jeune, que vous avez immortalisé par votre manière de conjuguer le verbe *prendre !*

» — Monseigneur, me dit mon détaché, qui jouissait de mon étonnement à l'aspect de cette friperie, tout le monde ne sait pas porter ces habits ; il y a une manière, et, dans ce pays-ci, tout est question de manière.

» — Eh bien, lui dis-je, si un homme avait les manières sans avoir les habits?

» — Ce serait un lion inédit, me répondit le chien sans se déferrer. Puis, monseigneur, le lion de Paris se distingue moins par lui-même que par son rat, et aucun lion ne va sans son rat. Pardon, Altesse, si je rapproche deux noms aussi peu faits pour se toucher, mais je parle la langue du pays.

» — Quel est ce nouvel animal?

» — Un rat, mon prince : c'est six aunes de mousseline qui dansent, et il n'y a rien de plus dangereux, parce que ces six aunes de mousseline parlent, mangent, se promènent, ont des caprices,

et tant, qu'elles finissent par ronger la fortune des lions, quelque chose comme trente mille écus de dettes qui ne se retrouvent plus ! »

TROISIÈME DÉPÊCHE

« Expliquer à Votre Majesté la différence qui existe entre un rat et une lionne, ce serait vouloir lui expliquer des nuances infinies, des distinctions subtiles auxquelles se trompent les lions de Paris eux-mêmes, qui ont des lorgnons! Comment vous évaluer la distance incommensurable qui sépare un châle français vert américain, d'un châle des Indes vert-pomme, une vraie guipure d'une fausse, une démarche hasardeuse d'un maintien convenable! Au lieu des meubles en ébène enrichis de sculptures par Janest qui distinguent l'antre de la lionne, le rat n'a que des meubles en vulgaire acajou. Le rat, sire, loue un remise, la lionne a sa voiture; le rat danse, et la lionne monte à cheval au bois de Boulogne ; le rat a des appointements fictifs, et la lionne possède des rentes sur le grand-livre; le rat ronge des fortunes sans en rien garder, la lionne s'en fait une; la lionne a sa tanière vêtue de velours, tandis que le rat s'élève à peine à la fausse perse peinte. N'est-ce pas autant d'énigmes pour Votre Majesté, qui de littérature légère ne se soucie guère, et qui veut seulement fortifier son pouvoir? Ce détaché, comme l'appelle monseigneur, nous a parfaitement expliqué comment ce pays était dans une époque de transition, c'est-à-dire qu'on ne peut prophétiser que le présent, tant les choses y vont vite. L'instabilité des choses publiques entraîne l'instabilité des positions particulières. Évidemment, ce peuple se prépare à devenir une horde. Il éprouve un si grand besoin de locomotion, que, depuis dix ans surtout, en voyant tout aller à rien, il s'est mis en marche aussi : tout est danse et galop! Les drames doivent rouler si rapidement, qu'on n'y peut plus rien comprendre; on n'y veut que de l'action. Par ce mouvement général, les fortunes ont défilé comme tout le reste, et, personne ne se trouvant plus assez riche, on s'est cotisé pour subvenir aux amusements. Tout se fait par cotisation : on se réunit pour jouer, pour parler, pour ne rien dire, pour fumer, pour manger, pour chan-

ter, pour faire de la musique, pour danser; de là le club et le bal Musard. Sans ce chien, nous n'eussions rien compris à tout ce qui frappait nos regards.

» Il nous dit alors que les farces, les chœurs insensés, les railleries et les images grotesques avaient leur temple, leur Pandémonium. Si Son Altesse veut voir le galop chez Musard, elle rapportera dans sa patrie une idée de la politique de ce pays et de son gâchis.

» Le prince a manifesté si vivement son désir d'aller au bal, que, bien qu'il fût extrêmement difficile de le contenter, ses conseillers ne purent qu'obéir, tout en sachant combien ils s'éloignaient de leurs instructions particulières; mais n'est-il pas utile aussi que l'instruction vienne à ce jeune héritier du trône? Quand nous nous présentâmes pour entrer dans la salle, le lâche fonctionnaire qui était à la porte fut si effrayé du salut que lui fit monsieur votre fils, que nous pûmes passer sans payer. »

DERNIÈRE LETTRE DU JEUNE PRINCE A SON PÈRE

« Ah! mon père, Musard est Musard, et le cornet à piston est sa musique. Vivent les débardeurs! Vous comprendriez cet enthousiasme, si, comme moi, vous aviez vu le galop! Un poëte a dit que les morts vont vite, mais les vivants vont encore mieux! Le carnaval, sire, est la seule supériorité que l'homme ait sur les animaux, on ne peut lui contester cette invention! C'est alors que l'on acquiert une certitude sur les rapports qui relient l'humanité à l'animalité, car il éclate alors tant de passions animales chez l'homme, qu'on ne saurait douter de nos affinités. Dans cet immense tohu-bohu où les gens les plus distingués de cette grande capitale se métamorphosent en guenilles pour défiler en images hideuses ou grotesques, j'ai vu de près ce qu'on appelle une lionne parmi les hommes, et je me suis souvenu de cette vieille histoire d'un lion amoureux qu'on m'avait racontée dans mon enfance, et que j'aimais tant. Mais, aujourd'hui, cette histoire me paraît une fable ridicule. Jamais lionne de cette espèce n'a pu faire rugir un vrai lion. »

IV

COMMENT LE PRINCE LÉO JUGEA QU'IL AVAIT EU GRAND TORT DE SE DÉRANGER, ET QU'IL EUT MIEUX FAIT DE RESTER EN AFRIQUE.

QUATRIÈME DÉPÊCHE

« Sire, c'est au bal Musard que Son Altesse put enfin aborder en face un lion parisien. La rencontre fut contraire à tous les principes de reconnaissances de théâtre; au lieu de se jeter dans les bras du prince, comme l'aurait fait un vrai lion, le lion parisien, voyant à qui il avait affaire, pâlit et faillit s'évanouir. Il se remit pourtant et s'en tira... « Par la force ? » me direz-vous. — Non, sire, mais par la ruse.

» — Monsieur, lui dit votre fils, je viens savoir sur quelle raison vous vous appuyez pour prendre notre nom.

» — Fils du désert, répondit de la voix la plus humble l'enfant de Paris, j'ai l'honneur de vous faire observer que vous vous appelez lion, et que nous nous appelons *laïanne,* comme en Angleterre.

» — Le fait est, dis-je au prince en essayant d'arranger l'affaire, que *laïanne* n'est pas du tout votre nom.

» — D'ailleurs, reprit le Parisien, sommes-nous forts comme vous? Si nous mangeons de la viande, elle est cuite, et celle de vos repas est crue. Vous ne portez pas de bagues.

» — Mais, a dit Son Altesse, je ne me paye pas de semblables raisons.

» — Mais on discute, dit le lion parisien, et par la discussion l'on s'éclaire. Voyons, avez-vous pour votre toilette et pour vous faire la crinière quatre espèces de brosses différentes? Tenez : une brosse ronde pour les ongles, plate pour les mains, horizontale pour les dents, rude pour la peau, à double rampe pour les cheveux! Avez-vous des ciseaux recourbés pour les ongles, des ciseaux plats pour les moustaches? sept flacons d'odeurs diverses? Donnez-vous tant par mois à un homme pour vous arranger les pieds?

Savez-vous seulement ce qu'est un pédicure? Vous n'avez pas de sous-pieds, et vous venez me demander pourquoi l'on nous appelle des lions? Mais je vais vous le dire : nous sommes des *laïannes*, parce que nous montons à cheval, que nous écrivons des romans, que nous exagérons les modes, que nous marchons d'une certaine manière, et que nous sommes les meilleurs enfants du monde. Vous n'avez pas de tailleur à payer?

» — Non, dit le prince du désert.

» — Eh bien, qu'y a-t-il de commun entre nous? Savez-vous mener un tilbury?

» — Non.

» — Ainsi vous voyez que ce qui fait notre mérite est tout à fait contraire à vos traits caractéristiques. Savez-vous le whist? Connaissez-vous le Jockey's-Club?

» — Non, dit l'ambassadeur.

» — Eh bien, vous voyez, mon cher, le whist et le club, voilà les deux pivots de notre existence. Nous sommes doux comme des moutons, et vous êtes très-peu endurants.

» — Nierez-vous aussi que vous ne m'ayez fait enfermer? dit le prince, que tant de politesse impatientait.

» — J'aurais voulu vous faire enfermer, que je ne l'aurais pas pu, répondit le faux lion en s'inclinant jusqu'à terre. Je ne suis point le gouvernement.

» — Et pourquoi le gouvernement aurait-il fait enfermer Son Altesse? dis-je à mon tour.

» — Le gouvernement a quelquefois ses raisons, répondit l'enfant de Paris, mais il ne les dit jamais.

» Jugez de la stupéfaction du prince en entendant cet indigne langage.

» Son Altesse fut frappée d'un tel étonnement, qu'elle retomba sur ses quatre pattes.

» Le lion de Paris en profita pour saluer, faire une pirouette et s'échapper.

» Son Altesse, sire, jugea qu'elle n'avait plus rien à faire à Paris, que les bêtes avaient grand tort de s'occuper des hommes, qu'on pouvait les laisser sans crainte jouer avec leurs rats, leurs lionnes, leurs cannes, leurs joujous dorés, leurs petites voitures et leurs

gants ; qu'il eût mieux valu qu'elle restât auprès de Votre Majesté, et qu'elle ferait bien de retourner au désert. »

A quelques jours de là, on lisait dans *le Sémaphore*, de Marseille :

« Le prince Léo a passé hier dans nos murs pour se rendre à Toulon, où il doit s'embarquer pour l'Afrique. La nouvelle de la mort du roi son père est, dit-on, la cause de ce départ précipité.

» La justice ne vient pour les lions qu'après leur mort. Le journal ajoute que cette mort a consterné beaucoup de gens en Léonie, et qu'elle y embarrasse tout le monde.

» L'agitation est si grande, qu'on craint un bouleversement général. Les nombreux admirateurs du vieux lion sont au désespoir.

» — Qu'allons-nous devenir? s'écrient-ils.

» On assure que le chien qui avait servi d'interprète au prince Léo, s'étant trouvé là au moment où il reçut ces fatales nouvelles, lui donna un conseil qui peint bien l'état de démoralisation où sont tombés les chiens de Paris.

» — Mon prince, lui dit-il, si vous ne pouvez tout sauver, *sauvez la caisse!*

» Ainsi voilà donc, dit le journal, le seul enseignement que le jeune prince remportera de ce Paris si vanté! Ce n'est pas la liberté, mais les saltimbanques qui feront le tour du monde. »

Cette nouvelle pourrait être un *puff*, car nous n'avons pas trouvé la dynastie des Léo dans l'Almanach de Gotha.

1841.

LES

AMOURS DE DEUX BÊTES

OFFERTS EN EXEMPLE AUX GENS D'ESPRIT

HISTOIRE ANIMAU-SENTIMENTALE[1]

I

LE PROFESSEUR GRANARIUS

— Assurément, dit un soir, sous les tilleuls, le professeur Granarius, ce qu'il y a de plus curieux en ce moment, à Paris, est la conduite de Jarpéado. Certes, si les Français se conduisaient ainsi, nous n'aurions pas besoin de codes, remontrances, mandements, sermons religieux ou mercuriales sociales, et nous ne verrions pas tant de scandales. Rien ne démontre mieux que c'est la *raison*, cet attribut dont s'enorgueillit l'homme, qui cause tous les maux de la société.

Mademoiselle Anna Granarius, qui aimait un simple élève naturaliste, ne put s'empêcher de rougir, d'autant plus qu'elle était blonde et d'une excessive délicatesse de teint, une vraie héroïne

[1] L'animal distingué auquel nous devons cette histoire, par laquelle il a voulu prouver que les créatures si mal à propos nommées bêtes par les hommes leur étaient supérieures, a désiré garder l'anonyme ; mais tout nous a prouvé qu'il occupait une place très-élevée dans les affections de mademoiselle Anna Granarius, et qu'il appartient à la secte des penseurs, sur lesquels l'illustre rapporteur a fait ses plus belles expériences.

de roman écossais, aux yeux bleus, enfin presque douée de seconde vue.

Aussi s'aperçut-elle, à l'air candide et presque niais du professeur, qu'il avait dit une de ces banalités familières aux savants, qui ne sont jamais savants que d'une manière.

Elle se leva pour se promener dans le Jardin des Plantes, qui se trouvait alors fermé, car il était huit heures et demie; et, au mois de juillet, le Jardin des Plantes renvoie le public au moment où les poésies du soir commencent leur chant. Se promener alors dans ce parc solitaire est une des plus douces jouissances, surtout en compagnie d'une Anna.

— Qu'est-ce que mon père veut dire avec ce Jarpéado qui lui tourne la tête? se demanda-t-elle en s'asseyant au bord de la grande serre.

Et la jolie Anna demeura pensive, et si pensive, que la pensée, comme il n'est pas rare de lui voir faire de ces tours de force chez les jeunes personnes, absorba le corps et l'annula. Elle resta clouée à la pierre sur laquelle elle s'était assise.

Le vieux professeur, trop occupé, ne chercha pas sa fille et la laissa dans l'état où l'avait mise cette disposition nerveuse, qui, quatre cents ans plus tôt, l'eût conduite à un bûcher, sur la place de Grève.

Ce que c'est que de naître à propos!

II

SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE JARPÉADO

Ce que Jarpéado trouvait de plus extraordinaire à Paris était lui-même, comme le doge de Gênes à Versailles.

C'était, d'ailleurs, un garçon bien pris dans sa petite taille, remarquable par la beauté de ses traits, ayant peut-être les jambes un peu grêles; mais elles étaient chaussées de bottines chargées de pierreries et relevées à la poulaine de trois côtés.

Il portait sur le dos, selon la mode de la Cactriane, son pays, une chape de chantre qui eût fait honte à celles des dignitaires

ecclésiastiques du sacre de Charles X; elle était couverte d'arabesques en semences de diamants sur un fond de lapis-lazuli, et fendue en deux parties égales, comme les deux vantaux d'un bahut; puis elle tenait par une charnière d'or et se levait de bas en haut à volonté, à l'instar des surplis des prêtres.

En signe de sa dignité, car il était prince des Coccirubri, il portait un joli hausse-col en saphir, et sur sa tête deux aigrettes filiformes qui eussent fait honte, par leur délicatesse, à tous les pompons que les princes mettent à leur schako les jours de fête nationale.

Anna le trouva charmant, excepté ses deux bras excessivement courts et décharnés; mais comment aurait-on pensé à ce léger défaut à l'aspect de sa riche carnation, qui annonçait un sang pur en harmonie avec le soleil, car les plus beaux rayons rouges de cet astre semblaient avoir servi à rendre ce sang vermeil et lumineux?

Mais bientôt Anna comprit ce que son père avait voulu dire, en assistant à une de ces mystérieuses choses qui passent inaperçues dans ce terrible Paris, si plein et si vide, si niais et si savant, si préoccupé et si léger, mais toujours fantastique, plus que la docte Allemagne, et bien supérieur aux contrées hoffmanniques, où le grave conseiller du *Kammergericht* de Berlin a vu tant de choses.

Il est vrai que maître Floh et ses besicles grossissantes ne vaudront jamais les forces apocalyptiques des sibylles mesmériennes, remises en ce moment à la disposition de la charmante Anna, par un coup de baguette de cette fée, la seule qui nous reste, Extasinada, à laquelle nous devons nos poëtes, nos plus beaux rêves, et dont l'existence est fortement compromise à l'Académie des sciences (section de médecine).

III

AUTRE TENTATION DE SAINT ANTOINE

Les trois mille fenêtres de ce palais de verre se renvoyèrent les unes les autres un rayon de lune, et ce fut bientôt comme un de ces incendies que le soleil allume à son coucher dans un vieux

château, et qui souvent trompent à distance un voyageur qui passe, un laboureur qui revient.

Les cactus versaient les trésors de leurs odeurs, le vanillier envoyait ses ondes parfumées, le volcaméria distillait la chaleur vineuse de ses touffes par effluves aussi jolies que ses fleurs, ces bayadères de la botanique; les jasmins des Açores babillaient, les magnolias grisaient l'air, les senteurs des daturas s'avançaient avec la pompe d'un roi de Perse, et l'impétueux lis de la Chine, dix fois plus fort que nos tubéreuses, détonait comme les canons des Invalides, et traversait cette atmosphère embrasée avec l'impétuosité d'un boulet, ramassant toutes les autres odeurs, et se les appropriant comme un banquier s'assimile les capitaux partout où passent ses spéculations.

Aussi le vertige emmenait-il ses chœurs insensés au-dessus de cette forêt illuminée, comme, à l'Opéra, Musard entraîne, d'un coup de baguette, dans un galop la ronde furieuse des Parisiens de tout âge, de tout sexe, sous des tourbillons de lumière et de musique.

La princesse Finna, l'une des plus belles créatures du pays enchanté de las Figueras, s'avança par une vallée du Nopalistan, résidence offerte au prince par ses ravisseurs, où les gazons étaient à la fois humides et lisses, allant à la rencontre de Jarpéado, qui, cette fois, ne pouvait l'éviter.

Les yeux de cette enchanteresse, que, dans un ignoble projet d'alliance, le gouvernement jetait à la tête du prince, ni plus ni moins qu'une Caxe-Sotha, brillaient comme des étoiles, et la rusée s'était fait suivre, comme Catherine de Médicis, d'un dangereux escadron composé de ses plus belles sujettes.

Du plus loin qu'elle aperçut le prince, elle fit un signe.

A ce signal, il s'éleva dans le silence de cette nuit parfumée une musique absolument semblable au scherzo de la reine Mab, dans la symphonie de *Roméo et Juliette,* où le grand Berlioz a reculé les bornes de l'art du facteur d'instruments, pour trouver les effets de la cigale, du grillon, des mouches, et rendre la voix sublime de la nature, à midi, dans les hautes herbes d'une prairie où murmure un ruisseau sur du sable argenté.

Seulement, le délicat et délicieux morceau de Berlioz est à la

musique qui résonnait aux sens intérieurs d'Anna, ce que le brutal organe d'un tonitruant ophicléide est aux sons filés du violoncelle de Batta, quand Batta peint l'amour et en rappelle les rêveries les plus éthérées aux femmes attendries que souvent un vieux priseur trouble en se mouchant. (*A la porte!*)

C'était enfin la lumière qui se faisait musique, comme elle s'était déjà faite parfum, par une attention délicate pour ces beaux êtres, fruit de la lumière que la lumière engendre, qui sont lumière et retournent à la lumière.

Au milieu de l'extase où ce concert d'odeurs et de sons devait plonger le prince Jarpéado, et quel prince! un prince à marier, riche de tout le Nopalistan (*Voir aux annonces pour plus de détails*), Finna, la Cléopâtre improvisée par le gouvernement, se glissa sous les pieds de Jarpéado, pendant que six vierges dansaient une danse qui était aussi supérieure à la cachucha et au jaléo espagnol, que la musique sourde et tintinnulante des génies vibrionesques surpassait la divine musique de Berlioz.

Ce qu'il y avait de singulier dans cette danse était sa décence, puisqu'elle était exécutée par des vierges; mais là éclatait le génie infernal de cette création nationale et transmise à ces danseurs par leurs ancêtres, qui la tenaient de la fée Arabesque.

Cette danse chaste et irritante produisait un effet absolument semblable à celui que cause la ronde des femmes du Campidano, colonie grecque aux environs de Cagliari.

(Êtes-vous allé en Sardaigne? Non. J'en suis fâché. Allez-y, rien que pour voir danser ces filles enrichies de sequins.)

Assurément, vous regardez, sans y entendre malice, ces vertueuses jeunes filles qui se tiennent par la main et qui tournent très-chastement sur elles-mêmes; mais ce cœur est néanmoins si voluptueux, que les consuls anglais de la secte des *saints*, ceux qui ne rient jamais, pas même au Parlement, sont forcés de s'en aller.

Eh bien, les femmes du Campidano de Sardaigne, en fait de danse à la fois chaste et voluptueuse, étaient aussi loin des danseuses de Finna, que la vierge de Dresde, par Raphaël, est au-dessus d'un portrait de Dubufe.

(On ne parle pas de peinture, mais d'expression.)

— Vous voulez donc me tuer? s'écria Jarpéado, qui certes aurait

rendu des points à un consul anglais en fait de modestie et de patriotisme.

— Non, âme de mon âme, dit Finna d'une voix douce à l'oreille comme de la crème à la langue d'un chat; mais ne sais-tu pas que je t'aime comme la terre aime le soleil, que mon amour est si peu personnel, que je veux être ta femme, encore bien que je sache devoir en mourir!

— Ne sais-tu pas, répondit Jarpéado, que je viens d'un pays où les castes sont chastes et suivent les ordres de Dieu, tout comme dans l'Indoustan font les brahmes? Un brahmine n'a pas plus de répugnance pour un paria que moi pour les plus belles créatures de ton atroce pays de las Figueras, où il fait froid. Ton amour me gèle. Arrière, bayadères impures!... Apprenez que je suis fidèle, et, quoique vous soyez en force sur cette terre, quoique vous ayez en abondance les trésors de la vie, quand je devrais mourir ou de faim ou d'amour, je ne m'unirai jamais ni à toi ni à tes pareilles. Un Jarpéado s'allier à une femme de ton espèce, qui est à la mienne ce que la négresse est à un blanc, ce qu'un laquais est à une duchesse! Il n'y a que les nobles de France qui fassent de ces alliances. Celle que j'aime est loin, bien loin, mais ou elle viendra, ou je mourrai sans amour sur la terre étrangère...

Un cri d'effroi retentit et ne me permit pas d'entendre la réponse de Finna, qui s'écria :

— Sauvez le prince! Que des masses dévouées s'élancent entre le danger et sa personne adorée!

IV

OÙ LE CARACTÈRE DE GRANARIUS SE DESSINE PAR SON IGNORANCE EN FAIT DE SOUS-PIEDS

Anna vit alors, avec un effroi qui lui glaça le sang dans les veines, deux yeux d'or rouge qui s'avançaient portés par un nombre infini de cheveux. Vous eussiez dit d'une double comète à mille queues.

— Le volvoce! le volvoce! cria-t-on.

Le volvoce, comme le choléra en 1833, passait en se nourrissant de monde.

Il y avait des équipages par les chemins, des mères emportant leurs enfants, des familles allant et venant sans savoir où se réfugier.

Le volvoce allait atteindre le prince, quand Finna se mit entre le monstre et lui : la pauvre créature sauva Jarpéado, qui resta froid comme Conachar, lorsque son père nourricier lui sacrifie ses enfants.

— Oh ! c'est bien un prince, se dit Anna tout épouvantée de cette royale insensibilité. Non, une femme donnerait une larme à un homme qu'elle n'aimerait pas, si cet homme mourait pour lui sauver la vie.

— C'est ainsi que je voudrais mourir, dit langoureusement Jarpéado, mourir pour celle qu'on aime, mourir sous ses yeux, en lui léguant la vie... Sait-on ce qu'on reçoit quand on naît? tandis qu'à la fleur de l'âge, on connaît bien la valeur de ce qu'on accepte...

En entendant ces paroles, Anna se réconcilia naturellement avec le prince.

— C'est, dit-elle, un prince qui aime comme un simple naturaliste.

— Es-tu musique, parfum, lumière, soleil de mon pays? s'écria le prince que l'extase transportait et dont l'attitude fit craindre à la jeune fille qu'il n'eût une fièvre cérébrale. O ma Cactriane, où sur une mer vermeille, gorgé de pourpre, j'eusse trouvé quelque belle Ranagrida dévouée, aimante, je suis séparé de toi par des espaces incommensurables... Et tout ce qui sépare deux amants est infini, quand ce ne peut être franchi...

Cette pensée, si profonde et si mélancolique, causa comme un frémissement à la pauvre fille du professeur, qui se leva, se promena dans le Jardin des Plantes, et arriva le long de la rue Cuvier, où elle se mit à grimper, avec l'agilité d'une chatte, jusque sur le toit de la maison qui porte le numéro 15.

Jules, qui travaillait, venait de poser sa plume au bord de sa table, et se disait en se frottant les mains :

— Si cette chère Anna veut m'attendre, j'aurai la croix de la Légion d'honneur dans trois ans, et je serai suppléant du professeur, car je mords à l'entomologie, et, si nous réussissons à trans-

porter dans l'Algérie la culture du *coccus cacti*... c'est une conquête, que diable!...

Et il se mit à chanter :

O Mathilde, idole de mon âme!... etc.,

de Rossini, en s'accompagnant sur un piano qui n'avait d'autre défaut que celui de nasiller.

Après cette petite distraction, il ôta de dessus sa table un bouquet, fleurs cueillies dans la serre en compagnie d'Anna, et se remit à travailler.

Le lendemain matin, Anna se trouvait dans son lit, se souvenant, avec une fidélité parfaite, des grands et immenses événements de sa nuit, sans pouvoir s'expliquer comment elle avait pu monter sur les toits et voir l'intérieur de l'âme de M. Jules Sauval, jeune dessinateur du Muséum, élève du professeur Granarius; mais violemment éprise de curiosité d'apprendre qui était le prince Jarpéado.

Il résulte de ceci, pères et mères de famille, que le vieux professeur était veuf, avait une fille de dix-neuf ans, très-sage, mais peu surveillée, car les gens absorbés par les intérêts scientifiques accomplissent trop mal les devoirs de la paternité pour pouvoir y joindre ceux de la maternité.

Ce savant à perruque retroussée, occupé de ses monographies, portait ses pantalons sans bretelles, et (lui qui savait toutes les découvertes faites dans les royaumes infinis de la microscopie) ne connaissait pas l'invention des sous-pieds, qui donnent tant de rectitude aux plis des pantalons et tant de fatigue aux épaules.

La première fois que Jules lui parla de sous-pieds, il les prit pour un sous-genre, le cher homme!

Vous comprendrez donc comment Granarius pouvait ignorer que sa fille fût naturellement somnambule, éprise de Jules, et emmenée par l'amour dans les abîmes de cette extase qui frise la catalepsie.

Au déjeuner, en voyant son père près de verser gravement la salière dans son café, elle lui dit vivement :

— Papa, qu'est-ce que le prince Jarpéado?

Le mot fit effet : Granarius posa la salière, regarda sa fille, dans les yeux de laquelle le sommeil avait laissé quelques-unes de ses images confuses, et se mit à sourire de ce gai, de ce bon, de ce gracieux sourire qu'ont les savants quand on vient caresser leur dada !

— Voilà le sucre, dit-elle alors en lui tendant le sucrier.

Et voilà, chers enfants, comment le réel se mêle au fantastique dans la vie et au Jardin des Plantes.

V

AVENTURES DE JARPÉADO

— Le prince Jarpéado est le dernier enfant d'une dynastie de la Cactriane, reprit le digne savant, qui, semblable à bien des pères, avait le défaut de toujours croire que sa fille en était encore à jouer avec ses poupées.

» La Cactriane est un vaste pays, très-riche, et l'un de ceux qui boivent à même les rayons dn soleil ; il est situé par un nombre de degrés de latitude et de longitude qui t'est parfaitement indifférent ; mais il est encore bien peu connu des observateurs, je parle de ceux qui regardent les œuvres de la nature avec deux paires d'yeux.

» Or, les habitants de cette contrée, aussi peuplée que la Chine, et plus même, car il y a des milliards d'individus, sont sujets à des inondations périodiques d'eau bouillante, sorties d'un immense volcan, produit à main d'homme, et nommé Harrozo-Rio-Grande.

» Mais la nature semble se plaire à opposer des forces productrices égales à la force des fléaux destructeurs, et plus l'homme mange de harengs, plus les mères de famille en pondent dans l'Océan...

» Les lois particulières qui régissent la Cactriane sont telles, qu'un seul prince du sang royal, s'il rencontre une de ses sujettes, peut réparer les pertes causées par l'épidémie dont les effets sont connus par les savants de ce peuple, sans qu'ils aient jamais pu en pénétrer les causes.

» C'est leur choléra-morbus.

» Et vraiment quels retours sur nous-mêmes ce spectacle dans les infiniment petits ne doit-il pas nous inspirer à nous!...

» Le choléra-morbus n'est-il pas...?

— Notre volvoce! s'écria la jeune fille.

Le professeur manqua de renverser la table en courant embrasser son enfant.

— Ah! tu es au fait de la science à ce point, chère Annette!... Tu n'épouseras qu'un savant. Volvoce! qui t'a dit ce mot?...

(J'ai connu dans ma jeunesse un homme d'affaires qui racontait, les larmes aux yeux, comment un de ses enfants, âgé de cinq ans, avait sauvé un billet de mille francs qui, par mégarde, était tombé dans le panier aux papiers où il en cherchait pour faire des cocottes. « Ce cher enfant! à son âge! savoir la valeur de ce billet... »)

— Le prince? le prince? s'écria la jeune fille en ayant peur que son père ne retombât dans quelque rêverie; et alors, elle n'eût plus rien appris.

— Le prince, reprit le vieux professeur en donnant un coup à sa perruque, a échappé, grâce à la sollicitude du gouvernement français, à ce fléau destructeur; mais on l'enleva, sans le consulter à son beau pays, à son bel avenir, et avec d'autant plus de facilité que sa vie était un problème.

» Pour parler clairement, Jarpéado, le centimilliardixmillionième de sa dynastie...

» (Et, fit le professeur entre parenthèses, en levant vers le plafond plein de bêtes empaillées sa mouillette trempée de café, vous faites les fiers, messieurs les Bourbons, les Ottomans, races royales et souveraines, qui vivez à peine des quinze à seize siècles avec les mille et une précautions de la civilisation la plus raffinée... O combien... Enfin!... Ne parlons pas politique.)

» Jarpéado ne se trouvait pas plus avancé dans l'échelle des êtres que ne l'est une altesse royale onze mois après sa naissance, et il fut transporté sous cette forme chez mon prédécesseur, l'illustre Lacrampe, inventeur des canards, et qui achevait leur monographie alors que nous eûmes le malheur de le perdre; mais il vivra tant que vivra *la Peau de chagrin*, où l'illustrateur l'a représenté contemplant ses chers canards.

» Là se voit aussi notre ami Planchette, à qui, pour la gloire de la science, feu Lacrampe a légué le soin de rechercher la configuration, l'étendue, la profondeur, les qualités des princes onze mois avant leur naissance.

» Aussi Planchette s'est-il déjà montré digne de cette mission, soutenant, contre cet intrigant de Cuvier, que, dans cet état, les princes devaient être infusoires, remuants, et déjà décorés.

» Le gouvernement français, sollicité par feu Lacrampe, s'en remit au fameux génie Spéculatoribus pour l'enlèvement du prince Jarpéado, qui, grâce à sa situation, put venir par mer du fond de la province de Guaxaca, sur un lit de pourpre composé de trois milliards environ de sujets de son père, embaumés par des Indiens qui certes valent bien le docteur Gannal.

» Or, comme les lois sur la traite ne concernent pas les morts, ces précieuses momies furent vendues à Bordeaux, pour servir aux plaisirs et aux jouissances de la race blanche, jusqu'à ce que le soleil, père des Jarpéado, des Ranagrida, des Negra, les trois grandes tribus des peuples de la Cactriane, les absorbât dans ses rayons...

» Oui, apprends, mon Anna, que pas une des nymphes de Rubens, pas une des jolies filles de Miéris, que pas un trompette de Wouwermans n'a pu se passer de ces peuplades.

» Oui, ma fille, il y a des populations entières dans ces belles lèvres qui vous sourient au Musée, ou qui vous défient.

» Oh! si, par un effet de magie, la vie était rendue aux êtres ainsi distillés, quel charmant spectacle que celui de la décomposition d'une Vierge de Raphaël ou d'une bataille de Rubens! Ce serait pour ces charmants êtres un jour comme celui de la résurrection éternelle qui nous est promis.

» Hélas! peut-être y a-t-il là-haut un puissant peintre qui prend ainsi les générations de l'humanité sur des palettes, et peut-être, broyés par une molette invisible, devenons-nous une teinte dans quelque fresque immense, ô mon Dieu!...

Là-dessus, le vieux professeur, comme toutes les fois que le nom de Dieu se trouvait sur ses lèvres, tomba dans une profonde rêverie qui fut respectée par sa fille.

VI

AUTRE JARPÉADO

Jules Sauval entra.

Si vous avez rencontré quelque part un de ces jeunes gens simples et modestes, pleins d'amour pour la science, et qui, sachant beaucoup, n'en conservent pas moins une certaine naïveté charmante qui ne les empêche pas d'être les plus ambitieux des êtres, et de mettre l'Europe sens dessus dessous à propos d'un os hyoïde, ou d'un coquillage, vous connaissez alors Jules Sauval.

Aussi candide qu'il était pauvre (hélas! peut-être quand vient la fortune s'en va la candeur), le Jardin des Plantes lui servait de famille; il regardait le professeur Granarius comme un père, il l'admirait, il vénérait en lui le disciple et le continuateur du grand Geoffroy Saint-Hilaire, et il l'aidait dans ses travaux comme autrefois d'illustres et dévoués élèves aidaient Raphaël; mais ce qu'il y avait d'admirable chez ce jeune homme, c'est qu'il eût été ainsi quand même le professeur n'aurait pas eu sa belle et gracieuse fille Anna, saint amour de la science! car, disons-le promptement, il aimait beaucoup plus l'histoire naturelle que la jeune fille.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il; vous allez bien ce matin?... Qu'a donc le professeur?

— Il m'a malheureusement laissée au beau milieu de l'histoire du prince Jarpéado, pour songer aux fins de l'humanité... J'en suis restée à l'arrivée de Jarpéado à Bordeaux.

— Sur un navire de la maison Balguerie junior, reprit Jules. Ces banquiers honorables, à qui l'envoi fut fait, ont remis le prince...

— Principicule..., fit observer Anna.

— Oui, vous avez raison, à un grossier conducteur des diligences Laffitte et Caillard, qui n'a pas eu pour lui les égards dus à sa haute naissance et à sa grande valeur; il l'a jeté dans cet abîme appelé caisse, qui se trouve sous la banquette du coupé, où le prince et son escorte ont beaucoup souffert du voisinage des groupes d'écus,

et voilà ce qui nous met aujourd'hui dans l'embarras. Enfin, un simple facteur des messageries l'a remis au père Lacrampe, qui a bondi de joie... Aussitôt que l'arrivée de ce prince fut officiellement annoncée au gouvernement français, Ersthi, l'un des ministres, en a profité pour arracher des concessions en notre faveur; il a vivement représenté à la commission de la Chambre des députés l'importance de notre établissement et la nécessité de le mettre sur un grand pied, et il a si bien parlé, qu'il a obtenu six cent mille francs pour bâtir le palais où devait être logée la race utile de Jarpéado.

» — Ce sera, monsieur, a-t-il dit au rapporteur, qui, par bonheur, était un riche droguiste de la rue des Lombards, nous affranchir du tribut que nous payons à l'étranger, et tirer parti de l'Algérie, qui nous coûte des millions.

» Un vieux maréchal déclara que, dans son opinion, la possession du prince était une conquête.

» — Messieurs, a dit alors le rapporteur à la Chambre, sachons semer pour recueillir...

» Ce mot eut un grand succès; car, à la Chambre, il faut savoir descendre à la hauteur de ceux qui vous écoutent. L'opposition, qui déjà trouvait tant à redire à propos du palais des singes, fut battue par cette réflexion de nature à être sentie par les propriétaires, qui sont en majorité sur les bancs de la Chambre, comme les huîtres sur ceux de Cancale...

— Quand la loi fut votée, dit le professeur, qui, sorti de sa rêverie, écoutait son élève, elle a inspiré un bien beau mot. Je passais dans le jardin, je suis arrêté sous le grand cèdre par un de nos jardiniers qui lisait *le Moniteur*, et je lui en fis même un reproche; mais il me répondit que c'était la plus grande des feuilles périodiques.

» — Est-il vrai, monsieur, me dit-il, que nous aurons une serre où nous pourrons faire venir les plantes des deux tropiques, et garnie de tous les accessoires nécessaires, fabriqués sur la plus grande échelle?

» — Oui, mon ami, lui dis-je, nous n'aurons plus rien à envier à l'Angleterre, et nous devons même l'emporter par quelques perfectionnements.

» — Enfin, s'écria le jardinier en se frottant les mains, depuis la révolution de juillet, le peuple a fini par comprendre ses vrais intérêts, et tout va fleurir en France.

» Quand il vit que je souriais, il ajouta :

» — Nos appointements seront-ils augmentés?...

— Hélas ! je viens de la grande serre, monsieur, reprit Jules, et tout est perdu ! Malgré tous nos efforts, il n'y aura pas moyen d'unir Jarpéado à aucune créature analogue, il a refusé celle du *coccus ficus caricæ,* je viens d'y passer une heure, l'œil sur le meilleur appareil de Dollond, et il mourra.

— Oui, mais il mourra fidèle, s'écria la sensible Anna.

— Ma foi, dit Granarius, je ne vois pas la différence de mourir fidèle ou infidèle, quand il s'agit de mourir.

— Jamais vous ne nous comprendrez, dit Anna d'un ton à foudroyer son père ; mais vous ne le séduirez pas, il se refuse à toutes les séductions, et c'est bien mal à vous, monsieur Jules, de vous prêter à de pareilles horreurs. Vous ne seriez pas capable de tant d'amour !... cela se voit. Jarpéado ne veut que Ranagrida.

— Ma fille a raison. Mais, si nous mettions, en désespoir de cause, les langes de pourpre où Jarpéado fut apporté, de son beau royaume de la Cactriane, dans l'état où sont les princes dix mois avant leur naissance, peut-être s'y trouverait-il encore une Ranagrida.

— Voilà, mon père, une noble action qui vous méritera l'admiration de toutes les femmes.

— Et les félicitations du ministre, donc ! s'écria Jules.

— Et l'étonnement des savants ! répliqua le professeur, sans compter la reconnaissance du commerce français.

— Oui, mais, dit Jules, Planchette n'a-t-il pas dit que l'état où sont les princes onze mois avant leur naissance...?

— Mon enfant, dit avec douceur Granarius à son élève en l'interrompant, ne vois-tu pas que la nature, partout semblable à elle-même, laisse ainsi ceux du clan des Jarpéado durant des années ! Oh ! pourvu que les sacs d'écus ne les aient pas écrasés...

— Il ne m'aime pas ! s'écria la pauvre Anna, voyant Jules qui, transporté de curiosité, suivit Granarius au lieu de rester avec elle pendant que son père les laissait seuls.

VII

A LA GRANDE SERRE DU JARDIN DES PLANTES

— Puis-je aller avec vous, messieurs? dit Anna quand elle vit son père revenir, tenant à la main un morceau de papier.

— Certainement, mon enfant, dit le professeur avec la bonté qui le caractérisait.

Si Granarius était distrait, il donnait à sa fille tous les bénéfices de son défaut.

Et combien de fois la douceur est-elle de l'indifférence?... presque autant de fois que la charité est un calcul.

— Les fleurs que nous avons partagées hier, monsieur Jules, vous ont fait mal à la tête cette nuit, lui dit-elle en laissant aller son père en avant, vous les avez mises sur votre fenêtre après avoir chanté :

O Mathilde, idole de mon âme?

Ça n'est pas bien! pourquoi dire *Mathilde?*

— Le cœur chantait *Anna !* répondit-il. Mais qui donc a pu vous instruire de ces circonstances? demanda-t-il avec une sorte d'effroi. Seriez-vous somnambule?

— Somnambule? reprit-elle. Oh! que voilà bien les jeunes gens de ce siècle dépravé! toujours prêts à expliquer les effets du sentiment par certaines proportions du fluide électro-magnétique..., par l'abondance du calorique...

— Hélas! reprit Jules en souriant, il en est ainsi pour les bêtes. Voyez! nous avons obtenu là... (Il montra, non sans orgueil, la fameuse serre qui rampe sous la montagne du belvédère au Jardin des Plantes.) nous avons obtenu les feux du tropique, et nous y avons les plantes du tropique; et pourquoi n'avons-nous plus les immenses animaux dont les débris reconstitués font la gloire de Cuvier? c'est que notre atmosphère ne contient plus autant de carbone, ou qu'en fils de famille pressé de jouir, notre globe en a trop dissipé... Nos sentiments sont établis sur des équations...

— Oh! science infernale! s'écria la jeune fille. Aimez donc dans ce jardin, entre le cabinet d'anatomie comparée et les éprouvettes où la chimie zoologique estime ce qu'un homme brûle de carbone en gravissant une montagne! Vos sentiments sont établis sur des équations de dot! Vous ne savez pas ce qu'est l'amour, monsieur Jules...

— Je le sais si bien, que, pour approvisionner notre ménage, si vous vouliez de moi pour mari, mademoiselle, je passe mon temps à me rôtir comme un marron, l'œil sur un microscope, examinant le seul Jarpéado vivant que possède l'Europe; et, s'il se marie, si ce conte de fée finit par *Et ils eurent beaucoup d'enfants*, nous nous marierons aussi; j'aurai la croix de la Légion d'honneur, je serai professeur adjoint, j'aurai le logement au Muséum et trois mille francs d'appointements, j'aurai sans doute une mission en Algérie afin d'y porter cette culture, et nous serons heureux... Ne vous plaignez donc pas de l'enthousiasme que me cause le prince Jarpéado.

— Ah! c'était donc une preuve d'amour quand il a suivi mon père? pensa la jeune fille en entrant dans la grande serre.

Elle sourit alors à Jules, et lui dit à l'oreille :

— Eh bien, jurez-moi, monsieur Jules, de m'être aussi fidèle que Jarpéado l'est à sa race royale, d'avoir pour toutes les femmes le dédain que le prince a eu pour la princesse de las Figueras, et je ne serai plus inquiète; et, quand je vous verrai fumant votre cigare au soleil et regardant la fumée, je dirai...

— Vous direz : « Il pense à moi, » s'écria Jules. Je le jure!...

Et tous deux ils accoururent à la voix du professeur, qui jeta solennellement le petit bout de papier au sein du premier nopal que le Jardin des Plantes y ait vu fleurir, grâce aux six cent mille francs accordés par la Chambre des députés pour bâtir les nouvelles serres. « Ce être donc oune serre-popiers? » dit un Anglais jaloux qui fut témoin de cette opération scientifique.

— Chauffez la serre! s'écria Granarius; Dieu veuille qu'il fasse bien chaud aujourd'hui! La chaleur, disait Thouin, c'est la vie!

VIII

LE PAUL ET VIRGINIE DES ANIMAUX

Le lendemain soir, Anna, quand fut venue l'heure de la fermeture des grilles, se promena lentement sous les magnifiques ombrages de la grande allée en respirant la chaude vapeur humide que les eaux de la Seine mêlaient aux exhalaisons du jardin; car il avait fait une journée caniculaire où le thermomètre était monté à un nombre de degrés majuscule, et ce temps est un des plus favorables aux extases.

Pour éviter toute discussion à cet égard, et clore le bec aux geais de la critique, il nous sera permis de faire observer que les fameux solitaires des premiers temps de l'Église ne se sont trouvés que dans les ardents rochers de l'Afrique, de l'Égypte et autres lieux incandescents; que les santons et les faquirs ne poussent que dans les contrées les plus opiacées, et que saint Jean grillait dans Patmos.

Ce fut par cette raison que mademoiselle Anna, lasse de respirer cette atmosphère embrasée où les lions rugissaient, où l'éléphant bâillait, où la girafe elle-même, cette ardente princesse d'Arabie, et les gazelles, ces hirondelles à quatre pieds, couraient après leurs sables jaunes absents, s'assit sur la marge de pierre brûlante d'où s'élancent les murs diaphanes de la grande serre, et y resta charmée, attendant un moment de fraîcheur, et ne trouvant que les bouffées tropicales qui sortaient de la serre comme des escadrons fougueux des armées de Nabuchodonosor, cet homme que la chronique représente sous la forme d'une bête, parce qu'il resta sept ans enseveli dans la zoologie, occupé de classer les espèces, sans se faire la barbe.

On dira, dans six cents ans d'ici, que Cuvier était une espèce de tonneau, objet de l'admiration des savants.

A minuit, l'heure des mystères, Anna, plongée dans son extase et les yeux touchés par le géant Microscopus, revit les vertes prairies du Nopalistan.

Elle entendit les douces mélodies du royaume des infiniment petits et respira le concert de parfums perdu pour des organes fatigués par des sensations trop actives.

Ses yeux, dont les conditions étaient changées, lui permirent de voir encore les mondes inférieurs : elle aperçut un volvoce à cheval qui tâchait d'arriver au but d'un steeple-chase, et que d'élégants cercaires voulaient dépasser; mais le but de ce steeple-chase était bien supérieur à celui de nos dandys, car il s'agissait de manger de pauvres vorticelles qui naissaient dans les fleurs, à la fois animaux et fleurs, fleurs ou animaux!

Ni Bory Saint-Vincent, ni Müller, cet immortel Danois qui a créé autant de mondes que Dieu même en a fait, n'ont pris sur eux de décider si la vorticelle était plus animal que plante ou plus plante qu'animal.

Peut-être eussent-ils été plus hardis avec certains hommes que les cochers de cabriolet appellent *melons*, sans que les savants aient pu deviner à quels caractères ces praticiens des rues reconnaissent l'homme-légume.

L'attention d'Anna fut bientôt attirée par l'air heureux du prince Jarpéado, qui jouait du luth en chantant son bonheur par une romance digne de Victor Hugo.

Certes, cette cantate aurait pu figurer avec honneur dans *les Orientales,* car elle était composée de onze cent onze stances, sur chacune des onze cent onze beautés de Zashazli (prononcez Virginie), la plus charmante des filles ranagridiennes.

Ce nom, de même que les noms persans, avait une signification, et voulait dire *vierge faite de lumière.*

Avant de devenir *cinabre, minium,* enfin tout ce qu'il y a de plus rouge au monde, cette précieuse créature était destinée aux trois incarnations entomologiques que subissent toutes les créatures de la zoologie, y compris l'homme.

La première forme de Virginie restait sous un pavillon qui aurait stupéfait les admirateurs de l'architecture mauresque ou sarrasine, tant il surpassait les broderies de l'Alhambra, du Généralife et des plus célèbres mosquées.

(Voir au surplus l'album du Nopalistan, orné de sept mille gravures.)

Situé dans une profonde vallée sur les coteaux de laquelle s'élevaient des forêts immenses, comme celles que Chateaubriand a décrites dans *Atala*, ce pavillon se trouvait gardé par un cours d'eau parfumée, auprès de laquelle l'eau de Cologne, celle de Portugal et autres cosmétiques sont à cette eau ce que l'eau noire, sale et puante de la Bièvre est à l'eau de Seine filtrée.

De nombreux soldats habillés de garance, absolument comme les troupes françaises, gardaient les abords de la vallée en aval, et des postes non moins nombreux veillaient en amont. Autour du pavillon, des bayadères dansaient et chantaient.

Le prince allait et venait très-effaré, donnant des ordres multipliés. Des sentinelles, placées à de grandes distances, répétaient les mots d'ordre.

En effet, dans l'état où elle se trouvait, la jeune personne pouvait être la proie d'un génie féroce nommé Misocampe.

Vêtu d'un corselet comme les hallebardiers du moyen âge, protégé par une robe verte d'une dureté de diamant, et doué d'une figure terrible, le Misocampe, espèce d'ogre, jouit d'une férocité sans exemple.

Loin de craindre mille Jarpéadiens, un seul Misocampe se réjouit de les rencontrer en groupe, il n'en déjeune ou n'en soupe que mieux.

En voyant de loin un Misocampe, la pauvre Anna se rappela les Espagnols de Fernand Cortès débarquant au Mexique.

Ce féroce guerrier a des yeux brillants comme des lanternes de voiture, et s'élance avec la même rapidité, sans avoir besoin, comme les voitures, d'être aidé par des chevaux, car il a des jambes d'une longueur démesurée, fines comme des raies de papier à musique et d'une agilité de danseuse. Son estomac, transparent comme un bocal, digère en même temps qu'il mange.

Le prince Paul avait publié des proclamations affichées dans toutes les forêts, dans tous les villages du Nopalistan, pour ordonner aux masses intelligentes de se précipiter entre le Misocampe et le pavillon, afin d'étouffer le monstre ou de le rassasier. Il promettait l'immortalité aux morts, la seule chose qu'on puisse leur offrir.

La fille du professeur admirait l'amour du prince Paul Jarpéado

qui se révélait dans ces inventions de haute politique. Quelle tendresse! quelle délicatesse!

La jeune princesse ressemblait parfaitement aux *babys* emmaillottés que l'aristocratie anglaise porte avec orgueil dans Hyde-Park pour leur faire prendre l'air.

Aussi l'amour du prince Paul avait-il toutes les allures de la maternité la plus inquiète pour sa chère petite Virginie, qui cependant n'était encore qu'un vrai *baby*.

— Que sera-ce donc, se dit Anna, quand elle sera nubile?

Bientôt le prince Paul reconnut en Zashazli les symptômes de la crise à laquelle sont sujettes ces charmantes créatures.

Par ses ordres, des capsules chargées de substances explosibles annoncèrent au monde entier que la princesse allait, jusqu'au jour de son mariage, se renfermer dans un couvent.

Selon l'usage, elle serait enveloppée de voiles gris et plongée dans un profond sommeil pour être plus facilement soustraite aux enchantements qui pouvaient la menacer.

Telle est la volonté suprême de la fée Physine, qui a voulu que toutes les créations, depuis les êtres supérieurs aux hommes, et même les mondes, jusqu'aux infiniment petits, eussent la même loi.

D'invisibles religieuses roulèrent la petite princesse dans une étoffe brune avec la délicatesse que les esclaves de la Havane mettent à rouler les feuilles blondes des cigares destinés à George Sand ou à quelque princesse espagnole.

Sa tête mignonne se voyait à peine au bout de ce linceul, dans lequel elle resta, sage, vertueuse et résignée.

Le prince Paul Jarpéado demeura sur le seuil du couvent, sage, vertueux et résigné, mais impatient.

Il ressemblait à Louis XV, qui, devinant dans une enfant de sept ans, assise avec son père sur la terrasse des Tuileries, la belle mademoiselle de Romans telle qu'elle devait être à dix-huit ans, en prit soin et la fit élever loin du monde.

Anna fut témoin de la joie du prince Paul, quand, semblable à la Vénus antique sortant des ondes, Virginie quitta son linceul doré.

Comme l'Ève de Milton, qui est une Ève anglaise, elle sourit à la lumière, elle s'interrogea pour savoir si elle était elle-même, et fut dans l'enchantement de se voir si *comfortable*.

Elle regarda Paul et dit : *Oh !* ce superlatif de l'étonnement anglais.

Le prince s'offrit avec une soumission d'esclave à lui montrer le chemin de la vie, à travers les monts et les vallées de son empire.

— O toi que j'ai pendant si longtemps attendue, reine de mon cœur, bénis par tes regards et les sujets et le prince, viens enchanter ces lieux par ta présence.

Paroles qui sont si profondément vraies, qu'elles ont été mises en musique dans tous les opéras !

Virginie se laissa conduire en devinant qu'elle était l'objet d'une adoration infinie, et marcha d'enchantements en enchantements, écoutant la voix sublime de la nature, admirant les hautes collines vêtues de fleurs embaumées et d'une verdure éternelle, mais encore plus sensible aux soins touchants de son compagnon.

Arrivés au bord d'un lac joli comme celui de Thoune, Paul alla chercher une petite barque faite en écorce, et d'une beauté miraculeuse.

Ce charmant esquif, semblable à la coque d'une viole d'amour, était rayé de nacre incrustée dans la pellicule brune de ce tégument délicat.

Jarpéado fit asseoir sa chère bien-aimée sur un coussin de pourpre, et traversa le lac, dont l'eau ressemblait à un diamant avant d'être rendu solide.

— Oh! qu'ils sont heureux! dit Anna. Que ne puis-je comme eux voyager en Suisse et voir les lacs !...

L'opposition du Nopalistan a prétendu, dans *le Charivari* de la capitale, que ce prétendu lac avait été formé par une gouttelette tombée d'une vitre située à onze cents milles de hauteur, distance équivalant à trente-six mètres de France.

Mais on sait le cas que les amis du gouvernement doivent faire des plaisanteries de l'opposition.

Paul offrait à Virginie les fruits les plus mûrs et les meilleurs; il les choisissait, et se contentait des restes, heureux de boire à la même tasse.

Virginie était d'une blancheur remarquable et vêtue d'une étoffe lamée de la plus grande richesse; elle ressemblait à cette fameuse

Esméralda, tant célébrée par Victor Hugo. Mais Esméralda était une femme, et Virginie était un ange.

Elle n'aurait pas, pour la valeur d'un monde, aimé l'un des maréchaux de la cour, et encore moins un colonel.

Elle ne voyait que Jarpéado, elle ne pouvait rester sans le voir, et, comme il ne savait pas refuser sa chère Zashazli, le pauvre Paul fut bientôt sur les dents, car, hélas! dans toutes les sphères, l'amour n'est illimité que moralement.

Quand, épuisé de fatigue, Paul s'endormit, Virginie s'assit près de lui, le regarda dormant en chassant les vorticelles aériennes qui pouvaient troubler son sommeil.

N'est-ce pas une des plus douces scènes de la vie privée?

On laisse alors l'âme s'abandonner à toute la portée de son vol, sans la retenir dans les conventions de la coquetterie. On aime alors ostensiblement autant qu'on aime secrètement!

Quand Jarpéado s'éveilla, ses yeux s'ouvrirent sous la lumière de ceux de Virginie, et il la surprit exprimant sa tendresse sans aucun des voiles dont s'enveloppent les femmes à l'aide des mots, des gestes ou des regards.

Ce fut une ivresse si contagieuse, que Paul saisit Virginie, et ils se livrèrent à une sarabande d'un mouvement qui rappelait assez la gigue des Anglais. Ce qui prouve que, dans toutes les sphères, par les moments de joie excessive où l'être oublie ses conditions d'existence, on éprouve le besoin de sauter, de danser!

(Voir les *Considérations sur la pyrrhique des anciens*, par M. Cinqprunes de Vergettes, membre de l'Institut.)

En Nopalistan comme en France, les bourgeois imitent la cour.

Aussi dansait-on jusque dans les plus petites bourgades.

Paul s'arrêta, frappé de terreur.

— Qu'as-tu, cher amour? dit Virginie.

— Où allons-nous? dit le prince. Si tu m'aimes et si je t'aime, nous aurons de belles noces; mais après!... Après, sais-tu, cher ange, quel sera ton destin?

— Je le sais, répondit-elle. Au lieu de périr sur un vaisseau, comme la Virginie de la librairie, ou dans mon lit, comme Clarisse, ou dans un désert, comme Manon Lescaut ou comme Atala, je mour-

rai de mon prodigieux enfantement, comme sont mortes toutes les mères de mon espèce : destinée peu romanesque. Mais t'aimer pendant toute une saison, n'est-ce pas le plus beau destin du monde? Puis mourir jeune avec toutes ses illusions, avoir vu cette belle nature dans son printemps, laisser une nombreuse et superbe famille, enfin obéir à Dieu! quelle plus splendide destinée y a-t-il sur la terre? Aimons et laissons aux Génies à prendre soin de l'avenir.

Cette morale un peu décolletée fit son effet.

Paul mena sa fiancée au palais où resplendissaient les lumières, où tous les diamants de sa couronne étaient sortis du garde-meuble, et où tous les esclaves de son empire, les bayadères échappées au fléau du volvoce, dansaient et chantaient.

C'était cent fois plus magnifique que les fêtes de la grande allée des Champs-Élysées aux journées de juillet.

Un grand mouvement se préparait.

Les neutres, espèce de sœurs grises chargées de veiller sur les enfants à provenir du mariage impérial, s'apprêtaient à leurs travaux.

Des courriers partirent pour toutes les provinces y annoncer le futur mariage du prince avec Zashazli la Ranagridienne et demander les énormes provisions nécessaires à la subsistance des principicules.

Jarpéado reçut les félicitations de tous les corps d'état et fit un millier de fois la même phrase en les remerciant.

Aucune des cérémonies religieuses ne fut omise, et le prince Paul y mit des façons pleines de lenteur, par lesquelles il prouva son amour, car il ne pouvait ignorer qu'il perdrait sa chère Virginie, et son amour pour elle était plus grand que son amour pour sa postérité.

— Ah! disait-il à sa charmante épouse, j'y vois clair maintenant. J'aurais dû fonder mon empire avec Finna, et faire de toi ma maîtresse idéale. O Virginie! n'es-tu pas l'idéal, cette fleur céleste dont la vue nous suffit? Tu me serais alors restée, et Finna seule aurait péri.

Ainsi, dans son désespoir, Paul inventait la bigamie; il arrivait aux doctrines des anciens de l'Orient en souhaitant une femme

chargée de faire la famille, et une femme destinée à être la poésie de sa vie, admirable conception des temps primitifs qui, de nos jours, passe pour être une combinaison immorale.

Mais la reine Jarpéada rendit ces souhaits inutiles.

Elle recommença plus voluptueusement encore la scène de Finna, sur le même terrain, c'est-à-dire sous les ombrages odoriférants du parc, par une nuit étoilée où les parfums dansaient leurs boléros, où tout inspirait l'amour.

Paul, dont la résistance avait été héroïque aux prestiges de Finna, ne put se dispenser d'emporter alors la reine Jarpéada dans un furieux transport d'amour.

— Pauvres petites bêtes du bon Dieu ! se dit Anna, elles sont bien heureuses! quelles poésies!... L'amour est la loi des mondes inférieurs, aussi bien que des mondes supérieurs; tandis que, chez l'homme, qui est entre les animaux et les anges, la raison gâte tout !

IX

OU APPARAIT UNE CERTAINE DEMOISELLE PIGOIZEAU

Pendant que ces choses tenaient la fille de Granarius en émoi, Jules Sauval se répandait dans les sociétés du Marais, conduit par sa tante, qui tenait à lui faire faire un riche établissement.

Par une belle soirée du mois d'août, madame Sauval obligea son neveu d'aller chez un M. Pigoizeau, ancien bimbelotier du passage de l'Ancre, qui s'était retiré du commerce avec quarante mille livres de rente, une maison de campagne à Boissy-Saint-Léger et une fille unique âgée de vingt-sept ans, un peu rousse, mais à laquelle il donnait quatre cent mille francs, fruit de ses économies depuis neuf ans, outre les espérances consistant en quarante mille francs de rente, la maison de campagne et un hôtel qu'il venait d'acheter rue de Vendôme, au Marais.

Le dîner fut évidemment donné pour le célèbre naturaliste, à qui Pigoizeau, très-bien avec le chef de l'État, voulait faire obtenir la croix de la Légion d'honneur.

Pigoizeau tenait à garder sa fille et son gendre avec lui; mais il voulait un gendre célèbre, capable de devenir professeur, de publier des livres et d'être l'objet d'articles dans les journaux.

Après le dessert, la tante prit son neveu Jules par le bras, l'emmena dans le jardin, et lui dit à brûle-pourpoint :

— Que penses-tu d'Amélie Pigoizeau?

— Elle est effroyablement laide, elle a le nez en trompette et des taches de rousseur.

— Oui, mais quel bel hôtel!

— De gros pieds.

— Maison à Boissy-Saint-Léger, un parc de trente hectares, des grottes, une rivière.

— Le corsage plat.

— Quatre cent mille francs.

— Et bête!...

— Quarante mille livres de rente, et le bonhomme laissera quelque cinq cent mille francs d'économies.

— Elle est gauche.

— Un homme riche devient infailliblement professeur et membre de l'Institut.

— Eh bien, jeune homme, dit Pigoizeau, on dit que vous faites des merveilles au Jardin des Plantes, que nous vous devrons une conquête?... J'aime les savants, moi!... Je ne suis pas une ganache. Je ne veux donner mon Amélie qu'à un homme capable, fût-il sans un sou, et eût-il des dettes...

Rien n'était plus clair que ce discours, en désaccord avec toutes les idées bourgeoises.

X

OU MADEMOISELLE ANNA S'ÉLÈVE AUX PLUS HAUTES CONSIDÉRATIONS

A quelques jours de là, le soir, chez le professeur Granarius, Anna boudait et disait à Jules :

— Vous n'êtes plus aussi fidèle à la serre, et vous vous dissipez;

on dit qu'à force d'y voir pousser la cochenille, vous vous êtes pris d'amour pour le rouge, et qu'une demoiselle Pigoizeau vous occupe...

— Moi, chère Anna? moi? dit Jules un peu troublé. Ne savez-vous pas que je vous aime?...

— Oh! non, répondit Anna; chez vous autres savants, comme chez les autres hommes, la raison nuit à l'amour! Dans la nature, on ne pense pas à l'argent, on n'obéit qu'à l'instinct, et la route est si aveuglément suivie, si inflexiblement tracée, que, si la vie est uniforme, du moins les malheurs y sont impossibles. Rien n'a pu décider ce charmant petit être, vêtu de pourpre, d'or, et paré de plus de diamants que n'en a porté Sardanapale, à prendre pour femme une créature autre que celle qui était née sous le même rayon de soleil où il avait pris naissance; il aimait mieux périr plutôt que de ne pas épouser sa pareille, son âme jumelle; et vous!... vous allez vous marier à une fille rousse, sans instruction, sans taille, sans idées, sans manières, qui a de gros pieds, des taches de rousseur et qui porte des robes reteintes, qui fera souffrir vingt fois par jour votre amour-propre, qui vous écorchera les oreilles avec ses sonates.

Elle ouvrit son piano, se mit à jouer des variations sur la dernière pensée de Weber, de manière à satisfaire Chopin, si Chopin l'eût entendue.

N'est-ce pas dire qu'elle enchanta le monde des araignées mélomanes, qui se balançait dans ses toiles au plafond du cabinet de Granarius, et que les fleurs entrèrent par la fenêtre pour l'écouter?

— Horreur! dit-elle; les animaux ont plus d'esprit que les savants qui les mettent en bocal.

Jules sortit, la mort dans le cœur, car le talent et la beauté d'Anna, le rayonnement de cette belle âme, vainquirent le concerto tintinnulant que faisaient les écus de Pigoizeau dans sa cervelle.

CONCLUSION

— Ah ! s'écria le professeur Granarius, il est question de nous dans les journaux. Tiens, écoute, Anna !

« Grâce aux efforts du savant professeur Granarius et de son habile adjoint, M. Jules Sauval, on a obtenu sur le nopal de la grande serre au Jardin des Plantes, environ dix grammes de cochenille, absolument semblable à la plus belle espèce de celle qui se recueille au Mexique. — Nul doute que cette culture ne fleurisse dans nos possessions d'Afrique, et ne nous affranchisse du tribut que nous payons au nouveau monde. — Ainsi se trouvent justifiées les dépenses de la grande serre, contre lesquelles l'opposition a tant crié, mais qui rendront encore bien d'autres services au commerce français et à l'agriculture. — M. Jules Sauval, nommé chevalier de la Légion d'honneur, se propose d'écrire la monographie du genre *coccus.* »

— M. Jules Sauval se conduit bien mal avec nous, dit Anna, car vous avez commencé la monographie du genre *coccus*...

— Bah ! dit le professeur ; c'est mon élève.

1842.

UNE PRÉDICTION[1]

A Paris, rien ne se passe comme ailleurs. Ainsi les morts ont un temps de répit qui ressemble comme deux gouttes d'*os*, dirait Odry, à l'existence. On visite un mort pendant trois jours; il est l'objet de *réclames* faites par sa famille; enfin, il est tant de choses entre le jour du décès et le jour du convoi, qu'à proprement parler, la véritable expression pour lui devrait être : *ex-vivant*. On ne passe mort que le lendemain de l'inhumation.

Il y a des priviléges. Certains morts reviennent à la quatrième page des journaux, — les embaumés-Gannal qui sont cités à propos des morts frais à embaumer.

De profonds observateurs, abonnés à la *Gazette des Tribunaux*, pensent qu'à Paris presque tous les morts sont hâtifs. Paris est surtout la ville des primeurs, soit dit sans calembour.

Cette opinion, accréditée par les travaux des princes de la science (en langue de cour d'assises, ce logogriphe signifie tout bonnement *chimistes*), nous a dicté cet apologue d'outre-tombe :

UN FAIT TOMBOUCTOU DU JOURNAL DES DÉBATS NÈGRES

Dans six mille ans d'ici, Paris étant devenu ce qu'est Palmyre ou Babylone, Ecbatane ou Thèbes, ou autres civilisations décédées, ce pays si célèbre n'est plus exploité que par des chercheurs de cubes en grès dont la vingt-troisième époque du globe éprouve le besoin pour sucrer son bol alimentaire. Tout est changé, compre-

1. Écrit pour l'*Almanach du jour de l'an* (1846).

nez-vous? Une des substances les plus précieuses de ce temps cataclytique est l'arsenic, qui se met dans des drageoirs, comme les épices au défunt moyen âge. Un pauvre homme, poursuivi par ses créanciers, et qui s'est ruiné en recherches archéologiques sur les *Gaules napoléoniennes,* s'est réfugié dans un désert sur un monticule, à l'est de la Seine.

« En y creusant les fondements de sa cabane, dit le *Journal des Débats* de Tombouctou (le centre de la civilisation est alors au milieu de l'Afrique, dont le climat est enchanteur), il y a trouvé une mine d'arsenic dont on lui offre un milliard. Il paraît que ce lieu servait de sépulture aux riches Parisiens. On sait, d'après les archives judiciaires du XIX[e] siècle, que la plupart des *gens de biens* mouraient empoisonnés. »

1845.

FIN DU TOME VINGT ET UNIÈME

ET DES CROQUIS ET FANTAISIES.

TABLE

PHYSIONOMIES ET ESQUISSES PARISIENNES

Pages.

CROQUIS ET FANTAISIES

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

